This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

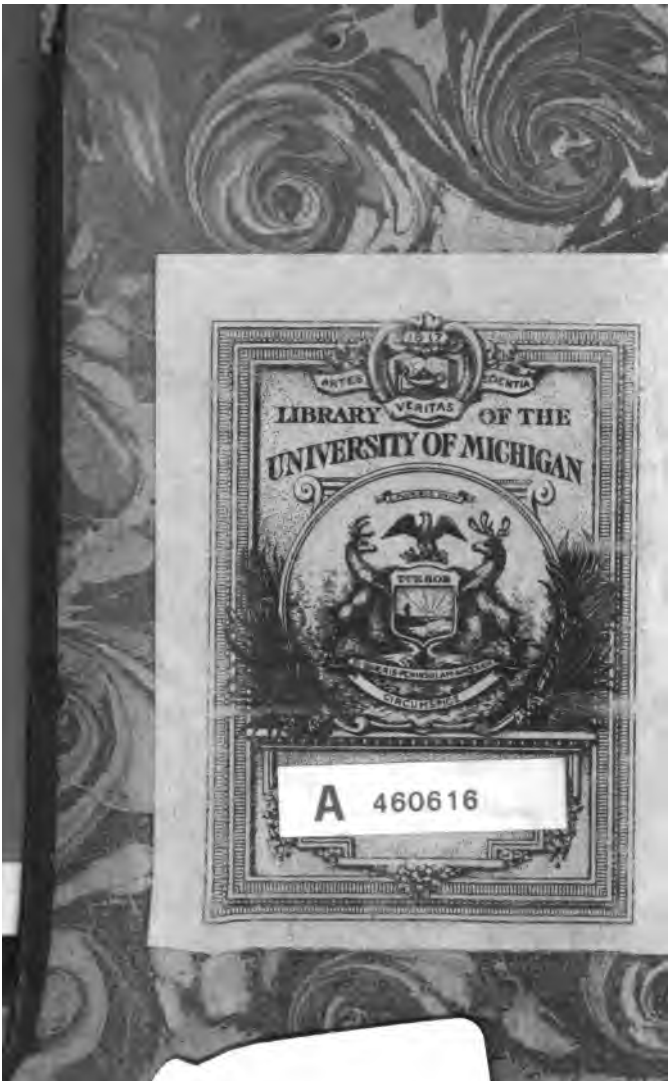
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

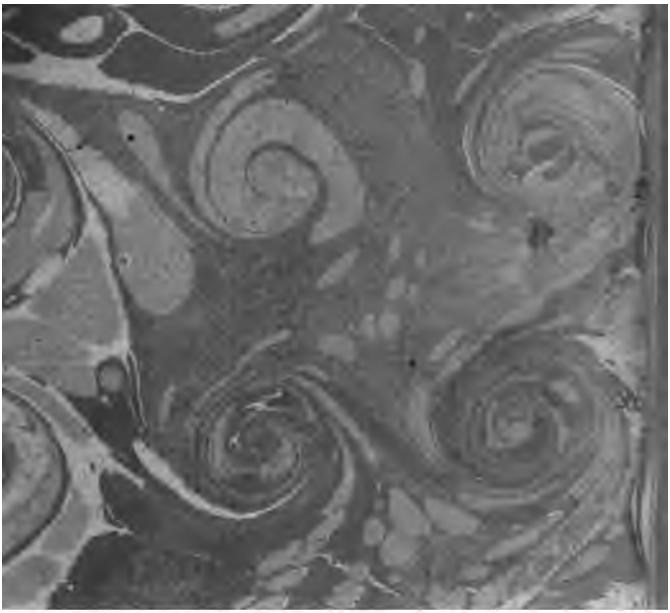
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BX
2385
.J92
1772


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TURRIS
A 460616



EXHORTATIONS
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS,

Chez { CHARLES-PIERRE BERTON, Libraire, rue Saint Victor, vis-à-vis le Séminaire Saint Nicolas du Chardonnet, au Soleil levant.
ET
DEBURE le pere, Quai des Auguſtins, à l'Image Saint Paul.

M. D C C. L X X I I.

Avec Approbation & Permiſſion du Roi.

BX
2385
.J92
1772

747117 -190

TABLE
DES EXHORTATIONS
Contenues dans cette premiere partie.

DE l'obſervance des régles. Pag. 1
Sur le vœu de pauvreté. 22
Sur l'affection à la pauvreté. 39
Sur le vœu de chaſteté. 59
Sur le vœu d'obéiſſance. 73
Sur les défauts ordinaires des Communautés. 117
De la mortification des paſſions. 149
Sur les ſcrupules. 172
Sur le reſpect humain. 193
Sur la vertu ſolide. 213
Sur l'oraiſon. 231
Sur les lectures. 245
Sur la confeſſion. 257
Sur les examens de conſcience. 269
Sur les converſations. 284
Sur la libéralité réciproque de Dieu & des hommes. 310
Sur les exercices de piété. 329
Sur les illuſions dans les exercices de piété. 344

EXHORTATIONS

A MADAME
LOUISE DE FRANCE,
RELIGIEUSE CARMELITE.

MADAME,

LES plus belles leçons de vertu ne ſont aſſez ſouvent qu'une impreſſion paſſagere, ſi elles ne ſont autoriſées par l'exemple : la parole éclaire l'eſprit ; mais c'eſt

l'exemple qui gagne le cœur, qui l'attire ſans violence, le détermine, le remplit de courage, lui fait ſurmonter tous les obſtacles, lui démontre poſſible ce qui paroiſſoit impraticable : ſon impreſſion eſt d'autant plus vive, plus forte & plus profonde, que la perſonne qui le donne eſt plus élevée par ſon rang, d'un ſexe plus foible & plus délicat, & que ſes actions ſont plus héroïques & ſa vertu plus conſtante. Pour que les perſonnes conſacrées à Dieu retiraſſent de l'ouvrage que je leur préſente, les avantages que je déſirois, il ne ſuffiſoit pas de le mettre entre leurs mains, il falloit encore, aux grandes vérités que propoſe l'Auteur, joindre un exemple frappant qui lui aſſurât le plus heureux ſuccès : pouvois-je en choiſir un plus éclatant, plus perſuaſif, plus touchant & plus capable d'exciter dans tous les cœurs, le courage, la ferveur, la magnanimité, l'amour de la religion, que celui d'une Princeſſe, fille chérie du Roi très-chrétien, dont la piété fait la gloire de l'Egliſe & la conſolation des vrais fidéles? docile aux inſpirations de

la grace, vous manifeſtez tout à la fois dans votre perſonne, combien l'eſprit de Dieu qui vous anime, a de force & de douceur; de force, en vous faiſant ſacrifier tout ce que le monde vous offroit de plus éclatant & de plus enchanteur; de douceur, en vous faiſant trouver dans l'humilité, le détachement, la mortification de l'inſtitut le plus auſtere, un genre de gloire & de félicité que le philoſophe ſuperbe ne peut comprendre, & que le mondain voluptueux ne peut goûter: quel courage, quelle ſageſſe, quelle grandeur d'ame pour entreprendre, pour ſoutenir conſtamment toutes les rigueurs d'un genre de vie qui paroît ſi effrayant à la nature, & ſi oppoſé à celui qu'on goûte dans une des Cours les plus brillantes où votre auguſte naiſſance vous avoit placée! ce triomphe de votre foi ſur le monde & ſur vous même, annonce dans vous une nobleſſe de ſentimens, ſupérieure même à la nobleſſe de votre origine: que le monde vante ſes prétendus héros, il n'en produira jamais dont l'héroïſme ſoit comparable au vôtre, qui, victorieux

d'eux-mêmes, réuniſſent dans leurs perſonnes tant de vertus dont l'alliance eſt ſi rare & ſi difficile; la grandeur d'ame avec l'humilité, la douceur avec la force, la prudence & la ſimplicité avec le zéle & la patience. Puiſſe le Dieu des eſprits & des cœurs, auteur de tous dons parfaits, achever en vous le grand ouvrage de votre ſanctification! plus vous avez été libérale envers lui en ſacrifiant tout pour ſa gloire, plus il doit ſe montrer magnifique envers vous en vous comblant de ſes faveurs les plus précieuſes, en exauçant les déſirs & les prieres que vous préſentez à ſa divine Majeſté, pour la France, & pour l'auguſte Monarque qui la gouverne. Inſtruite à l'école de Jeſus-Chriſt, vous y avez acquis un goût de ſageſſe & vérité qui vous fera, je l'eſpere, trouver dans l'auteur que j'offre à vos réflexions, un maître habile, un guide éclairé dans les voies de la perfection, qui a pratiqué lui-même avec fidélité, dans un ſaint inſtitut le plus utile à la religion, les leçons de vertu qu'il enſeignoit aux autres; l'eſtime que vous accorderez à ſes

diſcours, le ſaint uſage que vous en ferez, lui en aſſurera un ſuccès plus certain & plus rapide, non-ſeulement dans l'Ordre dont vous faites la gloire, mais encore dans tous ceux qui conſervent encore l'eſprit de leurs ſaints fondateurs, & où votre zéle pour la régularité, votre piété ſincere, votre courage héroïque trouvent des imitateurs : en marchant ſur vos traces, le joug de Jeſus-Chriſt leur paroîtra doux & léger, la concorde & la paix ſeront leur partage, & dignes de l'eſtime que le monde le plus pervers ne peut refuſer à la vraie vertu, ils travailleront avec ſuccès à ſa ſanctification.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
CHERON, C. R. Théatin.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre *Exhortations ſur les principaux devoirs de l'Etat Religieux;* l'Auteur y développe, en maître habile, les grands principes de la perfection religieuſe : les leçons qu'il en donne ſont ſans doute le fruit de ſes connoiſſances profondes & de ſon expérience conſommée dans la conduite intérieure & ſpirituelle : les moyens qu'il indique pour ſe ſoutenir dans l'état de vertu où doivent continuellement vivre les ames conſacrées à Dieu dans la religion, ſont également ſûrs, faciles & à l'abri de toute illuſion : cependant quoique cet ouvrage n'ait pour but que l'inſtruction des perſonnes retirées dans la ſolitude; comme la perfection eſt de tous les états, les chrétiens qui ſervent plus particuliérement Dieu hors du cloître, y trouveront pareillement de quoi nourrir leur piété, ſoutenir & animer leur ferveur, éclairer & diſſiper leurs doutes. Donné à Paris ce 26 Février 1772.

Signé, LOURDET, Profeſſeur royal.

Nota. Il y a du même Auteur un fort bon ouvrage intitulé *Réflexions chrétiennes ſur les grandes vérités de la foi, &c.* Il ſe trouve chez *Debure pere*, Quai des Auguſtins.

PERMISSION DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conſeillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos

Juſticiers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé le Sieur BERTON Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public un Livre qui a pour titre : *Exhortations ſur les principaux devoirs de l'Etat religieux*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres & Permiſſion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de trois années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance. A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde Sceaux de France, le Sieur de Maupeou, qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il

leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte normande & lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris le dix-ſeptiéme jour du mois de Mars, l'an mil ſept cent ſoixante-douze, & de notre régne le cinquante-ſeptiéme. Par le Roi en ſon Conſeil. *Signé*, LE BEGUE, *avec grille & paraphe.*

Regiſtré ſur le Regître XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1729, fol. 639, conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 28 Avril 1772.

Signé, *L. F. LECLERC, Adjoint.*

XHORTATIONS
SUR
ES PRINCIPAUX DEVOIRS
DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

DE L'OBSERVANCE DES RÉGLES.

PLUSIEURS ſortes de raiſons nous obligent à bien garder nos régles, les premieres ſont des raiſons d'eſtime & de reſpect, les ſecondes des raiſons de zéle, troiſiémes des raiſons de conſcience. Raiſons d'eſtime & de reſpect pour les rſonnes qui mépriſent les régles, & qui négligent; raiſons de zéle pour celles qui ulent le bien, & qui ſe ſentent portées à pratiquer; raiſons de conſcience pour lles qui ſe bornent à ne point offenſer Dieu, qui croyent qu'il ſuffit de ne point s'expoſer ſe perdre.

Premier Point.

RAiſons d'eſtime & de reſpect. 1°. La volonté de Dieu nous y eſt clairement & certainement marquée, on n'en peut douter après l'approbation authentique que nous a donné l'Egliſe par la voix de ſes Paſteurs ; juſques-là quelques ſaints que fuſſent nos fondateurs, c'étoient des hommes, ils pouvoient ſe tromper, & la facilité avec laquelle on les vit quelquefois changer de projet, montre bien qu'ils ne ſe croyoient pas infaillibles ; mais l'approbation des Supérieurs eccléſiaſtiques eſt comme le ſceau de l'autorité divine, ce ne ſont pas les hommes, c'eſt Dieu même qui nous parle par nos régles, quelles qu'elles ſoient, & qui que ce ſoit qui les ait compoſées. Le ſéculier peut croire qu'en obſervant de certains réglemens de conduite il fait ce qui plait à Dieu, mais le Religieux en gardant ſes régles ne ſauroit en douter ; on peut leur appliquer ces paroles de Moyſe aux Iſraëlites : *vous êtes heureux Iſraël, & heureux par tout ce qui peut rendre une nation célébre & floriſſante ; mais ce qui fait le comble de votre bonheur, c'eſt que Dieu vous ait voulu manifeſter d'une maniere ſi claire & ſi diſtincte, tout ce qu'il ſouhaite que vous faſſiez pour lui plaire ; beati eſtis Iſraël, quia quæ placita ſunt Domino manifeſta ſunt vobis.* En obſervant nos régles nous pouvons dire de même

que Jeſus-Chriſt ; *quæ placita ſunt ei facio ſemper* : non-ſeulement je fais toujours ce qui eſt agréable à Dieu, mais ce qui lui eſt *le* plus agréable.

Mais plus le Religieux a d'aſſurance qu'en gardant ſes régles il fait ce que Dieu veut, plus il doit être perſuadé qu'il déplait à Dieu en ne les gardant pas, & traiter ſes fautes comme s'adreſſant à Dieu même, & par conſéquent comme ne pouvant jamais être ni petites ni mépriſables : ce n'eſt point aux ſupérieurs à qui il déplait & qu'il chagrine en les violant, c'eſt à Dieu même à qui il préfere ſa ſatisfaction & celle de ſes amis. Dieu veut que je prie maintenant ou que je garde le ſilence ; mais mon ami m'oblige à paſſer le temps auprès de lui, & à m'entretenir avec lui, Dieu ne ſera point écouté, & mon ami le ſera. Un cœur généreux & un peu touché de ce que mérite Dieu, pourroit-il ſe pardonner une ſi indigne conduite ? les Saints enviſageoient la régle ſous ce point de vue, quand au premier ſignal de l'horloge ou de la cloche, on les voyoit laiſſer une ſyllabe commencée ſans l'achever, pour voler où l'obéiſſance les appelloit ; *c'eſt ici la voix du ſouverain Roi, partons ; hoc ſignum magni Regis, eamus : me voilà, Seigneur, parce que vous m'avez appellé ; ecce ego quia vocaſti me.*

2°. L'intention de l'Inſtituteur à qui nos régles ont été inſpirées, à qui elles ont coûté

tant de peines, tant de larmes, tant de pénitences, & qui ont fait tant de miracles pour en rendre la pratique recommandable... Une inſpiration qui nous porte à un certain bien nous doit être précieuſe, nous la devons regarder comme une goutte de ſang de Jeſus-Chriſt qui nous l'a méritée, & la recueillir avec un ſoin plein de reconnoiſſance & de reſpect; cependant combien de fois pouvons-nous prendre pour inſpiration de Dieu ce qui n'eſt qu'un mouvement de ferveur indiſcrette que nous ſuggere notre propre eſprit? nous devons beaucoup moins nous défier des inſpirations qu'ont eu pour notre avancement nos ſaints inſtituteurs: c'étoient la plûpart des hommes accoutumés à entendre les paroles intérieures de Dieu, ſaint Pacôme reçut ſa régle d'un Ange. On ne doute point que les anciens fondateurs n'ayent été ſurnaturellement éclairés. C'eſt au pied du Crucifix, après des préparations infinies qu'ils ont écrit ce qui nous doit ſervir de direction. Le ciel s'eſt ſouvent expliqué par des miracles ſenſibles, quand on a douté qu'ils euſſent parlé par ſes ordres. Les Religieux de ſaint François d'Aſſiſe voulant qu'il adoucît quelques points de ſa régle, tous entendirent cette voix d'en haut : *à la lettre, à la lettre;* ceux de ſaint François de Paule craignant de ne pouvoir pas ſoutenir la rigueur de leur vie quadragéſimale, le prioient de les en diſpenſer, le Saint prit

dans ſes mains une poëſle de feu toute rouge, & la porta long-temps ſans ſe brûler, en ſigne de la force que Dieu leur préparoit s'ils obéiſſoient.

Si donc nous avons quelque reconnoiſſance, quelque reſpect pour nos ſaints fondateurs, ſi nous croyons leur être redevables pour avoir établi une religion où nous eſpérons trouver le ſalut, donnons-leur cette marque d'eſtime & d'attachement. Gardons nos régles, c'eſt ce que nous pouvons faire de plus glorieux à leur mémoire. Les comparer à d'autres Saints, & diſputer du mérite de leur vie & de leur préſéance dans le ciel, c'eſt le mouvement d'un zéle ſouvent jaloux & mal entendu; diſciples dociles de leurs réglemens nous leur ferons beaucoup mieux notre cour, nous mériterons leur protection, ils nous regarderont & traiteront comme leurs enfans; en violant leurs régles nous nous les attirerons infailliblement pour ennemis & pour juges.

3°. Le reſpect qu'ont eu pour nos régles, & l'eſtime qu'en ont faite tout ce qu'il y a eu de ſaints Religieux de même inſtitut que nous, en pourroit-on montrer un ſeul qui ne les ait obſervées avec la derniere exactitude? il ſembleroit qu'ils euſſent pouſſé les choſes trop loin, ſi l'on ne ſavoit d'ailleurs leur ſageſſe & leur rare capacité : c'étoient d'illuſtres prédicateurs, de grands théologiens,

caſſés de vieilleſſe, conſumés de travaux, on les voyoit ſe traîner d'une extrémité de la maiſon à l'autre pour aller demander une légere permiſſion; ils trouvoient étrange que les ſupérieurs par bonté les vouluſſent diſpenſer de ſe donner tant de peines. Pluſieurs, contre l'inattention & contre les tentations de la foibleſſe humaine firent vœu de les garder toute leur vie, ce vœu, s'il ne doit pas être imité de tous, doit au moins montrer à tous juſqu'où ils doivent porter le zéle de la régle; enfin la haute ſainteté où ils eurent le bonheur de parvenir en les obſervant, doit faire juger ſi ce fut à tort ou avec raiſon, par ſcrupule ou avec connoiſſance de cauſe, qu'ils vécurent toujours dans un ſi grand aſſujettiſſement.

4°. La prudence toute admirable dont elles ſont remplies, outre l'eſprit divin & l'onction céleſte qui ſe font ſentir par-tout en les liſant, on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit des chefs-d'œuvres de ſageſſe; tout eſt prévu, il y a des remédes à tout; les moyens ſont parfaitement propres pour la fin qu'on ſe propoſe, tout méne à Dieu, tout perfectionne l'homme, & toutes les fois que nous avons fait des fautes de conduite, faiſons-y attention, nous verrons que nous n'avons pas gardé nos régles, & les plus ſages politiques ont avoué qu'ils avoient appris dans les conſtitutions des Ordres religieux à bien gouverner les

états; qui craindra dans ſon emploi de manquer de prudence? qu'il conſulte ſes régles il en ſaura autant que les plus habiles; *ſuper omnes docentes me... ſuper ſenes intellexi, quia mandata tua quæſivi.* Inférieurs, ſupérieurs, tous ne péchent qu'en abandonnant cette direction. Les régles bien obſervées, on ſeroit en ordre, en paix, en réputation, & la religion deviendroit un paradis.

D'où l'on peut certainement conclure que ceux qui oſent quelquefois mépriſer les régles, ou par leur conduite, ou par leurs diſcours, ne ſont ni ſages, ni eſtimables autant qu'on ſe l'imagine. Si c'étoit des gens du monde, ils n'entendent pas les matieres, il faudroit leur pardonner; mais que ce ſoit des Religieux, ils euſſent fait un bel inſtitut, s'ils l'avoient formé ſur le plan de vie qu'ils ſuivent & qu'ils voudroient qu'on ſuivît, des ſupérieurs qui commanderoient par politique, des inférieurs qui en prendroient & en laiſſeroient comme il leur ſembleroit...

Si ceux qui gardent bien leurs régles ſont quelquefois des perſonnes ſimples & mépriſables, ce n'eſt point par l'obſervation de leurs régles qu'ils ſont tels, ils ſeroient bien autre choſe, livrés à leur propre conduite; & ſi ceux qui les mépriſent ont du mérite, de l'eſprit, ce n'eſt point en cela qu'ils le font paroître. Le vrai, le bon eſprit, c'eſt de ſavoir rendre ſes devoirs eſtimables par de grandes

& ſolides raiſons, tout homme eſt capable de trouver des raiſons qui favoriſent le libertinage & l'amour propre; mais de ſavoir ſe déſabuſer ſoi-même, de ſe rappeller au devoir par de meilleures raiſons, c'eſt le vrai mérite, c'eſt l'excellent eſprit. On penſe violer ſes régles, parce que c'eſt de petites choſes, & qu'on eſt grand; on les viole, parce que ce ſont de grandes choſes, & qu'on n'a pas l'eſprit & le courage de ſe ſurmonter, petites peut-être en elles-mêmes, mais toujours grandes & difficiles par la totalité, par la continuité du ſacrifice, & par la perſécution qu'on craint de s'attirer en les obſervant. Je perdrai l'amitié de celui-là, la protection de celui-ci, on voudra que je me ſoutienne, on ne pardonne rien à un homme qui veut paſſer pour régulier, la régularité conſtante demande donc beaucoup d'humilité, de mortification, de dégagement, d'oubli de ſoi-même & de ſa petiteſſe; mais la belle gloire pour un Religieux d'être indépendant!

Mais ſi ce n'eſt pas un mérite de mépriſer ſa régle, & ſi c'eſt plutôt ſe rendre mépriſable, accoutumons-nous donc auſſi à mépriſer ceux qui les mépriſent, ou du moins à mépriſer leur dédain & leur mépris. Quelle lâcheté qu'un petit reproche ou un petit mot de raillerie de leur part nous faſſe oublier nos devoirs, ils mépriſent Dieu & leur régle ſans raiſon, ils peuvent bien nous mépriſer de

même! Quelle foibleſſe que nous ayons la complaiſance de la quitter dans le temps que nous les condamnons intérieurement, & que nous ſommes aſſurés que Dieu les condamne, viendra un jour où eux-mêmes changeront bien de ſentiment, mépriſable véritablement, qui le ſera au jugement de Dieu & des Anges, & peut-être que dès aujourd'hui ils ne nous eſtiment qu'à proportion que nous négligeons & leurs diſcours, & leurs reproches; *de vultu tuo judicium meum prodeat. C'eſt dans vos yeux, Seigneur, c'eſt dans votre viſage, & non* dans ceux des hommes *que je cherche des ſignes d'approbation ou de blâme.* Ma ſoumiſſion vous plait, elle plait aux ſaints fondateurs, elle plait à tous les Saints de mon Ordre, elle plait à mes ſupérieurs, aux gens de bien, j'ai pour moi la ſageſſe même qui éclate dans ma régle; *plures ſunt pro nobis quàm contra nos : il y en a beaucoup plus pour moi que contre moi;* mais je garderai ma régle duſſai-je être ſeul, d'autres me ſuivront; mon ami me ſuivra peut-être, il doit être content s'il n'y a que Dieu que j'eſtime plus que lui.

Second point.

RAiſons de zéle. Comme Religieux nous devons avoir du zéle pour notre perfection, nous en devons avoir pour le ſalut de notre prochain qu'il a tant aimé, & comme faiſant un même corps, en avoir pour la

gloire & le progrès de notre communauté, de notre inſtitut, l'obſervance de nos régles eſt néceſſaire à tout cela.

Zéle pour notre propre avancement, c'eſt en vain que nous eſpérons faire quelque progrès ſolide, ſi nous ne gardons nos régles. Garder ſes régles, c'eſt toute la ſainteté du Religieux, ou c'eſt l'unique voye pour y arriver. Il peut y avoir beaucoup d'amour propre & d'illuſion dans tout le reſte, on s'applaudit, on ſe diſtingue, on ſe fait remarquer, il ne peut y avoir ici ni illuſion, ni vanité. C'eſt une vie unie, nous ſommes ce que nous devons être, & ce que la plûpart ſont. Ne fît-on que garder ſes régles ſans rien d'extraordinaire l'on eſt déja très-ſaint. On n'a pas commencé de l'être ſans cela, un Religieux eût-il fait des miracles, des actions d'un grand zéle, des pénitences affreuſes, s'il n'avoit pas gardé ſa régle, jamais l'Egliſe ne le mettroit au nombre des Saints. Et en effet, que ſont nos régles? que des moyens de perfection réduits à nos forces & aux devoirs de notre état, je dis celles de nos régles qu'on néglige le plus & qui paroiſſent le moins de conſéquence. Sans ſilence, par exemple, y a-t'il du recueillement? ſans recueillement y a-t'il de l'eſprit d'oraiſon? y a-t'il jamais humilité ſincere, ni dévotion fervente, ni mortification durable, ni obéiſſance ſimple & univerſelle?... De même ſans l'exactitude à

ſe retirer à l'heure au lieu de ſon repos, afin de ſe rendre le lendemain exact aux obſervances, fait-on bien le reſte du jour ſes exercices de piété? ſans exercices de piété bien faits y a-t'il des conſolations intérieures? peut-on ſe paſſer tout-à-fait de celles du ſiécle? & goûtant les conſolations du ſiécle ne s'y attache-t'on pas? ne les aime-t'on pas? & quand on les aime, les devoirs de ſa perfection pour le moins ne ſont-ils pas bientôt évanouis? ſe voyant en particulier contre la régle, manque-t'on de médire, de murmurer des uns, des autres, & de s'attacher à d'autres d'inclination? peut-on aimer Dieu quand on n'a point de charité, ou que le cœur vient à ſe partager, ſans parler de beaucoup d'autres ſuites encore plus dangereuſes?

Si nous comptons pour rien de nous rendre parfaits, que ſommes-nous venus chercher en religion? croyons-nous que Dieu puiſſe être content? & où ſont les ſermens tant de fois renouvellés de vouloir être à lui ſans réſerve? on ſe ſent quelquefois de l'attrait pour les voyes d'oraiſon & pour les autres conduites extraordinaires, on lit les livres qui en traitent, on y devient ſavant. Si un attrait vient de Dieu, il doit nous porter d'abord à garder nos régles, en les gardant nous pourrons avoir part aux dons du ciel. Qu'on me diſe qu'un Religieux bien régulier reçoit des faveurs ſignalées à l'oraiſon, je n'aurai pas de

peine à le croire, qu'un Religieux ſans régularité en reçoit, je tremblerai pour lui ; les démons le jouent apparemment, moins il s'en défie, plus je le crois en danger. Dieu ne peut pas être oppoſé à lui-même, il veut que nous gardions nos régles, j'en ſuis certain, ſoyons parfaits, & ſoyons-le de la maniere que Dieu le veut, & ne donnons point dans les travers de ceux qui voudroient quelquefois être dans un Ordre plus recueilli, plus auſtere que celui qu'ils ont embraſſé. Ce n'eſt que le courage qui leur manque ici, ils en manqueroient-là tout de même. Ils ſe repaiſſent donc d'idées de perfection qui leur eſt impoſſible, pour calmer leurs remords ſur la négligence de leurs devoirs préſens : qu'ils commencent ici à faire tout le bien qu'ils doivent, qu'ils gardent bien leur régle, on les écoutera enſuite ſur quelque choſe de plus.

2°. Zéle pour l'avancement de notre prochain, notre premier prochain ce ſont ceux avec qui nous avons à vivre. Nous nous devons l'exemple les uns aux autres ; *unicuique mandavit de proximo ſuo :* & l'eſpérance de trouver en religion des modéles de vertu qui nous détermineroient au bien, eſt une des premieres raiſons qui nous a fait quitter le monde, au mauvais exemple de qui nous craignions de nous laiſſer entraîner ; mais quel exemple donnent dans une communauté des perſonnes qui vivent ſans régularité ? ſi elles

âge, de l'autorité, un rang dans la
le Dieu, quelque eſprit, le talent de
écouter & craindre, ne doivent-elles
ppréhender que ceux qui commencent
qui ſont foibles en vertu ne ſe forment ſur
s, & qu'enſuite elles ne péchent ſur leur
npte. *Celui qui ſcandaliſera une ame qui croit*
moi, il vaudroit mieux pour lui qu'on le
it au fond de la mer avec une meule de moulin
cou. Qu'eſt-ce donc que de détacher de
ıs-Chriſt ceux qui forment la partie la
s précieuſe de ſon troupeau? Ayons du
: pour l'Egliſe, à la bonne heure, plai-
ons-nous de la corruption du ſiécle, déſi-
ıs que Dieu ſoit connu chez les peuples
bares, travaillons à notre maniere par de
ıtes remontrances, par des entretiens de
té à la converſion des pécheurs; mais ce
ſont ici après tout que des devoirs néceſ-
res, notre premier devoir eſt d'aider ceux
e la religion a rendu nos freres. J'aime le zéle
'avoit ſainte Théréſe pour les hérétiques
ſon temps, parce qu'elle étoit toute appli-
ée chez elle à ſe ſanctifier & à ſanctifier ſes
urs par l'obſervance de la régle, & je ne
ute point avec cela que leurs prieres & leurs
:ux ne méritaſſent bien des converſions
'on attribuoit peut-être au mérite des doc-
ırs & des prédicateurs.

3°. Zéle pour la gloire & pour le progrès
notre communauté & de l'inſtitut que

nous profeſſons. Le ſéculier tout déréglé qu'il eſt ne nous eſtime qu'autant qu'il nous voit attaché à notre devoir, ſi nous le mépriſons, il juge de toute la communauté par un ou deux particuliers qu'il connoît, & c'eſt aſſez pour lui donner du mépris pour tous les autres : il a tort, je le ſais, mais il juge cependant & répand ſes jugemens, & nous n'en ſerons pas moins décriés enſuite. Si nous avions médit de quelqu'un d'entre nous en particulier, nous en aurions un ſujet de très-grand ſcrupule; notre conduite, notre converſation médiſant de notre communauté toute entiere, nous le comptons pour rien. Combien peut-être par notre peu d'attention avons-nous empêché de jeunes perſonnes de dehors ou de dedans, d'embraſſer notre inſtitut pour lequel elles ſe ſentoient de l'inclination & un commencement de vocation? Une conduite vraiment religieuſe, des entretiens édifians euſſent achevé de les déterminer, notre légéreté, notre inconſidération a tout gâté. Mais à entendre les Religieux qui ne tiennent compte de leur régle, & lorſqu'à leurs conſtitutions que le hazard ou la curioſité a fait tomber dans les mains, on compare leur conduite toute oppoſée, quels bons déſirs ne perdroit-on pas? ſi c'eſt une bonne vocation, elle eſt fondée ſur le déſir & ſur l'eſpérance de bien ſervir Dieu, & de faire tranquillement ſon ſalut; peut-on eſpérer l'un & l'autre dans

unauté où les régles ſont mal ob-
ſi elles cherchent une maiſon où il
pas de régularité, elles n'ont guere de
ation, & je ne crois pas qu'on puiſſe leur
nſeiller d'y entrer. Delà vient qu'on en
oit tant prendre parti dans d'autres commu-
autés ou de même Ordre, ou d'un Ordre
différent de celui où elles furent élevées; elles
nous ont trop connu, elles nous ont vu de
trop près pour nous eſtimer & vouloir nous
reſſembler... Nous ſommes ſi zélés pour les
intérêts temporels de nos maiſons, & cela va
ſi loin quelquefois qu'on n'en eſt pas édifié
dans le monde; pourquoi n'avons-nous pas
le même empreſſement pour leur faire une
réputation qui les honore? il eſt permis ſur
ce point d'être délicat, jaloux, ſenſible. Mais
le temporel même ne dépend-il pas ſouvent
de notre régularité? la parole de Jeſus-Chriſt,
cherchez premiérement le royaume de Dieu, &c.
n'eſt-elle que pour les ſéculiers? Dieu
n'abandonne jamais une maiſon où il ſera bien
ſervi. Il ne faut qu'un ſujet d'élite pour la ré-
tablir, & *le cœur de l'homme eſt dans les mains
de Dieu pour le faire pencher où il lui plait.*
Dieu promit aux Réchabites de rendre leur
race toujours glorieuſe, parce que depuis trois
cens ans de pere en fils ils avoient exactement
gardé l'ordre qu'un de leurs ayeux leur avoit
donné de ne boire jamais de vin, & de de-
meurer ſous des tentes comme des voyageurs.

Non, ſi certains inſtituteurs avoient auſſi peu gardé que nous nos régles, jamais on ne les eût appellés dans toutes les parties du monde pour y faire ces grands établiſſemens dont ils jouiſſent, attribuons leur progrès à leur édifiante régularité, tâchons de laiſſer de nous la bonne opinion que nous héritâmes autrefois de nos péres, ne ruinons pas ce qui leur a tant coûté à acquérir.

Troiſiéme point.

RAiſons de conſcience. C'eſt une affreuſe diſpoſition que celle d'un Religieux qui prétend craindre, le péché & qui ne veut faire que ce qui eſt d'obligation, & qui viole ſes régles ſans ſcrupule par la raiſon qu'il croit le pouvoir faire impunément; mais qu'il entre un peu dans les réflexions ſuivantes. 1°. Il y a une grande partie de nos régles que nous ne ſaurions violer ſans péché. Toutes celles qui regardent les vœux, les moindres fautes dans ce genre ne doivent plus être regardées comme étant ſimplement contre la régle, ce ne ſont pas toujours des péchés griefs; mais eſt-on Religieux quand on ne craint pas juſqu'au péché véniel? toutes celles que des préceptes de l'Evangile, réduites à nos régles de charité, d'humilité, d'abnégation, de fuite des occaſions mauvaiſes, ces régles obligent comme l'Evangile même, cela eſt hors de doute, la régle du ſilence, en tant qu'il défend

défend tout discours inutile, est de même nature; car n'est-ce qu'aux gens du siécle qu'il a été dit que toute parole oiseuse, c'est-à-dire, qui n'est pas utile, ni à celui qui les dit, ni à celui qui les entend, sera, au jugement de Dieu, une matiere de condamnation? & parle-t-on souvent & beaucoup sans dire de grandes inutilités, & souvent quelque chose de pis? Toutes celles qui sont des explications de quelques sortes de droits naturels, par exemple, les régles pour bien faire ses actions; car est-il indifférent d'aller à l'Eglise, & de se confesser ou de prier? est-il indifférent, supposez qu'on aille à l'Eglise, de s'y tenir dans le respect, supposez qu'on prie, de le faire dans le recueillement & avec affection?

Nos régles ne sont pas toujours un péché de ce qui ne l'est pas de soi-même; mais nos régles n'empêchent pas que ce qui de soi est péché ne le soit pour nous, comme pour le reste des hommes. Je ne parle ni de scandale, ni de mépris des supérieurs, & de la régle. Tout le monde convient que ces sortes de circonstances rendent l'irrégularité très-criminelle par tous ces endroits différens; il se trouve donc que, quoique les régles n'obligent pas sous peine de péché, il est rare qu'on les viole sans faire une multitude de fautes.

2°. Il n'y a aucune régle que nous puissions violer volontairement, sans une grande infidélité qui conduit au péché, & quelque-

fois à d'aſſez grands déſordres. C'eſt un principe très-fondé en expérience, que jamais nous ne ſommes fidéles à une grace, qu'ordinairement Dieu n'en donne une autre plus grande pour récompenſe, ni infidéles que nous ne ſoyons punis par la ſouſtraction de quelques autres graces qui nous étoient deſtinées. On ôte dans l'Evangile le talent au ſerviteur qui ne le fait pas valoir, on donne cinq villes à gouverner à celui qui avoit fait profiter cinq talens. Jeſus-Chriſt ajoute, *qu'on donnera à celui qui a déja, & qu'à celui qui n'a rien par ſa faute, on ôtera même encore ce qu'il pourroit eſpérer d'avoir.* Cette conduite eſt juſte, c'eſt la raiſon même qui l'a dictée. Qu'on juge delà combien un mois ou deux de fidélité, ou d'infidélité à ſes régles peuvent faire de bien ou de mal, & qu'on ceſſe d'être étonné qu'un Religieux infidéle à ſes régles ſe trouve bientôt ſans ferveur, ſans onction, ſans goût de Dieu, ſans dévotion, ſans conſolation, ſans foi; il eſt traité de Dieu comme il l'a traité.

3°. S'il peut arriver qu'on viole ſes régles ſans ces ſuites funeſtes, elles ſont au moins comme infaillibles à l'égard de ceux qui violent leurs régles dans la totalité, ce n'eſt pas dire qu'ils n'en gardent aucune; mais c'eſt qu'ils ne les gardent que comme par hazard & par occaſion, de même qu'on dit qu'un Religieux garde la totalité de ſes régles quand

il ne les tranſgreſſe que rarement par une maniere de ſurpriſe, & ſans perdre la détermination où il eſt toujours de les vouloir bien garder. De ces gens qui violent leurs régles par une eſpéce de détermination d'habitude, en voit-on un ſeul qui en peu de temps ne tombe dans des fautes ſouvent mortelles ? ſont-ils long-temps ſans confondre celles qui obligent ſous peine de péché même grief, avec celles qui n'obligent pas ? Quand les confeſſeurs trouvent des perſonnes du monde qui viennent s'accuſer d'abord de vivre dans un grand oubli de Dieu & des devoirs de piété, ils leur préſentent par ce début qu'ils trouveront bien du déſordre dans tout le reſte de la conduite, & ils n'y ſont preſque jamais trompés; de même quand des Religieux s'accuſent d'obſerver mal leurs régles, on s'attend qu'ils n'auront pas mieux gardé leurs vœux, & il eſt rare qu'on s'y méprenne. Une déclaration d'irrégularité prépare à tout, on n'eſt ſurpris de rien, on ſeroit ſurpris, & on craindroit un défaut de ſincérité ſi la choſe en demeuroit là, & qu'on ne trouvât pas une conſcience relâchée dans les autres devoirs les plus eſſentiels. Combien de fois ſe dépite-t'on, ſe ſouleve-t'on contre l'exactitude d'un ſupérieur à qui ſon zéle fait corriger des irrégularités ſcandaleuſes ? & dans ſon dépit de quoi n'eſt-on pas capable ? Delà les apoſtaſies publiques qui ont ſi ſouvent deshonoré l'Egliſe,

ou ces regrets cuiſans d'être lié, & de ne pouvoir & de n'oſer rompre ſes chaînes. Ce qui eſt une ſeconde apoſtaſie; ces déclarations ſcandaleuſes pour les ſéculiers même à qui on les fait, ces dégoûts & ces contradictions dans leſquelles on vit, las de ſoi-même & des devoirs de ſon état.

Ce doit être un des fruits principaux de la retraite de ſe renouveller dans la régularité. Prenez déſormais pour deviſe, j'accomplirai tout juſqu'au dernier ïota; *ïota unum aut unus apex non præteribit à lege donec omnia fiant :* c'eſt la meilleure pénitence & la plus convenable pour nos ſcandales, ſur-tout pour toutes nos irrégularités paſſées. Quelle conſolation à la mort de pouvoir dire à Jeſus-Chriſt, j'ai fait ce que vous m'avez commandé, donnez-moi ce que vous m'avez promis; *fidem ſervavi, curſum conſummavi, in reliquo repoſita eſt mihi corona juſtitiæ : j'ai gardé la foi, j'ai rempli ma courſe, la couronne de juſtice m'eſt réſervée.*

Un Religieux étoit frappé d'une maladie de langueur qui le conduiſoit inſenſiblement à la mort : comme Dieu éprouve en ce temps ſes plus fidéles amis, celui-ci ſe trouva ſouvent agité de crainte & de défiance ſur ſon ſalut quand il étoit ſeul. On l'entendoit dire à Dieu avec des cris lamentables : ſouvenez-vous, ô mon Dieu! que je fus toujours ſi exact à obſerver le ſilence, & là-deſſus le calme revenoit; diſoit-il peu? diſoit-il beau-

coup? c'étoit dire, Seigneur, je me ſuis mis tant de fois au-deſſus de la légéreté naturelle, au-deſſus de la curioſité, au-deſſus de la complaiſance, au-deſſus de tous les prétextes qui ſe ſont préſentés de parler ſans néceſſité, vous ſavez ce qu'il m'en a coûté, l'avez-vous oublié? & vous, deviez-vous me perdre? Mais au Religieux irrégulier Dieu ne pourra-t'il pas dire au contraire; vous me demandez maintenant miſéricorde, oubliez-vous combien de fois je vous ai appellé, & avec quelle conſtance vous me refuſâtes? que n'appellez-vous les compagnons de vos déréglemens? qu'ils vous conſolent maintenant & qu'ils vous raſſurent. Quelqu'éloigné qu'on puiſſe être de Dieu, on ne perſévérera pas huit jours de ſuite à bien garder ſes régles, que peu-à-peu on ſe ſentira revenir; s'il en coûte pour s'aſſujettir, l'enfer & le purgatoire qu'on a tant de fois mérités, & où l'on peut tomber encore, ne doivent-ils pas faire paroître cette gêne & cette dépendance bien ſupportables? Il ne faut point commencer la conſidération des régles qu'on a coutume de faire dans le temps de la retraite, qu'on ne ſe ſente bien rempli, s'il eſt poſſible, de toutes ces réflexions; mais ſur chaque régle en particulier il y a trois ou quatre choſes à faire. 1°. Lire ſa régle avec attention, & en bien comprendre le ſens & l'étendue. 2°. Demander pardon à Dieu des fautes qu'on remarque qu'on y a

faites. 3°. Prévoir & réſoudre les difficultés qui ſe trouvent d'ordinaire à l'obſerver. 4°. Former de bonnes réſolutions, & demander des graces à Dieu pour les garder.

SUR LE VŒU DE PAUVRETÉ.

Erant illis omnia communia, dividebatur autem ſingulis prout cuique opus erat. Act. 4.

Ils avoient toutes choſes en commun; & l'on donnoit à chacun le néceſſaire ſelon le beſoin.

N'AVOIR rien en propre & ſe contenter du ſimple néceſſaire, c'eſt en quoi conſiſtent principalement les devoirs de la pauvreté religieuſe, dont les premiers chrétiens donnerent l'exemple à tous ceux qui dans la ſuite des ſiécles eurent le courage de les vouloir imiter. *Ils vivoient en communauté de biens, habebant omnia communia*, dit ſaint Luc, de maniere qu'*aucun n'oſoit dire même que rien fût à lui; nec quiſquam aliquid ſuum eſſe dicebat.* Quant au ſuperflu, deux choſes font préſumer qu'ils ne pouvoient pas même l'avoir, l'un eſt le petit nombre des riches, l'autre le grand nombre des pauvres qui s'aſſocioient à l'Egliſe dès ces premiers temps : *magnificabat eos populus; le peuple leur donnoit de grandes louanges; cæterorum autem nemo audebat ſe conjungere illis; nul des autres n'oſoit ſe joindre à eux.* Enfin que les fidéles s'engageaſſent à cette ſorte de vie pauvre & commune, par une

eſpéce de promeſſe & de vœu, la choſe paroît évidente par le châtiment exemplaire & rigoureux d'Ananie & de Saphire, pour avoir retenu une partie du prix du champ qu'ils avoient vendu; *non es mentitus hominibus ſed Deo :* Act. 5. *ce n'eſt pas aux hommes que vous avez menti, c'eſt à Dieu.* Selon cet exemple, ſoit que le Religieux ait apporté quelque choſe en venant en religion, ſoit qu'il n'ait rien apporté, il n'eſt plus maître de rien, tout ce qui vient dans ſes mains appartient à la religion dont il eſt membre vivant, ſuivant cet axiome de droit : tout ce qu'acquiert un Religieux, c'eſt ſon monaſtere qui l'acquiert, la ſeule différence qu'il y ait, c'eſt qu'il eſt beaucoup plus inſtruit que ne purent jamais l'être les premiers fidéles.

Mais, parce que l'amour propre & la cupidité ont fait imaginer à des gens d'eſprit d'ailleurs, mille manieres d'éluder la force & la ſignification de ces paroles, mon deſſein eſt d'examiner ſi nos moyens d'exception & de preſcription, ſont aſſez bien appuyés pour nous mettre devant Dieu en ſûreté de conſcience. Rien donc en propre & rien de ſuperflu; examinons ce qu'on dit & ce qu'on trouve, ou pour ſe diſpenſer de ces deux obligations, ou pour les réduire preſqu'à rien, c'eſt ce qui va faire le ſujet & le partage de cet entretien.

Premier point.

IL eſt une eſpéce de propriété groſſiere & ſi viſiblement contraire au vœu de pauvreté, qu'on peut bien être aſſez foible & aſſez peu religieux pour ſe rendre propriétaire de la ſorte ; mais qu'on ne peut être aſſez aveugle pour douter qu'en ſuccombant à une pareille tentation, on commet une faute du premier ordre, un crime qui mérite l'enfer, parce que tout ce qui tombe dans nos mains de quelque endroit qu'il puiſſe venir eſt en la puiſſance de la religion ; c'eſt ſon bien & non pas le nôtre, comme nous venons de le dire. Le particulier ne peut donc en diſpoſer ſans la permiſſion de la religion ou du premier ſupérieur qu'elle a établi diſpenſateur de ſes biens.

De ce principe comme d'un ſeul coup d'œil, on apperçoit clairement ce en quoi conſiſte la malice du péché de propriété, & quel eſt le dégré de matiere ſuffiſante pour en faire un péché grief, & en combien de manieres différentes on peut ſe rendre propriétaire.

Sa malice, la même que celle du péché de larcin, par lequel, contre le ſeptiéme commandement de Dieu, ſecrétement, ou à force ouverte, on diſpoſe du bien d'autrui ſans ſa participation & contre ſon gré.

Quelle quantité ſuffit pour pécher contre

ce vœu ? toute quantité, quelque petite qu'elle ſoit, ſuffit pour cela, mais elle peut être ſi petite comme en matiere de larcin, que la faute ſera légere; elle peut donc devenir grande auſſi par toutes les circonſtances qui aggravent le péché dans les matieres de larcin. Un écu dérobé à un riche ſeigneur, de l'aveu unanime des caſuiſtes, ſuffit pour faire un péché mortel; de même ici l'opinion des docteurs qui n'affectent pas une ſévérité outrée, déterminent à la valeur d'un écu dans une communauté opulente, ce qui peut faire la matiere du péché mortel contre le vœu de pauvreté.

Les différentes eſpéces de péché enfin; les mêmes encore qu'à l'égard du bien d'autrui, prendre ou donner, retenir ou changer, conſumer ou diſſiper.

Tout acte de propriété, ſans exception, eſt interdit par ce vœu. Donner le bien de la religion, c'eſt en ce genre la plus grande de toutes les fautes; de même qu'il y a plus de mal à ôter à un homme le bien qu'il a déja, qu'à empêcher qu'on ne lui donne ſimplement celui qu'il n'a pas... Il eſt encore interdit de recevoir, ſinon en tant qu'on reçoit au nom du monaſtere qui eſt le canal par où ce qui ſe donne doit paſſer au plutôt dans la main & ſous la puiſſance du ſupérieur... Il eſt interdit de retenir; & de même que conſerver un bien étranger eſt un nou-

veau larcin, auſſi ſouvent réitéré qu'on y penſe, ſans le rendre lorſqu'on le peut; auſſi retenir ſans permiſſion eſt un nouveau péché & une ſource de mille autres en matiere de pauvreté... Il eſt interdit de conſumer ou de diſſiper; de même que les domeſtiques voleroient en ne ménageant pas les biens de leurs maîtres, ou en conſumant par débauche ou par ſenſualité ce qu'ils ont en maniement, ou ce qu'ils peuvent détourner... Il eſt interdit de prêter... car, quoique ce ſoit un moindre mal que de donner, c'eſt toujours vous expoſer à voir perdre le bien d'autrui que vous prêtez. On vous le perdra, on vous le gardera, on ne ſe ſouviendra plus de l'avoir reçu, on le niera, vous oublirez que vous l'aurez prêté, vous aurez honte de le redemander... Il eſt interdit de diſtribuer ou de permettre rien contre les loix & les uſages de la religion; ceci regarde les ſupérieurs & les diſpenſateurs, car, comme ils n'ont d'autorité que ce que la communauté leur en donne, ils péchent certainement s'ils excédent ou s'ils ne donnent pas dans l'ordre, & avec les meſures & les précautions, la proportion qui leur eſt preſcrite pour chacun. Ils ont pour ſupérieurs la communauté & la régle, comme les inférieurs ont le ſupérieur.

Déplorons le malheur de ceux qui ne ſachant pas & n'y penſant pas, parce qu'ils ne veulent pas y penſer, reçoivent avec autant

de liberté ce qu'on leur porte, partagent avec d'autres ce qu'ils reçoivent, prêtent même aux autres avec un assez grand danger de perdre, ou de voir gâté ce qu'ils ont prêté, s'accommodent sans façon de tout ce qu'ils trouvent à leur bienséance, livres, hardes, meubles.

On dira que ces choses ne sont pas toujours de conséquence, qu'on est théologien, qu'on sait ce qu'il faut pour aller jusqu'au péché mortel : quoi ! ce ne seroit donc rien que cette multitude de fautes vénielles commises de propos délibéré ? où en sommes-nous, mon Dieu ! mais ici, comme dans la malice du larcin, outre qu'on ne sait pas toujours si bien le prix & la valeur des choses dont on dispose, & qu'en allant à l'aventure & sans vouloir examiner, on ne puisse arriver jusqu'à la quantité qui consomme le crime ; la mauvaise disposition du cœur ne peut-elle jamais suppléer à la quantité de la matiere ? un homme qui commet un petit larcin, résolu de continuer jusqu'à une somme considérable à en faire d'autres pareils, est coupable d'un péché mortel à cause de cette seule résolution, avant même qu'il ait atteint ce qui fait une matiere importante ; doit-on croire qu'un Religieux le soit moins quand il est dans l'habitude & dans la volonté de disposer de mille choses, quoiqu'à chaque fois il ne disposât pas de la valeur d'une somme consi-

dérable? de plus, ſi ce qu'il s'approprie ne ſe conſume pas par l'uſage, retenir tout à la fois ce qui réuni vaut peut-être, non pas ſeulement un écu, mais une piſtole ou davantage, n'eſt-ce pas être propriétaire & l'être aſſez pour ſe damner? cependant on fait ſon chemin avec aſſurance & ſans ſe deſſaiſir, l'on croit avoir fait tout ce que l'on doit dès qu'on s'eſt confeſſé, on ne s'accuſe que d'avoir diſpoſé de quelques bagatelles, on approche chaque jour des ſaints autels, on adminiſtre les Sacremens, Dieu veuille que pluſieurs années ne ſe paſſent pas peut-être dans une ſuite innombrable de ſacriléges.

Mais outre cette eſpéce de propriété groſſiere & aſſez viſiblement criminelle, il en eſt une ſeconde peut-être d'autant plus dangereuſe que la premiere, qu'il eſt plus facile de s'y tromper & de s'y aveugler. Ceux-ci conviennent du principe, il n'eſt pas permis de diſpoſer de quoi que ce ſoit ſans permiſſion; mais une permiſſion générale établie par l'uſage commun, une permiſſion interprétative fondée ſur des conjectures probables, une permiſſion obſcure, obtenue ſur des expoſés vagues & généraux, ne ſuffit-elle pas? on le ſuppoſe trop ſouvent; mais peut-on, doit-on le ſuppoſer, ſans ſavoir d'eux-mêmes l'intention des ſupérieurs? & toutes nos ſubtilités enfin leur feront-elles vouloir ce qu'ils ne veulent pas? où rendront-elles licites des

permiſſions qu'on ne devoit pas demander ? Or faiſant abſtraction de ce qui peut ſe pratiquer dans les différens Ordres, voici certainement ce que cent fois notre conſcience nous répondra, & ce que nous répondront toujours quand on voudra conſulter, les perſonnes qui ſont éclairées ſur cette matiere.

1°. Pour les permiſſions génerales on doit les obtenir nommément, ſi ce n'eſt pour quelques bagatelles, comme de ſe prêter quelques livres, ſe donner un peu de papier quand on eſt preſſé, mais ſans congé recevoir des officiers plus que ce qui ſe donne au commun; prendre des autres ce qu'ils n'ont permiſſion que d'avoir pour eux; changer, tranſporter d'une chambre dans une autre ce qui accommode; appliquer à ceci ce qui nous eſt donné pour cela, ce qui doit ſervir à quelque choſe le ménager pour aller ſe promener, pour avoir des livres & autres commodités, ce ſont autant de véritables abus. Si les ſupérieurs n'en diſent rien, c'eſt qu'ils ne le ſavent pas, ou que notre mauvaiſe humeur ou notre peu de religion leur lie la langue & la liberté, ils nous laiſſent à notre conſcience.

2°. Pour les permiſſions préſumées ; on ne doit jamais interpréter la volonté des ſupérieurs quand on peut aiſément les faire parler, on eſt en fraude quand on choiſit pour les chercher un temps où l'on peut préſumer qu'ils n'y ſont pas, ayant laiſſé paſſer à deſſein

celui où ils y euſſent été ; quand on eſt dans l'impoſſibilité de les conſulter & dans la néceſſité preſſante d'agir, l'interprétation de leurs intentions doit être toujours religieuſe, raiſonnable, & plutôt inclinante à la loi & à la pauvreté qu'à la liberté ; ayant pris ſon parti de ſoi-même & n'ayant pu faire autrement, on doit rendre compte de ce que l'on a fait, & ſavoir ſi le ſupérieur l'approuve, afin de s'en faire une régle de conduite pour l'avenir.

3°. Pour toutes ces permiſſions obtenues, ou ſur de faux allégués, ou ſur des expoſés vagues & ambigus, elles n'ont de valeur que ſuivant ce que le ſupérieur a compris ou pu comprendre ; en le trompant on n'a pas trompé Dieu, & devant Dieu on eſt prévaricateur ſur tous les points où le ſupérieur par confiance ou par ſimplicité s'eſt laiſſé ſurprendre.

Enfin il eſt une troiſiéme & une derniere eſpéce de propriété qui tient comme le milieu entre les deux autres, il paroît qu'on n'a rien qu'en commun & rien qu'avec permiſſion ; mais ce ne ſont que de vaines apparences, il eſt dit des Apôtres, & des vrais pauvres d'eſprit après eux, qu'ils ſont comme s'ils n'avoient quoique ce ſoit, & cependant qu'ils poſſédent tout, on peut dire de même de certains Religieux, mais dans un ſens diamétralement oppoſé ; *tanquam nihil habentes, & omnia poſſidentes.* Je parle maintenant de ceux, ou qui renonçant à leurs biens ſe retiennent des pen-

ſions, ou qui en reçoivent de la libéralité des familles, ou des perſonnes à qui leur miniſtere les rend utiles en quelque façon ; faut-il condamner la choſe en elle-même, voyant & qu'elle eſt d'uſage, & qu'elle ſe ſouffre dans pluſieurs Ordres très-réguliers ? non pas abſolument, mais on doit condamner comme une véritable propriété la maniere dont pluſieurs ſe comportent à l'égard de ces eſpéces de rentes & de revenus. Ce ſeroit une injuſtice de la lui refuſer, ou toute entiere, ou en partie. Le ſupérieur ſeroit un ingrat, un cœur dur, un avare, s'il propoſoit quelqu'autre emploi que celui qu'on a projetté, ou s'il ne tenoit pas compte juſqu'à la derniere obole du bien dont il n'eſt que le dépoſitaire. On s'en plaindroit, on le feroit peut-être ſavoir à ſa famille, on uſeroit d'artifice pour empêcher que les choſes ne vinſſent avec tant de facilité que par le paſſé. Qu'eſt-ce que propriété, ſi dans tout cela il n'y en a pas & l'eſprit & la malice ? On ſe plaint après cela que nos maiſons ſont chargées de dettes, que la communauté eſt très-pauvre, tandis que les particuliers ſont riches ; ſi chacun rapportoit fidélement au commun tout ce qu'il a, pluſieurs communautés ſeroient beaucoup moins mal. Si Dieu eſt ſi terrible, que n'avons-nous point à craindre ? on ne ſe moque pas impunément de lui, & on ne ſe rend pas impunément parjure & ſacrilége. Rien donc

en propre, & ſur cela point d'adouciſſement, & d'interprétation qui ne ſoit bien certaine & bien fondée dans notre inſtitut.

Nous faiſons profeſſion d'être des diſciples particuliers de Jeſus-Chriſt, de ſuivre ſes exemples; mais ſi nous comparons ſa pauvreté avec la nôtre, quelle différence! peut-être Jeſus-Chriſt, dit ſaint Paul, étant riche, s'eſt fait pauvre pour l'amour de nous; *egenus factus, cùm eſſet dives*... mais quelle pauvreté fut la ſienne? A Bethléem où il naquit, point de logis, point de feu, point de berceau, & preſque point de couvert. En Egypte où il fut obligé de fuir, maiſon d'emprunt, ſans habitudes, ſans amis qui puſſent ou qui vouluſſent le ſecourir, comme un pauvre paſſant dans une terre étrangere, dont ſes guides ne ſavoient ni la langue ni les uſages. A Nazareth où il vécut de retour d'Egypte juſqu'à trente ans, cabane d'artiſan, travail aſſidu, fatiguant & humiliant pour gagner à peine le néceſſaire. Dans la Judée & dans la Galilée, pendant le cours de ſes prédications point de demeure certaine; les renards ont leurs tanieres, les oiſeaux leurs nids, le fils de l'homme n'a point où repoſer ſa tête. Point de commodité pour ſes voyages, toujours à pied, ſouvent à la chaleur du jour dans un climat brûlant. Point de proviſions réglées, quelquefois du pain d'orge & quelques petits poiſſons, ſouvent réduit avec ſes diſciples à froiſſer des épis

à

à la campagne dans l'excès de la faim, à étancher ſa ſoif au bord d'un puits ou d'une fontaine; à la mort rien dont il pût diſpoſer, ni qu'il pût léguer à perſonne; après ſa mort enſeveli dans un ſépulcre d'emprunt, par-tout vous remarquerez deux, trois & quatre circonſtances de la pauvreté de Jeſus-Chriſt, qui doivent être autant de modéles de la nôtre à proportion que nous déſirons d'être parfaits.

1°. *Pauvreté incommode*, jamais rien de magnifique, de propre, de ſuperflu; ſimple néceſſaire tout au plus, & quand il lui manque, jamais de miracle pour ſe le procurer à lui-même, excepté une ſeule fois au déſert après ſon jeûne de quarante jours.

2°. *Pauvreté humiliante*, on le croyoit ce qu'il devoit être, perſonne ne le plaignoit, perſonne n'y penſoit.

3°. *Pauvreté dépendante*, vivant de ce qui ſe préſentoit, de ce qu'on vouloit de ſoi-même lui donner, quelquefois bien, preſque toujours mal, rebuté de temps en temps des lieux où il vouloit ſe retirer.

4°. *Pauvreté volontaire*, le hazard n'y pouvoit rien s'il n'eût voulu, il étoit maître du hazard, mais il fit toujours tourner chaque choſe du côté qui le pouvoit faire ſouffrir davantage.

Voilà donc le modéle & la régle de la pauvreté parfaite; mais qu'elle eſt rare même

en religion; on n'eſt pas riche, on ne poſſéde rien, mais on manque de peu de choſe, on ne veut manquer de quoi que ce ſoit; on s'accorde mille choſes ſuperflues, c'eſt de ce déſordre qu'il faut parler dans le ſecond point.

Second point.

QUand on parle aux riches du ſiécle de faire l'aumône, l'embarras n'eſt pas de leur montrer qu'ils y ſont obligés ſous peine de damnation, la difficulté eſt de leur aſſigner juſqu'où & de quoi ils ſont obligés de la faire, on leur dit aſſez que c'eſt de leur ſuperflu, & que le ſurabondant du riche eſt le néceſſaire du pauvre; *ſuperflua divitum, neceſſaria pauperum.* Mais à les entendre, du ſuperflu il eſt rare qu'ils en ayent, ce qui ne leur eſt pas néceſſaire pour vivre plus commodément, ce qui n'eſt pas néceſſaire à leur perſonne eſt néceſſaire à leur rang, à leur dignité, à leur condition, ce qui n'eſt pas néceſſaire pour le temps préſent, leur eſt néceſſaire pour le temps à venir; cependant les pauvres périſſent de miſere, & le précepte de l'aumône ſe trouve anéanti. Dieu ſe contentera-t'il de leurs excuſes? nous nous efforçons en chaire de leur prouver que non; or prenons garde de ne pas tomber à l'égard de la pauvreté dans les mêmes abus où ils tombent à l'égard des richeſſes. Sur quoi, voici la régle que ſaint Auguſtin leur a donnée, & que nous allons

nous appliquer auſſi juſtement qu'à eux. *Nous avons beaucoup de ſuperflu, ſi nous ſavons nous contenter du vrai néceſſaire; mais s'il nous faut des choſes vaines & frivoles, bien-loin d'avoir du ſuperflu, jamais plutôt rien ne nous ſuffira; multa ſuperflua habemus, ſi non niſi neceſſaria quæramus, ſed ſi quærimus inania, nihil ſufficit.* Ceci, je l'avoue, ne ſemble pas encore lever tout-à-fait la difficulté; car qu'eſt-ce que le ſaint docteur appelle chercher les choſes vaines & frivoles? il l'explique incontinent après: *quæ-ris*, dit-il; *quod ſufficit operi Dei, cupiditas tua non eſt opus Dei.* Prenez autant qu'il faut pour entretenir en vous l'ouvrage de Dieu. Il nous a fait homme, il nous a fait Religieux en nous créant, & nous appellant à ſon ſervice; mais il n'a pas fait l'homme délicat & ſenſuel, l'homme vain, l'homme attaché ſervilement à ſon corps & à ſes appétits. Il n'a pas fait le Religieux qui ſe meſure aux gens du monde ou à ce qu'il auroit pu être, à ce qu'eſt ſa famille dans le monde, qui veut ſuivre le monde, les modes, & pour qui, c'eſt aſſez qu'il voye quelque choſe de nouveau, de propre chez les ſéculiers pour qu'auſſi-tôt à ſa maniere il veuille l'avoir. Il n'a pas fait le régulier qui, à proportion qu'il a plus de mérite, plus d'âge, plus d'autorité, plus de ſuccès, à proportion peut-être qu'il ſait plus ſe faire craindre ou ſe faire ménager, croit être en droit de ſe diſtinguer du commun de ſes freres, tout

cela eſt l'ouvrage de la cupidité, & *la cupidité n'eſt point l'ouvrage de Dieu; cupiditas tua non eſt opus Dei.* Saint Paul borne le néceſſaire de l'homme apoſtolique à ce qu'il lui faut pour vivre, & pour ſe mettre ſimplement à couvert des injures de l'air; *habentes alimenta, & quibus tegamur his contenti ſumus.*

Vous me demandez peut-être encore; mais du moins dans ces ſuperfluités y a-t'il du péché quand on n'en uſe qu'avec de bonnes permiſſions.

1°. Par la crainte d'être refuſé, combien de fois arrive-t'il qu'on ne les demande pas? mais ſuppoſez enfin qu'on les demande, peut-on les demander & peut-on les accorder? non pas, au moins ſelon le décret du ſaint Concile de Trente. *Pour les meubles, que les ſupérieurs*, dit-il, *en permettent tellement l'uſage que tout convienne à l'état de pauvreté dont les Religieux ont fait profeſſion, & qu'il n'y ait rien de ſuperflu; mobilium verò uſum ita ſuperiores permittant ut eorum ſupellex ſtatui paupertatis quam profeſſi ſunt conveniat, nihilque ſuperfluï in ea ſit, nec liceat ſuperioribus bona ſtabilia alicui regulari concedere etiam ad uſufructum vel uſum.* Sect. 25. de regularibus. Et qu'on n'aille pas nous dire puérilement que le ſaint Concile de Trente n'oblige point en France; il nous oblige du moins dans les points qui ſont conformes à nos régles, puiſque nos régles auſſi-bien que le Concile de Trente bornent

voir du ſupérieur, & lui défendent de corder de ſuperflu; s'il le fait, la perſon ne doit-elle pas être cenſée nulle? & elle eſt nulle, ſommes-nous en aſſez bonne conſcience pour ne pas perdre la grace? Perdre la grace cela paroît bien ſévere; mais pourquoi non, ſi cela alloit à dépenſer en inutilités des choſes aſſez conſidérables, juſqu'à ſcandaliſer les foibles, & donner lieu de ſuivre ce que jamais on n'auroit dû commencer, juſqu'à introduire peu-à-peu dans la maiſon du Seigneur une eſpéce de luxe & de mondanité, peut-être juſqu'à faire croire aux ſéculiers que nous ſommes bien puiſſans, & arrêter par-là le cours de leur charité?

Quant à l'indiviſible qui ſépare le péché grief du péché léger, c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de bien déterminer. Lorſqu'on m'aura appris bien préciſément le ſuperflu qu'un riche peut retenir dans la grande néceſſité des pauvres, ſans qu'il offenſe Dieu griévement, je dirai peut-être, quelle dépenſe ſuperflue peut faire un Religieux pour ſe rendre mortellement coupable! mais c'eſt de part & d'autre ce qui ne ſe dira jamais.

Concluons donc ici comme nous faiſons ſur l'aumône pour les gens du monde. Nous leur diſons dans les matieres où la loi ne marque point l'indiviſible du bien, ou du mal commandé, ou défendu, l'unique maniere de vous aſſurer la conſcience, c'eſt de faire tou-

jours plus que moins pour le bien, pour le mal moins que plus. Après cela peut-être arrivera-t'il que vous ſoyez trompés; ici de même, rien de ſuperflu, s'il eſt poſſible, ou ſi l'on n'a pas le courage de s'en tenir là, toujours moins que plus. L'affreuſe choſe, le déplorable malheur ſi, réguliers & irréprochables dans tout le reſte, chaſtes, humbles, obéiſſans, dévots, charitables, nous venions à faire naufrage contre cet écueil, nous perdre par les ſeules fautes contre la pauvreté.

Je finis, & en finiſſant je vous exhorte à vous défaire de bien des amas de livres inutiles, de bijoux, de commodités, & de vous faire ſcrupule de vous les donner; il eſt bien plus facile de ſe les refuſer quand on ne les a pas encore, que de ſe les arracher quand on les a.

Mais ſuivez ces avis, ou ne les ſuivez pas, les loix enfin ſur leſquelles nous devons être jugés ſubſiſteront toujours, on aura ſoin même de nous les repréſenter. Obéiſſons pour le moins quand on nous rappelle au devoir, ou plutôt que l'exemple de Jeſus-Chriſt dans la crêche & ſur le calvaire, ſoit la premiere régle de notre pauvreté. En nous formant ſur ce modéle, il faudra nous retenir plutôt que de nous pouſſer; cependant c'eſt la voye ſûre & peut-être unique d'arriver aux récompenſes des pauvres dans le temps & dans l'éternité.

SUR L'AFFECTION A LA PAUVRETÉ.

Subſtantia divitis urbs roboris ejus, & quaſi murus validus circumdans eum.

Les biens d'un homme riche ſont comme une ville où il ſe fortifie, & comme une épaiſſe muraille dont il eſt environné. *Aux Prov. c.* 3.

IL n'en eſt pas ainſi des Religieux, c'eſt la pauvreté au contraire qui eſt la citadelle, & le mur de défenſe de la religion & des Religieux. La différence vient que l'homme du monde ne peut ni contenter ſes paſſions, ni dans ſes crimes ſe promettre l'impunité, qu'autant qu'il eſt riche & puiſſant, au lieu que le Religieux ne peut être véritablement Religieux, c'eſt-à-dire, ne peut ſe maintenir dans les vertus propres de ſa profeſſion qu'autant qu'il eſt pauvre.

Delà viennent les efforts que ne ceſſe de faire continuellement & en mille manieres l'ennemi du genre humain pour faire brêche au baſtion, s'il ne peut pas tout-à-fait le détruire; mais delà doit venir auſſi notre zéle à conſerver la pauvreté dans ſon intégrité & dans ſa pureté parfaite. Pour cela ce n'eſt point aſſez de la ſouffrir quand nous ne ſaurions l'éviter ſans crime, il faut l'aimer, & l'aimer avec autant d'affection & de tendreſſe que l'enfant bien né aime ſa mere, de qui il

a tout reçu & de qui il attend tout. Il faut aller juſqu'à ſe réjouir même, & s'eſtimer heureux de pouvoir en reſſentir autant d'effets que le peut permettre, non pas une ſageſſe mal entendue, mais une diſcrétion ſainte & naturellement éclairée ; conſervons-la donc cette précieuſe vertu, & tenons pour certain qu'elle nous conſervera, c'eſt-à-dire, que l'affection à la pauvreté 1°. entretiendra parmi nous l'eſprit de religion qui fait la fûreté de notre état ; 2°. qu'elle nous aſſurera la récompenſe dont la poſſeſſion & l'eſpérance font tout le bonheur, & tout le prix de notre état ; deux conſidérations qui vont partager cet entretien.

Premier point.

LA vie religieuſe dans ſon projet & dans ſon inſtitution, n'eſt autre choſe qu'un renouvellement & une imitation parfaite de la vie des premiers chrétiens au temps de l'Egliſe naiſſante, c'eſt comme alors une ſociété de fidéles aſſemblés à deſſein de rendre à Dieu, comme de concert, un culte parfait, loin du monde, & des embarras dangereux du monde. Delà il s'enſuit que les religions ſe maintiennent, & qu'elles ſont ce qu'elles doivent être à proportion que Dieu eſt ſervi avec plus de piété & de ferveur, comme dans le chriſtianiſme, à proportion que les membres qui le compoſent ſont plus étroite-

ment unis entr'eux, à proportion enfin, qu'on y a moins de commerce avec le ſiécle, excepté la néceſſité de travailler au ſalut des perſonnes du ſiécle.

Maintenant on demandera, qui peut contribuer plus que toute autre choſe à entretenir dans ces ſaintes ſociétés la ferveur de la piété, l'union des eſprits & des cœurs, le détachement & le mépris du monde? il eſt certain que c'eſt l'eſprit de la pauvreté parfaite.

Ainſi en jugerent les Apôtres. Dès le commencement, conformément à la doctrine de leur maître, ils lui avoient ouï dire, ſi quelqu'un veut être abſolument de mes diſciples, qu'il renonce à tout ce qu'il poſſéde; il n'eſt pas plus poſſible d'avoir du bien & de me ſuivre, qu'il eſt poſſible de bâtir ſans argent, & de faire heureuſement la guerre, ſans des troupes auſſi nombreuſes que celles de l'ennemi. Pleins de cette doctrine ils conſeillerent & perſuaderent aux premiers fidéles de vendre leurs biens, & d'en mettre la valeur en commun, ſans y réſerver que le droit d'en recevoir ce qui ſeroit abſolument néceſſaire pour vivre & ſe vêtir de la maniere la plus ſimple, & tandis que dura ce dégagement, on vit dans l'Egliſe autant de ſaints que de fidéles; il en ſera de même des religions, tandis qu'on s'en tiendra ſcrupuleuſement aux maximes de la pauvreté la plus pure & la plus exacte.

D'abord il eſt conſtant que la pauvreté ſert merveilleuſement à entretenir la mortification, & par la mortification, la ferveur de la dévotion. Dès que le corps ſeroit trop à ſon aiſe, il ſe révolteroit contre l'eſprit, & bientôt les paſſions prévaudroient du moins aſſez pour troubler la douce tranquillité ſi néceſſaire à ſe tenir uni à Dieu.

La ſageſſe qui n'eſt autre choſe que la vraie piété, *où ſe trouve-t'elle?* demandoit Job, *où habite-t'elle? ſapientia ubi invenietur, & quis eſt locus ejus?* & il répond auſſi-tôt à lui-même, qu'*elle ne fait point ſa demeure chez ceux qui vivent mollement; non invenitur in terra ſuaviter viventium.* Qu'on n'accable point la nature, à la bonne heure; mais auſſi qu'elle ne ſoit pas traitée avec trop de recherche, trop de ſenſualité, trop d'indulgence & de délicateſſe, on peut ſe maintenir dans la ferveur, ſans que néceſſairement on vive comme les anciens habitans du déſert, n'avoir pour retraite qu'un antre ſauvage, pour lit que la terre dure, pour habit qu'un ſac ou un cilice, pour toute nourriture que l'eau & le pain, & quelques racines mal apprêtées; mais il eſt indiſpenſable de n'uſer des créatures que dans les bornes de la plus exacte néceſſité. Tenons-nous-en à nos régles, pourvu que nous voulions les obſerver à la lettre dans le logement, dans le vivre, dans l'habillement, nous n'aurons rien de ſuperflu, ſouvent nous man-

querons du commode & quelquefois du néceſſaire, nous nous attendrons qu'on nous donne ce qu'il y a de plus vil & de plus groſſier, nous garderons le ſilence, ſi cela arrive. Nous aurons toujours quelque choſe à ſouffrir de la variété des ſaiſons & de la miſere des mauvais temps, & ſi vous voulez, du peu d'attention des ſupérieurs & des officiers. Mais ce qui paroît de dur en tout ceci ſervira à tenir l'ame en vigueur, & à la diſpoſer à goûter Dieu autant qu'il faut pour prendre le goût de tout le reſte; auſſi a-t'on vu dans toutes les ſociétés religieuſes que la ferveur de la dévotion en eſt ſortie avec l'amour & l'eſprit de la pauvreté. Les grands exemples de vertu que donnerent les premiers Moines, attirerent chez eux l'abondance pour avoir part à leurs prieres & à leur mérite; quelles libéralités ne leur fit pas la piété des chrétiens d'alors? le baſtion fut rompu, & le démon s'introduiſit dans le ſanctuaire avec les grands biens, il en chaſſa la piété & toutes les vertus religieuſes ſes compagnes. La tentation de vivre plus au large l'emporta ſur l'habitude des pénitences qu'ils avoient priſes. Les ſaints offices & les exercices intérieurs ne ſe firent plus que par maniere d'acquit, on étoit occupé à faire valoir le temporel, le travail des mains fut négligé, il paroiſſoit bien plus charitable d'employer des ouvriers qu'on faiſoit vivre; de petits excès cauſés d'abord par

l'abondance trop grande de tout, conduiſirent à l'intempérance, & l'habitude de l'intempérance paſſa enſuite juſqu'aux plus extrêmes débauches, & ce fut l'ouvrage d'un ſiécle & demi tout au plus. Cluny fut fondé en 910, il devint riche vers la fin de ſon premier ſiécle; à la fin du ſecond on n'étoit plus déja ſous un habit à peine religieux qu'une aſſemblée de ſéculiers des plus ſenſuels & des plus mondains, comme ſaint Bernard le leur reproche dans l'apologie à Guillaume, Abbé de ſaint Thierry; Cîteaux, Clervaux, les Ordres qui ont ſuivi, ſe ſont vus en auſſi peu de temps & par la même voye dans le beſoin d'être réformés, après n'avoir que trop ſcandaliſé l'Egliſe.

Nous n'en ſommes pas là, dira-t'on, par la miſéricorde du Seigneur, & il y a peu à craindre que les grandes richeſſes nous perdent jamais; cependant ne ſommes-nous point déchus de notre premiere ferveur au ſervice de Dieu & aux exercices de piété? comment faiſons-nous oraiſon? comment récitons-nous l'Office divin? comment approchons-nous des ſaints autels? Voit-on aujourd'hui parmi nous beaucoup d'hommes intérieurs? & ſi cela eſt vrai, qu'importe que ce ſoient ou les grandes richeſſes qui nous conduiſent au précipice comme les anciens Ordres, ou comme les Ordres modernes, notre pauvreté même que nous n'aimons pas,

& qui nous devient inſupportable. Si l'on pouvoit & ſi l'on nous donnoit le néceſſaire, diſons-nous quelquefois, nous ne ſerions pas obligés de nous le procurer d'ailleurs. Voyons, s'il vous plait, quel eſt le néceſſaire que nous nous procurons & celui qu'on nous donneroit, ſi on avoit plus de moyens ? nous donneroit-on jamais ces rafinemens de ſenſualité & de molleſſe, ces recherches de vanité & de propreté exquiſe ? mettroit-on en œuvre pour nous loger, non pas des artiſans du commun, mais ceux qu'employent les gens du ſiécle, les plus entêtés du luxe & des modes nouvelles ? dans chaque eſpéce de choſe ne ſe contenteroit-on pas de nous donner ce qui eſt bon, ſans choiſir toujours comme nous faiſons ce qu'il y a de plus élégant, de plus commode & de meilleur ? on auroit donc bien perdu l'eſprit & le goût de la vraie pauvreté.

Nous donnons-nous nos beſoins tels que certainement ſelon l'eſprit de la régle on devroit nous les donner, ſi l'on pouvoit, nous avons déja fait une grande réforme, & nous conſerverons plus aiſément l'eſprit de mortification & de piété.

La pauvreté occaſionne notre immortification. Ah ! diſons plutôt, le mépris de la pauvreté, l'averſion, l'horreur de la pauvreté. Si c'étoit la pauvreté en elle-même qui fît le mal, nos anciens Peres auroient dû être

autant & plus immortifiés que nous. Ces hommes vraiment pauvres manquoient-ils, ou de familles, ou d'amis, ou de perſonnes dévouées à leurs inclinations pour les ſervices qu'elles en recevoient, pour ſe procurer ce que les maiſons ne leur donnoient pas, eux qui trouvoient chaque jour de quoi faire de nouveaux établiſſemens? la pauvreté donc & les incommodités de la pauvreté pouvoient les tenter auſſi-bien que nous de ſe mettre plus au large; mais l'eſtime & l'amour de la pauvreté les leur faiſoient ſupporter avec joye, & le déſir de vivre religieuſement, de ne point introduire le relâchement dans la maiſon de Dieu, de ſe conſerver dans la ferveur de toutes les vertus, l'humilité, la ſimplicité, la patience, ſur-tout la ferveur de la dévotion, & l'union avec Dieu leur faiſoient aimer tendrement la pauvreté.

Secondement, outre l'eſprit de dévotion & de ferveur, la pauvreté dans la pureté originelle plus que toute choſe, ſert encore à entretenir l'union & la charité; on n'eſt véritablement Religieux qu'autant qu'on eſt freres, & l'on n'eſt freres qu'autant qu'on eſt égaux. Otez l'uniformité de traitement, vous ôtez le nœud & comme l'ame de la concorde; ce n'eſt plus d'un côté qu'orgueil, ſuffiſance, dédain, hauteur, mépris; & de l'autre qu'envie, jalouſie, impatience, dépit, médiſance, ambition & murmure, l'Egliſe même dès ſon

enfance l'éprouva. Dès que les Grecs purent ſe plaindre que leurs veuves n'étoient pas ſi bien partagées que celles des Juifs naturels dans la diſtribution de chaque jour; cette communauté naiſſante, le modéle de toutes les autres, perdit ſa premiere beauté, & peu après elle ſe diſſipa tout-à-fait. *Il s'excita un murmure des Grecs contre les Hébreux, ſur ce que, dans la diſtribution des aumônes, on ne tenoit point compte des veuves des Grecs; factum eſt murmur Græcorum adversùs Hebræos, eò quòd deſpicerentur in miniſterio quotidiano viduæ eorum.* Act. 6. Depuis, la même choſe eſt arrivée dans tous les Ordres religieux, & ç'a été une autre ſource de leur décadence.

L'uniformité donc eſt néceſſaire à maintenir les religions autant que l'eſt la concorde & la charité. Or la pauvreté exacte eſt le ſeul moyen de conſerver l'uniformité, parce qu'il n'y a qu'elle qui mettant toutes choſes en commun, rend une communauté véritablement communauté. Appellera-t'on en effet communauté ces maiſons, où, ſelon l'expreſſion de ſaint Paul, l'un a tout, & l'autre n'a rien, l'un regorge de biens, pour ainſi dire, & l'autre eſt dans une eſpéce de diſette? *alius quidem eſurit, alius autem ebrius eſt.* L'un eſt logé comme le plus vil artiſan, & l'autre comme un aſſez riche bénéficier. Le malade manque ſouvent au moins de rafraîchiſſemens néceſſaires à ſe ſoulager ou à ſe rétablir, &

celui-ci qui ſe porte bien a de quoi faire chaque jour d'inutiles profuſions, en hardes, en livres, en meubles, en bijoux, en petites débauches, &, quand il lui plait, en courſes & en voyages de pure curioſité; ce que tel dépenſera dans l'eſpace d'une année, remettroit ſur pied plus d'un infirme qui traîne depuis long-temps; cependant ils ſont freres & ils vivent en communauté de biens.

On dira qu'on demande permiſſion & qu'on l'obtient; peut-on la demander? doit-on l'accorder? je le ſuppoſe; mais toutes les permiſſions du monde ſont-elles que l'eſprit d'union s'accorde de cette différence? & n'eſt-ce pas là pour le moins, couvrir de confuſion ceux qui n'ayant rien, ſe tiennent malheureux de ne pouvoir point être ſenſuels, libéraux, & peut-être prodigues comme tant d'autres? *confunditis eos qui non habent.*

Je confeſſe que plus je conſidere ceci, plus j'ai honte de n'avoir pas ſçu & de n'avoir pas voulu comprendre les obligations de notre état. Si l'on faiſoit ces réflexions, on ne ſe permettroit pas beaucoup de choſes dont il ne reſte enſuite que bien du regret & bien des remords. Il eſt temps d'en faire pénitence, Dieu veuille l'oublier! au moins il eſt temps pour tous d'en être avertis & de s'en donner de garde à l'avenir. Le mal vient, je le répéte, de ce qu'on n'eſtime pas, de ce qu'on n'aime pas la pauvreté; qui l'eſtimeroit, qui l'aimeroit,

it, trouveroit dans ſon eſtime & dans ſon nour plus de réglement, & plus de dé- ſes que n'en ont fait & que n'en feront mais les ſupérieurs les plus ſéveres.

Troiſiémement enfin, un dernier avantage e la pauvreté & de l'affection à la pauvreté, eſt qu'elle rend libre & indépendant des ns du ſiécle, & qu'un vrai pauvre conſent plus aiſément à garder ſa ſolitude, & à n'entretenir avec lui que les commerces de zéle & de charité, choſe infiniment néceſſaire à l'eſprit de religion.

Et pour remonter encore ici juſqu'aux principes, qui eſt-ce qui attache tant de Religieux aux perſonnes du monde, & ſur-tout aux riches du monde, juſqu'à ſe rendre eſclaves de leurs inclinations & de leurs paſſions, juſqu'à les flatter, quelquefois à leur applaudir dans leur vie criminelle & imparfaite, que le dégoût d'une vie pauvre, ſimple & frugale, dont on cherche à ſe ſoulager en partie par leurs ſecours? Devenus leurs amis intimes, on ſera ſouvent invité à leur table, on y prendra place ſans y être invité, on ira partager le plaiſir de leurs belles compagnies, on tirera peut-être de leur aveugle libéralité de quoi demeurer où l'on voudra, & de faire toute ſa vie à peu près tout ce que l'on voudra. Tout le mal ne ſe réduit pas là encore; mais à force de pratiquer le monde, & de s'étudier à lui plaire & à ſe le rendre favorable,

on commence à parler, à agir comme le monde : *commixti ſunt inter gentes, & didicerunt opera eorum ; ils ſe mêlerent parmi les nations, & ils apprirent à imiter leurs œuvres.* Au retour delà, on ne trouve rien à la maiſon que de ſale & de dégoutant, on rentre chez ſoi, & quoiqu'on ait mille ſuperfluités, comparant ſa demeure à celle d'où l'on vient, on croit encore manquer de mille choſes. On traite pour le moins de gens ſimples & miſérables, ceux qui trouvent que tout eſt bon & que l'on eſt toujours trop bien. Le poiſſon hors de l'eau n'eſt pas plus proche de la mort que l'eſt ſouvent un Religieux, ſans s'en appercevoir, quand il aime à voir le monde, à ſe divertir, à s'amuſer avec le monde. C'eſt un mot de ſaint Antoine & de tous les anciens après lui, la ſolitude eſt l'élément de l'innocence : qui la quitte pour quelqu'autre deſſein que de glorifier Dieu, n'y rapporte que ce qu'il trouve dans le monde, politique, mauvais artifices, duplicité, envie de s'avancer & de ſe pouſſer ; le poiſon ſe communique par un ſeul à pluſieurs, & peu-à-peu tout le corps vient à ſe corrompre ; *commixti ſunt inter gentes, & didicerunt verba eorum.*

Voilà donc les déſordres qui naiſſent du relâchement de la pauvreté la plus exacte, la perte entiere de l'eſprit de religion, eſprit de ferveur & de piété, eſprit d'uniformité & de charité, eſprit de détachement & de haine

du monde, & vous êtes trop éclairés & trop équitables pour n'en pas convenir avec moi.

Mais vous me direz peut-être que ce ſeroit les ſupérieurs qu'il faudroit avertir de tout ceci pour qu'ils y prennent garde, ils en ſont aſſez avertis; combien de fois les Généraux les ont-ils rappellés ſur cela à leurs devoirs? donnez-leur donc en même temps des inférieurs dociles & mortifiés, des inférieurs qui ayent de l'affection pour la pauvreté; car l'amour de ſoi-même & de ſes commodités, ne conduit-il pas encore à l'indépendance & à la révolte contre tous ceux qui veulent les captiver & les gêner? que le ſupérieur dépenſât l'argent qu'on lui met entre les mains, ou qu'il refuſât de faire quelque dépenſe inutile ſur un fonds que l'on regarde comme à ſoi, qu'il voulût empêcher de manger hors de la maiſon; quels murmures contre ſa prétendue tyrannie! qu'il faudroit qu'il fût irréprochable pour ne pas trouver à mordre en ſa conduite, la calomnie même ne viendroit-elle pas au ſecours, ſi la médiſance avoit trop peu de quoi le décrier? ces avis donc doivent s'adreſſer principalement aux inférieurs, ſoit qu'ils ayent beaucoup, ſoit qu'ils ayent peu.

La peine de ſe priver de tout eſt grande, nous ne le diſſimulons pas, mais les récompenſes le ſont bien davantage; *magna promiſimus, majora nobis promiſſa ſunt*: or ces récompenſes dont l'eſpérance & la poſſeſſion

font le bonheur & le prix de notre état, il n'y a encore que le mur de la pauvreté parfaite qui puiſſe empêcher que le démon ne nous les enleve.

Second point.

LA récompenſe ne ſe donne qu'au mérite, & une grande, une très-grande récompenſe qu'à un très-grand mérite; c'eſt l'ordre, c'eſt la juſtice; quand donc j'entends Jeſus-Chriſt promettre à ſes diſciples devenus pauvres pour l'amour de lui, un centuple de graces & de conſolations céleſtes en cette vie, *centuplum accipietis nunc in tempore hoc;* un droit acquis de juger le monde à la fin des ſiécles, *ſedebitis judicantes;* une place de diſtinction dans le royaume de l'éternité, *veſtrum eſt regnum cœlorum, vitam æternam poſſidebitis;* je crois pouvoir conclure avec raiſon, que de ſi grandes récompenſes ne ſauroient avoir été promiſes qu'à de grands ſacrifices, & à des ſacrifices qui ayent même quelque rapport ſpécial à ce qui a été promis : il faut donc une pauvreté qui nous prive de toute conſolation naturelle, pour y mériter l'abondance des conſolations divines; une pauvreté qui condamne les gens du ſiécle, pour avoir droit de les juger; une pauvreté qui approche de celle de Jeſus-Chriſt, pour être dans la gloire plus près de Jeſus-Chriſt, plus transformés, pour ainſi dire, en Jeſus-

Christ : ainſi c'eſt cette pauvreté qui conſerve au Religieux tout ſon tréſor & toute ſon eſpérance, qui aſſure le bonheur de ſon état, & dans un nouveau ſens peut s'appeller encore, le mur & le baſtion de la religion.

On pourroit croire que pour recevoir le centuple, il n'eſt pas néceſſaire de quitter beaucoup, de quitter tant que nous diſons ; il l'eſt & il ne l'eſt pas tout à la fois ; il n'eſt pas néceſſaire, quelque peu qu'on ait, de quitter plus qu'on a ; *quiconque aura quitté, pour l'amour de moi, ſa maiſon, ſon pere, ſa mere, ou ſes terres*, Math. 19 : *qui dimiſerit patrem, aut domum, aut agros :* cela ſuffit à qui n'a rien davantage ; mais il eſt néceſſaire de quitter tout ce qu'on a, quelque multitude de choſes que l'on ait ; *vos qui reliquiſtis omnia :* dès-là qu'on ſe réſerve quoique ce ſoit, ou qu'après avoir tout quitté on regarde derriere ſoi, & qu'on reprend quelque choſe de ce que l'on avoit quitté, dès-lors l'on perd le droit du centuple.

Je me trompe, il eſt une eſpéce de centuple que la pauvreté même imparfaite ne perd jamais ; c'eſt qu'elle nous délivre toujours des ſoins embaraſſans & dangereux attachés à l'état des richeſſes, grace cent fois plus eſtimable qu'une poſſeſſion qui nous eût vraiſemblablement damnés, & durant la vie même qui nous eût rendu infiniment malheureux. Eſt-il beaucoup de riches, à prendre

leur condition ſelon tout ce qu'elle a de bon ou de mauvais, dont le ſort doive nous paroître digne d'envie ? ils ſont plus à leur aiſe dans un certain ſens, mais dans combien d'autres ſont-ils plus à plaindre ? comptons-nous pour des maux légers, l'inquiétude d'amaſſer, de conſerver, de défendre, la crainte ou le chagrin de perdre, & s'ils ont de la foi & de la conſcience, la dure néceſſité d'acquérir ſans injuſtice, de poſſéder ſans orgueil, de pouvoir faire le mal impunément, & d'avoir aſſez de retenue pour ne le jamais faire ; *potuit tranſgredi, & non eſt tranſgreſſus, facere mala, & non fecit ; il a pu violer le commandement de Dieu, & il ne l'a point violé, il a pu faire le mal, & il ne l'a point fait.* Eccl. 31.

Je le ſais, nous nous faiſons l'idée d'un homme riche & tranquille, d'un homme riche & innocent tout à la fois ; mais ce n'eſt qu'une idée, c'eſt l'image du chameau qui paſſe par le trou d'une aiguille, & ſe peut-il faire que nous donnions avec tant de lumieres dans un piége ſi groſſier ? *quis eſt hic, & laudabimus eum ? fecit enim mirabilia in vitâ ſuâ.*

Louange donc à la bonté de Dieu de nous avoir préſervés de tant de malheurs & de tant de dangers ; c'eſt déja un aſſez ample dédommagement de tout ce que nous pourrions eſpérer dans le monde ; *centuplum acci-*

piet, il recevra le centuple : mais ſi outre cela nous prétendons au centuple des conſolations éternelles, c'eſt à la pauvreté parfaite qu'il eſt réſervé; *dimitte omnia, & invenies omnia ; abandonnez tout, & vous trouverez tout : qui temporalia contempſerit, ſpiritualia recipiet; qui abandonnera les richeſſes temporelles, recevra les ſpirituelles : pauperes in hoc ſæculo, divites in fide; pauvres en ce monde, riches dans la foi.* Nous n'avons ni foi, ni dévotion, ni goût de Dieu, nous nous en plaignons; que ne remontons-nous à la ſource ? la cauſe eſt que nous tenons à mille choſes, au moins contre la perfection de notre vœu; l'idée d'un pauvre, c'eſt celle d'un homme qui ſouffre : c'eſt Job ſur ſon fumier, & nous ne voulons rien ſouffrir; notre pauvreté, à le bien prendre, n'eſt que celle des enfans de famille qui n'ont rien qu'avec dépendance, mais à qui rien ne manque du néceſſaire, & à qui on ne laiſſe pas même d'accorder bien des petites douceurs.

Celui qui ſait joindre à ce que donne la communauté, ce qu'il ſe peut procurer d'ailleurs, eſt-il aſſez libéral envers Dieu pour mériter que Dieu ſoit libéral envers lui ? non ſans doute, il faut comme les Apôtres n'avoir rien pour tout avoir, ſouffrir beaucoup pour ne rien ſouffrir ; *quaſi morientes, & ecce vivimus, ut caſtigati, & non mortificati; ſicut egentes, multos autem locupletantes; tanquam nihil habentes,*

& omnia poſſidentes : comme prêts de mourir, & néanmoins nous vivons ; comme des hommes que l'on châtie, mais qu'on ne fait pas mourir. . . comme pauvres, quoique nous enrichiſſions pluſieurs perſonnes ; comme n'ayant rien, quoique nous poſſédions toutes choſes. 2. Cor. 6. Voilà le centuple ; outre le centuple on promet encore aux vrais pauvres le droit de juger les hommes du ſiécle, & penſons-nous que cela ſoit plus dû que le centuple à la pauvreté que nous gardons ? en effet, qu'eſt-ce que juger les autres hommes, qu'être chargé d'actions & de vertus qui confondent & qui condamnent les autres hommes, d'un détachement qui condamne l'immenſité de leurs déſirs, d'un dénuement qui condamne leur dépenſe & leur luxe immodérés, d'une patience dans nos privations, qui condamne leurs plaintes & leurs murmures dans l'abondance ? cela donc ſuppoſé, au lieu d'être juges dans ce jour formidable, ne devons-nous pas craindre de trouver plutôt parmi les chrétiens même du ſiécle, bien des juges qui ſervent à notre réprobation ?

Dans les conditions médiocres, la choſe eſt évidente ; combien s'en trouve-t'il qui manquant preſque de tout, ne laiſſent pas de benir Dieu ? nous ne croyons pas quelquefois qu'on nous donne aſſez, nos médiocres repas ſeroient pour eux des jours de fêtes & de délices ; parmi les riches même,

Dieu nous en a fait peut-être connoître ; comment vivent-ils, & que ne ſe retranchent-ils pas pour faire ſubſiſter les membres infirmes & ſouffrans de Jeſus-Chriſt ? un Religieux oſera-t'il ſe comparer à eux ? ils pourroient vivre au large, & ils ne le veulent pas; lui il l'aura voulu, & s'il n'en eſt pas venu à bout, c'eſt qu'il ne l'aura pas pu ; ſon vouloir en tout ce qu'il aura pu, aura été la régle & la meſure de ſes commodités & de ſes recherches,

Nous nous comparons peut-être à d'autres Religieux, & nous trouvons que preſque par-tout, chez nous & ailleurs, la plûpart ne ſont pas plus parfaits que nous ; mais remontons plus haut ; *dans les commencemens, les choſes n'étoient point ainſi ; ab initio non fuit ſic :* ils ſe ſont relâchés ; & nous nous relâchons ; nous & eux nous aurons pour juges ceux qui dans le ſiécle & dans les premiers inſtituts, furent véritablement pauvres. C'eſt tout ce que nous pouvons conclure, eſt-il bien conſolant de périr avec la multitude ?

Enfin on promet à la pauvreté le royaume des cieux, le promet-on à tous ceux qui auroient gardé les préceptes ? oui, mais dans la maiſon de mon Pere il y a pluſieurs demeures, diſoit Jeſus-Chriſt, & les plus hautes ſont réſervées à ceux qui auront tout quitté pour me ſuivre ; *dans la maiſon de mon*

Pere il y a pluſieurs demeures ; in domo Patris mei manſiones multæ ſunt. Joan. 14. *Je vous prépare mon royaume comme mon Pere me l'a préparé ; diſpono vobis ſicut diſpoſuit mihi Pater regnum.* Luc 22.

L'imitation plus ou moins parfaite de Jeſus-Chriſt, eſt donc ce qui mérite les places plus ou moins voiſines du trône, & qu'eſt-ce que l'imitation parfaite de la pauvreté de Jeſus-Chriſt ? la crêche de Bethléem, la maiſon, ou plutôt la cabane de Joſeph, les courſes apoſtoliques du Sauveur, ſa mort ſur le calvaire l'apprenent ; il ne faut que bien étudier à ces différentes écoles. Mon Dieu ! que deviendrons-nous, s'il faut être éloigné de Jeſus-Chriſt toute l'éternité, autant & à proportion qu'on ſe ſera éloigné de ſa pauvreté pendant la vie ? aurons-nous place ſeulement dans quelque lieu obſcur du paradis ? que le fruit de cet entretien ſoit, s'il eſt poſſible, cette eſtime pleine d'affection & de tendreſſe pour la pauvreté, notre propre bonheur en dépend de plus d'une maniere ; rien n'eſt plus content, ni plus libre qu'un homme qui ne déſire rien, & qui ne craint rien ſur la terre ; *quid liberius, nihil deſiderante in terris ?* mais il n'y a que l'amour de la pauvreté qui puiſſe donner cette aimable & précieuſe liberté : alors on ne met gueres de différence entre une demeure ou une autre demeure ; celle où l'on croit ſouffrir davantage, c'eſt celle qu'on préfére-

par ce ſeul endroit, la nature ſe contente de peu, & elle s'accoutume à tout; & quelle honte, mon enfant, diſoit ſaint Doroſée à ſon diſciple Dioſitée, qu'ayant tout quitté pour Dieu, vous deviniſſiez ici l'eſclave d'un bijou, d'un couteau, d'une bagatelle! ne pourroit-on pas ajouter pour quelques-uns, eh! quelle honte, qu'ayant aſſez peu quitté dans le monde, ici vous trouvaſſez ſi inſupportable de ne manquer de rien! rendons-nous juſtice, qui ſommes-nous pour la plûpart, & euſſions-nous eu au moins ſans de grandes fatigues, de quoi nous donner beaucoup plus que nous n'avons: faiſons-nous des principes ſolides & durables; la cupidité ne dit jamais, c'eſt aſſez, mais c'eſt ce qui doit plus que toute autre choſe nous faire craindre; on ſe fait mille principes de conſcience dont on peut douter juſtement qu'ils ſoient recevables devant Dieu; devenons ſages peut-être par notre propre expérience, ſoyons aſſez pauvres à l'avenir par l'affection & par la réalité pour nous aſſurer les récompenſes de la pauvreté, & dans ce monde, & dans l'autre.

SUR LE VŒU DE CHASTETÉ.

BIEN des conſidérations doivent nous affectionner à cette vertu céleſte.

1°. L'eſtime qu'en a fait Jeſus-Chriſt,

Voulant venir au monde, il naquit d'une mere vierge, il eut pour favori un disciple vierge; parlant de la pauvreté il dit, si quelqu'un veut venir après moi, qu'il vende ce qu'il a; parlant de la chasteté il dit, que celui qui peut comprendre cela le comprenne, tous ne le peuvent pas, tant cette vertu est excellente.

2°. La ressemblance qu'elle nous donne avec les anges : être par grace ce qu'ils sont par nature, vivre dans un corps à-peu-près comme si on n'en avoit point. Heureux les Religieux qui en viennent là! alors leur occupation est à-peu-près celle des anges; connoître Dieu, s'approcher de lui, participer à ses secrets les plus intimes.

3°. L'exemple de cette multitude de jeunes personnes qui en ont fait profession dans les belles années de leur vie, & qui nous disent comme à saint Augustin, eh quoi! ne pourrez-vous donc pas ce que nous avons pu, vivre en la professant, ou mourir pour la défendre?

4°. Le rang de distinction que les vierges ont toujours tenu dans l'Eglise; elle veut que ses ministres fassent profession de pureté, & elle appelle les vierges la plus illustre portion de son troupeau.

5°. La récompense spéciale des vierges, qui est de suivre l'Agneau en quelque lieu qu'il aille, & de pouvoir chanter dans la

gloire un cantique que les langues de ceux qui n'ont point conſervé cette vertu ne ſauroient même prononcer, ce qui exprime une gloire particuliere & ſans exemple, à l'égard de ceux qui auront vécu dans la chaſteté. . . mais prenons bien garde à conſerver un tréſor ſi excellent, & veillons attentivement ſur nous-mêmes dans une matiere où

1°. Les fautes ne ſont jamais légeres.

2°. Les châtimens ne ſont jamais médiocres.

3°. Les précautions ne ſont jamais exceſſives.

Premier point.

EN matiere de pureté les fautes ne ſont jamais légeres : je dis les fautes, pour exclure tout ce qui n'étant point volontaire, ni libre, ne ſauroit être par conſéquent qu'un ſujet d'humiliation, une occaſion de crainte & de vigilance, & une matiere de victoire & de triomphe : de ce nombre ſont les penſées mauvaiſes & les repréſentations impures, & tout ce que ſaint Paul ſignifioit par ces expreſſions, *l'ange de ſatan*, *l'aiguillon de la chair*, & deſquels il étoit tourmenté ſans relâche, & ces autres, *l'eſprit combat contre la chair, la chair contre l'eſprit, enſorte qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit, & qu'on ſouffre ſouvent ce qu'on ne voudroit pas*, &

celles-ci encore, *je fais le mal que je ne voudrois pas :* quelqu'importunes donc & quelque conſtantes que puiſſent être ces diverſes agitations du corps & de l'eſprit, dès qu'on n'y donne pas d'occaſion & qu'elles déplaiſent, on ne doit pas s'en mettre en peine qu'autant qu'il faut pour prier le Seigneur, qu'il ne permette pas qu'on l'offenſe ; on ſait ſe donner quelqu'occupation d'eſprit ou de corps qui détourne ailleurs l'attention ; s'y appliquer pour les combattre, ou pour juger ſi on n'y conſent pas, c'eſt s'expoſer à leur donner plus de force, & à les rendre plus importunes.

J'appelle donc ici faute contre la pureté tout ce qui ſe fait, ou ſe ſouffre avec vue & délibération pour ſe procurer un plaiſir impur, tout ce qui ſe peut déſirer de capable d'exciter un pareil plaiſir, & enfin tout ce qui, même ſans action & ſans déſir, peut par repréſentation nourrir l'eſprit de l'image volontaire d'un plaiſir criminel. Nulle de ces fautes ne ſauroit paſſer pour légere.

1°. Preſque toujours, d'elles-mêmes & de leur nature, elles ſont graves : s'il s'agit d'action, c'eſt ſouiller, c'eſt profaner notre corps qui eſt la demeure du ſaint Eſprit ; *ſi quis templum Domini violaverit, diſperdet illum Deus ; ſi quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le fera périr :* c'eſt faire injure à Jeſus-Chriſt, à qui par l'Incarnation nous tenons

comme des membres à leur chef; *tollens ergo membra Christi, faciam membra meretricis? arracherai-je donc à Jesus-Christ ses membres pour en faire les membres d'une prostituée : nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous a rachetés de tout son sang; empti estis pretio magno.* Si on ne passe pas jusqu'au crime, retenu par des considérations humaines, mais qu'on le désire, l'oracle de Jesus-Christ est certain : *celui qui regarde une femme avec un mauvais désir, a déja commis un adultere dans son cœur :* le désir est un péché mortel, toutes les fois que l'action en seroit un.

Mais si on en demeure à la simple pensée, que si on s'en occupe par la raison du plaisir impur, quoique spirituel, qu'on y trouve, ce seroit un péché mortel si l'action & le désir en sont un; c'est toujours une affection à l'impureté, & toute affection au crime est un crime...

Il n'y a point ici de variation parmi les docteurs, le péché des anges ne fut vraisemblablement que cela; ils ne détrônerent pas Dieu, ils ne désirerent pas même efficacement de se mettre en sa place; mais leur orgueil leur représenta qu'ils étoient assis sur son trône, & ils se plurent, & ils s'adorerent eux-mêmes dans cette pensée; & qu'on ne dise pas qu'il paroît incroyable que Dieu punisse d'un supplice éternel une simple complaisance de cette nature : il ne s'agit point

de ce qui nous paroît incroyable, mais de ce qui est ; croyons donc, & tremblons ; Dieu a ses raisons d'être si sévere, & il ne nous appartient pas de les vouloir approfondir.

2°. D'elles-mêmes fussent-elles légeres, elles deviennent souvent très-considérables par le danger prochain où elles jettent, de tomber dans de plus griefs ; dès que la passion est allumée, on va bien vîte & bien plus loin qu'on ne se l'étoit imaginé, & qu'on ne vouloit. Quant aux pensées mauvaises, on les peut comparer par opposition avec les méditations saintes qui sont pour nous la cause de tant de biens, on remarquera trois différences ; 1°. la méditation opere d'abord foiblement, 2°. lentement, 3°. sans dispositions dans le sujet ; les mauvaises pensées operent avec force, avec vîtesse, & elles trouvent dans nous toutes choses bien disposées à les seconder.

3°. Rien n'est si difficile, même aux docteurs, que de démêler l'indivisibilité du péché mortel & du péché véniel sur cette matiere ; & d'agir dans ce doute, c'est toujours un très-grand péché : or une personne passionnée peut-elle sagement se résoudre un pareil doute ? n'excusera-t'elle pas plutôt de grosses fautes que de grossir des petites ?

4°. A l'égard des Religieux & des personnes consacrées à Dieu, l'engagement du vœu rend doublement péché tout ce qui bleſſe

bleſſe la pureté : c'eſt un adultere ſpirituel, & le titre d'épouſe n'eſt pas une chimere.

Enfin, d'où vient que l'Egliſe réſerve ſouvent l'abſolution de ces ſortes de fautes aux premiers ſuperieurs ou docteurs ? ce ſont ces conſidérations qui font dire à ſaint Paul, *que nous portons le tréſor de la pureté dans des vaſes d'argile*, qu'une mauvaiſe rencontre, qu'un faux pas eſt capable de briſer : c'eſt pour cela que les ſaints Peres comparent la pureté à la glace d'un miroir qu'une vapeur, qu'un ſouffle ternit ; quelle matiere de réflexions !

Second point.

LEs châtimens que Dieu tire de ce péché ne ſont jamais médiocres.

Ou bien les fautes ſont connues, & ont éclaté, & elles couvrent ceux qui en ſont coupables, ſur-tout en religion, d'une confuſion étrange : il ne reſte plus qu'un ſeul moyen de les faire oublier, c'eſt de prendre le parti d'être ſaint, & qu'on ne puiſſe jamais ſe ſouvenir des foibleſſes de l'homme, ſans admirer la force de la grace & la grandeur des miſéricordes de Dieu : c'eſt ce que Dieu prétend quelquefois en les permettant, mais on n'entre gueres dans ſes vues, & l'impureté ôte la pudeur : je ne parle pas de l'éclat qu'elles peuvent faire auprès des gens du ſiécle qui nous veulent des anges, lors même qu'ils ſe livrent au libertinage ; ſi ces fautes

ne ſont pas connues des hommes, on ne peut pourtant pas ſe les cacher à ſoi-même; ce ſont d'affreux remords, ils le ſeroient moins pour une perſonne ſans religion & ſans conſcience, qui n'auroit jamais connu Dieu, ni goûté la tranquillité d'une ame pure & innocente, ou qui de longue main ſe ſeroit habituée au crime; mais la foi qui rappelle au devoir, tourmente cruellement ceux qui n'y reviennent pas; ſi l'on veut les expier, la confeſſion eſt humiliante juſqu'à l'excès; ce ſont des détails néceſſaires, le nombre, l'eſpéce, le dégré de liberté, & par-là, les penſées ſont quelquefois plus difficiles à confeſſer que les actions mêmes, quoique beaucoup plus criminelles; mais combien coûtent ces détails ſur-tout à une perſonne qui ne ſe ſera échappée peut-être qu'une ſeule fois de ſa vie? combien n'héſite-t'on pas avant que d'en vouloir venir au reméde? combien tâche-t'on de ſe tromper pour ſe diſpenſer de le faire connoître? Après la confeſſion, quelle ſatisfaction ne doit-on pas à Dieu? L'Egliſe autrefois pour un ſeul de ces péchés, de même que pour l'idolâtrie & l'homicide, avec leſquels elle les confondoit, ordonna des pénitences de pluſieurs années; elle vengeoit le deshonneur que nous avons dit que fait l'impureté au Dieu fait chair, ſon chef & ſon époux.

Tertulien penſoit que ces péchés ne méri-

toient point de rémiſſion : il croyoit un impudique plus coupable qu'un chrétien qui renonce Jeſus-Chriſt dans les ſupplices : l'un ne ſuccombe qu'aux tourmens, diſoit-il, l'autre ſuccombe aux plaiſirs ; il ne vouloit pas qu'on alléguât la foibleſſe de la chair, Dieu n'y ayant point eu d'égard : cette foibleſſe prétendue n'a pas empêché que tous les hommes n'ayent été ſubmergés dans les eaux du déluge, que le feu du ciel n'ait conſumé les villes impudiques, que vingt-trois mille Iſraëlites n'ayent péri dans un jour pour avoir ſuivi leurs plaiſirs déréglés.

Enfin, ſi l'homme eſt foible, ce n'eſt qu'une raiſon qui l'oblige de veiller de plus en plus ſur lui-même, & à ſe garder de tout ce qui peut fortifier ſes mauvais penchans : ſi on prend le parti de n'en point faire pénitence, de ne les pas accuſer ſincérement, combien de ſacriléges pour une perſonne obligée d'approcher des Sacremens ; l'habitude cependant ſe fortifie, un péché ne va gueres ſeul, les premieres barrieres ſont rompues, l'endurciſſement & l'irréligion viennent enſuite ; on a abandonné Dieu, & Dieu abandonné abandonne à ſon tour ; *mon eſprit ſe retirera de l'homme, parce qu'il eſt chair ; non permanebit ſpiritus meus in homine in æternum, quia caro eſt* : l'eſprit & ſes délices ſont ſans goût pour ceux qui s'enſeveliſſent dans la chair : on commence à croire ce qu'on voudroit qui fût,

& à ne plus croire ce qu'on craint qui ne ſoit : ſi l'on meurt dans cet état, quelle confuſion au jugement dernier par la manifeſtation des conſciences ! & vous étiez donc ſemblables à nous, vous épouſes de Jeſus-Chriſt, vous vierges de profeſſion, quel ſupplice dans l'enfer ! car ces flammes ſont deſtinées particuliérement à conſumer le feu de l'impureté ; *autant qu'elle fut dans les délices*, cette ame impure, *qu'on lui faſſe ſouffrir autant de douleurs.*

Qui méditeroit ici avant que de tomber, ou dans les premieres atteintes de la paſſion n'iroit jamais bien loin, ou reviendroit bien vîte.

Troiſiéme point.

LEs précautions ne ſauroient être exceſſives.

Suppoſé la grandeur des fautes & des châtimens, la choſe eſt déja évidente ; mais ajoutons cette infirmité ſi naturelle à l'homme depuis le péché de notre premier pere, & que l'on fait tant valoir pour excuſer ſes fautes, au lieu qu'il ne faudroit y penſer que pour ſe tenir ſur ſes gardes, & n'agir qu'avec beaucoup de réſerve. La multitude des occaſions dangereuſes : nous marchons au travers d'une multitude de piéges, autant de périls que de pas ; tout en veut à notre innocence, la ſympathie néceſſaire &

inévitable des personnes qui semblent nées les unes pour les autres, & dont l'éloignement seul, comme entre le fer & l'aimant, peut empêcher les violens effets, la bisarrerie de l'amour & des inclinations qui se forment souvent où il y auroit plus de raison de s'en abstenir; on ne voit ni l'indignité, ni le ridicule de ses engagemens, ni les mauvaises qualités, ni l'indiscrétion de ceux à qui on se livre: enfin, des premieres fautes on en vient à de plus considérables; une roche ne se précipite pas avec plus d'impétuosité des plus hautes montagnes dans la profondeur des vallées; nos précautions doivent prévenir tout principe de chûtes.

La pureté est un don du ciel... *ayant compris que la continence n'est pas au pouvoir de l'homme, j'allai à l'auteur des dons*, dit le Sage; *ut scivi quoniam aliter non possum esse continens, adii Dominum*... Fréquentation des Sacremens, sur-tout de la Communion; celui qui mange de ce pain ne mourra point; ce pain, disent les Peres, réprime les saillies de la chair, rabaisse & dissipe les noires vapeurs qui offusquent l'esprit, qui le troublent & qui l'enivrent... Assiduité à l'oraison, familiarité avec Dieu, & dès-lors on perd le goût des choses sensibles. 1°. Donc grande dévotion.

2°. Grande humilité, parce que l'impureté est la punition naturelle de l'orgueil. Adam

révolté contre Dieu, sentit au moment même les révoltes de sa chair. Si vous vous attribuez vos victoires, Dieu vous abandonnera à vous-mêmes : il est jaloux sur-tout de cette gloire... Ne juger jamais, n'insulter jamais au malheur d'autrui ; un homme ne fait pas de mal, quelque grand qu'il soit, qu'un autre homme ne soit capable de faire, si Dieu, l'auteur & le protecteur de l'homme, venoit à lui manquer.

3°. Fuite des occasions, défiance de soi-même, parce que l'occasion est la nourriture de la passion : la défiance de soi-même est une défense plus sûre, fût-on infirme d'ailleurs, que la présomption avec beaucoup plus de forces. Et que sont devenus David, Salomon, Samson, & tant d'autres pour s'être exposés. Joseph ne résiste qu'en fuyant.

4°. Pénitences réglées, châtimens du corps, sobriété exacte, sommeil modéré, parce que le serviteur qu'on nourrit délicatement devient un esclave rébelle.

5°. Mortification des sens & de l'imagination : l'œil & l'oreille sont les fenêtres par lesquelles la mort entre dans l'ame... point donc de lectures dangereuses, ni de regards curieux ou inconsidérés : modestie chrétienne en tout temps, en tout lieu : Dieu & nos saints Anges, dans les ténébres comme au grand jour, sont toujours également nos

moins : point de flatterie badine, de complimens recherchés ; moins encore de chansons tendres, de paroles qui puissent avoir un mauvais sens ; ceux qui les disent devroient rougir. Une langue qui a si souvent l'honneur de toucher le corps de Jesus-Christ... rougissons pour eux, & retirons-nous.

6°. Nulle liaison trop tendre sous prétexte même de piété ; on commence par l'esprit, on finit par la chair, nulle démonstration trop vive de ce qu'on peut sentir ; on s'attendrit, on se plaint mutuellement, on veut se marquer de l'affection, on dit que ce n'est qu'amitié ; mais de l'amitié à l'amour il n'y a qu'un pas, & un pas bien glissant. *Limosus lines amicitia ;* l'absence inquiéte, les amitiés d'autrui causent des jalousies & des défiances, les autres plaisirs deviennent insipides : on porte ce qu'on aime à l'oraison, à l'Office divin, à la Communion ; autant d'indices de quelque chose de plus que de l'amitié, & si c'est de l'amour, où n'ira-t'on pas... Ces précautions pour la qualité ou pour le nombre semblent nécessaires : mais que sert de garder une place de toute part, hormis l'endroit par où l'ennemi l'attaquera peut-être. Tous ceux qui périssent ne se défient pas de l'endroit qui les fait périr. Ces précautions au reste deviennent d'autant plus nécessaires qu'on auroit appris par expérience combien il est dangereux de ne les prendre pas. Ce

n'est plus seulement un préservatif, ce doit être un correctif des fautes où l'on tombe. En voilà la premiere & la plus essentielle pénitence ; s'interdire les plaisirs même permis, pour s'en être permis de défendus ; arracher l'œil impitoyablement ; couper la main qui nous a scandalisés ; ne considérer ni nécessité ni bienséances, ce n'en est plus le temps quoiqu'il arrive ; c'est à Dieu d'y pourvoir ; il vaut mieux tout perdre que de perdre son ame. Si c'est une personne capable d'entendre vos raisons de conscience, une fois pour tout, dites-les lui : s'il ne veut pas les comprendre ou les goûter, laissez-le là, de crainte qu'il ne vous rentraîne. Rien qui puisse rappeller d'anciennes idées, présens, lettres, tableaux. Enfin, ne pas même se piquer de vouloir ramener à Dieu les complices de son égarement, cela ne vous regarde point ; ou si vous avez un zéle vrai & pur, Dieu entendra les cris de votre cœur. C'est à votre éloignement qu'il réserve la grace de leur pénitence ; rien ne la mérite mieux.

Ad majorem Dei gloriam, Virginisque Matris Mariæ.

SUR LE VŒU D'OBÉISSANCE.

Obedite præpoſitis veſtris, & ſubjacete eis.

Obéiſſez à vos ſupérieurs, & ſoyez-leur ſoumis.

SUIVANT la doctrine de ſaint Grégoire le Grand, c'eſt l'obéiſſance qui plante dans l'ame & qui y produit toutes les autres vertus, & qui, après les y avoir produites, les y conſerve. Tant qu'elle ſera en vigueur, les autres vertus y conſerveront leurs forces. Vouloir donc que nous ſoyons obéiſſans, c'eſt vouloir que nous excellions dans toutes les vertus. Un homme obéiſſant certes ſera toujours & chaſte, & pauvre, & charitable, & humble, & mortifié, parce que jamais on ne manquera de lui ordonner de l'être, & de lui préſenter les occaſions de le devenir. Jugement qui fut celui des premiers Ordres religieux, dont pluſieurs, ceux de ſaint Benoît entr'autres, & des Chartreux, ne font point d'autres vœux à leur profeſſion que celui de l'obéiſſance, *promitto obedientiam ſecundùm regulam :* Là dedans, ſelon eux, eſt ſuffiſamment expliqué, & le vœu de chaſteté & celui de pauvreté. Jugement qui eſt encore celui de ſaint Thomas, & après lui, de tous les théologiens, lorſqu'ils enſeignent que ce qui conſtitue le Religieux, comme eſſentiellement dans ſon état de Religieux, c'eſt le

vœu d'obéiſſance. S'obligeât-il d'ailleurs à tout le reſte, il ne ſeroit point Religieux ſans cela : il le ſeroit avec cela, ne s'obligeât-il à rien davantage ; parce que cela ſeul l'obligeroit à tout le reſte, quand & autant que pour ſon beſoin on le jugeroit à propos.

C'eſt l'obéiſſance qui proprement le lie à Dieu par la partie de lui-même la plus précieuſe, & par la partie qui étant liée, l'empêche de s'échapper en mille manieres. Eſſayons de faire ſentir que l'obéiſſance la plus parfaite eſt non-ſeulement vénérable, mais encore qu'elle eſt douce, facile & conſolante : pour cela il faut réduire à quelque choſe de ſimple & de convainquant, tout ce qui regarde cette importante matiere.

Qu'eſt-ce que ſont nos ſupérieurs, & de quel œil devons-nous les regarder ? ce ſont des dieux par repréſentation, cela eſt certain ; mais par nature, ce ne ſont que de ſimples hommes, il en faut convenir. Comme lieutenans de Dieu, voyons donc ce que nous devons à leur place & à leur autorité. Comme ſimples hommes, voyons ce que nous devons à leur perſonne & aux diverſes qualités de leur perſonne.

En qualité de lieutenans de Dieu, je dis que nous leur devons tout ce que nous devons à Dieu même : en qualité de ſimples hommes, d'hommes défectueux, ſi vous

voulez, je dis qu'ils ne peuvent rien de ce qui eſt dû aux lieutenans de Dieu. Nous avons de grandes raiſons d'obéir, mais nous avons auſſi quelques raiſons apparentes de n'obéir pas. Les raiſons d'obéir, nous ne les comprenons point aſſez; fortifions-les de plus en plus. Les raiſons de n'obéir pas ne font ſur nous que de trop vives impreſſions, affoiblifſons, anéantiſſons-les s'il eſt poſſible, ou plutôt, faiſons voir ce que ſont les unes & les autres pour nous régler ſur les maximes de la vérité toute pure.

Premier point.

JE dis que nos ſupérieurs ſont les lieutenans de Jeſus-Chriſt, & delà je conclus que nous ne devons à leur place & à leur autorité rien de moins que ce que nous devons à l'autorité de Dieu même. Prenez garde que voici tout à la fois & un principe dont il faut faire voir toute la ſolidité, & une conſéquence dont il faut expliquer & bien développer toute l'étendue, pour arriver à la fin que nous nous ſommes propoſés d'établir d'une maniere convainquante, le droit des ſupérieurs ſur l'obéiſſance.

Le principe d'abord, tout le monde le ſuppoſe aſſez; tout le monde, dis-je, ſuppoſe aſſez que le ſupérieur tient la place de Dieu, mais je ne trouve pas qu'on ſe ſoit également appliqué à en bien ſentir la vérité.

Remontons un moment juſqu'à l'origine des choſes, & voyons ſur quoi s'appuye ce principe. Si Dieu étoit viſible ſur la terre, & que par lui-même & en toute rencontre, il voulût nous conduire & nous manifeſter ſes volontés, nous n'aurions pas beſoin d'autre ſupérieur que lui. Tant que Jeſus-Chriſt vécut au monde, & qu'on pût avoir recours à lui, il ne fut pas néceſſaire d'aller ailleurs; auſſi n'établit-il ſes Apôtres gouverneurs de ſon Egliſe qu'après ſa Réſurrection, lorſqu'il ſe vit prêt de ſe ſéparer d'eux pour toujours. Mais Dieu inviſible ayant voulu néanmoins communiquer & faire une alliance éternelle avec des hommes viſibles, il a été néceſſaire qu'en ſa place, il établît comme d'autres dieux viſibles qu'on pût entendre, conſulter, & de qui on pût recevoir ſes ordres & apprendre ſes intentions.

Or ces dieux viſibles, de qui ce Dieu inviſible déclare qu'il veut que nous apprenions ſes volontés, ce ſont nos ſupérieurs, quelque nous ſoyons, & quelqu'ils puiſſent être, pourvu qu'ils ſoient véritablement nos ſupérieurs.

Ainſi aux ſociétés civiles & politiques, Dieu a donné les Princes & les Magiſtrats pour les gouverner; aux enfans, il a donné ceux de qui ils avoient reçu la vie pour les former & les conduire; aux ſerviteurs, il a donné des maîtres pour les gouverner tout

le temps qu'ils ſont auprès d'eux ; aux fidéles, il a donné des Prélats & des Paſteurs, & en tant qu'ils participent tous à quelque choſe de l'autorité de Dieu, il a voulu que dans ce qui ſeroit de leur compétence, on ait pour leurs ordres le même reſpect & la même déférence que pour les ſiens, parce que ce ſont véritablement les ſiens. C'eſt ce que ſaint Paul exprime par ces paroles admirables, *omnis anima poteſtatibus ſubdita ſit ; que toute ame*, c'eſt-à-dire, tout homme *qui eſt capable de diſcernement & de raiſon, ſoit ſoumiſe aux puiſſances ſupérieures. Non eſt enim poteſtas niſi à Deo ; car il n'en eſt aucune qui ne ſoit établie de Dieu. Quæ autem ſunt, à Deo ordinatæ ſunt ; & tout ce qui eſt établi de Dieu eſt toujours ſage & légitime.* Et afin qu'on n'allât pas croire que leur obéir ce ne fut qu'un devoir de bienſéance & de police, & qu'en leur déſobéiſſant, on ne s'expoſât qu'à s'attirer leur colere & leur indignation, il ajoute, *igitur qui reſiſtit poteſtati, Dei ordinationi reſiſtit : qui autem reſiſtunt, ipſi ſibi damnationem acquirunt ; qui réſiſte donc à l'autorité, c'eſt à Dieu même qu'il réſiſte, & celui qui réſiſte à Dieu, il eſt viſible qu'il s'attire ſa damnation.* D'où il conclut encore, *fuſſiez-vous liés à l'obéiſſance par une eſpéce de néceſſité & de contrainte, n'obéiſſez pourtant pas pour la crainte du châtiment, mais par conſcience & par eſprit de religion : neceſſitate ſubditi eſtote, non tantùm*

propter iram, ſed etiam propter conſcientiam.

C'eſt à ce tranſport, & conſéquemment à cette ſubſtitution de ſon autorité, que Dieu lui-même ne traite plus les ſupérieurs comme de ſimples hommes, mais qu'il les égale en quelque ſorte à lui; il dit de tous en général, *ego dixi, dii eſtis & filii Excelſi omnes*; *vous êtes des dieux & comme les enfans du Très-Haut.* Vous êtes en un rang ſupérieur à tout ce qui n'eſt ſimplement qu'homme. Envoyant Moyſe à Pharaon, il lui déclare qu'il l'établit ſon Dieu; *ecce conſtitui te Deum Pharaonis.* Et parlant de ceux qui avoient mépriſé le même Moyſe dans le déſert, il dit qu'ils n'ont pas mépriſé Moyſe, mais qu'ils l'ont lui-même mépriſé; *non te contempſerunt, ſed me.* Il dit la même choſe à peu près à Samuël, lorſque le peuple lui eut demandé une nouvelle forme de gouvernement. Voilà donc le titre original & univerſel qu'ont tous les ſupérieurs ſans exception, pour être obéis de chacun de ceux qui ſont dans leur diſtrict: ils ſont les vicaires de Dieu, les lieutenans viſibles de Dieu inviſible; car c'eſt de Dieu même qu'ils ont le droit de leur ſupériorité, *non eſt poteſtas niſi à Deo.*

Mais que dirons-nous du droit particulier de ceux qui nous commandent en religion, car ils ne ſemblent pas qu'ils ayent été établis ſur nous de la même maniere. Nous ne naiſſons pas Religieux comme nous naiſſons

ſujets, comme nous naiſſons enfans, comme quelques-uns naiſſent eſclaves; il ſemble plutôt que c'eſt nous-mêmes qui nous les ſommes donnés pour ſupérieurs, & l'on pourroit douter que Dieu eût accepté l'acte de cette donation. Il ſeroit vrai ſi l'Egliſe qui a certainement de Jeſus-Chriſt l'autorité de gouverner tous les fidéles, ne l'acceptoit pas cette oblation que nous faiſons à Dieu de nous-mêmes, ou qu'après l'avoir acceptée, ce ne fût pas d'elle que nous reçuſſions ceux qui doivent nous gouverner. Et c'eſt ici qu'on peut voir la différence qu'il y a entre une perſonne du monde qui choiſit pour ſa conduite un confeſſeur & un directeur, & un Religieux qui reçoit ſa conduite d'un ſupérieur qui lui eſt donné par l'Egliſe. L'un peut préſumer que Dieu le gouvernera, eu égard au déſir ſincere qu'il a d'être bien gouverné; mais il ne peut pas avoir la même aſſurance que le Religieux; en quoi notre ſort eſt bien plus avantageux que le leur.

Et qu'on n'aille pas dire que c'eſt nous qui choiſiſſons nos ſupérieurs dans les élections, ou par nous-mêmes, ou par le ſuffrage de ceux que nous députons en notre nom. Notre choix ne ſeroit rien s'il étoit fait autrement que ſelon les régles qu'a établies l'Egliſe, & qu'il ne fût pas encore enſuite approuvé & confirmé par l'Egliſe. C'eſt nous qui choiſiſſons notre ſupérieur ſi vous voulez; mais

c'eſt l'Egliſe qui lui donne ſa miſſion & ſon autorité, en confirmant notre choix. Juſques-là dans les élections il peut y avoir des vues baſſes & humaines, des intrigues, des brigues, pour choiſir un tel plutôt qu'un tel; mais l'approbation de l'Egliſe rectifie tout: c'eſt elle qui le met en place, & tout le reſte n'eſt plus de nulle conſidération. Jeſus-Chriſt donc le Chef de l'Egliſe, on ne ſauroit trop le redire, approuve par ſes Vicaires ou par nos conſtitutions, qu'ont reçues & approuvées ſes Vicaires, le choix que nous avons fait; & dès-lors, ces paroles conviennent à l'homme, *celui qui vous écoute, m'écoute, & celui qui vous mépriſe, me mépriſe.*

Voilà donc la baſe ſolide & le fondement inébranlable de toutes nos obligations ſur l'obéiſſance: mon ſupérieur me tient la place de Dieu, & la diſtance par-là devient en quelque maniere infinie. Revêtu d'une autorité qui vient du Ciel, il eſt placé comme à deux ou trois dégrés au-deſſous de Jeſus-Chriſt; au-deſſous de Dieu eſt immédiatement le ſouverain Pontife, le Paſteur univerſel; au-deſſous de celui-ci, le Général de l'Ordre; & au-deſſous du Général, celui que le Général m'a donné pour ſubſtitut, mon ſupérieur immédiat. A cette penſée, qu'on change bien d'idée! qu'on ſe trouve petit! & que le ſupérieur eſt grand! il eſt en quelque façon mon Dieu par repréſentation. C'eſt

pour

pour cela que dans l'Ecriture ſainte, ma déſobéiſſance eſt comparée tantôt à l'idolâtrie; *quaſi idolatriæ nolle acquieſcere* : tantôt au crime de ceux qui ſe mêlent de déviner; *quaſi peccatum ariolandi repugnare* : c'eſt une idolâtrie, parce qu'au lieu d'adorer Dieu dans mon ſupérieur, je me fais de ma volonté propre & de mes jugemens, une ſecrette divinité dont je me rends adorateur; c'eſt comme le crime de déviner, parce qu'au lieu de conſulter l'oracle infaillible de la vérité, le vrai interprête des deſſeins & des volontés du ciel, je me conduis par les conjectures frivoles & trompeuſes d'un guide aveugle ſur ſa propre conduite, je lui donne ma confiance, j'y mets mon appui; ce guide c'eſt moi-même, ou quelqu'autre aux conſeils de qui je défere.

Mon ſupérieur eſt le miniſtre de Dieu, & c'eſt pour cela encore que Dieu ne punit pas plus ſévérement les crimes que je commets contre lui-même, que ceux où je me laiſſe aller contre mon ſupérieur; que dis-je? il ne les punit pas quelquefois ſi ſévérement. Dieu pardonne à Aaron qui avoit fait fondre le veau d'or dans le déſert, & qui avoit été cauſe qu'on l'adora, & il ne pardonne point à Dathan, Coré & Abiron qui s'étoient ſoulevés contre l'autorité d'Aaron & de Moyſe; l'idolâtrie même eſt châtiée moins rigoureuſement que la déſobéiſſance & la révolte contre une légitime autorité.

Or ce principe étant une fois établi de maniere à ne point ſouffrir de replique, ſi je ne me trompe, reprenons, & voyons maintenant quelles conſéquences il en faut tirer; elle eſt unique cette conſéquence, elle eſt naturelle, elle eſt ſimple; mais quelle étendue n'a-t'elle pas? ſaint Bernard l'a tirée avant nous; *ſive Deus, ſive homo vicarius Dei, mandatum quodcumque tradiderit, &c.*

Mon ſupérieur tient à mon égard la place de Dieu, je ne dois donc à ſon autorité rien de moins que ce que je dois à l'autorité de Dieu, tandis qu'elle ne détruira pas l'autorité de Dieu, qui eſt le reſſort & le motif de mon obéiſſance, & que le ſupérieur ne demandera rien de moi qui ſoit évidemment contraire aux ordres de Dieu, & c'eſt certainement ce que je ne dois guere craindre qui arrive, comme dans la charité je ne dois rien faire pour le prochain qui déplaiſe à Dieu.

Ce n'eſt en effet que ſur ce principe que les Saints ont appuyé toutes les qualités que doit avoir l'obéiſſance, ils veulent qu'elle ſoit prompte & exacte au moindre ſigne de la volonté du ſupérieur, qu'elle ſoit entiere, c'eſt-à-dire, & quoique ce ſoit qu'on nous ordonne, & qui que ce ſoit qui nous l'ordonne, qu'elle ſoit beaucoup plus encore dans l'affection & la volonté que dans l'exécution, ſans murmure, ſans excuſes, ſans chagrin, qu'elle paſſe juſqu'à la ſoumiſſion de mon

jugement, qu'on raiſonne peu, & qu'on ne raiſonne point dans toutes les choſes où l'évidence ne fait pas appercevoir qu'on me gouverne mal. Ont-ils raiſon? ont-ils tort? demandent-ils trop? ou peuvent-ils demander rien de moins? & s'ils ne demandoient pas tout, ſeroit-ce demander aſſez? Pour en juger je ne dois que ſubſtituer à mon ſupérieur Jeſus-Chriſt dont il eſt le vicaire, & faire un moment cette ſuppoſition. Si Jeſus-Chriſt ſe rendoit viſible à moi & qu'il me parlât, au premier ſon de ſa voix ne quitterois-je pas, ou ne devrois-je pas quitter tout ce qui m'occuperoit actuellement, quelque preſſant ou quelque utile d'ailleurs qu'il me parût? ne laiſſerois-je pas imparfaite la ſyllabe même, ou la lettre commencée, pour voler où il m'appelleroit? *ecce ego quia vocaſti me.* Attendrois-je même qu'il eût parlé clairement? & dès que dans ſes yeux ou dans quelques ſignes mêmes, quoiqu'obſcurs encore, ou équivoques, je pourrois deviner ſon inclination, lui donnerois-je le loiſir de s'expliquer davantage? Si Jeſus-Chriſt ſe rendoit viſible, mettrois-je de la différence entre les grandes & les petites choſes qu'il voudroit m'ordonner? oſerois-je dire, cela eſt trop difficile? il m'en coûteroit trop de peine & de travail; j'intéreſſerois peut-être ma ſanté, mon honneur, ou je riſquerois de l'intéreſſer; & j'obéiſſois de bonne grace, il ſe prévau-

droit peut-être de ma facilité pour s'adreſſer ſouvent à moi; les gens de bonne volonté ſont toujours ſurchargés, on les accable, on épargne plus ceux qui ſe font valoir & qui ſe rendent difficiles. Oſerois-je ajouter le menſonge & l'artifice à la pareſſe, apporter des raiſons & des excuſes dont je ſaurois bien la foibleſſe, où dont il n'y a que mon amour propre qui me perſuade la vérité & la ſolidité? Si Jeſus-Chriſt ſe rendoit viſible, interpoſerois-je l'autorité de mes parens & de mes amis pour l'importuner, le fatiguer juſqu'à ce qu'il m'eût accordé ce que je déſire, qu'il m'eût placé au gré de ma vanité & de ma molleſſe? à force de lui faire moi-même ma cour tâcherois-je de le fléchir, de le gagner, de le réduire; ou quand je l'aurois fait, me flatterois-je d'avoir obéi? en me trompant eſpérerois-je l'avoir trompé? Si Jeſus-Chriſt ſe rendoit viſible, raiſonnerois-je? murmurerois-je contre ſes ordres lorſque je ne les entendrois pas toujours? ferois je difficulté de croire qu'il pût avoir des raiſons meilleures que les miennes, quoique je ne les comprît peut-être pas? que le ſeul plaiſir de me voir obéir aveuglément, lui eſt une raiſon peut-être de m'ordonner plus d'une choſe qui me choque & qui me contrarie, ou qu'au pis aller il ſaura rectifier tout ce que je crois entrevoir dans ſes ordres de contraire peut-être à mon véritable bien. En un mot, ſi Jeſus-

Chriſt ſe rendoit viſible, ne me tiendrois-je pas heureuſement partagé d'être ſous ſes ordres & ſous ſa main, dès que je ſuppoſerois un Dieu qui commande? pourrois-je accuſer celui qui obéit, d'imprudence & de témérité? Je me trompe peut-être, il eſt bien des gens en effet, à en juger par la maniere dont ils gardent les commandemens de Dieu, même les plus clairs & les plus certains, de qui on a droit de ſoupçonner qu'ils ne garderoient guere mieux ceux que Jeſus-Chriſt leur intimeroit de ſa propre bouche. Auſſi n'eſt-ce pas pour ceux-là que nous parlons, que rien, ni crainte de Dieu, ni amour, ni reſpect pour Dieu ne peut retenir. En vain eſpere-t'on qu'ils ayent pour les hommes aucune obéiſſance, ſi ce n'eſt quand les hommes les gouverneront à leur gré, & qu'ils auront ſçu rendre le ſupérieur comme s'il étoit leur véritable inférieur. Ce que je dis donc, c'eſt qu'à l'égard de ceux qui ont pour Dieu & pour Jeſus-Chriſt le reſpect qu'ils méritent, s'ils ſont ſi peu obéiſſans, ce n'eſt que parce qu'ils n'ont jamais bien médité, ou qu'ils ont oublié le grand principe que nous avons établi; c'eſt Jeſus-Chriſt qui me commande, & c'eſt à Jeſus-Chriſt que j'obéis. Ce principe bien compris, bien péſé, bien goûté, non-ſeulement les accableroit ſous le poids de l'autorité divine, mais paſſant dans le cœur juſqu'aux ſources de l'indépendance, il y porteroit une

détermination victorieuſe à tout faire ce qu'il ſeroit ordonné, & à le faire de bonne grâce.

La déſobéiſſance, les murmures, les révoltes viennent preſque toujours ou d'orgueil naturel, on craint de ſe deshonorer ou de ramper ; ou d'indolence, ou de défaut de courage, on craint de ſe peiner trop & de ſuccomber; ou d'intérêt bas & ſervile, on ne veut point de travail ſans récompenſe & ſans ſalaire. J'obéis à Dieu, cette ſeule penſée porteroit le reméde à tous ces maux dangereux. Obéir à Dieu, c'eſt un honneur, c'eſt une gloire. Egal aux autres hommes par la nature, ſupérieur quelquefois par bien de bonnes qualités, me voir forcé de céder à leurs volontés, & ſouvent à leurs injuſtes caprices, l'étrange rabaiſſement! mais obéir à Dieu dans l'homme, plus je deſcends, plus je m'éleve, je ſuis preſque fâché que mon ſupérieur ſoit trop accompli, ou que ce ſoit un premier ſupérieur. Ses manieres aimables & pleines de raiſons, ſes talens, ſon mérite perſonnel, le premier rang qu'il occupe, obſcurciſſent à mes yeux la vue de Dieu, ou peu s'en faut; dans un ſupérieur défectueux ou ſubalterne, je ne verrois, je ne pourrois voir que Dieu ſeul. Et d'où vient en effet que le domeſtique d'un homme du commun a quelquefois tant de peine à obéir, au lieu que le courtiſan du premier ordre obéit ſi volontiers au Prince? c'eſt qu'il eſt toujours

noble & conſolant de dépendre d'un beaucoup plus grand que ſoi ; *magnum eſt ſervum eſſe potentis.* Ainſi obéiſſant à Dieu dans l'homme, ce n'eſt jamais à mon inférieur, ni à mon égal que j'obéis, c'eſt toujours à celui dont le ſervice eſt une eſpéce d'empire & de royauté, rien ne flatte plus ma nobleſſe naturelle ; *cui ſervire regnare eſt : ſervir Dieu, c'eſt régner.*

Obéir à Dieu dans l'homme, c'eſt encore ma force & l'ancre immobile, où ma confiance ſe trouve comme inébranlablement attachée. Dieu peut-il ne pas m'aider dans quelque circonſtance difficile ou dangereuſe où je me trouve, ou à quelque ſuite que puiſſe m'expoſer mon obéiſſance ? *obedientia, ſecura navigatio*, dit ſaint Jean Climaque ; & c'eſt pour cela que ſaint Ignace eût été prêt de ſe mettre en mer par l'ordre du vicaire de Jeſus-Chriſt, dans une barque qui n'auroit eu, comme il diſoit, ni voile, ni rame, ni pilote. Ce que Dieu garde, ce qu'il dirige eſt bien en ſûreté, & Dieu garde, Dieu dirige toujours celui qui obéit par pure foi.

Enfin, c'eſt mon mérite & ma ſûreté devant Dieu : les actions indifférentes deviennent des actions de vertu & de religion, quand je les fais par obéiſſance ; veiller & repoſer, jeûner & prendre la nourriture, travailler & ſe récréer, ne ſont que comme une même choſe par la ſublimité d'un motif commun à tout ce que je fais ; je ne crains ni

d'être jugé, ni d'être condamné, quoique ce ſoit que j'euſſe pu faire dans toutes les choſes où la loi ne s'explique pas diſtinctement, j'ai une excuſe à la main prompte & facile, on peut être, pour ainſi dire, imparfait avec tranquillité quand on l'eſt par obéiſſance, ſuivant la belle & ingénieuſe parole de Théodore : *l'obéiſſance ſert d'excuſe auprès de Dieu, l'obéiſſance produit la ſécurité, il eſt permis à ceux qui ſont obéiſſans d'être imparfaits; obedientia apud Deum excuſatio, obedientia ſecuritatem parit, & obedientibus licet eſſe imperfecti.*

Delà eſt venu l'uſage dans la religion d'intimer les ordres par cette formule, *de la part de la ſainte obéiſſance, on vous recommande ceci ou cela;* ſous ce coup d'œil tout doit être reſpectable, vénérable, c'eſt à peu près ainſi que les prophetes, pour réveiller l'attention de la religion du peuple de Dieu, employoient cette parole à la tête de tous leurs oracles; *audi, Iſraël, hoc dicit Dominus : écoute, Iſraël, ce que dit le Seigneur.* Saint Paul de même rappelle toujours là les chrétiens pour leur recommander l'obéiſſance; dans un ſeul paſſage écrivant aux Ephéſiens il le fait trois fois : *obéiſſez à vos maîtres ſelon la chair comme à Jeſus-Chriſt, comme ſerviteurs de Jeſus-Chriſt, comme au Seigneur, & non comme aux hommes; ſicut Chriſto ut ſervi Chriſti, ſicut Domino, & non hominibus.* Trois fois écrivant aux Coloſſiens, *ex animo operamini ſicut Domino,*

ſcientes quod à Domino accipietis retributionem, Chriſto Domino ſervite : faites avec affection tout ce que vous faites, comme le faiſant pour le Seigneur & non pour les hommes ; ſachant que le Seigneur vous donnera ſon héritage pour récompenſe, ſervez donc le Seigneur Jeſus-Chriſt. Sur quoi je vous prie de faire ſeulement une réflexion, c'eſt que ſaint Paul ne veut pas qu'on applique ce motif d'obéiſſance comme ſi c'étoit à Dieu, ou à Jeſus-Chriſt, ſeulement dans les occaſions les plus rares, les plus importantes, les plus difficiles de la vie ; mais auſſi aux occaſions les plus ſimples, les plus ordinaires & les plus communes. Car il parle ici à des eſclaves, à des ſerviteurs, à des domeſtiques, & il eſt viſible que les ordres qu'on donne à de pareilles perſonnes, tombent ordinairement ſur des choſes très-petites & très-viles. Obéiſſez à vos maîtres, c'eſt-à-dire, ſervez-les à table, faites leurs commiſſions, entretenez la propreté dans leurs maiſons, comme ſi c'étoit à Jeſus-Chriſt que vous rendiſſiez ces mêmes devoirs. Le principe général convient donc à tout : en un mot Dieu par notre vœu d'obéiſſance devient maître, & de l'arbre, & des fruits ; lui offrir ce qu'il y a de plus précieux quand l'occaſion s'en préſente, c'eſt un hommage ; donner tout ſans exception, c'eſt un ſacrifice le plus parfait des ſacrifices, & comme nous l'avons dit, un holocauſte.

Il y a ici une obſervation très-importante à faire par rapport aux perſonnes religieuſes qui ſe ſont engagées ſous une certaine régle, qui ont fait vœu d'obéir à leur ſupérieur, comme il eſt exprimé équivalemment dans la plûpart des formules de profeſſion, *je promets obéiſſance ſuivant la régle ; promitto obedientiam ſecundùm regulam.* De ces paroles il s'enſuit que l'autorité du ſupérieur doit avoir principalement pour objet l'obſervation de la régle, & que ſi par malheur il s'en trouvoit qui ordonnaſſent des choſes contraires à la régle, ou qui défendiſſent des choſes preſcrites par la régle, on manqueroit à l'obéiſſance qu'on a promiſe à Dieu, ſi on ſe conformoit à leur volonté. Pour être perſuadé de cette importante vérité, il ne faut que lire la ſeptiéme lettre de ſaint Bernard, une des plus belles de ce grand maître de la vie religieuſe. Etant Abbé ou ſupérieur de Religieux, il devoit ſavoir parfaitement la juſte étendue de ſon autorité. Il établit d'abord pour principe » * qu'on ne doit point obéir à ceux qui » ayant droit de nous commander, nous or- » donnent de mauvaiſes choſes, que pour » vouloir paroître obéiſſant à un homme » qui abuſe de ſon autorité, il ne faut pas ſe » rendre déſobéiſſant envers Dieu. Il ſeroit

* Liquido apparet mala imperantibus non eſſe parendum, præſertim dum pravis obtemperans imperiis in quo homini videris obediens, Deo planè qui omne quod perperam agitur

» en effet très-mauvais de violer une obéiſ-
» ſance qui eſt divine, pour remplir une
» obéiſſance purement humaine. Quoi donc!
» Dieu défend ce que l'homme commande,
» & j'écouterois l'homme en fermant l'oreille
» à l'ordre de Dieu, ce n'eſt point ainſi
» qu'agiſſoient les Apôtres. Ils diſoient hau-
» tement devant une aſſemblée de magiſtrats
» & de princes des prêtres, il faut obéir à
» Dieu plutôt qu'aux hommes. Jeſus-Chriſt
» leur maître enſeignant la même doctrine,
» reprochoit aux phariſiens qu'ils tranſgreſ-
» ſoient le commandement de Dieu pour
» obſerver des traditions humaines; c'eſt
» donc, *conclut ſaint Bernard*, c'eſt plutôt
» une déſobéiſſance qu'une obéiſſance de faire
» le mal, quelque ſoit celui qui le com-
» mande. Ainſi il faut conſidérer, *continue le*
» *même Saint*, qu'il y a des choſes purement
» bonnes & d'autres purement mauvaiſes, &
» que dans celles-ci on ne doit aux hommes
» aucune obéiſſance; qu'on ne doit pas omet-

---

interdixit, inobedientem te exhibes. Valdè autem perverſum eſt... divinam propter humanam ſolvere obedientiam. Quid enim! quòd jubet homo, prohibet Deus, & ego audiam hominem ſurdus Deo? non ſic Apoſtoli, clamabant quippè dicentes: melius obedire Deo quàm hominibus. Hinc Dominus in Evangelio phariſæos increpans, quare & vos tranſgredimini mandatum Dei propter traditionem veſtram? igitur facere malum, quolibet etiam jubente, conſtat non eſſe obedientiam, ſed potiùs inobedientiam. Sanè hoc advertendum quòd quædam ſunt pura bona, quædam pura mala, & in his nullam deberi hominibus obedientiam: quoniam nec illa omittenda ſunt etiam

» tre les bonnes lorſqu'on nous les défend,
» ni faire les mauvaiſes lorſqu'on nous l'or-
» donne. D'ailleurs entre les unes & les au-
» tres, il y en a qui tiennent comme le milieu
» qui peuvent être bonnes ou mauvaiſes
» ſelon le lieu, le temps, les perſonnes & les
» circonſtances, & c'eſt dans ces choſes que
» la loi de l'obéiſſance eſt placée comme étoit
» l'arbre de la ſcience du bien & du mal au
» milieu du paradis. Dans ces choſes il n'eſt
» pas permis de préférer ſon ſentiment à celui
» de ſes maîtres. Dans ces choſes on ne doit
» pas mépriſer ou le commandement ou la
» défenſe de ſes ſupérieurs. Voyons ſi cette
» diſtinction de choſes bonnes ou mauvaiſes
» par elles-mêmes a lieu dans la queſtion
» préſente. Pour plus de clarté apportons des
» exemples. La foi, l'eſpérance & la charité,
» & autres choſes ſemblables ſont de purs
» biens qu'on ne peut bien nous défendre,
» ni nous commander mal, que nous ne
» pouvons mal faire en les obſervant, &
» bien faire en les tranſgreſſant, puiſque nous

---

cùm prohibentur, nec iſta, vel cùm jubentur, committenda. Porrò inter hæc ſunt media quædam, quæ pro modo, loco, tempore, vel perſonâ & mala poſſunt eſſe & bona, & in his lex poſita eſt obedientiæ, tanquam in ligno paradiſi. In his profectò fas non eſt noſtrum ſenſum ſententiæ præſcribere magiſtrorum. In his omninò Prælatorum nec juſſio, nec prohibitio contemnenda. Videamus ne fortè tale fuerit quod arguimus... quod evidentiùs lucebit ſi præmiſſæ diviſionis exempla ſubjecero. Fides, ſpes, charitas & cætera hujuſmodi pura ſunt bona quæ, quia malè non poſſunt vel juberi, vel teneri, benè non poſſunt,

» ſerions mal de ne les pas obſerver. Les » choſes purement mauvaiſes ſont le vol, le » ſacrilége, l'adultere, & autres choſes ſem- » blables qu'on ne peut bien nous commander, » ni mal nous défendre. Contre de telles choſes » il n'y a point de loi poſitive. Aucune dé- » fenſe, en effet, ne peut nous empêcher de » faire ce qui nous eſt ordonné, & aucun » ordre ne peut nous autoriſer à faire ce » qui eſt défendu. Enfin il y a des choſes qui » tiennent comme le milieu, qui par elles- » mêmes ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes; » elles peuvent cependant, quoiqu'indifféren- » tes, être pareillement bien ou mal défen- » dues, bien ou mal ordonnées, mais qui ne » ſont pas mauvaiſes aux inférieurs qui obéiſ- » ſent. Entre ces choſes qui ne ſeroient » preſcrites par aucune loi, je citerai pour » exemple, jeûner, veiller, lire & autres » choſes ſemblables. Il faut ſavoir que ces » choſes indifférentes en général, doivent » être, pour certaines perſonnes religieuſes, » miſes au rang des choſes bonnes ou mau-

---

vel prohiberi, vel non teneri. Pura mala ſunt furtum, ſacrilegium, adulterium & cætera talia quæ ubique nec benè præcipi, vel perfici poſſunt, nec malè prohiberi, vel non fieri. Adversùs hujuſmodi non eſt lex. Nullius quippè prohibitio valet obviare præceptis, nullius juſſio præjudicare prohibitis. Sunt denique media quæ quidem per ſe nec bona eſſe noſcuntur nec mala. Poſſunt tamen indifferenter & benè, pariter & malè vel prohiberi, vel juberi, ſed malè nullatenùs in his à ſubditis obediri. Ex his ſunt, ut exempli gratiâ ponam, jejunare, vigilare, legere, & quæque talia. Sciendum verò quia media

» vaiſes par elles-mêmes. Le mariage, par
» exemple, qu'il eſt libre de contracter ou
» de ne pas contracter, ne peut plus ſe
» rompre lorſqu'on s'y eſt engagé, ce qui
» étoit indifférent avant l'engagement eſt entre
» perſonnes mariées une choſe bonne par
» elle-même. Pareillement avoir des biens
» en propriété eſt pour une perſonne du
» monde une choſe indifférente, parce qu'il
» lui eſt libre de s'en défaire; mais à un
» Religieux qui ne doit rien avoir en propre,
» ce ſeroit une choſe mauvaiſe par elle-
» même que d'avoir quelque choſe en pro-
» pre. „ Ce qu'enſeigne ici le ſaint docteur ſur l'obſervance du vœu de pauvreté, il en fait l'application à l'obſervance des régles.

„ Vous direz, continue ſaint Bernard, c'eſt
„ l'affaire de mon ſupérieur, s'il m'ordonne
„ quelque choſe contraire à mes engage-
„ mens, il ne m'eſt pas permis de le contre-
„ dire. Le diſciple n'eſt point au-deſſus du
„ maître, ce n'eſt pas à moi à lui donner des
„ leçons, mais à en recevoir.... O heureux
„ temps de Paul le ſimple, où l'on avoit des

---

quædam in purorum plerùmque bonorum ſeu malorum tranſeunt rationem. Nam conjugium, cùm & fieri liceat & non fieri, factum jam ſolvi non licet. Quod ergo ante nuptias medium eſſe liquebat, in jam conjugatis puri boni vim obtinet. Item propria poſſidere, ſæculari quidem homini medium eſt, quoniam & non poſſidere licet : monacho verò quia poſſidere non licet, purum malum eſt... ſed quid me inquis? ille viderit cui mihi contradicere fas non erat, non eſt diſcipulus ſuper magiſtrum, docendus non docturus... O iſtorum temporum Paule

„ Antoine pour ſupérieurs ! où l'on pouvoit „ obéir en tout ſans héſiter & ſans retarde„ ment... S'il en eſt ainſi de nos jours, c'eſt en „ vain qu'on lit dans l'Egliſe : *examinez tout*, „ *attachez-vous à ce qui eſt bon.* S'il en eſt comme „ du temps de Paul l'hermite, effaçons du „ livre de l'Evangile, *ſoyez prudens comme des „ ſerpens*, puiſque ce qui ſuit eſt ſuffiſant ; „ *ſoyez ſimples comme des colombes.* Je ne dis „ pas que les inférieurs doivent examiner & „ diſcuter les commandemens de leurs ſupé„ rieurs lorſqu'ils n'ont rien de contraire „ aux ordres de Dieu ; mais j'affirme que la „ prudence eſt néceſſaire pour éviter ce qui „ eſt préjudiciable, & uſer de ſa liberté pour „ n'en faire aucun cas... Tout le monde ſait „ qu'un Religieux fait ſa profeſſion ſolemnel„ lement & réguliérement en préſence de ſon „ Abbé ; en préſence ſeulement & non ſuivant „ ſa fantaiſie. L'Abbé eſt donc témoin & non

---

ſimplex ! ſi tamen &... tibi... Antonium : ut quidquid eſt leviter de labiis ejus procederet neceſſe non haberes diſcutere, ſed ſine cunctatione ad omnia nihil hæſitans obedires... ſi ita oportet, ſine causâ legitur in Eccleſiâ : omnia probate, quod bonum eſt tenete. Si ita oportet, deleamus jam de libro Evangelii : eſtote prudentes ſicut ſerpentes, ſufficiente quippè quod ſequitur ; & ſimplices ſicut columbæ. Nec dico à ſubditis mandata præpoſitorum eſſe dijudicanda, ubi nihil juberi deprehenditur divinis contrarium inſtitutis, ſed neceſſarium aſſero & prudentiam quâ advertatur ſi quid adverſatur, & libertatem, quâ & ingenuè contemnatur.... Notum eſt ſolemniter ac regulariter profiteri quemque in præſentiâ Abbatis. In præſentiâ ergo tantùm, non etiam ad nutum ipſius fit cujuque profeſſio. Teſtis proindè adhibetur Abbas, non dictator profeſſ

„ arbitre ſouverain de la profeſſion, le ſoutien & non le deſtructeur de l'obſervance, „ le vengeur & non l'auteur de la prévarication. Quoi donc! n'eſt-ce pas entre les „ mains de l'Abbé que je mets ma formule „ de profeſſion écrite de ma propre main, & „ prononcée par ma bouche devant Dieu „ & devant ſes Saints, ſans y mettre aucune „ exception, ſachant de la régle même que „ ſi je la tranſgreſſe, c'eſt Dieu même que „ j'inſulte qui me condamnera? ſi mon Abbé „ ou un ange du ciel m'ordonnoit donc quelque choſe de contraire, je refuſerai librement une pareille obéiſſance, qui me rendroit tranſgreſſeur de mon vœu & me „ feroit parjurer le nom de mon Dieu. Car „ je ſai, ſuivant la vérité de l'Ecriture, *que „ je ſerai condamné ou juſtifié de ma propre „ bouche, & que la bouche qui ment donne la „ mort à l'ame;* & ce qu'on dit à Dieu dans „ le pſeaume, *vous perdrez tous ceux qui „ mentent*, & que *chacun portera ſon fardeau*

---

finis, adjutor non fraudator adimpletionis, vindex non auctor prævaricationis. Quid igitur! ponam in manu Abbatis quod aliquè ullâ exceptione coram Deo & Sanctis ejus propriâ manu & ore firmavi; audiens ex regulâ, ſi quando aliter fecero, à Deo me eſſe damnandum, quem irrideo? ſi Abbas meus aut etiam angelus de cœlo contraria juſſerit, liberè recuſabo hujuſmodi obedientiam, quæ me tranſgreſſorem voti proprii, & pierare faciat nomen Dei mei. Scio enim me juxta Scripturæ veritatem ex ore meo vel condemnandum, vel juſtificandum; & quia os quod mentitur occidit animam, & quod Deo veracitr canitur; perdes omnes qui loquuntur mendacium, & quia

„ &

» *& rendra-compte pour ſoi.* Autrement de quel » front pourrois-je chanter en préſence de » Dieu & de ſes anges ces autres paroles du » prophete, *je rendrai à Dieu mes vœux que » mes lévres ont prononcés.* C'eſt à mon Abbé » à voir & à penſer ce qu'il doit faire par » rapport à ce qui lui eſt marqué ſpéciale- » ment dans la régle, *de conſerver la préſente » régle dans tous ſes points*, & de plus ce qui » eſt ordonné univerſellement ne ſouffre » d'exception pour perſonne; ſavoir, *que » tous & en tous points ſuivent la régle comme » maîtreſſe* & ſupérieure, & que perſonne ne » s'en écarte témérairement. C'eſt ainſi que » j'ai réſolu de ſuivre mon ſupérieur comme » mon maître, de maniere toutefois que je » ne m'écarte en rien des ordonnances de la » régle que j'ai juré & promis en ſa pré- » ſence d'obſerver.

Mais reprenons, & après avoir vu ce que nous devons à la régle & à nos ſupé- rieurs comme lieutenans de Dieu, conſidé-

---

unuſquiſque pro ſe rationem reddet. Alioquin quâ fronte pſallam mentiens in conſpectu Dei & angelorum, illud de pſalmo, reddam tibi vota mea quæ diſtinxerunt labia mea. Viderit denique Abbas meus quid ſibi faciendum putet de eo quod ex regulâ ad ipſum ſpecialiter dirigitur, *ut præſentem regulam in omnibus conſervet*, & item quod univerſaliter præcipitur & nemo excipitur; *ut omnes ſcilicet per omnia magiſtram ſequantur regulam, ne ab eâ temerè devietur à quoquam.* Ego ſic ipſum ſequi decrevi ſemper & ubique magiſtrum, ut nequaquam à regulâ, quam, teſte ipſo juravi & ſtatui cuſtodire, deviem magiſterio.

rons encore que leur qualité d'homme ne doit cauſer à leur autorité aucun préjudice.

Second point.

COmme il n'eſt rien qui coûte plus à l'homme que le ſacrifice de ſa volonté & de ſa liberté, il n'eſt rien auſſi que l'homme ſoit plus ingénieux à défendre, ni rien ſur quoi il ſoit plus ſujet à ſe contredire & à ſe démentir; c'eſt une tentation qui dure ſouvent toute la vie, les années qui corrigent pluſieurs autres paſſions, ne ſervent d'ordinaire qu'à donner de nouvelles forces à celle-ci, ſoit que l'âge rende quelquefois de plus mauvaiſe humeur, ſoit que plus on avance, plus on ſe croit capable de ſe bien conduire, plus on croit avoir droit en effet de ſe mettre au-deſſus de toute autorité. Ce n'eſt pas toujours une révolte ouverte, une rébellion déclarée; on s'appuye de prétextes qui ſemblent fondés en raiſon & en principe; il eſt vrai, dit-on, que les ſupérieurs ſont revêtus de l'autorité de Dieu, & par cet endroit on leur devroit toute ſorte de reſpect & de déférence; mais il s'en faut bien qu'ils ayent les autres qualités qui les rendroient de parfaites images de Dieu, ils n'ont, ni ſa ſageſſe, ni ſon équité, ni ſa bonté, ni ſa patience, ni ſa douceur, ſi je dois donc reſpecter la place & l'autorité, je puis auſſi mépriſer la perſonne. Quel malheur que la foi & la religion ne

puiſſent point s'accommoder de ces ſortes de réflexions, ni les approuver! rien ne ſeroit plus favorable à l'amour propre, & bientôt on auroit trouvé le ſecret de n'obéir jamais, même après avoir fait le vœu d'obéir.

Trois propoſitions ſur les défauts de nos ſupérieurs.

1°. Leurs défauts perſonnels, quelque réels qu'ils puiſſent être, n'empêchent pas qu'ils ne nous tiennent la place de Dieu.

2°. Leurs défauts perſonnels n'ont ſouvent de réalité que dans notre imagination, nous leur en trouverions moins, s'ils pouvoient oublier qu'ils nous tiennent la place de Dieu.

3°. Leurs défauts perſonnels enfin, peuvent ſe corriger, & la maniere la plus ſûre de les corriger, c'eſt, malgré les défauts qu'ils ont, de les traiter toujours comme tenans la place de Dieu. Expliquons-nous, s'il vous plaît.

Premiérement leurs défauts perſonnels, ſuppoſez même qu'ils fuſſent tels que nous nous imaginons, n'empêchent point qu'ils ne nous tiennent la place de Dieu, & que nous ne leur devions tout ce que nous devons à Dieu de la maniere que nous l'avons expliqué. En effet, pouvons-nous croire que Dieu en nous donnant pour ſupérieurs des hommes plutôt que des anges, n'ait pas prévu qu'ils auroient toujours, & des défauts, & d'aſſez grands défauts? les anges même, à moins que ce n'euſſent été des

anges confirmés en grace, auroient-ils pu en être exempts? non, ſans doute, ils euſſent toujours ignoré bien des choſes, & euſſent pu être orgueilleux, emportés, violens. Dès que Dieu a voulu que des hommes tinſſent ſa place, & que nous leur obéiſſions en ſon nom, il a donc dû vouloir que ce fût nonobſtant leurs défauts, & il n'a pu vouloir autre choſe. Il n'a pas pu autoriſer que dans un ſens pervers nous ſéparaſſions jamais au préjudice de notre obéiſſance la perſonne & ſes qualités, d'avec la place & le caractere; car vouloir n'obéir qu'à des perſonnes parfaites & tout à fait irréprochables, & vouloir n'obéir jamais, ce ne ſeroit qu'une même prétention. Mais Dieu dans une choſe de cette importance n'en a pas laiſſé la déciſion à notre ſeule raiſon. Jeſus-Chriſt s'en eſt expliqué par lui-même d'une maniere à ne nous laiſſer aucun doute de ſes intentions. Les ſcribes & les phariſiens, diſoit Jeſus-Chriſt, ſont aſſis ſur la chaire de Moyſe, c'eſt-à-dire, les hommes du monde les plus ambitieux, les plus durs, les plus intéreſſés, les plus hypocrites, ſont revêtus de l'autorité de Dieu: ne faites donc pas comme ils ſont, mais ne laiſſez pas de faire comme ils vous enſeignent, & au lieu de mépriſer la place à cauſe de la perſonne, reſpectez toujours la perſonne à cauſe de la place. L'application eſt juſte de dire, j'ai pour ſupérieur un phariſien, un

homme paſſionné, un hypocrite, un homme qui ne fait rien de ce qu'il dit; cependant je lui dois du reſpect & de la ſoumiſſion.

Les ſupérieurs temporels, ſur-tout les gentils qui doivent naturellement avoir plus de défauts encore que les ſupérieurs eccléſiaſtiques, n'en perdent pas davantage le droit d'être écoutés & obéis. Saint Pierre veut qu'on leur obéiſſe non-ſeulement quand ils ſont bons & modérés, mais quand ils ſeroient les plus déréglés & les plus difficiles; *ſubditi eſtote in omni tempore dominis non tantùm bonis & modeſtis, ſed etiam dyſcolis.* Et que la choſe fût d'une autre maniere, quel renverſement étrange ne verroit-on pas en un moment dans toutes les parties de la république & civile & chrétienne? les ſujets obéiroient-ils long-temps aux princes, ni aux magiſtrats, les ſerviteurs à leurs maîtres, les enfans à ceux dont ils ont reçu le jour, les fidéles à leurs paſteurs & à leurs prélats? car entre toutes ces perſonnes, eſt-il des ſupérieurs aſſez parfaits pour qu'on n'y trouve rien à reprendre, ou des inférieurs aſſez peu clairvoyans pour ne pas appercevoir bientôt le foible de ceux qu'ils ont ſur leurs têtes? Il ne faudroit que cette diſtinction mal priſe entre la place & la perſonne, pour juſtifier ces fameux rébelles dont parle l'Ecriture dans leurs plus grandes révoltes; il eſt vrai que l'Ecriture rend témoignage à Moyſe qu'il

étoit le plus modéré & le plus doux de tous les hommes ; *erat Moyſes mitiſſimus hominum* ; mais le rang qu'il tenoit de gouverneur du peuple l'obligeant quelquefois à faire des coups d'autorité, on ne jugeoit pas toujours ſi favorablement de ſa grande modération, il ne faut qu'entendre ce que diſent contre lui Coré, Dathan & Abiron. Après nous avoir tirés d'un pays fertile & agréable, on nous méne dans un déſert affreux & ſtérile : cependant on veut que nous ne voyons pas ce que nous voyons ; c'eſt peu de nous avoir ôté les douceurs de la vie, on veut encore, à vive force, nous arracher les yeux & la raiſon. Dieu cependant ſans avoir égard à ces plaintes aſſez fondées en apparence, fait entrouvrir la terre qui les engloutit tout vivans avec tous ceux qui leur avoient adhéré. Doctrine damnable donc, & réprouvée avec juſtice, & par l'Egliſe, & par les Etats, que celle de ces deux docteurs ſéditieux Viclef & Jean Hus, qui prétendirent qu'un prêtre méchant par ſa mauvaiſe conduite perdoit l'autorité de ſon caractere. Doctrine céleſte au contraire que celle que nous enſeignent par leurs exemples & par leurs maximes les Saints, & Jeſus-Chriſt maître des Saints.

Jeſus-Chriſt obéit trente ans durant à Joſeph & à Marie : c'étoient des perſonnes ſages & vertueuſes à la vérité, mais d'une ſageſſe & d'une vertu toujours bien inférieure

à la ſienne ; mais de plus il obéit à l'édit ambitieux d'Auguſte, ſans égard à l'incommodité de venir naître à Bethléem, il obéit au grand prêtre Caïphe qui le force de ſe dire le fils de Dieu, ſans autre deſſein que de le condamner ſur ſa réponſe comme un blaſphémateur ; à l'injuſte Pilate qui reconnoît ſon innocence, & ne laiſſe pas de l'envoyer au ſupplice.

Saint Paul donne des malédictions au grand prêtre dans une certaine occaſion ; *percutiet te Deus, paries dealbate ! Dieu vous frappera, muraille blanchie!* Mais il ne le connoiſſoit point, & on ne l'avertit pas plutôt que c'étoit le chef de la religion, qu'il lui demanda pardon de ſa mépriſe. *Summum ſacerdotem maledicis ! neſciebam, fratres, quia princeps eſt ſacerdotum ; eſt enim ſcriptum, principem populi tui non maledices : quoi, vous maudiſſez le grand prêtre de Dieu ! Paul leur répondit : mes freres, je ne ſavois pas que ce fût le grand prêtre ; car il eſt écrit : vous ne maudirez pas le prince de votre peuple.*

David alla plus loin en quelque maniere, non-ſeulement il n'attenta pas ſur la vie de Saül lors même qu'il le perſécutoit le plus injuſtement, il s'accuſa, & ſe reprocha même d'avoir ſeulement oſé couper la frange de ſon manteau ; *percuſſit cor ſuum David, eo quòd abſcidiſſet oram clamydis Saül.*

Mais ajoutons quelque choſe de plus en-

core, bien-loin que les défauts des ſupérieurs leur ôtent leur autorité ſelon le deſſein de Dieu, on peut dire plutôt que les défauts des ſupérieurs ſont entrés dans les deſſeins de Dieu. Il a voulu donner de l'exercice à notre foi & à notre patience; & quel mérite y auroit-il en nous à obéir, s'il s'étoit toujours trouvé en place des perſonnes aimables & accomplies? on ſeroit tombé, dit ſaint Auguſtin, dans une eſpéce d'idolâtrie, on eût rendu à l'homme une maniere d'adoration, & en effet les dieux de la fable ne ſont que des princes accomplis, dont les peuples reconnoiſſans ſe firent après leur mort des objets de religion.

Conduite de Dieu uniforme à l'égard de toutes les vertus comme à l'égard de l'obéiſſance, c'eſt ſous les voiles trompeurs du pain qu'il veut être adoré dans l'Euchariſtie, ſous les haillons du pauvre qu'il veut être ſervi par les œuvres de miſéricorde, dans la perſonne d'un ennemi cruel qu'il veut être aimé par la charité. Que mon ſupérieur ceſſe donc de me tenir la place de Dieu, qu'il me donne des ordres contraires aux ordres de Dieu, & à la régle que j'ai promis à Dieu d'obſerver, alors je ceſſerai de l'écouter & de déférer à ſes commandemens. Je dirai avec les Apôtres, *il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes; oportet obedire magis Deo quàm hominibus.* Mais tandis qu'il ſera en ſa place & qu'il

ne m'écartera pas de mes devoirs envers Dieu, je le reſpecterai toujours, & toujours je ſuivrai ſa direction, malgré ſes défauts les plus réels. Le ſouvenir même de la place qu'il a occupée pendant un tèmps, me fera conſerver pour lui toute ma vie un reſte de reſpect & de révérence.

Mais reprenons. Nos ſupérieurs ſont-ils donc toujours ſi défectueux qu'on voudroit les ſuppoſer ? & étoit-il néceſſaire de tant nous étendre ſur cet article ? non certainement ; j'ai dit en ſecond lieu que leurs défauts ne ſont aſſez ſouvent que dans notre imagination, & dans le fond de notre imperfection ; je dis que les ſupérieurs ne ſont défectueux à notre égard, que parce qu'ils veulent trop bien tenir la place de Dieu qu'ils repréſentent.

En effet, que ſont les ſupérieurs d'ordinaire à qui l'on perd le reſpect, contre qui l'on murmure, & à quelle occaſion murmure-t'on ? On invective contre ceux dont la conduite eſt plus ferme & plus exacte, ceux qui ne ſauroient ſouffrir ni déſordre, ni relâchement : leur zéle pour la régularité, c'eſt ce qui ſe nomme hauteur, mauvaiſe humeur, dureté, & peut-être tyrannie. Qu'ils laiſſent tout aller, que chacun pût vivre au gré de ſes déſirs vicieux ou imparfaits, qu'ils n'examinaſſent point ſi on s'acquitte des travaux de ſon miniſtere, ſi l'on ne ſe répand point au-

dehors d'une maniere qui puiſſe, ou mettre le ſalut en danger, ou faire deshonneur à la communauté, ce ſeroient des ſupérieurs incomparables au jugement de la multitude ; mais feroient-ils leurs devoirs ? rempliroient-ils bien la place de Dieu qu'ils repréſentent ? & chargés qu'ils ſont du ſoin de nos ames, ne devroient-ils pas s'attendre à en rendre un compte des plus rigoureux ? *quod ægrotum fuit non ſanaſtis, quod confractum non alligaſtis, quod perierat non quæſiſtis ; gregem meum requiram de manu eorum : vous n'avez point travaillé à fortifier celles de mes brebis qui étoient foibles, ni à panſer & à guérir celles qui étoient malades ; vous n'avez point bandé les playes de celles qui étoient bleſſées ; vous n'avez point relevé celles qui étoient tombées, & vous n'avez point cherché celles qui s'étoient perdues, &c. j'irai chercher mon troupeau, & je le retirerai d'entre leurs mains.* Ce qui devroit donc les faire eſtimer, aimer & reſpecter eſt preſque toujours ce qui irrite, ce qui aigrit contre eux, ce qui fait qu'on s'en écarte & qu'on s'en révolte, ce ſont leurs vertus que notre mauvaiſe diſpoſition nous fait prendre pour des vices ; ce ſont les mêmes qualités pour leſquelles nos ſupérieurs généraux les choiſiſſent, & les mettent en place préférablement à d'autres, qui nous les font voir avec chagrin & avec indignation. Or quelle bizarrerie & quelle injuſtice plus étrange ! auſſi n'avons-nous garde d'avouer le vrai

principe de notre indiſpoſition, ni de convenir que ce ſoit ici la raiſon de nos mécontentemens; mais Dieu ſait trop que nous n'en avons point d'autres, & c'eſt pour cela principalement que nos murmures & nos ſoulevemens attirent ſi ſouvent ſes vengeances: enfin ſi c'étoient toujours de vrais défauts qui nous animaſſent, pourquoi en paſſerions-nous tant à des ſupérieurs qui paſſent tout? on n'obſerve que ceux qui obſervent: qu'ils laiſſent en paix, on les y laiſſera.

Au reſte dans cette diſpoſition eſt-il étonnant que nous trouvions toujours dans nos ſupérieurs beaucoup de défauts? Je ſuppoſe que nos fondateurs revinſſent au monde, eux-mêmes paroîtroient-ils irréprochables à la foule des imparfaits? & d'où viennent donc ces diſcours ſi peu meſurés & ſi peu reſpectueux, quand on nous lit dans leurs hiſtoires de certains traits d'exactitude & de ſévérité qui ne ſont pas de notre goût? ah! que diroit-on aujourd'hui ſi qui que ce ſoit entreprenoit de gouverner à la lettre ſelon leurs maximes & leurs uſages? Mais que dis-je? dans cette diſpoſition la conduite de Dieu, tout Dieu qu'il eſt, ſuffit-elle toujours pour nous contenter & pour nous calmer? n'oſons-nous jamais murmurer contre les diſpoſitions de ſa providence, & tant de doutes injurieux à ſa majeſté, tant d'objections au fond du cœur contre ſa bonté pleine de ſageſſe, à

quoi les attribuer, qu'à ce que Dieu nous gouverne pour notre vrai bien, ſans avoir toujours égard à ce qui flatteroit nos inclinations & nos paſſions? Il humilie le ſuperbe, il renverſe les projets de l'homme intriguant, il arrête par une maladie de langueur l'homme vif & impatient; c'en eſt aſſez pour ébranler ſa dévotion, ſa charité, & quelquefois toute ſa religion. Il en eſt de même des ſupérieurs à proportion. Rappellons les choſes à leur origine & à leur fin. Qu'eſt-ce qu'un ſupérieur? *miniſter Dei in bonum*, répond ſaint Paul, *c'eſt le miniſtre de Dieu pour conduire les hommes au parfait bonheur.* C'eſt ſur cette régle que doivent ſe former ceux qui nous gouvernent; mais c'eſt auſſi par cette régle unique qu'il faut juger s'ils ſont ce qu'ils doivent être, ou s'ils ne le ſont pas. On fait le contraire, voilà la ſource de tant d'indignes préjugés.

Mais achevons. J'ai dit en dernier lieu que ſuppoſant dans nos ſupérieurs des défauts très-réels, & de très-grands défauts, il ne ſeroit peut-être pas impoſſible de les corriger, ou tout à fait, ou en partie; mais que la maniere la plus efficace de les corriger, s'il en eſt quelques-uns, ce ſeroit malgré leurs défauts de conſerver toujours pour eux le reſpect, la confiance, la ſoumiſſion, les manieres bonnes & religieuſes.

Nous nous plaignons qu'ils manquent de

ſſez nos foibleſſes de corps, d'eſ-
de vertu, qu'on nous jette dans des
ns dangereuſes, qu'on nous ſurcharge
ail, qu'on nous deſtine à des emplois,
ıès bien des peines nous ne rempor-
.e de la confuſion. Un peu plus de
ce & d'ouverture de cœur; tel ſupé-
ıédiocrement éclairé, & expérimenté
rs, nous conduira mieux lorſqu'il ſaura
s-mêmes ce que nous ſommes, qu'un
nfiniment plus éclairé, plus habile,
ıi avec le ſoin de nous cacher, ne peut
viner nos diſpoſitions par conjecture,
former ſon jugement ſur les rapports
i. De même tant d'injuſtices que nous
laignons quelquefois qu'on nous fait,
eur ſource que dans notre peu de con-
)n ne manque point d'un certain mérite,
eſt gâté & contrebalancé par une foule

ble par-tout, vous êtes la croix de la communauté. Le ſupérieur en rendant juſtice à votre mérite prétendu, feroit la derniere injuſtice au public, & à vos freres qui ſouffriroient de votre orgueil. Changez, tout changera, & comme les autres, vous vous louerez de la droiture des ſupérieurs.

Enfin la bonté de ce ſupérieur dépend infiniment de la douceur, de la docilité, & des bonnes manieres des inférieurs. Oui, je veux ſuppoſer l'homme du monde le plus prévenu, le plus impérieux, le plus difficile, le plus barbare. Qu'il voye dans mes manieres & dans mon air toujours une égale attention à le prévenir, à l'honorer, qu'il ſache que jamais je ne parle mal de lui, qu'on me trouve diſpoſé à l'excuſer, à couvrir ſes foibleſſes, j'oſe répondre que je lui inſpirerai pour moi en peu de temps de l'eſtime & de l'humanité. Il en abuſera peut-être, direz-vous. Non, les hommes ne ſont pas ainſi faits, c'eſt un monſtre dont vous parlez, & il eſt difficile d'en trouver. Sa ſenſibilité même, ſa délicateſſe d'autorité le fera changer à mon égard. Il s'éloignera moins à proportion qu'il me ſentira plus ſouple & plus traitable, & combien de fois l'avons-nous éprouvé nous-mêmes? quand par eſprit de religion nous étant mis au-deſſus de nos préjugés ou de nos antipathies, nous avons commencé à trouver même de la tendreſſe, d'où nous n'atten-

ſions qu'auſtérité & que rebuts.

Ce que je dis de la bonté, je le dis de la civilité & de la politeſſe, de toutes ces autres manieres qui n'étant que peu de choſe pour l'eſſentiel, ne laiſſent pas de faire dans la vie une partie de ſon agrément. Tout cela s'attire, s'achete, ſe mérite de la part des ſupérieurs, comme de tous les autres hommes, par l'attention qu'on a à corriger des mœurs inciviles, farouches & ruſtiques.

Mais n'eſt-ce pas là peut-être faire ſa cour, s'abaiſſer, ſe dégrader, ramper d'une maniere indigne? à toute extrémité cela ne vaudroit-il pas mieux encore que de s'attirer mille chagrins, de s'expoſer à mille mauvaiſes affaires? car ſi les ſupérieurs étoient enfin des hommes auſſi étranges qu'on ſe les repréſente dans leur chagrin, que n'auroit-on point à craindre de leurs reſſentimens & de leur peu de religion, en manquant pour eux de toute ſorte d'égards? Mais Dieu voit le fond de mes intentions, il ſait que je ne cherche qu'à l'honorer dans mon ſupérieur ſelon ſes ordres, que m'importe ce que les hommes penſent de moi; & quels hommes encore, ceux préciſément dans qui l'on ne voit rien de fort religieux, dans qui à peine apperçoit-on, ni honnêteté, ni ſavoir vivre.

Je finis par vous propoſer deux ou trois moyens, qui joints à tout ce que nous avons dit juſqu'ici, ſerviront de plus en plus, & à

vous adoucir les devoirs de l'obéiſſance, & à vous préſerver de ce qui eſt cauſe aſſez ſouvent qu'on s'en écarte.

Le premier eſt que vous ne vous entreteniez jamais, au moins que vous n'ayez aucune familiarité, nulle liaiſon particuliere avec de certains eſprits naturellement noirs, mélancoliques, ſatyriques, mordans, & déterminés par quelque mécontentement bien ou mal fondé, à prendre toujours parti contre les ſupérieurs, leur compagnie fait toujours tort à la réputation, ne fît-elle aucune playe à l'ame. Mais il eſt rare que l'ame même ſe préſerve long-temps de leur contagion. On s'accoutume inſenſiblement à penſer comme eux, à parler comme eux, ce qu'ils ont de bonnes qualités fait oublier ce qu'il y a d'odieux dans leur caractere; le plus beau naturel du monde, le plus docile, le plus doux, le plus traitable ſe pervertit en deux ou trois ans, à ne pouvoir être reconnu, à ne pas lui-même ſe reconnoître, & le mal quelquefois dure enſuite toute la vie. Nous ne faiſons point aſſez réflexion à la maniere éclatante dont Dieu a puni tant de fois ceux qui murmurerent, qui prirent parti ouvertement ou ſourdement contre l'autorité légitime; tantôt les ſerpens de feu par leurs morſures embraſées vengerent Moyſe des coups de langue qu'on lui avoit porté; tantôt Dieu ſe ſervit de la nourriture même qu'un

qu'un peuple intempérant avoit demandée avec menace pour lui porter le poiſon & la mort juſques dans les entrailles; tantôt la terre s'entrouvoit pour abymer dans ſon ſein ceux qui par jalouſie des premieres places, avoient voulu s'élever au-deſſus de leur condition. Coré, Dathan & Abiron, dont nous avons déja parlé, étoient capables du premier dégré, je l'avoue : ils s'étoient ſoulevés, & faiſoient efforts pour ſoulever les autres ; plus rarement va-t'on juſques-là. Mais les deux cens cinquante officiers qui s'étoient attachés à eux, ſeulement par une eſpéce de complaiſance, mais les quatorze mille ſept cens perſonnes de la multitude, qui ne firent ſimplement que murmurer du châtiment rigoureux des premiers, furent-ils beaucoup plus épargnés ? ne périrent-ils pas tous ſans miſéricorde ? Et ceci n'eſt-il pas un exemple terrible pour tant de Religieux qui ſe croyent innocens, pourvu qu'ils ne ſoient pas les premiers auteurs d'un ſoulévement, tandis qu'ils l'approuvent, & qu'au moins par leur ſilence ils l'autoriſent ? Vous n'ignorez pas que la ſédition eſt un des péchés les plus griefs, on eſt ſéditieux quand on ſe ſouleve les uns les autres contre le gouvernement des ſupérieurs.

Renonçons donc pour toujours à toute ſociété avec ces ſortes d'eſprits, de crainte qu'on ne nous impute leurs fautes, & entrons

au contraire dans la conduite du premier Empereur chrétien. Certains prélats irrités les uns contre les autres, préſenterent à Conſtantin des requêtes odieuſes par où ils prétendoient s'entre-noircir & ſe diffamer dans ſon eſprit. Le prince qui regardoit dès-lors les évêques comme ſes peres & ſes ſupérieurs, brûla tous les paquets, ajoutant cette parole admirable, & plus digne d'un Religieux parfait que d'un monarque encore tout au plus catéchumene, que s'il croyoit appercevoir quelque part rien de ſcandaleux dans les chefs de l'Egliſe, il iroit les yeux fermés le couvrir de ſa pourpre royale; nous ne devons rien de moins à nos ſupérieurs.

Second moyen de ſe rendre plus facile l'obéiſſance. Imaginons-nous quelquefois que nous ſommes ſupérieurs nous-mêmes. Notre vanité nous flatte peut-être que nous le ſerons quelque jour; nous nous repréſentons que nous le ſommes déja, mais ne ſéparons point comme des enfans, les contradictions & les peines de la place, d'avec ce que notre peu d'expérience nous y fait trouver d'honorable & d'avantageux; on dit d'ordinaire que pour bien commander, il faut avoir ſçu long-temps obéir : je crois pour moi qu'on pourroit dire autant ou plus, que pour bien obéir il ſeroit utile du moins aux gens raiſonnables d'avoir été quelque temps en place de commander.

Troiſiéme moyen de ſe rendre l'obéiſſance

plus aiſée, c'eſt de ſe porter de ſoi-même, & de s'accoutumer, autant qu'on peut, à obéir à tout le monde, ſans exception, à ſes égaux & à ſes inférieurs. Je dis que rien ne rend la ſoumiſſion aux ſupérieurs plus facile, parce que c'eſt la mauvaiſe humeur qui cauſe ordinairement toutes les déſobéiſſances & les révoltes. L'application à dompter ſon humeur en toutes occaſions, diſpoſe à le faire au moins quand il eſt abſolument du devoir : *appliquez-vous à faire la volonté d'autrui plutôt que la vôtre*, dit l'auteur de l'Imitation, *choiſiſſez toujours d'être ſous la dépendance plutôt que de commander; ſtude alienam potiùs facere voluntatem quàm tuam, elige ſemper ſubeſſe magis quàm præeſſe.* Et il donne ces deux conſeils comme un moyen efficace de vivre toujours en paix avec tout le monde; combien plus avec ceux que la providence a mis ſur nos têtes. Cette maxime n'a d'exception que quand ceux avec qui nous vivons, nous propoſeroient quelque choſe contre le devoir; hors delà toujours complaiſans, toujours prêts à céder, & à faire ce que l'on ſouhaite de notre affection.

N'oublions pas ſur-tout le grand motif de notre obéiſſance; regarder Jeſus-Chriſt dans notre ſupérieur, & n'y regarder que lui ſeul, comme nous l'avons dit, il faudra faire ſouvent abſtraction de bien des imperfections, de bien de mauvaiſes qualités qui ſe trouvent

toujours attachées à l'homme ; mais pourquoi ſaurons-nous faire abſtraction qu'il eſt ſupérieur, lorſque par malheur il nous ordonneroit des choſes contraires à nos régles, ou qu'il nous défendroit des choſes qui nous ſont preſcrites, & que nous ne pourrons pas de même faire abſtraction qu'il ſoit homme, & qu'il ait des défauts de l'homme, pour penſer ſeulement qu'il eſt ſupérieur ? l'un n'eſt-il pas auſſi fondé que l'autre en vérité & en raiſon. La régle ſera comme une ancre ferme qui donnera à notre obéiſſance une fermeté inébranlable, & la volonté de notre ſupérieur ſera notre bouſſole dans toutes les choſes qui dépendent de lui.

Si nous ne regardons que l'homme ſeul dans nos ſupérieurs, ce ſera l'homme ſeul auſſi qui nous gouvernera, & combien, par défaut de lumiere, ou par excès même d'une certaine bonté contre nos véritables intérêts, arrive-t'il qu'il nous gouverne mal ? nous l'aurons mérité, ce qui eſt bien terrible. Obéiſſant au contraire à Jeſus-Chriſt dans l'homme, ce ſera Jeſus-Chriſt ſeul qui nous conduira. Il aura ſur nous les mêmes attentions que s'il n'avoit que nous ſeuls à conduire. Pour prix de notre obéiſſance il tournera tout à notre avantage, ce qui ſembleroit même devoir nous nuire & nous peiner. Ainſi en jugerent tous les Saints. *Il eſt vrai*, dit ſaint Jean Climaque, *l'obéiſſance eſt une*

mort volontaire ; obéir, c'eſt comme enfermer ſa volonté dans une eſpéce de tombeau : obedientia, ſpontanea mors, ſepulcrum voluntatis. Mais en récompenſe, obéir eſt comme une aſſurance parfaite au milieu des plus grands dangers, c'eſt une navigation ſans aucun riſque, juſques dans la tempête & juſqu'au milieu des plus funeſtes écueils, c'eſt une route qui ſe fait comme en dormant ; *obedientia ſecurum periculum, tuta navigatio, confectum dormiendo iter.* Caſſien dit que l'obéiſſance eſt le martyre des chrétiens dans la paix de l'Egliſe ; *eſt ſine ſanguine fuſo martyr, qui lætè portat obedientiæ jugum.*

Mais on ſait auſſi quelles ſont les prérogatives du martyre, qu'il eſt l'œuvre de la plus parfaite charité, qu'il efface les plus grands crimes de la vie, qui auroient précédés, & qu'il ouvre une entrée ſûre & prompte dans la gloire.

SUR LES DÉFAUTS ORDINAIRES DES COMMUNAUTÉS.

UN des premiers devoirs dans la religion, c'eſt de bien connoître ſes défauts pour s'en corriger. En voici un grand nombre qui ne ſe trouve peut-être que trop dans les communautés, & qui par conſéquent peut ſervir de matiere à bien d'importantes réflexions. On peut en diſtinguer de trois ſortes : les pre-

miers regardent les communautés en général; les ſeconds, les communautés en particulier; les troiſiémes, de certaines communautés plus en particulier encore, par rapport à l'eſprit & au caractere particulier de chaque inſtitut.

On n'accuſe pas les perſonnes religieuſes qui liront ceci, d'avoir tous ces défauts-là, ou une partie; mais d'autres les ont, c'eſt aſſez pour les craindre : la meilleure marque qu'on ne les a pas, ou qu'on ne les aime pas, c'eſt de ne ſe point offenſer de les entendre, & ſans faire de malignes applications de ce qu'on entend, à qui que ce ſoit, de ſonger ſeulement à s'en préſerver ſoi-même, ou à s'en corriger.

Premier point.

DÉfauts plus ordinaires des communautés en général.

Par rapport à Dieu, piété d'habitude; par rapport à ceux avec qui l'on vit, charité de politique; par rapport à ſoi-même, recherche dominante d'amour propre.

1°. *Piété d'habitude.* Comme dans un troupeau, où vont les premiers, tous les autres ſuivent, ainſi on n'a que trop ſouvent d'autres principes de ſes actions les plus ſaintes, que la coutume & l'exemple d'autrui; heureux! lorſque la multitude ne va point au mal, peut-être s'y laiſſeroit-on entraîner : comment ſe diſpenſer totalement de la régle & des obſervances, ſous

l'œil, pour ainſi dire, de tout un monde qui ne vous perd point de vue : que de reproches, que de mortifications peut-être ne s'attireroit-on pas ? & quelle ſorte de réputation ſe feroit-on par une ſuite continuelle d'irrégularité ?

Mais ſuivre une communauté du matin au ſoir, eſt-ce quelque choſe de bien louable devant Dieu, ſi le cœur n'entre pour rien dans tous ces dehors ſi édifians ? non, ce n'eſt que de l'eſprit intérieur, de la vue de Dieu & du déſir de lui plaire, que vient le mérite de nos actions ; c'eſt delà encore que naiſſent la force & la conſolation dans une multitude de pratiques ſouvent petites & mépriſables d'elles-mêmes, & toujours ennuyantes & dégoûtantes, au moins par la continuité : l'eſprit intérieur y feroit trouver de la grandeur, & rendroit ſupportables l'aſſujettiſſement & la contrainte que demande la perſévérance ; l'habitude de bien faire le bien ſe formeroit ; (car ce ſont deux choſes fort différentes qu'habitude de piété, & piété d'habitude.)

2°. *Charité de pure politique.* Des perſonnes qui s'aſſemblent ſans ſe connoître, qui vivent ſans s'aimer, & qui meurent ſans ſe regretter, c'eſt ainſi que d'une maniere odieuſe, quelqu'un définiſſoit la plûpart des communautés, c'eſt-à-dire, unies de la maniere que le ſont les citoyens d'une petite ville ;

on y a ſa famille & quelques amis auſquels attachent l'intérêt, l'inclination, ou le plaiſir; que les autres aillent, ou qu'ils demeurent; qu'ils ſoient dans la peine, ou dans la proſpérité, c'eſt de quoi on eſt peu touché : unis contre les étrangers & les ennemis du dehors, mais entr'eux ſouvent des querelles, des guerres, des procès, ſans parler des traîtres qui, au préjudice de la ville même & contre ſes intérêts, pourroient traiter quelquefois en ſecret avec l'ennemi, & l'appeller à leur ſecours.

Mais avec cette charité que ſerions-nous devant Dieu, & quel bonheur eſpérerions-nous dans la vie ? Saint Paul demande entre les chrétiens l'union & la correſpondance qui eſt entre les membres d'un même corps ; qu'auroit-il exigé des Religieux ? l'œil s'inquiéte pour la main ſi elle eſt bleſſée, la main pour l'œil ſi quelque choſe l'incommode ; du cerveau les eſprits ſe répandent par-tout, du cœur le ſang coule dans toutes les veines; & ailleurs parlant ſans figure, il dit que ſans une charité patiente, perſévérante, bienfaiſante, déſintéreſſée envers tous, fuſſions-nous des anges & des martyrs, nous ne gagnons rien, nous ne ſommes rien.

C'eſt un des premiers devoirs des ſupérieurs, & celui dont leur conſcience ſe trouve peut-être le plus chargée, que d'entretenir entre tous ceux qui leur ſont ſoumis, cette union

tendre & cordiale, de ne rien ſouffrir qui la puiſſe altérer, de rapprocher les eſprits dès qu'ils commencent à s'aliéner, de n'attendre pas que l'indifférence & la froideur dégénerent peut-être en haines implacables, & en des reſſentimens que la vie toute entiere ne ſauroit peut-être calmer : c'eſt le devoir des égaux, & tous le ſont en religion, d'exciter dans leur cœur tout ce qui peut réveiller cette tendreſſe univerſelle; pleurer avec ceux qui pleurent, ſe réjouir avec ceux qui ſont dans la joie, ſe regardant tous comme ne vivant que d'une ame & d'un eſprit; car la choſe doit être ainſi, & c'eſt l'ame & l'eſprit de Jeſus-Chriſt chef de ce corps myſtique, qui doit tous nous faire vivre : tous ſont à lui, & c'eſt lui ſeul que nous devons regarder dans tous comme dans ſes images : il ſe tient fait à lui-même tout le bien que nous leur voulons & que nous leur faiſons, il leur a tranſporté tous les droits qu'il a d'exiger notre reconnoiſſance & notre amour; il n'en a pas beſoin, mais nos freres en ont beſoin; il ſouffre dans eux, il demande de la compaſſion, du ſupport, de la douceur.

3°. *Recherche dominante d'amour propre.* Il ſembleroit quelquefois qu'on n'a renoncé à tout le reſte, que pour s'aimer davantage & pour mieux penſer à ſoi : ramaſſé, pour ainſi dire en ſoi-même, rapportant tout à ſoi-même, ſans conſidération & ſans atten-

tion à qui que ce ſoit : oppoſition directe à ce que demandoit encore ſaint Paul ; *non qua ſua ſunt ſinguli conſiderantes, ſed quæ aliorum* chacun ayant en vue non ſon propre intérêt, mais celui des autres : c'eſt le défaut qu'on reproche ſi ſouvent dans le monde aux devots du monde, & qui (vrai ou faux) les rend odieux juſqu'à faire haïr & perſécuter à leur occaſion la plus ſolide dévotion ; ils ſont comme au centre d'un cercle, toutes les lignes qu'on tire delà à la circonférence, ſe réuniſſent dans le centre ; ainſi on ne fait point de démarche hors de ſoi, qui ne tienne à ſoi, & qui par quelqu'endroit ne s'y rapporte.

Delà vient qu'on néglige ſi ſouvent ce qui appartient à la communauté, & qu'on n'en tient aucun compte, tandis que les attentions ſont à conſerver, à tenir propres les choſes dont on a l'uſage particulier. On dit aſſez, nos livres, nos cellules, nos habits ; mais le dépit qu'on a de voir gâté un livre qu'on auroit prêté à quelqu'un, l'inquiétude d'habiter une cellule qui n'eſt pas aſſez ajuſtée, ou le ſoin exceſſif de la tenir dans une propreté exquiſe, les reproches ſi quelqu'un par mégarde ſe trouve cauſe qu'un habit qu'on doit porter long-temps eſt taché ; tout cela, dis-je, montre trop que c'eſt mon livre, ma cellule & mon habit : la maiſon incommodée, endettée, ne donneroit pas de plus vives émotions, ſi ce

n'eſt qu'on craignît d'être enveloppé ſous ſes ruines.

L'eſprit des Saints les portoit toujours à autant d'attention pour le bien commun, que d'oubli d'eux-mêmes, & de négligence pour ce qui ne regardoit qu'eux perſonnellement; qu'ils fuſſent mal, ils en avoient de la joye, pourvu que tout le monde fût bien; leurs épargnes, le fruit de tout ce qui pouvoit leur venir du dehors ſe rendoit là, comme les fleuves ſe déchargent tous dans l'océan.

De ce fond d'amour propre viennent encore ces attentions ſur la ſanté, & la recherche de tant de petites douceurs que peut-être on ſe ſeroit refuſées dans le monde par avarice : ici on prévoit tous les maux, & on veut les prévenir tous; pour ſe ſauver d'une incommodité légere, on ne craindra pas de vouloir que toute une communauté ſe gêne; pour une infirmité paſſagere, il faut d'abord ſe diſpenſer de la régle, & quelquefois des préceptes de l'Egliſe; on va chercher bien loin de chez ſoi, quelquefois à la perte de ſon ame, des remédes plutôt à l'inquiétude naturelle, & à la curioſité, qu'à aucun mal qui ſoit réel, ou qui puiſſe ſe guérir par de longues courſes. Les médecins en rient intérieurement, & s'ils ont de la conſcience ils en gémiſſent.

Avec tout cela, le mal d'autrui n'eſt que

rêve; on murmure de ces prétendues délicateſſes, tout manque aux autres; n'importe, pourvu que je ne manque de rien, & que j'aye toujours ce qu'il y a de plus propre & de meilleur; ce que des Religieux prodiguent pendant une année en des dépenſes de vanité ou de pure ſenſualité, rétabliroit quatre infirmes que la communauté n'a pas le moyen de ſoulager.

Jeſus-Chriſt cependant ne ceſſe de crier, que ſes diſciples commencent par ſe renoncer eux-mêmes, *abneget ſemetipſum;* & que l'aſſurance de la vie éternelle, non plus que le centuple de la vie préſente ne ſont promis qu'à ceux qui auront tout quitté pour l'amour de lui. Mais penſe-t'on preſqu'à rien, quand on penſe tant à ſoi-même, & l'autre vie paroît-elle quelque choſe quand on a tant de peur de ſortir de celle-ci, ou de ſouffrir en celle-ci?

Second point.

DÉfauts propres des communautés en particulier.

On le dit avec peine & ſans aucun mouvement d'aigreur ou de mépris; mais il eſt conſtant qu'il y a, ſur-tout dans les communautés de filles, certains défauts qui ſe trouvent beaucoup moins dans les communautés d'hommes, ou quand on les trouve dans les communautés d'hommes, on en a honte pour

eux, & on leur reproche avec juſtice, qu'ils dégénerent & qu'ils oublient ce qu'ils ſont, & ce que des hommes doivent être. Ces défauts ſont peu de bon eſprit, mais encore moins de fermeté, & d'une certaine grandeur d'ame, & par-deſſus tout cela ſouvent une conduite toute d'imagination.

1°. *Peu de bon eſprit.* On ne dit pas, point d'eſprit, ou peu d'eſprit. Venant d'un ſiécle auſſi éclairé, avec une éducation noble, ſouvent beaucoup de culture & un certain uſage du monde, comment pourroient-elles n'en avoir pas? . . . mais on dit peu de bon eſprit, car le bon eſprit n'eſt pas un certain brillant, un torrent d'expreſſions vives & fleuries, une grande facilité à parler & à dire des bagatelles, ou ce qui flatte la vanité & l'inclination : à tous ces égards perſonne ne l'emporteroit ſur elles, & peu de gens ſauroient en approcher.

Le bon eſprit c'eſt de ſavoir ce qu'il faut, & jamais ne faire parade de ſon ſavoir. On veut de beaux livres, & on n'a que du dégoût pour les bons; on s'arrête à la ſuperficie, au lieu de chercher le ſolide & le vrai; on juge de l'arbre par l'écorce, de l'or brut eſt moins eſtimé qu'un clinquant qui frappe & qui éblouit; on ſe pique de ſavoir l'hiſtoire, la fable, la géographie, les généalogies, quelquefois la théologie, l'Ecriture & les Peres; on entend toutes les queſtions du temps, le

myſtere de la grace, de la prédeſtination, ou du moins on en raiſonne, & l'on ignore, & on ne ſe ſoucie pas de ſavoir connoître ſes paſſions & les combattre avec méthode, ni faire l'oraiſon, ni l'examen particulier : pluſieurs ſeroient embaraſſées à ſe donner à elles-mêmes des notions diſtinctes de ce qu'il y a de plus commun dans la religion & dans la vie ſpirituelle. Des choſes nouvelles & ſouvent peu intelligibles, c'eſt ce qu'on admire.

Un des premiers prédicateurs du royaume paſſoit par une célébre abbaye, on le pria de monter en chaire, il fit un diſcours utile & judicieux à ſon ordinaire; au ſortir du ſermon on ſe demandoit, eſt-ce donc là ce grand homme, cet homme de tant de réputation? il s'en apperçut, & le lendemain étant invité de prêcher encore, il parla une heure ſans s'entendre lui-même, raiſonnemens à perte de vue, expreſſions empoulées, citations fréquentes, avec un éloge de ſon auditoire, l'applaudiſſement fut univerſel, & on ceſſa de s'étonner de ſa grande vogue.

Le bon eſprit ſe défie de lui-même, il n'a pas honte en mille occaſions de dire, cela me paſſe, je n'entendois pas; il ſait ſe ſoumettre, comme un enfant, aux déciſions de la foi; l'Egliſe, Rome, noms vénérables, & non pas je ne ſais quelles autorités particulieres, & qui ne ſont dans la ſociété des fidéles que comme deux ou trois gouttes d'eau dans la mer.

Le bon eſprit fait eſtimer & relever ſes devoirs ; quelque petits qu'ils paroiſſent, il ſe les rend grands & reſpectables ; c'eſt en cela que les Saints firent conſiſter leur eſprit : & quel eſprit qu'un ſaint Auguſtin, un ſaint Jérôme, un ſaint Bernard, & tant d'autres!

Le bon eſprit ſe rend d'abord à la raiſon, dût-elle le condamner, auſſi prêt à dire j'ai tort qu'à le dire à quelqu'autre, il ne craint point de ſe rétracter & d'avouer. Je me trompois, il aime la vérité, & non le plaiſir d'humilier & de vaincre.

Le bon eſprit ſe ſoutient par-tout. Point de ces inconſéquences pitoyables de raiſonnement & de conduite ; approuver dans ſoi-même ce que l'on condamne dans autrui, ſouffrir dans un ami ce qui paroît inſupportable dans une perſonne qu'on ne regarde pas de même œil, régulier ſur tout ce qui flatte le naturel & l'inclination, ſans ordre & ſans arrangement dans tout le reſte, libéral, prodigue tant qu'on eſt particulier, & dès qu'on eſt en place, avare, prenant garde à tout, refuſant tout, reprochant tout.

Le bon eſprit eſt toujours réglé par le jugement. Une once de ſage conduite vaut mieux que cent livres de pur eſprit. A force de raiſonner, de rafiner, on perd preſque la raiſon, on renonce au bon ſens.

Le bon eſprit mérite l'eſtime ſans en paroître jaloux ; de quelque ſimplicité qu'il ſe

trouve, un vrai mérite ne ſauroit long-temps ſe cacher; un faux mérite au contraire ne ſauroit ſi long-temps ſe contrefaire qu'on ne le perce & qu'on ne le voye au naturel; un ou deux traits qui échappent ont bientôt peint un homme tout entier, & jamais il ne paroît plus petit que quand il affecte de ſe hauſſer.

Le bon eſprit prend chaque choſe par le bon endroit, explique favorablement tout ce qui peut ſouffrir une favorable explication, il eſt ingénieux à l'avantage de la charité, détourne les yeux des défauts qui n'ont point de reméde, & dont on n'a point de compte à rendre.

Quel tréſor que de pareils eſprits dans une communauté! tréſor par ſon prix & par ſa rareté. Un ſeul ſuffiroit pour y introduire la paix & la raiſon, ſi on vouloit ſe former ſur lui. Mais quel ſupplice aux perſonnes de ce caractere de voir ſans ceſſe leur raiſon heurtée! quel ſupplice à des ſupérieurs & à des directeurs d'avoir à faire entendre raiſon, quand on s'obſtine à n'en point avoir! qu'il faut de douceur & de compaſſion! en cela même on connoîtra qu'ils ont du bon eſprit.

2°. Moins encore de fermeté & d'une certaine grandeur d'ame : *mulierem fortem quis inveniet, procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Le Sage l'a dit, éclairé de l'Eſprit ſaint. Où trouvera-t'on une femme forte, ſi on ne

la

la fait venir des extrémités du monde ? dans la plûpart des autres, que de foibleſſe ! ne prenant ſon parti ſur rien. On voit aſſez le devoir & le bien où il eſt, mais les moindres obſtacles découragent & arrêtent ; on a à répondre à Dieu, & l'on craint ce que penſeront, ce que diront les hommes ; quelquefois on laiſſe tout aller, & les grands relâchemens ſuivent de près. Il faut de la compaſſion & de la bonté, mais auſſi de la droiture & de la fermeté, bientôt on diſtingue une perſonne qui agit par raiſon & par néceſſité, d'avec une autre qui agit par caprice & par paſſion ; mais avec tant de ménagemens on ne contente perſonne, & on tombe dans le mépris ; ceux qui ſont pour le devoir ſe plaignent & avec juſtice, que le mal s'établit & ſe fortifie ; ceux qui ont peu de raiſon n'approuvent jamais ; quoiqu'on faſſe, toujours ils trouvent à contredire, quelques-uns après avoir murmuré, peut-être revenus à eux-mêmes, diront, j'avois tort, on avoit raiſon.

Empreſſées, inquiettes, embarraſſées pour rien, affairées ſans affaires, un je ne ſai quoi de plus dans leur emploi les met hors d'elles-mêmes. Demandez-leur un ſervice, elles ſont accablées, elles n'ont point le loiſir de vivre, ni de prier Dieu. Ce ſont comme autant de petits miniſtres d'Etat, tout roule ſur elles, tout ſeroit perdu ſi on venoit à les perdre. Peinées, troublées, déſolées pour rien, un

mot déſobligeant, une démonſtration froide, un petit refus, on verſe des larmes, on ſe dépite, il faut huit jours & plus pour ſe calmer. Que les croix que l'on a en religion ſont grandes ! on eſt honteux de s'avouer à ſoi-même, & à un homme ſage, la cauſe de ſon dérangement ; mais ſi les gens du ſiécle le ſavoient, ils en auroient du mépris & de l'indignation : ce ſont eux qui ont de véritables croix, des croix accablantes. Une alliance mal aſſortie, une maiſon peu accommodée, un renverſement de fortune, des enfans ingrats & libertins, ce ſont là des épreuves.

Nous les rappellons aux grandes vérités de la religion, nous nous en ſervons pour les conſoler, & elles ne font que peu d'impreſſion ſur nous. Qu'un enfant ne puiſſe ſoutenir un poids de dix livres, on dit, c'eſt qu'il eſt foible ; mais ſi un homme d'âge ne le portoit pas, on diroit, c'eſt une grande lâcheté.

Scrupuleuſes, timides, perdant courage ſur rien, meſurant Dieu même à la petiteſſe de leurs vues & de leur cœur étroit & reſſerré.

En effet, ſi Dieu étoit ſemblable à elles, il y auroit bien ſujet de s'inquiéter & de s'embarraſſer, de ſe déſeſpérer. Delà incommodes, fatiguantes, longs préambules, détails infinis, jamais au bout ſans de grands détours, & avec tant de ſcrupules ſur rien, ſouvent une conſcience large ſur des péchés capitaux, duplicité, ſourdes intrigues, rapports indiſ-

crets & méchans, vivacité de reſſentimens, pointilleuſes formalités, attentives à tout; jalouſes de leurs droits juſqu'à l'excès; hé! de quels droits? de leur ancienneté; ce n'eſt qu'une raiſon d'être plus vertueuſe, plus patiente, plus charitable; jalouſes de la primauté, de leurs emplois, voulant tout faire, ne trouvant bien que ce qu'elles font. Quelquefois des reproches durs & malhonnêtes; jalouſes de leur confiance & de celles qu'elles en croyent honorées; comme elles ne la partagent point ou qu'elles veulent qu'on le penſe, auſſi leur feroit-on injure de ſe partager à leur égard; les aſtres ne doivent luire que pour elles. Jalouſes d'être conſultées, écoutées, faiſant valoir leur autorité dans les délibérations; votre voix eſt-elle au-deſſus de la juſtice & de la raiſon? la pouvez vous donner en conſcience à qui ne la mérite point, ou la refuſer à qui la mérite? on dit à de jeunes perſonnes trop inquiettes quelquefois ſur leur réputation, ſoyez tranquilles, contentez Dieu, faites bien, on aura autant d'envie de vous retenir que vous en pouvez avoir de reſter : une communauté connoît trop ſes véritables intérêts; mais a-t'on raiſon toujours de leur parler ainſi? & n'eſt-il jamais arrivé que la paſſion, une hauteur mal entendue, ou le chagrin de ne s'être pas vu baſſement ſollicité, ait dégoûté de bons ſujets, ou les ait fruſtrés de leurs juſtes atten-

tes? quelle cruauté & quel compte à rendre à Dieu !

3°. Enfin conduite toute d'imagination, comme dans ces ouvrages de méchanique que remue un poids ou un reſſort, comme dans un vaiſſeau ſans gouvernail que les voiles entraînent où le vent le détermine, comme les aſtres qui empruntent leur lumiere de quelqu'autre, & que l'on voit changer de jour en jour, conſtans ſeulement dans leur inconſtance. Quand on eſt gouverné par la foi & par la raiſon, on ne change point ou peu, parce que la raiſon change rarement, & que la religion ne change jamais. Conduit par l'imagination on eſt ſujet à des viciſſitudes auſſi fréquentes que varient les objets du corps qui viennent le frapper, delà tant d'inconſtances pour le bien même néceſſaire.

Lâches & fervens par caprice, ou ſelon que Dieu donne ou retire ſa conſolation; en retraite recueilli, diſſipé hors delà; aujourd'hui des excès de piété & des pénitences outrées & indiſcrettes, demain une négligence effroyable de toute ſorte d'exercices. Delà encore ces changemens fréquens de dévotion, de lecture, de conduite; on voltige de tout côté comme le papillon, jamais on ne s'attache comme l'abeille. Le directeur étoit regardé comme un préſent de Dieu, comme un ange deſcendu du ciel, tant qu'il eut la grace de la nouveauté, les autres n'étoient rien,

comparés à lui, ils paroiſſoient peut-être mépriſables; on croyoit aſſez faire de ne les pas décrier, & de ne pas détacher de leur conduite ceux qui y trouvent leur force & leur conſolation; vient-on à mieux connoître ſa fermeté & ſa droiture? eſt-il ſérieux, ennemi de la bagatelle & des entretiens perdus? fait-il la guerre aux paſſions favorites? on ne le goûte plus, on ne le voit plus; auſſi peu équitable dans les jugemens qu'on fait alors de ſa perſonne, que dans les éloges outrés par leſquels en un certain temps on l'élevoit au-deſſus des nues. Ce n'eſt pas tout.

Delà les bizarreries d'humeur, des ſucceſſions imprévues de haut & de bas, triſte ou mélancolique, ſelon que varient les événemens. Le matin un air gai, un cœur ouvert, mille démonſtrations de bienveillance, le ſoir un viſage fier, auſtere, hériſſé, il faut étudier le temps, le moment favorable; n'incommoderai-je point? n'eſt-il rien arrivé depuis tantôt? écoutera-t'on? voudra-t'on répondre?

Delà enfin ces averſions, ces antipathies qui viennent quelquefois de jalouſie, de reſſentiment, mais plus ſouvent encore de pure imagination. On ne peut vaincre un goût naturel. Supporter des défauts qui ne ſont point volontaires. Les ſervices qui viennent d'un certain endroit ſont preſque des injures; ce qu'on entend de meilleur, ce qu'on voit

de plus judicieux eſt mépriſé, jugé, condamné. On s'excuſe ſur le tempérament. A quoi ſert la grace & la liberté, ſi ce n'eſt pour gouverner l'imagination? ne faut-il pas corriger les défauts de l'éducation & apprendre enfin à ſe vaincre?

S'accoutumer donc de bonne heure, ou commencer, quoique tard, à s'accoutumer à une conduite de foi & de raiſon; modérer ſes impétuoſités naturelles, ſes ſaillies juſques dans les choſes les plus indifférentes, juſques dans ce qui paroît de meilleur; attendre, pour prendre ſon parti, que l'on ſe poſſéde, & que les paſſions ſoient dans une aſſiette tranquille; ne parler, n'agir jamais qu'on n'ait un motif d'agir, de parler, dont on ne rougiſſe point de rendre compte à une perſonne ſage & équitable, ou plutôt dont on ne craigne point de rendre compte à Dieu même, qui eſt la ſouveraine droiture & la ſuprême raiſon. Car enfin nous en viendrons là; & quelle douloureuſe confuſion au tribunal de Jeſus-Chriſt, de trouver juſques dans le bien qu'on aura cru faire, & ſur lequel on ſe ſera le plus raſſuré, que tout ou preſque tout n'aura été que l'ouvrage de l'homme ou de la paſſion!

Troiſiéme point.

DÉfauts plus particuliers encore des communautés religieuſes par rapport au caractere, & à l'eſprit propre de chaque inſtitut.

Les unes ſont ſolitaires, & elles le ſont ou par leurs engagemens qui leur interdit preſque tout commerce avec le monde, ou par néceſſité, vivant loin des villes & des lieux plus fréquentés. Les autres moins ſolitaires vivent en ſociété, & n'ont rapport avec le monde, que parce que leurs emplois leur donnent néceſſairement avec lui, comme l'inſtruction de la jeuneſſe, le ſoin des pauvres & des malades.

Enfin ſolitaires ou non, les unes principalement deſtinées au chœur, les autres aux exercices d'une vie moins intérieure. Les unes ont par leur régle beaucoup d'auſtérités, les autres n'en ont que peu ou point du tout; les unes ſont gouvernées par des ſupérieures perpétuelles, les autres en changent de temps en temps; en tout ceci il n'y a aucun bien qui ne puiſſe être l'occaſion de bien des défauts, connoiſſons-les & les prévenons.

Défauts occaſionnés par la ſolitude.

1°. L'éloignement & l'oubli du ſiécle produit quelquefois une eſpéce de barbarie & de ruſticité; on devient comme ſi on étoit d'un autre monde, où ſont inconnues les régles de bienſéance & de politeſſe de celui-ci. On ſe forme ſur celles qui n'ayant eu que peu d'éducation ou l'ayant depuis long-temps perdue, ſemblent faire conſiſter dans des manieres groſſieres & inciviles une partie de leur reli-

gion; louanges affectées, civilités embarraſſantes, complimens à perte de vue, cela ne conviendroit pas, on l'avoue; mais peut-on ſouffrir des familiarités baſſes, des décharges d'un cœur irrité? de ces reproches en face, d'inſenſée, de folle, d'étourdie. Un peu de politeſſe ſert infiniment à conſerver la charité. Ne croyons pas qu'il n'y ait rien dans le monde que l'on puiſſe ou que l'on doive imiter : vit-on rien de plus honnête que les Saints? ſe crurent-ils jamais diſpenſés des loix de la ſociété & de l'humanité? euſſent-ils pu gagner tant de monde à Dieu, s'ils ne ſe fuſſent rendus aux manieres du monde autant que le devoir & la conſcience le pouvoit permettre?

Quelle fut la conduite de Jeſus-Chriſt parmi les Apôtres, ces gens ſi groſſiers & ſi imparfaits? que de bonté! que de prévenances! que de ſupport! il n'eſt pas moins notre modéle dans tout ceci que dans tout le reſte.

2°. Un long ſilence occaſionne de fréquentes attentions ſur la conduite d'autrui, & une grande démangeaiſon de parler. Les méditations ſont beaucoup plus ſur les défauts du prochain que ſur les ſiens propres. Comme l'on eſt toujours enſemble & rarement avec d'autres, on ſe connoît à fond, & toute l'étude eſt de ſe connoître encore mieux; on juge, on condamne plus aiſément, on s'entrecommunique ſes penſées, on ſe fortifie dans

ſes conjectures ; mais l'occaſion vient-elle quelquefois de s'entretenir avec ceux du dehors ? plus elle eſt rare, plus on ſe croit en droit de ſe dédommager juſques dans l'ouverture de ſa conſcience. La crainte de finir trop vîte fait qu'on eſt long-temps à commencer. Mille préambules, mille détours avant que d'en venir au but. Après bien du temps il reſte toujours quelque choſe : on trouve étrange de s'entendre dire, *achevons*, cela reſſerre le cœur, on ne peut plus parler, on ſe retire ſans force & ſans conſolation : un entretien n'eſt jamais trop long, quand on ne dit que des choſes néceſſaires ; dès qu'on s'écarte il eſt toujours trop long, ne durât-il qu'un quart d'heure.

3°. La rupture des anciennes liaiſons ou avec ſes proches qu'on ne voit que rarement, ou avec les étrangers qu'on ne voit plus, eſt une tentation pour en former de nouvelles comme par voye de ſupplément. Le cœur veut être rempli, s'il n'eſt pas plein de Dieu & des choſes de Dieu, il faut quelqu'autre qui occupe ce grand vuide. Las & fatigué de ne tenir à rien, il ſe prend où il peut, comme dans les naufrages au défaut d'une planche pour ſe ſoutenir, on s'attache à une branche, s'il s'en trouve une, ou même à un roſeau.

Les amitiés particulieres ſe forment donc au-dedans. Tout ce qui ne flatte point l'inclination devient étranger. On épouſe aveuglé-

ment les intérêts de ceux avec qui on ſe lie ; ils ne peuvent pas avoir tort, ni ceux qui leur ſont oppoſés avoir raiſon, ſans parler de tant d'autres ſuites ; quelquefois les ſecours les plus ſaints & les plus néceſſaires du dehors deviennent un piége, on s'accoutume à regarder dans le lieutenant de Jeſus-Chriſt, toute autre choſe que Jeſus-Chriſt même, on y tient par des nœuds plus flatteurs que ceux de la conſcience & de la charité. Si le cœur perd ſa liberté, qu'importe à qui on s'attache ; ou plutôt peut-il être quelque attache plus dangereuſe ? oſera-t'on découvrir ſa playe à celui qui l'a cauſée ou qui l'a fomentée ? apprendra-t'on d'une perſonne pour qui on a tant de vivacité, à mourir à tout ? on vit dans le ſacrilége, & peut-on ſagement eſpérer d'en ſortir, ſi on n'a point d'autres ſecours au jour de ſon grand beſoin ? que tout ceci eſt terrible, & que tout ceci mérite d'attention. On ne ſauroit dire quel eſt le plus à craindre, ou de prendre de la défiance de ceux pour qui le cœur ne doit avoir rien de caché, ou de ſortir avec eux des juſtes bornes que demande une conſcience réglée toute par la foi & la raiſon.

Défauts occaſionnés par le commerce & les emplois de dehors.

Si l'on recherche le monde & qu'on le voye ſans néceſſité, on ne peut douter pour

bien des raiſons que ſa fréquentation ne ſoit très-dangereuſe.

Mais nous parlons ici des défauts où l'on tombe à l'occaſion du commerce, & des emplois néceſſaires & du dehors. L'éducation & l'inſtruction de la jeuneſſe peuvent en produire d'aſſez grands, parce qu'on eſt obligé d'inſtruire, on s'imagine qu'il eſt permis de tout lire & de tout ſavoir. On ne doit étudier & apprendre, ſoi-même que ce qu'on doit enſeigner, & ceci ſe réduit à aſſez peu de choſe.

Comme on ſe croit capable d'inſtruire les autres, on croit quelquefois n'avoir pas beſoin d'être inſtruit; on ſe décide donc à ſoi-même toutes ſes difficultés, on ſe forme ſa propre conſcience, on traite de petit génie ceux qui ſe dirigent par les lumieres d'autrui, on ſe fait un eſprit fort juſqu'à juger des ſentimens & de la conduite des Saints. On mépriſe leurs graces, leurs maximes, leurs miracles. On veut du ſolide, & tout ce ſolide ne conſiſte ſouvent qu'à parler le langage de l'héréſie, & à inſpirer à d'autres les ſentimens dont on s'eſt malheureuſement laiſſé entêter.

Accoutumé à dominer ſur des enfans on veut dominer par-tout, on ne ſait par quelle fatalité il arrive que des perſonnes auſſi dévouées aux exercices de la miſéricorde chrétienne, ne ſont pas toujours auſſi unies entre elles qu'il le faudroit pour agir conſéquem-

ment aux grands préceptes de la charité. Seroit-ce que les objets douloureux & affligeans qu'on a ſans ceſſe ſous les yeux, fiſſent naître cette humeur noire & chagrine qui ſe produit enſuite au-dehors? ſeroit-ce pour ſe retirer du ſervice pénible des pauvres? ou ſeroit-on jaloux de certaines places où l'on ne fait plus guere que ce qu'on veut?

Quoiqu'il en ſoit, Jeſus-Chriſt eſt-il moins dans nos ſœurs que dans des inconnus? peut-on croire que ce ſoit pour lui qu'on ſoulage les infirmités corporelles de ceux-ci, tandis qu'en vue de lui on ne ſauroit ſupporter les infirmités ſpirituelles de celles-là? Quelle humilité de deſcendre pour Jeſus-Chriſt juſqu'à rendre aux pauvres les ſervices les plus bas, & d'affecter une indifférence inſoutenable à l'égard de ceux que l'autorité de ſupérieur nous oblige de reſpecter! c'eſt ainſi qu'il ſe forme un eſprit de hauteur & d'indépendance, qui va quelquefois juſqu'à la déſobéiſſance & à la révolte ouverte. On s'attache aux enfans ſous prétexte de les gagner, on leur donne & on en reçoit des marques d'une amitié tendre, & fort contraires aux loix pour le moins de la pauvreté; exactes ſous prétexte de les corriger, on ſatisfait des paſſions ſi humiliantes qu'on ne veut pas même les appercevoir, on leur inſpire de la vanité, on perd un temps infini à parer ſon idole, c'eſt là que l'œil & l'atten-

ſon ſont attachés au temps des plus ſaints myſteres. N'arrive-t'il jamais que ſe ſubſtituant par imagination à une jeuneſſe que l'on croit capable de plaire, on retourne d'eſprit dans le monde, & qu'on y abandonne ſon cœur à bien des complaiſances frivoles, & à de coupables déſirs ?

Soyons perſuadés que nous n'aurons jamais moins de reconnoiſſance de perſonne que des enfans que nous aurons ainſi élevés ; ils ont peu de diſcernement aujourd'hui, mais ils ne manquent pas de mémoire. Une raiſon formée les fera ſouvenir de mille exemples & de mille leçons qui leur donneront un grand mépris pour nous. S'ils deviennent vertueux, ils ne penſeront qu'avec horreur que nous fuſſions ſi peu ce que nous devions être ; s'ils ne le deviennent pas, ils s'autoriſeront dans leur vanité & dans leurs attaches, à ce que nous leur avons inſpiré de contraire aux maximes du chriſtianiſme & aux loix de la parfaite pudeur. Dieu veuille que leurs fautes & leurs déſordres ne nous ſoient jamais imputés !

Dans les maiſons où l'on reçoit des perſonnes plus avancées en âge, on peut dire que le monde y entre preſque toujours avec elles. On ne peut guere concevoir tout le mal qu'elles y apportent & qu'elles y peuvent cauſer. Qu'il eſt déplorable qu'une communauté ſacrifie de la ſorte à quelques intérêts temporels la perte de l'eſprit religieux &

trop ſouvent l'innocence ! la plûpart ne ſe retirent que par néceſſité, ou par dégoût de ne point trouver ailleurs où ſe placer. Avec de telles diſpoſitions pour charmer leur ennui, quels doivent être leurs ſentimens, leurs entretiens, leurs exemples?

Au moins qu'on s'interdiſe tout commerce particulier avec elles. C'eſt trop d'avoir à ſoutenir dans leurs perſonnes l'image du monde & de ſes vanités, ſans qu'il faille entrer en confidence de leurs occupations, de leurs intrigues, de leur chagrin, & en partage de leurs connoiſſances, de leurs lectures, de leurs plaintes; mais ſi on a quelque penchant pour le vice, juſqu'où ne va-t'on pas bientôt? & juſqu'où n'eſt-on pas capable d'aller?

Celles qui aiment le monde traiteront peut-être ces réflexions-ci de ſcrupules, on ſouhaite que leur expérience ne leur en apprenne pas plus qu'on oſe en dire, & en donner ici à penſer.

Le dehors auquel expoſe le ſervice des pauvres & des malades, n'a pas les mêmes dangers, tout y paroît rebutant & contraire aux inclinations de la nature; mais on y a occaſion d'obliger beaucoup de perſonnes diſtinguées qui préſentent les pauvres, & par le ſervice qu'on leur rend outre qu'il n'eſt pas bien pur, ni bien gratuit, il donne lieu de former dans le monde une infinité de connoiſſances qu'on n'eſt pas fâché d'entretenir.

Mais ſi ce n'eſt pas véritablement Jeſus-Chriſt qu'on ſert dans les pauvres, ſi on n'agit auprès d'eux que par tempérament, & par une certaine inſenſibilité pour tout ce que les autres ont en horreur, quelle récompenſe peut-on attendre de ſes ſervices? & peut-il être une condition plus vile & plus mépriſable que celle-ci?

Défauts occaſionnés par divers autres principes.

Dans les communautés où il y a beaucoup de chœur, on néglige preſque tous les autres exercices de piété. On y fait peu d'oraiſon, on s'approche rarement des Sacremens, on ne ſait guere ce que c'eſt que ſilence & recueillement intérieur, delà eſt venu la décadence de preſque tous les Ordres anciens, & la néceſſité de les réformer après qu'ils eurent long-temps ſcandaliſé le monde chrétien. Ils diſoient comme aujourd'hui, qu'après avoir paſſé ſix ou ſept heures à l'Egliſe, il ne reſtoit plus aſſez de force pour s'appliquer à rien de ſérieux.... Mais peut-on porter au chœur cette paiſible attention à Dieu qui ſeul peut adoucir les penſées d'une longue pſalmodie, & s'occuper utilement l'eſprit durant tout un office que ſouvent on n'entend pas, ſi hors delà on n'a aucun uſage de ſa ſainte préſence, & qu'on ne ſache pas ſe tenir uni à lui? auſſi n'eſt-on là que de corps, & peut-être ſe charge-t'on de l'horrible malédiction

du prophete ſur ceux qui rempliſſent un ſi ſaint devoir négligemment.

Les anciens Peres ne trouvoient tant de goût au chant des pſeaumes, & n'étoient ſi ſaints, que parce qu'ils penſoient à Dieu tout le temps qu'ils ne lui parloient pas. Les exercices du corps ſervent à peu de choſe ſans la piété, dit ſaint Paul. Les paſſions n'en deviennent pas moins vives, & on ne le voit que trop par les écarts de toutes les façons où donnent celles qui ſont tout conſiſter, ou preſque tout à ſe trouver aſſiduement aux offices.

Dans les inſtituts où il y a plus d'intérieur ſans tant d'autres ſecours, on voit ordinairement plus de vertus ſolides; mais comme l'on eſt plus ſouvent à ſoi & hors des yeux d'une communauté, il eſt à craindre que ce ne ſoit une occaſion de perdre en des occupations, ou en des entretiens inutiles le temps long que d'autres paſſent au chœur. Tous nos momens ſont à Dieu, ſi nous ne ſommes pas chargés de longues prieres publiques, c'eſt pour employer le temps à d'autres exercices qui nous uniſſent plus immédiatement à lui ſous la direction de l'obéiſſance.

Il eſt étonnant que dans des maiſons où l'on eſt formé de ſi bonne heure à la pratique de l'oraiſon, il ne ſe trouve pas un plus grand nombre d'ames élevées. Dieu parle aſſez, mais on ne l'écoute pas, par la raiſon qu'il

qu'il demanderoit de grands ſacrifices, & qu'on n'eſtime que bien peu, cette vie de grace & d'union avec lui, qui en ſeroit la récompenſe dès le temps préſent.

Ces grandes auſtérités de régles occaſionnent auſſi de grands défauts, la nature paroît dire qu'elle ſouffre aſſez d'un côté pour ſe ménager de l'autre ſur un grand nombre d'importans devoirs. Les veilles, les macérations, un habit rude & péſant, ſemblent inſinuer quelquefois dans le caractere un certain levain d'aigreur qui compatit rarement avec la douceur chrétienne. Que de travaux! que de peines perdues, ſi une mortification mal-entendue ne nous rend que plus diſpoſés à reprendre les autres avec humeur, plus attentifs à obſerver malignement leur conduite, plus téméraires à parler, plus agités d'une vivacité mal-entendue, plus tourmentés d'un certain eſprit inquiet, défiant, ſoupçonneux, plus ſenſibles aux moindres injures! funeſtes diſpoſitions qui tendent toutes au détriment de la paix & de la charité! qu'on y prenne garde; la fin des auſtérités n'a pu être dans l'eſprit des fondateurs que d'expier ſes péchés, d'accoutumer le corps à plier ſous les ordres de l'eſprit, d'attirer les graces du ciel en rendant l'homme ſemblable au Sauveur ſouffrant. Mais ſi l'on ne réprime pas ſon humeur, ſi les vivacités de l'eſprit ſont d'autant plus fréquentes que le corps paroît plus mortifié, ſi

l'on ſe permet de commettre autant ou plus de péchés qu'on en expie, ſi formant en ſoi-même l'image de Jeſus-Chriſt on la défigure, on la déchire dans autrui d'une maniere impitoyable, n'eſt-ce pas anéantir pour le moins tout le fruit de ſa pénitence? & ne vaudroit-il pas mieux avec une vie plus commune garder les commandemens eſſentiels plus fidélement, ou plutôt commencer par remplir les devoirs de chrétien avant d'obſerver les devoirs de Religieux?

Où la régle ordonne peu de pénitence, il eſt à craindre qu'on ne tombe dans la molleſſe. Tous les Saints en ont fait beaucoup, c'eſt aſſez pour en eſtimer l'uſage. Il ne faut pas croire qu'elles ne ſervent à rien, parce que nous avons dit qu'il y avoit quelque choſe de meilleur : dans ce cas même où la régle n'ajoute rien à l'Evangile, ou pour expier le péché ou pour s'en préſerver, la vie religieuſe eſt une vie eſſentiellement mortifiée. Le moins qu'on puiſſe faire, c'eſt donc d'obſerver exactement ce que nous conſeillons au troiſiéme point de la conſidération des divertiſſemens où l'on parle de ceux qui ſont ſuperflus.

Dans les communautés où les ſupérieures ſont perpétuelles, il ſe ramaſſe autour du trône une eſpéce de cour, où ne régnent que trop l'eſprit & les vues du ſiécle. Une communauté ſe trouve diviſée comme en

deux partis. Le plus nombreux repréſente celui du peuple ſur qui tombe tout ce qu'il y a d'onéreux. Le plus petit gouverne & diſpoſe du reſte au gré de ſes intérêts & de ſes paſſions.

Combien de baſſeſſes pour s'approcher, pour percer! combien de mauvais manéges pour écarter des concurrens! combien de ſervices honteux & quelquefois criminels pour ſe maintenir! Religieux d'habit, eſclaves de profeſſion, employés à tout, excepté à ſes devoirs; avec un peu de foi & un peu de grandeur, pourroit-on envier une condition ſi déplorable?

Cependant les fortunes viennent delà; le mérite eſt négligé, s'il ne trouve de l'appui auprès des favoris, l'innocence & la régularité ſont quelquefois perſécutées, calomniées, opprimées. Il ne reſte donc qu'un bon parti à prendre, attendre tout de Dieu, & n'attendre rien que de lui: hors delà on court riſque d'avoir de grands chagrins.

Que c'eſt une foible & criminelle conſolation de ſe dire, les choſes pourront changer, & dans une autre cour après avoir ſouffert, on ſera en état de faire ſouffrir! . . . Malheur! & trois fois malheur à une ſupérieure qui oublie qu'elle eſt mere, & que toutes ſont également ſes enfans! mais ſi elle l'oublie, enfin qu'elle n'oublie pas qu'on a Dieu pour pere & pour juge, & qu'on n'eſt

venu en religion que pour ſouffrir.

Dans les maiſons où les ſupérieures changent après quelque temps, tous ces maux là ſont plus rares, & ils ne peuvent pas long-temps durer. Mais auſſi l'eſpérance d'arriver à la premiere place flatte l'ambition de pluſieurs, & quelquefois il ſe trouve deux ou trois cours aux approches d'une élection. Combien de mouvemens, combien de brigues, combien de fois au préjudice de ſon ſerment nomme-t'on pour gouverner, non pas celle qui ſelon Dieu paroît la plus propre, mais celle de qui on eſpere être pouſſée, ſans être inquiétée ſur l'accompliſſement de ſes devoirs : au moins ſous ce régne aura-t'on quelque repos ; c'eſt-à-dire, ſous ce régne on s'éloignera de Dieu, peut-être pour ne jamais retourner à lui.

Dans la comparaiſon de ces divers inconvéniens, ce qu'on peut dire pour finir, c'eſt qu'il reſte par-tout du plus au moins de grandes occaſions de faire beaucoup de fautes, & quelque part qu'on ſe trouve, tout ou preſque tout conſiſte, comme nous l'avons dit d'abord, à bien connoître les dangers de ſa ſituation préſente, & à tout faire, quoiqu'il en coûte, pour s'en préſerver.

DE LA MORTIFICATION DES PASSIONS.

UNE des premieres & des plus importantes leçons que Jeſus-Chriſt donne à ſes diſciples eſt celle-ci. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à ſoi-même, à ſes biens*, à ſa famille, à ſes eſpérances ; *ſi quis vult venire poſt me abneget ſemetipſum.* Ce ſont des conſeils, & Jeſus-Chriſt ne les donne qu'à ceux qui veulent être parfaits ; *ſi vis perfectus eſſe, vade, & vende omnia : ſi vous voulez être parfaits, allez, vendez tout ce que vous avez.* Il parloit à tous, & pour tous quand il vouloit qu'on renonçât à ſoi-même & qu'on portât ſa croix, l'Evangéliſte l'a remarqué en termes formels ; *dicebat ad omnes.* Renoncer à ſoi-même, c'eſt renoncer à ce qu'on a de plus intime, à ſes inclinations mauvaiſes & déréglées, à ſes impétuoſités naturelles, à ſes craintes, à ſes déſirs, à ſes affections & averſions dès qu'elles ſortent tant ſoit peu des bornes de la foi & de la raiſon, c'eſt ſe rendre maître de tous ſes mouvemens, ſe déterminer ſoi-même, & non point ſe laiſſer dominer, & déterminer par les occaſions, par les habitudes vicieuſes, par l'inſtinct de la paſſion & de la nature corrompue. Que ce ne ſoit jamais ſimplement le naturel, le caprice, la force du reſſort qui

nous entraîne, mais un principe de grace & de raiſon libre qui nous conduiſe; ſi une perſonne ſans trouble, & vertueuſe, étoit toujours à nos côtés, qui nous demandât pourquoi nous parlons, nous agiſſons de telle ou de telle maniere? que jamais nous ne fuſſions réduits à lui dire, ou bien *je ne ſais pas*, ou bien *je le veux*, ou bien *c'eſt que je ne me poſſédois pas*, mais que nous euſſions toujours une raiſon pertinente & ſatisfaiſante à lui apporter. Ce n'eſt point la vertu du ſtoïcien, qui ſe vante de n'avoir point ou de ne plus avoir de paſſion; c'eſt la vertu du chrétien qui peut ſentir de la peine, des oppoſitions, des révoltes, mais qui ne ſe rend jamais qu'à la raiſon & aux conſeils de la foi. Nous ne ſommes Religieux, nous ne ſommes même hommes ou chrétiens, qu'autant que nous aſpirons là de tout notre pouvoir. Sans cela nous n'aurons 1°. jamais de vertus ſolides, 2°. de paix durable, 3°. d'innocence aſſurée, c'eſt-à-dire, pour nous autres Religieux, que ſans cela nous ne trouverons rien de ce que nous avons dû venir chercher en religion, & c'eſt ce qu'il faut maintenant conſidérer avec beaucoup d'exactitude.

Premier point.

SAns l'abnégation, ſans la mortification des paſſions, point de vertus ſolides. Saint Jacques diſoit, *ſi quelqu'un croit être religieux*,

ſi qu'il ne ſache pas mettre un frein à ſa langue, il ſe trompe, il n'a qu'un fantome & qu'une vaine apparence de religion; hujus vana eſt religio. Ceci ne peut & ne doit s'appliquer à la langue en particulier, que parce qu'elle eſt l'inſtrument le plus ordinaire par où ſe manifeſtent toutes nos penſées, tous nos déſirs, tous nos projets, tous les mouvemens de nos différentes paſſions. Les phariſiens étoient des hommes réglés & fort religieux à l'extérieur. On peut juger d'eux par ce que diſoit un homme de leur ſecte, je jeûne deux fois la ſemaine, je donne la dixiéme partie de ce que je poſſéde, je ne ſuis pas comme la plûpart des hommes, ni voleur, ni injuſte, ni adultere; le Sauveur ne le condamna pas, ni pour avoir menti, ni pour s'être flatté; mais celui-ci & ceux de ſa ſecte étoient des gens hauts, mépriſans, intéreſſés, envieux du ſuccès d'autrui, jaloux des premieres places, ſenſibles ſur le point d'honneur, attachés aux vertus d'éclat, & dès-lors Jeſus-Chriſt les traite d'hypocrites, de ſépulcres blanchis, il a foudroyé plus de malédictions & d'anathêmes contre eux, que contre tout le reſte des hommes enſemble. C'eſt donc par la mortification intérieure que Jeſus-Chriſt juge de la ſolidité de la vertu, & que nous en devons juger. En effet, ſoit qu'on appelle vertu ſolide ce qui ne peut venir que d'un principe intérieur très-pur & très-relevé, ou bien ce qui

ne ſe peut pratiquer qu'avec beaucoup peine & de courage, ou bien enfin ce produit des fruits ſolides & véritablement utiles au progrès de l'ame, tout ceci ne convient qu'à la mortification des paſſions.

Les autres vertus peuvent venir d'un autre principe, on peut être régulier par reſpect humain, par une eſpéce d'amour propre, par un eſprit d'ordre & d'arrangement, par vanité, par ambition même, par eſpérance de ſe mettre en place; mais il n'y a que la crainte de Dieu & la haine de ſoi-même qui portent à la mortification des paſſions, & de toutes, pour ſe rendre ſans reproche aux yeux de celui qui voit les cœurs; Dieu ſeul apperçoit ce que l'on ſent, & ce que l'on ſouffre, & ce qu'il en coûte pour ſe vaincre. Vertueux entre Dieu & ſoi, c'eſt être ſolidement vertueux. Delà le mépris que faiſoient les ſaints Peres de certaines vertus des anciens philoſophes qui ne ſavoient point mortifier leurs paſſions, ou qui ne ſavoient tout au plus que mortifier l'une par l'autre, déſintéreſſés peut-être par orgueil & pour ne dépendre de perſonne, humbles par vanité & par déſir de ſe montrer, au-deſſus des opinions & des jugemens populaires, contens de l'eſtime d'un petit nombre de perſonnes choiſies. La difficulté de l'abnégation ſe connoît par le petit nombre de perſonnes qui s'y appliquent, on fait de ſon corps à peu près ce que l'on veut,

on le réduit à tout quand on a de la force & de la ſanté. Il y a aſſez d'Ordres dans l'Egliſe où on méne une vie très-dure & très-auſtere; mais ſi l'on parle d'une vie très-intérieure à quelques perſonnes de ces mêmes Ordres, elles croyent faire aſſez de choiſir d'ailleurs cette vie. C'eſt un langage qu'elles ne ſauroient goûter. Les plus vertueux même & ceux qui ont des idées plus juſtes de la vraie vertu, ménagent preſque toujours quelque paſſion, quelque attache, on la cache, & cela auſſi long-temps qu'on peut; & quand on vient à la connoître, il eſt encore rare qu'on s'applique ſérieuſement à la combattre, hors delà tant de vertus que vous voudrez. Mais réprimer un déſir, une averſion, une inclination, au riſque de perdre je ne ſai quelque petite réputation, c'eſt porter le fer & le feu aux chairs vives, on ſent tout, on jette de hauts cris, la douleur eſt inſupportable.

Le fruit de l'abnégation eſt une préparation à tous les dons de Dieu, en tout, retranchez tout ce qui peut y mettre obſtacle. Dieu ne ſe communique qu'aux ames tranquilles. Un cœur où régne la paſſion eſt comme une mer agitée; Dieu ne parle qu'à ceux qui veulent obéir. On ſe plaint de diſtraction à l'oraiſon, elles peuvent venir de la légéreté naturelle, de l'embarras de trop d'occupations; mais la plus ordinaire, c'eſt que le cœur eſt poſſédé ou partagé par quelques ſecrettes paſſions,

tout ſe rappelle, tout ſe raméne là; Dieu dit ſans ceſſe mortifiez vos paſſions. C'eſt la premiere choſe qu'il répond à ceux qui lui demandent que voulez-vous de moi? on ſe perd dans un million de belles penſées; on fait un grand amas de belles connoiſſances & de pieuſes réflexions, mais on n'en vient point aſſez à ſes vraies néceſſités. On veut ce qu'on veut, & non pas ce que Dieu veut. Tant que cette diſpoſition durera, il ne faut attendre, ni lumieres, ni graces extraordinaires, ni un véritable & ſolide avancement. C'eſt donc uniquement par le progrès qu'on fera dans la mortification des paſſions qu'il faut juger du progrès dans la vertu, on ne commence à la connoître véritablement que du jour qu'on la fait conſiſter en cela; on ne commence à s'avancer que quand on travaille à cela; on eſt parfait, & on ne court à grands pas à le devenir que quand on s'eſt rendu déja beaucoup maître de ſoi-même, & qu'on poſſéde ſon ame avec un empire tranquille & abſolu. C'eſt donc la premiere leçon qu'il faut faire à ceux qui embraſſent le ſervice de Dieu, & la leçon qu'il faut leur continuer toute la vie juſqu'à ce qu'ils l'ayent bien appriſe. Ce doit être là le but & l'objet de toutes les retraites, de toutes les confeſſions, de tous les examens, c'eſt donc là ce qu'il faut demander dans ſes prieres, dans ſes communions, c'eſt à deſſein de l'obtenir qu'il faut jeûner, faire des auſté-

tés, qu'il faut pratiquer tous les petits exercices d'humilité qui ſont d'uſage dans le cloître. C'eſt par là qu'il faut juger du progrès des particuliers, & du progrès même des communautés toutes entieres, & de la perfection même d'un certain inſtitut par comparaiſon avec d'autres. L'inſtitut le plus parfait eſt celui où la direction méne plus droit & plus vîte à la mortification des paſſions, y eût-il d'abord moins de démonſtrations extérieures de retraite & d'auſtérités, ſi dans le ſien on n'a point de jalouſie contre les autres, on peut aller très-loin en mortifiant ſon cœur. Le vrai directeur, le bon directeur eſt celui qui nous preſſe ſur cela, qui eſt aſſez heureux pour le perſuader. Ce ſont ici les grands fondemens de l'édifice ſpirituel, & toute la conduite qui n'eſt point appuyée là-deſſus ne méne guere qu'à l'illuſion, & peut-être à la perdition. Les bons livres ſont ceux qui apprennent à ſe bien connoître, & à beaucoup ſe mortifier. C'eſt dans cette vue que ſaint François de Sales porta dans ſa poche pendant dix-huit ans le combat ſpirituel, on ſait qu'il y apprit principalement à ne déſirer au monde que très-peu de choſe, & le peu qu'il déſiroit, à le déſirer très-peu.

Que cet état eſt heureux! qui n'y veut pas aſpirer doit dire tout d'un coup qu'il renonce à la perfection, & par-deſſus cela il doit s'attendre à n'être jamais dans une paix durable.

Second point.

SAns la mortification des passions, point de paix durable. La paix du cœur est le seul bien que Dieu a promis à ses disciples & à ses élus en cette vie, l'Evangile & le désir de la perfection les dépouillent de tout le reste, & le centuple qui leur est promis, n'est qu'un centuple de consolations & de paix toute spirituelle; mais par combien d'endroits cette paix peut-elle être troublée ou interrompue? mais se flatte-t'on de l'avoir jamais, ni avec soi-même, ni avec le prochain, ni avec Dieu, tant qu'on aime ses passions, tant qu'on a des désirs immortifiés? En mortifiant ses passions, si on n'a pas encore cette paix, on peut au moins espérer de l'acquérir; pour la troubler il ne faut qu'une seule passion, fût-elle des plus petites. D'où viennent les guerres & les combats au-dedans de nous-mêmes? demande l'Apôtre saint Jacques, sinon de l'empire que nous laissons prendre à nos passions. Vous désirez quelque chose, & vous ne pouvez venir à bout de l'obtenir; *undè bella & lites in vobis? nonne hinc? ex concupiscentiis vestris; concupiscitis & non habetis.* Les désirs déréglés ou les craintes frivoles, sont ces furies que la fable mettoit à la suite des hommes passionnés. Une passion est un démon domestique qui ne quitte, ni jour, ni nuit, on s'inquiette, on s'agite, on se trouble; ce

ont des ſoupçons, des défiances, des juge-ens. Une imagination échauffée ſe fait tou-ours le mal qu'elle craint beaucoup plus rand qu'il n'eſt. Le malheureux Aman ne déſiroit que de ſe faire reſpecter & craindre du fidéle Mardochée, les adorations de tout le monde, la faveur du prince, le gouverne-ment d'un grand empire, d'immenſes richeſſes, une floriſſante famille ne le dédommageoient point du mépris d'un ſeul homme, il ne ſen-toit que cela, il en verſoit des larmes de rage, il s'en plaignoit à ſes confidens, il ne parloit d'autres choſes... *cùm omnia habeam, nihil me habere puto donec, &c.* Combien de Religieux véritablement malheureux qui re-montans à la ſource, ne trouveroient pour cauſe de toutes leurs peines qu'une ſeule paſſion à laquelle ils ſe ſont livrés? On leur a marqué quelque indifférence, quelque ſorte de mépris, ils n'ont point une place qu'ils ambitionnoient, ils ont mal réuſſi dans une petite entrepriſe, ils n'oſeroient pas dire eux-mêmes ce qui les tourmente, ils en ſeroient honteux, on les voit réfléchir, mourir tout vivans. Voilà leur démon, leurs furies, leur maladie, ou la vraie ſource de leur maladie; avec moins de paſſions ils jouiroient de la paix & d'une ſanté parfaite, l'unique reméde à ces accès de la paſſion, ce ſeroit d'en aller faire de bonne grace le ſacrifice aux pieds du Crucifix, & de ne point ſortir delà qu'on ne ſe ſentît calmé.

Nous ne parlons point des grandes passions, supposant toujours qu'elles ne peuvent avoir d'entrée dans le cloître ; l'amour du monde l'attache aux personnes du monde, des intrigues avec les personnes du monde, ce seroit encore toute autre chose ; mais les moindres passions suffisent pour bien tourmenter, l'amitié aussi-bien que l'amour a ses défiances, ses jalousies, ses empressemens de l'esprit ; la vanité tourmente à peu près comme l'ambition, l'antipathie comme la haine, & l'attache aux petites commodités, comme l'attache & le désir de faire une grande fortune.

Nous aurons la paix avec le prochain, si nous vivons avec des personnes sans passions. Nos passions n'empêcheroient pas que la paix ne se pût conserver entr'eux & nous, jamais ils ne prendroient ombrage de nous, toujours nous les trouverions prêts de fléchir, de céder, de souffrir, de nous faire passage ; mais pour peu que quelqu'autres eussent les mêmes vues, les mêmes prétentions que nous, chacun travailleroit pour soi, sans trop d'égard pour autrui. C'est une source nécessaire de guerres & de débats, de soupçons & de défiances, d'intrigues & de jalousies. Le mien, le vôtre, c'est ce que saint Chrysostome appelle principe de toutes les froideurs, on pourroit dire aussi l'origine de toutes les vivacités, d'où naissent ensuite des dissentions parmi les hommes. Pour avoir la

aix il faut de part ou d'autre que quelqu'un cede, ſi l'on n'aime mieux ſe prévenir d'honneur & d'amitié, & diſputer à qui cédera, ce qui eſt la vraie charité. Mais je ne ſuis pas maître de modérer les paſſions d'un autre, au lieu que je ſuis libre de mortifier les miennes, & c'eſt le ſeul moyen de me conſerver dans la paix qui dépend de moi. S'il en coûte de céder, il en coûte toujours moins que d'être dans le trouble. Quelquefois le prochain devient honteux de voir dans d'autres tant de vertus, & d'en avoir ſi peu. On commence auſſi de ſon côté à ſe rendre juſtice, enfin c'eſt là ſuivre le conſeil du Sauveur, *ne redemandez pas ce qui eſt à vous, & ſi l'on vous demande votre manteau, donnez encore votre robe; ab eo qui auſert tibi veſtimentum, etiam tunicam noli prohibere... qui auſert quæ tua ſunt ne repetas.*

Ce ne ſont pas là les ſeuls concurrens qui peuvent troubler la paix des perſonnes paſſionnées; les ſupérieurs, les gens en place, croyent ſouvent qu'il eſt de leur devoir de les traverſer, & d'empêcher qu'elles ne puiſſent ſe ſatisfaire, ils ſont les défenſeurs de l'ordre & de la régle, des droits de ceux mêmes qui prennent le parti de céder; ils craignent qu'on ne s'embarraſſe la conſcience, & la leur s'en trouve chargée.... Les perſonnes indifférentes indignées d'une conduite paſſionnée, & ſans autre intérêt que celui de

l'équité, ne peuvent s'empêcher de parler; c'eſt beaucoup qu'on n'ait pas une ſecrette joye quand la providence les afflige, les humilie, permet de certains écarts qui les couvrent de confuſion, on dit, voilà l'homme qui n'a pas mis ſa confiance en Dieu, il s'eſt prévalu de ſon habileté, de ſon eſprit remuant, de ſes amis, de ſes manéges politiques.... Les vrais amis, ſi l'on en a, gémiſſent & ſe détachent, de crainte qu'on n'attribue à leurs conſeils, ou à leur ſilence les fautes de ceux pour qui ils paroiſſent trop déclarés.... Les ennemis ſe déchaînent & ne gardent point de meſure, ils triomphent de pouvoir juſtifier par la voix publique l'averſion particuliere qu'ils nourriſſent depuis long-temps; enfin un homme paſſionné a autant de maîtres de ſa paix qu'il y a de gens avec qui il a à vivre, il ne ſauroit ſi bien ſe cacher qu'on ne découvre bientôt à quoi il eſt ſenſible, & dès qu'on l'a découvert, on n'a qu'à, pour le jetter d'abord dans le trouble, louer quelqu'autre en ſa préſence, paroître approcher les perſonnes qui l'affectionnent, lui comparer quelqu'un qu'il croit au-deſſous de lui, lui faire ſoupçonner qu'on l'obſerve, ou qu'on ne le juge pas digne d'être obſervé, le voilà interdit, le feu de la paſſion lui monte au viſage, c'eſt beaucoup s'il ne ſe fâche pas, & s'il ne donne pas la ſcéne toute entiere à ceux dont la malignité a voulu le mettre en humeur.

La

la paix avec Dieu. Nous ne parlons pas encore des fautes que la paſſion peut faire commettre, & qui expoſent l'homme à perdre la grace & à le rendre ennemi du Tout-puiſſant; nous parlons de la guerre que Dieu fait ordinairement à ceux qui veulent aller à leur fin indépendamment de lui, & peut-être malgré lui, & cela eſt très-commun aux perſonnes paſſionnées; mais dans cette guerre qui eſt-ce qui l'emportera? ſi c'eſt Dieu, comme la juſtice le demande, quel étrange état que celui d'un homme qui veut toujours avoir ce qu'il ne ſauroit jamais avoir, qui voit échouer ſes meſures les plus ſagement priſes en apparence, qui trahiſſent ceux ſur qui il comptoit le plus, en préſence de qui triomphe celui qu'il vouloit écarter ou détruire! ſi c'eſt l'homme qui l'emporte, s'il arrive heureuſement à ſes fins, n'eſt-ce pas que Dieu renonce à le corriger, ou qu'il veut lui donner ici-bas tout ce qu'il a à attendre de récompenſe, ou bien qu'il le laiſſe s'élever bien haut, afin qu'enſuite ſa chûte ſoit plus éclatante? Tout ceci eſt terrible, & le mot de ſaint Auguſtin n'auroit jamais été plus vrai; *iſta tranquillitas tempeſtas eſt: ce calme apparent eſt une véritable tempête.* Penſons-y donc. Sommes-nous en paix avec nous-mêmes, avec le prochain & avec Dieu? c'eſt que nous ſommes ſans paſſions; ou ſi avec de grandes paſſions & des paſſions ſatisfaiſantes nous

avons la paix, tremblons. Ce ne peut être qu'insensibilité, aveuglement, endurcissement, ce que nous allons dire le fera encore mieux connoître.

Troisième point.

SAns la mortification des passions, point d'innocence assurée. Il n'y a que deux moyens de vivre dans l'innocence, s'y conserver sans la perdre, ou la recouvrer quand on la perdue; l'un & l'autre est très-difficile pour ne pas dire impossible, dès qu'on se laisse aller & emporter à ses passions.

C'est par une passion que tant de personnes, saintes & vertueuses pendant un temps, ont ensuite perdu leur innocence. Saül choisi de Dieu comme le plus accompli des Israëlites, la perdit dès qu'il devint jaloux de David; il avouoit quelquefois que David valoit beaucoup mieux que lui, cependant il attenta plus d'une fois à sa vie, il voulut demeurer roi malgré les décrets de Dieu, il osa consulter les oracles profanes, rappeller les morts de l'autre monde, & dans l'excès de son humiliation il se perça de son épée. David lui-même, cet homme selon le cœur de Dieu, âgé de plus de quarante-cinq ans, s'étant livré lui-même à l'impétuosité d'un mauvais désir, devient adultere & homicide; toutes les graces qu'il avoit reçues du ciel, & tout le bien qu'il avoit pratiqué, ne peuvent l'empê-

cher de tomber, il fut neuf mois entiers sans se reconnoître, & si Dieu ne lui eût envoyé un prophete, celui qui étoit le premier prophete de ce temps-là, peut-être se fût-il endurci. Salomon le plus sage de tous les hommes pendant sa jeunesse, & le plus favorisé de Dieu, même par des apparitions sensibles, fut le plus insensé de tous sur ses vieux jours; l'amour des femmes étrangeres l'aveugla tellement, que pour leur plaire il idolâtra avec elles.... Les pharisiens, gens si religieux à l'extérieur, chagrins des succès de Jesus-Christ & de l'éclat de sa réputation, calomnioient sa doctrine, ses miracles, sa vie, & vinrent même à bout de le crucifier. Dans la compagnie de Jesus-Christ même, Judas après avoir vu & fait tant de miracles, par l'amour de l'argent s'étant premiérement rendu propriétaire, alla ensuite jusqu'à la trahison, jusqu'au sacrilége, & mourut enfin désespéré... Depuis Jesus-Christ, Tertulien, un des plus doctes défenseurs de la religion, jaloux selon quelques-uns de ce qu'on avoit fait Pape à son préjudice, Victor son compatriote & son compétiteur, désolé selon d'autres de ce qu'il n'avoit pas été élevé au moins sur le siége de Carthage, fit parti contre l'Eglise avec les hérétiques d'alors, & personne ne l'attaqua d'une maniere plus vive & plus insolente.... Origéne, cet autre homme si fameux par son zéle & par la pureté de ses mœurs, par l'auf-

térité de ſa vie, par ſes immenſes travaux, par l'honneur d'avoir aidé tant de fidéles à ſouffrir un glorieux martyre, d'avoir confeſſé lui-même Jeſus-Chriſt dans les fers & dans les tourmens, Origéne pour s'être trop confié aux lumieres de ſon grand eſprit, donna dans des erreurs qui le firent excommunier de la plûpart des Egliſes, & laiſſa des diſciples qui pendant bien des ſiécles cauſerent les plus grands troubles qu'on y vit peut-être jamais. L'apoſtaſie publique de tant de Religieux dont la conduite avoit été long-temps édifiante, d'où eſt-elle venue? que d'une paſſion, ou d'ambition, ou d'indépendance, ou d'attache aux plaiſirs ſenſuels qu'ils ne ſçurent pas mortifier dès leur naiſſance; & s'il eſt des apoſtats ſecrets que la ſeule crainte des hommes empêche de faire des éclats, & de manifeſter le dégoût où ils ſont de leur profeſſion & des devoirs de leur état, n'eſt-ce pas là ce qui les a précipités, & ce qui les retient dans une diſpoſition ſi criminelle?

On n'en vient pas tout d'un coup à ces extrémités, on s'engage ſans ſavoir juſqu'où on ira, mais quand on ſe voit engagé on ne veut pas ſe dédire, & ſouvent dans les premieres démarches on ſe ſatisfait par des moyens permis & légitimes, tant que cela ſe peut; mais au défaut de ceux-ci, les moyens les moins criminels d'abord, & puis les plus criminels enſuite, deviennent permis. On com-

ence, pour favoriſer ſes paſſions, d'élargir ſa conſcience, en diſtinguant ce qui eſt grief avec ce qui ne l'eſt pas; mais c'eſt toujours la paſſion qui décide: s'il vient des remords on cherche des livres ou des perſonnes qui les affoibliſſent, mille prétextes frivoles paroiſſent autant de convaincantes démonſtrations, on ne s'attache que par bonté de cœur, par eſtime, par reconnoiſſance, par l'eſpérance des reſſources dans ſon beſoin; on ne s'indigne, on ne médit que par droiture, par juſtice, par zéle ou par charité; on ne déſobéit, on ne ſe révolte, on ne fait des partis que pour maintenir l'ordre, & empêcher les abus d'une tyrannique autorité; on ne veut tout lire & tout ſavoir que pour s'inſtruire ſoi-même, & ſe mettre en état de mieux inſtruire les autres; on n'eſt propriétaire que par eſprit de précaution, & contre les juſtes appréhenſions de manquer du néceſſaire, on ne ſe ménage que de peur de devenir à charge, & de faire ſouffrir les autres plus encore que ſoi-même. En un mot, c'eſt une maxime générale que la paſſion trouble, enyvre, aveugle la raiſon, & dans ſes tranſports ce n'eſt qu'au défaut d'occaſions qu'on eſt redevable du plus ou du moins d'innocence; mais garde-t'on des meſures au-dehors? le cœur en eſt tout corrompu, & ſa corruption eſt preſque toujours d'autant plus grande à l'égard de ce qui ne ſe voit pas, qu'on eſt

plus gêné ſur tout ce qui pourroit s'apperc[e]voir. Malheur à qui ſe reconnoît ici! plus grand malheur à qui avec des paſſions mal mortifiées ne ſe reconnoît pas, & ne veut pas ſe reconnoître!

Sortir de ſes déſordres & recouvrer l'innocence, ce ſont deux choſes guere moins difficiles aux perſonnes paſſionnées; il faudroit d'abord qu'elles ſe convainquiſſent qu'elles ont tort, & là-deſſus elles n'écoutent pas les lumieres d'autrui, & leur propre lumiere les perſuade ou qu'elles ont raiſon, ou qu'elles ne ſont pas ſi déraiſonnables qu'on ſe le perſuade; elles fuyent, elles haiſſent ceux qui voudroient les éclaircir; elles n'apperçoivent pas le mépris que leur attire le ridicule que leur imprime leur déſordre, & comment ſentiroient-elles les playes que ſouffre leur conſcience? il faudroit détacher le cœur, c'eſt-à-dire, faire qu'il fût ſans paſſion pour le ramener à Dieu & au devoir, ſans cela nulle eſpérance de correction ni de pénitence; mais la paſſion même leur fait dire comme à l'aveugle, *je ſuis ſans péché, je ſuis irréprochable; innocens & abſque peccato ego ſum.* Le mal cependant eſt ſi viſible qu'il eſt impoſſible qu'il ne s'en apperçoive quelque choſe; mais il eſt ſi honteux & ſi humiliant, que les coupables n'oſent ſe l'avouer à eux-mêmes, ni à d'autres. Ils ne veulent pas ſe perſuader qu'ils ſoient coupables de donner dans de

pareilles extrémités, ils ſe diſtrayent, ils ne veulent pas deſcendre dans leur propre cœur; dans les examens on s'oublie, on ne ſe conſidere que foiblement, dans les confeſſions on diſſimule, on excuſe, on pallie, jamais de réſolution bien formée ſur tel article pendant pluſieurs années; pénitences, communions, tout n'eſt qu'un tiſſu de ſacriléges, ou bien on laiſſe tout-à-fait les Sacremens; exact ſur tout le reſte, quelquefois juſqu'au ſcrupule, on ſe paſſe tout ou preſque tout, comme les phariſiens qui couloient le moucheron par le tamis, & qui avaloient le chameau. S'il vient quelque bon mouvement dans une retraite, ou bien à la mort d'un ami, ſi l'on apperçoit dans autrui les ſuites fâcheuſes de quelque paſſion que ſoi-même on ne peut s'empêcher de condamner, les engagemens ſont quelquefois de nature à ne pouvoir être rompus que très-difficilement. On craint l'infidélité de ſes complices, on tient à eux de crainte de les aigrir, ou bien l'habitude ſecondée par la paſſion ſe trouve ſi forte qu'on déſeſpere de ſe pouvoir corriger; on attend un miracle de grace, mais quand viendra-t'il? voit-on dans le monde des uſuriers qui reſtituent, des hérétiques qui ſe rétractent, des vindicatifs qui ſe réconcilient de bonne grace, même à la mort? pour n'être pas peut-être ſi fortes & n'avoir pas des objets ſi importans, nos paſſions ſont-elles moins capables de nous damner?

Concluſion à prendre, corriger nos paſſions, les connoître & les combattre.

Pour les connoître il faut faire comme quand on veut découvrir une mine d'or ou d'argent, on creuſe juſqu'à ce qu'on trouve quelque veine de métal, & depuis la veine juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au centre. Vous vous ſentez le cœur agité, preſſé, péſant & chargé ; cherchez ce qui a pu faire naître ce changement, remontez juſqu'à la ſource ; c'eſt peut-être un mot déſobligeant qui vous a été dit ou rapporté, il y a de l'orgueil & de la délicateſſe ; c'eſt le ſuccès d'un rival à qui vous vous meſurez, il y a de la haine & de la jalouſie ; c'eſt un refus qu'on vous a fait, ou des avis qu'on a voulu vous donner, il y a de la préſomption & de l'indépendance ; c'eſt l'abſence d'un ami ou la liaiſon avec quelqu'autres, il y a plus qu'une amitié, qu'une charité bien réglée ; c'eſt une nouvelle triſte & affligeante de quelque diſgrace arrivée dans votre famille, vous tenez donc encore au monde, vous aimez dans autrui les biens & les honneurs auſquels vous paroiſſez avoir renoncé pour vous-même ; c'eſt quelque incommodité dont vous appréhendez les ſuites, vous craignez de mourir, vous n'y êtes donc pas diſpoſé.

On connoît encore les paſſions d'une autre maniere, par les penſées qui ſe préſentent le plus ordinairement à l'eſprit, ou d'elles-mêmes,

quand on va s'abandonner à la réverie ; in s'imagine qu'il eſt en place, qu'il com- ande avec empire, que tout ſe ſoumet à s ordres, ou bien qu'il parle & qu'on l'ap- laudit, c'eſt orgueil & vanité ; l'autre ſe epréſente les perſonnes qu'il affectionne, il epaſſe les entretiens qu'il a eu avec eux, & es démonſtrations qu'il a données, ou qu'il a reçues d'une tendreſſe cordiale & récipro- que, c'eſt attache, ſi ce n'eſt pas encore amour bien formé, & cela peut aller bien loin ; un autre encore ſe nourrit de ſes reſſen- timens, de ce qu'il a répondu, ou de ce qu'il devoit répondre à celui qui a offenſé, c'eſt averſion, c'eſt haine.

Enfin on reconnoît ſes paſſions par les choſes où l'on cherche ſa conſolation quand on eſt dans la peine, ſi l'on revient d'abord à Dieu, ſi l'on ſe conſole par la vue de ſa vo- lonté qui s'accomplit, par la joye qu'on aura à la mort d'avoir ſouffert un peu, ou d'avoir vécu dans l'oubli, dans le mépris, par le bonheur qu'on a de reſſembler en quelque choſe à Jeſus-Chriſt, c'eſt une marque que le cœur eſt plein de Dieu & des déſirs des biens ſolides ; mais ſi on ſe conſole d'une diſ- grace par un ſuccès, d'être mépriſé de ceux- ci par l'eſtime que nous marquent les autres, d'un bien perdu par un autre qui reſte, ce qui fait le ſujet de cette conſolation eſt un indice certain de paſſion.

Maintenant pour combattre les passions il y a des moyens particuliers & des moyens généraux. Les moyens généraux sont la priere, les pénitences, les communions; mais il faut les appliquer à son besoin particulier, prier pour en être délivré, ou pour avoir la force de les combattre, se mortifier pour se punir de ses fautes, & pour empêcher que Dieu ne les punisse en nous livrant à nos propres désirs; dans la communion, dire tantôt comme l'aveugle, *faites que je voye*, tantôt comme la cananée, *mon ame est tourmentée d'un mauvais démon*, tantôt comme le lépreux, *Seigneur, si vous voulez vous pouvez me guérir.*

Les moyens particuliers sont les actions opposées à ce que suggere les passions; douceur envers ceux qui nous offensent, fuite de ceux qui nous captivent le cœur; nulle intrigue, nul mouvement pour ce qui flatte nos désirs, nul de ces entretiens volontaires avec soi-même, qui nourrissent presque autant la passion que la satisfaction réelle qu'on pourroit lui accorder. Dès qu'on sent son cœur agité, chercher dans la foi de quoi le calmer; on me méprise, Dieu m'estimera; on m'ordonne ce qui ne me plait pas, mais c'est Dieu qui me l'ordonne. Je perds un ami, mais le véritable ami c'est celui que je ne perdrai jamais, ami puissant, ami fidéle, ami de tous les temps, ami à la mort, & à la vie, & après la mort.

un reméde à toutes les paſſions en & en particulier pour chaque paſſion, apprendre à ſe poſſéder, n'agir jamais utade, mais par empire, par délibéra- que ce ſoit aſſez pour n'aller pas ſi vîte hoſes même de devoir, de ſentir que le : s'y porte avec trop d'empreſſement, & la paix en eſt tant ſoit peu altérée. De- n, tantôt, ſi la choſe peut être différée, lle ne peut l'être, la faire avec le plus de dération & un peu plus lentement. C'eſt un grand ouvrage, ne point s'en effrayer; éducation, l'habitude de bien des années ne eut ſe ſurmonter que peu à peu. Jamais donc ne perdre courage, ni à la vue du travail, ni à celle des fautes, pourvu qu'elles ne plaiſent pas, & qu'on les condamne d'abord avec deſſein de les réparer, que ce ſoit ici chaque jour le ſujet de nos réflexions & la matiere de l'examen particulier. D'abord attaquer les paſſions qui paroiſſent les plus violentes, & celles qui paroiſſent nous conduire à de plus grandes fautes; s'il en coûte, ſouvenez-vous & n'oubliez jamais qu'on travaille à acquérir la vertu ſolide pour toute ſa vie, & un fond de paix, & de paix que rien ne puiſſe trou- bler, & enfin ſe conſerver immobile dans cette parfaite innocence qui eſt le gage aſſuré de notre félicité éternelle.

SUR LES SCRUPULES.

SCRUPULE vient du mot latin *ſcrupulus*, une petite pierre, un grain de gravier qui ſe gliſſe dans la chauſſure pendant qu'on marche, qui cauſe de la douleur, & qui empêche qu'on n'avance avec autant de facilité, de légéreté, & de liberté qu'on auroit fait.

Quoique le mot de ſcrupule ſe prenne quelquefois en bonne part, comme quand on dit d'un Religieux qu'il ſe fait ſcrupule de violer la moindre de ſes régles, ou d'un ſéculier qu'il ſe fait ſcrupule de ne pas garder les jeûnes de l'Egliſe, ou de tenir des diſcours libres; cependant le ſcrupule ſe prend ordinairement pour une peine de conſcience qui n'eſt pas bien fondée, comme lorſqu'on croit qu'il y a du péché où il n'y en a pas, ou bien qu'on ſe figure le péché plus grand qu'il n'eſt, & qu'on ſe tourmente d'avoir omis une choſe de perfection comme ſi c'étoit un véritable précepte, ou qu'on penſe ne s'être jamais bien examiné, confeſſé, n'avoir jamais bien récité l'Office divin. Nous traiterons briévement de quatre choſes, 1°. de la cauſe des ſcrupules, 2°. du danger où s'expoſent les ſcrupuleux, 3°. des remédes contre les ſcrupules, 4°. de quelques régles que doivent garder les ſcrupuleux.

De la cauſe des ſcrupules.

Les ſcrupules ne viennent pas tous, ni dans tous d'une même cauſe. 1°. Dans les uns c'eſt ignorance, ils n'ont point de principes pour diſtinguer ce qui eſt péché de ce qui ne l'eſt pas, ce qui eſt véniel d'avec ce qui eſt mortel, ce qui eſt conſeil de ce qui eſt précepte, la ſimple penſée d'avec le conſentement. Ils confondent tout cela. Ils volent le bien d'autrui en cent manieres, & ils font ſcrupule d'aller à la Meſſe un jour de fête ſans être à jeun. Quelques-uns après avoir ouï dire qu'il falloit reſpecter la croix, n'oſeroient marcher à terre ſur deux pailles qui formeroient une croix.

2°. Dans d'autres, c'eſt de la petiteſſe de l'eſprit & de la puſillanimité que vient le ſcrupule, ils craignent juſqu'à leur ombre; naturellement vétilleux, ils penſent que Dieu nous traite comme ils feroient d'humeur de traiter les autres; comme ils ne veulent rien faire pour Dieu que ce qu'il faut préciſément, ils tremblent auſſi de n'avoir pas fait préciſément ce qu'il faut, & cette crainte les tient dans une gêne & dans une anxiété étrange.

3°. Le ſcrupule vient de délicateſſe de conſcience dans quelques-uns : auſſi ſaint Grégoire dit, que c'eſt le propre des bonnes ames d'appercevoir des fautes où véritablement il n'y en a pas; cette délicateſſe après tout vaut

mieux qu'une certaine dureté qui fait qu'[illegible] traite tout de bagatelle; l'une méne preſq[illegible] toujours à l'aveuglement; & quelquef[illegible] même elle en vient, l'autre accoutume à n'a[illegible] qu'avec réflexion & attention ſur ſoi-même[illegible] par la crainte d'offenſer Dieu, & cette attent[illegible] tion eſt une ſource féconde de toutes ſortes de biens.

4°. Les ſcrupules peuvent venir de puni[illegible] tion. Dieu permet au démon de nous inquiéter, ou parce que nous avons manqué de compaſſion pour d'autres quand nous les vîmes dans ces pénibles états, & que nous ne tînmes point compte de les conſoler, de les ſupporter, de les animer, de les inſtruire, & c'eſt une punition de juſtice, ou parce que pendant un temps nous avons été trop peu ſcrupuleux; il punit le libertinage de conſcience par une eſpéce de torture qu'il fait ſouffrir à la conſcience même, & c'eſt une punition en partie de juſtice & en partie de miſéricorde, puiſque c'eſt une pénitence & une ſatisfaction ordonnées de Dieu pour des fautes qu'il a pardonnées ou qu'il veut pardonner.

5°. Il y a des ſcrupules d'épreuves que Dieu envoye par pure bonté pour purifier ſes élus, les tenir dans la dépendance d'autrui, & les obliger à ſe faire connoître, leur montrer que d'eux-mêmes ils ne ſont capables que de ſe tourmenter, les déterminer à faire

r Dieu ce qu'ils ne feroient jamais pen-
, ſi ce n'étoit le grand beſoin qu'ils ont
ui, les forcer à le rendre maître de leur
, & à n'attendre leur ſalut, après bien des
ts, que de ſa pure miſéricorde, les dé-
er de mille amuſemens auſquels ils ne
nceroient pas, s'ils les regardoient ſim-
ent comme des imperfections, & qu'ils
es regardaſſent pas comme des péchés
-être griefs.

. Enfin le ſcrupule ne vient aſſez ſouvent
l'entêtement & d'orgueil. Une miſérable
n, quand c'eſt nous qui l'avons trouvée,
plus à nous convaincre que tout ce qui
ut dire par d'autres. Pour nous détrom-
cent fois on a décidé le contraire de ce que
croyons, nous ſommes même demeurés
adés de la ſolidité des raiſons oppoſées
nôtres; mais après un peu de calme nous
nons, comme ſi de rien n'étoit, à nos
ieres difficultés, & l'on nous répéte froi-
ent ce que nous avions reconnu nous-
es pour une objection, & que nous ne
dons plus que comme des ſcrupules. Ce
pas aſſez de la déciſion d'une perſonne
e pluſieurs; il faut voir tout le monde, &
re des confeſſions à tout le monde. Un
me qui ne vous connoît pas, & à qui on
lique ſouvent en ſcrupuleux, c'eſt-à-
, en perſonne qui veut qu'on l'inquiette
u'on donne dans ſon ſens, fait une réponſe

toute propre à cauſer de nouveaux tourmens, on le mérite bien.

Des dangers où s'expoſent les perſonnes ſcrupuleuſes.

Le premier danger, c'eſt qu'elles s'expoſent à ſe damner ; car comme c'eſt notre conſcience qui eſt la régle prochaine & immédiate de nos actions, nous ſommes obligés de faire tout ce qu'elle nous dicte comme précepte, & de ne pas faire ce qu'elle nous défend comme étant un péché ; il eſt donc de la derniere importance de ſe faire une conſcience droite ſur tous ſes devoirs, & rien de plus préjudiciable par cet endroit que les confeſſeurs, les directeurs, & les auteurs qui, par je ne ſai quel zéle, cherchent à faire trouver du péché où il n'y en a point, à donner pour précepte ce qui vraiſemblablement n'eſt pas d'obligation ; ou bien qui dans leurs déciſions ne démêlent pas aſſez ce qu'ils enſeignent comme étant d'obligation d'avec ce qu'ils conſeillent, ce qu'ils déſirent que l'on faſſe & ce qu'ils exhortent à faire, laiſſant à chacun de donner à ce qu'ils prêchent, l'étendue ou les bornes d'obligation qu'il lui plaira.

Le ſecond danger où s'expoſe un ſcrupuleux, c'eſt de ſe dégoûter de ſon état par l'expérience des peines inſupportables & habituelles qu'il ne ſauroit manquer d'y trouver.

Jeſus-

ſt dit que ſon joug eſt doux, & que
ı eſt léger, le ſcrupuleux ſe fait une
ique & inſupportable, il eſt toujours
rtume; toujours un Dieu, les foudres
, prêt de le précipiter dans l'enfer;
ui l'épie & qui eſt aux embûches
ırprendre en faute, & pour le per-
être. Quelquefois on prend le parti
ındonner, on veut ſe mettre plus au
ıelque prix que ce puiſſe être. On
ner que ces peines viennent de la
me, & non point de la mauvaiſe
ı d'un eſprit déraiſonnable. On voit
qui du ſcrupule paſſent en peu de
ıs tenir de milieu, à une eſpéce de
ınage, c'eſt là vraiſemblablement ce
nd le démon quand il forme ou qu'il
es ſcrupules dans l'ame de ceux
: capables de beaucoup de bien. Ce
le l'impoſſibilité d'avoir la paix au-
ıu'en ſe relâchant, eſt une des ten-
:s plus funeſtes qui ſoit dans la vie
. On peut encore ici ajouter le dan-
met un ſcrupuleux de dégoûter les

à qui la gêne viſible de certaines gens de bi
ſert de prétexte pour demeurer toujours d
leur train de vie imparfaite. Un homme
bien, content, égal, & qui a l'eſprit libre
dégagé, donne envie de l'imiter, & perſuad
que le parti des plus hautes vertus n'a rien d
triſte & de difficile.

Le troiſiéme danger qui ſe trouve dans les ſcrupules eſt un danger préſent, ou plutôt une aſſurance préſente de ne rien faire de parfait; car l'attention qu'on a à ſes ſcrupules ôte ou diminue beaucoup toute autre ſorte d'attention, l'oraiſon, l'examen ſe paſſent à toute autre choſe que ce qu'il faudroit; ainſi par la crainte d'avoir mal fait une certaine action particuliere, on fait mal viſiblement toutes ſes autres actions. Voilà un grand profit! ſi le ſcrupule venoit d'un déſir raiſonnable de plaire à Dieu, il faudroit dire, mon Dieu, je ne puis pas croire que des penſées qui me troublent, & qui, pour vouloir trop bien faire, m'empêchent de bien faire le bien, puiſſent venir de vous, je vous abandonne le paſſé & l'avenir, pour ne penſer qu'à bien faire le préſent, bien faire ma priere, ma communion, ma récréation. Un négociant, un homme d'affaire ne ſeroit-il pas fou qui penſeroit ſans ceſſe au compte du paſſé dont quelques articles l'embarraſſeroient, tandis qu'il ne ſongeroit pas à mettre en ordre ſes affaires préſentes, & à ſe mettre en état d'en

tendre un bon compte à l'avenir?

Un quatriéme danger, ou plutôt un quatriéme mal préſent & certain des ſcrupules, c'eſt qu'ils rendent les ſcrupuleux à charge ou pour le moins inutiles aux autres.

A charge à ceux qui ſont dépoſitaires de leur conſcience, & qui ſouffrent également de les voir ſouffrir, & de ſe voir interrogés, inquiétés, interrompus à toute heure, & le plus ſouvent mal-à-propos. L'homme ſe fatigue de dire toûjours, & de n'être ni écouté, ni cru; à charge encore à leurs égaux qu'ils condamnent impitoyablement, & qu'ils voudroient réduire au même terme qu'eux, d'indiſcrétion & d'extravagance.

Inutiles aux autres pour le moins; car quelle joye? quelle conſolation peut me donner dans la vie une perſonne rongée de ſcrupules? elle ſera toujours un fardeau pour ceux qui l'approchent, ſans qu'ils puiſſent en tirer de véritables ſervices; eût-elle toute la vertu, tout l'eſprit, toute la capacité, tous les talens imaginables, c'eſt autant de perdu. Elle eſt ſcrupuleuſe; oſera-t'on jamais lui confier la conduite des autres? & qui eſt-ce qui croira ſûrement prendre d'elle des conſeils? Il ne faut point avoir l'ambition de vouloir jamais ſe mettre au-deſſus des autres, ni la vanité de croire qu'on ſoit propre aux emplois diſtingués dans une communauté ou ailleurs; mais on doit ſe faire un très-grand ſcrupule

de ſe rendre inutile par ſa pure faute, à quelque ce ſoit, & ce ſcrupule certainement auſſi-bien fondé que le ſont mal tant d'autres ſur leſquels on ne veut pas ſe rectifier.

5°. Enfin il eſt dangereux que les ſcrupules ne ménent à une eſpéce de ridicule & de folie, c'eſt ici un mal qui ſe fortifie par l'habitude plus que nul autre, & on ne peut pas dire à quelles extrémités pitoyables il réduit. Les hiſtoires en ſont trop connues. Un certain prêtre ne faiſoit rien autre choſe tout le jour que réciter ſon breviaire, & les jours étoient encore trop courts pour cela. Un autre étoit à la conſécration un demi-quart d'heure pour prononcer les paroles. Quelques-uns pour repouſſer des tentations font du corps, du viſage & des yeux, cent poſtures impertinentes & indécentes; d'autres s'interdiſent toutes ſortes de converſation & de commerce, de crainte d'entendre une parole de médiſance, ou de dire un mot inutile; quelqu'un interrogé quelle heure il étoit, vous ménoit quarante pas loin pour vous montrer le cadran. Que ces perſonnes ſont aimables! qu'il eſt doux de vivre avec elles! & que la ſociété ſeroit agréable, ſi elle étoit compoſée de pareils eſprits! c'eſt faire à Dieu bien de l'honneur de penſer qu'il exige de pareils ſervices; cependant ceux qui en viennent là ont commencé ſouvent par des bagatelles.

Je ne parle pas de ce qui eſt plus rare, & qui ne laiſſe pourtant pas d'arriver, que les ſcrupules deſſéchent le cerveau, troublent la raiſon, ébranlent la tête quelquefois, & forment de vraies altérations d'eſprit.

Des remédes des ſcrupules.

Il faut avant toute choſe tâcher de connoître quelle eſt la cauſe des ſcrupules, non point en général, mais dans ſoi en particulier; car ſuivant la diverſité des cauſes le reméde eſt auſſi différent.

1°. Si le ſcrupule vient d'ignorance, il faut s'inſtruire, & apprendre une bonne fois à quoi nous oblige la loi de Dieu en général dans un certain état, ou bien à quoi elle nous oblige en particulier ſur certaines matieres où nous ſommes d'ordinaire tourmentés de ſcrupules: par exemple, à quoi nous oblige la loi de la confeſſion; à quoi nos vœux nous obligent pour la perfection & pour le précepte; ce qu'il faut pour faire la matiere du péché mortel ſur l'article de la pauvreté; quelle eſt l'attention néceſſaire pour réciter l'Office divin, & ſans laquelle on ne ſatisfait pas au précepte. On n'eſt pas ſur cela obligé de prendre les opinions les plus rigoureuſes, parce que les plus rigoureuſes ne ſont pas toujours les plus véritables; mais les opinions les plus fondées en raiſons, & celles que mettent en pratique les plus gens de bien de

ceux parmi leſquels nous vivons. Il n'eſt à propos de vouloir ſoi-même s'inſtru dans les livres, c'eſt la mer à boire; on trouve ſouvent ce qu'on n'y cherchoit pa de quoi ſe ſalir l'imagination ou ſe donner nouveaux ſcrupules. Et puis comme dans l livres on trouve pour l'ordinaire les raiſo du pour ou du contre, le ſcrupuleux y trou toujours autant de quoi fortifier ſon mal q de quoi le guérir, de même que les perſonn qui ont la conſcience mauvaiſe y trouve preſque toujours de quoi l'élargir, & l'en durcir de plus en plus. Il faut conſulter quelqu'un qui ſoit plutôt habile que bien vertueux, car il s'agit ici d'un point qui demande plus de capacité que de zéle. Le ſaint m'animera mieux au plus parfait, le ſavant me déterminera à ce qui eſt d'une obligation aſſez étroite pour devoir m'alarmer, ſi je ne le fais pas. Il faut conſulter encore des perſonnes qui connoiſſent nos diſpoſitions habituelles, & non point des directeurs paſſagers, parce qu'il s'agit de ſe former ici une conduite habituelle, & que cette conduite habituelle ſert infiniment à connoître ce qui, par rapport à une certaine perſonne, peut être péché ou non.

2°. Si le ſcrupule vient de petiteſſe d'eſprit, il eſt évident dès-lors qu'il faut plutôt ſuivre les lumieres des perſonnes éclairées que les ſiennes propres; mais qui eſt-ce qui veut convenir qu'il ait l'eſprit petit? on pourra le

re par ſa conduite ordinaire dans les
les plus indifférentes ; car ſi l'on apper-
l'on ne ſoit capable naturellement que
ites réflexions avec les autres, qu'on
rmaliſte, exigeant d'eux trop ric à ric
rtains petits devoirs de civilité & d'at-
n, on peut juger à proportion qu'on
peu près tel envers ſoi-même, & ſe
r de ſes lumieres, de même que c'eſt
quelques-uns une raiſon de craindre
s ne ſoient pas aſſez ſcrupuleux que de
ver que dans les choſes ordinaires ils ne
tent de rien, & qu'ils prennent trop ſou-
nt leur parti avec beaucoup d'inconſidéra-
n.

3°. Si le ſcrupule vient de puſillanimité, une crainte décourageante des jugemens de Dieu, d'un attachement de cœur qui fait qu'on eſt jamais content de ſoi-même, il faut s'exer-r à ſe donner de hautes idées de la bonté de Dieu qui n'a pas fait tant pour nous, à deſſein nous perdre & de nous damner qu'il eſt us raiſonnable, & moins capable d'exiger nous rien d'impoſſible, que celui d'entre les mmes que nous connoiſſons avoir le plus droiture, de bonté, & de raiſon ; que ſi ieu avoit envie de nous damner, ce ne ſeroit s en chicanant qu'il le feroit, mais en nous ant à des paſſions qui nous feroient com-ettre des fautes viſiblement énormes ; que eſt aſſez pour croire que Dieu ne demande

pas une chose de nous, que de voir qu'il nous ſoit impoſſible de la pratiquer, ſans perdre notre paix, & ſans nous jetter dans des troubles étranges; que rien n'étant ſi ſouvent répété dans les ſaintes Ecritures, que les promeſſes que Dieu fait à ſes ſerviteurs de leur donner le repos de l'ame, dès-lors il condamne la conduite de tous ceux qui s'alarment plus que de raiſon, que c'eſt à la miſéricorde de Dieu qu'il faut vouloir être redevable de ſon ſalut, plus qu'à l'integrité irréprochable de notre juſtice; ſe demander à ſoi-même, voudrois-je avoir un domeſtique qui eût de moi les ſentimens que j'ai de Dieu, & qui me ſervît avec la même inquiétude & les mêmes appréhenſions que je ſers Dieu? ou bien ſi je faiſois pour un ami ce que je tâche de faire pour Dieu, ne croirois-je pas qu'il dût être content de moi, & me pardonner les fautes que j'aurois pu faire en ne me tourmentant pas hors de raiſon? Enfin ſi c'eſt un crime de manquer de confiance en Dieu, il eſt difficile de ne pas convenir que les ſcrupuleux manquent beaucoup de cette confiance.

4°. Si le ſcrupule vient de délicateſſe de conſcience, d'une crainte filiale de déplaire à Dieu, & de ne pas ſervir un ſi grand maître de la maniere qu'il le mérite, il ne faut pas tout à fait blâmer ni combattre cette diſpoſition, mais il en faut ôter tout ce qui la rend inquiétante. Il eſt certain d'abord qu'une per-

onne qui n'eſt ſcrupuleuſe que par ce principe de vouloir ſervir Dieu avec toute la perfection dont elle eſt capable, aime déja beaucoup Dieu, & par conſéquent qu'elle ne doit point avoir crainte de ſe perdre, tandis qu'elle perſévérera dans cette diſpoſition.

Il faut qu'elle ſe taſſe un grand ſcrupule de certaines infidélités, mais non pas qu'elle les regarde ou comme des péchés mortels dont il ſoit néceſſaire de ſe confeſſer, ou pour leſquels Dieu voulût la damner, mais comme des imperfections, ou tout au plus comme des péchés véniels qu'on peut accuſer, ſi l'on veut, mais qu'on peut auſſi ſans crainte n'accuſer pas; j'ai mal fait à la vérité, mais tout n'eſt pas pour cela perdu, ni déſeſpéré, j'eſpere mieux faire, je veillerai davantage ſur moi-même; voilà ce que c'eſt d'être un homme & non pas un ange, je me confeſſerai de ces fautes là, je n'oſe pourtant pas dire que je ne les ferai plus; je me propoſe de veiller davantage ſur moi-même pour ne les plus commettre, pour les commettre plus rarement, pour ne les jamais commettre de propos délibéré, mais point d'inquiétude, & ſi j'en ſentois trop, c'en ſeroit aſſez pour ne les confeſſer pas; je n'y ſuis pas obligé, j'ai fait une faute, mais ce n'eſt pas un crime, & je n'ai nulle bonne raiſon de croire que c'en ſoit un, je rirois de la ſimplicité d'un autre qui s'alarmeroit d'une choſe pareille, je rirai

de moi-même, & de mon ridicule embarras lorque je ſerai un peu plus de ſens raſſis, plus je me ſens d'envie de bien faire, plus je ſuis aſſuré que j'ai ſujet d'être tranquille, Dieu eſt content, & pourquoi ne le ſerois-je pas ?

5°. Si le ſcrupule vient de punition qu'on ait manqué de charité pour quelqu'autre, ou qu'on ait vécu trop ſelon ſa propre volonté, il faut remercier Dieu des avertiſſemens, quoique rigoureux, qu'il nous donne, compatir à toutes les miſeres d'autrui, afin que Dieu compatiſſe aux nôtres, & le remercier de ce qu'il punit nos infidélités paſſées plutôt par le ſcrupule que par l'aveuglement & l'endurciſſement, & ſe ſervir cependant des autres moyens que nous avons déja donnés, & que nous donnerons encore.

6°. Si le ſcrupule vient d'épreuve, c'eſt une maladie à laquelle Dieu ſeul peut proprement donner le reméde; mais il y a deux grandes raiſons de ſe conſoler dans les ſcrupules d'épreuve. La premiere, c'eſt qu'ordinairement ils ne durent pas long-temps, au moins dans une violence qui les rendent tout à fait inſupportables, & que quand ils font paſſer des ténébres à la lumiere, ils dédommagent bien de la douleur qu'ils cauſent. Ainſi arriva-t'il à ſaint Ignace dans la grotte de Manréſe, il acquit par ſes ſcrupules des lumieres merveilleuſes, & ſur-tout un eſprit de

liſcernement & de paix, qui jamais depuis ne e quitterent d'un moment.

La ſeconde raiſon de ſe conſoler, c'eſt que comme ces ſcrupules ne ſont qu'une épreuve de Dieu, il ne permet pas que ſes amis ſoient éprouvés au-delà de leur force, & qu'ils ſont comme aſſurés que Dieu ne ſouffrira pas qu'au milieu de leurs plus grandes épreuves, & de leurs plus grandes tentations, ils tombent dans aucun péché.

Ce qu'on peut faire en cet état, c'eſt de bien examiner ce que Dieu pourroit demander de nous, & à quel prix il auroit peut-être voulu nous rendre la paix après laquelle nous ſoupirons; & quand nous l'avons connu, ou par nous-mêmes, ou par la direction de quelqu'autre, nous réſoudre à tout, quoiqu'il coûte. Dieu veut qu'on ſe réforme ſur la vanité, ſur la diſſipation, ſur les attaches trop naturelles, quoiqu'elles ne ſoient ni criminelles, ni même tout à fait déraiſonnables; faites ce que vous pourrez pour plaire à Dieu, & ſoyez perſuadé qu'il fera ce que vous déſirerez, & ce que de vous-même vous ne pourriez pas.

Enfin il eſt tant de gens dans qui le ſcrupule vient d'entêtement & d'orgueil, que le conſeil le plus général & le meilleur qu'on puiſſe donner aux ſcrupuleux, c'eſt d'avoir beaucoup de docilité & de déférence pour les ſentimens de ceux qui les conduiſent. Les

Religieux ont un grand avantage à cet égard; car comme ils ont des ſupérieurs qui leur tiennent la place de Dieu, ils doivent dans tous leurs doutes avoir recours à eux, & recevoir leurs déciſions comme leur étant données de la part de Dieu même : il étoit de la providence que Dieu nous fît connoître ſes volontés, il n'a pas voulu que nous les connuſſions ſans en faire quelque recherche; mais il étoit de la providence auſſi de mettre des bornes à cette recherche, & qu'après des ſoins médiocres de connoître le bien & le mal, & une application raiſonnable à faire le bien & éviter le mal, nous puiſſions avoir quelque aſſurance d'avoir fait ſuffiſamment notre devoir, & à l'égard de ceux qui n'auroient pas aſſez de lumiere pour aller apprendre leurs devoirs à la ſource même de la loi, ou bien qui à cet égard ſeroient malades de l'eſprit & de l'imagination. Il étoit encore de ſa providence qu'ils euſſent des perſonnes aux lumieres de qui ils puſſent ſe fier, enſorte qu'ils puſſent être diſculpés devant lui, en lui diſant, je n'ai pu par moi-même bien diſcerner mes devoirs, j'ai ſuivi le conſeil de ceux que vous m'aviez donnés pour me conduire.

Mais dites-vous, ſi j'étois bien convaincu que je fuſſe véritablement bien ſcrupuleux, & que mes peines fuſſent mal fondées, je ne m'en inquiéterois pas, & je ſuivrois conſeil.

On vous répond 1°. que ce langage eſt

t ſemblable à celui des perſonnes les plus têtées, leur premier entêtement eſt de ne vouloir pas appercevoir leur entêtement, les scrupuleux pareillement ne croyent pas l'être.

2°. Vous êtes obligé de croire votre ſupérieur & votre directeur, quand ils vous diſent que vous êtes ſcrupuleux, comme quand ils vous décident que telle & telle choſe vous eſt permiſe ou défendue, autrement votre mal ne pourroit jamais ſe guérir, & vous en reviendriez toujours à dire que les ſcrupuleux ſont obligés de ſuivre conſeil, mais pour vous, que vous ne l'êtes pas. Mais je ne ſais ſi je m'explique bien quand j'expoſe ce qui me fait de la peine, & par conſéquent je ne ſais ſi l'on ne me trompe pas, ou ſi l'on ne me flatte pas par ma faute ?

On vous répond que c'eſt encore au ſupérieur & au confeſſeur à juger ſi vous vous expliquez bien ou non, quand vous lui avez dit les choſes avec deſſein qu'il vous connoiſſe, & que vous lui avez laiſſé une entiere liberté d'éclaircir ce qu'il y a dans votre conſcience qui peut vous donner de l'embarras; vous devez croire ſur ſa parole que vous vous êtes aſſez expliqué, le tenir chargé devant Dieu de tout le mal prétendu dont il vous aura commandé de ne vous point mettre en peine, & vivre en paix. Autrement on ne ſe ſuit pas, on ſe permet cent & cent réflexions embarraſſantes contre l'ordre de ſes directeurs.

& c'eſt là ce que nous nommons orgueil, obſtination, entêtement, & le mal devient incurable.

Des régles que doivent garder les ſcrupuleux.

Outre celles que nous venons de donner en parlant des remédes des ſcrupules, en voici encore quelques-unes qui peuvent leur être d'uſage. 1°. Comme ce ſont les réflexions qui les tuent, il faut le plus qu'ils peuvent ſe donner des occupations qui leur tiennent l'eſprit attaché ailleurs, & rejetter les retours qui leur viennent ſur des choſes auſquelles on leur a défendu de ſonger, comme ils rejetteroient les penſées de blaſphêmes & d'impureté. Il eſt bon auſſi qu'elles confeſſent combien elles ſe ſeront, contre la défenſe de leur directeur, occupées de ces ſortes de réflexions; la crainte des reproches qu'on leur fera les empêchera de s'y livrer au moins ſi librement, ni ſi ſouvent.

2°. Se redire ſouvent, & tenir pour maxime indubitable, qu'une infidélité volontaire commiſe de propos délibéré, peut être d'une conſéquence bien plus dangereuſe que les fautes douteuſes, quelqu'elles ſoient, qui n'étoient fondées que ſur un peut-être, ordinairement aſſez mal appuyé. Ainſi c'eſt à ne point faire de fautes de propos délibéré qu'il faut mettre toute ſon attention, principalement à ſe rendre inviolablement fidéle à la

grace dans les choſes où la volonté de Dieu vous eſt clairement manifeſtée.

3°. Comme la plûpart des ſcrupuleux le ſont ſur certaines choſes, & ne le ſont pas toujours ſur d'autres, ils doivent s'en tenir à une eſpéce de compenſation, & croire que donnant à Dieu plus qu'ils ne feroient il ſe tiendra dédommagé, ſi ſelon l'avis de leur directeur ils lui donnent un peu moins de l'autre.

4°. Comme les ſcrupules roulent plus ſouvent ſur quelques-uns de ces trois points, ou ſur des confeſſions qu'on ne croit pas ſuffiſantes, ou ſur des penſées mauvaiſes auſquelles on craint de prendre plaiſir, ou ſur de certaines ſuites naturelles auſquelles on craint de donner occaſion, il faut finir en diſant un mot de ces choſes.

Si ce ſont vos confeſſions paſſées qui vous inquiétent, que vous vouliez les répéter, ou bien vous avez déja fait quelques confeſſions générales ou vous n'en avez pas fait. Si vous n'en avez pas fait, il n'eſt pas hors de raiſon d'en faire, il faut s'y bien préparer pour n'en avoir pas de ſcrupule dans la ſuite. Si vous avez déja fait une confeſſion générale & que vous vous ſouveniez qu'alors vous l'avez faite avec envie de la bien faire, à quoi bon maintenant recommencer? vos fautes ne vous ſont pas ſi préſentes qu'alors, puiſqu'il y a plus long-temps que vous les avez commiſes. Si vous vous ſouvenez mieux de quelques-unes,

vous vous ſouviendrez moins des autres. Ne ſavez-vous pas que pour avoir l'abſolution de ſes péchés il n'eſt pas néceſſaire de les dire tous, mais ſeulement ceux dont on ſe ſouvient maintenant? s'il y a quelque choſe en particulier ſur quoi vous craignez de ne vous être pas bien confeſſé, dites-le dans une de vos confeſſions.

Pour les penſées mauvaiſes jamais elles ne ſont péchés, à moins qu'on n'y prenne plaiſir. Mais remarquez bien la ſignification de ce mot, *prendre plaiſir*, il dit bien plus qu'avoir du plaiſir, que ſentir du plaiſir. On approche de ma main un tiſon allumé, j'ai chaud à la main, je ſens la chaleur, & même le plaiſir de la chaleur; mais prendre la chaleur dit quelque choſe de plus, c'eſt porter ſa main au tiſon, ou ne pas retirer ſa main quand on le peut.

Prendre plaiſir à une mauvaiſe penſée, c'eſt aller la chercher ou s'en entretenir tranquillement, volontairement, être bien aiſe de l'avoir, lui donner de l'aliment, cela eſt péché.

Pour les ſuites naturelles qui affligent ceux qui voudroient déja être comme des anges, ou bien ce qui les cauſe eſt bien néceſſaire, & alors on n'en eſt point coupable, ou ce qui les cauſe eſt mauvais, & alors il y a péché; ou bien ce qui les cauſe eſt indifférent alors, quoiqu'abſolument parlant on ne

ſoit

ſoit pas obligé de le laiſſer lorſque les ſuites en déplaiſent, il eſt pourtant beaucoup mieux de le laiſſer, & on le doit toujours faire.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor & ego eum coram patre meo qui in cœlis eſt; qui autem negaverit me coram hominibus, negabo & eum coram patre meo qui in cœlis eſt. Mat. 10. 32. 33.

Quiconque ſe déclarera pour moi devant les hommes, je me déclarerai pour lui devant mon pere qui eſt dans le ciel; mais quiconque auſſi me déſavouera devant les hommes, je le déſavouerai devant mon pere qui eſt dans le ciel.

ESTRE timide à faire le mal, avoir peur d'être apperçu à découvert lorſqu'on eſt réſolu de le commettre, rougir de honte & s'aller cacher après qu'on l'a commis, ce ſont des ſentimens naturels que Dieu nous a donnés comme autant de barrieres contre le vice; & ſi nous ne craignions les hommes qu'en pareilles occaſions, le reſpect humain ſeroit ou une vertu, ou la plus ſûre défenſe de la vertu.

Mais quel contraſte étrange & à quoi peut-on l'attribuer! au lieu que dans les premieres années de la vie, lorſque la nature agit encore toute ſeule, nous ne craignons que de paroître méchans & vicieux, & dès que la raiſon commence à prendre le deſſus, il ſemble que nous craignons également d'être ver-

tueux & vicieux. Diſons mieux : quel renverſement étrange ! mille gens ſe font un front d'airain contre cette pudeur naturelle qui fait rougir du crime, & il en eſt très-peu qui ne conſerve juſqu'à la mort quelque choſe de cette mauvaiſe honte qu'on a de paroître pratiquer la vertu.

Qui de nous n'eſt pas ſouvent inquiété, troublé, combattu de ces funeſtes penſées ! ſi je me donne à la haute piété, ſi je ſers Dieu tête levée, ſi je ne ſuis l'exemple des imparfaits, que je n'entre pas dans leurs petites parties, que je rompe à cet égard toute ſociété avec eux, & que je n'applaudiſſe pas à leur conduite & à leurs maximes relâchées; en un mot, ſi je ſuis ce que je dois être, ce que la grace, ce que ma conſcience, ce que mes ſupérieurs & mes directeurs me répetent ſans ceſſe que je dois être; que penſera-t'on ? que dira-t'on ?

Etre agité, ébranlé de ces penſées, quelque humiliant que cela fût, ce ne ſeroit que le moindre mal encore; mais qui eſt-ce qui n'écoute pas ces penſées ? qui ne ſuccombe pas de temps en temps à la force impérieuſe de ces penſées ? c'eſt ce qui eſt inconcevable.

C'eſt donc contre cet eſclavage du reſpect humain, contre cette tyrannie des hommes qui veulent dominer notre raiſon, notre vertu, notre foi, notre religion, qu'il faut nous armer aujourd'hui. Ceux que l'on re-

garde comme les plus acomplis, les plus aimables, en ont peut-être le plus de beſoin, parce que ce ſont d'ordinaire les plus complaiſans. Chaque naturel a ſon foible, comme chaque fruit a ſon ver. Le foible des beaux naturels, c'eſt une certaine molleſſe qui les empêche d'oſer dire, *non*, à quoique ce ſoit qu'on leur propoſe. Ce fut, ſelon ſaint Auguſtin, la premiere cauſe du péché d'Adam; il ne put ſe réſoudre à contriſter, à affliger Eve ſa compagne fidelle & bien-aimée; *noluit contriſtare delicias ſuas.* Fuſſiez-vous donc auſſi parfait que le premier homme dans l'état d'innocence, n'euſſiez-vous point péché dans Adam, le reſpect humain ſuffiroit ſeul pour vous perdre.

Je réduis à deux conſidérations tout ce que je dois vous dire ſur cette importante matiere. Le reſpect humain eſt le vice des enfans, des perſonnes qui ne ſe gouvernent que par imagination, il eſt temps que nous devenions hommes, & que nous nous conduiſions par ſageſſe & par raiſon.

Le reſpect humain eſt le vice des ames foibles, des perſonnes qui n'ont qu'un chriſtianiſme douteux & chancelant. Notre vocation demande que nous ſoyons des diſciples déclarés de la religion, que nous en ſoyons les appuis, les défenſeurs, & s'il eſt néceſſaire les martyrs, ce ſera le ſecond point.

Il faut aujourd'hui nous détromper ſur ce

que le reſpect humain a de faux & d'imaginaire, nous fortifier contre ce qu'il peut avoir de véritable & de réel.

Premier point.

CRaindre où il ne faut pas, & n'avoir pas aſſez de réſolution pour paſſer pardeſſus des craintes mal fondées; au contraire, ne pas craindre où il faudroit, & n'avoir point aſſez de diſcernement pour appercevoir & appréhender le mal où il eſt véritablement & réellement; c'eſt le propre des enfans, & des perſonnes dans qui l'imagination & les ſens dominent preſque toujours au préjudice de la raiſon. Ainſi nous voyons qu'un maſque, une ſtatue, une peinture hideuſe, un cadavre ſans mouvement & ſans vie, un animal à l'attache, une ombre quelquefois leur fait peur; tandis qu'ils manient froidement une arme à feu, un glaive à deux tranchans, & qu'ils jouent avec tranquillité ſur le bord d'un puits ou d'un précipice, où s'ils venoient à tomber, ils ſeroient perdus ſans reſſource. Cela s'appelle une véritable enfance, une conduite digne de compaſſion, & cela ne peut s'appeller autrement. Or c'eſt là préciſément le caractere du reſpect humain; craindre ce qui ne mérite aucune crainte, & ne pas craindre ce qui le mérite infiniment. On craint, dis-je, ce qui certainement ne le mérite pas; car réduiſant les choſes à leur juſte valeur,

mmes recueillis, modeſtes, réſervés, eux envers nos ſupérieurs, appliqués devoirs, fidéles à garder nos vœux & gles, que craignons-nous? & qui crai--nous? Je ne parlerois peut-être pas fait ainſi aux perſonnes du ſiécle; il ſe dans le monde des ennemis déclarés rtu, des gens ſans régle, ſans crainte n, ſans religion. C'eſt aſſez pour s'atti- indignation, leur colere, leur perſé-, que de ne point applaudir à leurs dé-, ou de les condamner ſimplement par re de conduite oppoſée; & comme ce tre des perſonnes d'autorité, des gens ce, on peut à titre ſeulement d'homme ux en craindre d'aſſez mauvais ſervices occaſion. Mais nous, que pouvons-nous re? tout au plus quelque ſigne d'indif- & de froideur, quelque petite raille- uelque plaiſanterie qui ne ſignifie rien, i n'aboutit à rien.

re Seigneur diſoit à ſes Apôtres que la perſécution des hommes ne leur pas perdre un ſeul cheveu de leur tête; *s de capite veſtro non peribit.* Il ne vou- as dire qu'ils ne duſſent rien ſouffrir a défenſe de ſon nom, & pour les inté- e ſa gloire, puiſque peu auparavant il voit prédit qu'on ne garderoit aucune e avec eux, qu'on les dépouilleroit de biens, qu'on leur ôteroit l'honneur, la

liberté, la vie même, & que leurs amis & leurs parens les plus proches, leurs freres, leur propre pere deviendroient leurs plus mortels ennemis. Il vouloit dire ſimplement que tout ce qu'ils pourroient perdre dans ces glorieux combats ſeroit mis en réſerve dans les tréſors de Dieu, & que tout leur ſeroit un jour rendu avec uſure.

Pour nous, c'eſt à la lettre qu'on peut nous dire que nous ne riſquons quoique ce ſoit, non pas même un ſeul cheveu, à remplir tous nos devoirs. En effet, comme dit l'Imitation, que ſont les paroles? que des fléches impuiſſantes qui frappent l'air & qui vont ſe perdre dans les nues; *aërem verberant, ſed lapidem non lædunt.* Ce ſont des épées, ſi vous voulez encore, mais des épées de plomb qui plient à la premiere réſiſtance, & qui ne ſauroient faire des playes mortelles & profondes; *ſagittæ parvulorum factæ ſunt plagæ eorum: les playes qu'ils font ſont comme celles des fléches des petits enfans.* Pſ. 63.

Voilà ce que nous craignons cependant, & de qui encore craignons-nous ces ſortes de petits mépris & de paroles? de gens de qui nous n'avons rien à eſpérer ni à craindre, gens que ſouvent au fond du cœur nous n'eſtimons pas, & qui ne méritent guere en effet que nous les eſtimions. Dans une maiſon quelquefois deux ou trois jeunes hommes ſans ſageſſe & ſans expérience, ſans jugement,

ſans conduite, gens à qui nous nous garderions bien de confier un ſecret, de qui nous ne nous aviſerions jamais de prendre conſeil dans une affaire importante, gens que nous ne mettrions pas en place, que nous ne voudrions pas qu'on employât, ſi l'on s'informoit à nous de ce que nous en penſons, & qu'on nous obligeât d'en dire notre avis en conſcience, nous les connoiſſons trop. Ajouterai-je encore, gens, peut-être, qui nous eſtiment à proportion que nous ſavons les mépriſer, & qui ne ſont pas tant peinés de voir notre régularité & notre ſageſſe, qu'ils ſont jaloux de ne pouvoir atteindre juſqu'à notre vertu, & fâché que notre conduite ſoit une eſpéce de cenſure & de condamnation haute de leur dérangement; car je les défie au fond de ne pas eſtimer la vertu lors même qu'ils ne la pratiquent pas, il faudroit dans eux un renverſement de ſentimens & d'idées, dont il n'y a que des cœurs livrés de longue main au ſens réprouvé qui ſoient capables; c'eſt, graces au Seigneur, ce qui ſe trouve rarement.

A la vérité ſi nous étions bizarres, impérieux, critiques, médiſans ſous un extérieur d'ailleurs compoſé & réformé, ſi dès le jour que nous faiſons profeſſion d'être plus religieux, oubliant ce qu'il nous en a coûté pour le devenir, & combien de temps nous avons eu beſoin que Dieu & les hommes nous ſouffriſſent avec patience, nous voulions d'abord

nous mêler de faire des loix au genre humain & de réduire tout le monde à nos dévotions & à nos manieres; je comprends qu'on peut nous mépriſer, & certes nous le mériterions un peu. Mais ce n'eſt pas de quoi il s'agit. Nous parlons d'un homme qui eſt ce qu'il doit être, qui fait ce qu'il doit faire à petit bruit, & ſans ſe mêler de la conduite de perſonne, à moins qu'il n'en ſoit perſonnellement chargé, d'un homme plus charitable encore que régulier & mortifié, ou plutôt qui fait ſa premiere régle d'être honnête, officieux, charitable; je le répéte, peut-on à l'extérieur lui marquer quelque mépris? je défie qu'au fond du cœur on ne l'eſtime pas, & qu'avec un peu de temps on ne vienne même à le reſpecter, à l'aimer, & peut-être à vouloir l'imiter.

Cependant, dites-vous, n'eſt-il pas toujours triſte & déſagréable de faire parler de ſoi? autre réflexion d'enfant, autre chimere de prétendre qu'on puiſſe ne parler pas. De façon ou d'autre, mettons-nous dans l'eſprit qu'on parlera toujours; les uns parlent, parce qu'ils n'ont pas grand'choſe à faire; les autres par légéreté, & ſimplement pour ſe divertir. Et quand l'homme perdra-t'il cette inclination toute mauvaiſe qu'elle eſt, à juger de tout, à dire ſon ſentiment ſur tout, particuliérement dans les ſociétés où l'on ne manque pas d'eſprit & de vivacité? Et en effet, qui eſt-

i eſt exempt de cette eſpéce d'épreuve?
-on rien de ceux qui ſont irréguliers,
ıx qui s'écartent du devoir? Quand vous
en certain temps vous futes peut-être
nombre, putes-vous vous imaginer
n'ait rien dit, ou ſi la charité empêcha
ne parlât? put-elle empêcher qu'on ne
? qu'on ne ſoupçonnât au moins des
ſ déſavantageuſes? or ne vaut-il pas
: faire parler de vous en bien qu'en

is c'eſt, avons-nous dit, l'autre déſor-
ı reſpect humain, qu'on craigne ce qui
mérite pas, tandis qu'on ne craint pas
i le mérite.
effet, quand je combats le reſpect
ın, quand je vous exhorte à vous met-
ı-deſſus des réflexions & des diſcours
ɔmmes, n'allez pas croire que ce ſoit les
ırs & les penſées de toutes ſortes de
ɲnes, que je veuille ou que je puiſſe
ir que vous mépriſiez : à Dieu ne plaiſe,
oit le comble de l'endurciſſement & de
ıdence, de ſe roidir contre les jugemens
reproches de ſes ſupérieurs, des per-
s ſaintes, vertueuſes, raiſonnables; on
:raindre ceux-là, on doit déférer à leurs
ıens, être jaloux même de leur approba-
non pas préciſément parce qu'ils par-
mais parce qu'ils parlent ſagement &
ont raiſon de parler, & qu'on n'aille

pas dire, ce qui ſeroit une nouvelle enfance, je ne fais point ma cour, je ne veux plaire à perſonne : ceux qui le diſent, ou bien ne réuſſiront peut-être pas, quand ils l'auroient entrepris, ou bien dans la rencontre du plus petit intérêt, ils ne ſe ſouviendront guere de ces inſolentes bravades; on n'en voit point qui du plus haut ne ſachent deſcendre plus bas au jour du beſoin ; il eſt une maniere de faire ſa cour véritablement noble & toute digne des plus grandes ames, c'eſt de tenir une conduite irréprochable, de ſe rendre utile & néceſſaire, & de s'attirer l'eſtime ſans la rechercher.

Mais remontons plus haut, le ſouverain déſordre, la contradiction la plus inſoutenable du reſpect humain & qui montre le plus d'enfance, le moins de raiſon, de ſageſſe, eſt de craindre les hommes & ne pas craindre Dieu, d'appréhender leurs diſcours, & de ne pas redouter l'indignation & la colere de Dieu ; car que peuvent attendre d'un Dieu ſi grand & ſi jaloux de ſa gloire & de ſon rang, ceux qui n'ont point de honte de lui préférer d'indignes créatures ? *cui aſſimilaſtis me, & adæquaſtis & comparaſtis me? avec qui m'avez-vous mis en parallèle? à qui m'avez-vous comparez?* vous dites, ſi je n'entre pas dans les vues & dans les idées des hommes, ſi j'ai le malheur de leur déplaire, que penſeront-ils? que diront-ils? mais ſi vous avez le malheur de

ire à Dieu, que dira-t'il? ajoutez en-
, que ſera-t'il? ce qu'il fera, il vous l'a
fois déclaré; dès le temps préſent il
rira de confuſion ceux qui l'auront mé-
, il renverſera leurs projets de vanité les
x concertés, il ſe ſervira pour les faire
)er dans l'opprobre, des moyens mêmes
ils attendoient leur gloire & leur éléva-
; *diſſipavit Dominus oſſa eorum qui hominibus*
nt, confuſi ſunt, quoniam Dominus ſprevit
Dieu a diſſipé les os de ceux qui s'atta-
à plaire aux hommes, ils ſont tombés dans
onfuſion, parce que Dieu les a mépriſés.
52.

e qu'il fera! au lieu d'un Dieu ſi grand,
'il leur eût été ſi glorieux & ſi doux de
r, il les livrera au pouvoir d'autant de
ns impitoyables qu'ils ſe feront voulu faire
)rotecteurs & d'amis par leur damnable
plaiſance; *pudet metui, naturalem Deum*
gis, mille falſos cogeris: votre crainte vous
rira de honte, vous mépriſez votre Dieu
rel, & vous ſerez forcés d'admettre mille faux
r. Ce qu'il fera? après une vie paſſée dans
tation & dans le trouble, au jour qu'il
ſe rendre juſtice, il ne daignera ni les
nnoître, ni les regarder; *negabo & eum*
n patre meo: je les renoncerai devant mon
Et que deviendront-ils? le corps &
e précipités en enfer, comme ils furent
plices des démons dans leur orgueil, ils

ſeront les compagnons éternels de leurs plus humilians ſupplices.

Voilà ce qu'il faut craindre, & il ne faut craindre que cela : *noli timere eos qui occidunt corpus & poſt hæc non habent amplius quid faciant ; time eum qui poteſt corpus & animam perdere in gehennam : ita dico vobis, hunc time : ne craignez pas ceux qui font mourir le corps, mais qui ne peuvent faire mourir l'ame, craignez plutôt celui qui peut faire périr l'ame & le corps en les jettant dans l'enfer.* Y penſons-nous?

J'y penſe aſſez, dit-on, je ſais tout ceci, je le comprends même ; cependant je ne puis me mettre au-deſſus de mon imagination. Mille fois j'ai formé contre le reſpect humain les réſolutions les plus fortes & les plus raiſonnables ; le jour même, un moment après je me ſuis trouvé vaincu.

C'eſt confirmer de plus en plus ce que je diſois d'abord ; reſpect humain, vice d'enfant, foibleſſe toute d'imagination. Mais croyons-nous en bonne foi que Dieu ſe contente d'une pareille excuſe? je voulois vous ſervir, j'en connoiſſois toute la juſtice & toute l'obligation ; mais qu'eût-on penſé? & qu'eût-on dit ?

Je tremble, je l'avoue, quand je conſidere que la foibleſſe d'un ſaint Laurent, par exemple, n'eût point ſuffit à le juſtifier, ſi après avoir long-temps ſoutenu l'ardeur cuiſante des braſiers allumés, au lieu de ces intrépides

paroles, *tourne, mange il eſt temps;* il eût dit à ſon tyran, tu m'a vaincu, je ſuccombe, donne de l'encens, j'adore tes dieux, mais délivre-moi de cet affreux ſupplice. Quand je ſonge à l'éternelle damnation de ce malheureux dont parle l'hiſtoire de l'Egliſe ancienne & moderne; celui des quarante Martyrs de Sébaſte en Arménie, qui pour ſe délivrer des rigueurs de l'étang glacé, alla chercher la vie dans ce bain d'eau tiéde où il trouva la mort. Voilà des gens à devoir être excuſés, & non pas ceux qui n'auront pu réſiſter à des coups de langue; le Sauveur ne les écoutera pas au jour de ſes vengeances, & l'Egliſe même dans ſes premiers temps ne les auroit réconciliés qu'après de féveres & d'édifiantes ſatisfactions.

Ah! dira le Sauveur à ces vils eſclaves du reſpect humain, ſi des difficultés pareilles aux vôtres euſſent été capables de m'arrêter quand je délibérois ſur l'ouvrage de votre rédemption, ſi j'euſſe dit, me faire homme, monter ſur la croix; que jugeroient les anges? que penſeroient les juifs & les gentils? quelles réflexions feroient les eſprits forts & les libertins dans toute la ſuite des ſiécles? ne nous expoſons point au ſcandale des uns, aux railleries des autres, aux blaſphêmes de pluſieurs, que ſeroit devenu votre ſalut? j'ai paſſé par-deſſus mille conſidérations, afin que nulle conſidération ne pût vous arrêter après

mon exemple; qu'ai-je gagné? jugez-vo
donc vous-même maintenant.

Jugeons-nous en effet, & qu'au mo
après Jeſus-Chriſt nous n'ayons pas moins
courage qu'en eurent avant lui tant de jeun
hommes dont l'Ecriture fait l'éloge. Ce ſero
multiplier au tribunal redoutable le nombre
de nos accuſateurs.

Il eſt dit du ſaint homme Tobie, qu'étant jeune encore, lorſque la multitude couroit à Samarie adorer les veaux d'or que l'impie Jéroboam y avoit élevés comme autant de divinités, il ne rougiſſoit point d'aller ſeul rendre ſes hommages au vrai Dieu dans le temple de Jéruſalem; *ſolus fugiebat conſortia hominum & pergebat in Jeruſalem.*

Daniel & ſes compagnons jeunes comme lui, ne craignoient, ni les défenſes, ni les menaces de Nabuchodonoſor, chaque jour leurs prieres ſe firent comme auparavant. Les enfans de l'illuſtre Matathias n'oublierent jamais la leçon que leur avoit fait leur pere mourant: *mes enfans*, leur avoit dit ce ſaint vieillard, *nous voici dans des temps étranges, des temps de renverſement*, de prévarication & d'orgueil; *nunc confortata eſt ſuperbia, nunc tempus averſionis: joyez donc maintenant auſſi de vrais zélateurs de la loi, & donnez, s'il le faut, juſqu'à votre vie pour ſa défenſe; nunc ergo, ô filii! æmulatores eſtote legis:* vous ne manquerez, ni d'épreuves, ni de perſécutions;

, qu'eſt-ce que l'homme enfin ? & que peut-il us faire ? toute ſa gloire n'eſt que de la boue, il f aujourd'hui & il diſparoît demain : la gloire e ſervir Dieu durera après vous, & votre loire ſera auſſi ſolide & auſſi durable que la ienne ; *à verbis viri peccatoris ne timueritis, gloria ejus ſtercus & vermis eſt, hodie extollitur & cras non invenietur : vos ergo confortamini & viriliter agite, & in lege quia in ipſa glorioſi eritis.*

Reprenons. Victoire du reſpect humain à laquelle nous ſommes d'autant plus obligés que nous devons être non-ſeulement les diſciples, mais s'il le faut les martyrs même du chriſtianiſme, c'eſt le ſecond point.

Second point.

Rien n'a fait plus d'honneur au chriſtianiſme que cette fermeté qui mit les premiers fidéles au-deſſus de toutes les craintes & de toutes les épreuves humaines, ce fut là proprement comme le miracle de la foi, la grace de la foi, & une preuve des plus authentiques & des plus inconteſtables de ſa force toute divine, qu'on vit des gens que ni la perte des biens, ni l'exil, ni les tourmens, ni la mort même ne put ébranler, ni écarter de leur devoir.

Ce ne ſauroit donc être au contraire que par l'affoibliſſement ou la perte du chriſtianiſme & de la grace qui y eſt attachée, par

une véritable infidélité ou par une foibleſſe pitoyable de la foi, que les choſes en ſont aujourd'hui où nous les voyons, & que la ſeule crainte des penſées & des diſcours des hommes arrêtent ſur leurs plus eſſentielles obligations, des chrétiens deſcendans de ceux pour qui l'appareil formidable des maux les plus cruels n'auroit été autrefois qu'à peine un objet de tentation.

Auſſi prenez garde qu'où le reſpect humain domine avec le plus d'empire; à la cour, chez les grands, c'eſt auſſi toujours où l'on trouve moins de foi & de religion, au lieu que parmi le peuple où il y a plus de foi & de religion, on eſt toujours moins dominé par le reſpect humain.

Le vice eſt donc étroitement lié à l'incrédulité, il en eſt le principe ou la ſuite, diſons mieux, il en eſt le principe & la ſuite tout à la fois ſelon cette parole de notre maître ; *comment pourriez-vous rien croire, vous qui cherchez la gloire qui vient des hommes, & qui comptez pour rien celle qui vient de Dieu; quomodò poteſtis credere, ipſi gloriam ab invicem accipitis, & gloriam quæ à Deo ſolo eſt non quæritis.* Le grand malheur, c'eſt que le vice ait paſſé du ſiécle dans le cloître, où le chriſtianiſme s'étoit réfugié comme dans un aſyle, & le ſouverain malheur, ſeroit qu'il s'inſinuât juſqu'à ceux qui par profeſſion doivent être diſciples & maîtres du plus parfait chriſtianiſme.

Quoiqu'il

Quoiqu'il en ſoit, jamais les Religieux, diſciples & apôtres du fils de Dieu, ne ſoutiendront cette double qualité, s'ils ne ſe mettent au-deſſus des conſidérations humaines. Un vrai diſciple de Jeſus-Chriſt n'a point d'autre modéle que Jeſus-Chriſt, il n'aſpire à rien de moins qu'à ſe rendre une copie fidelle de ſon maître, rien de médiocre ne le ſatisfait. Or qui voudra régler ſa conduite & ſes mœurs ſur l'opinion du commun des hommes, même en religion, ſoutiendra-t'il long-temps cette haute vertu ? diſons la vérité. En religion comme dans le monde n'eſt-il point une foule de gens déréglés ſans piété, ſans religion, ſans raiſon quelquefois & ſans conſcience ? mais la multitude auſſi n'eſt pas toujours, & ne ſauroit être des gens bien morts à eux-mêmes, ni bien parfaits.

Dès-là donc que je voudrai plaire à la multitude, ou que je craindrai de lui déplaire, il eſt néceſſaire que je me borne au dégré de vertu dont ils ſe contentent la plûpart, ſans que j'oſe m'élever plus haut, que je prie comme la multitude, que je ſois régulier comme la multitude, que j'obéiſſe comme la multitude ; & d'où vient en effet, ſinon delà qu'on voit ſi peu de perſonnes marcher aujourd'hui ſur les traces des Saints, même dans les communautés les plus réglées ? Le défaut de courage y a beaucoup de part, il en faut convenir ; mais on ſe donneroit du courage,

ſi c'étoit ſe diſtinguer de la multitude que d'en avoir pas, & rien ne l'ôte davantage que cette crainte malheureuſe de ſe ſinguliſer.

Cette conſidération de l'impoſſibilité de ſe rendre jamais parfaits avec le reſpect humain, fera peut-être peu d'impreſſion ſur quelques-uns, parce que leur parti, à ce qu'il ſemble, eſt pris il y a long-temps de renoncer à la haute perfection. Mais dominés du reſpect humain, autant qu'ils ſe rendent incapables des grandes vertus, autant ne courent-ils pas riſque de donner quelquefois juſques dans d'aſſez grands déſordres : il ne faudroit pour cela qu'un ſeul homme vicieux à qui on ſe lieroit d'inclination ; & dans quelle ſociété ſainte ne peut-il pas ſe trouver au moins quelque judas ? je ſais qu'on ne va juſqu'au plus grand mal que par dégrés. D'abord ce ne ſont que des irrégularités qu'on ne ſe reproche qu'à grande peine ; mais bientôt on paſſe à d'autres devoirs plus eſſentiels qu'on ne viole pas avec plus de ſcrupule, on ſe fait des maximes, des principes ſur la charité, ſur l'obéiſſance, ſur le zéle des ames, ſur la pauvreté, ſur la pureté peut-être. Des gens auſſi éclairés que doivent l'être de grands théologiens & d'habiles prédicateurs, voudroient-ils offenſer Dieu gratuitement, & riſquer de ſe damner ? admirable raiſonnement ! comme ſi la pratique répondoit à la ſpéculation, ou

que pour s'autoriſer dans ſes pratiques vicieuſes, on manquât d'eſprit pour trouver en ſpéculation de quoi s'appuyer. Mais je ne crains point de le dire, les plus ſavans même ſont de mauvaiſes régles à ſuivre, s'ils ne puiſent leurs lumieres au pied du Crucifix. Jeſus-Chriſt eſt notre modéle, il n'y a de vrais ſavans que ceux qui l'ont le plus étudié.

Finiſſons par donner quelques remédes & quelques pratiques contre le reſpect humain. Le grand remède, c'eſt l'amour du mépris & de l'opprobre pour le nom de Jeſus-Chriſt. Ce qui donne cet amour, c'eſt l'eſtime qu'on doit faire ſelon l'eſprit de l'Evangile d'une perſécution injuſte ; *beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam : bienheureux ceux qui ſouffrent perſécution pour la juſtice.* Quelle grace au jugement de tous les Saints ? & à quel prix ne l'euſſent-il pas volontiers achetée ? Rappellons ici tout ce que tant de fois on nous a dit du bonheur du martyre. La victoire domeſtique de tout ce qui s'oppoſe à notre vertu eſt ce qui y prépare, & ce qui le mérite en quelque ſorte, ſi rien peut jamais le mériter.

Quant à la pratique, la premiere démarche eſt, quelque part que nous allions, de nous déclarer d'abord hautement pour être ce qu'il faut être. Qui commencera à vouloir compoſer ne reviendra jamais où il faut, ne fût-ce que par la crainte de paſſer pour inconſtant.

La ſeconde eſt de faire toujours ſociété avec les plus gens de bien, après que nous les aurons connus. Avec les méchans, dit ſaint Auguſtin, on rougit de ne pas leur reſſembler. *Il y a une eſpéce de charme inſurmontable à s'entendre dire de compagnie, allons, faiſons. On n'a plus honte que de ne pas perdre toute honte ; ô ſeductio mentis inveſtigabilis ! cùm dicitur eamus, faciamus, pudet non eſſe impudentem.* Par une eſpéce de diſpoſition ſemblable & contraire tout à la fois, avec des perſonnes d'une haute vertu, on a honte de n'être pas aſſez religieux ; *pudet non eſſe religioſum.*

Servons-nous, contre le reſpect humain, même du reſpect humain. Si dans les premiers temps nous avions peut-être peine à les trouver d'abord, ces gens de bien du premier ordre, condamnons-nous plutôt à une eſpéce de ſolitude juſqu'à ce que Dieu nous les adreſſe. C'eſt imiter les premiers fidéles, quand ils quitterent les villes où ils croyoient que Jeſus-Chriſt n'étoit plus ſi bien ſervi, pour chercher un aſyle dans les déſerts. Notre déſert, c'eſt notre chambre, aimons-la. Ne prenons nos récréations qu'avec le gros de la communauté ; c'eſt dans les converſations particulieres & recherchées que le reſpect humain fait les playes les plus mortelles ; en public, ſous les yeux des plus ſages d'une maiſon, tout inſpire la ſageſſe & la réſerve. Heureux

près tout quand au prix d'un peu moins de joye & de liberté, nous devrions acheter la conſervation de nos bons ſentimens, & de notre zéle pour la perfection. Les joyes pures & pleines ne ſont que le partage des bienheureux dans la gloire.

SUR LA VERTU SOLIDE.

Aſſimilatur viro ſapienti qui ædificavit domum ſuam ſuprà petram.

L'homme vertueux doit reſſembler à l'architecte ſage qui bâtit ſa maiſon ſur le roc. *En ſaint Mat. ch. 7.*

TOUS bâtiſſent en ce monde, mais tous ne bâtiſſent pas avec la même ſageſſe, ni avec la même ſolidité. Les uns, dit le Sauveur, élevent leur édifice *ſur la pierre ferme, ſuprà petram;* les autres travaillent ſur la terre, *ſur le ſable mouvant, ſuper arenam.* Mais la ſuite fait bientôt connoître quel eſt l'homme ſage & quel eſt l'homme inſenſé; car *les pluyes viennent à tomber, les vents ſoufflent, les rivieres ſe débordent; deſcendit pluvia, venerunt flumina, flaverunt venti :* & tandis que la maiſon de l'un *demeure fixe & inébranlable, & non decidit;* celle de l'autre *ſe trouve renverſée, & l'on n'y voit plus que de pitoyables débris; cecidit & fuit ruina illius magna.*

Il nous importe donc infiniment de bâtir d'une maniere ſolide, de s'étudier de toutes

ſes forces à acquérir les vertus ſolides & parfaites, c'eſt-à-dire, que dans l'univerſalité, dans le genre, dans la totalité des vertus, il faut nous attacher principalement à celles qui ſont les plus parfaites & les plus ſolides. Ce n'eſt pas tout, il faut encore que dans chaque eſpéce de vertu nous nous attachions à ce qu'elle a de plus ſolide & de plus parfait.

Ainſi donc s'étudier aux vertus ſolides, dit deux choſes tout à la fois que nous allons expliquer dans les deux parties de cet entretien. La premiere eſt de prendre toujours pour objet de nos entrepriſes les plus ſolides vertus. La ſeconde eſt dans chaque vertu particuliere de nous appliquer toujours à ce qu'elle a de plus ſolide; la vertu ſolide & le ſolide de la vertu, deux points qu'on nous recommande également, & qui renferment un grand nombre d'inſtructions importantes.

Premier point.

CHaque vertu peut monter à un certain dégré de force & d'élévation qui la rende en ſon genre, & à ſa maniere, une vertu ſolide & parfaite. Ainſi dans le ſiécle même on trouve en pluſieurs perſonnes, de la foi, de la charité, de la crainte de Dieu, de la religion, de la dévotion, de la fidélité, de la juſtice, de l'attache aux devoirs d'état, qui pour n'être pas toujours du premier ordre n'en ſont pas moins des vertus louables, & à certains égards

dignes de l'approbation de Dieu & de ſes récompenſes.

Mais dans la comparaiſon des unes avec les autres, il eſt vrai cependant que de certaines vertus méritent à bien plus juſte titre le nom privilégié, & la qualité glorieuſe de vertus ſolides & parfaites. Telle eſt, par exemple, cette haine ſalutaire de ſoi-même, & cette abnégation continuelle de tout ce qui dans ſoi-même ſert d'appui aux paſſions & à l'amour propre. Telle eſt la réſignation & l'abandon total de tous les intérêts humains aux conduites de la providence, quoique ce ſoit que Dieu ordonne ou qu'il permette. Tel eſt encore cet amour reſpectueux pour Jeſus-Chriſt, qui en vue de lui & par pure conſidération pour lui, fait aimer juſqu'à la croix & juſqu'à l'opprobre dans le concours d'une égale gloire de Dieu. Telle eſt enfin cette fidélité ſinguliere à tous les mouvemens de la grace qui vient de la détermination d'être tout entier à Dieu, & qui ne ſouffre volontairement, ni dans l'eſprit, ni dans le cœur, rien d'inutile, rien de bas & d'imparfait. On pourroit en apporter bien d'autres exemples. Or l'importance d'acquérir ces vertus-ci préférablement aux autres, & l'avantage que nous leur donnons ſur toutes les autres vertus, vient particuliérement de trois endroits.

Premiérement, c'eſt qu'en les acquérant on acquiert toujours avec elles beaucoup d'au-

tres vertus, & quelquefois même toutes les vertus. Secondement, c'eſt qu'elles ſont des preuves inconteſtables, & non ſuſpectes de la ſincérité & de la ſolidité de toutes les autres vertus. Troiſiémement enfin, c'eſt qu'elles ſervent comme de pierre de touche & de régle du diſcernement infaillible des graces & des faveurs céleſtes qui paroiſſent être les récompenſes de toutes les autres vertus.

Non, on n'acquiert point, je dis plus, on ne travaille point fortement à acquérir une ſeule de ces vertus hautes & principales, qu'on n'acquiere en même temps, & preſque ſans s'en appercevoir, une multitude d'autres vertus. Raiſon de cela! c'eſt qu'elles ont pour principe & pour reſſort, ſi je puis parler ainſi, un motif général & ſi étendu, qu'il embraſſe ſeul tout le reſte avec elles. Les vertus particulieres ont des motifs particuliers qui peuvent ſe réduire & ſe borner à en perſuader la pratique, ſans porter à rien de plus. Je puis aimer la chaſteté & la tempérance, ſans aimer l'abjection & la pauvreté, aimer la charité & la régularité, ſans trop aimer le travail & la pénitence, aimer au contraire la peine & l'auſtérité, ſans trop aimer l'obſcurité & la dépendance. Mais je ne puis me haïr ſincérement moi-même, vouloir être à Dieu autant qu'il le mérite, ou imiter parfaitement Jeſus-Chriſt, ſans que je devienne humble, patient, obéiſſant & cha-

régulier & pauvre, chaſte & mortifié
la fois. Une ſeule de ces vertus par la
& par l'étendue de ſon motif, me déter-
à tout le reſte, j'acquiers tout le reſte
quérant,

ſſi ſaint Ignace dans ſon excellent livre
exercices, où il réduit comme en art la
iere de ſanctifier toutes ſortes de per-
nes & de conditions, rapporte toute la
duite des ames à deux grands principes.
n, que l'homme & tout ce qui environne
omme n'étant que pour Dieu, tout ſon bon-
eur & toute ſa gloire dépend de ſervir Dieu,
le s'attacher Dieu; d'où l'on infere quel
malheur c'eſt que de le perdre, & combien
il importe de revenir à lui quand on s'en eſt
éloigné; voilà comme on peut avoir la baſe
du détachement parfait & de toutes les œu-
vres de pénitence. L'autre principe, c'eſt
que Jeſus-Chriſt a été donné aux hommes
pour unique modéle; d'où il s'enſuit qu'on
n'aura part à ſes graces & à ſa gloire,
qu'autant qu'on ſe ſera rendu ſemblable à lui
dans ſa conduite. C'eſt le premier mobile de
toutes les vertus chrétiennes. Toutes les ré-
flexions acceſſoires, on en fait abſtraction pour
ſe borner uniquement à ces deux points cardi-
naux. Selon ſa méthode tout doit deſcendre
delà.

Remarquez encore, je vous prie, & c'eſt
la ſeconde réflexion, que quand on a à faire

l'éloge des plus grands Saints, au lieu d'éta
ſucceſſivement l'hiſtoire de leur vie &
leurs actions particulieres, la meilleure m
niere eſt de s'attacher uniquement à qu
qu'une de ces vertus du premier ordre,
ces vertus générales, nobles & ſingulieres, q
ayant fait comme leur caractere perſonnel
rien n'eſt plus facile enſuite que d'y rappor
ter ce qu'on lit d'eux de plus éclatant. Ainſi
le zéle pur de la plus grande gloire de Dieu
dans ſaint Ignace; dans ſaint François d'Aſſiſe,
ſon affection tendre au Dieu pauvre & cru-
cifié; dans ſaint François de Paule, ſon humble
& généreuſe ſimplicité; dans ſaint François
Xavier, l'étendue immenſe d'un cœur tout
brûlant du ſalut des ames; dans ſaint François
de Sales, cette force mêlée de douceur & de
ménagement, ont formé ces grands hommes
que nous admirons. Ils ont tout fait & ne
paroiſſent faire qu'une ſeule choſe.

Si vous me demandez d'où peut venir en-
core cette liaiſon comme néceſſaire d'une vertu
principale avec toutes les autres vertus ſubal-
ternes, c'eſt que l'obſtacle général à l'acquiſi-
tion des vertus particulieres n'eſt que la peine
de ſe gêner & de ſe contraindre. Or en s'appli-
quant à une ſeule vertu héroïque, on con-
tracte l'habitude de ſe vaincre par les endroits
les plus ſenſibles. Le reſte ne coûte que de
légers efforts en comparaiſon; l'eſprit & le
cœur ſe trouvent maniables & flexibles à toutes

les diverſes impreſſions qu'on veut qu'ils prennent enſuite ſelon les différentes occaſions. Mais pourſuivons.

Une autre prérogative des vertus ſolides & parfaites, c'eſt, avons-nous dit, qu'elles ſervent de preuve inconteſtable de la pureté & de la ſolidité de toutes les autres vertus; on ne ſauroit douter avec raiſon qu'un homme véritablement mort à lui-même, attaché de tout ſon cœur à Dieu & à la croix de Jeſus-Chriſt, s'il eſt charitable, zélé, dur à ſon corps, dévôt, ne le ſoit ſincérement & par vertu. Dans quelqu'autre on pourra ſoupçonner que ce ſoit naturel, tempérament, éducation, recherche de la gloire ou de quelqu'autre intérêt caché. Une vertu ſolide & ſouvent miſe à de certaines épreuves, ôte d'abord tout l'équivoque; & les plus imparfaits en religion, que dis-je? les gens du monde même tout mal intentionnés, tout médiſans, tout portés qu'ils ſont à interpréter en mauvaiſe part, ne ſauroient s'empêcher de lui rendre juſtice. Ainſi en jugerent après les ſolitaires, les plus habiles docteurs, les Evêques aſſemblés dans un Concile à l'occaſion du fameux Siméon Stylite, lorſqu'ils lui eurent ordonné de quitter ſa colonne, & de renoncer à un genre de vie ſi nouveau & ſi frappant; ſans murmure, ſans retardement, ſans repréſentation, ſans réplique, s'étant mis d'abord en devoir de deſcendre, ils ne purent

penſer qu'une docilité ſi grande, une o
ſance & ſi humble & ſi pleine de ſimpli
pût venir d'ailleurs que de l'eſprit de D
d'où ils conclurent que le reſte lui étoit
piré par le même eſprit, & qu'on pouvo
laiſſer agir en liberté. Nous-mêmes en
ſans cela pouvons-nous jamais nous b
aſſurer de ce que nous ſommes devant Die
& des divers motifs qui nous font agir. D
zéle ne vient-il pas d'activité naturelle ?
travail de vanité, la régularité d'envie d
s'avancer, faute d'un certain mérite. Mais dès
que notre conſcience pourra nous rendre té-
moignage que nous ne refuſons rien à Dieu
de ce qu'il déſire, ou que plus d'une fois nous
ſommes allés nous-mêmes au-devant de la
croix & des humiliations du Sauveur, lors
même qu'avec gloire & avec ſuccès nous
entreprendrons enſuite de grandes choſes, la
préſomption, le préjugé ſera pour nous, &
ce préjugé ne pourra guere nous tromper.
Achevons.

Les vertus ſolides & parfaites, avons-nous
ajouté en dernier lieu, ſont comme la pierre
de touche, & la régle infaillible du diſcerne-
ment des graces & des faveurs qui viennent
de Dieu véritablement, & qui ſemblent être
la récompenſe des autres vertus. L'état inté-
rieur de ſainte Théréſe, & les choſes extra-
dinaires qui ſe paſſoient dans elle, furent
long-tèmps en Eſpagne un grand problême

pour de très-habiles gens de ce temps-là; & en effet, dans les premieres années de ſa retraite, quoique Dieu ſe manifeſta dès-lors, néanmoins à voir les peines qu'elle avoit à rompre de certaines attaches, qui, quoiqu'exemptes de crimes, l'occupoient néanmoins & la retenoient captive, il eût été difficile de prononcer juſte ſur la ſolidité de ſes extaſes, de ſes apparitions, de ſes révélations; mais quand ayant renoncé généreuſement & ſans réſerve à toutes ces amitiés frivoles, on la vit ne s'affectionner plus qu'à Dieu ſeul, quand on vit avec une ſanté toujours traînante, & un eſprit naturellement élevé, & un ſi grand attrait pour l'humilité, la dépendance & la pénitence la plus auſtere; quand dans les longues & injuſtes perſécutions qu'on lui ſuſcita ſur la réforme de ſon Ordre & ſur ſes divers établiſſemens, on la vit toujours égale, toujours tranquille ſous les ordres de la providence, toujours prête à entreprendre ou à recommencer lors même qu'elle avoit le plus mal réuſſi, ou que tout ſembloit déſeſpéré; les incrédules, les eſprits forts ne revinrent pas ſi vîte; mais les plus ſaints perſonnages d'alors, Pierre d'Alcantara, François de Borgia, Baltazar Alvares la raſſurerent, & contre l'avis de mille autres ne douterent plus, ni de la vérité, ni de la ſolidité de tout ce qu'elle rapportoit; l'Egliſe depuis a décidé ce problême & prononcé en ſa faveur.

C'eſt mal connoître Dieu que de croire qu'aujourd'hui même ſon bras ſoit racourci, ou qu'il ne faſſe rien de ſemblable à ce qui ſe raconte des ſiécles paſſés. Mais quoique Dieu ſoit le maître abſolu de ſes graces, & que les plus indignes même puiſſent n'en être pas toujours tout à fait exclus, c'eſt être ſage de ſuſpendre ſon jugement & de douter qu'il les faſſe, quand on n'y voit pas une ame préparée par ces éminentes & ſolides vertus, l'oubli de ſoi-même, la mort entiere à tout ce qui flatte la nature pour vivre attaché à la croix de Jeſus-Chriſt.

Appliquons-nous donc de toutes nos forces à ces vertus ſolides & parfaites. Imitons les négocians, non pas ceux qui par une longue ſucceſſion de beaucoup de petites emplettes eſperent établir une puiſſante maiſon, il eſt rare qu'ils y parviennent; mais ceux qui attendent leur fortune de quelques grandes entrepriſes, il ne faut qu'un ou deux voyages de long cours pour les enrichir; il eſt néceſſaire de tout riſquer, de tout expoſer, & de s'expoſer eux-mêmes quelquefois à mille inévitables dangers; ils ne laiſſent pas de le faire, on ne les voit pas reculer. Mais notre condition eſt beaucoup meilleure que la leur; ils ne ſont jamais aſſurés de réuſſir, & nous le ſommes toujours, ſi nous ne nous épargnons en rien; ou s'il arrive que nous mourrions dans le combat, dans la courſe, c'eſt une

eſpéce de martyre par la détermination précédente de nous immoler lentement à la gloire & aux volontés du Tout-puiſſant.

Au reſte, plus nous ſommes partagés par nos miniſteres, plus nous ſommes obligés de réunir toutes nos vues & toutes nos forces vers un ſeul objet, mais un grand objet; il n'en coûte pas plus. Il en coûte bien moins à l'eſprit de rapporter toute ſon attention à une ſeule vertu, quelque étendue qu'elle paroiſſe, que de la diviſer entre une multitude de pratiques, & de petites réflexions qui ſe trouvent comme incompatibles avec l'application aux études, au travail, au ſoin de mille autres choſes qu'on nous confie.

Il en coûte beaucoup plus à la vérité pour ſe vaincre en tout & continuellement, que pour ſe vaincre par intervalles & à repriſe. Mais déja on nous l'a tant dit, cela n'a qu'un temps, après quoi on entre dans le large, on ne trouve plus de peine à rien, ou bien l'on aime ſa peine. Au lieu que ne voulant être vertueux qu'autant qu'il faut, & que quand il y auroit du danger à ne le pas être, toute la vie ce ſont des difficultés nouvelles : jamais on ne goûte les conſolations des ames pures & élevées, & faute de ces conſolations, toujours le joug paroît péſant, heureux encore ſi comme il arrive d'ordinaire, las & dégoûté, rebuté d'un état où l'on a beaucoup de peine & peu de plaiſir, on ne prend pas le parti de

vivre & de mourir imparfait, & par-là quoi n'eſt-on pas expoſé ?

Mais on ne demande pas ſeulement q nous nous appliquions aux vertus ſolides, veut encore que nous nous appliquions ſolide des vertus, c'eſt le ſecond point.

Second point.

DAns chaque vertu on peut diſtinguer ce qui en fait le corps, pour ainſi dire, & ce qui en fait l'ame ; c'eſt-à-dire, l'extérieur, l'écorce, la ſuperficie, d'avec l'intérieur, l'eſprit, le fond le plus caché de la vertu.

S'appliquer donc au ſolide de la vertu, c'eſt ſe bien pénétrer de ce qu'elle a de plus ſubſtantiel, de plus profond, & s'y affectionner de tout ſon pouvoir, c'eſt ce que le Pere Surin appelle quelque part la partie de l'ame la plus intime à la plus intime partie de la vertu.

Par-là n'autoriſons-nous point peut-être le libertinage & l'illuſion de tant de Religieux imparfaits, qui négligent cette multitude de petits devoirs extérieurs que nos régles ne laiſſent pas de nous recommander, pour s'attacher, diſent-ils, à quelque choſe de plus eſſentiel & de plus ſolide. On peut répondre qu'outre l'obligation d'édifier les autres qui ne voyent pas ce qui ſe paſſe dans l'ame, l'extérieur de la vertu ſert de mur, de défenſe, & comme de ſauve-garde à l'intérieur ; & nous

venons

venons de répondre que l'intérieur, s'il eſt bien formé, ne tarde pas à réformer & compoſer l'extérieur, par la liaiſon néceſſaire qu'ont les vertus principales avec les vertus ſubordonnées. Si l'extérieur ne ſe réforme pas, c'eſt par conſéquent que l'intérieur même n'eſt pas trop bien formé. Le jugement peut être faux, mais il n'eſt pas tout à fait téméraire.

Mais il faut toujours beaucoup plus s'appliquer à l'intérieur de la vertu; pourquoi? parce que c'eſt là ſinguliérement ce qui en fait le mérite, ce qui en diminue la difficulté, ce qui en aſſure la fermeté.

Un grand intérieur, une étroite liaiſon, un principe de grace fait toujours un grand mérite. Ce n'eſt pas à dire qu'on ne mérite quelque choſe quand on agit en grace, quoiqu'on n'agiſſe pas par un principe ſi pur & ſi élevé. Mais n'eſt-on pas bien à plaindre aux yeux de la foi de pouvoir accumuler d'immenſes tréſors, & de ſe contenter d'amaſſer quelques viles piéces de monnoye? c'eſt la folie que déplore ſaint Paul, quand il ſe plaint que pluſieurs, ſur la pierre fondamentale qui eſt Jeſus-Chriſt, au lieu de bâtir d'or, d'argent ou de pierres précieuſes, n'élévent que des maiſons de paille & de boue, où le feu jaloux & vengeur de la juſtice divine, trouvera beaucoup de quoi purifier & de quoi conſumer.

Mille petites raiſons, mille retours d'intérêts propres & temporels ou ſpirituels nous font pratiquer le bien. Elargiſſons, dilatons notre cœur, élevons nos vues, prenons l'eſſort, n'agiſſons que par le pur motif de plaire à Dieu, à l'excluſion s'il ſe peut de toute autre conſidération; c'eſt ce qui a élevé ſi haut les Saints dans la gloire, c'eſt ce qui, ſans parler encore de l'union ſainte de l'humanité de Jeſus-Chriſt à la divinité, auroit rendu juſqu'au moindre de ſes ſoupirs d'une valeur ineſtimable. La ſainte Vierge ſans être qu'une pure créature, n'eſt devenue la reine de tous les Saints, que par cette conſtante fidélité à tout renfermer ce qu'elle faiſoit dans ce déſir général de plaire à Dieu, & de ſe conformer aux deſſeins de Dieu ſur elle pour ſa ſanctification. En ſe perdant ainſi, on ne ſe retrouve que mieux, on mérite davantage en oubliant qu'on mérite; & ſi l'on ſe ſouvient malgré ſoi que l'on mérite, on n'en a de joye que parce que mériter n'eſt autre choſe qu'acquérir un droit toujours nouveau de connoître mieux Dieu pendant l'éternité, & de l'en aimer davantage. On a eu vue un intérêt, mais c'eſt l'intérêt de l'amour qui n'ôte pas le déſintéreſſement.

S'appliquer au ſolide de la vertu, c'eſt encore ce qui en diminue la difficulté : c'eſt pour cela que ſaint Ignace veut que pour arriver plus aiſément à ſa perfection, on s'ac-

coutume à ne regarder dans ceux qui commandent que la perſonne de Jeſus-Chriſt dont ils ſont les lieutenans, ſans examiner les choſes qui ſont ordonnées, ſoit faciles, ſoit difficiles, ſoit honorables, ſoit humiliantes. La raiſon qu'il en rapporte, c'eſt que, quoique ſans cela on pût être déterminé à obéir, il y auroit néanmoins trop de difficulté à le faire pendant que l'on conſidéreroit le rapport qu'il y auroit ou qu'il n'y auroit pas avec nos inclinations, d'où ſe perdroit la force & le courage néceſſaire à obéir. Or de s'appliquer ainſi à regarder Jeſus-Chriſt dans le ſupérieur, c'eſt aller véritablement au ſolide de l'obéiſſance; *ſicut Chriſto, ſicut Domino, & non hominibus.*

Toutes les grandes vertus de même ont leur endroit ſolide auquel il faut s'attacher pour en adoucir la pratique. Le ſolide de la charité, c'eſt que Jeſus-Chriſt s'eſt partagé en autant d'hommes qu'il y en a au monde avec qui on ſe trouve obligé de vivre, qu'il ſe les eſt ſubſtitués, qu'il leur a tranſporté tous ſes droits, & qu'il ſe tient fait à lui-même tout le bien & tout le mal que nous leur faiſons; *quòd uni ex minimis meis feciſtis, mihi feciſtis.* Le ſolide de la patience chrétienne, c'eſt que toutes les afflictions qui nous arrivent ſont ordonnées de la providence, ou pour nous corriger, ou pour nous éprouver, ou pour nous détacher & nous perfectionner,

en nous conformant au Dieu crucifié le moi déle de toute ſainteté. On quitte ce ſolide de la vertu dès qu'on regarde les cauſes ſeconde par qui vient l'affliction; *Dominus dedit, Dominus abſtulit.*

Le ſolide de l'humilité, c'eſt qu'elle eſt la véritable gloire du chrétien, depuis que le Verbe fait chair l'a conſacrée dans ſa perſonne. C'eſt que Dieu, du haut du ciel, n'a plus que du mépris pour tout ce qui ne reſſemble point à ſon fils, & qu'on n'eſt jamais plus grand devant Dieu que quand on eſt plus petit à ſes propres yeux & aux yeux de tout le monde; *quod altum eſt hominibus, abominatio eſt ante Deum.*

Le ſolide du détachement parfait, c'eſt qu'une ame faite pour Dieu, adoptée de Dieu, capable de ſervir Dieu, ſe dégrade, ſe deshonore & ſe proſtitue, pour ainſi dire, elle-même, dès qu'elle ſe donne ou qu'elle ſe prête ſeulement à quelqu'autre qui ſoit au-deſſous de lui; *noli in priſtinam vilitatem degeneri converſatione redire, amans Deum anima ſub Deo deſpicit univerſa.* Il n'eſt pas concevable en s'attachant à cette colonne immobile, combien les choſes les plus affreuſes à la nature perdent de leur amertume & de leur difficulté.

S'il n'y avoit que Dieu ſeul avec moi ſeul dans le monde, & que Dieu à chaque inſtant me déclarât ce qu'il déſire de moi, j'aurois

eaucoup moins de peine à me rendre, je le ferois même un honneur & un plaiſir de lui obéir. Dans le ſolide de la vertu je ne vois que Dieu ſeul avec moi ſeul. Ce grand motif de lui plaire & de me transformer en lui, abſorbe toutes les autres conſidérations ou les affoiblit, de maniere qu'elles diſparoiſſent pour ainſi dire.

Enfin, c'eſt cette application au ſolide des vertus qui en aſſure la fermeté; pourquoi? parce que le ſolide de la vertu ne change jamais. Le débris de ce grand bâtiment dont nous avons parlé d'abord, ne vint que de ce qu'on l'avoit élevé ſur le ſable; *ædificavit ſuper arenam.* La maiſon fondée ſur le roc tient à la maſſe de la terre que le ſeul bras de Dieu eſt capable d'ébranler. D'où vient de même que nous ſommes ſi inconſtans dans le bien, qu'au contraire de ce qui eſt dit du précurſeur de Jeſus-Chriſt, on nous voit comme des roſeaux fragiles plier ſans ceſſe au gré des vents contraires qui nous agitent; *arundinem vento agitatam?* c'eſt que la plûpart de nos vertus ne ſont fondées que ſur la beauté du naturel, que ſur un certain eſprit d'arrangement, que ſur des reſpects humains, peut-être ou tout au plus ſur des conſidérations qui tiennent plus de la philoſophie que de l'eſprit de Jeſus-Chriſt.

Delà après quelques jours de ferveur on tombe dans une langueur pitoyable; une

légere contradiction ou un ſurcroît d'occupation un peu extraordinaire fait oublier les meilleures réſolutions. C'eſt qu'on s'arrête à la ſurface de la vertu, qu'on n'en a jamais bien pris les juſtes idées, & qu'on a mis des bornes à ſon projet, beaucoup moins étendues que ſes idées. Il faut donc, pour être véritablement vertueux, être ſolidement vertueux.

Ne nous flattons point ſur les apparences trompeuſes d'une innocence prétendue, elle ne vient peut-être que du défaut d'occaſions. Mais les occaſions ſe préſenteront, c'eſt alors que nos foibleſſes paroiſſent; *deſcendet pluvia, venient flumina, flabunt venti, & decidet, & fiet ruina ejus magna : la pluie tombera, les fleuves s'enfleront, les vents ſouffleront, & la maiſon s'écroulera, & ſa ruine ſera grande.* Si de petites occaſions nous dérangent aujourd'hui, que ne feront pas un jour de plus grandes!

D'un autre côté ne nous déſeſpérons point, ne nous décourageons pas du grand ouvrage que nous avons à faire, nous en trouverons heureuſement la fin, pourvu que nous aſpirions à toute la vertu dont Dieu nous rend capables par ſa grace. Mais il ne faut rien de médiocre, ni dans nos vues, ni dans les efforts de notre travail. Ce ne ſont point les fautes où nous pourrions tomber, quelque multipliées qu'elles ſoient, qui nuiront abſolument à notre avancement, pourvu que nous les

condamnions par de grands motifs, que nous ne tâchions jamais de les excuſer, que nous ne diſions jamais, j'entreprends trop, je dois me borner.

Non, mon Dieu, je veux être à vous, & parfaitement & ſolidement à vous, par la ſeule eſpérance de vous plaire & de vous contenter. Oubliez ce qui vient de mon infirmité; ſi l'eſprit eſt prompt, vous ſavez combien la chair eſt foible & péſante; mais mon fond de bonne volonté ne change point, vous le ſavez. Ce que j'ai voulu, je le voudrai toujours; mes déſirs iront en augmentant, je l'eſpere de votre miſéricorde, & je vous le demande de tout mon cœur. Ainſi ſoit-il.

SUR L'ORAISON.

IL faut prier toujours, & jamais ne s'en laſſer, Jeſus-Chriſt l'a dit à ſes diſciples; mais on ne peut douter que cela ne s'adreſſe particuliérement à nous. . . Quelqu'un appelloit la vie religieuſe une vie de priere, & appliquoit aux Religieux qui ne prient pas, ce mot du prophete, *aruit cor meum, quia oblitus ſum comedere panem meum; mon cœur eſt deſſéché & preſque mort, parce que j'ai oublié de prendre ma nourriture ordinaire.*

Premiérement donc, un Religieux doit faire oraiſon.

Secondement, il doit s'appliquer à bien faire oraiſon.

Troiſiémement, il doit tâcher de devenir un homme d'oraiſon.

Premier point.

Un Religieux doit faire oraiſon.

FAire oraiſon c'eſt méditer les vérités céleſtes & éternelles, s'en convaincre, s'en pénétrer, s'en remplir, en tirer les régles de ſes deſſeins, de ſa conduite; former ſur ce plan ſes projets, ſes réſolutions, & demander inſtamment à Dieu la grace de pratiquer ce qu'on connoît : cet exercice eſt indiſpenſablement néceſſaire à quiconque veut ſe mettre, s'avancer, ou ſe conſerver dans le ſervice de Dieu; & par ces trois endroits, un Religieux ne ſauroit s'en diſpenſer : *la terre eſt déſolée de la plus étrange déſolation, parce que perſonne ne rentre profondément en ſoi-même pour penſer à ce qu'enſeigne la foi :* le Religieux ſe verra bientôt confondu avec l'homme du monde, s'il n'y penſe pas plus que lui. D'où vient ce changement qui ſe fait dans les Religieux les moins fervens au temps de la retraite, dès qu'ils font oraiſon ou plus d'oraiſon que de coutume? On ne comprend pas ſoi-même comment en ſi peu de temps on a pu revenir de ſi loin. On étoit entré indéterminé à ſe convertir, ou déterminé à ne

convertir pas, & actuellement on veut le bien, on veut le bien parfait, on le veut fortement.

Nous diſons, croyant excuſer notre lâcheté, ſi l'on penſoit toujours aux grandes vérités du ſalut, qu'on les eût toujours préſentes, jamais on n'offenſeroit Dieu, on ſeroit fervent... n'eſt-ce pas convenir du beſoin de la méditation? & à qui tient-il qu'on n'y penſe, & qu'on ne ſe les rende préſentes, au moins une heure ou une heure & demie par jour.

Quant à la priere qui doit accompagner l'oraiſon, & ſans laquelle ce ne ſeroit pas à proprement parler faire oraiſon, il eſt certain qu'elle eſt néceſſaire autant qu'on a beſoin de graces fortes & puiſſantes pour exécuter le bien qu'on a voulu. Ne nous plaignons pas de nos foibleſſes, ſi nous ne prions pas, ou que nous ne prions que peu & ſans ferveur.

La priere eſt dans l'ordre de la grace, ce qu'eſt à l'homme la main & l'eſprit dans l'ordre de la nature. La providence ne nous a donné autre choſe pour force ou pour défenſe; mais avec l'eſprit & la main nous ſommes plus forts que tous les animaux enſemble auſquels elle a pourvu cependant de tant de moyens différens. Il n'eſt point d'animaux que l'eſprit & la main de l'homme n'ayent domptés, n'ayent ſçu réduire à obéir. Nous avons les promeſſes d'un Dieu, ſoute-

nues de ſerment, *en vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon pere en mon nom vous ſera accordé, quiconque demande reçoit :* & ces promeſſes ne ſouffrent point d'exception à notre égard, parce qu'on ſuppoſe que nous ne demandons rien à Dieu dans nos oraiſons qui ne ſoit digne de lui. Tout ce qui peut donc en empêcher l'effet ne ſauroit être que notre peu de ferveur, ou notre peu de conſtance dans la priere. D'où eſt venu la décadence des anciens Ordres religieux que de ce qu'on n'y faiſoit pas, ou de ce qu'on y avoit ceſſé de faire oraiſon ? quelle eſt la premiere choſe qu'on y a réglée quand on a voulu les réformer ? qu'on feroit oraiſon. Les Ordres inſtitués dans les derniers ſiécles, ſans tant de travail ni d'auſtérités que les anciens Ordres, ſubſiſtent par l'oraiſon, & Dieu par ſa miſéricorde y eſt auſſi-bien qu'ailleurs. Dans les Ordres où on congédie ceux qui ſe dégoûtent ou qui ſe gouvernent mal, ils ont commencé par ne pas faire d'oraiſon ou par la négliger. Et les ſupérieurs ont remarqué que tous ceux qui ſortent ne faiſoient point d'oraiſon. Ils ſont tombés dans quelque déſordre ou bien ils ſe ſont ennuyés, laſſés des devoirs & des peines de leur état. On eſt perſuadé que ſi la porte étoit également ouverte par-tout, la plûpart de ceux qui ne ſont point d'oraiſon retourneroient au ſiécle de la même maniere. Nous oſerions défier

qu'on nous montrât un Religieux véritablement content & qui ne faſſe point oraiſon, & un Religieux adonné à l'oraiſon & qui ne ſoit pas content. Les peines d'état ſont toujours les mêmes; mais les forces pour les porter ne le ſont pas, l'un prie & l'autre ne prie point.

Convaincus de ces vérités & du beſoin de la priere, & ſe défiant d'ailleurs de leur courage & de leur foibleſſe, nous avons connu bien des Religieux qui avoient fait vœu de ne paſſer jamais un jour ſans prier mentalement pendant une heure. Ils prenoient ſur leur travail, ſur leur ſommeil, s'il le falloit; mais l'oraiſon ſe faiſoit toujours ſans manquer. Dieu les en récompenſoit d'ailleurs, ils en étoient plus gens de bien, & leurs autres emplois n'en alloient que mieux.

On ne doit pas craindre ces ſortes de vœux, quand on a beaucoup de crainte de Dieu. On eſt auſſi-tôt déterminé ſur l'oraiſon de chaque jour que ſur l'Office divin, ou ſur l'obſervation des commandemens de Dieu ou de l'Egliſe. On ne délibere pas, & cela n'embarraſſe pas davantage; on met à ce vœu les reſtrictions convenables pour ne point ſe donner de ſcrupules. On fait ce vœu pour plus ou moins de temps, après un an, un mois on le renouvelle.

Donner une heure à l'oraiſon quand on a de grandes affaires, c'eſt comme donner une

heure à prendre de la nourriture le jour qu'on a un grand travail de corps à ſoutenir. On fait plus d'ouvrage enſuite en une heure qu'on n'en feroit en quatre dans la foibleſſe d'un corps & d'un eſprit languiſſant. Un ſavant théologien qui avoit paſſé trente ou quarante années dans l'étude de la théologie avec tout le ſuccès poſſible, diſoit qu'il eût cent fois plûtôt à perdre le fruit de ſes longues veilles, que de perdre volontairement un quart d'heure de l'oraiſon.

Il faut bien compter pour rien tout ce qu'on fait dans une retraite, ſi la premiere réſolution n'eſt pas de faire oraiſon chaque jour, quoiqu'il en coûte : du jour que nous négligerons l'oraiſon, tout ira en décadence ; ne ſouhaitons-nous d'autre bon propos que d'être fidéles à l'oraiſon, ſi nous le gardons bien, cela ſuffit ; cette reſolution en fera remplir beaucoup d'autres. On peut dire de l'oraiſon ce que Demoſthene diſoit de la prononciation : quelle eſt la premiere choſe néceſſaire à un Religieux ? l'oraiſon ; la ſeconde ? l'oraiſon ; la troiſiéme ? l'oraiſon.

Delà vient auſſi le ſoin dans les Ordres réglés, de veiller exactement à ce que tout le monde faſſe oraiſon : c'eſt un devoir des plus eſſentiels des ſupérieurs ; leur conſcience en eſt extrêmement chargée ; qu'ils exhortent, qu'ils parlent, qu'ils prient, qu'ils menacent, qu'ils puniſſent ; mais que perſonne

e ſe diſpenſe de faire oraiſon.

Dans de certaines congrégations l'oraiſon : fait en commun, on eſt vu ſi l'on y man- ue. Dans d'autres elle ſe fait en particulier, & on doit voir ſi tout le monde la fait. Cha- cun doit le trouver bon, & prier même qu'on l'aide à cet égard; c'eſt ſon ſalut, ſon avance- ment, la ſource même de ſon bonheur. Le ſupérieur ne pourroit ſans cruauté ſe rendre négligent ſur un point de cette importance.

Ce qui fait ordinairement le plus qu'on manque de faire oraiſon, c'eſt qu'on pro- longe le temps réglé du repos. Quand le temps commun de l'oraiſon eſt paſſé, ſurvien- nent les ſoins, les occupations, le travail, d'autres obſervances; on ne prie plus, on ne le fait que lâchement, & en s'interrompant ſouvent ſoi-même.

Dieu n'écoute plus, ou ne donne point ſa bénédiction à des prieres faites hors de temps & de lieu; c'eſt comme chez les grands quand l'heure de l'audience eſt paſſée. Priant en com- mun on eût été peut-être exaucé par le mérite de quelqu'autre plus fervent & plus agréable à Dieu.

Second point.

Un Religieux doit s'appliquer à bien faire oraiſon.

QUand on croiroit ne pas s'en acquitter ſi bien, il ne faudroit jamais la laiſſer. On fait ſa cour en paroiſſant aſſiduement de-

vant le prince, quoiqu'on ne lui diſe rien. Mais puiſque nous voulons bien nous rendre exacts à l'oraiſon, malgré la gêne & la peine, tâchons de la bien faire, & d'en tirer tout le profit qu'il faut. Cela demande premiérement des préparations avant l'oraiſon, ſecondement de la bonne volonté au temps de l'oraiſon, troiſiémement un peu d'examen après l'oraiſon.

Premiérement des préparations avant l'oraiſon. Il y en a d'éloignées & de prochaines.

Préparations éloignées. Habitude du recueillement; car il ne faut pas s'attendre, dit ſaint Bernard, qu'on puiſſe exactement au temps de l'oraiſon, raſſembler ſes affections & ſes penſées quand on leur donne en tout autre temps toute liberté de s'échapper, & de ſe diſperſer au loin. Un cœur recueilli eſt toujours diſpoſé à prier, c'eſt l'ouvrage de plus d'une heure que de ſe rappeller à ſoi-même après s'être bien diſſipé. L'heure de l'oraiſon eſt déja finie qu'on commence à peine à s'y appliquer.

On peut dire encore qu'une oraiſon bien faite eſt une préparation à une autre; car on acquiert l'habitude de bien prier en priant bien, comme au contraire la priere devient d'une difficulté étonnante quand on s'habitue à prier négligemment.

Enfin, la pratique des réſolutions priſes à l'oraiſon eſt une préparation à la bien faire

e autre fois, parce que Dieu éclaire l'eſprit proportion qu'on profite de ſes lumieres ; infidélité à la grace eſt une ſource d'aveuglement, on ne veut rien faire.

Préparations prochaines. C'eſt la lecture des points qu'on veut méditer ; il ne faut guere manquer à cette pratique, ſi on a peu d'uſage de la priere. C'eſt tenter Dieu d'y aller ſans avoir rien prévu. Quand on auroit de la facilité, il faudroit toujours tâcher de ſe donner un ſujet de méditation, quitte à le laiſſer & à écouter Dieu, s'il nous prévient, & qu'il daigne nous parler & nous inſtruire.

Régulierement il faut aſſez peu de matiere pour l'oraiſon, & il faut que tout ce qu'on prépare n'aille qu'à un même but. Par cet endroit la plûpart des livres de méditations ſeroient peu propres aux perſonnes qui voudroient avancer. Je conſeillerois qu'en faiſant ſes lectures dans l'imitation ou ailleurs on remarquât les endroits qui ont du rapport avec nos beſoins, & dont on ſe ſeroit ſenti touché, & qu'on les relût dans le beſoin pour en faire la matiere de ſes méditations. On auroit ainſi des ſujets convenables. Il eſt encore bon de s'entretenir de ſon ſujet le ſoir en ſe couchant, la nuit lorſqu'on ſe réveille, & le matin depuis qu'on eſt éveillé juſqu'à ce qu'on ſe mette à prier.

Secondement, dans l'oraiſon même, de la bonne volonté. C'eſt ici une choſe à laquelle

on ne penſe pas aſſez. On va à l'oraiſon ſans réſolution d'accorder à Dieu ce qu'il demande, & les fautes qu'on commet à l'oraiſon viennent preſque toutes delà. C'eſt delà qu'on cherche à nourrir l'eſprit par une multitude de conſidérations qui ne vont point au fait, & qui aident à couler le temps ſans ennui, & ſans qu'il en coûte rien à la nature.

A une perſonne bien diſpoſée il ne faut pas tant de diſcours. La ſimple attention ſur une parole de Jeſus-Chriſt la perſuade, & d'abord elle paſſe aux affections, aux réſolutions, & c'eſt là le grand fruit de l'oraiſon. L'un ſort de l'oraiſon plus ſavant, l'autre plus homme de bien. Ainſi après trente ans de religion on aura fait oraiſon une heure tous les jours ſans être affermi dans aucune vertu ſolide. On feroit de beaux diſcours ſur toutes les matieres dont cent fois on a eu l'eſprit rempli, mais le cœur eſt froid & ne prend aucune part à tant d'admirables raiſonnemens. Le royaume de Dieu n'eſt pas dans la parole, mais dans les affections ſaintes & dans les bonnes œuvres.

Dans les diſtractions après avoir fait de doux efforts pour ſe fixer, on peut prendre un livre, lire un pſeaume, par exemple. Si nous penſons à ce qu'a dit le prophete, le dire à Dieu du fond du cœur; nous humilier ſi nous n'y penſons pas, & demander la grace pour y penſer; reconnoître nos vices & leurs

effets

ffets funeſtes dans le mal que faiſoient à David es ennemis ; reconnoître le ciel dans ce qu'il dit de la floriſſante Jéruſalem ; lire un chaitre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, lentement & à diverſes repriſes ; mais c'eſt plutôt alors me lecture qu'une oraiſon : dès que l'eſprit e recueille un peu, il faut laiſſer ſon livre.

On peut encore réciter des prieres vocales & s'arrêter ſur chaque mot, ou ſur chaque ſentence de l'Ecriture, du *Pater*, ou du *Credo* ; ou bien parcourir ſes régles, & voir ſur chacune les fautes qu'on y commet, en demander pardon, & prévoir les moyens de les mieux garder ; ou bien ſe repréſenter comme faiſoit ſaint Antoine, les perſonnes diverſes qui compoſent la communauté, voir les vertus qu'elles ont & qu'on n'a pas ; ou ſi la malignité nous ouvre les yeux ſur leurs vices, voir ſi nous ne ſommes pas coupables des mêmes défauts, & ſi ce qui nous déplait dans eux n'eſt pas dans nous-mêmes, ou d'autres d'une différente eſpéce. L'Eſprit céleſte ſuggérera mille moyens de s'occuper ſaintement à ceux qui auront de la bonne volonté, & Dieu qui verra la ſainte envie qu'on a de bien prier, viendra infailliblement au ſecours.

Troiſiémement, après l'oraiſon un peu d'examen ſur la maniere dont on s'en eſt acquitté, ſur nos préparations, ſur notre application à l'oraiſon. Nos fautes ſi nous les

remarquons, ſont auſſi propres à nous inſtruire que tout le reſte.

Il faut enſuite à l'exemple de ceux qui ſe ſont promenés long-temps dans un parterre, ramaſſer comme un bouquet de bons ſentimens auſquels durant la journée on puiſſe avoir recours pour s'entretenir avec Dieu. Quelques paroles vives & fortes qui renferment un grand ſens, & qui ſoient comme l'abrégé de tout ce que Dieu nous a dit, & de tout ce que nous lui avons promis; comme, par exemple, ces ſentences, *il n'y a que Dieu qui ſoit grand. Tout paſſe. O éternité!*

Troiſième point.

Un Religieux doit tâcher de devenir homme d'oraiſon.

ETre homme d'oraiſon, dit beaucoup plus que faire oraiſon. Un homme d'oraiſon, aime l'oraiſon, ſe plait à l'oraiſon, donne à l'oraiſon tout le temps marqué par la régle, il y ajoute ce qu'il peut retrancher ſur ſes occupations ordinaires, & même ſur ſes plaiſirs. Il nous importe infiniment d'en venir là, & cela n'eſt point impoſſible.

Premièrement, les avantages de cet état ſont infinis, c'eſt là qu'on puiſe les grandes vérités, & des lumieres pour ſa propre conduite & pour celle d'autrui.

Un homme d'oraiſon penſe, & parle de

leur tout autrement que les autres hommes, voit à découvert ce que les autres ne voyent qu'à demi. C'eſt un homme d'un autre monde par la ſupériorité de ſes ſentimens au deſſus des hommes ordinaires. Il a pitié des réflexions que la paſſion fait faire aux hommes ſi frivoles & ſi dupes; jamais il ne délibere, & ne prend parti ſur rien qu'après avoir prié; c'eſt dans la priere qu'il trouve la force & la conſolation.

Les hommes apoſtoliques ne voyent rien d'aſſez difficile par la grandeur de leur zéle. Combien de fois dans les torrens de douceurs céleſtes qui les inondent ne s'écrient-ils pas: *c'eſt aſſez, Seigneur, c'eſt aſſez;* mais pour les travaux ils diſent: *encore plus, Seigneur, encore plus.*

Les ſolitaires paſſoient des quatre-vingt-dix ans aux déſerts ſans ennui. Ils parloient à Dieu, & Dieu leur parloit.... Les Martyrs prioient pendant qu'on les tourmentoit, & ils paroiſſoient inſenſibles. L'aſſurance du ſalut, la perſévérance dans le bien dépend delà. *Je répandrai ſur vous l'eſprit de grace & de priere:* deux eſprits qui ne ſe ſéparent jamais. *Béni ſoit le Seigneur qui ne m'a point ôté, ni mon oraiſon, ni ſa miſéricorde. Soyez ſûrs,* dit ici ſaint Auguſtin, *que s'il ne vous ôte pas votre oraiſon, il ne vous ôtera pas ſa miſéricorde.*

Secondement, cette habitude d'oraiſon n'eſt pas impoſſible. Dieu y appelle tous les Reli-

gieux dès qu'il les appelle à la perfection, laquelle ſans l'amour de l'oraiſon eſt impoſſible. *Si vous connoiſſiez le don de Dieu, & qui eſt celui qui vous dit de prier;* il ne vous le dit que parce qu'il veut vous exaucer. Les moyens ſont 1°. d'en demander fortement la grace, la priere ſert à obtenir le don de la priere; *Domine, doce nos orare: Seigneur, apprenez-nous à prier.* Sainte Thérèſe eut recours à ſaint Joſeph, & elle exhorte ſur ſon expérience tous les Religieux à s'y adreſſer. Les entretiens qu'a eu ce ſaint patriarche avec Jeſus-Chriſt ſur la terre, lui ont acquis dans le ciel un grand crédit pour aider ceux qui veulent devenir intérieurs & gens d'oraiſon. 2°. Le ſoin de ſe tenir appliqué à Dieu, & de converſer familiérement avec lui cent fois le jour, mais je dis familiérement comme un enfant qui parle à ſon pere. Si notre imagination nous emporte loin de lui, nous plaindre de cela même, je ne ſais point prier, *mes penſées ſe ſont diſſipées, & elles ont mis mon cœur à la torture; cogitationes meæ diſſipatæ ſunt, torquentes cor meum.* Juſqu'à quand, Seigneur, juſqu'à quand ſaurai-je ſi peu vous entendre & vous parler? 3°. Jamais d'occupation longue qui ne ſoit interrompue d'un peu d'oraiſon; s'arracher même à quelques plaiſirs de temps en temps, ou à quelque converſation agréable pour aller répandre ſon cœur devant Dieu. Dieu aime qu'on lui donne

ainſi la préférence, & jamais il n'eſt plus diſpoſé à faire des graces que quand on peut le joindre ſeul à ſeul. Jeſus-Chriſt n'eſt pas trop importuné, il eſt ſi ſouvent ſeul à l'Egliſe. 4°. La lecture des auteurs qui ont écrit ſur cette matiere d'après les lumieres expérimentales qu'ils en avoient, ſainte Thérèſe, Bloſius, tant d'autres. Qui les mépriſe ne les connoît pas, j'oſe le dire, & il ſe rend bien mépriſable. Le livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt dit tout, mais il faut le méditer, une de ſes ſentences vaut un livre. 5°. Pratique de l'abnégation intérieure. Ce qui fait qu'il y a ſi peu de contemplatifs, c'eſt que perſonne ne ſait ſe défaire pleinement de ſes affections & de ſes attaches aux créatures.

On ne dit rien ici de plus particulier ſur la maniere d'oraiſon extraordinaire, elle ne regarde pas tout le monde, & on ne peut guere en donner des régles communes. Ceux que Dieu y attire doivent prendre conſeil, & s'ils perſéverent avec fidélité dans l'oraiſon ordinaire, il n'y a rien qu'ils ne puiſſent eſpérer.

SUR LES LECTURES.

LEs lectures de piété peuvent beaucoup ſervir à l'oraiſon : on n'eſt ſi vuide des choſes de Dieu à la priere, que parce qu'on ne travaille pas aſſez à s'en remplir, nommément par la lecture, & pendant le temps de

la lecture; les converſations & le commerce des créatures impriment dans le cœur & dans l'eſprit une multitude d'images qui ne peuvent s'effacer que par l'impreſſion contraire des maximes & des ſentimens de piété, dont on prend ſoin de ſe bien pénétrer.

De plus, il y a des perſonnes ſans nombre qui ne ſauroient aſſez ſe dire à elles-mêmes, ce qui pourroit les porter au bien parfait: il faut donc qu'elles cherchent dans la communication des lumieres d'autrui, ce qu'elles ne trouvent pas dans leur propre fond; or les livres de piété ſont dans l'Egliſe comme ce tréſor commun, où chacun a droit d'aller emprunter d'autrui ce qui convient à ſon beſoin: tout s'y trouve quand on ſait bien choiſir, & l'on n'eſt point excuſable devant Dieu, ſi l'on ignore les devoirs de ſon état, ou la maniere parfaite de les bien remplir, parce qu'on ne ſe ſoucie pas de les aller apprendre des maîtres qui en ont donné des leçons. Il ne reſte qu'à parler du choix qu'il faut faire des livres, & de la maniere dont il faut les lire, pour en rendre l'uſage utile & ſalutaire.

Quant au choix des livres, il y en a de bons, il y en a d'indifférens, il y en a de mauvais; & il y en a qui étant très-bons peut-être pour d'autres, ne ſont pas ſi bons pour nous.

Les livres mauvais ne doivent jamais entrer dans une maiſon religieuſe; on peut dire

que c'eſt une peſte qui empoiſonne d'abord celui à qui elle s'attache, & qui par contagion corrompt enſuite beaucoup d'autres, ſoit qu'on leur prête ces mauvais livres, ou qu'on s'entretienne avec eux de ce qu'on y a lu : n'avons-nous pas aſſez à répondre de nos péchés propres, ſans vouloir encore courir les riſques de répondre de ceux d'autrui. Fuſſions-nous, ou cruſſions-nous être aſſez forts pour lire un mauvais livre ſans danger, ſavons nous aſſez les diſpoſitions intérieures des autres pour aſſurer qu'ils ſeront auſſi forts que nous ? que nous ſert-il de vivre hors du monde, ſi nous trouvons le ſecret d'introduire le monde chez nous, & d'y trouver par repréſentation ce qui ſe dit, ce qui ſe fait dans le monde, de plus mauvais & de plus ſéduiſant ? jamais donc de romans, de comédies, de poéſies, ni d'hiſtoires galantes. Souvenons-nous qu'on peut offenſer Dieu griévement par un péché de penſée, & que ſans faire le mal, ni le déſirer, le ſeul plaiſir déréglé qu'on trouve à s'en nourrir volontairement l'eſprit & l'imagination, ſuffit pour nous faire tomber dans la diſgrace de Dieu. Enfin, puſſions-nous réſiſter au plaiſir que donne la penſée du péché, s'expoſer à l'occaſion d'un pareil plaiſir, eſt déja un péché : nous portons en nous-mêmes la matiere à d'aſſez grandes tentations, ſans devoir les multiplier. C'eſt une pitoyable

objection de dire : il faut tout ſavoir, parce que je ſuis, ou ſerai peut-être un jour obligé d'inſtruire les autres. Vous ne devez ſavoir que ce que vous devez enſeigner aux autres, & il n'y a rien dans les livres que nous condamnons ; dont vous ne deviez plutôt inſpirer de l'horreur à ceux que vous inſtruiſez ; il n'eſt pas même édifiant qu'on s'apperçoive que vous ſoyez ſi ſavant, ou que vous croyez néceſſaire de l'être.

Il faut encore mettre au nombre des livres mauvais tous ceux que l'Egliſe condamne comme ſuſpects pour la doctrine, ou qui, ſans être directement condamnés par l'Egliſe, viennent d'une ſource douteuſe, & d'auteurs qu'on ſait ne lui avoir pas été toujours ſoumis : leurs opinions s'inſinuent & gagnent inſenſiblement comme la gangrene, c'eſt l'expreſſion de ſaint Paul ; c'eſt ce qui engagea le grand ſaint Antoine à empêcher avec tant de ſoin, qu'aucun ouvrage Arien ne pénétrât dans ſon déſert ; il ne ſuppoſoit pas que tout dût être mauvais dans ces livres, mais il craignoit que ſous le voile de l'eſprit & du beau langage, ſes ſolitaires peu éclairées ne vinſſent à ſe laiſſer ſurprendre. Enfin, on ne riſque rien à ne les pas lire, à les lire on riſque quelque choſe, & cela lui parut ſuffiſant pour les interdire ; on ſe damne faute de foi, comme faute de charité : garder tous les points de la loi, excepté un, c'eſt

toujours ſe perdre ; ſe ſoumettre aux déciſions de l'Egliſe ſur tous les points de la religion, & douter d'un ſeul, c'eſt comme ne croire rien du tout : combien de perſonnes conſacrées à Dieu, irréprochables dans tout le reſte, après une vie auſtere & retirée, périront pour cela ſeul peut-être ? Mais, c'eſt à quoi on ne veut point penſer, on a de l'eſprit, ou on veut paſſer pour en avoir ; ſe réduire à la ſimplicité d'une foi ſoumiſe & aveugle, ce ſeroit ſe confondre avec la multitude, comme s'il n'y avoit point eu beaucoup d'eſprit dans le monde, avant que tant de livres nouveaux y paruſſent, ou qu'il n'y eût pas plus d'eſprit à trouver de nouvelles raiſons pour fortifier la foi de nos peres, qu'à ſavoir inventer & faire valoir des opinions nouvelles & particulieres qui ne tendent qu'à l'ébranler.

Ce ſeroit un étrange abus de mettre au rang des livres mauvais ceux dont le ſtyle ne ſeroit pas ſi poli, ni le langage tout à fait ſemblable à celui de nos jours ; un portrait ceſſe-t'il d'être le portrait d'une belle perſonne, parce qu'il eſt habillé à l'antique, & un arbre ne donne-t'il plus de bons fruits, parce qu'il eſt vieux, & que l'écorce en eſt groſſiere & raboteuſe ? Pour tirer le fruit d'une noix ou d'une amande qui eſt ſur l'arbre, il le faut dépouiller de deux ou trois enveloppes, après quoi le fruit ſe trouve, & on le goûte avec plaiſir.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on donnât au public des traductions nouvelles de bien d'excellens ouvrages que l'antiquité du langage a un peu défigurés ; mais d'ici-là, faut-il par une délicateſſe trop grande ſe priver de leurs ſaintes & ſolides inſtructions ? mais n'eſt-il pas à craindre que de nouvelles traductions ne leur ôtaſſent beaucoup de leur onction & de leur noble ſimplicité, & peut-être n'altéraſſent en partie leurs ſentimens au regard de certaines vérités ; c'eſt l'écueil de bien des nouvelles traductions.

Il y a peu de livres qui puiſſent paſſer pour tout-à-fait indifférens, parce qu'il y en a peu qui ne puiſſent faire ni bien, ni mal. C'eſt déja un aſſez grand mal de perdre le temps à des lectures qui ne peuvent ni nous inſtruire de nos devoirs, ni nous les faire aimer. La déplorable choſe qu'une Religieuſe qui s'entêteroit d'apprendre l'hiſtoire profane, l'origine des familles & des maiſons illuſtres, la philoſophie, la théologie, les langues ! Eſt-ce pour s'entretenir au-dedans avec des perſonnes qui n'y entendent rien ? eſt-ce pour briller dans des converſations avec les perſonnes du dehors, & s'attirer leur applaudiſſement dangereux ? eſt-ce pour ſe faire une matiere continuelle de diſtractions au ſaint ſacrifice & dans les exercices de piété ? que l'on péſe bien ces paroles du livre de l'Imitation, *que ſert la ſcience à qui n'a pas beaucoup*

le cloître de Dieu, un simple payſan qui le ſert avec beaucoup d'humilité, vaut mieux qu'un ſavant philoſophe qui ſe néglige lui-même pour connoître les aſtres. Quand je ſaurois tout ce que peut apprendre au monde, de quel uſage cela me ſeroit-il devant Dieu qui me jugera ſelon mes actions?

Il eſt donc de la ſageſſe de réprimer le trop grand déſir de ſavoir, c'eſt la ſource de bien des erreurs & des diſtractions. Les perſonnes qui ſavent beaucoup, aiment à ſe produire, & ne manquent guere de s'en faire beaucoup accroire: la vraie ſcience, la ſcience ſolide c'eſt de bien ſe connoître ſoi-même, & de ſavoir ſe mépriſer. *J'aime mieux ſentir la componction que d'en ſavoir la définition. Que ſert de pénétrer dans les myſteres de la Trinité même, ſi je ſuis un ſuperbe, & que par-là je deshonore la Trinité?*

On ne peut rien ajouter à ces réflexions, ſi ce n'eſt de demander à ceux qui font tant de lectures, qu'ils diſent devant Dieu & en conſcience s'ils en ſont devenus plus intérieurs, plus réguliers, plus obéiſſans, plus dévots?

Les bons livres ſont ceux qui, depuis qu'ils ont paru dans l'Egliſe, ont, de l'aveu de tout le monde, le plus contribué à former des gens de bien & des ſaints, tels que ſont parmi les anciens, les conférences de Caſſien, le traité ſpirituel de ſaint Baſyle, l'échelle ſainte de ſaint Jean Climaque, les inſtructions

de ſaint Dorothée, l'imitation de Jeſus-Chriſt, & entre les modernes, Grenade & Rodriguez, le combat ſpirituel, l'inſtruction de Bloſius, les œuvres de ſainte Thereſe, de ſaint Jean de la Croix, de ſaint François de Sales, les fondemens de la vie ſpirituelle, &c.

Chaque Religieuſe peut mettre encore de ce nombre les auteurs qui ont expliqué les devoirs propres de ſon inſtitut, & les vies des perſonnes illuſtres qui s'y ſont diſtinguées. Voilà de quoi nous devons faire notre nourriture ordinaire : ce ſont des viandes ſolides dont on ne ſe dégoute jamais que par une étrange dépravation d'appétit.

Ce n'eſt pas qu'avec conſeil, on ne puiſſe lire d'autres bons livres : l'hiſtoire de l'Egliſe, par exemple, les vies des ſaints Peres du déſert, les annales des différens Ordres religieux. Mais ce ſont là comme des régals de dévotion dont l'uſage ne doit être guere plus ordinaire que celui des grands feſtins. Au ſurplus, ces ſortes de lectures ne doivent jamais préjudicier aux lectures marquées par la régle, & qui doivent être faites dans les livres que l'obéiſſance a deſtinés à chacune lors de la diſtribution qui s'en fait chaque année dans les maiſons bien réglées, ou dans les livres que nous avons nommés, tels que l'Imitation, Rodriguez, &c. On ne doit donner à la lecture des autres livres que les momens où faute d'occupation on pourroit

tomber dans l'ennui, ou être exposé à une espéce de néceſſité de chercher des converſations ou autres amuſemens frivoles.

Les livres de la premiere eſpéce portent immédiatement à la pratique de nos devoirs; les autres nous montrent des exemples qui très-ſouvent ne ſont pas à notre portée, & qu'il ne conviendroit nullement à notre état d'imiter. Ne feroit-ce pas pour cela que nous les liſons plus volontiers que d'autres qui vont directement à nous toucher & à nous changer: au moins, quand nous les voudrons lire, tirons-en cette inſtruction; ſi les anciens Religieux ont tant fait & tant ſouffert, ne ſeroit-il pas honteux que nous euſſions peine à nous aſſujettir à ce que demande notre ſainte régle? leur ferveur leur inſpira plus que nous ne voulons, que nous ne pourrions même faire; n'en aurons-nous pas aſſez pour faire du moins ce que nous pouvons, ſans beaucoup de peine, & à quoi nous nous ſommes engagés? mais quand on ne lit que pour s'amuſer, il eſt rare qu'on raiſonne ainſi, & par-là les lectures deviennent tout-à-fait inutiles.

Nous ne diſons rien de l'Ecriture ſainte, on peut remarquer ſeulement qu'il n'y a pas long-temps que les paſteurs ont permis qu'on la traduiſit en langue vulgaire, au moins ne faut-il jamais la lire que dans des traductions bien fidelles & bien autoriſées. Il y a quelques livres de l'ancien teſtament, & beaucoup de

l'hiſtoire que tout le monde ne peut pas lire également, ſur-tout quand on a l'imagination ſuſceptible de certaines impreſſions, ou l'eſprit d'une certaine tournure. De plus, il eſt des endroits obſcurs qu'il ſeroit bien ridicule de s'arroger le droit d'interpréter. Ils n'ont de véritables ſens que ceux que l'Egliſe leur donne, nous paroîtroient-ils en avoir d'autres? Enfin il ne paroît pas néceſſaire de tout lire l'Ecriture, quand on lit beaucoup les livres que nous avons marqués. Ces livres ne ſont au fond que des principes généraux de l'Ecriture pour la doctrine & pour la morale, appliqués, & individués, pour ainſi dire, à nos différens beſoins.

Enfin entre les bons livres, il y en a qui étant bons pour les uns ne le ſont pas pour d'autres, qui conviendront dans un temps & ne conviennent pas dans un autre. Dans les commencemens d'une converſion & d'un retour ſincere à Dieu, ſur-tout ſi on n'étoit guere inſtruit, rien de mieux à conſeiller que le guide des pécheurs, le catéchiſme, & les autres ouvrages de Grenade. C'eſt là où l'on fait, pour ainſi dire, un fondement de religion & de crainte de Dieu.

Pour les perſonnes qui commencent à entrer dans la pratique de la perfection chrétienne, le combat ſpirituel & Rodriguez ſont des chefs-d'œuvres, & plus on avance, plus on les goûte, plus on les admire.

Quant au livre incomparable de l'Imitation de Jeſus-Chriſt, c'eſt le livre de tout le monde & de tous les temps. Plus on lit d'autres bons livres, plus on ſent que l'auteur de celui-ci poſſédoit à fond la ſcience des Saints. Tous les autres bons livres ne ſont que comme des commentaires de l'Imitation. Dans ſa ſimplicité apparente, rien de plus élevé, ni de plus profond. Chaque parole eſt une ſentence, chaque ſentence eſt la matiere d'un grand ouvrage, & dès qu'on commence à entrer dans ſes pratiques, on y découvre des tréſors de graces & de lumieres que les yeux ordinaires n'apperçoivent pas.

La maniere de lire doit être différente ſelon les livres différens dont on fait la lecture. Si on lit un livre d'un ſtyle ſerré & ſentencieux, comme le nouveau Teſtament & l'Imitation de Jeſus-Chriſt, il faut lire très-peu à la fois. La lecture de ces ſortes de livres doit être plutôt une méditation qu'une lecture courante, à moins qu'on ne les poſſéde déja, & qu'on ne les liſe moins pour apprendre que pour ſe rappeller ce que l'on ſait depuis longtemps. On compare leurs maximes à des grains de poivre ou d'eſſence, qui ne font ſentir leur force & leur pointe, que lorſqu'on les écraſe ſous la dent, & qu'on ſe donne le temps de la ſentir.

Si on lit des livres de pure inſtruction, comme Grenade, Rodriguez, ou quelques

hiſtoires édifiantes, on peut en lire davantage à la fois, parce que tout y eſt deja développé, & qu'une médiocre réflexion ſuffit pour en bien pénétrer le ſens, & s'en faire l'application convenable.

Quelque livre qu'on liſe, il faut s'y attacher, & ne le point quitter qu'on ne le poſſéde, & qu'on ne puiſſe s'en rendre compte à ſoi-même dans le beſoin. Le changement des livres fait preſque toujours beaucoup de confuſion, & très-peu de profit : c'eſt comme les papillons qui voltigent ſur toutes les fleurs ſans prendre le ſuc d'aucune ; l'abeille mieux inſtruite, s'y attache juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit remplie de leur douce liqueur.

Quand nous trouvons dans nos lectures quelque ſentiment bien touchant, quelque parole forte & pénétrante, quelqu'exemple ſublime de vertu, ou quelque conſeil dont nous puiſſions préſumer avoir beſoin avec le temps, c'eſt une pratique très-utile, ou d'écrire la choſe telle qu'elle eſt dans le livre, ou ſi elle étoit trop longue, d'écrire l'endroit où nous la trouverons au beſoin. Ces réflexions ſur nos lectures peuvent encore ſervir de ſujet à nos méditations au lieu des ſujets ordinaires, lorſque, comme il peut arriver quelquefois, nous n'y trouvons rien qui nous convienne aſſez.

Enfin, le fruit de la lecture dépendant principalement de la grace de Dieu & du déſir d'en profiter, nous devons en la commençant

& en la continuant, élever ſouvent notre cœur vers lui, & le prier de nous éclairer. Perſuadons-nous bien que c'eſt Dieu qui nous parle, que c'eſt pour nous qu'il parle. Il veut donc certainement être obéi, ſa parole ne retournera pas à lui ſans effet. Il dit par le prophete Iſaïe, que ſi elle ne nous convertit pas, elle nous condamnera.

Ne liſons donc jamais, ſur-tout les livres de piété ſimplement pour nous amuſer, & comme l'on dit pour paſſer le temps, ni pour contenter l'eſprit; mais entrons dans les diſpoſitions marquées au chapitre quarante-trois du troiſiéme livre de l'Imitation, & avant nos lectures faiſons, s'il ſe peut, la priere du chapitre ſecond du même livre. Dieu nous parlera encore plus au cœur qu'aux yeux & aux oreilles, & il bénira la droiture de nos intentions.

SUR LA CONFESSION.

C'Est une des matieres de la religion la plus digne de conſidération, même pour les perſonnes conſacrées à Dieu; car quel malheur ſi le reméde de tous nos maux devenoit un poiſon plus préſent, & plus dangereux que les maux même qu'il eſt deſtiné de guérir; cela peut arriver néanmoins, & je crois pouvoir dire que rien ne damnera plus de Religieux que les confeſſions mal faites. Faiſons-y donc une attention très-grande, ſoit

ſur les confeſſions générales, ſoit ſur les
feſſions ordinaires.

Des confeſſions générales.

1°. Elles ſont abſolument & indiſpen
ment néceſſaires, quand on a un juſte
de croire que les confeſſions précédente
été ſacriléges ou nulles, faute d'un ſoin
ſonnable à s'examiner, ou de droiture
ſincérité à s'accuſer, & de réſolution de
ger de vie & de conduite. Je dis néceſſ
indiſpenſablement alors, c'eſt-à-dire,
néceſſaires que ſi l'on ne s'étoit point
feſſé du tout; car s'être confeſſé mal,
comme ne s'être point confeſſé du tout.
cepté qu'on s'eſt chargé d'une nouvelle f
Les confeſſions générales qui ſe font ainſ
la néceſſité de réparer les confeſſions par
lieres, doivent donc être auſſi exactes po
nombre, & les circonſtances aggravantes
péchés, que ſi on ne s'en étoit pas accuſé.
eſt embarraſſant, affligeant, humiliant,
c'eſt un embarras qu'on s'eſt attiré & dc
faut ſortir. Le temps de la retraite y eſt
propre qu'un autre; & pourquoi vouloir
long-temps demeurer dans un état où l'o
veut pas mourir? d'ici-là on ne peut que
une multitude de nouveaux ſacriléges,
pouvoir obtenir le pardon d'un ſeul péc

2°. Sans qu'il ſoit tout-à-fait néceſſair
faire des confeſſions générales, il eſt pour

très-à-propos d'en faire quand on ſe ſent très-extraordinairement touché de Dieu, confus de ſes fautes & réſolu de méner une vie toute nouvelle; la raiſon eſt que ce temps-là eſt tout-à-fait propre pour obtenir de Dieu la rémiſſion de ſes fautes qui, ſans qu'on le crût, pourroient cependant n'être pas pardonnées, & que d'ailleurs cet excès de douleur joint à l'efficace du Sacrement, peut encore mériter la rémiſſion entiere des peines dûes au péché après que la coulpe eſt remiſe. Auſſi eſt-ce l'uſage de tous les gens de bien de faire ſans manquer une ou deux fois l'année des revues, & des confeſſions générales des fautes commiſes dans un an ou ſix mois, y ajoutant la confeſſion de celles qui dans toute la vie cauſent plus de remords & de douleur. On peut remarquer ſeulement que ces confeſſions ſe faiſant plus par dévotion que par connoiſſance d'aucune néceſſité abſolue, il n'eſt ni d'obligation, ni de grande utilité qu'elles ſoient ſi exactes, ni ſi circonſtanciées.

3°. Il y a une autre occaſion encore où une revue générale peut être utile ſans être néceſſaire, c'eſt quand on veut prendre conſeil de quelqu'un pour ſa conduite ſpirituelle. Il eſt néceſſaire de ſe faire connoître pour être bien aidé; mais il eſt moins néceſſaire dans cette eſpéce de revue que dans la ſeconde d'être ſi exact, ni ſi ſcrupuleux. C'eſt plutôt un tableau général de ſa vie, de ſes habitu-

des, de ſes engagemens, de ſes penchans qu'il faut faire, qu'un détail exact de ſes fautes, quoiqu'on puiſſe faire ſi l'on veut les deux choſes tout à la fois.

Il ſeroit à ſouhaiter qu'on n'entrât jamais en retraite que l'examen de ces revues ne fût fait auparavant, il ſe perd à cela un temps infini, on a de grands embarras de conſcience, de grandes inquiétudes, tout l'eſprit va là. Dans les oraiſons on ne penſe à autre choſe, la retraite eſt bien avancée, les vérités les plus touchantes ſont paſſées avant qu'on ait fait ſa confeſſion, on ſort des exercices ſans s'être bien rempli des grands principes de crainte, & d'amour de Dieu, qui peuvent en rendre les fruits durables, & c'eſt aſſurément un grand abus ſur lequel il faut ſe précautionner pour l'avenir; je conſeillerois que huit jours devant la retraite, on employât à ceci le temps des oraiſons & des examens, & qu'on écrivît ſes fautes à meſure qu'elles ſe préſenteroient à la mémoire; mais quand la confeſſion n'eſt pas préparée, il faut ſe hâter, & ne faire nulle autre choſe hors du temps des méditations & conſidérations.

Pour la confeſſion même, il eſt bon avant qu'on la faſſe de donner au cœur tout le temps pour le laiſſer un peu toucher, la contrition en eſt plus vive & plus aſſurée, & la confeſſion moins pénible, quelqu'humiliante qu'elle puiſſe être d'ailleurs. Quand on a bien conçu

ce que c'eſt que le péché, & ce qu'il mérite, & à quoi il nous expoſe, à la mort, au jugement & durant l'éternité, il n'y a point de difficulté qu'on ne ſurmonte. La confeſſion doit être faite, autant qu'il ſe peut, vers le quatriéme ou troiſiéme jour de la retraite, ou bien ſi elle a été préparée devant, la faire plutôt ; mais ne recevoir l'abſolution que quand on ſe ſent au plus haut point de ferveur.

Des confeſſions ordinaires.

On peut encore en diſtinguer de deux ſortes, celles qui ſont néceſſaires indiſpenſablement, parce qu'on a commis ou qu'on doute avoir commis quelques fautes mortelles, & celles qui ne ſe font que par dévotion ou pour ſatisfaire à la régle, ou à l'uſage des Saints, & des plus gens de bien parmi leſquels on vit. Il faut traiter des unes & des autres ſéparément, parce que les difficultés qu'on peut former ſur les unes & les autres, doivent ſe réſoudre par des principes tout différens.

Des confeſſions ordinaires, néceſſaires.

Je ne m'arrête point à tout ce que le monde ſait, la pénitence comprend trois parties, la contrition, la confeſſion, & la ſatisfaction ; mais je remarque les abus où l'on tombe ſur chacune de ces parties, & qu'on doit pendant la retraite, ou prévenir, ou corriger.

1°. Au regard de la contrition, on ne cher-

che point à s'aſſurer ſi on l'a ; cependant cette aſſurance eſt néceſſaire, ſi on ne veut pas s'expoſer au ſacrilége. Je parle d'une aſſurance morale. Ce qui la donne, c'eſt de pouvoir ſe dire en ſe repréſentant devant Dieu l'état où on ſe trouve. Si j'étois à recommencer, je ne médirois point, je pardonnerois, j'obéirois, je ne diſpoſerois de rien ſans dépendance & ſans permiſſion. Si c'eſt ſur la matiere de la pureté où l'occaſion eſt comme néceſſairement jointe aux fautes, je ſortirois de l'occaſion, je romprois, je brûlerois livres, lettres, préſens; je prierois, j'irois chercher des témoins de ma conduite. On dit qu'il eſt inutile & dangereux de ſe mettre à ces épreuves; inutile dans des cas chimériques, comme de dire, s'il venoit une perſécution que ferois-je? dans les cas où on a ſuccombé cent fois, l'épreuve devient néceſſaire. On ne craint point de dire, j'aimerois mieux mourir que de vous offenſer, mon Dieu, c'eſt la formule ordinaire; eſt-ce parce qu'on regarde la mort comme un petit mal? ce ne ſeroit point dire aſſez, ſi l'on ne craint point la mort. La regardant comme le plus grand des maux, pourquoi craint-on davantage de dire, j'aimerois mieux pardonner, ne plus médire, que d'offenſer Dieu; le grand danger où l'on s'expoſe en ſe mettant à cette épreuve, c'eſt de trouver qu'on n'eſt point pénitent, & qu'on tient encore à ſon

péché. Mais quel autre danger n'y a-t'il pas de ſe croire converti quand on ne l'eſt pas? danger de vivre & de mourir dans l'illuſion, c'eſt-à-dire, danger de mille ſacriléges & de la damnation.... Enfin quand on dit, je ſuis fâché, mon Dieu, de vous avoir offenſé; je défie une perſonne que j'écoute de donner à la propoſition un autre ſens que celui-ci, ſi c'étoit à recommencer, je ne vous offenſerois plus.

2°. On ne prend pas les moyens d'avoir de la contrition. Rien n'eſt ſi facile à un homme de bien à qui il échappe une faute que d'en avoir de la contrition, parce qu'il a dans lui-même la crainte de Dieu qui en eſt le principe. Dès que ſa conſcience l'avertit de ſa faute, il dit avec David, j'ai péché, *peccavi, Domine!* & Dieu répond, je pardonne: *Dominus quoque tranſtulit peccatum tuum.*

Mais à ceux à qui le péché eſt ſi aiſé, la pénitence ne peut être que très-difficile. Ce qui les rend hardis à les commettre leur laiſſe peu craindre d'y perſévérer; & l'enfer, la crainte de la mort & du jugement ne rappellent guere ceux que la crainte de Dieu n'a pu retenir.

La contrition eſt un don de Dieu, on l'obtient par la priere & les œuvres de pénitence, c'eſt pour cela qu'autrefois on en exigeoit tant & de ſi longues, avant que d'abſoudre le pécheur.

La contrition, après la grace, eſt l'ouvrage de l'homme, il doit s'y exciter par de profondes réflexions ſur la griéveté & ſur les ſuites de ſon péché. Huit jours de retraite ne ſuffiſent ſouvent qu'à peine pour nous changer le cœur & nous détacher de nos affections, mais conſervons ces ſentimens précieux : nous ne les produirions jamais, ou que difficilement d'un moment à l'autre dans nous-mêmes.

2°. Au regard de la confeſſion, ſi ce ſont de grandes fautes qu'on accuſe, preſque toujours on manque de ſincérité. Plus on eſt vertueux, plus coûte l'aveu de certaines foibleſſes. Les grands pécheurs confeſſent des abominations ſans trembler & ſans rougir. N'aller jamais à confeſſe qu'on n'ait pris ſon parti d'écrire tout ce qu'on veut dire ſur les points où l'on craint de n'oſer aſſez s'expliquer, en liſant ce qu'on a écrit, on peut s'aſſurer d'avoir dit tout ce qu'il faut. Dieu nous entend, il voit ſi nous faiſons connoître le mal comme nous le connoiſſons, l'univers entier ſaura ce que nous aurons diſſimulé, & le confeſſeur en particulier le ſaura, & nous en fera des reproches. Vous me trompez, à quelle raiſon?... Appeller un étranger, un inconnu, un homme qui ne reviendra jamais, ſi nous craignons de n'avoir pas le courage de nous vaincre, c'eſt pour cela qu'on nous en accorde le pouvoir... mais on le permet rarement, parce qu'on ne veut pas que nous

ons ſouvent de pareils beſoins. C'eſt une ande injuſtice de perdre la confiance au nfeſſeur ordinaire, parce qu'on en aura eçu quelques petits chagrins. Il peut avoir de ertaines foibleſſes, de certaines délicateſſes, de certaines petiteſſes, ſans qu'on doive entrer en défiance de lui ſur le ſecret, il peut être homme jaloux de votre confiance, un peu impatient ſur vos défauts ſans être un ſcélérat.

3°. Au regard de la ſatisfaction. 1°. On confond les ſatifactions eſſentielles avec les autres; un confeſſeur vous ordonne de quitter une occaſion ou de faire oraiſon, ce ſont des moyens ſans leſquels vous ne pouvez ſortir du péché, les refuſer n'eſt-ce pas être peu contrit? ce n'eſt pas comme de refuſer ſimplement de faire des auſtérités. On offenſe Dieu quand on n'accomplit pas les pénitences qu'on a acceptées; mais quand on a manqué à fuir une occaſion ou à faire oraiſon, outre qu'on offenſe Dieu, c'eſt encore aimer le péché qu'on a confeſſé; on ne doit donc jamais diſputer avec le confeſſeur ſur les premieres, on peut repréſenter ſes difficultés ſur les ſecondes.

On ſemble ſe perſuader qu'une légere pénitence impoſée par un confeſſeur, fait devant Dieu, ce que feroit une plus grande impoſée par un autre, c'eſt un abus, il reſte à expier en l'autre vie tout ce qui ne l'aura pas

été en celle-ci. On doit animer le confeſſeur; le rendre hardi. Il lui ſied bien au tribunal de la miſéricorde d'avoir de la douceur; mais un grand pécheur doit vouloir qu'on lui rende juſtice, c'eſt ſe faire miſéricorde à ſoi-même.

Des confeſſions de régle & de dévotion.

J'appelle ainſi celles où l'on eſt moralement aſſuré de ne porter que des fautes vénielles, & où l'on va pour ranimer ſa ferveur, & recevoir un accroiſſement de graces, & un pardon entier des péchés où nous expoſe tous la fragilité humaine, il faut ſe garder des défauts qui ſuivent.

Défaut général.

On y va par habitude & jamais recueilli. Jamais on ne devroit ſe confeſſer qu'à la fin d'une oraiſon bien faite, point après des viſites, après une occupation diſſipante, après une récréation où l'on n'a parlé de rien moins que de Dieu; ſi cela ne s'accorde pas avec l'heure du confeſſeur, au moins que la confeſſion ſoit préparée dès l'oraiſon du matin, & qu'on s'obſerve pour ne perdre guere de vue tout le jour l'importance de l'action qu'on médite.

Défaut particulier ſur l'examen. On s'embarraſſe beaucoup, il faut ſe faire une liſte courte des péchés où l'on peut plus ſouvent tomber dans ſon état & dans ſes emplois, &

la parcourir; s'il ſurvient quelque choſe d'extraordinaire il ſe préſentera d'abord, & ſi l'on avoit remarqué que cette ſorte de défauts échappe, il faudroit s'accoutumer à les marquer dans l'examen de conſcience qui le ſuit.

Défaut particulier de la contrition. Les gens de bien quand ils commettent de grandes fautes, manquent de ſincérité, & quand ils n'en commettent plus de pareilles, ils manquent de contrition. Il eſt bien plus difficile d'avoir la contrition des petites fautes que des grandes. Il n'y a qu'un grand amour de Dieu, ou une foi vive des rigueurs de ſa juſtice, qui puiſſe nous donner horreur de nos fautes journalieres. Cependant ſans contrition le péché ne peut être pardonné, ou bien les fautes où nous tombons ſe commettent avec vue & de propos délibéré, & l'on doit tâcher d'avoir une contrition diſtincte, on le peut. Arrive-t'il jamais dans le monde qu'on offenſe un ami volontairement, ne fût-ce que dans des bagatelles, le pardonneroit-il la ſeconde, la quatriéme, la vingtiéme fois? en vérité c'eſt une grande humiliation pour Dieu, & pour nous, qu'on oſe le traiter comme on ne traiteroit pas un ami, & l'on ne pourra promettre de s'abſtenir de pareilles fautes. Ce n'eſt ni ignorance, ni ſurpriſe, ni force de tentation, il n'y manque que la griéveté de la matiere pour en faire un crime complet, il y a plus de délibération qu'il n'eſt néceſſaire pour

commettre un crime. Si les fautes ſont de pure ſurpriſe, il n'eſt pas néceſſaire que le regret, ni le ferme propos roulent ſur ces fautes même, mais ſur la négligence à ſe ſervir des moyens qui peuvent aider à les éviter tout-à-fait, ou en diminuer beaucoup le nombre. Au reſte, ces fautes journalieres & de demi-volonté ne doivent pas nous allarmer, Dieu en permet toujours, & beaucoup pour nous humilier & nous exercer. Mais il les pardonne aiſement, volontiers, c'eſt comme les diſtractions qui arrivent entre les amis, on les ſouffre. Dieu connoît notre fragilité, nos devoirs envers lui, de jour & de nuit, ſont multipliés à l'infini. Seulement tâchons de le dédommager par des ſervices effectifs, & que rien ne nous décourage; c'eſt librement, de ſens raſſis que nous voulons être à lui, nous ne l'offenſons qu'en n'y penſant pas.

Défauts particuliers à l'égard de la confeſſion. On ſe fait une habitude de s'accuſer des fautes les plus légeres ſouvent involontaires, dont aſſez communément on n'a point de regret; il vaudroit mieux s'arrêter davantage aux articles ſur leſquels on fait plus de fautes, & ſur leſquelles on doit principalement travailler à ſe corriger, ce ſeroit un abus ſacrilége de garder le ſilence ſur ſes péchés les plus conſidérables & les plus humilians; le reméde de la confeſſion eſt certainement bien plus pour ceux-là que pour les autres.

Après la confeſſion on rentre trop vîte dans ſes occupations, ou dans des entretiens diſſipans, ce n'eſt pas une petite grace que celle qu'on vient de recevoir; gardons-nous de la perdre, actions de grace, généroſité pour mieux faire.

CONSIDÉRATION SUR LES EXAMENS DE CONSCIENCE.

DE tous les exercices de piété, le plus utile, au ſentiment des ſaints, c'eſt l'uſage fréquent des examens de conſcience. Caſſien, le grand maître de la vie ſpirituelle, en recommandoit ſouvent la pratique, & les philoſophes même ont cru que pour s'avancer ſûrement & promptement dans les voies de la ſageſſe, il ne falloit pas paſſer un jour, qu'étant entré le ſoir, on ne ſe demande compte à ſoi-même de la maniere dont on l'avoit employé.

Autant qu'il eſt important de bien faire ſes confeſſions, autant paroît-il néceſſaire de bien faire ſes examens. Au ſortir d'un examen bien fait, on eſt toujours diſpoſé à ſe bien confeſſer; mais il paroîtra difficile de s'examiner comme il faut au temps de la confeſſion, ſi on le fait mal hors delà. La marque la plus certaine d'une réſolution ſincere de ſe corriger eſt une grande application aux examens ordinaires, parce que c'eſt en effet le

ſeul moyen de ne plus tomber, ou de tomber plus rarement dans des fautes où la fragilité & la légéreté ont le plus de part que la mauvaiſe volonté. Dire donc je me propoſe de ne plus tomber, c'eſt une grande chimere, à moins que cela ne ſignifie, je me propoſe de veiller davantage ſur moi-même, & de ne plus commettre, ſi je puis, aucune faute ſans la déſavouer au plutôt.

Pluſieurs choſes rendent l'uſage des examens difficiles; la peine qu'il y a à ſe recueillir & à s'obſerver ſans ceſſe, la honte de ſe trouver ſi long-temps foible & imparfait, le déſeſpoir de ſe pouvoir corriger & vivre jamais ſans de grands défauts.

Quant à la vigilance, elle ne doit pas être ſi exceſſive qu'elle bande trop la tête, ou qu'elle empêche qu'on s'applique à ſes diverſes occupations: mais quand on a de la bonne volonté, & qu'on demande à Dieu ſouvent la lumiere, qu'on ne ſe livre point par choix & par inclination aux affaires du dehors, & que la conſcience eſt tendre & délicate, Dieu fait la grace d'ordinaire que ſans contention & ſans trouble, on ſe ſente comme averti à chaque inſtant de ſes devoirs & de ſes fautes au fond du cœur; on entend comme un cenſeur ſecret & aſſidu qui n'échappe rien, qui ne paſſe rien; le tout eſt de ne pas étouffer cette voix ſalutaire, & de ne pas chercher un certain tumulte parmi lequel on ne le

puiſſe entendre ; cela ne demande pas beaucoup d'application, mais un peu de fidélité.

Pour la honte qu'il y a de ſe voir ſi imparfait, il faut ſonger ſouvent, 1°. qu'en ne voulant pas voir ſes chûtes & ſes imperfections, on n'en tombe pas moins, on n'eſt pas moins coupable ; 2°. qu'il n'y a pas ſouvent tant de mal de faire les fautes, que de ne vouloir pas les connoître & s'en humilier ; 3°. que les connoître & s'en humilier, c'eſt déja les avoir à demi réparées, & être en voie de les réparer entiérement ; 4°. que la plûpart excite plus la compaſſion de Dieu que ſa colere : il ſait de quelle terre nous ſommes formés. Un enfant qui commence à marcher, bronche à chaque pas, doit-on s'en étonner ? c'eſt une eſpéce de merveille quand il ne tombe pas ; c'eſt une eſpéce de merveille quand nous nous ſoutenons ; quand nous tombons, ce n'eſt que ce qui doit arriver naturellement. Qu'une roche peſante s'envole au vent, cela eſt bien ſurprenant ; le prodige ſeroit que la paille agitée demeurât immobile, & qu'une roche commençât à voler.

Contre le déſeſpoir de ſe corriger, il n'y a guere moins de ſolides réflexions à faire, 1°. que d'autres auſſi chargés de défauts, & d'abord auſſi foibles & auſſi inconſtans que nous, n'ont pas laiſſé que de devenir parfaits. 2°. Quelque peu de progrès que nous croyions faire, nous ne laiſſons pas après

un certain temps de ſentir quelque changement ; les arbres & les hommes croiſſent, l'aiguille d'une horloge & l'ombre d'un cadran avancent, ſans qu'à les regarder on s'apperçoive d'aucun mouvement : au reſte, c'eſt beaucoup plus à ceux qui nous conduiſent qu'à nous-mêmes de juger ſi nous avançons ou non, & s'ils ſont contens, nous devons l'être. 3°. Quand toute notre vigilance ne produiroit que quelques fautes de moins, c'en ſeroit aſſez pour ne pas croire notre travail tout-à-fait inutile ; or il eſt certain qu'on ne s'obſerve jamais un peu conſtamment, qu'on n'en faſſe beaucoup moins, bientôt preſque plus, du moins par comparaiſon à ce qu'on faiſoit quand on ne s'obſervoit pas. Ne point donc s'étonner, tombât-on cent fois le jour, pourvu que ce ne ſoit que des fautes de ſurpriſe, & que cent fois on ſe releve ; mais on s'aigrit contre ſoi-même, on ſe déſole dès les premieres chûtes, on donne à ſes inquiétudes le temps & l'attention qu'il faudroit donner à les réparer ; dans ſon dégoût pour une faute, on en fait dix autres, & cette multitude afflige juſqu'à faire tout quitter, & ne plus vouloir continuer une entrepriſe qui paroît tout-à-fait impoſſible ; elle eſt impoſſible en effet juſqu'à ce qu'on s'étonne un peu moins de ſe voir fragile, juſqu'à ce qu'on s'attende qu'on tombera ; mais qu'on ſe donne courage quand on

on ſera tombé, & qu'on ne ſonge qu'à mieux faire au plus vîte.

Il y a trois ſortes d'examens, l'examen particulier, l'examen général, l'examen de ſimple recueillement.

L'examen général eſt celui de toutes les fautes qu'on a pu commettre depuis la derniere fois qu'on s'eſt examiné.

L'examen particulier eſt la recherche des fautes qu'on a pu commettre contre une certaine vertu particuliere qu'on entreprend d'acquérir, ou des victoires qu'on a remportées contre un vice particulier qu'on entreprend de combattre.

L'examen de ſimple recueillement n'eſt autre choſe que la vigilance chrétienne ſi recommandée par Jeſus-Chriſt; *vigilate omni tempore:* la garde du cœur que nous ordonne le Sage; *omni cuſtodiâ ſerva cor tuum :* le coup d'œil d'un ſage gouverneur qui ne perd jamais tout-à-fait de vue le jeune prince qu'on a confié à ſes ſoins. Nous dirons quelque choſe de chacun en particulier.

L'examen général renferme cinq points qui ſont connus de tout le monde, mais qui ne ſont pas également bien pratiqués. 1°. Remercier Dieu de tous ſes bienfaits, tant en général qu'en particulier, de ceux qu'on a reçus depuis le dernier examen; il n'y faut jamais manquer: ce ſeroit une grande ingratitude de ne pas ſe ſouvenir, au moins deux

fois chaque jour, de celui qui nous fait mille biens à tout moment; chaque reſpiration devroit être une action de graces, mais on n'y penſe guère: prenons des temps fixes pour y penſer. De plus, le motif préſent du bienfait eſt un motif de regret pour ſes fautes. Peut-on ne les pas haïr, dès qu'on voit qu'elles offenſent celui de qui l'on eſt tant aimé? Dieu tout-puiſſant! qui vivez dans les ſiécles des ſiécles, nous vous rendons mille actions de graces de tous vos bienfaits; *laudamus te, benedicimus te, &c.* nous vous louons, nous vous béniſſons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous remercions, *benedic, anima mea, Domino;* mon ame, béniſſez le Seigneur, & que tout ce qui eſt au-dedans de moi-même s'uniſſe pour glorifier ſon ſaint nom: c'eſt lui qui nous a créés, qui nous fait ſubſiſter, qui nous a rachetés de ſon ſang, nourris de ſa chair, protégés de ſes graces; c'eſt lui qui nous a pardonnés, & qui veut nous pardonner encore: que les bienheureux l'en remercient, qu'il s'en rende à lui-même toute la gloire qu'il merite.

2°. Demander à Dieu la grace de connoître ſes fautes & de les haïr. Tel eſt notre aveuglement & notre miſere, nous ſentons le mal ſans le connoître, ou nous l'aimons, tout mal qu'il nous paroît; notre amour propre, nos paſſions nous trompent, nous ſéduiſent en

cent manieres; mais elles nous flattent, & ce ſeroit ſe détruire ſoi-même que de les détruire. Demandons un rayon de la lumiere divine, qui nous éclairera au moment de la mort : le voile ſera tiré, que verrons-nous ? que penſerons-nous ? que jugerons-nous ? &c. *veni, ſancte Spiritus, & emitte cœlitùs, &c.* venez, Eſprit ſaint, Eſprit de droiture & de vérité, éclairez-nous d'un rayon de votre lumiere, que nous puiſſions nous voir tels que vous nous voyez.

3°. S'examiner. Pour le faire plus aiſément & plus vîte, il faudroit, ſur le modéle que nous allons donner, que chacun voulût ſe tracer à ſoi-même un plan de ſes devoirs de tous les jours, avec les circonſtances qui doivent les accompagner pour qu'ils ſoient agréables à Dieu, par exemple :

Le lever : promptitude, modeſtie, penſer à Dieu, repaſſer le point d'oraiſon.

L'oraiſon : application, ferveur, ſituation de corps reſpectueuſe, réglement de ce qui peut arriver d'extraordinaire ce jour-là, choix d'un ſentiment pieux, ou d'une oraiſon jaculatoire pour s'entretenir tout le jour avec Dieu, examen à la fin de l'oraiſon, de la maniere dont elle aura été faite.

L'Office : recueillement, modeſtie édifiante, attention, dévotion, union à toute l'Egliſe, exactitude à toutes les cérémonies, voix ferme autant qu'il ſe peut.

La ſainte Meſſe : union avec le prêtre, ou méditation des myſteres de la Paſſion, communion ſpirituelle, ſacrifice de ſoi-même.

Le travail : qu'il ſoit fait avec obéiſſance, quand il le faut, avec ſoin, eſprit de pénitence, union avec Jeſus-Chriſt à Nazareth.

Le repas : attention aux prieres, point trop d'empreſſement, rien de particulier, ce qui ſe préſente, ſans choix, propreté par eſprit de charité, & toujours mortification ſur tout ce qui peut nuire à la ſanté, & ſur quelque choſe qui flatte la ſenſualité.

Les recréations : lieu de communauté, honnêteté, bienſéance d'actions & de paroles, ſans conteſtation, ſans éclat, entretiens de Dieu, finir au moment marqué.

Le ſoir : retraite prompte, ſilence profond, préparation de l'oraiſon, examen ſelon cette méthode, au lit à l'heure comme image du ſépulcre, attendre le ſommeil avec les mêmes penſées & les mêmes ſentimens que nous voudrions porter au tribunal de Jeſus-Chriſt. Il y a d'autres devoirs encore qui ſont de tous les temps de la vie, & ſur leſquels il ne faut jamais manquer de s'examiner.

Charité : douce, compatiſſante, officieuſe, prévenante ; point de rapports, de médiſances, de railleries ; ſouffrir tout & de tous, ſans rien donner à ſouffrir à perſonne.

Obéiſſance à tous ceux qui ont l'autorité, ſans diſtinction, ſans délai, ſans réplique, ſans murmure.

Chaſteté : modeſtie, réſerve infinie, garde des ſens, horreur des moindres licences, fuite des moindres occaſions.

Pauvreté : dépendance dans les moindres bagatelles, ſe paſſer de tout ce qui n'eſt pas abſolument néceſſaire, & pour le néceſſaire toujours moins que plus.

Chacun doit ajouter à cet examen les devoirs perſonnels à l'égard de l'emploi dont il eſt chargé, de ſes paſſions dominantes, des promeſſes particulieres qu'il a faites à Dieu pour s'avancer dans le bien. Par cette méthode, en très-peu de temps on peut connoître ſes fautes & ſes négligences de tout un jour.

4°. Demander pardon à Dieu, s'il eſt échappé quelque faute importante, il n'eſt pas difficile avec un peu de foi & de crainte de Dieu, d'en avoir regret; avoir perdu la grace de Dieu, ou s'être mis en danger de la perdre, pourroit-on n'en être pas vivement touché. S'il n'y a que des fautes de fragilité, il eſt moins aiſé de s'en repentir; c'eſt pourquoi dans nos méditations ordinaires, nous ne ſaurions trop nous rappeller les grands motifs qui doivent donner horreur des moindres fautes, ce que Dieu mérite pour ſa grandeur, pour ſes bienfaits, pour tant de graces, combien les fautes des Religieux lui ſont plus déſagréables que celles des chrétiens ordinaires, quelles peuvent

être les ſuites funeſtes des moindres fautes volontaires; diminution de lumieres & de facilité au bien, refroidiſſement de Dieu envers l'homme qui le ſert froidement & négligemment, & pour l'autre vie un ſévere purgatoire. Avoir pu aimer Dieu, & ne l'avoir pas voulu; déſirer ardemment de le vouloir, & ne le pouvoir qu'après de longs délais, eſt-ce donc ce que Dieu attend de moi? eſt-ce là le ſervir en Dieu? voilà encore un jour perdu, & que reſte-t'il que de la honte, des reproches & une nouvelle raiſon de faire pénitence? quelle conſolation! je n'aurois maintenant rien à me reprocher; avec un peu plus de contrainte, Dieu ſeroit un peu plus content de moi. Eſt-ce ainſi que je me comporte avec les gens avec qui le devoir & l'inclination me lient? *hæccine reddis Domino, populè ſtulte & inſipiens! numquid non ipſe eſt pater tuus qui poſſedit te, & fecit, & creavit te?* Si ces motifs ſe trouvoient affoiblis dans mon ame, ce ſeroit employer utilement le reſte de l'examen, que de s'appliquer à en comprendre la juſtice & la force.

5°. Former une ſérieuſe réſolution de mieux faire : nous l'avons déja dit, mais ce ne ſeroit pas trop que de le dire cent fois. Les péchés où il entre une volonté parfaite, ne peuvent être pardonnés que par un propos formé de ne les plus commettre. Pour les péchés de fragilité, la réſolution & le bon

propos doivent être de s'adonner à une vie plus intérieure, plus mortifiée, plus dépendante des mouvemens de la grace; car c'eſt-là le ſeul moyen de diminuer au moins le nombre de tant d'infidélités. J'y ſuis deja réſolu, mon Dieu! mais ſi je ne le ſuis point encore aſſez, changez mon cœur, fortifiez ma lâcheté, je vous en conjure; *da quod jubes, & jube quod vis :* je veux, mais je veux ſi foiblement, mais dans l'occaſion je ceſſe ſi aiſément de vouloir; *velle adjacet mihi, perficere autem non invenio :* faut-il que je déſeſpere, ou que j'abandonne mon projet? non, j'attends beaucoup de votre miſéricorde, de l'aveu ſincere de mes foibleſſes, & d'une attention plus grande à veiller ſans ceſſe ſur moi-même, & à me rendre fidéle aux avertiſſemens & aux inſpirations preſſantes de votre grace.

L'examen particulier eſt une maniere d'exercice, de combat, d'entrepriſe pour acquérir une vertu, ou pour combattre un vice particulier.

On choiſit donc quelques défauts eſſentiels qu'on veut corriger, ou quelque vertu importante qu'on ſe propoſe d'acquérir. C'eſt à ceux qui nous connoiſſent & qui nous conduiſent à nous déterminer d'ordinaire, quel eſt le défaut ou la vertu qui demande notre travail; ou ſi nous voulons choiſir nous-mêmes, il faut nous ſervir des régles qui ſont à la fin

de la conſidération de l'abnégation de ſoi-même. Pour connoître ſûrement ſes paſſions en général, il faut choiſir une matiere qui ſoit de quelque étendue, & commencer par réformer en nous ce qui peut mal édifier le prochain, & lui donner quelque choſe à ſouffrir. Quand on ſe ſent fortement déterminé au bien, rien ne ſeroit mieux que d'entreprendre de ne faire aucune faute, quelque petite qu'elle fût, de propos délibéré, ou bien de ſe rendre fidéle à tous les mouvemens de la grace, ſans exception, ou bien de pratiquer en tout ce qui, à chaque moment, nous paroîtra de plus parfait, & quelque dérangé qu'on puiſſe être, en moins de rien, on ſe trouve tout changé.

Après avoir choiſi la matiere de l'examen particulier pour le faire avec fruit, il faut 1°. le matin à l'oraiſon ſe réſoudre fortement à ſe vaincre ce jour-là; ſe remplir de quelque motif qui puiſſe rendre la victoire plus facile, ou prier Dieu qu'il nous avertiſſe intérieurement dans les occaſions.

2°. Dès qu'on apperçoit quelque faute ou quelque victoire, remercier Dieu, ou lui demander pardon par une courte élévation de cœur vers lui, & auſſi-tôt tirer un grain ſur l'un de ces petits chapelets deſtinés à cet uſage.

3°. Au temps de ſon examen général, compter ſes fautes & ſes victoires, & en mettre le nombre par écrit, ſans y manquer, pour

pouvoir au bout d'un temps juger de ſon progrès, ou de ſon relâchement. C'eſt particuliérement à l'examen particulier que doit s'appliquer ce que nous avons dit, qu'il ne faut ni craindre la honte de ſe voir long-temps imparfait, ni déſeſpérer de ſe corriger. On ne voit perſonne qui ſoit conſtant dans cet exercice, & qui ne faſſe bientôt un progrès ſenſible; c'eſt de quoi eſpérer beaucoup.

Enfin, outre le ſoin de s'exciter au regret de ſes fautes, on ne ſauroit trop louer le zéle & la ferveur de ceux, qui, pour retenir la nature dans le devoir par la crainte, ont le courage de faire chaque jour quelques pénitences qui ſont exactement proportionnées au nombre des fautes, ou des négligences qui ſe trouvent marquées depuis leur dernier examen particulier. C'eſt un frein contre le libertinage d'un naturel léger & impétueux, & Dieu ne manque pas de ſe laiſſer toucher à ces marques d'un cœur contrit & plein de bonne volonté. Ne ſeroit-il point à propos d'appliquer là tout ce qu'on pratique d'auſtérités corporelles? ceux qui les redoutent ſeroient maîtres, en gênant leur eſprit & mortifiant leurs paſſions, de n'en point faire du tout, ou du moins d'en faire très-peu.

D'autres font vœu tous les matins de ſe vaincre, ou juſqu'à midi, ou juſqu'au ſoir ſur la matiere de leur examen particulier, quand on eſt ſolidement fondé dans la crainte de

Dieu, ces ſortes de vœux avec certaines reſtrictions qu'on y met n'embarraſſent point du tout; on ſe trouve dans l'occaſion, auſſi déterminé à faire ce qu'on a promis qu'on eſt à entendre la Meſſe un jour de précepte, ou réciter l'Office divin quand il eſt d'obligation. On ne délibere ſeulement pas, ou bien l'on peut faire les vœux d'une maniere disjonctive promettant de ſe vaincre, ou de ſe punir d'une certaine maniere toutes les fois qu'on ne ſe ſera pas vaincu.

L'examen de ſimple recueillement n'a point de temps marqué, ni de matiere limitée comme l'examen particulier, c'eſt une certaine attention d'eſprit ſur ſoi-même qui fait qu'on ne ſe remplit jamais tellement de ſes occupations qu'on perde ſon intérieur tout-à-fait de vue. On ſe ſert ici de la comparaiſon d'un compas, une des branches demeure toujours dans ſon centre, tandis que l'autre fait, pour ainſi dire, pluſieurs excurſions dans toutes les parties de la circonférence. Ainſi les Saints dans le temps même qu'ils paroiſſent le plus répandus au-dehors, ont toujours un œil ouvert ſur ce qui ſe paſſe de plus intime dans leur cœur. Ils ne parlent point, ils n'agiſſent point qu'ils ne puiſſent dire, pourquoi; ou ſi la légéreté naturelle les dérobe quelque temps à eux-mêmes, dès qu'ils s'en apperçoivent leur premier ſoin eſt de ſe recueillir, & de rentrer, pour ainſi dire, chez eux. On com-

prend aſſez combien cet exercice eſt utile à la connoiſſance de ſoi-même, combien il ſert à devenir intérieur, combien il empêche de fautes, combien il réprime de ſaillies, combien il donne de force & de ſecours pour la pratique du bien. Le déſordre n'arrive guere dans une maiſon que quand le maître en eſt abſent, ſous ſes yeux il eſt rare qu'on oſe s'échapper & que chacun ne ſe porte pas à ſon devoir.

Pour acquérir la facilité de demeurer ainſi dans ſoi-même, il faut ſe faire une douce habitude d'y rentrer, de ne commencer aucune action, par exemple, ſans dreſſer ſon intention, & ſe repréſenter les circonſtances qui doivent l'accompagner pour la rendre plus parfaite, & de ne point paſſer enſuite à une autre qu'on ne remarque ce qu'il y a eu dans la précédente de défectueux pour l'éviter une autre fois. Ceci au reſte ne ſe doit point faire d'une maniere dure, déſagréable, turbulente, ou vétilleuſe qui rendroit bientôt la vigilance & la conſtance inſupportables, la comparaiſon dont nous nous ſommes ſervis d'abord du gouverneur chargé de la conduite du jeune prince, peut ſervir à donner des régles à cet égard, il ne prend point ſur ſon éleve des airs de hauteur, il ne l'épie pas avec défiance, il ne l'avertit pas avec rudeſſe, il le fait ſouvenir de ce qu'il eſt, & de ce qu'il doit à ſon rang, il l'applaudit, il l'anime d'un

coup d'œil, il le rappelle quand il s'échappe, avec une douceur reſpectueuſe. Une fermeté exacte le fait aimer & craindre tout à la fois; c'eſt ainſi qu'il faut nous gouverner, & nous traiter nous-mêmes pour ne jamais nous rebuter, & nous porter cependant efficacement à toute la pureté & la perfection que demande l'honneur que nous avons d'être les enfans de Dieu.

DES CONVERSATIONS.

DANS un temps de retraite, lorſque nous ſommes prêts à rentrer dans nos occupations ordinaires, une des choſes qui demande le plus de réflexions, ce ſont nos converſations avec le prochain. Nous conviendrons aiſément que nous pouvons avoir beſoin de quelque réforme à cet égard, pour peu que nous voulions comparer nos examens de la retraite avec ceux d'un autre temps. Nous ſommes preſqu'innocens, lorſque nous ne parlons plus. Il nous faut conſidérer

1°. Ce qui regarde les converſations du dedans.

2°. Les converſations du dehors.

3°. Les converſations par lettres.

Premier point.

Les converſations du dedans.

CEſt une des choſes à laquelle on a le plus d'attention dans la réforme des anciens Ordres, que de bien régler les converſations. Les Religieux de ſaint Benoît ont, pluſieurs fois la ſemaine, ce qu'ils appellent les recréations muettes; on prend l'air, on ſe promene ſans parler : les autres jours, le ſuperieur les aſſocie avec qui il lui plait, ſans leur laiſſer la liberté de choiſir leur compagnie : les premiers moines donnerent toujours comme un ſurveillant & un inſpecteur aux jeunes Religieux, & ſur-tout à ceux qui converſoient.

L'Abbé de la Trape, ayant pendant un temps ôté aux ſiens toutes ſortes de converſations, on traita cette conduite de dureté, il ſe juſtifia ſur ce qu'il ne l'avoit fait qu'à leurs inſtantes prieres & long-temps réitérées; ils avoient ſenti que leur intérieur en ſouffroit beaucoup toutes les fois qu'ils s'entretenoient : ce n'eſt pas une choſe qui ſoit pratiquable dans la plûpart des communautés.

Dans la néceſſité de quelques recréations honnêtes, tâchons au moins de garder les régles ſuivantes.

1°. Ne converſer jamais hors le temps où la régle le permet. Il n'y a rien de ſi difficile, ni qui demande par conſéquent plus

de graces de la part de Dieu, que de ne point excéder quand on parle, & de ſavoir donner un frein à ſa langue : *celui*, dit ſaint Jacques, *qui ne péche point par ſes paroles, eſt un homme parfait : la langue eſt une ſource univerſelle de toutes ſortes d'iniquités.* Je demande donc ſi ce ſecours, ſi néceſſaire & ſi grand, nous ſera accordé de Dieu, quand on voudra parler malgré lui, c'eſt-à-dire, dans un temps & dans des circonſtances où il ordonne qu'on obſerve le ſilence; je demande comment on ſe rendra maître de parler à propos, quand on ne peut pas ſe rendre maître de ne point parler.

La raiſon pour laquelle en général on doit éviter toutes les occaſions de pécher, c'eſt que Dieu n'a point promis ſa grace à ceux qui, par leur choix, ſe ſeront mis dans le danger.

Ce principe général montre en particulier à quoi on s'expoſe & à quoi on doit s'attendre, quand on parle en des temps où le défend la régle, qui eſt l'interprête des volontés de Dieu.

2°. Ne jamais converſer hors des lieux de communauté; le même eſprit qui fait rechercher les converſations particulieres, en montre le danger. On ſe retire pour joindre les perſonnes qui plaiſent, ou auſquelles on veut plaire, & avec leſquelles on peut être plus en liberté : point de néceſſité de s'ob-

ſerver, ni de ne pas dire tout ce qui vient à l'imagination, ou à l'eſprit; on s'écarte pour accompagner la converſation de certaines petites débauches que la régle défend, & que les ſupérieurs déſapprouvent.

Quand on s'eſt mis en bonne humeur, que ne dit-on pas? c'eſt-là que paſſent en revue ceux qui n'ont point le bonheur d'être agréables, les plus réguliers ſont les moins épargnés; on déchire le gouvernement, on s'entre-communique ſes chagrins, ſes vues imparfaites, ſes téméraires jugemens: les converſations particulieres engagent dans des amitiés particulieres, & celles-ci dans le mépris de la communauté, & dans des attaches ſouvent très-dangereuſes, & où l'innocence peut ſe perdre par plus d'un endroit: ſous les yeux de la multitude, un certain reſpect arrête, on prend garde à ne pas s'échapper.

3°. N'oublier jamais la dignité, la gravité, le ſérieux de notre profeſſion ſainte. C'eſt à nous que s'adreſſe particuliérement cet avis de ſaint Paul, *qu'on n'entende ſeulement pas parmi vous le nom de fornication ou de quelqu'autre impureté que ce ſoit, ainſi qu'il convient à des Saints, non plus que de ce qui bleſſe la pudeur, ou de ce qui va à des diſcours impertinens ou bouffons.*

Saint Bernard traite une badinerie dans la bouche d'un prêtre & d'un Religieux de ſacrilége. Qu'auroit-il donc dit des paroles équi-

voques, des contes diſſolus, des propos ſalir l'imagination, de certaines réflexions rendent mépriſables nos obſervances, les pratiques des Saints, les myſteres peut-être le fond même de notre religion? nous ſommes ſcandaliſés quand elles échappent aux ſéculiers devant nous, nous les relevons avec force & nous le devons.

Le bel eſprit que c'eſt d'avoir toujours quelque chicane à faire ſur ce qu'il y a de plus avéré dans l'hiſtoire des Saints. Avons-nous aſſez de capacité pour nous faire juges en ces hautes matieres? ou bien faut-il que Dieu n'ait pas fait de graces à ſes amis, parce que notre conduite relâchée nous en rend nous autres tout-à-fait indignes.

4°. Jamais ne ſe manquer mutuellement de reſpect. Nous nous devons regarder les uns & les autres comme autant d'images de Jeſus-Chriſt, point donc de ces familiarités baſſes, qui dégénerent ſouvent en reproches, en injures & en mépris. Point de ces démonſtrations affectées d'une amitié badine & ſéculiere; de ces careſſes, de ces expreſſions inſipides & fades, au goût de ceux qui ont du bon eſprit & de la raiſon. Ma toute aimable, mon incomparable, ma charmante, &c. &c. &c. rien n'eſt ſi mépriſable, ni ſi petit; c'eſt le langage ridicule d'une précieuſe, & non pas l'expreſſion d'un cœur véritablement plein de charité. Ma ſœur, ma chere ſœur, c'eſt là tout ce que

nous

ſ être, & tout ce que notre lan-
ıiré ſentir.
ɔ de nos converſations ordinaires
ɛſſai de nos converſations avec les
lu dehors, apprendre à s'écouter
& à écouter les autres; ne point
, ne point conteſter, ne point
nporter: ſe rendre à la raiſon, qui
ı qui la propoſe ou qui la trouve.
aſſez peu au fond que les choſes
ɛ façon ou d'une autre, qu'on ſoit
ris ou qu'on n'en ſoit pas; mais il
ıiment que la charité, que l'hon-
oient ni bleſſées, ni altérées, faute
ı bien nous converſerons avec les
lu dehors comme nous converſons
& elles n'auront pas lieu d'en être
ɛs; ou bien il faudra nous compoſer
ɛs & prendre de nouvelles manie-
ıs paroîtrons embarraſſés & gênés.
ɛr ſans réplique, ſans uſage du
ſans converſation, dit-on, ſans
pareilles converſations ne ſeroient
ɛables. Non, aux perſonnes libres
ɛs. Mais eſt-ce là ce que nous de-
' & faut-il jamais que nos conver-
ıs mettent hors d'état de rentrer
occupations? quelque ſaintes &
ɛrieuſes qu'elles ſoient, on veut
puiſſions nous relâcher & nous
ınocemment; mais on ne veut pas

qu'une heure ou deux de converſation chaque jour nous faſſe perdre le fruit de nos exercices, & inſenſiblement peut-être le goût de Dieu, & l'amour de notre profeſſion.

Second point.

Les converſations du dehors.

Celles-ci demandent plus d'attention en ce que, outre les mêmes & de plus grandes difficultés que dans les converſations domeſtiques quant à ce qui nous regarde, il s'agit encore d'édifier le prochain & de faire honneur à la religion. On ne ſe peut diſpenſer de faire attention aux régles qui ſuivent.

1°. Les converſations avec les perſonnes du dehors doivent être rares, nous prendrions leur eſprit infailliblement, & nous ne leur donnerions pas le nôtre.

Que de Religieuſes le parloir a perdu, corrompu, dégoûté de leur vocation! nos converſations ſeront rares, ſi nous ne les attirons pas, & ſi, à l'exemple de ſaint François de Borgia, nous ne parlons que de la mort & de l'éternité aux importuns qui viennent nous embarraſſer. Ils ne reviendroient pas, ou s'ils revenoient, ce ne ſeroit que pour profiter.

2°. Elles doivent être courtes pour ne point dégénérer en bagatelles, quand on a dit ce qui eſt néceſſaire, & qu'on a encore une heure

à s'entretenir, bon Dieu! combien il faut dire de pauvretés. C'eſt delà que le ſéculier eſt informé de tout ce qui ſe paſſe dans une maiſon. Ce ſont d'horribles médiſances, & on devroit avoir d'étranges ſcrupules de produire ainſi au-dehors les défauts des particuliers, ou de la communauté; mais c'eſt par-là auſſi que les nouvelles du dehors pénétrent au-dedans, & que les parloirs deviennent enſuite comme les bureaux d'adreſſe de toute une ville; tout s'y apprend, & tout s'y dit.

On ſait l'hiſtoire de ce courtiſan qui accompagnoit la Reine mere de Louis XIV dans une tournée de France. Il ſe faiſoit toujours donner ſon logement chez le chapelain de la premiere communauté des petites villes où l'on paſſoit, précédant la cour de quelques heures. Par le moyen de ſon hôte il s'introduiſoit au parloir, & dans une longue converſation il ſavoit bientôt tout l'état de la ville, le caractere des magiſtrats, les brouilleries des familles, les divers intérêts des particuliers dont il alloit enſuite régaler la cour. Ceux qui venoient la complimenter étoient déja bien connus, on leur rioit en face, on leur parloit de leurs affaires ſans qu'ils ſçuſſent comment. Quand la choſe venoit enſuite à s'éclaircir, ne ſavoit-on pas bon gré à celles par qui tant de connoiſſances déſobligeantes étoient venues.

Nous aurions honte de nous-mêmes, ſi

nous entendions les réflexions malignes & mépriſantes des gens du ſiécle, au récit de ce qu'ils apprennent de nous quand il n'eſt pas conforme à l'eſprit dont nous faiſons profeſſion.

Quand la converſation dégénere & que nous voulons bien nous défaire d'une compagnie importune, nous trouvons toujours d'un moment à l'autre le prétexte honnête de quelque obſervation qui nous appelle ailleurs. On eſt édifié de notre régularité, ou ſi on ne l'eſt pas, il eſt impoſſible qu'une pareille compagnie nous édifie nous-mêmes, il la faut promptement quitter.

Mais le temps de l'office & de l'oraiſon doivent toujours être ſacrés, ce n'eſt plus ſimplement un prétexte, c'eſt une vraie raiſon, une vraie néceſſité de ſe retirer.

3°. Elles doivent être accompagnées de toutes les circonſtances que la regle preſcrit pour le parloir. Jamais n'y aller ſans permiſſion. Celle qui a la charge d'avertir ou de donner la clef des parloirs, eſt grandement coupable, ſi elle le fait ſans la participation & contre l'intention de la ſupérieure; elle répondra devant Dieu de tout le mal que peut cauſer à cet égard la molleſſe, ou l'envie de faire plaiſir à quelque amie.

Jamais n'y chanter ſur-tout devant des perſonnes d'un ſexe différent; ſi ce ſont les louanges de Dieu que nous chantons, qu'on

vienne les entendre à l'Egliſe ; ſi c'étoit des chanſons profanes, cela ſeroit indigne, criant, ſcandaleux, punissable. Jamais n'y boire, jamais n'y manger. C'eſt un air d'intempérance & de familiarité qui ouvre la porte à toute ſorte de libertinages & de licences, jamais n'y aller ſeule, s'il eſt poſſible, nous ne ſommes point des anges, quoique nous en duſſions avoir la pureté. Soyons bien aiſes d'avoir outre Dieu quelques témoins de notre conduite & de nos entretiens. Dans les Ordres bien réglés les hommes mêmes ne doivent point être ſans compagnons, & les compagnons ont défenſe de ſe perdre de vue, & obligation de rendre compte au ſupérieur des fautes qui pourroient ſe commettre contre un réglement ſi ſage... les compagnes ſont autant pour gêner le ſéculier & nous préſerver de ſes inſultes, que pour nous empêcher nous-mêmes de nous échapper.

On ſe plaint de l'indiſcrétion des aſſiſtantes, elles rediſent tout ce qu'elles ont entendu, elles en profitent, elles en font part à qui elles veulent : c'eſt aux ſupérieures à y mettre ordre, en ne confiant un emploi ſi important qu'à des perſonnes mûres & incapables d'en abuſer, & en punissant avec la derniere ſévérité celles qui ſe feroient oubliées : c'eſt la faute des ſupérieures, ſi, manque de précautions, elles rendent odieux un uſage néceſſaire à la conſervation de l'intérieur,

à la bonne réputation de leur communauté.

Celles qu'on juge capables de cette commiſſion, ne doivent pas ſe rendre difficiles; elles ne ſauroient mieux marquer à notre Seigneur leur zéle pour ſa gloire, & leur véritable mortification, qu'en s'ennuyant, des heures entieres, des choſes auſquelles elles ne prennent point de part : c'eſt plus qu'une priere, & tout ce qu'elles pourroient faire de meilleur ailleurs.. .Pour celles qui abuſent de la confiance qu'on prend en leur diſcrétion, elles ſont plus criminelles qu'on ne le ſauroit dire, & je ne ſais s'il eſt des circonſtances qui puiſſent les excuſer d'un péché mortel, autant de fois qu'elles révélent, ſi ce n'eſt aux ſupérieures, ce qu'elles ont pu entendre au parloir.

1°. Les choſes qu'elles diſent, ne ſuffiſent elles d'aucune conſéquence, elles font craindre & ſoupçonner qu'elles en uſent de même à l'égard d'autres qui le ſont. C'en eſt déja trop pour donner horreur de leur préſence, & de faire que par toutes ſortes de moyens, on cherche à l'éviter. Un confeſſeur qui révéleroit un péché véniel, ne feroit pas grand tort peut-être à ſon pénitent, mais il rendroit par-là le Sacrement de confeſſion haïſſable; mille eſprits foibles ne voudroient pas s'y aſſujettir; ils en jugeroient autant des autres confeſſeurs que de celui-là : toutes les ſuites funeſtes lui ſeroient donc imputées. De même on ſe

reſponſable de tout le mal que peut
r à la religion la privation d'un ſecours
ile, ou dont on ne ſe diſpenſe que parce
leur indiſcrétion le rend un joug inſup-
table.

Si ce qui ſe révéle eſt important, c'eſt
ler quelque choſe de plus que le ſecret
urel dans une choſe importante : c'eſt tou-
urs de l'aveu de tout le monde, un péché
ief, c'eſt s'obliger à la réparation embar-
ſante, mais indiſpenſable des triſtes effets
e peut produire, au-dedans & au-dehors,
manifeſtation de ce qui devoit être tenu
caché, c'eſt s'attirer l'averſion des perſonnes
qui ont été trahies, & les mettre dans la
tentation, ou de ne pardonner jamais, ou de
ne pardonner que quand elles ſe ſeront ven-
gées par une conduite pareille envers la per-
ſonne coupable, ou envers celle en qui elle
prend intérêt : ſont-ce là des maux légers ?

Quant aux particulieres que ce réglement
peut gêner, il faut qu'elles ſe faſſent une rai-
ſon ; on ne craint point d'être écouté, quand
on n'a rien que de bon & d'édifiant à dire, ou
ſi elles veulent dire autre choſe, elles doivent
déſirer que la préſence d'un témoin les en
empêche.

On n'eſt pas ſi peu judicieux, qu'on ne
ſache diſcerner ce que comporte un entre-
tien avec un parent, ou un ami ; on n'attend
ni un ſi grand ſérieux, ni des diſcours tou-

jours ſur des choſes importantes, ni fort relevées ; mais toujours de la modeſtie, de la réſerve, de la charité : ſi cela eſt gênant, ce n'eſt point la préſence d'un témoin ; c'eſt la loi de Dieu, c'eſt la préſence de Dieu, c'eſt la ſainteté & la bienſéance de notre état qui nous gênent : en ſommes-nous fâchés ? oſerions-nous nous en plaindre.

Enfin, il eſt de certaines occaſions, où les ſupérieures peuvent diſpenſer du réglement avec ſageſſe, ou, ce qui eſt de plus ſûr encore, pour ne point donner atteinte au réglement, ſe faire elles-mêmes compagnes au parloir, au lieu d'en confier le ſoin à d'autres.

3°. Les converſations avec les perſonnes du dehors doivent toujours être édifiantes, c'eſt-à-dire que nous ne nous en devons jamais ſéparer ſans leur avoir gliſſé adroitement quelques mots d'inſtruction à leur portée ; notre profeſſion nous en donne l'autorité. Que diroient-il de nous entendre parler de tout, hormis de ce que nous devons avoir appris en religion ? s'ils nous demandent conſeil, que ce ſoit un conſeil de paix & de vertu que nous leur donnions, un conſeil tel que le donneroit Jeſus-Chriſt lui-même : s'ils viennent décharger leur cœur, & faire part de leur chagrin, que nous les animions à ſouffrir, à porter leur croix, à ſe remettre de tout entre les mains de Dieu : s'ils viennent ſe plaindre, que nous ne les aigriſſions

pas, qu'ils ne puiſſent jamais dire, pour autoriſer une conduite violente, c'eſt un tel dont j'ai ſuivi les avis & la direction : s'ils nous parlent de quelques affaires purement temporelles, qu'ils ſachent que nous ne nous en mêlons pas, & que nous nous piquons de n'y rien entendre ; que des mariages ſe traitent, qu'ils ſe faſſent à une grille, qu'on y porte des paroles aux parties, cela eſt du dernier ridicule, cela eſt très-dangereux, & c'eſt s'expoſer pour la ſuite à de ſanglans reproches ; on le voit tous les jours.

Troiſiéme point.

Les converſations par lettres.

Elles peuvent regarder, ou les perſonnes du dedans, ou celles du dehors. Rien ne demande tant d'attention, parce que les lettres ne diſparoiſſent pas, ne s'envolent pas comme les paroles, elles demeurent, on peut oublier ce qui y eſt contenu ; mais elles ſubſiſtent cependant, & l'on peut y avoir recours auſſi ſouvent qu'on veut. Telle ſera convertie depuis trente ans que le moment de ſes legéretés & de ſes égaremens ſubſiſtera encore, qu'on pourra les lui repréſenter & lui en faire en face de ſanglans reproches.

Si les lettres s'égarent, ſi elles ſe perdent, c'eſt encore pis. On s'étoit livré à la diſcrétion d'une perſonne à qui on avoit écrit, on eſt expoſé à la légéreté & aux reſſentimens de

mille autres. C'eſt un grand péché de ne pas enſevelir en ſoi-même ce qui s'apprend par des lettres qu'on peut avoir ainſi trouvées, mais bien des gens ne ſont guere ſcrupuleux. Si malheureuſement on a quelque attache, au moins que jamais on ne confie rien au papier; mais en quelque occaſion que ce puiſſe être, le plus ſûr & le plus ſage eſt de n'écrire jamais au-dedans, & au-dehors qu'avec les précautions ſuivantes.

1°. Jamais ſans permiſſion & ſans avoir montré ſes lettres aux ſupérieures ſelon la régle. Lors même que les ſupérieures auront la liberté d'examiner ce que nous écrivons, il leur échappera, peut-être, auſſi-bien qu'à nous, beaucoup de choſes qui pourront être relevées, & auſquelles on pourroit donner mauvais ſens; mais une marque infaillible qu'elles doivent être relevées, c'eſt quand on craint de les expoſer à la critique d'une perſonne ſage & religieuſe.

2°. Ne jamais rien écrire que de néceſſaire. Les choſes néceſſaires ſe bornent à peu de paroles. On a bientôt demandé à un pere, à une mere des nouvelles de leur ſanté, on a bientôt mandé à des parens l'état & le progrès de leurs enfans, dont on ſe trouve chargé, on a bientôt remercié d'un ſervice qu'on nous a rendu, ou d'une honnêteté qu'on nous a faite; gardons le reſte pour une entrevue, on en dit plus en un

quart d'heure qu'on n'en écriroit en une demi-journée : c'eſt temps perdu. Si on rend compte d'une parole oiſeuſe, quel compte rendront ceux qui font quelquefois métier d'écrire tant de lettres & d'y répondre ? le cœur eſt bien peu occupé de Dieu quand il ſe nourrit de pareils amuſemens.

3°. N'écrire qu'avec beaucoup de ſimplicité. Point d'affectation d'eſprit. Si nous en avons, quelque ſoin que nous prenions de le cacher, il ſe produira bien vîte de lui-même ; ſi nous n'en avons pas, plus nous en voudrons montrer, plus nous produirons aux gens de bon goût notre foible & notre incapacité. Croyant bien dire on ne dit que des extravagances. On en rira.

Point de complimens en l'air, point de proteſtation d'attachement & de ſervice. Nous ne connoiſſons pas toujours la force des termes, ni le ſens mauvais que la corruption du ſiécle y a attaché. Nous n'y aurons pas entendu fineſſe, & l'on croira y découvrir le langage de la paſſion ; nous donnerons matiere à la calomnie, on jugera faux, mais on ne jugera pas toujours ſi témérairement.

Point de récits badins de choſes indifférentes, tels que nous en voyons quelquefois dans les lettres des ſéculiers ; il n'y a qu'un aſſez long uſage qui leur donne cette facilité de dire tout ce qu'ils veulent, & de le dire bien : ſans cet uſage toujours on rampe, on

s'échappe, on s'oublie ; mais pour l'acqué... il faut s'être exercé long-temps, & avo... perdu bien des jours qui pourroient ſe donn... à quelque choſe de meilleur. Nous ſomm... à la porte de l'éternité, avons-nous ſujet de rire ? avons-nous le loiſir de plaiſanter ?

4°. Qu'il y ait, dans nos lettres encore plus que dans nos converſations, quelque choſe qui ſente ce que nous ſommes, qu'il y reluiſe par-tout de l'eſtime de Dieu & de notre état, du mépris du monde, & de tout ce que le monde eſtime. Si nous ſommes vuides de Dieu & de ſon eſprit, nous n'avons qu'une ſeule affaire qui preſſe, c'eſt de nous en remplir, & de garder cependant un profond ſilence.

Addition à la conſidération des converſations & autres divertiſſemens.

La vie religieuſe étant par elle-même comme un état de pénitence publique, & chaque Religieux devant ſe regarder comme une victime offerte à la juſtice divine, non-ſeulement pour ſes propres péchés, mais encore pour les péchés de la multitude qui vit dans un ſi grand oubli de Dieu ; il ne faudroit pas, ce ſemble, demander quels divertiſſemens peuvent être permis en religion, mais s'il eſt aucun divertiſſement qui doive y être permis : cependant, comme il paroît très-difficile qu'on puiſſe s'appliquer ſans

nulle interruption au travail du corps & de l'eſprit, & que ce ſeroit peut-être ſe mettre en peu de temps hors d'état de bien s'acquitter des uns & des autres, preſque partout on accorde aux Religieux, dans la journée, des heures de relâche, & dans le cours de l'année, des recréations honnêtes qui les puiſſent mettre en état de reprendre leurs occupations ordinaires avec plus de force & de ferveur.

Les perſonnes vraiment intérieures gémiſſent de ce triſte & douloureux aſſujettiſſement, & de ce que la vie étant ſi courte, il faille encore en retrancher tant de belles heures pour ſervir ce corps de corruption & de péchés. Ils ſoupirent perpétuellement après cet heureux état où notre infirmité victorieuſe de la mort, jouïra de Dieu ſans interruption & ſans partage, & en fera notre unique & conſtante occupation.

Quant à ceux qui regardent comme un bonheur de n'être pas toujours attachés à Dieu, obligés de s'appliquer au travail pour l'amour de Dieu, qu'ils gardent du moins inviolablement cette régle. 1°. De s'interdire tout diſſement dangereux, 2°. tout divertiſſement d'intérêt, 3°. tout divertiſſement ſuſpect.

1°. Les divertiſſemens dangereux ſont ceux qui ne peuvent guere ſe prendre ſans s'expoſer à l'occaſion du péché. Outre les lectures mauvaiſes, les converſations de tête à tête,

& hors des lieux de communauté. On peut mettre de ce nombre l'étude de la muſique, ſoit qu'on chante, ou qu'on joue des inſtrumens. Dans les Ordres les plus réformés on a retranché même le chant du chœur; il faut qu'on ait jugé que le bien d'un pareil exercice ne fût pas comparable aux maux qu'il pouvoit occaſionner: ces maux en effet, on ne les fait que trop. On ſe fait un mérite de ſa voix comme d'un talent des plus précieux. S'il y a quelque fête, quelque cérémonie, long-temps on eſt occupé à ſe préparer, on ne penſe à autre choſe. Le carême entier on ne fait que répéter deux ou trois leçons de ténebres, s'il vient un rhume on ſe ménage, on ſe croit diſpenſé des chants ordinaires, des obſervances régulieres, quelquefois même des jeûnes de l'Egliſe dans des jours où il ne faudroit que ſe taire & pleurer. On s'inquiéte pour bien réuſſir, on s'applaudit ſi on eſt approuvé, on ſe déſole ſi on ne l'eſt pas, on ſe diſpute les beaux rôles, on ſe meſure avec les concurrentes, on ſe pique de jalouſie, c'eſt beaucoup qu'on ne ſe haïſſe pas; que de petiteſſes! que de pauvretés!

De plus, cette inclination au chant porte à étudier, & à chanter toute ſorte de muſiques. Comme la plus profane eſt d'ordinaire celle qui flatte davantage, les airs tendres & paſſionnés ſont ceux auſſi qu'on ſe forme à bien chanter: on entre dans ce que l'on

chante, le cœur s'amollit, les paſſions aſſoupies ſe réveillent, l'imagination ſe remplit de mille fantomes importuns, de mille pernicieuſes maximes qui, ſoutenues des agrémens du chant, cauſent quelquefois d'étranges révolutions dans l'homme corrompu.

Un cœur amolli ſe dégoûte bien vîte de tous les exercices ſérieux; ſe recueillir en ſoi-même, faire oraiſon tranquillement, penſer volontiers à la mort, ſe réſoudre à aimer la croix, à chercher la croix, au ſortir d'une mélodie profane, cela ſe peut-il? on y donne ſon temps avec impatience & avec épargne, on ne cherche qu'à fuir pour revenir au plutôt à une occupation plus amuſante & plus flatteuſe: on ne veut ſeulement pas ſavoir, on veut faire ſavoir ce que l'on ſait; il faut produire ſon talent; on chante devant les perſonnes du dehors, ſans garder aucune réſerve; toute une ville s'aſſemble pour entendre la belle voix; c'eſt un ſpectacle de dévotion; mais on doute ſi la corruption du ſiécle y trouve moins de nourriture qu'à un ſpectacle profane: & ſur le compte de qui doivent tomber des fautes dont on ſe rend l'occaſion? il faut être bien aveugle pour ne pas appercevoir les ſuites funeſtes du chant, & bien endurci pour ne les pas craindre, & ne pas vouloir s'en préſerver.

2°. Les divertiſſemens indécens ſont ceux

qui ne conviennent pas à la gravité de notre état, & que des ſéculiers ſeroient mal édifiés de nous voir prendre; comme ſeroit de jouer à des jeux de haſard, de faire des repas en cachette, de ſe déguiſer, & de ſe défigurer en quelque maniere ou la perſonne, ou la profeſſion.

Il eſt de petits jeux d'adreſſe qu'on n'interdit pas tout-à-fait, ſur-tout aux infirmes & à ceux qui ſont chargés de les divertir; mais non des jeux de pur haſard, de cartes, de dez: nous ne ſavons aucun Ordre où la régle le permette, & ſi elle ne le défend pas tout-à-fait expreſſément, c'eſt qu'on n'a pas pu s'imaginer que des perſonnes religieuſes puſſent s'oublier juſques-là. Paſſer une partie du jour, & ce qui ſeroit encore plus étonnant, une partie de la nuit en pareilles occupations, il n'y a qu'un grand dérangement qui puiſſe cauſer de pareilles fautes. Si l'on joue quelque choſe, comme c'eſt toujours ſans permiſſion, les générales ne s'étendent pas juſques-là, on peut pécher griévement contre le vœu de pauvreté.

Les veilles de la nuit, outre le préjudice qu'elles peuvent cauſer à la ſanté, outre le ſcandale, & peut-être l'occaſion d'offenſer Dieu, qu'eſt-ce que de paſſer ainſi la nuit enfermées dans une même cellule, empêchant encore que le lendemain matin on puiſſe aſſiſter à aucune obſervance? il faut imaginer des prétextes

prétextes pour s'excuſer de ſon abſence, & les plus grands menſonges ne ſont pas épargnés, s'ils ſont néceſſaires.

Dans le jeu même, ſi l'on vient à ſe paſſionner, on ſe dépite, on s'emporte, on s'échappe en mille manieres; en voilà beaucoup pour ne pas autoriſer les ſupérieurs à interdire tout-à-fait le jeu.

Les repas en cachette ſont encore en ce ſens plus dangereux, outre qu'ils ſe font de même contre le vœu de pauvreté; il eſt rare qu'on n'y commette pas quelques excès, ou qu'on n'en faſſe pas commettre aux autres, dont on ſe fait enſuite un objet de mépris & de railleries. Si la raiſon commence à s'altérer, il eſt difficile par-deſſus cela qu'il ne s'y mêle des actions diſſolues ou des diſcours licencieux... mais ſans aller plus loin, ces petites débauches ſont toujours des marques d'une grande intempérance. Il faut bien ſe ſouvenir de ce qu'enſeigne Caſſien. Il eſt bien difficile de dire lequel des deux eſt le plus coupable, ou d'une perſonne ſéculiere qui joue quelquefois les manieres de la religion ſous un habit religieux, ou une perſonne religieuſe qui joue les manieres & les diſcours des mondains ſous un habit du ſiécle; mais la perſonne du monde en ſe couvrant d'un habit religieux court peu de riſque de prendre l'eſprit religieux, au lieu que la perſonne religieuſe doit craindre qu'un habit du monde ne réveille

bien d'anciennes idées du ſiécle, & par-là être cauſe de bien dangereuſes tentations. Nulle raiſon ne doit jamais occaſionner ces ſortes de divertiſſemens meſſéans, & qu'il eût fallu mettre peut-être d'abord au nombre des divertiſſemens mauvais, plutôt que des divertiſſemens dangereux. L'approche du ſaint temps de carême où l'on ſe divertit le plus, ne nous eſt qu'une raiſon de faire plus de pénitences : Dieu y eſt plus cruellement offenſé que jamais, les dévotions abandonnées, la colere du ciel peut-être prête à éclater; qui doit dédommager Dieu? qui doit arrêter ſa foudre, ſi ce n'eſt les perſonnes religieuſes?

3°. Les divertiſſemens ſuperflus ſont ceux qu'on prend ſans néceſſité, ne ſuffent-ils ni meſſéans, ni dangereux; on ne comprend pas même aſſez en religion quelles ſont les régles de la morale chrétienne ſur cette matiere. Le plaiſir ne doit être regardé d'un chrétien, que comme un remède contre l'accablement du travail; de même qu'il ne doit uſer de la nourriture & du ſommeil, que pour rétablir ſes forces, & être enſuite plus en état de reprendre ſes occupations: tout ce qui s'étend plus loin eſt donc une intempérance vicieuſe à l'égard des divertiſſemens, auſſi-bien qu'à l'égard des repas & du repos. Si une parole oiſeuſe doit être une matiere de reproche & de punition au juge-

ment de Dieu, que doit-on penſer de tant d'heures qui ſe donnent à tant d'occupations amuſantes & diſſipantes ?

Quand ce ne ſeroit pas toujours une faute ſi coupable de ſe donner tant de relâche, peut-on douter que ce ne ſoit un ſacrifice bien agréable à Dieu de lui offrir ce qu'on donneroit à la molleſſe & à la lâcheté ?

On a en religion mille manieres de ſe mortifier, des jeûnes, des macérations de la chair, &c. nous n'avons garde d'en blâmer l'uſage, elles ſont propres à tenir le corps ſoumis à l'eſprit, à s'entretenir dans le goût de la ferveur & de la componction, à attirer du ciel de très-grandes graces : on doit s'y rendre fidele, & être retenu à n'en faire que par l'ordre & la diſcrétion & de l'obéiſſance ; mais eſt-ce bien ſe ſoutenir & agir conſéquemment de jeûner un jour, & de s'accorder enſuite tant de petites douceurs, empreſſé de ſe faire du mal d'un côté, comme ſi l'on étoit bien irrité contre ſoi-même, & d'être eſclave de l'autre, de tant d'inventions de l'amour propre ? la premiere régle de la mortification religieuſe, n'eſt-ce pas de ne point prendre plus de ſoulagement & de délaſſement que la régle n'en permet ? Ceci ſe fait avec beaucoup moins d'éclat, & la vanité n'a pas de quoi ſe prévaloir comme peut-être dans tout le reſte.

Ces réflexions regardent les Religieux les

plus innocens; mais ſi par-deſſus cela on avoit commis dans le ſiécle avant que d'en ſortir, ou en religion depuis qu'on eſt ſorti du ſiécle, de grands péchés, ce qui n'eſt peut-être que de perfection pour d'autres, ne deviendroit-il pas de néceſſité pour un pénitent qui ne veut rien devoir à la juſtice de Dieu?

Avons-nous donc oublié la ferveur de ces Religieux dont parle ſaint Jean Climaque & dont il décrit les auſtérités? les uns paſſoient les nuits entieres debout à ſe diſputer quelques momens de repos, d'autres les jours & les nuits expoſés à la rigueur du froid, & aux brûlantes ardeurs du ſoleil; ceux-ci pluſieurs jours de ſuite enduroient la faim & la ſoif, ceux-là ſe condamnoient à demeurer des années entieres le corps courbé contre terre; à la mort cependant ils trembloient que Dieu ne leur pardonnât pas, c'eſt qu'ils avoient de la foi, & que pluſieurs de nous n'en font point uſage. On ne veut pas comprendre combien il eſt difficile d'expier de grands péchés, & peut-être plus difficile de s'en préſerver. Jugeons de ces régles ſur les plaiſirs ſuperflus, ce qu'il faut penſer des plaiſirs meſſéans ou dangereux.

On ſera donc au monde ſans plaiſir! il faudra s'enſevelir tout jeune encore & tout vivant! quel triſte ſort! quel partage ennuyeux! il faut de bonheur s'accoutumer à ſe faire un plaiſir de ſes devoirs, mettre ſa con-

ſolation à n'en point goûter hors de Dieu & de l'ordre. Dans les premieres années qu'on vient en religion, on n'en connoît guere d'autres, & on ne laiſſe pas d'y être content. Qui ſe condamnera à n'en point prendre, ſi ce n'eſt là, ne tardera guere à en trouver dans ſon cœur de bien plus ſolides & plus raſſaſians; mais la ſageſſe n'habite pas chez ceux qui veulent vivre mollement, & les conſolations céleſtes ne peuvent être pour les ames immortifiées.

Et quant à cette triſteſſe ennuyeuſe qu'on redoute, ne s'en trouve-t'il pas dans une vie de diſſipations & d'amuſemens? les remords d'un intérieur toujours troublé & agité, ou la triſte néceſſité de ſe fuir ſoi-même, ſi l'on veut ſe donner quelque relâche ou du repos; l'obligation de ſe trouver de corps aux exercices de la religion comme ſi on les aimoit, & l'impoſſibilité de les faire avec quelque ſorte de conſolation; l'incertitude affreuſe de ſon état, & la crainte perpétuelle de mourir pécheur ou imparfait, n'eſt-ce pas plutôt ce qui s'appelle une ſituation déſeſpérante? eſt-il poſſible qu'on goûte bien du plaiſir avec cela?

Il faut donc opter, ou ſe faire par la grace & la mortification une vie méritoire & conſolante, ou ſe faire, par la recherche de ce qui flatte ſes inclinations vicieuſes, un petit enfer anticipé, beaucoup ſouffrir, beaucoup

ſe lamenter, ne rien mériter, ſe déſeſpérer peut-être, & ne voir d'autre iſſue à ſes maux que des maux infiniment plus redoutables, & qui ne finiront jamais.

SUR LA LIBÉRALITÉ RÉCIPROQUE DE DIEU ET DES HOMMES.

Cum ſancto ſanctus eris, & cum perverſo perverteris.

Seigneur, vous ſerez équitable envers celui qui vous ſert équitablement; mais celui qui ſe détournera de vous, vous vous détournerez de lui. *Pſ.* 17.

VOILA la régle ordinaire de conduite que Dieu tient envers les hommes; il les traite comme il en eſt traité; il s'approche quand on le cherche; quand on le fuit, il ſe retire: & s'il y a quelques exemples du contraire, ils ſont trop rares, ou trop peu avérés, au moins dans leurs circonſtances, pour pouvoir y fonder des craintes, ou des eſpérances légitimes.

La libéralité réciproque de la créature & du Créateur, en quoi donc conſiſte-t'elle de part & d'autre? nous allons l'expliquer dans les deux parties de ce diſcours.

Premier point.

ETre libéral, c'eſt donner ce qu'en juſtice on n'eſt pas obligé de donner, ou plus qu'en juſtice on n'eſt obligé de donner: or de cette idée de la libéralité, ne s'enſuit-il

pas que l'homme, quoiqu'il faſſe, ne ſauroit, proprement & exactement parlant, être libéral envers Dieu? En effet dira-t'on jamais qu'un eſclave ſoit libéral envers ſon maître? *Les vôtres*, diſoit le Sauveur au peuple juif, *vos eſclaves vont à la campagne travailler tout le jour, ou à labourer vos terres, ou à garder vos troupeaux; le ſoir, ils viennent au logis, haraſſés, fatigués, épuiſés; vous hâtez-vous de leur dire: allez vîte, repoſez-vous, mettez-vous à table; vous leur dites: retrouſſez votre robe, préparez-moi à manger, & quand ils ont obéi, ſans leur en faire aucun remercîment, ſans leur en ſavoir aucun gré, vous dites: c'eſt un bon eſclave, ſon devoir il le fait, mais c'eſt tout: de même donc, vous autres hommes*, continue Jeſus-Chriſt, *eſclaves de Dieu, quand vous aurez accompli tout ce qui vous eſt ordonné, dites-vous: nous ſommes des ſerviteurs inutiles, nous avons fait ce que nous devions:* mais ne dites jamais, nous ſommes des ſerviteurs libéraux; *ſic & vos cùm feceritis omnia, dicite: ſervi inutiles ſumus: quod debuimus facere, fecimus.* On ne penſera guere davantage qu'un fils puiſſe être libéral envers ſon pere, ni un affranchi envers celui qui l'a mis en liberté, ſi ce qu'ils ſont l'un & l'autre n'eſt pas d'une juſtice ſi exacte & ſi rigoureuſe, qu'au regard des eſclaves, au moins n'eſt-ce qu'une équitable reconnoiſſance, tout ce qu'ils ont, tout ce qu'ils ſont, leur a été donné, qu'ils le rap-

portent à ſon principe ; la droiture naturelle, la généroſité ne le demande-t'elle pas ? eſclaves, affranchis, & enfans de Dieu tout à la fois, comment donc pouvons-nous être libéraux envers lui ? *empti eſtis enim pretio magno... liberi facti eſtis... ſi ego pater, ubi eſt honor meus ? ſi je ſuis votre pere, où eſt l'honneur que vous me rendez ?* David comprenoit bien cette grande vérité, quand après avoir fait cet amas immenſe de richeſſes, qui devoit ſervir à la conſtruction & aux ornemens du temple de Dieu, & qui montoit ſuivant la ſupputation des interprétes juſqu'à la ſomme de dix mille ſix cens cinquante-ſix millions en or, & en argent ſeulement, & *qu'eſt-ce que tout cela*, diſoit-il, *Seigneur, pourrions-nous avoir quelques vaines complaiſances comme ſi vous nous étiez fort obligé ? tout eſt à vous, & ce que nous vous offrons aujourd'hui nous l'avons reçu de vos mains : vous le rendre, ce n'eſt que juſtice, mais ne vous le rendre pas, ſeroit une ingratitude monſtrueuſe, une déteſtable avarice, ce ſeroit mériter que vous nous enlevaſſiez & tout ce que nous vous préſentons, & tout ce que nous poſſédons d'ailleurs par votre bonté magnifique; tua ſunt omnia, & quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi.* Encore une fois donc, en quel ſens eſt-ce que nous pouvons être libéraux envers Dieu ? David nous l'apprend au même endroit, c'eſt au premier livre des Paralipomenes, chapitre vingt-neuf, après l'humble

aveu qu'il fait en ſon nom & au nom de tout ſon peuple, au pied du Tout-puiſſant, de la juſtice, & de l'inſuffiſance, de l'obligation, & de l'inutilité de ſon offrande. Mais *je ſais*, ajoute-t'il, *mon Seigneur & mon Dieu, que vous ſondez le fond des cœurs, que vous aimez la ſimplicité & la droiture; ſcio, Deus meus, quòd probes corda & ſimplicitatem diligas; & c'eſt uniquement ce qui me conſole, c'eſt ce qui me fait eſpérer qu'en vous préſentant tout ce que j'ai reçu de vous, & vous le préſentant avec joye, vous m'en tiendrez compte, vous m'en ſaurez gré, comme ſi je vous le préſentois de mon propre fond : vous voyez, & la peine que j'ai de n'avoir rien de mieux à vous offrir, & la diſpoſition où je ſerois de vous offrir du mien, ſi j'avois quoi que ce ſoit que je n'euſſe reçu de vous; ideò in ſimplicitate cordis mei lætus obtuli univerſa.*

Remarquez & peſez bien, s'il vous plait, ces deux paroles, elles expriment admirablement bien en quoi peut conſiſter toute la libéralité dont l'homme eſt capable envers ſon Dieu : lui offrir tout ce qu'on a, *obtuli univerſa;* l'offrir avec joye, n'avoir d'autre regret que de ne pouvoir rien faire de plus, *lætus obtuli;* mais expliquons-les ces deux mots.

Obtuli univerſa, *donner tout;* car diſons-le ſans ceſſe, quoique par rapport à Dieu ce ſoit être reconnoiſſant plutôt que libéral, cependant par comparaiſon à la conduite de

la plûpart des hommes, ou qui disputent tout, ou qui ne donnent presque rien, par rapport à notre conduite passée, à nous mêmes peut-être, c'est en quelque sorte devenir libéral; mais qui ne donne pas tout, qui fait la moindre réserve, ne sauroit guere mériter ce nom glorieux; pourquoi? parce qu'il est fort probable que tout ce qu'il donne, il ne le donne que par amour propre, avec retour sur lui-même, & que ce qu'il retient, il le retient par un manque d'estime pour Dieu, & par un défaut de générosité. L'un borne ses vues à n'offenser jamais Dieu d'une maniere qui puisse lui faire perdre la grace, c'est donner quelque chose à soi-même que de ne pas vouloir courir tous les risques d'être mal avec le Tout-puissant; mais est-ce donner à Dieu quelque chose?

Le projet de l'autre a plus d'étendue, il n'offensera jamais Dieu, même véniellement, de propos délibéré; l'assurance d'un long & rigoureux purgatoire dans l'autre vie, & la crainte de confondre peut-être, sans y trop penser, le crime avec ce qui ne l'est pas, & par-là de tomber en enfer, ne font-elles pas soupçonner que c'est encore à lui seul qu'il fait une multitude de petits sacrifices?

Un autre par-dessus cela se prive de bien des satisfactions qui ne paroissent pas défendues, & où il pourroit se laisser aller sans pécher, n'est-ce point que son expérience

lui a appris qu'une volonté mal accoutumée à plier le trouvoit ordinairement ſans force dans l'occaſion, & qu'une abnégation ſinon continuelle, du moins fréquente, étoit néceſſaire également pour éviter les grands péchés & les petits ?

Dans tout ceci, je loue donc la prudence & les précautions pleines de ſageſſe, mais je cherche, & je ne ſais encore où trouver la libéralité.

On ne commence à être véritablement libéral, que du moment qu'on peut dire à Dieu ; je ſais, & beaucoup plus que vous ne me commandez, & beaucoup plus qu'il n'eſt néceſſaire pour faire ce que vous me commandez ; je vous offre tout ce que vous avez laiſſé à ma propre liberté, & je n'ai de douleur que de ne pouvoir pas vous offrir encore davantage ; mon honneur donc, ma ſanté, mon repos, *je vous rends tout, prenez poſſeſſion de toutes les puiſſances de mon ame & de mon corps ; ſuſcipe univerſam libertatem meam, quidquid habeo vel poſſideo, mihi largius es, id totum tibi reſtituo.* En effet, pourquoi Dieu, maître abſolu qu'il étoit de nous interdire juſqu'aux moindres ſatisfactions naturelles, ſous des peines qui ſurpaſſaſſent de beaucoup le plaiſir, a-t'il pris le parti de nous tendre, ſur une multitude d'objets, les arbitres de notre conduite ? on dira qu'en cela il a eu égard à notre foibleſſe, & qu'il

convenoit à la miſéricorde de n'oublier pas de quel limon il nous avoit pétri ; miſertus eſt noſtri, quoniam ipſe cognovit figmentum noſtrum, recordatus eſt quoniam pulvis ſumus : il eſt vrai, mais je ſuis perſuadé qu'en cela il a regardé encore quelqu'autre choſe ; il lui étoit glorieux qu'on ne pût pas lui reprocher qu'il n'eût que des eſclaves pour ſerviteurs, & non point des enfans & des ſujets attachés à ſa perſonne, & reconnoiſſans de ſes bienfaits; *non eſtis ſervi, ſed liberi :* il nous étoit glorieux encore à nous-mêmes, que Dieu pût recevoir quelque choſe de nous qui ne lui fût pas dû en rigueur, & que par-là il nous fût en quelque ſorte redevable, &, pour ainſi dire, notre débiteur; pourquoi ne pas nous prévaloir de l'honneur que Dieu a bien daigné nous faire ? ſi ce que je lui refuſe n'eſt pas de conſéquence, puis-je me pardonner d'être avare en des bagatelles? & ſi ce que je lui refuſe eſt véritablement important, n'eſt-ce pas en cela que Dieu doit être plus jaloux de ma libéralité, & plus indigné de mon avarice? Le prince donne à un favori une terre magnifique, il y croît de beaux fruits, & des fleurs recherchées ; mais ſous la terre même, il y a outre cela des mines d'or & d'argent cachées, ſeroit-il libéral, s'il préſentoit de temps en temps à ſon maître, & des fleurs, & des fruits de ſes jardins, & que jamais il n'offrît les richeſſes, les tréſors qui naiſ-

ſent abondamment dans ſes fonds ?

Libéral donc envers Dieu, on l'eſt à proportion qu'on donne plus de ce qu'on a, & l'on eſt vraiment libéral quand on donne tout ce qu'on a ; *obtuli univerſa : j'ai offert tout ce que j'avois.*

Mais la libéralité demande de plus qu'on donne de bonne grace & avec joye, tout ce que l'on a ; *lætus obtuli : j'ai offert avec joye.* La philoſophie n'a point ſur ceci d'autre ſentiment, d'autre maxime que la religion ; *hilarem datorem diligit Dominus Deus : Dieu aime celui qui donne avec joye.* Et cette joye à donner eſt tellement de l'eſſence de la libéralité, que ce n'eſt que par-là que ceux qui ont moins peuvent devenir égaux devant Dieu à ceux qui ont beaucoup davantage ; car ſi c'étoit par la qualité préciſément, ou par la quantité du préſent qu'on jugeât de ſa valeur & de ſon mérite dans une religion qui canoniſe les indigens, bien à plaindre ſeroient les pauvres comparés aux riches ; mais les deux deniers de la veuve ſont plus eſtimés que les grandes aumônes des ſcribes & des phariſiens, parce que donnant le peu qu'elle a, elle donne d'un cœur plein, & qu'elle a regret de ne pouvoir donner que ſi peu.

Donner donc beaucoup lorſqu'on a beaucoup, donner peu quand on a peu, mais ſoit qu'on donne beaucoup ou peu, le donner toujours avec allégreſſe, c'eſt être libéral, &

que ceci ſerve à nous donner plus de reſpe
& plus d'eſtime pour cette multitude
petits ſacrifices que nous avons mépriſés,
que nous mépriſons quelquefois juſqu'à pe
ſer, peut-être, que Dieu auſſi les mépri
non, il ne ſeroit pas ſatisfait que nous les
refuſaſſions, euſſions-nous le courage de
ſacrifier tout le reſte; ce n'eſt qu'une paro
qu'il faut retenir, qu'un coup d'œil qu'il faut
arrêter, qu'un certain empreſſement qu'il faut
modérer, qu'une vaine curioſité, qu'une
ſaillie d'imagination & d'humeur qu'il faut
réprimer, qu'une petite régle qu'il faut garder
avec plus d'exactitude. Mais enfin c'eſt tout
ce qu'on peut au moment préſent, & Dieu
veut bien s'en contenter.

Dieu de même n'eſt pas moins grand, n'eſt
pas moins Dieu en recevant peu de choſes de
nous qu'en nous donnant beaucoup, parce
que l'un & l'autre montre ſa bonté, ſa géné-
roſité, quoique d'une maniere différente;
*Deus meus es tu quoniam bonorum meorum non
eges : vous êtes mon Dieu, car vous n'avez pas
beſoin de mes biens.* Mais que cette réflexion
ſerve auſſi à nous confondre, quand ſi ſou-
vent par la maniere triſte & languiſſante avec
laquelle nous ſervons Dieu, nous montrons
que ce n'eſt que comme à regret, quand in-
térieurement nous ſemblons lui reprocher ce
qu'il nous en coûte à ſon ſervice, quand après
une ſemaine ou deux de ferveur, nous croyons

voir acquis le droit de prendre du repos & de nous mettre plus au large, ce n'eſt point, certes, la diſpoſition du prophete ; *lætus deſuli univerſa : j'ai offert tout ce que j'avois de joye.* Ce n'eſt pas là l'idée que toute la conduite de Dieu envers nous, nous a donné d'une parfaite libéralité. Sur quoi remarquez, s'il vous plait, qu'autant il eſt impoſſible qu'en rigueur l'homme donne rien à Dieu par libéralité pure, autant eſt-il impoſſible que Dieu donne rien à l'homme que par pure libéralité ; pourquoi ? parce que ſi d'un côté, l'homme doit tout à Dieu, de l'autre, Dieu ne doit rien à l'homme ; Dieu donc qui ne devoit rien à l'homme, & qui pouvoit être libéral en ne lui donnant preſque rien, lui a tout donné, juſqu'à ſe faire homme pour ſe donner lui-même à l'homme, & l'homme qui devoit tout à Dieu, diſputera s'il doit être, ou juſqu'où il doit être libéral envers lui ; quel renverſement pitoyable ! On dira peut-être que ſuppoſé le deſſein de racheter l'homme, il falloit qu'un Dieu ſe fît homme ; mais outre que ce deſſein n'a pu venir que d'une bonté toute libérale, étoit-il néceſſaire pour racheter l'homme que le Dieu fait homme fût auſſi libéral dans ſon rachat même qu'il l'a été ? Un ſoupir auroit payé plus que ſuffiſamment notre rançon ; pourquoi falloit-il naître pauvre, vivre pauvre, mourir crucifié ? les exemples nous étoient néceſſaires ; mais pour-

quoi néceſſaires? uniquement pour que nous fuſſions libéralement aidés, & que tout dans Dieu nous devînt une leçon preſſante de libéralité. Ah! ne perdons jamais de vue ce grand modele, il eſt la réponſe accablante, & ſans réplique à tout ce qui a pu juſqu'ici nous empêcher d'être libéraux envers Dieu. On croit qu'il ſuffit de faire quelque choſe ſans en tant faire, rien n'eſt plus douteux, nous l'avons dit, & dans un moment nous le dirons encore plus fortement; mais Jeſus-Chriſt s'eſt-il contenté pour nous de ce qui ſuffiſoit? ou ce qui ſuffit pour nous ſauver, ſuffit-il pour nous acquitter envers lui? c'eſt la conſtance qui nous manque, ſa libéralité a toujours duré, jamais il ne s'eſt démenti. En quel temps de ſa courſe ſpirituelle s'eſt-il donné aucune ſatisfaction, aucun repos? elle dure encore, & quelles preuves n'avons-nous pas eu de ſa patience?

On craint de s'incommoder: duſſions-nous mourir, qui ſera-ce qui lui rendra vie pour vie? & toujours n'aura-t'il pas l'avantage d'avoir commencé le premier? on ſe ménage pour quelque choſe de mieux, pour les grandes occaſions. Jeſus-Chriſt n'eſt pas mort d'abord ſur la croix; mais en attendant le jour de ce dernier ſacrifice, il n'a pas négligé ce qui ſe préſentoit à ſouffrir, comme nous faiſons ſi ſouvent, toujours nous différons, rien ne vient, rien ne viendra ſelon toutes

les

[illegible]. Un cœur généreux doit ſe [illegible] mais il eſt toujours bien plus de [illegible]reſſés que de cœurs généreux, [illegible] donc, ſi vous êtes libéraux envers il ſera libéral envers vous.

Second point.

[illegible]ique Dieu traite d'ordinaire, avec des [illegible]monſtrations d'une libéralité même [illegible], ceux qui ſont véritablement libéraux [illegible]ui, la règle n'eſt pourtant pas ſi géné- ſi uniforme que le contraire quelque- ſemble arriver, il eſt des Abraham ſortent pas plutôt de leur contrée e qu'ils ſont introduits dans une terre [illegible]lant le lait & le miel en abondance, [illegible]parlent les Ecritures; mais il eſt des [illegible]s Tobie que Dieu ſemble exercer à qu'ils s'attachent plus fortement à lui. es prodigues tout de même qui ne [illegible]ent pas plutôt des plus grands égare- avec un cœur véritablement touché, à on paternelle, qu'on leur rend leur re robe, qu'on les régale d'un concert [illegible]ique & d'un magnifique repas; mais il juſtes, conſtamment juſtes & fidéles [illegible]rroient ſe plaindre, comme leur aîné, [illegible]oute leur vie on ne leur a jamais offert [illegible] chevreau pour ſe divertir avec leurs Dieu tient cette conduite pour ne point l'homme libéral, ce qu'il y a de plus

héroïque & de plus précieux dans la libéralité, qui eſt de rendre tout à Dieu ſans aucune vue d'intérêt, au moins temporel ; car s'il étoit bien conſtant qu'on ne fît jamais rien pour Dieu ſans en être dès cette vie récompenſé d'une maniere qui ſatisfît la nature, que reſteroit-il à faire pour la foi ? & qui pourroit jamais ſe flatter d'aimer Dieu pour Dieu ? Le démon s'attaquant à Dieu, ne pourroit-il pas encore lui dire : *numquid Job fruſtrà timet Deum ? eſt-ce donc en vain que Job craint le Seigneur ?* s'il y avoit quelque doute la-deſſus, les paroles de Jeſus-Chriſt, la nature de Dieu, & notre expérience propre devroient bien nous raſſurer.

Je dis premiérement les paroles de Jeſus-Chriſt, car nous l'avons déja dit, mais c'eſt ici le lieu de l'expliquer encore davantage. Quoiqu'il y ait ſouvent du myſtere dans l'inégale diſtribution de ſes graces, ce myſtere, ſi nous en croyons notre maître, ne regarde guere que les premieres graces. Pourquoi dans le partage des talens en donne-t'il cinq à l'un, deux à l'autre, & ſeulement un au troiſiéme ? c'eſt un myſtere. L'Evangile répond à la vérité, *unicuique ſecundùm propriam virtutem* ; mais cela ne veut dire autre choſe, ſelon l'interprétation catholique, ſinon que les graces ſe donnent à chacun ſelon le dégré de perfection ou de vertu, où l'on a deſſein que chacun arrive ; & pourquoi Dieu deſtine-t'il l'un à

un plus haut degré de perfection ou de vertu que l'autre, pourquoi nous a-t'il fait Religieux & qu'il en a laiſſé tant d'autres dans le ſiécle? c'eſt un myſtere, & il nous eſt trop avantageux pour craindre que nous nous en plaignions. Mais quand enſuite on demande pourquoi ceux qui ont fait valoir cinq talens, deux talens, ſont-ils établis gouverneurs de cinq villes & de deux villes? ce n'eſt plus un myſtere; *c'eſt qu'on donne*, dit Jeſus-Chriſt, *à ceux qui ſont fidéles, & qu'un peu de fidélité les met dans l'abondance, au lieu que celui qui n'a preſque rien, s'il ne fait pas valoir le peu qu'il a, on lui ôte cela, méme en punition de ſa pareſſe; omni habenti dabitur, & abundabit; ab eo autem qui non habet, & quod habet auferetur ab eo.*

J'ai ajouté ſecondement, *la nature de Dieu*; car, porté qu'il eſt par inclination à faire du bien, même aux ingrats, comment, & par quel principe pourroit-il donc refuſer ſes bontés à des cœurs généreux qu'il a prévenus, & dans qui il ne trouve qu'un retour parfait de dévouement & de reconnoiſſance?

On dira que par ces coups de terreur & de juſtice, Dieu veut montrer qu'il eſt toujours le maître; & n'eſt-ce pas delà que Judas, delà que bien des Religieux, longtemps libéraux envers Dieu, n'ont pas laiſſé d'être enfin rejettés; quelques-uns l'ont pu être, je le veux, mais il faudroit montrer,

ou que leur malheur n'eſt pas venu de ce qu'ils ſe ſont laſſés d'être libéraux, ou que leur laſſitude eſt venue du défaut de graces, & non point d'une lâcheté longue & affectée, & c'eſt ce que certainement on ne pourra jamais dire : *Deus non deſerit niſi priùs deſeratur ; Dieu n'abandonne point à moins qu'on ne l'abandonne :* c'eſt un principe inconteſtable de notre foi, auquel par conſéquent il faut s'en tenir. Enfin, laiſſant l'expérience d'autrui, on nous appelle à notre propre expérience, on nous défie donc de dire que jamais nous ayons été véritablement libéraux envers Dieu, & que nous n'ayons pas ſenti preſqu'auſſi-tôt des marques évidentes que Dieu voyoit nos efforts, & qu'il en étoit touché ; on l'avoue dès que l'on eſt ſans paſſion, & que l'on ne diſpute pas pour ſe tromper : plus que jamais n'en avons-nous pas fait l'expérience depuis quatre ou cinq mois ? quatre ou cinq mois d'un peu plus de générosité ont pu lui faire oublier les infidélités & les ingratitudes de douze ou quinze années : ah ! qu'il faut que Dieu ſoit libéral & généreux, pour en agir de la ſorte ! à qui tient-il que nous donnant plus parfaitement à lui encore, que nous déterminant à une haute vertu, à ne rien refuſer à la grace, nous n'apprenions mieux encore ce que les Saints nous promettent d'un air ſi affirmatif, des miſéricordes bienfaiſantes du Seigneur. Non, Dieu ne de-

mande à l'homme que pour lui donner ; il demande quelques gouttes d'eau à la femme de Samarie ; *mulier, da mihi bibere :* ce n'eſt que pour avoir occaſion de lui faire préſent de cette eau vive & ſalutaire, dont quiconque boira, n'aura plus de ſoif pour toutes les conſolations d'ici-bas ; elle deviendra dans lui comme une fontaine abondante qui ne tarira jamais qu'elle ne l'ait conduit à la ſource de tous les biens ; *fons aquæ ſalientis in vitam æternam :* ailleurs il demande cinq pains, c'eſt pour nourrir quatre mille hommes ; il demande ſon logis à Zachée, c'eſt pour le convertir. Mais n'admirons-nous point ici notre bizarrerie, & le peu de conſéquence de notre conduite & de nos raiſonnemens ; il eſt incertain, diſons-nous, que Dieu ſoit toujours libéral envers ceux qui le ſont envers lui ; je ne veux pas riſquer tant de contrainte, ni tant d'avances ; je ne ſais ſi je ſerois heureux, & ſi je pourrois me paſſer de ce que j'aurois ſacrifié : que n'ajoutons-nous donc auſſi, il eſt incertain que Dieu ne devienne plus avare envers ceux qui le ſont pour lui ; je ne veux pas riſquer les ſuites de ſon refroidiſſement & de ſon abandon ; car en effet que peut-on dire pour appuyer des doutes contre la libéralité réciproque de Dieu, & qui ne ſoit comme une eſpéce de démonſtration, que Dieu diminue ſes graces, refuſe ſes graces, retire ſes graces à meſure qu'on étrécit, qu'on diſpute, qu'on

reprend, qu'on refuſe ſon cœur; *timui te quia homo auſterus es, de ore te judico, & quare non dedisti pecuniam meam ad mensam? j'ai eu peur de vous, jachant que vous êtes un homme auſtere... je vous condamne par votre bouche... pourquoi donc n'avez-vous pas mis mon argent à la banque?* Mat. 19.

La bonté de Dieu le porte, dit-on, à la clémence, c'eſt ſa nature, j'eſpere qu'il ne m'abandonnera pas; n'y aura-t'il qu'envers les fideles ſerviteurs qu'il n'aura pas une parfaite inclination, & qu'il changera de nature, pour ainſi dire? la ſouveraineté, l'indépendance de Dieu me font craindre qu'il ne m'abandonne, malgré ma fidélité, & ſa juſtice ne me fera pas trembler qu'il ne me délaiſſe, après de longues & fréquentes ingratitudes: accordons-nous.

Mais non, il n'y a nulle comparaiſon à faire pour quelques exemples ſinguliers qu'on s'imagine avoir de quelqu'un envers qui Dieu aura manqué de libéralité, malgré ſes avances, on en trouvera mille autres qu'il a délaiſſés à meſure qu'ils l'ont abandonné, voilà donc ce que nous devons uniquement craindre; que dis-je craindre? voilà ſur quoi nous devons déplorer le paſſé, & nous tenir en garde pour l'avenir: je fais la chûte de cet infortuné ſoldat du nombre des quarante Martyrs de Sébaſte en Arménie; mais n'étoit-ce point un homme qu'on avoit ſouvent averti du

malheur qui lui arriva ? Finiſſons par l'avertiſſement que donna David à ſon fils Salomon, le jour même, & dans le temps même qu'il faiſoit à Dieu cette généreuſe offrande dont nous avons parlé d'abord ; *tu autem Salomon fili mi ! ſcito Deum patris tui, & ſervito ei corde magno, & animo voluntario ; corda enim ſcrutatur Dominus, ſi quæſieris eum invenies, ſi autem dereliqueris projiciet te in æternum : pour vous, mon cher fils ! connoiſſez le Dieu de votre pere, ſervez-le d'un cœur parfait & d'une ame généreuſe ; car le Seigneur ſonde les cœurs, ſi vous le cherchez vous le trouverez, mais ſi vous l'abandonnez il vous rejettera.*

Qui parloit de la ſorte ? un homme éclairé, rempli de l'eſprit de Dieu, appellé au conſeil de Dieu, dépoſitaire des ſecrets du Tout-puiſſant, du Très-haut ; c'eſt à de tels hommes qu'il appartient uniquement de nous inſtruire, écoutons-le, n'en écoutons point d'autres ; *nemo ſcit conſilium Dei, niſi ſpiritus Dei : perſonne ne ſait le conſeil de Dieu, ſi ce n'eſt l'eſprit de Dieu.* A qui parloit-il ? à un jeune prince dans l'âge où l'on eſt comme entre les deux chemins, celui de la mort & celui de la vie : un jeune prince qui par la nature de ſon état ne manqueroit pas de trouver de terribles occaſions, des flatteurs, & des hommes ſans religion qui voudroient le détourner de ſes devoirs ; c'eſt une image aſſez naturelle du temps & de l'état où nous nous trouvons aujourd'hui.

Que lui recommandoit-il? de ſervir Dieu d'un cœur parfait, & d'une ame véritablement généreuſe, c'eſt là cette libéralité que nous voudrions vous inſpirer aujourd'hui. *corde magno & animo volenti.* Comme il eſt dit ailleurs, quelle raiſon lui apporte-t'il? c'eſt que Dieu ſonde les cœurs, & qu'il ne ſe laiſſe pas ſurprendre aux vaines apparences, il diſcerne bien ſi l'on eſt à lui, & juſqu'à quel point on eſt attaché à lui; la conduite extérieure peut être irréprochable, on peut mériter même les louanges & les approbations des hommes, ſans que toujours on ne ſoit devant Dieu qu'un rébelle & un ingrat; mais Dieu ne s'y trompera jamais.

Que lui révele-t'il des conſeils de Dieu? *qu'on le trouve quand on le cherche, mais que ceux qui l'abandonnent en ſont abandonnés.* Heureux prince, s'il n'eût jamais abandonné cette leçon; tant qu'il s'en ſouvint, comment s'en trouva-t'il? & en quoi ne reſſentit-il pas la libéralité de Dieu? Dieu prévint même ſes vues & ſurpaſſa toutes ſes attentes, il ne demandoit que la ſageſſe, & *tout lui fut donné par-deſſus; & quæ non poſtulaſti, dedi tibi.* Où & quand vit-on un roi plus renommé par tout ce qui fait la belle & la véritable gloire? il quitta Dieu depuis, éprouva-t'il moins la ſeconde partie de l'oracle que la premiere? livré à d'infames paſſions, devenu fou ſur ſes vieux jours, lui qui dans ſa jeuneſſe avoit été

le ſage par excellence ; quel triſte ! mais quel juſte jugement !

Inſtruiſons-nous donc par ſes fautes, & par ſes châtimens redoutables, & faſſe le ciel que perſonne jamais ne puiſſe s'inſtruire de même de notre perte & de notre humiliation ! ne comptons ſur Dieu, qu'autant que nous ſerons libéraux envers lui ; mais libéraux envers lui, ne doutons ; ni de ſa grace, ni de ſa gloire.

SUR LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Exerce teipſum ad pietatem.

Exercez-vous à la piété. *I. Tim.* 4.

Les exercices & les combats de piété ſont tellement eſſentiels à la vie religieuſe, que les anciens ſolitaires pour donner l'idée de ce qu'étoit leur profeſſion ſe nommoient & ſe faiſoient nommer *aſcetæ*, du mot grec qui ſignifie *des hommes qui s'exercent.*

Saint Paul recommande ici à Timothée ces exercices intérieurs comme n'étant pas moins néceſſaires à la vie apoſtolique qu'à la vie religieuſe ; *exerce teipſum ad pietatem.*

Il eſt certain que tous nos maux & tous nos déſordres, ne viennent originairement que de notre tiédeur & de notre nonchalance à cet égard. Donnez-moi un Religieux aſſidu & appliqué à l'oraiſon, aux examens de con-

ſcience, à la lecture des bons livres, à la revue de ſon intérieur, à l'approche des Sacremens, je réponds de ſa vertu à quelque occaſion qu'on l'expoſe, à quelque ſorte d'emploi qu'on le deſtine; mais ſans affection à ces divers exercices, fût-il ſaint aujourd'hui, il ne ſe ſoutiendra jamais, & s'il eſt un homme imparfait, bientôt il en viendra à l'oubli, juſqu'au mépris de ſes plus eſſentielles obligations. Vérité que j'ai preſque honte de vouloir prouver, tant elle eſt devenue ſenſible par l'expérience; mais toute ſenſible qu'elle eſt, parce qu'on ne l'oublie que trop, il eſt à craindre que l'on n'en ſoit pas aſſez perſuadé, c'eſt pourquoi ce ſera le ſujet de ce diſcours.

Faire donc tous les exercices de piété, & s'étudier à les faire auſſi-bien que la grace nous en rend capables; deux choſes qui ſont également néceſſaires, & à notre conſervation, & à notre avancement; *exerce teipſum ad pietatem.*

Premier point.

COnnoître à quelle haute perfection Dieu nous appelle, ſe renoncer ſoi-même continuellement en toutes choſes, ne regarder toutes les créatures qu'en Dieu, & n'aimer que Dieu ſeul dans toutes les créatures, imiter Jeſus-Chriſt juſqu'à embraſſer l'humiliation & l'opprobre ſur la ſeule eſpérance, &

le gloire de ſe rendre plus ſemblable à
evenir libéraux envers Dieu, & n'être
que de n'avoir point à lui faire d'auſſi
s ſacrifices que le méritent ſes perfections
nſes, & les biens dont il nous a pré-
, & que nous attendons encore de ſon
: miſéricorde; après toutes ces grandes
s, dis-je, en revenir maintenant à parler
néceſſité de faire exactement ſes exer-
ſpirituels, n'eſt-ce pas vous faire injure,
roître ſuppoſer que tout ce que nous
; pu dire juſqu'ici n'a frappé que les
es, & qu'il n'eſt point allé juſqu'à con-
re l'eſprit & gagner le cœur? En effet,
ient eſpérer jamais, ou que vous goû-
:es vérités ſublimes, ou que les ayant
es, vous n'en perdiez pas très-vîte
ie & l'affection, ſi, bien-loin de retran-
quoi que ce ſoit des exercices que preſ-
régle à ceux-ci, vous n'avez le courage
ajouter beaucoup d'autres encore, de
choix & de votre dévotion? Non, ce
point aſſez, pour cela, de faire réglément
ieure d'oraiſon, il faut ſe faire homme
ſion, *prier ſans ceſſe, & jamais ne s'en*
, dit Jeſus-Chriſt; *ſemper orare & nunquam*
e: ce n'eſt point aſſez de faire deux ou
examens chaque jour, il faut une atten-
continuelle à garder ſon cœur, à en ob-
r tous les mouvemens, à en condamner,
éprimer, en punir juſqu'aux moindres

ſaillies déréglées; *vigilate omni horâ :* ce n'eſt point aſſez de quelque moment de lecture, il faut poſſéder à fond les livres qui traitent de la plus haute vertu, ſe conduire à la lettre ſelon leurs maximes, & n'avoir point d'oreilles pour tout ce que l'exemple d'autrui & notre amour propre voudroit nous inſinuer de favorable au relâchement; *magiſter veſter unus eſt Chriſtus, ipſum audite : le Chriſt eſt votre ſeul maître... écoutez-le.* Mat. 23. Enfin c'eſt trop peu de ſe renouveller deux ou trois fois l'année, ou même tous les mois & toutes les ſemaines. Un jour ou deux de négligence & d'oubli de ſoi-même, peut nous faire retomber dans la tiédeur, d'où nous nous étions relevés avec tant de violence & de peine, chaque jour, s'il le faut, ayons recours au remède de la confeſſion; *ut non inanis fiat labor veſter : afin que votre travail ne ſoit point inutile.*

Je ne parle donc aujourd'hui qu'à ceux qui ſe ſeroient fait un projet de vertu beaucoup plus borné, & je leur dis que ſans cette aſſiduité conſtante aux exercices de piété qui ſont de régle, jamais non-ſeulement ils ne s'éléveront bien haut dans la perfection, mais qu'en aſſez peu de temps il n'eſt pas poſſible qu'ils ne ſe relâchent, & qu'ils ne s'oublient juſqu'à faire vraiſemblablement des fautes du premier ordre, & la choſe me paroît ſi certaine, que je ſuis preſque confus comme je vous l'ai déja dit d'entreprendre de le prouver.

terre eſt déſolée de la plus étrange déſola-
, diſoit le Prophete, *deſolatione deſolata.*
n'y a preſque plus au monde, ni religion,
piété, ni amour de Dieu, ni crainte de
jugemens; pourquoi? *parce que preſque per-*
ne ne rentre profondément en ſoi-même pour
ſer & repenſer attentivement aux grands
ets de la foi; *nemo eſt qui cogitet* : le ſaint
rit dit plus, *nemo qui recogitet corde*, du
l du cœur. Quel privilége avons-nous, s'il
s plaît, en religion, vous & moi, pour
re que nous abandonnant à cet égard à
près aux mêmes déſordres que les gens
ſiécle, nous n'en devions pas craindre
mêmes ſuites; que la foi s'affoibliſſant
s nous peu-à-peu, elle ne vienne pas en
à s'éteindre tout-à-fait, & à nous laiſſer
s l'aveuglement & dans l'inſenſibilité? la
iere & la grace ſont-elles moins atta-
es pour nous, que pour les perſonnes du
nde, à la méditation & à la priere? atten-
nous une ſcience infuſe des vérités cé-
es & des myſteres de la vie intérieure,
cette ſcience n'eſt-elle pas réſervée à notre
de? n'avons-nous concevoir de nos fautes
n douleur qui nous en obtienne le pardon
les connoître, & ſans entrer dans des
idérations qui puiſſent nous les faire pleu-
combien de fois avons-nous dit, à notre
re condamnation: ſi l'on voyoit toujours
choſes, comme on les voit dans une ré-

traite bien faite, il ne ſeroit pas poſſible de ſe déranger, ou de vivre dans le dérangement? & qu'eſt-ce à dire, ſinon pour le moins, la vivacité de la foi eſt attachée aux exercices de piété, & la foi ſe perd à proportion qu'on les néglige? Mais reprenons, ſi vous le voulez, la choſe de plus haut.

D'où croyons-nous que ſoit venue la décadence de ces anciens Ordres religieux, qui, après avoir ſi long-temps honoré l'Egliſe, & conduit à la ſublime vertu ceux qui y firent profeſſion, devinrent depuis le ſcandale des peuples, & l'opprobre du chriſtianiſme, dans des ſiécles mêmes, où pour toute vertu l'on ne ſembloit demander qu'un peu de modération dans les vices? c'eſt qu'ils oublierent les premieres inſtructions de leurs fondateurs, ou qu'ils abandonnerent les exercices de piété intérieurs. En vain eſpérerent-ils que ſept ou huit heures au chœur de jour & de nuit, que la ſolitude des forêts, le travail des mains, qu'une vie d'ailleurs frugale & auſtere puſſent ſuffire à les maintenir dans la ferveur: c'eſt ici que doit s'appliquer encore la parole de ſaint Paul, *exercitatio corporalis ad modicum valet; les exercices du corps ſervent de peu;* faute de ſecours intérieurs, l'extérieur même ſera bientôt négligé & abandonné, le déſert devient une caverne de voleurs; à la frugalité ſuccéda l'intempérance même & la débauche; au travail la fainéantiſe, le jeu, la chaſſe

quelque choſe de pis ; à la pauvreté évangélique, l'eſprit de propriété & toutes ſes ſuites funeſtes, la ſimonie, l'avarice, la dureté envers les pauvres, les divins offices mêmes ne ſe firent plus que par maniere d'acquit, on paya des mercenaires pour y tenir ſa place ; l'autorité des ſupérieurs ne réſiſta plus au torrent de l'indépendance, ils permirent tout pour ne point voir ſe cabrer les eſprits déjà portés à la révolte ; *quomodò obſcuratum eſt aurum, mutatus eſt color optimus ? qui nutriebantur croceis, amplexati ſunt ſtercora ; comment l'or s'eſt-il obſcurci, comment a-t'il changé ſa couleur qui étoit ſi belle ? . . . ceux qui étoient élevés dans la pourpre, ont embraſſé l'ordure & le fumier.* Il eſt certain que tout le mal venoit de l'abandon des exercices intérieurs ; quand des hommes ſuſcités de Dieu pour aſſembler les pierres du ſanctuaire, entreprirent de relever ces bâtimens écroulés, ils mirent tous pour baſe & pour appui de leur réforme, les exercices de piété.

C'eſt ſur ce plan encore que les auteurs des inſtituts modernes, ſans ordonner ni tant d'auſtérités, ni tant de pſalmodies, ni tant de ſolitudes, crurent ſuppléer abondamment à tout, en y réglant des temps pour l'oraiſon, pour l'examen, pour la lecture. L'événement montre bien qu'ils ne ſe tromperent pas dans leur eſpérance ; où eſt-ce qu'il y a plus d'innocence, plus de piété, plus de paix, plus de

dépendance, plus d'eſprit intérieur, & pour tout dire en un mot, plus de religion? où il y a plus de ces exercices, & où l'on prend plus garde avec cela que qui que ce ſoit ne puiſſe s'en diſpenſer, & qu'il le faſſe avec ferveur. Vous n'avez point oublié ce que tant de fois l'on vous a appris, qu'à l'exception, peut-être, de quelques eſprits noirs & mélancoliques, tous ceux qui ſe laſſent de leur état, à reprendre la choſe dans ſon origine, ne ſe ſont perdus que par la négligence aux exercices de piété. Il n'eſt pas poſſible de montrer un Religieux mécontent de ſon état, & au-deſſous des peines de ſon état quand il ne paſſe aucun jour ſans s'unir pluſieurs fois à Dieu; ſi les autres ſavent cacher leur mécontentement, les fautes qu'ils font entre Dieu & eux, rendent témoignage de ce que peut la ſeule raiſon pour nous retenir dans le devoir; mais ils ont beau ſe compoſer, leur dépit éclate en plus d'une occaſion & de plus d'une maniere, les peines de l'état ſont les mêmes par-tout, mais les forces pour les porter ne ſont pas égales, & l'inégalité vient du plus ou du moins d'affection qu'on a pour les exercices intérieurs, du plus ou du moins de ſecours qu'on en tire.

Enfin, faudra-t'il toujours nous rappeller la pénible image de nos jeunes années, ou le triſte & douloureux ſouvenir de tant de pertes, de tant de dangers, de tant de fautes peut-

peut-être, qui ne nous laiſſent que de la confuſion, & de grandes ſatisfactions à faire, & nous tiendra-t'il pas lieu de la plus ſenſible démonſtration? bien aveugles & bien endurcis qui voudroient en attendre & en demander quelqu'autre!

Conclusion. Comptons toutes ces réflexions perdues, ſi nous ne ſommes réſolus à faire exactement, tout le temps de notre vie, tous nos exercices de piété, ou ſi dès maintenant nous n'en prenons aſſez l'habitude pour pouvoir nous répondre en quelque maniere, que nous y ſerons toujours fidéles; encore une fois, il ne s'agit plus ici de perfections ſimplement, il s'agit de nous conſerver dans la crainte du Seigneur, & de ne pas faire de fautes qui méritent que Dieu nous réprouve, on peut répondre à ces queſtions, que la premiere choſe néceſſaire à un Religieux ſont les exercices de piété, la ſeconde, les exercices de piété, la troiſiéme, la dixiéme, la centiéme, les exercices de piété. Ne l'oublions jamais; faire donc les exercices de piété, premiere partie, s'étudier à les bien faire, ſeconde partie.

Second point.

S'Il ſuffiſoit pour s'avancer dans la vertu, de faire tous les exercices de piété ſans les bien faire, les Ordres religieux, où l'oraiſon, les examens & les lectures ſe font en commun,

auroient certainement un grand avantage; autant de perſonnes qui les compoſent, devroient être en peu d'années autant de Saints, autant d'hommes parfaits; car c'eſt aſſurément une raiſon bien déterminante, pour s'y trouver, que d'avoir ſa place marquée, & de ſavoir qu'on ne puiſſe s'en abſtenir un inſtant ſans avoir pour témoins de ſon irrégularité, & les ſupérieurs & toute une communauté; cependant il y en a pluſieurs qui nonobſtant ce ſecours demeurent toute la vie dans l'imperfection, & qui ne laiſſent pas de faire d'aſſez grandes fautes. Il faut donc s'étudier à bien faire les exercices, & ſur cela voici les principes.

Il eſt vrai que tous n'ont pas la même diſpoſition, ni de nature, ni de grace pour les exercices de la vie intérieure; mais c'eſt une choſe également conſtante que tous ont la grace dans un degré ſuffiſant pour qu'y joignant ce qui dépend de leur induſtrie, & des efforts d'une bonne volonté, ils puiſſent retirer de très-grands fruits de leur travail; qu'eſt-ce donc que cette grace commune que nous avons tous, & toujours pour les exercices de piété? & qu'eſt-ce que cette grace particuliere que Dieu a coutume de donner pour recompenſe du bon uſage de la grace commune? c'eſt ce qui nous reſte à expliquer.

Grace commune, c'eſt le pouvoir de s'aſſujettir à toutes les pratiques extérieures qui

ſont preſcrites. C'eſt pendant le jour, le retranchement de tous les entretiens inutiles, l'exactitude à garder, hors de la pure néceſſité, le ſilence le plus rigoureux. C'eſt la fidélité à prévoir & à bien choiſir ce qui doit ſervir de nature à notre entretien, prenant pour cela des livres & des conſidérations, non pas qui puiſſent nous occuper, nous amuſer, mais nous pénétrer & nous toucher.

C'eſt la promptitude à quitter tout, au premier avertiſſement que donne la cloche que Dieu nous appelle, & que le temps de ſon audience eſt arrivé. C'eſt au temps des exercices mêmes de s'offrir d'abord à Dieu, & réveiller la foi qu'on doit avoir de ſa préſence en tout temps; mais ſur-tout au temps de la priere, l'adorer enſuite le viſage contre terre, ne jamais ſortir de la ſituation reſpectueuſe que demande la majeſté de celui qu'on ſuppoſe attentif à tout ce qui ſe paſſe, à moins qu'une infirmité, non pas ſuppoſée, mais réelle, n'oblige à ſe placer un peu plus commodément. C'eſt à la premiere approche des diſtractions, prendre le livre en main pour ſe recueillir, ou faire quelque oraiſon vocale qui exprime à Dieu, ſur-tout la peine qu'on a de ne ſavoir lui parler de ſon chef. C'eſt de travailler, hors de ces exercices de piété, à ſe compoſer à ſoi-même diverſes méthodes pour les bien faire, & ces méthodes concertées entre Dieu & ſoi, dans un temps

de lumiere & de retraite, ſe captiver à ne jamais s'en départir. Enfin la grace commune, c'eſt la perſévérance même à donner aux exercices de piété toute leur étendue, parût-on n'en tirer aucun profit; & au temps de l'ennui & du dégoût, au lieu de ſuivre cette impétuoſité naturelle qui porte à les quitter ou à les abreger, d'y ajouter même quelque choſe de plus qu'à l'ordinaire. J'appelle cela une grace commune, parce que nous ne demandons rien juſqu'ici qui ne ſoit abſolument au pouvoir de tous, pourvu ſimplement qu'on veuille prendre un peu ſur ſoi, il ne s'agit point encore de ſe rendre maître de ſes penſées & de ſes imaginations, des mouvemens de ſon cœur, pour les attacher où l'on voudra, il ne s'agit que de choſes extérieures dont on eſt toujours auſſi maîtres que des actions les plus naturelles & les plus ordinaires de la vie.

On aura peine à croire peut-être que la grace particuliere d'où vient enſuite la dévotion, le goût de Dieu, la facilité à s'entretenir les heures & les journées entieres avec Dieu, puiſſe venir de ſi peu de choſe, c'eſt ſe tromper. Croyons-en tous les Saints, & l'expérience. Nous ne commençâmes pas d'une autre maniere, nous-mêmes ſortant du monde à l'âge de quinze ou ſeize ans, & ayant certainement auſſi peu de diſpoſition naturelle aux exercices intérieurs que nous en pouvons

ujourd'hui; par notre exactitude ſcru-
à ſuivre nos exercices, nous devînmes
de mois ſi attachés à tous nos devoirs,
tionnés à notre vocation, ſi au-deſſus
ines de notre état; ou ſi nous paſſâmes
nos premieres années ſans aucun pro-
ans nos exercices, c'eſt plus vraiſem-
nent qu'alors, comme aujourd'hui,
e voulumes pas commencer par-là.
conduite ordinaire de Dieu, c'eſt d'at-
, comme dans les Sacremens, de gran-
ces ſouvent à des choſes qui paroiſſent
oir aucune liaiſon. La ruine entiere
Syrie étoit attachée à frapper la terre
q, ſix, ou ſept fléches, au lieu de
la guériſon de l'aveugle-né étoit à
ans la piſcine de Siloë laver ſes yeux
de boue & de ſalive; celle du Sy-
aaman à prendre ſept fois les bains dans
dain; la prudence naturelle lui fit dire:
t'il pas chez nous des eaux auſſi ſalutaires
vent l'être celles-là; mais les gens de ſa
irent plus ſages & plus fidéles que lui;
ophete, répondirent-ils, *avoit exigé quel-*
ſe de plus difficile, vous deviez lui obéir;
n plus, ne demandant rien que vous ne
faire ſi aiſement? quantò magis, cùm
tibi lavare ſepties in Jordane?
s ce que l'on demande ici de nous a-
nc ſi peu de rapport avec ce que Dieu
t de nous accorder? n'eſt-ce pas faire

tout ce que l'on peut, & lui demander ce que l'on ne peut pas? paroître à l'oratoire dans une ſituation ſuppliante, offrir juſqu'à ſes dégoûts & ſon ennui, ſoutenir ſans ſe laſſer, ou la punition de ſes évagations paſſées, ou l'épreuve d'une miſéricorde qui veut être long-temps ſollicitée, importunée, n'eſt-ce rien? le courtiſan, par ſa ſeule aſſiduité à ſe tenir auprès de la perſonne de ſon maître, ne marque-t'il pas ſon reſpect? ne fait-il pas ſa cour pour par-là obtenir des faveurs? Dieu veut nous voir humiliés & tranquilles pour nous accorder ſes graces, nous ſur-tout qui péchons preſque tous, par orgueil & par vivacité : du moins cette exactitude nous humilie & nous contraint.

Non, pluſieurs de ceux que Dieu a le plus enrichis des faveurs de ſa grace, du don de la contemplation, & de l'union la plus intime avec lui, n'ont commencé que par-là. Mais ſans arriver peut-être jamais juſqu'où Dieu éleve les grandes ames, il eſt une grace ſolide que Dieu ne refuſe point à la conſtance, c'eſt la grace de la dévotion; qui la connoîtroit bien, que ne donneroit-il pas? que ne ſouffriroit-il pas? que ne hazarderoit-il pas volontiers pour l'obtenir? c'eſt cette détermination prompte & généreuſe à tout ce qui eſt du ſervice de Dieu, c'eſt cette flamme pure & vive d'une tendre charité qui fait qu'on ne trouve rien de difficile, & plus l'on a de

peine, plus la nature ſe fait de violence, & plus on a de conſolation & de plaiſir. Comment Dieu même la refuſeroit-il à qui la demande avec inſtance, & qui joint à des vœux empreſſés tout ce qui dépend de lui pour l'acquérir? rappellez ici ce que cent fois nous avons dit nous-mêmes à d'autres ſur l'efficace de la priere.

Les promeſſes de Dieu ne ſouffrent point d'exception à cet égard. On lui demande ce qu'il ordonne de demander, & ce que par-là on ne peut pas douter qu'il ne ſoit réſolu d'accorder, & l'on y ajoute la perſévérance de celui qui importunoit pour obtenir les trois pains juſqu'à ce qu'enfin on l'eût ſatisfait. Concluons donc que ſi nous ne l'avons pas encore obtenue cette grace, ou de la parfaite oraiſon, ou de la ſolide dévotion, c'eſt notre négligence aux exercices de piété qui a reſſerré, pour ainſi dire, le cœur de Dieu; & comment en effet nous acquittons-nous de nos exercices? ſi nous n'étudions point d'une autre maniere, ferions-nous jamais aucun progrès conſidérable dans les ſciences? Ce qui animoit ſaint Dorothée pour la priere, étoit le ſouvenir de ſon aſſiduité obſtinée à l'étude des belles-lettres & de la philoſophie, avant qu'il fût encore Religieux. J'étois ſi paſſionné pour apprendre & pour me rendre habile, que prenant mes repas d'une main, je tenois preſque toujours un livre de l'autre, ſi je me

retirois dans le lieu de mon repos, c'étoit avec un livre devant moi; & pluſieurs fois je courus riſque de brûler tout vivant, tant étoit grande l'ardeur de ne pas perdre un ſeul moment de temps. Aujourd'hui donc que Dieu par ſa grace m'a fait connoître, & m'a fait goûter d'autres études plus utiles; ferai-je moins pour mon avancement dans la perfection? on ne nous demande que d'en pouvoir dire autant, ſi ce n'eſt peut-être que nous ayons négligé également, & nos études, & nos exercices de piété; mais l'application conſtante aux exercices de piété nous donnera de l'affection, même pour les études utiles à glorifier Dieu, & à ſervir le prochain, ayant la priere & le travail, nous nous conſerverons, nous croîtrons dans la vie intérieure, c'eſt le chemin ſûr à la gloire éternelle.

SUR LES ILLUSIONS DANS LES EXERCICES DE PIÉTÉ.

Nolite omni ſpiritui credere, ſed probate ſpiritus ſi ex Deo ſint.

N'ajoutez point foi à toute ſorte d'eſprits, mais éprouvez les eſprits, s'ils ſont de Dieu. *1. Joan. 4.*

IL n'eſt que trop vrai, ſatan lui-même ſait ſe transformer en ange de lumiere; on peut prendre pour grace de Dieu, ce qui n'eſt ſouvent qu'une tromperie de l'eſprit mauvais, & par-là nous ne ſaurions trop

pous donner de garde dans nos exercices ſpirituels, des illuſions & des diverſes tentations du démon, ni trop apprendre à les connoître & à les combattre.

Mais il eſt un autre genre de tromperie; c'eſt cette diſpoſition où l'on eſt par la crainte même, dit-on, des illuſions, de mépriſer & de condamner, dans les exercices de piété, comme une illuſion, tout ce qui ſort tant ſoit peu des régles ordinaires : on veut preſcrire des loix & des bornes à l'eſprit de Dieu; on donne tout au raiſonnement, & rien à l'inſpiration & au mouvement intérieur; on ne croit rien de ce qu'on ne ſent pas; au ſeul nom de grace & de faveurs ſingulieres, volontiers on répondroit comme ces ſuperbes philoſophes d'Athenes à ſaint Paul : que veut dire ce diſcoureur, & vient-il nous annoncer une nouvelle religion ? *quid vult ſemini verbius hic ? novorum dæmoniorum annuntiator videtur !* Illuſion, dis-je, qui ne ſeroit guere moins redoutable que la premiere; dans celle-là, c'eſt ſatan qui ſe transforme en ange de lumiere; dans celle-ci, c'eſt un homme ſavant, un ange de lumiere qui ſe transforme en ſatan.

Il faut donc chercher un principe pour diſcerner ce qui eſt véritablement illuſion & ce qui ne l'eſt pas, avant que de rien condamner, ou de rien approuver. Ce qu'il y a d'ordinaire dans la maniere d'aller à Dieu.

& de traiter avec lui, n'eſt point ce qui rend une conduite louable, ſuſpecte, ou condamnable : la conduite intérieure eſt toujours louable, quand & à proportion qu'elle porte efficacement à Dieu & aux ſolides vertus; toujours elle eſt condamnable dès qu'elle en détourne, quelque peu qu'elle en puiſſe détourner; toujours enfin douteuſe & ſuſpecte, tant qu'on ne ſauroit dire certainement ſi elle y porte, ou ſi elle en détourne. Trois régles qu'il nous faut expliquer dans les trois parties de cet entretien : outre l'utilité que nous en pourrons tirer pour notre propre direction, le temps viendra quand nous y penſerons le moins, où nous en aurons beſoin pour la direction des autres. Commençons.

Premier point.

LEs moyens de leur nature n'étant que pour la fin, les bons moyens ſont ceux qui conduiſent certainement à la fin, & les meilleurs moyens, ceux qui y conduiſent plus infailliblement & plus promptement. Cela eſt évident; donc les exercices de piété ou la maniere de traiter avec Dieu dans l'oraiſon, de s'étudier, & de ſe bien connoître ſoi-même, de combattre, & de corriger ſes vices & ſes paſſions, n'étant pas la perfection chrétienne même, mais ſimplement des moyens pour y arriver, non-ſeulement la bonne maniere, mais la meilleure maniere de s'exercer

en tout cela, c'eſt celle par laquelle on arrive plus ſûrement, plus vîte, ou à la perfection même, ou aux vertus qui touchent de plus près à la perfection. Ceci eſt encore ſans réplique; avant donc que de prononcer, avant que d'approuver ou d'improuver aucune conduite en général, c'eſt toujours à cette régle qu'il faut la meſurer & en juger. Quel eſt le progrès que l'on fait ou que l'on ne fait pas? quel eſt le plus ou le moins de progrès qu'on fait dans la ſolide vertu?

Or voici quatre ou cinq maximes que les plus grands maîtres de la vie ſpirituelle nous ont enſeigné touchant la maniere d'aller à Dieu, & de s'avancer au ſervice de Dieu, n'en perdez ni l'explication, ni l'enchaînement, ni la ſuite.

Premiere maxime. Qu'il y a des méthodes, & une eſpéce d'art pour arriver à la perfection, comme il y en a pour ſe rendre habile dans quelqu'autre genre de ſcience que ce puiſſe être, qu'ici non plus que là il ne faut point travailler à l'aventure & ſans deſſein, que le moindre mal qu'il peut en arriver ſeroit avec beaucoup plus de peine, de trouver beaucoup moins de profit; qu'il faut écouter, conſulter les maîtres, & travailler aſſez longtemps ſous leurs mains & ſous leurs yeux, avant que de riſquer rien de ſon chef, qu'il ne faut point s'étonner comme les apprentifs, de ſe voir d'abord ordonner bien des choſes

dont on n'apperçoit pas toujours l'uſage, ni l'importance, perſuadé qu'on en connoîtra la ſageſſe & l'utilité dans la ſuite.

Ces méthodes ſe trouvent dans la plûpart des livres de piété, Grenade, Rodriguez, l'inſtitution de Bloſius, l'introduction de ſaint François de Sales, le combat ſpirituel, il n'en eſt aucun qui n'ait dreſſé, formé beaucoup d'ames à la haute vertu.

Mais on peut dire que ſaint Ignace, aux livres des exercices, a ramaſſé comme en un corps d'ouvrage ce qui ſe trouve dans tous ceux-là de plus ſolide & de meilleur, ſi ce n'eſt que nous penſions plutôt que c'eſt du livre des exercices que tous ces auteurs poſtérieurs à lui ont puiſé ce qu'ils ont enſeigné de plus utile : on y apprend certainement & l'art de ſe bien remplir des grandes vérités de la religion, par l'exercice des puiſſances de l'ame, & l'art de connoître ce qu'on a été, ce qu'on eſt devant Dieu, non-ſeulement par la recherche de ſes péchés, mais beaucoup plus par la découverte de leurs principes & de leurs maximes, & l'art de diſcerner les mouvemens divers de grace & de nature, pour éviter les ſurpriſes & les artifices du démon, de l'amour propre, & l'art de ſe déterminer en chrétien ſage, & aviſé dans toutes ſes délibérations & dans tous ſes doutes, mille autres choſes pareilles dont le détail ſeroit trop long : enſorte que prenant un homme

juſques dans l'abyme du vice, même le plus profond, s'il a du courage & de la docilité, on puiſſe, comme par dégré, l'élever ſans s'égarer au comble de la plus haute perfection; c'eſt donc par-là qu'il faut commencer l'ouvrage d'une direction ſolide, & c'eſt là qu'il faut s'en tenir, même toute la vie, à moins que par une ſainte violence, on ne ſe ſente comme forcé de monter plus haut; *recumbe in noviſſimo loco, donec dicat qui te invitavit, amice, aſcende ſuperiùs.*

C'eſt en effet par la docilité à ſuivre cette excellente méthode, qu'une multitude de pécheurs preſque déſeſpérés ſont ſortis de cet affreux chaos, où ils n'appercevoient ni lumiere, ni iſſue; c'eſt par-là qu'on a repeuplé les Ordres religieux, que le libertinage des ſiécles de l'héréſie avoit rendu comme déſerts; c'eſt par-là que s'eſt rétablie la diſcipline & la régularité dans ceux, où il n'y avoit guere que l'habit par où l'on fût diſtingué des gens du ſiécle; c'eſt par-là que ſe ſont formées ces recrues de ſaints ouvriers qui, enſeignant à d'autres ce qu'on leur avoit appris, ont dreſſé la jeuneſſe à la piété, remis dans le clergé le zéle de leur propre ſalut & du ſalut des autres, inſpiré aux perſonnes du monde même, un genre de perfection qui, ſans préjudicier à leurs devoirs civils, pût mettre leur innocence à couvert de la diſſipation & des exemples contagieux du ſiécle. Avançons.

Seconde maxime. Qu'entre les diverſes méthodes d'aller à Dieu & de ſe perfectionner, il y en a quelques-unes qui, ſans être moins ſolides, ſont pourtant plus courtes que les autres; de même que pour aller à un terme, outre le grand chemin qui y conduit, il y a pluſieurs ſentiers qui ſont connus des gens du pays, & par où eux-mêmes ont coutume d'aller, s'épargnant beaucoup de peines & d'aſſez longs détours. Méthodes qui ne conſiſtent pas à vouloir s'unir à Dieu avant que de s'être bien purifié de ſes vices, ni à attendre tout de la grace ſans vouloir y mettre rien du ſien. Ce ſeroit la voie au fanatiſme, l'introduction aux plus grands déſordres, ſous le ſpécieux prétexte d'un aſſujettiſſement total aux permiſſions & aux ordres de l'eſprit intérieur; ce ſeroit, non pas quitter le grand chemin, mais prétendre arriver au terme ſans vouloir paſſer par aucun lieu, ſe donner des aîles avec leſquelles on ne s'éleveroit de terre, que pour ſe briſer bientôt d'une maniére funeſte; mais méthodes qui conſiſtent à tarir plus efficacement & plus vîte la ſource des vices, à mourir plus parfaitement à ſoi-même, à rompre d'abord tous les obſtacles qui empêchent Dieu de ſe communiquer aux ames auſſi vîte & auſſi libéralement qu'il le déſireroit.

C'eſt la méthode d'aller à Dieu qu'enſeigne principalement l'auteur de l'Imitation de

Jeſus-Chriſt, & après lui le chrétien intérieur. On exerce les puiſſances de l'ame, on fait aſſiduement oraiſon; mais on s'étudie moins à éclairer l'eſprit qu'à gagner le cœur, & ſur un peu moins de lumieres, on établit plutôt beaucoup de généroſité & de détermination, on n'attend pas que la foi ſoit pleine pour commencer à agir, on ſe preſſe d'agir de toutes ſes forces pour mériter la plénitude & le grand jour; on ne mêle point à une conſidération ſolide & propre à toucher, cette multitude de petites raiſons acceſſoires & tirées du fond de la philoſophie, qui ne font ſouvent que nourrir la vanité, & ôter aux grandes vérités ce que la ſimplicité de la foi nue leur donne de force & d'énergie; on s'examine, mais outre les temps marqués, jamais un ſeul inſtant on ne ſe perd tout-à-fait de vue; on ne s'amuſe point trop à diſtinguer ce qui eſt crime & ce qui eſt péché, ou ce qui ne l'eſt pas, tout ce qui ſort tant ſoit peu de l'ordre des vertus parfaites, eſt ſujet ſur l'heure même à la cenſure, au reproche, à la correction : cent fois dans un jour on remonte ce grand reſſort d'une volonté déterminée à rendre à Dieu un culte parfait, à imiter pleinement Jeſus-Chriſt, à ſe renoncer continuellement en tout ce qui ne porte pas directement à Dieu, ou au devoir, reſſort qui tient néceſſairement à la pratique de toutes les vertus particulieres, &

entraîne avec rapidité tout ce qu'il [illegible]
d'obſtacles ſur les voyes. Telle fut l'at[illegible]
de ſaint Ignace à réduire à quelque choſe
fixe & d'uni, toute ſa conduite, la plus
gloire de Dieu fut toujours l'unique
de ſes actions, le grand motif de ſes
ſes, la grande régle à laquelle il ſe
dans toutes ſes délibérations, & dans le
qu'il ſe rendoit de chaque action.

Troiſiéme maxime. Que l'eſprit de
ne s'aſſujettit pas toujours ſi uniformément
ni ſi conſtamment aux méthodes, ni à la plus
ni à la moins parfaite, qu'il ne puiſſe attirer
les ames à lui par des routes inconnues,
au-deſſus de toutes les réflexions ordinaires

La choſe eſt encore aiſée à démontrer.
qu'eſt-ce que méthode, ſinon un amas de
préceptes par leſquels une longue expérience
a fait connoître qu'on pourroit arriver
ment à un certain but? or les premiers qui
fortifierent n'avoient certainement point ces
méthodes, perſonne avant eux ne leur ayant
pu frayer un chemin qu'on n'avoit, pour ainſi
dire, jamais fait. Quel fut le maître de ces
premiers anges du déſert? Paul l'hermite,
Antoine, Pacôme, Hilarion; & par quel
inſtinct donnerent-ils à leurs ſucceſſeurs ces
premieres régles de conduite que les ſiécles
ſuivans n'ont fait que perfectionner? découvrirent-ils moins toutes les ruſes du malin
eſprit? ſçurent-ils moins connoître la nature

des

des vices & des vertus, & tous les ſecrets de l'oraiſon la plus parfaite, qu'aujourd'hui qu'on a tant raiſonné & tant écrit? Le même maître donc qui les inſtruiſit a-t'il perdu le ſecret de parler au cœur qui le cherche avec pureté & ſimplicité? ou ſi l'on vouloit ſuppoſer que l'eſprit de Dieu ne parlât plus par lui-même, depuis qu'il peut parler par le miniſtere des hommes, qu'on me diſe donc comment tant de perſonnes ignorantes qui n'ont jamais conſulté de directeurs à la campagne où la providence les a rélégués, ni fait aucun uſage des livres, ne connoiſſant pas même les caracteres, ſe trouvent néanmoins entendre & parler le langage des Saints, capables de nous faire même des leçons, quand Dieu nous aime tant que nous les adreſſer? il ſuffiroit certes qu'au lieu d'une multitude de ces bonnes ames qui ſe rencontrent par-tout, on eût connu ſeulement un petit nombre de créatures pour pouvoir aſſurer que l'Eſprit ſaint eſt comme un grand maître qui fait quelquefois ſe mettre au-deſſus des loix communes & ordinaires, & pour devoir ne pas juger de l'arbre par la maniere dont il a été cultivé, mais par les fruits de bénédiction qu'il porte, & dont il n'y a que le Dieu des vertus qui puiſſe être le principe & le créateur, *Dieu admirable dans ſes Saints, donnera lui-même à ſon peuple une vertu de force*; Pſ. 67. *mirabilis Deus in ſanctis; ipſe dabit virtutem plebi ſuæ.* Un grande morti-

fication, un ſincere mépris de ſoi-même, un amour tendre de la croix & des opprobres du Sauveur, un acquieſcement parfait aux volontés divines dans la pauvreté & dans l'infirmité, un corps ſur terre, & une ame déja dans le ciel, qu'importe qu'on ſache dire d'où viennent ces tréſors de graces, ſi on les poſſéde enfin, & qu'on regorge de biens juſqu'à pouvoir en répandre des torrens ſur une multitude d'autres. Pourſuivons.

Quatriéme maxime. Que comme il y auroit de l'illuſion & du danger à vouloir de ſoi-même, par une eſpéce d'ambition, ſortir des méthodes & des routes ordinaires pour ſe faire un chemin à l'écart, il n'y a pas moins de riſque peut-être, du moins par rapport à la perfection & au ſolide avancement, à vouloir ſe roidir contre l'attrait intérieur, & s'obſtiner à demeurer dans ſes manieres ordinaires de traiter avec Dieu, quand il lui plaît de découvrir quelque choſe de plus ſimple, & dans une eſpéce de pauvreté, d'obſcurité & de ſilence, de dire beaucoup plus qu'on ne pourroit ſe dire à ſoi-même dans une multitude de conſidérations & de réflexions. Il eſt vrai qu'alors on peut être, on doit être ſurpris que Dieu faſſe choix d'un ſujet ſi indigne pour ſe communiquer à lui; *& unde hoc mihi?* mais depuis qu'il a tant honoré notre nature que de s'unir à elle,

juſqu'à ne faire qu'une même perſonne de l'homme & Dieu, ce n'eſt plus une merveille qu'il daigne faire ſentir aux freres adoptifs de Jeſus-Chriſt, quelque écoulement des graces de leur aîné & de leur chef; *il a fait en moi de grandes choſes; il a regardé la baſſeſſe de ſa ſervante, il a déployé la puiſſance de ſon bras*: Luc 1. *fecit mihi magna qui potens eſt; reſpexit humilitatem ancillæ ſuæ; fecit potentiam in brachio ſuo.* Ainſi après la reine des Saints, ont penſé & ont parlé tous les Saints: un grand ſentiment de leur baſſeſſe & de leur péſanteur naturelle, un grand dégagement des dons de Dieu, toujours prêts de ſe voir dépouillés de ce qu'ils ſentoient bien, qui leur étoit accordé par une libéralité toute gratuite; mais toujours auſſi, une ſoumiſſion ſimple & reconnoiſſante ſur tout ce qu'il plairoit à Dieu de faire dans eux, pour eux, par eux, & avec eux de plus éclatant: *voici la ſervante du Seigneur, qu'il me ſoit fait ſelon votre parole; ecce ancilla Domini, fiat mihi ſecundùm verbum tuum.* Luc. 1.

Cinquiéme & derniére maxime. Que quand vaincu & comme emporté par l'attrait de Dieu, au lieu de faire réſiſtance, on met toute ſon attention à être bien humble & bien fidéle, ſans ſuivre, tant que cet attrait dure, d'autre méthode, le progrès dans les vertus ſolides en devient, & bien plus ſenſible, & bien plus prompt; car c'eſt encore ce que

démontre l'hiſtoire des Saints dans la ſuite de tous les ſiécles.

Il en eſt peu dans la vie de qui l'on ne puiſſe diſtinguer deux intervalles, & marquer comme deux époques tout-à-fait différentes. Dans le premier temps agiſſant par méthode, & ne ſongeant qu'à vuider leur cœur de toutes les affections terreſtres, ils n'eurent point à ſe repentir de leur travail, & déja l'on pouvoit les propoſer comme de grands modéles, & ſe faire honte de ne pas leur reſſembler; mais dans le ſecond, l'Eſprit ſaint ayant pris comme pleine & entiere poſſeſſion d'eux-mêmes, bientôt on les perdit de vûe, & ils prirent l'eſſor ſi haut qu'on put les admirer, mais qu'on déſeſpéra de jamais les atteindre, telle eſt la différence d'un homme & d'un autre homme. La différence d'un homme avec lui-même à proportion que Dieu ſe découvre, & qu'il communique plus de lumiéres & plus d'onction, il ne marche plus, il vole, mais c'eſt ſur les ailes du ſaint Eſprit, guidé par la ſageſſe, ſoutenu de ſa force toute puiſſante, il n'y a ni foibleſſe à craindre, ni précipice à éviter : *il y a une grande différence entre la ſageſſe d'une perſonne vraiment dévote & la ſcience de l'homme de belles lettres. On fait plus de progrès en ſe détachant de tout, qu'en étudiant les choſes curieuſes ; magna eſt differentia*, dit Plantation, *ſapientia illuminati, & devoti viri & ſcientia litterati ac ſtudioſi clerici ; plus proficitur*

in relinquendo omnia, quàm in ſtudendo ſubtilia.

Pour notre inſtruction & pour notre édification, formons donc ici deux ou trois réſolutions. La premiere, de ne donner jamais à l'avenir dans les travers de ceux qui, ſans expérience, ſans examen & ſouvent ſans connoiſſance de cauſe, ſont comme déterminés à réprouver & à condamner d'abord tout ce qu'ils n'entendent pas. La ſeconde, de nous porter toujours de nous-mêmes à aller à Dieu par principe & par méthode, nous ne devons nous croire capables de rien de plus; mais entre toutes ces méthodes, choiſir celle qui viſiblement eſt la plus ſolide, fût-elle un temps la plus pénible. C'eſt ſans comparaiſon de s'adonner conſtamment au détachement parfait, & de chercher toujours dans la priere ce qui va le plus à gagner, à déterminer, à enflammer le cœur qu'à éclaircir, perfectionner, & peut-être amuſer & enfler l'eſprit.

Enfin, ſi outre ce que nous apprenons des hommes, outre ce que nous trouvons dans notre fond, Dieu daignoit nous enſeigner quelque choſe de mieux, jugeant toujours du mieux par rapport aux progrès dans les vertus ſolides, ne nous roidir pas contre ſon attrait, ce ſeroit nous faire tort & lui faire injure; car il eſt rare qu'après un temps d'exercices communs, Dieu manque de donner du plus au moins quelque choſe qu'on n'auroit jamais

ou commander, ni souffrir. La conduite en ceci toujours sûre, quand & à proportion qu'elle porte à Dieu, nous l'avons vu ; toujours elle est condamnable quand elle en détourne, nous allons voir au second point.

Second point.

Dieu ne peut pas être contraire à lui-même, ni détruire d'un côté ce qu'il établit de l'autre : si donc il y a dans la religion, comme on ne sauroit en douter, des vérités qui soient certainement révélées, & des choses qui soient certainement commandées ou contenues, toute conduite qui détourne delà, quelque peu qu'elle en détourne, doit être d'abord regardée comme une illusion, & comme telle, reprouvée de tout ce qu'il y a de personnes véritablement éclairées de Dieu ; & c'est la deuxième règle qui ne souffre point d'exception, & que nous avons donnée pour discerner les esprits, & nous préserver des artifices du démon & de ceux qui, agissant par sa conduite, espéreroient nous surprendre & nous séduire ; par-là, sans autre discussion nous condamnerons toute lumière particulière, & toute vue intérieure qui donneroit la moindre atteinte aux dogmes de la religion. En vain prétendroit-on qu'on eût eu quelque sorte de vision même & de révélation du contraire, ou que ces révélations eussent été faites à des personnes d'une éminente sain-

teté, & d'un discernement à ne pouvoir se laisser tromper, ou autorisées même par des miracles; ces miracles ne sont pas comparables à ceux de Jesus-Christ, ni des Apôtres qui ont établi d'abord la religion: les révélations particulieres doivent se mesurer aux révélations communes, & non point les révélations communes aux particulieres. Dieu a promis de n'abandonner jamais son Eglise, de ne jamais permettre que les portes de l'enfer prévalussent contre elle; nulle part il ne s'est engagé à ne pas souffrir pour des raisons qui lui sont connues, qu'avec les meilleures intentions du monde, les plus gens de bien même ne puissent pas tomber dans l'illusion; combien moins l'a-t'il promis à ceux dont la conduite pleine d'orgueil & de suffisance ne montre que trop qu'ils ont de grandes dispositions à croire voir tout ce qu'ils désirent, & à supposer ce qu'eux-mêmes ne voyent peut-être pas: par-là nous réprouvons encore toute conduite, qui sous ombre d'être inspirée de Dieu, affranchiroit de l'obéissance qu'on doit aux préceptes, aux conseils de Jesus-Christ, ou aux ordres de ceux qu'une légitime autorité nous a donné pour tenir ici-bas sa place, les pasteurs, les supérieurs, les directeurs même, & peu importe que ces loix & ces préceptes ne regardassent pas toujours des choses si importantes à la premiere apparence, outre que c'est ainsi

que de donner accoutumance à la crédulité de tous les points même capitaux, & enfin ce principe bien suivi, *c'est Dieu, qui m'inspire, c'est Dieu qui me possede, Dieu qui me pousse*, c'est Dieu jusqu'à donner dispense de quelque obligation aussi bien que de celles qui ne sont immédiatement dépendantes; outre cela, dis-je, il est toujours certain que Dieu ne sauroit se démentir ou vouloir, ou que je laisse des prieres d'obligation pour des prieres de dévotion, ou que je viole mes régles pour donner dans une conduite étrangere, ou que je fasse aucune entreprise, fût-elle de zéle, de charité, de pénitence, malgré la défiance raisonnable, pour contre l'intention de mes supérieurs, lorsque ma régle ne m'en prescrit que dépendamment de leur volonté. Aussi sainte Thérese écrit-elle que Jesus-Christ lui apparoissant, & lui donnant quelquefois des ordres, que ceux qui la dirigeoient n'avoient point à approuver, toujours notre Seigneur vouloit qu'elle leur obéît, jusqu'à ce que lui-même les eût fait changer de sentimens; comme après quelque temps il ne manquoit jamais d'arriver. Principe inconstestable, & dont jamais les véritables spirituels ne se sont écartés. C'est que, *dans le concours de la foible & la saine obéissance*, en donnant à ces deux mots toute leur étendue, *jamais l'inspiration particuliere ne doit être écoutée, ni comptée pour rien*. Si l'on dit que dans quelques occasions des Saints au-

pour d'habiles directeurs pour Saints, qui ne se font pas reposer si exactement à ce principe, nous répondrons sans hésiter, que ce n'est point en cela qu'ils furent des Saints, mais que nous devons nous les proposer pour modèles, ils confondirent en ce moment leur propre esprit avec celui qui leur parloit, avec l'esprit de Dieu qui avoit coutume de leur parler, & nous ne faisons pas ce que des égaremens passagers de cet ordre peut être de retardement, & ensuite de larmes & de pénitence.

Par-là nous condamnerons enfin ce qui dégoûte d'une manière moins directe ; mais ce qui dégoûte pourtant du goût & du genre de vertu dont Jésus-Christ nous a donné les maximes, & les exemples dans sa vie, & à sa mort, tout système de spiritualité qui inspire trop de l'amour pour soi-même & pour ses propres intérêts, une attache opiniâtre à ses sentimens particuliers, du mépris, du dédain, de la dureté pour le prochain, ne seroit qu'un système damnable. L'esprit de Dieu donne au contraire de l'humilité, de la simplicité, de la douceur, de la compassion, du zèle sans amertume, de la ferveur sans empressement, un je ne sais quoi de noble & de naturel, de judicieux & d'aisé, une certaine défiance de soi-même lorsqu'on agit, ou qu'on parle avec le plus d'élévation & de sagesse, comme nous voyons encore dans sainte Thérèse, une négligence de toute sa personne,

qui vient plus d'oubli que d'étude, & de réflexion, un langage de ſpiritualité qui tient plus du ciel que de la terre; comme quand les perſonnes du premier rang s'expriment ſur ce qu'elles ſentent, & ſur ce qu'elles apprennent dans le commerce familier des princes; une politeſſe même bien au-deſſus de ſa condition, & de ce qui vient d'une éducation heureuſe, l'art n'y pouvoit jamais atteindre.

A quoi ſert donc, me direz-vous peut-être, de faire tant d'eſtime des graces & des lumieres extraordinaires, puiſque ſans elles la religion vous apprend d'ailleurs aſſez ce que vous devez ſavoir, & ce que vous devez faire pour aller ſûrement à Dieu, & pour nous faire des Saints du premier ordre? 1.° Eſt-il libre de les avoir ou de ne les avoir pas? ou après ce que nous avons dit, eſt-il ſûr d'y réſiſter, quand Dieu de lui-même nous les préſente? mais au fond nous ne les eſtimons ainſi qu'autant qu'après les avoir examinées nous trouvons qu'elles ſe rapportent à ce que Dieu nous a enſeigné ou commandé, & qu'elles ſont propres à rendre, & plus facile, & plus douce la ſoumiſſion aux vérités révélées, & aux ordres que Dieu a donnés par ſon fils, ou comme des préceptes, ou comme de ſimples conſeils. *Je ne voudrois pas de la dévotion même, ſi elle m'ôtoit la componction*, dit l'Imitation de Jeſus-Chriſt; *nolo devotionem quæ mihi aufert compunctionem*: ce que j'eſtimerois

donc, c'eſt une grace, une révélation, qui me feroient ſentir & goûter dans la plénitude, ce que je n'appercevrois, pour ainſi dire, que de la pointe de l'eſprit, une lumiere qui me feroit voir moi-même à moi-même comme un objet digne de toute ſorte de châtimens, de mépris; une épreuve qui me feroit comprendre quel malheur c'eſt de perdre Dieu, & d'être banni de ſa préſence, exclu de ſon amour pour toute l'éternité; une impreſſion douloureuſe des ſouffrances de mon maître, qui me pénétreroit de contrition, & qui me porteroit à vouloir me ſacrifier pour lui, ſans que je puiſſe trouver d'autre conſolation dans la vie. Si quelqu'un pouvoit douter qu'outre les manieres de vouloir, & de penſées communes à tous les fidèles, il pût y avoir quelque choſe de plus utile encore & de meilleur, outre ce que nous avons rapporté de la plus grande partie des Saints dans les deux différens états de leur vie, pour dire quelque choſe de plus authentique encore, je demande qu'on m'explique d'où peut venir ce changement ſubit & miraculeux qui ſe fit dans les Apôtres à la deſcente du ſaint Eſprit; je ne parle point du don des langues, ni des autres graces gratuites, comme on les nomme, qui viſiblement ne leur furent accordées que pour donner une autorité divine aux vérités qu'ils annoncerent, je parle ſimplement de ce qui leur fut communiqué pour leur propre ſanctification;

certainement avant ce temps-là ils croyoient en Jeſus-Chriſt, ils gardoient ſes préceptes, ſes conſeils, ils étoient attachés d'affection à ſa perſonne adorable; mais une nouvelle maniere de croire & d'agir ſurvint, qui perfectionna les diſpoſitions commencées qu'ils avoient pour les plus éminentes vertus.

Et en effet, pour ne parler ici que des graces extraordinaires, ſelon le ſyſtême de quelques auteurs ſcholaſtiques, que ſont-elles autre choſe que les dons même du ſaint Eſprit, dont l'effet propre eſt de perfectionner toutes les facultés de l'ame, & de donner aux vertus infuſes, la foi, l'eſpérance & la charité, un dégré tout nouveau de clarté & de force? La foi nous enſeigne ce qu'il faut croire; mais un nuage ténébreux nous laiſſe toujours dans l'obſcurité. Le don de ſcience & d'intelligence éclaire cette ſombre nuit, & donne à la foi comme la certitude des plus évidentes démonſtrations; on verroit Dieu, & les myſteres de Dieu de ſes propres yeux, qu'on n'en ſeroit pas plus certains, ni plus frappés.

L'eſpérance détache le cœur des biens préſens juſqu'à en faire quelque ſorte de ſacrifice aux biens de l'éternité; mais on ne laiſſe pas de regarder comme derriere ſoi, de délibérer encore, ou même de regretter ce que l'on quitte; le don de conſeil, de force, de ſapience, plus que de ſageſſe, ſurvient; il n'eſt plus libre de prendre parti, on perd le goût

e tout ce qui paſſe, le cœur ne ſauroit plus
tre qu'où eſt le tréſor ; *quæ ſurſum ſunt*
pite ; au travers des plus grands travaux,
es plus invincibles obſtacles, on court à ſon
rme de toute l'étendue de ſes déſirs, on
e plaint que la mort tarde trop à venir rom-
re une chaîne qui paroît inſoutenable.

La charité fait qu'on aime Dieu par pré-
érence à tout ce qui pourroit obliger de
ompre avec lui. Le don de piété inſpire un
mour tendre & cordial ; le don de la crainte
iliale, ſans cauſer aucune alarme, rend at-
entif aux moindres choſes qui peuvent dé-
plaire, ou faire plaiſir à ſon bien-aimé.

L'on demande après cela, pourquoi tant
eſtimer les graces extraordinaires, ſi ce n'eſt
que, par la crainte de confondre les dons
de Dieu avec le Dieu des dons, on ne
conſente par généroſité à les ſacrifier toute
ſa vie, au plaiſir d'aimer Dieu pour lui-
même.

Règle générale donc : n'eſtimer les con-
duites extraordinaires qu'autant qu'elles don-
nent un nouveau degré de lumière & de dé-
termination à ſervir Dieu parfaitement, &
par une conſéquence naturelle & néceſſaire,
condamner, comme autant d'illuſions dange-
reuſes de l'eſprit mauvais, toutes graces appa-
rentes qui détourneroient de la vertu ſolide,
& du parfait ſervice de Dieu, quelque peu
qu'elles en détournaſſent.

Ajouterai-je ici que c'eſt ſur cette règle en effet, que l'Egliſe, dans tous les temps, a jugé quels étoient les véritables & les faux illuminés? les uns & les autres parlent ſouvent le même langage, tous également ſe diſoient inſtruits de Dieu, éclairés de Dieu, mais leur conduite appliquée aux règles infaillibles de la foi & de la perfection a ſi toujours canoniſer les uns, & anathématiſer les autres, ſans que l'Egliſe eût égard ni à la qualité des perſonnes, ni à certaines œuvres d'éclat par où les uns quelquefois ſembloient même l'emporter par-deſſus les autres. Jugeons-en comme elle, tenons-nous-en à ſes maximes, & nous ne nous tromperons jamais, & jamais nous ne nous laiſſerons tromper.

Mais outre les conduites intérieures qui viſiblement partent de Dieu, & portent à Dieu, & celles qui viſiblement en détournent, il en eſt d'une dernière eſpèce, ſur leſquelles il eſt difficile de décider ſi elles portent, ou ſi elles en détournent: quel parti prendre à l'égard de celles-ci? nous l'allons dire en deux mots avant que de finir: il ne nous eſt pas permis de laiſſer imparfaite une matiere de cette conſéquence: ſi je paſſe un peu les bornes ordinaires, vous voudrez bien me le pardonner.

Troiſiéme point.

JE ne puis mieux commencer cette derniere partie, qu'en vous inſpirant un grand reſpect pour les régles que ſaint Ignace a laiſſées ſur le diſcernement des eſprits : il eſt véritablement étonnant qu'un homme, qui ne faiſoit qu'entrer dans les voyes de la ſpiritualité, ait pu produire un ſi haut chef-d'œuvre de ſageſſe, & renfermer en ſi peu de paroles un ſi grand tréſor de richeſſes. Plus on acquiert d'expérience, plus on entend, plus on lit, plus on voit que tout étoit renfermé là-dedans comme l'arbre l'eſt dans [illegible]. Il y a de quoi juger de l'état & de ceux qui commencent, & de ceux qui font progrès dans le bien, & de ceux qui paroiſſent déja conſommés dans la vertu.

Que ſi néanmoins, avec l'étude & l'uſage de ces régles, on pouvoit encore douter ſi de certaines diſpoſitions extraordinaires viennent de l'eſprit de Dieu, ou non, parce qu'on ne pourroit pas découvrir certainement ſi elles portent à Dieu, ou ſi elles en détournent, que faudroit-il faire alors? & quel parti prendre? ſuſpendre ſon jugement, ne ſe point précipiter de condamner, ni d'approuver ; attendre, prier Dieu qu'il ſe déclarât davantage ; & cependant aider les ames à profiter de leur état, quelqu'il puiſſe être, & de quelque principe qu'il puiſſe venir.

Ne point approuver : pourquoi ? parce que nous avons perdu notre point fixe, notre étoile polaire, c'eſt le progrès dans les vertus ſolides, & nous ne ſaurions décider ici ſi l'on avance, ou ſi l'on recule; ne point condamner cependant, parce que Dieu fait quelquefois ſon ouvrage d'une maniere bien cachée, il a plus d'une raiſon de laiſſer aſſez long-temps les ames qu'il chérit dans cet état d'incertitude, rien ne ſert plus à les purifier, rien ne les humilie davantage à leurs propres yeux, rien quelquefois ne leur attire plus de contradictions, plus de perſécutions de la part des hommes, & ſi elles le ſouffrent avec douceur & avec patience, c'eſt déja pour le moins une raiſon de douter ſi leur épreuve ne vient pas de Dieu.

Ne point approuver, parce que les maîtres les plus éclairés n'ont pas laiſſé quelquefois auſſi de ſe laiſſer ſurprendre, auſſi-bien que ceux qu'ils conduiſoient, quand ils crurent parler avec plus de ſûreté, ou ſur ce qui les regardoit, ou ſur ce qui regardoit les autres.

Ne pas condamner cependant auſſi, parce que ce ſeroit preſque condamner tous les Saints, il en eſt peu dont les états n'ayent paru ſuſpects pendant un certain temps. La ſuite découvrit que Dieu véritablement les avoit conduit & inſpiré; on dira, que ſert alors un directeur, puiſqu'il ne décide rien, & qu'on ne reçoit de ſes réponſes ambi-

gues

gues que de nouvelles raiſons de s'inquiéter peut-être, & de ſe tourmenter ? il ſert à ſoutenir l'ame dans la peine, à la rappeller ſans ceſſe aux principes immuables de la foi, à lui inſpirer d'autant plus de ferveur ſur les points où la volonté de Dieu lui eſt manifeſtée, qu'elle peut prendre moins d'appui ſur ce qui ſe paſſe dans elle d'extraordinaire, lui apprendre à ne point trop examiner quel eſt le principe qui agit en elle, mais à ſavoir profiter de tout pour ſon avancement.

Car en effet, comme l'on peut abuſer des plus grandes graces de Dieu, on peut auſſi tourner à ſon profit les plus grandes illuſions du démon ; on abuſe des graces de Dieu, ſi l'on n'en devient pas plus reconnoiſſant & plus fidéle, on profite des illuſions du démon, ſi prenant ſes tromperies pour des graces de Dieu, on s'enflamme de plus en plus dans ſon amour, & dans la pratique du renoncement de tout ce qui eſt au-deſſous de lui. Ces états demandent dans le directeur une longue patience, une grande charité, un peu d'oubli de ſoi-même quelquefois & de ſa propre réputation ; mais un homme apoſtolique n'eſt plus à lui-même, il eſt à Jeſus-Chriſt, & aux ames que Jeſus-Chriſt a rachetées de ſon ſang.

Car de vouloir tout abandonner, ou de ne vouloir conduire à Dieu que des perſonnes qui s'y conduiſent preſque d'elles-mêmes,

c'eſt ſe chercher beaucoup, mais ce n'eſt pas chercher à glorifier le maître ſouverain; on ſera quelquefois trompé dans ſes déciſions, mais ne l'eſt-on jamais quand on veut ſe mêler de donner conſeil ſur des affaires temporelles?

Il y a des ſpirituels à qui des lumieres prétendues céleſtes ont fait prendre d'aſſez mauvais partis; & après avoir été au conſeil des plus ſages, n'arrive-t'il jamais qu'on s'engage dans de fâcheuſes entrepriſes? quelques directeurs ont pris pour des perſonnes fort élevées, de malheureux hypocrites, & combien de confeſſeurs ſont la dupe de leurs pénitens! faut-il quitter le ſacré tribunal, & le bien qu'il eſt viſible qu'on y fait d'ailleurs? ne ſont-ce pas là des inconvéniens dont on peut tirer de grands avantages? apprendre combien l'on a beſoin de la lumiere du ciel quand on eſt chargé de conduire les ames, étudier plus à fond les voyes de Dieu ſur ſes élus, vivre dans une ſi grande pureté de cœur qu'on ne mérite pas d'être livré au pouvoir de l'eſprit de ténébres; mais encore une fois, comme nous l'avons dit, il eſt rare que l'on ſoit dans ces embarras quand on s'en tient avec fermeté à la régle de Jeſus-Chriſt, de ne juger abſolument de l'arbre que par les fruits, des vraies graces que par les ſolides progrès. Pour nous-mêmes donc, & pour les autres tenons cette régle de conduite; tout ce qui porte à Dieu

eſt ſaint & louable, tout ce qui en détourne doit être en horreur, tout ce qui eſt obſcur à cet égard doit être éprouvé, Dieu ne tardera pas à s'expliquer, ou s'il differe, on ne ceſſera de gémir & de prier, on aura toujours pour prix de ſon travail & de ſa droite intention, un grand mérite dans l'éternité bienheureuſe. Je vous la ſouhaite. *Amen.*

Fin de la premiere Partie.

Errata de la premiere Partie.

PAge 16. ligne 13. craindre, le péché, *ôtez* la virgule.

Pag. 32. lig. 7. quelle différence ! peut-être, *mettez le point d'admiration après* peut-être !

Pag. 42. lig. 11. *invenietur*, lis. *inventum*.

Pag. 161. lig. 15. qui trahiſſent, *lis.* que trahiſſent.

Pag. 192. lig. dern. alors, *mettez la virgule avant* alors.

Pag. 220. lig. pénultiéme, extradinaires, *lis.* extraordinaires.

Pag. 230. lig. 13. paroiſſent, *lis.* paroîtront.

Pag. 234. lig. 19. à la fin de la ligne, *ajoutez*, ſervi

EXHORTATIONS
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

SUR LES MOYENS D'ENTRETENIR LA CHARITÉ.

IL n'y a point de vertu dans le chriſtianiſme, qui ait été recommandée avec plus de ſoin que la charité : Jeſus-Chriſt en a fait proprement ſon précepte, il a voulu que ce fût à la charité qu'on reconnût ſes diſciples ; *in hoc cognoſcent omnes quia diſcipuli mei eſtis.* C'eſt déja un grand motif de l'eſtimer, de l'aimer, de la conſerver ; mais il y en a pluſieurs autres encore.

Chaque homme, & beaucoup plus chaque chrétien eſt Jeſus-Chriſt par repréſentation : tout ce que vous ferez, nous a-t'il dit, pour le dernier de vos freres, particuliérement s'il

croit en moi, c'eſt à moi-même que vous le ferez; je vous en demanderai compte; je n'ai beſoin de rien pour moi-même, mais j'ai beſoin de tout pour une infinité d'hommes; j'ai beſoin de ſupports, de bons offices, de pardon, & je leur tranſporte tous mes droits, acquittez-vous envers eux de ce que vous me devez, je vous en tiendrai déchargés.

Que les défauts de votre frere ne vous empêchent pas de l'obliger; puiſque Jeſus-Chriſt l'a mis dans tous ſes droits, ce ſeroit Jeſus-Chriſt même que vous refuſeriez d'obliger. Tout le bien qu'on fait au prochain, il le met, pour ainſi dire, ſur ſon compte, il ſe charge du retour: moins ils contribuent par leur mérite perſonnel à s'attirer ces bienfaits, plus le Sauveur ſe tient redevable envers ceux qui ne regardent que lui dans le bien qu'ils font.

Le mérite qu'ont tous les hommes, tels qu'ils ſoient, c'eſt d'être ſubſtitués à la place de Jeſus-Chriſt, voilà leur titre pour recevoir les fruits de notre reconnoiſſance & de notre amour envers lui. Sans la charité envers nos freres nous ne ſommes rien, & nous ne faiſons rien d'agréable à Dieu. Euſſions-nous d'ailleurs aſſez de foi pour tranſporter les montagnes & aſſez de patience pour ſouffrir le martyre, ſans la charité il n'y auroit, ni grace, ni pardon, ni mérite, ni ſalut à eſpérer. La loi de la charité eſt comme disjonctive; ſi

vous n'aimez pas votre prochain comme vous vous aimez vous-même, je vous haïrai comme vous haïrez votre prochain; mais donnez, je vous donnerai, oubliez, & j'oublierai, pardonnez, & je vous pardonnerai.

Mais ſi on ne peut être chrétien, combien moins peut-on être religieux ſans la charité! Les Religieux repréſentent les premiers fidéles du temps des Apôtres qui n'avoient qu'une ame, qu'un eſprit, qu'un cœur, juſqu'à mettre tous leurs biens en commun. Ils s'entr'appelloient freres & ſœurs, & c'eſt encore le nom que nous avons reçu d'eux. Les imitaſſions-nous dans tout le reſte, comme en effet c'eſt notre profeſſion; ſi en ceci nous ne les imitons pas, nous les deshonorons, & nous n'avons qu'un fantome de religion.

N'euſſions-nous égard qu'à nos intérêts temporels, nous devrions avoir un ſoin extrême de nous conſerver dans une parfaite union, c'eſt ce qui peut faire le bonheur de notre vie. La religion qu'on appelle un paradis eſt une eſpéce d'enfer, ſans la charité on ſouffre beaucoup, on ſouffre perpétuellement, on ſouffre ſans conſolation & ſans mérite.

La bénédiction de Dieu ſur le temporel dépend delà, ſa providence eſt ſpécialement chargée de ceux parmi leſquels ſon eſprit réſide; ce ſont ſes enfans, c'eſt ſa maiſon, c'eſt ſa famille.

C'eſt ce qui fait la réputation d'une com-

munauté dans l'eſprit des gens du dehors. Y a-t'il de l'union ? c'eſt une des premières choſes que l'on demande ; & peut-on vous entrer dans des maiſons où l'on ſait qu'il n'en a pas.

Plus une communauté eſt ſolitaire, plus cette charité eſt néceſſaire, les membres qui la compoſent devant toujours vivre enſemble, c'eſt-à-dire, ſans ceſſe retrouver une occaſion de peines, s'ils n'étoient pas bien unis.

Après tant de raiſon, il ſeroit inutile de s'arrêter plus long-temps ſur la néceſſité de la charité. Ce qui demande préſentement notre application, c'eſt de faire une recherche plus exacte de ce qui peut l'altérer, & de ce qui peut ſervir à la conſerver.

Il y a trois ſources plus ordinaires des petites diviſions, des démêlés, des différens qui peuvent naître entre les perſonnes obligées de vivre toujours enſemble : & ceci du plus au moins peut s'appliquer auſſi-bien aux perſonnes du monde qu'aux Religieux ; l'impatience, l'inquiétude, & la crédulité...

Les remédes, les voici. Souffrir avec patience les défauts d'autrui, quelque groſſiers qu'ils nous paroiſſent, & quelqu'irréprochables que nous nous croyons, c'eſt le premier reméde. Ne point nous mêler, ſans obligation, des affaires d'autrui, quelque zéle qui ſemble nous animer, & quelqu'attention que les autres ſemblent avoir à nos propres affai-

res, c'eſt le ſecond. N'écouter qu'avec beaucoup de diſcernement nos ſoupçons propres & les rapports d'autrui ſur le prochain, quelque ſages que nous croyons être, & que ſemblent être ceux qui cherchent à nous inſtruire, c'eſt le troiſiéme.

Premier point.

ON n'eſt pas encore dans le ciel, mais ſur la terre; on n'eſt ni des dieux, ni des anges; on eſt des hommes foibles, de miſérables hommes: diſons-le nous à nous-mêmes, puiſque d'autres ne nous le diroient pas avec bienſéance; nous avons donc, nous aurons toujours, & toujours nous devrons avoir des défauts & d'aſſez grands défauts; il faut compter là-deſſus, & faire ſon plan de vertu là-deſſus. Cela eſt attaché à la nature tirée du néant, défectueuſe & vicieuſe d'elle-même; cela eſt attaché aux tempéramens oppoſés & qui ſe combattent mutuellement: ce qui peut-être eſt vertu en moi, vertu en vous, devient un ſujet réciproque d'exercice de patience; ma vivacité, ou, ſi vous voulez, ma légéreté vous incommode; votre lenteur, ou, ſi voulez, votre ſageſſe m'eſt un ſupplice: cela eſt attaché à l'éducation, ou négligée, ou même formée avec étude à de certains défauts, fierté, délicateſſe, politeſſe affectée; cela eſt ſur-tout attaché à la négligence de s'obſerver, de ſe vaincre, de

ſe former pour faire le bonheur des perſonnes avec qui on doit vivre.

Or, ceci ſuppoſé, il n'y auroit certainement qu'un pitoyable défaut d'expérience & de connoiſſance des choſes du monde, qui pût ne pas faire ſuppoſer ceci; je veux dire, nous devons vivre avec des perſonnes défectueuſes : il ne peut y avoir qu'un remède à cet égard pour vivre en paix, qui ſeroit d'apprendre à s'entre-ſupporter; *ſupportantes invicem in charitate; alter alterius onera portantes.*

En effet, on ne connoît que trois diſpoſitions, où nous puiſſions entrer par rapport aux défauts du prochain, ou d'entreprendre de le corriger; ou de mépriſer, de haïr, de maltraiter le prochain; ou bien enfin de diſſimuler ſes fautes, de les ſouffrir, de les pardonner.

1°. *Eſpérer de corriger leurs défauts.* Souvent ils ne leur ſont pas libres, ni volontaires; c'eſt un certain naturel vif & impétueux, c'eſt un certain tour d'eſprit, c'eſt l'infirmité de l'âge, peut-être une petiteſſe de génie : plaignons-nous, ſi nous l'oſons, de Dieu qui les a voulu humilier, & nous donner à nous un exercice de patience.

Mais leurs défauts, fuſſent-ils en quelque façon volontaires, leur eſt-il encore avec cela ſi facile de s'en corriger? combien n'en avons-nous peut-être pas de ſemblables? &

depuis quand ne travaillons-nous pas inutilement pour nous en défaire ? ou depuis quand vivons-nous ſans ſonger à les corriger ou ſans vouloir en prendre la peine ? nous croyons-nous irréprochables ? & ſommes-nous tout-à-fait contens de nous-mêmes ?

2°. Mépriſer le prochain, le haïr, le railler, le perſécuter pour ſes défauts, ce ſeroit ſe rendre coupable devant Dieu, & violer directement la charité que nous cherchons à entretenir. L'aimable ſociété qu'une communauté où l'on ſe donneroit de pareilles libertés ! ſans ceſſe à s'entre-reprocher ſes miſeres, ſon peu d'eſprit, ou de conduite, ſon humeur, ſes écarts.

3°. Reſte donc de ſupporter ce qui ne nous eſt pas poſſible de corriger, & qu'il nous eſt défendu de relever. Il n'y a point de quatriéme parti à prendre ; mais on ajoute qu'il faut ſouffrir, quelqu'irréprochables que nous ſoyons : ceci eſt contre ceux à qui l'orgueil pourroit faire croire, ou qu'ils n'ont point de défauts, ou que leurs défauts ſe trouvent contrebalancés par d'autres excellentes qualités. Clairvoyans ſur ce qui touche les autres, & preſque aveugles ſur nous-mêmes, combien ſe trompe-t'on à cet égard ? nous ſommes ou trop près de nous-mêmes par la paſſion, ou trop éloignés de nous-mêmes par la diſſipation pour être bons juges ſur l'article : on ne voit même, des yeux corpo-

rels, qu'à une diſtance proportionnée.

Mais quand nous nous ſuppoſerions irréprochables, ce qui n'eſt certainement pas, ſi on en veut croire les autres, faudroit-il pour cela nous croire diſpenſés de ſouffrir? non. Oſer nous dire irréprochables ou faire ſentir que nous le croyons, ce ſeroit au moins l'apparence d'un grand orgueil, & un orgueilleux eſt de tous les hommes le plus inſupportable.

De plus, nos bonnes qualités mêmes ne donnent-elles rien à ſouffrir aux foibles? nos vertus condamnent les lâches & les imparfaits, nos avantages naturels, nos diſtinctions excitent l'envie, la jalouſie, nous avons tout & nous n'avons rien.

Enfin, c'eſt une raiſon de mieux ſouffrir que d'avoir plus de raiſon, plus d'eſprit que les autres. Pourquoi Dieu nous les a-t'il donnés? ne ſommes-nous au monde que pour nous-mêmes? quel uſage plus noble & plus raiſonnable pouvons-nous faire de ſes dons? ſavoir vivre avec tout le monde, n'eſt-ce pas le bon eſprit, la droite raiſon? & ſans cette droiture, ſans ce tour heureux, qu'eſt notre raiſon & tout notre eſprit? nous ne doutons point que ce premier devoir n'ait quelque choſe de difficile; mais où n'a-t'on pas de difficultés preſque ſemblables dans le monde? l'époux & l'épouſe, les enfans, & ceux qui leur ont donné le jour, les freres & ſœurs n'ont-ils rien à ſouffrir, à oublier, à par-

donner ? d'autant plus à plaindre que les divers intérêts qui les partagent quelquefois ſont des choſes bien plus importantes.

Qu'il y ait donc de la peine à ſouffrir, après tout il y en a peut-être moins qu'à ne ſouffrir pas : on ne s'embarraſſe point la conſcience, on ne ſe met pas en peine de devoir craindre l'approche des Sacremens, ſouvent on ſe rend aimable aux eſprits les plus difficiles, on les gagne ; mais ſi on ne les gagne pas, on gagne ſûrement le cœur de Dieu. Combien a-t'il eu juſqu'ici à ſouffrir de nous ? & combien en a-t'il encore tous les jours ? ſi tous vouloient agir d'intelligence à s'appliquer à s'entre-ſouffrir, ſans rien donner à ſouffrir, les devoirs de charité en deviendroient plus aiſés ; mais qui voudroit attendre pour faire ſon devoir que les autres le fiſſent, court grand riſque de ne le faire jamais.

Enfin nous cherchons à conſerver la charité, cette vertu ſi eſſentielle, ſi néceſſaire & ſans beaucoup ſouffrir, c'eſt ce que nous ne pouvons eſpérer. Appliquons-nous donc à connoître les différens caracteres de ceux avec qui nous avons à vivre, prenons le parti de nous y accommoder. Habitude de diſſimuler, de le faire à propos, de ne point irriter les défauts d'autrui, c'eſt le premier moyen d'entretenir la paix & l'union ; le ſecond eſt de ne ſe point mêler ſans obligation des affaires d'autrui, quelqu'un parût-il s'intéreſſer aux nôtres.

Second point.

NOus diſons ne point ſe mêler, ſans obligation, des affaires d'autrui, parce que les perſonnes qui ſont au-deſſus de nous par le devoir même de leur place, ſont obligées de ſe mêler de nous & des autres. Demander, de quoi s'inquiéte un ſupérieur ou quelqu'un autoriſé du ſupérieur en examinant notre conduite? ce ſeroit avoir peu de raiſon, il en eſt chargé, il en rendra compte à Dieu, ame pour ame, & vie pour vie : bien coupable, s'il travaille à nous corriger ſans ſe corriger lui-même; mais doublement coupable, ſi étant imparfait il négligeoit encore par-deſſus cela le ſoin de nous perfectionner, il doit faire & dire, c'eſt l'ordre; mais il doit dire : faiſons ce qu'il dit, & non pas ce qu'il fait; & n'eſt-ce pas un des grands avantages de la religion que d'être ſurveillés? malheur à qui ſauroit aſſez ſe faire craindre pour qu'on n'oſât entrer en ce qui le regarde! heureux qui le veut, qui ſe fait lui-même connoître! ſon état eſt conſolant, ce n'eſt plus l'homme, c'eſt Dieu qui le conduit.

Mais ſe mêler d'autrui & des affaires d'autrui, quand on n'eſt pas chargé d'en répondre, ce ne ſauroit être 1°. qu'un travail inutile, 2°. qu'une inquiétude paſſionnée, 3°. par-deſſus tout une ſource d'aliénation, d'antipathie, de diviſion.

1°. *Travail inutile;* car combien de fois la malignité humaine, & l'eſprit de contrariété font-ils qu'on s'obſtine d'autant plus à tenir une certaine conduite qu'on eſt plus obſervé, plus examiné par des gens qui n'en ſont point chargés? ne ſommes-nous jamais tombés nous-mêmes dans ce défaut? c'eſt une bizarrerie bien étrange, il faut l'avouer, un avis ſage eſt toujours bon de quelque part qu'il vienne; mais l'expérience de notre délicateſſe propre ne doit-elle pas nous faire craindre quelque choſe de ſemblable?

2°. *Inquiétude paſſionnée;* car d'où vient que ceux dont on ſe mêle tant, ſont ordinairement ceux qui n'ont pas l'art de nous plaire? On ſouffre dans des amis, ou dans des indifférens ce qui paroît inſoutenable dans ceux-là; on veut ſavoir tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils diſent, tout ce qu'ils entreprennent, tout ſe remarque, tout eſt ſenſible, tout ſe reléve de ce côté là.

3°. *C'eſt encore une ſemence de trouble, de diviſion, d'aliénation.* Quel ordre dans un corps où chaque membre s'inquiéteroit des actions, des fonctions propres des autres! celui pour qui on s'inquiéteroit en ſeroit troublé dans la ſienne. Que chacun ſonge à ſoi. Que les yeux voyent, que la langue parle, que les mains agiſſent, que la tête penſe; mais que ce ſoit pour ce qui intéreſſe le bien commun, & tout ira bien. On ſait combien l'amour propre nous

fait trouver de couleurs pour autoriſer nos inquiétudes, on veut que ce ſoit zéle, on fait valoir le mot d'uſage; ***mandavit unicuique de proximo ſuo : il a ordonné à chacun d'eux d'avoir ſoin de ſon prochain.*** On dit qu'il y a un précepte de correction fraternelle; mais que ce ſoit dans un zéle réglé, & le nôtre l'eſt-il? un zéle réglé doit commencer par nous-mêmes, en voilà le modéle; car nous ne devons aimer les autres que comme nous nous aimons. Tout eſt en déſordre chez nous, les affaires de notre conſcience, de notre perfection ſont dans un état pitoyable, nous le ſavons, nous le ſentons; cependant nous nous mêlons d'autrui : un zéle réglé ne ſe propoſe que de profiter, en voilà la fin; mais pour profiter il faut de l'autorité, il faut être conſidéré & mériter de l'être. Les ſupérieurs avec toute leur autorité ont de la peine à vous corriger vous-même; l'ont-ils pu faire juſqu'ici?... un zéle réglé n'eſt ni inquiet, ni amer, en voilà le tempérament & le correctif. Cependant ſi on ne ſe corrige pas à votre gré, ce ne ſont que murmures, que reproches, qu'invectives; n'eſt-ce pas là un admirable zéle? mais le précepte de la correction n'oblige-t'il à rien? on ne l'appelle correction fraternelle, que parce qu'elle ſe doit faire d'égal à égal, ce précepte ne nous oblige jamais de corriger perſonne à notre dommage. Notre ſalut, & notre perfection perſonnelle nous touche plus

que le ſalut, & la perfection de qui que ce ſoit. Si donc vous ne pouvez examiner la conduite d'autrui ſans ſatisfaire votre reſſentiment, votre antipathie, ſans porter enſuite à l'oraiſon, à la communion, aux ſaints offices, vos inquiétudes, vos réflexions, vous en voilà déja diſpenſé.

De plus, pour corriger un égal, comme vous n'avez point l'autorité de place, il vous faut au moins l'autorité du bon exemple : & ſont-ce ceux qui le donnent, qui ſont ordinairement ſi inquiets des affaires d'autrui ? enfin, eſt-ce toujours contre le vice que s'arme ce zéle inquiet, ou n'eſt-ce pas ſouvent contre les vertus qu'il voudroit le plus s'exalter ? Mais ſi d'autres ſe mêlent de nos affaires, n'eſt-il pas dans l'ordre que nous puiſſions auſſi nous mêler des leurs ?

C'eſt ſuppoſer que les défauts d'autrui peuvent juſtifier les nôtres : or, devant Dieu du moins, cela n'eſt pas ; c'eſt ſe jetter dans une longue ſuite d'embarras, & donner aux autres une nouvelle curioſité de nous obſerver ; ils ſont capables de nous troubler quand nous les laiſſons en paix, que feront-ils nous voyant attentifs à leurs démarches ?

Dans cette recherche réciproque de la conduite d'autrui, que deviendra ce doux repos que nous ſommes venus chercher en religion, & ſi néceſſaire au recueillement ſans lequel il n'y a point d'union avec Dieu ? Nous

avons renoncé aux affaires du monde, on nous interdit, le plus qu'on peut, tout commerce avec les perſonnes du ſiécle, de crainte que, prenant trop de part à ce qui les regarde, nous n'entrions dans les diverſes paſſions dont elles ſont agitées. De quoi ſerviront ces précautions, ſi nous nous faiſons ici une multitude de ſoins inutiles, & qui ne ſont ni moins attachans, ni moins dangereux? nous-mêmes nous nous plaignons quelquefois que nos emplois domeſtiques nous diſſipent, nous partagent, nous accablent : la plainte eſt-elle raiſonnable, ſi nous nous faiſons un nouvel emploi de ce qui ne nous regarde point? Prenons donc pour nous le reproche de Jeſus-Chriſt : *Marthe, Marthe, vous vous troublez, vous vous inquiétez de trop de choſes; après tout, il n'y en a qu'une qui ſoit importante & néceſſaire*, ſe ſanctifier & aſſurer ſon ſalut. Diſons-nous ce que diſoit le Sauveur à ſaint Pierre qui s'embaraſſoit de ce que deviendroit ſaint Jean : *ſi je veux qu'il vive, ou qu'il demeure de telle ou de telle façon, que vous importe?* ſongez ſeulement à me ſuivre... Enfin, profitons de ce qu'écrivoit ſaint Paul aux Theſſaloniciens : *je vous conjure, mes freres! de faire tous vos efforts pour vous rendre tranquilles;* vous en avez plus de loiſir pour penſer à votre grande affaire. Ajoutons pour notre ſujet, & pour conſerver la charité.

Troiſiéme point.

UNe troiſiéme ſource des refroidiſſemens, des animoſités, des diviſions dans les communautés, & peut-être la plus ordinaire de toutes, c'eſt la crédulité ; c'eſt-à-dire, une certaine précipitation à juger, à condamner le prochain, ou ſur les rapports d'autrui qui ſont preſque toujours indiſcrets, ou ſur ſes propres conjectures qui ſont ordinairement pleines de témérité, & l'unique reméde c'eſt de s'accoutumer à n'écouter qu'avec beaucoup de diſcernement & d'attention ce qu'on veut nous dire, ou ce que nous pouvons nous dire à nous-mêmes de déſavantageux de ceux à qui nous parlons.

1°. Donc, ne pas croire aiſément ce qu'on nous rapporte ; reprenant le mal dès ſon origine, quels titres ne méritent pas ceux qui, par malignité ou par intempérance de langue, ſe font ainſi une habitude de rapporter ce qu'ils entendent, ou ce qu'ils devinent ? leur conduite ne doit-elle pas exciter de l'horreur ? Ce ſont eux que l'Ecriture appelle ſemeurs de querelles & de diſcordes, eux qu'on regarde dans le monde avec raiſon comme les peſtes de la ſociété civile, comment doivent-ils être regardés en religion ? faut-il leur dire qu'il eſt rare qu'ils ne commettent un très-grand péché ; qu'il n'y a point de matiere où le pas du péché véniel au péché mortel ſoit

plus facile ; que leurs récits ſont preſque toujours accompagnés de circonſtances exagérées ou empoiſonnées qui les rendent calomnieux, & qui les obligent à ſe retracter ; que les ſuites de leur indiſcrétion, le chagrin qu'elle cauſe, les inimitiés qu'ils forment, ou qu'ils entretiennent, leur ſont preſque toujours imputées ; que leur légéreté ne juſtifie pas leurs fautes, ſur-tout quand, après quelques épreuves, ils ont pu appercevoir les fruits amers de leur précipitation à parler ; que, s'il y a matiere de s'éloigner, ou de ne pas s'éloigner des Sacremens, ce ſont celles-ci qui ſont abominables devant Dieu, & que c'eſt Dieu même qui l'aſſure. Mais pourquoi ne leur pas dire tout cela, puiſque tout cela eſt exactement vrai ?

Quelques-uns ſe diſculpent ſur l'obligation prétendue qu'ils ont de déclarer à leurs amis ce qui ſe dit d'eux, afin qu'ils en ſoient inſtruits, & qu'ils ſe juſtifient, ou qu'ils ſe corrigent. . . La grande régle c'eſt qu'on ne doit point avoir d'amis particuliers au préjudice de la charité univerſelle. Il n'eſt point permis de faire du mal, même afin qu'il en arrive du bien ; outre que rarement il arrive du bien de ces ſortes de rapports, ils chagrinent ceux à qui on les fait ; ils les aigriſſent & les mettent, eu égard à notre délicateſſe, dans une eſpéce de néceſſité d'offenſer Dieu. Un trait de véritable ami ſeroit de leur adoucir

cir l'eſprit, lorſque quelqu'autre leur a fait des rapports déſagréables : vous ne faites que les fortifier dans leur antipathie, dans leur reſſentiment : laiſſez-leur ignorer ce qu'ils ne peuvent apprendre ſans peine, & peut-être ſans un déſir ſecret de ſe venger.

Mais les perſonnes ſujettes à faire des rapports, ſont difficiles à corriger ; il en eſt peu auprès de qui on réuſſiſſe moins, & Dieu veuille que quelqu'un écoutant ceci, qui pourroit s'en ſentir coupable, ne ſuppoſe pas qu'on exagere, & ne prenne le parti de ſe damner !

Le devoir donc de ceux à qui ſe font les rapports, eſt de ne rien écouter, s'il ſe peut, & de ne rien croire, & ſur-tout qu'on ne puiſſe pas s'appercevoir que ces rapports leur faſſent plaiſir ; car ce ſeroit animer une langue indiſcrette & mauvaiſe à continuer. Mais c'eſt une perſonne ſage qui me fait ce rapport : elle eſt ſage dans tout le reſte, on le veut ſuppoſer, ici certainement elle s'oublie, & ce qu'elle fait maintenant pourroit faire douter qu'elle ſoit ſage dans tout le reſte : qui vous aſſure qu'elle ne fera pas un pareil rapport ſur votre compte, quand elle ſera mécontente de vous, & qu'on voudra l'écouter : de plus, ſa ſageſſe l'empêchera-t'elle d'exagérer peut-être, ſi elle voit que c'eſt vous faire plaiſir, ou ſi, trouvant que vous doutez de ſon rapport, elle veut vous mon-

trer qu'elle ne parle point en l'air ?

Enfin, avec toute la ſageſſe du monde, on peut manquer de mémoire ; & combien un mot de plus, un air, une expreſſion, une inflexion de voix changent-ils de choſes dans la vérité ? Jamais rapport fut-il ſans altération à la troiſiéme langue ? Nous avons quelquefois été témoins de ce qui s'eſt dit, & combien de fois ſommes-nous ſurpris d'entendre qu'on a répandu toute autre choſe ? quand on vient à s'éclairtir de bonne foi & avec un eſprit paiſible, combien le coupable ſe trouve-t'il moins coupable ? croire donc très-peu, ne croire rien s'il ſe peut, ou plutôt ne pas vouloir même écouter, c'eſt le plus ſage parti.

2°. Nous avons dit qu'il ne faut pas trop s'écouter ſoi-même. La raiſon eſt que nos conjectures ſont ſouvent auſſi trompeuſes que les rapports du prochain. En effet, c'eſt preſque toujours quelque paſſion qui nous parle, inimitié, antipathie, reſſentiment du paſſé, &c. Nous jugeons ce que nous déſirons être, ou ce que nous craignons qui ne ſoit : nous jugeons autrui ſur le pied de ce que nous ſommes, de ce que nous avons été, ou de ce que nous ſommes capables d'être : avec cela juger équitablement, cela ſe peut-il ?

Mais eſt-il poſſible de ne pas juger quand on voit ? il eſt toujours poſſible de n'être pas ſi curieux, & alors on voit très-peu de

choſes : quand une parole, une action a deux endroits, s'il eſt poſſible de la voir par le bon endroit. Cette prétendue malignité n'eſt peut-être qu'inadvertence ; cette prétendue mauvaiſe volonté eſt peut-être zéle ; fût-il mal zélé, c'eſt peut-être toujours zéle. Il eſt poſſible de ſuſpendre ſon jugement, & de laiſſer à Dieu la déciſion.

On s'expoſe par trop de ſimplicité à être la dupe de gens ſans conſcience & ſans honneur, n'eſt-il dit, on ſe trompera quelquefois à l'avantage de la charité, ſera-ce un grand mal ? Saint Paul n'a-t'il pas dit que *la charité croit toute chariras omnia credit.* . . Mais ſe rendant crédule au déſavantage d'autrui, combien plus ſouvent eſt-on la dupe des rapports d'autrui & de ſes jugemens propres ? ceci n'eſt-il pas beaucoup plus dangereux, & enſuite quelles peines de conſcience ? Si on avoit retranché de nos confeſſions les fautes contre la charité, y auroit-il rien dans tout le reſte, qui ne fût digne d'indulgence, ou, s'il nous échappe quelquefois d'autres fautes plus conſidérables, ne ſont-ce point peut-être des punitions de tant de fautes contre la charité ? Dieu nous livre à des attaches ſans pudeur, parce que nous rompons les liens ſacrés qui devoient nous attacher à tous les hommes ſans diſtinction, nous ne voulons pas mettre de frein à notre langue, la raiſon perd l'empire qu'elle doit

avoir ſur les paſſions & ſur les ſens, & Dieu venge ainſi les injures du prochain. . . Ne l'obligeons pas à nous punir d'une maniere ſi terrible. Faiſons en vue de lui ce qu'il exige de nous pour le prochain, notre charité même demandera miſéricorde pour nous, & infailliblement elle l'obtiendra.

SUR LA CHARITÉ.

Des devoirs de la charité.

Diliges proximum tuum.
Vous aimerez votre prochain. *Mat. 1.*

CE précepte auſſi ancien que l'univers même, gravé par l'auteur de la nature dans le fond de tous les cœurs, intimé aux juifs par Moyſe, renouvellé par Jeſus-Chriſt à ſes diſciples d'une maniere ſi forte & ſi particuliere; quelle paix! & quel ordre dans le monde, ſi tous les hommes pouvoient ſe réſoudre à le garder parfaitement, & à vivre enſemble ſelon les loix de l'union cordiale & de la véritable charité! ſe prévenir les uns les autres par des ſervices effectifs, ſans attendre qu'on en fût ſollicité, relâcher naturellement quelque choſe de ſes intérêts pour accommoder ceux du prochain qu'on regarderoit comme une partie de ſoi-même; oublier les fautes auſquelles notre fragilité nous expoſe tous & ſûrs de l'amitié d'autrui, dans ſes

quelquefois accuſer toujours la ſurpriſe, le défaut de connoiſſance & de réflexion, & jamais la perſonne, ni la mauvaiſe volonté; quel bonheur encore une fois! & ſi la ſeule penſée d'une union de la ſorte nous flatte ſi agréablement, que ſeroit-ce de la choſe même? *charitas, ſi dum commemoratur talis eſt, cùm habetur qualis eſt?* demande ſaint Auguſtin, *ſi la charité paroît ſi agréable lorſqu'on en parle, que doit-elle être lorſqu'on la poſſede?* Ep. 1. *ſur ſaint Jean.* On l'a dit il y a long-temps, le monde ſeroit une eſpéce de paradis.

Mais je ne ſais trop s'il faut y penſer, & ſi ce ne ſont point ici peut-être des vœux & des déſirs chimériques: le concert parfait que nous demanderions, dépend de l'accord de trop de volontés, pour pouvoir rien eſpérer de ſemblable; je ne dis pas ſeulement entre tous les hommes, mais entre les parties mêmes qui compoſent une maiſon, une famille, une communauté, il ne faut qu'un aſſez petit nombre d'eſprits déraiſonnables & difficiles pour troubler la paix de tous les autres; & quand eſt-ce qu'il n'y en aura pas au monde: & où eſt-ce dans le monde, qu'il ne ſe trouvera au moins un petit nombre de ces ſortes d'eſprits? notre ſoin unique doit donc être de faire chacun en particulier notre devoir, ſans trop examiner ce que ſont les autres; & ſi la charité doit être violée, troublée, altérée parmi nous,

qu'au moins ce ne ſoit point par notre faute; *quod ex vobis eſt*, comme dit ſaint Paul, *pacem cum omnibus hominibus habentes : n'omettez rien de ce qui dépend de vous pour vivre en paix, s'il ſe peut avec tous les hommes.* Rom. 12.

Pour cela il faut néceſſairement prendre beaucoup ſur ſoi-même, & combattre, ou régler trois diſpoſitions où l'on peut ſe trouver à l'égard de ceux avec qui l'on eſt obligé de vivre; car prenez garde, s'il vous plait, nous avons tous naturellement de l'inclination pour les uns, de l'averſion pour les autres, & pour preſque tous de l'indifférence & de la froideur. L'indifférence fait qu'on mépriſe & qu'on néglige le prochain, l'averſion fait qu'on l'offenſe & qu'on l'outrage; l'inclination cauſe d'injuſtes préférences, & ſouvent de dangereux attachemens.

Mais Dieu nous auroit-il laiſſé ſans ſecours contre ces difficultés diverſes? non. Conſidérons attentivement le motif, le modéle & l'ordre de la charité chrétienne, nous viendrons plus aiſément à bout de les ſurmonter.

Le motif de la charité animera nos froideurs, & nous fera eſtimer & aimer ceux qui nous ſont les plus indifférens.

Le modéle de la charité calmera nos averſions, & nous fera ſupporter ceux qui nous ſont les plus oppoſés.

L'ordre de la charité réglera nos inclinations, & nous rendra moins paſſionnés envers

ceux mêmes pour qui nous nous ſentons le plus de penchant.

Voilà le plan général que nous avons à expliquer ſur les divers devoirs de la charité.

Commençons par combattre cette pernicieuſe indifférence, cette froide langueur où l'on eſt non-ſeulement à l'égard de la multitude de tous les hommes, mais du grand nombre de ceux avec qui l'on vit en ſociété.

Premier point.

LA plûpart des hommes ne me ſont rien, & je ne ſens, je n'apperçois rien dans eux qui puiſſe d'ailleurs leur attirer mon eſtime & mon affection; voilà par où l'on prétendroit juſtifier l'indifférence volontaire où l'on eſt à l'égard de la multitude du dehors & du dedans.

Delà ces réflexions trop ordinaires. Qu'ai-je affaire de ce qui regarde un tel ou un tel? je ne leur veux ni bien, ni mal, qu'ils ſoient ou qu'ils ne ſoient pas, qu'ils meurent ou qu'ils vivent, qu'ils languiſſent malades ou qu'ils jouiſſent d'une parfaite ſanté; leurs ſuccès ou leurs diſgraces, leur élévation ou leur abaiſſement, tout m'eſt égal, je regarde tout d'un même œil, & je m'en déclare, je n'y veux entrer pour rien. Ce ſentiment n'eſt pas religieux, n'eſt pas chrétien, il n'eſt pas naturel, humain, ni raiſonnable, & s'il ne faut que montrer qu'il n'eſt aucun homme au

monde 1°. qui n'ait avec nous des liaiſons également étroites & ſacrées ; 2°. qui n'ait par lui-même un fond de vrai & de ſolide mérite, indépendamment de ces diverſes liaiſons, vous ne tarderez pas à vous condamner vous-mêmes, & à condamner la dureté qui rend aujourd'hui ces manieres de penſer & de parler ſi communes, & qui ſemblent les juſtifier parmi les perſonnes mêmes qui ſe piquent le plus de raiſon & de religion.

La premiere raiſon que Dieu ait employée lui même pour nous engager à aimer tous les hommes ſans exception, s'eſt donc fondée de ce que nous leur ſommes, & de ce qu'ils nous ſont. Les ſeuls termes dans leſquels eſt conçu ſon précepte de la charité, ne nous permettent pas de l'oublier : *diliges proximum tuum* : Dieu ne dit pas, vous aimerez les autres hommes, il dit, *vous aimerez votre proche, votre très-proche* ; car ce mot *proximum* que l'uſage de notre langue fait rendre par celui de prochain, a dans lui-même, & par ſa ſignification propre, beaucoup plus de force & d'énergie, que n'en exprime & n'en fait ſentir la traduction : il ſignifie quelqu'un qui nous eſt uni d'une façon toute particuliere, comme ſi Dieu diſoit, je vous diſpenſe d'aimer ceux qui vous ſont étrangers, & s'il ſe trouve quelqu'un parmi les hommes qui ne ſoit pas en effet comme une portion & une partie intime de vous-mêmes, celui-là

bant vous être indifférent ; mais où trouverez-vous un homme qui ne vous soit du bien ? tous vous sont proches ; tous vous sont proches par le lien de la nature, tous sont ceux avec qui vous pouvez vivre ici, par celui de la grace qui vous unit : ils sont tous hommes, tous chrétiens, tous religieux comme vous ; *diliges proximum.* Il est homme ; & je le suis aussi, j'en conviens, mais cela suffit-il pour me tirer de l'indifférence, pour me mettre en action & en inquiétude au regard de quelqu'un ? que cela suffise, ou dit-on, je n'oserois pas trop répondre. Nous venons du monde où nous avons pris les maximes, l'éducation, les préjugés du monde ; & dans le monde, on sait quelle est, sur tout aujourd'hui, l'insensibilité, oserai-je le dire, l'inhumanité & la barbarie de plusieurs. On n'aime qu'à peine ses proches, ses alliés, ceux qui ont puisé immédiatement le même sang dans les mêmes sources, ceux à qui on a donné la vie, ceux de qui on l'a reçue ; tout est en combustion dans les villes, dans les familles ; comment aimeroit-on les autres hommes par le seul endroit de cette proximité générale ? *proximos* ? confondons-nous cependant à la vue de ce renversement énorme des sentimens les plus naturels.

Cette seule considération, il est homme & je le suis aussi, touchoit les sages de l'antiquité,

& fut le fondement & la baſe ſur leſquels ils crurent pouvoir bâtir par une maxime inébranlable tous les devoirs de tendreſſe, d'affection, de zéle, qu'ils vouloient qu'euſſent tous les hommes réciproquement les uns pour les autres. On demandoit à quelqu'un de quoi il ſe mêloit de vouloir donner conſeil à un autre homme qui ne l'en requéroit pas, & qui trouveroit peut-être étrange qu'on parût faire attention à ſes affaires ? c'eſt que je ſuis homme, répondit-il, & que tout ce qui eſt homme, dès-là qu'il eſt homme, ne m'eſt plus étranger. Je ſuis en peine de voir un de mes ſemblables prêt à ſe donner bien du chagrin, & à ſe faire lui-même d'aſſez grands maux, faute d'avertiſſement & de conſeil ; *homo ſum, humani nihil à me alienum puto : je ſuis homme, & ce qui eſt homme ne ſauroit m'être étranger.* Et ſaint Auguſtin dans une de ſes lettres à Macédonius, rapporte ſur une ancienne tradition de ce temps-là que la premiere fois qu'on entendit prononcer ce vers ſur le théatre, il s'y fit un cri d'approbation, un applaudiſſement général de tous les ſpectateurs ; *cui ſententiæ ferunt, theatra tota plena licet ſtultis, & indoctis applaudiſſe.* Tels applaudiſſemens, dit ſaint Auguſtin, n'étoient pas libres, la nature ſe trouva ſaiſie, le cœur ſentant réveiller un de ſes inſtincts des plus nobles & des plus naturels, éclata comme malgré lui, voilà ce que nous penſons par

nous-mêmes, & ce que nous penſerions toujours, ſi les paſſions nous laiſſoient dans une aſſiette naturelle & tranquille. Nous agirons autrement peut-être après avoir délibéré; mais toutes les fois qu'on voudra nous ſurprendre & que nous parlerons ſans réflexion, la nature dira toujours, je ſuis homme, & ce qui eſt homme ne ſauroit m'être étranger.

Les liaiſons que nous avons tous par la grace du chriſtianiſme, & par notre vocation commune à l'état religieux, étant bien plus étroites & bien plus divines, doivent ſans doute auſſi nous intéreſſer bien davantage dans ce qui regarde ceux avec qui nous vivons; *chriſtianus religioſus ſum, chriſtiani religioſi nihil à me alienum puto : par le chriſtianiſme & par les engagemens de la vie religieuſe, qui n'eſt qu'une profeſſion déclarée du plus parfait chriſtianiſme, tous ceux qui nous environnent deviennent d'une façon naturelle les enfans du même pere qui eſt au ciel, les freres du même aîné*, les membres du même chef qui eſt Jeſus-Chriſt, & les cohéritiers de ſa gloire, régénérés dans les mêmes eaux, nourris du pain céleſte à la même table, recevant les mêmes inſtructions, la même direction, les mêmes Sacremens, tous par conſéquent du même troupeau, de la même ſociété, de la même maiſon, de la même famille, pour le temps & pour l'éternité comme nous l'eſpé-

rons. Delà ce nom de frere dont nous nous ſervons, & que nous avons emprunté des premiers fidéles, quoique nous leur laiſſions ſouvent toute la gloire d'agir conſéquemment à un nom ſi beau & ſi tendre. Ils vivoient ces anciens chrétiens comme étant freres véritablement, n'ayant qu'une ame & qu'un eſprit, ils eurent leurs biens en commun, auſſi-bien que nous, tandis que la diverſité des pays où le nombre des fidéles n'y fut pas un obſtacle; mais après même qu'ils furent obligés de les partager, tout dans le beſoin leur redevenoit commun. Les payens étoient charmés de la charité qu'ils exerçoient les uns envers les autres, & qui s'étendoit ſouvent juſqu'aux étrangers. Ce fut l'occaſion de la converſion du grand ſaint Pacôme. Quelques impoſteurs firent ſemblant d'embraſſer notre religion pour avoir plus de part à leurs libéralités, voyez, diſoit-on avec admiration, les chrétiens comme ils s'affectionnent, & ſi l'intérêt de tous ne ſemble pas être l'intérêt de chaque particulier; *chriſtianus religioſus ſum, chriſtiani nihil à me alienum puto.*

Que penſer donc & que dire d'un homme qui ne ſeroit pas touché de ces liaiſons diverſes, & qui quand on lui parle du prochain oſeroit demander avec ce docteur ſuperbe de l'Evangile? *& qu'eſt-ce que le prochain que l'on m'ordonne d'aimer? & quis eſt meus proximus?* je ne connois point d'autre prochain moi que

ceux que l'intérêt, le plaiſir ou l'inclination nous uniſſent.

Lui dire que ces inclinations de la nature n'en ſont pas moins réelles, & qu'elles ne lui impoſent pas moins d'obligation, parce qu'elles ne le touchent pas, & qu'il ne veut pas les appercevoir; lui demander avec ſaint Paul, ſi la main diſoit au pied, ou que l'œil dit à la main, je ne vous connoît point, je ne ſuis pas du même corps que vous : aidez-vous comme vous pourrez, mais n'attendez de moi aucun ſervice, l'œil & la main ceſſeroient-ils d'être du corps, ceſſeroient-ils d'être obligés de ſecourir au beſoin le reſte du corps pour avoir dit qu'ils n'en ſont pas; penſez-y donc auſſi où n'y penſez pas, tous les hommes, tous les chrétiens, tous ceux avec qui vous vivez en religion ſont vos proches, par ce ſeul titre vous leur devez à tous de la conſidération & de l'affection; la preuve évidente, c'eſt que les payens les plus groſſiers qui n'ont, ni dans la nature, ni dans l'éducation nulle autre raiſon de s'entr'aider que celle-ci, c'eſt mon ſemblable, il eſt homme, & je le ſuis, ſeront accuſés, jugés, confondus, condamnés ſur cela ſeul auſſi, & de tout le tort qu'ils auront fait aux autres hommes, & de tout le bien qu'ils ne leur auront pas fait au moins dans leur extrême beſoin : après cela oſez dire, je ne lui ſuis rien, je ne lui dois rien; *homo ſum, chriſtianus religioſus ſum; hu-*

mani, chriſtiani religioſi, nihil à me alienum puto.

Mais des liens divers d'alliance, & de proximité qui nous obligent déja d'aimer tous les hommes ſans exception, paſſons à la conſidération du mérite qu'ont tous les hommes pour être aimés, car c'eſt la ſeconde réflexion par où nous prétendrions juſtifier notre indifférence; qui ſont ceux que l'on me recommande? & quel mérite ont-ils pour être aimés?

Second point.

JE réponds qu'il n'y aucun de ceux avec qui nous pouvons vivre, qui n'ait un fond de véritable mérite, indépendamment de toutes les liaiſons de nature ou de religion qu'il peut avoir avec nous; auſſi les anges qui ne ſont ni hommes, ni chrétiens, ne laiſſent pas de nous aimer tous très-tendrement, il faut donc qu'il y ait entr'eux & nous, quelqu'autre choſe que cette communion de nature & de religion, qui nous attire leur eſtime & leurs ſoins. Si vous demandez quel peut être ce mérite, je vous fais remonter juſqu'à Dieu. Sachons de lui pourquoi il aime tous les hommes ſans exception, pourquoi leur ame lui eſt ſi chere, pourquoi il n'a pas fait difficulté de ſacrifier à leur bonheur ſon propre fils; il les aime, parce que ce ſont ſes images, & comme une portion précieuſe de lui-même : image de Dieu, mérite conſé-

quemment qui tient lieu de tout, pût-on manquer de tout le reſte.

Et c'eſt ici proprement que la charité commence à être ſurnaturelle, divine & méritoire des récompenſes éternelles; car tandis que je n'aime un homme que comme les infidéles, parce qu'il eſt mon image à moi, que je lui trouve quelque reſſemblance avec moi, qu'il eſt du même ſang, du même pays, de la même profeſſion que moi, même âge, même demeure, mêmes études, même habit, même table, même inclination, je ſuis raiſonnable, je m'aime moi-même; mais je ne ſuis Religieux, je ne ſuis chrétien, je ne ſuis charitable proprement que quand je commence à l'aimer en conſidération de Dieu qu'il me repréſente, de Dieu qui le juge digne de ſon amour, de Dieu qui, comme à ſon image viſible, lui a tranſporté une partie des droits qu'il a d'exiger mon amour; mais par ce motif auſſi l'amour de Dieu & l'amour du prochain ſe confondent en certaine maniere, & ne deviennent plus qu'un même amour; on aime Dieu pour lui-même, & le prochain pour l'amour de Dieu.

Et ne ſoyons pas étonnés que Dieu en ait uſé de la ſorte avec nous, puiſque c'eſt ainſi que nous en uſons entre nous tous les jours. Saint Paul écrit à un diſciple appellé Philémon, & il le prie de pardonner à Onézime un de ſes eſclaves qui s'étoit enfui de chez

lui après l'avoir volé, de le recevoir de nouveau, de l'aimer comme auparavant; mais quel motif encore pour obtenir de Philemon une grace que naturellement il avoit peine à accorder! *Recevez votre eſclave*, dit le ſaint Apôtre, *comme vous me recevriez moi-même; ſuſcipe illum ſicut me : j'en fais mon cœur, mes entrailles, mon ame; ſicut viſcera mea :* s'il vous a fait tort, ou s'il ſe trouve vous devoir quelque choſe, je ne doute nullement que cela ne ſoit, puiſque vous l'aſſurez, je l'en décharge, & *je m'en charge moi-même volontiers; hoc mihi imputa : c'eſt moi, c'eſt Paul qui vous écris en perſonne, reconnoiſſez le caractere de ſa main & de ſon cœur; ego Paulus ſcripſi meâ manu : je m'engage à vous rendre tout; ego reddam : peut-être me devez-vous aſſez, d'ailleurs je vous ai fait chrétien; oſerai-je dire que ſous ce titre vous me devez tout, & que vous vous devez à moi vous-même tout entier? ut non dicam quòd & teipſum mihi debes.* Rien n'eſt plus tendre, plus touchant, plus engageant.

Imaginez-vous que Dieu nous parle de même à tous; c'eſt ainſi qu'en effet il nous a parlé par ſon Fils; Jeſus-Chriſt vous recommande tous les hommes, ſur-tout s'ils croyent en lui; *toutes les fois que vous aurez fait des actions de charité envers les moindres de mes freres, c'eſt à moi que vous le ferez; quandiu feciſtis uni ex minimis meis, mihi feciſtis : s'il vous doit donc quelque choſe, déchargez-le; s'il*

a beſoin de quelque choſe, avancez-le-lui, je vous le rendrai, ego reddam; ou plutôt donnez-le en déduction, en diminution de ce que vous me devez tout; ut non dicam quòd & teipſum mihi debes.

N'allez pas vous plaindre que j'aie rendu ce tranſport trop général; c'eſt un effet de ma bonté, vous m'avez des millions d'obligations, je me ſuis multiplié, transformé, partagé en autant de millions d'hommes, afin que vous puiſſiez plus aiſément les reconnoître toutes; eſſayez, pour ainſi dire, mes bienfaits ſur autant de têtes, qu'il y a d'hommes au monde que je vous oblige d'aimer, il y aura moins d'hommes, moins de têtes que de bienfaits. Mes graces communes vous ſeront une raiſon d'aimer tous les hommes en commun, ſans qu'aucun en ſoit excepté; mes graces particulieres, d'aimer ceux que vous trouverez moins aimables que pluſieurs autres, & celle de toutes mes graces que vous eſtimez davantage; votre vocation, par exemple, à la vie religieuſe vous ſera une raiſon d'aimer, même avec tendreſſe celui de tous les hommes qui vous ſeroit naturellement le plus oppoſé & le plus odieux.

Ne vous défendez pas davantage d'aimer tous les hommes ſur ce que quelques-uns ne ſont plus, ce ſemble, ni religieux, ni chrétiens, ni hommes qu'à grande peine, qu'ils ont perdu tous les ſentimens de la piété, de la

religion, de l'humanité même, par leurs vices & leurs déréglemens ; leurs déſordres, leurs péchés me déplaiſent autant ou plus qu'à vous, parce qu'il m'offenſent & me deshonorent davantage ; mais je ne leur ai pourtant pas ôté mes droits, je les aime juſques dans l'état où leur malice les a réduits, & je veux que vous les aimiez.

A ce précepte que répondre donc maintenant ? Dieu n'a-t'il pas droit d'exiger notre amour ? Dieu n'a-t'il pas droit de tranſporter ſon droit à d'autres ? Dieu ne l'a-t'il pas en effet tranſporté ? & quelqu'un revêtu de ce tranſport peut-il nous paroître une perſonne indifférente & ſans mérite ?

Hommes d'affaires pourroit-on dire à tous ceux qui négocient dans le monde en tant de manieres différentes, apprenez-nous quel eſt le mérite de celui à qui vous venez d'ouvrir vos tréſors, & de délivrer cette ſomme d'argent ſi conſidérable, eſt-il votre parent, votre ami, votre bienfaiteur ? vous a-t'il ſervi ? en attendez-vous quelque choſe, quelque plaiſir, quelque libéralité réciproque ? non. C'eſt un homme de paſſage, un inconnu ; mais il eſt porteur d'un billet de change que j'ai accepté, ou bien il a le tranſport en bonne forme de l'un de mes créanciers : je le ſatisfais & de bonne grace, ou il ſeroit en droit de m'y contraindre ; voilà au plus juſte, le myſtere de la charité. Tout homme, tout chrétien ſur-tout eſt dépoſitaire

d'une obligation contractée par tous les autres chrétiens, elle eſt conçue en ces termes que nous avons déja rapportés : *tout ce que vous ferez à l'un de mes membres, vous me le ferez*, elle eſt ſignée & comme ſcellée du ſang de Jeſus-Chriſt ; l'homme, le chrétien la porte comme imprimée ſur ſon front, il eſt l'image de Dieu, il ſuffit qu'il ſe montre pour qu'on doive ſe ſouvenir de ce qui lui eſt dû, & cette obligation nous l'avons contractée principalement en nous faiſant diſciples de Jeſus-Chriſt.

Pour venir maintenant à des concluſions pratiques & un peu plus détaillées, en vertu de cette obligation commune, on n'exigera pas que nous aimions tous les hommes de la même maniere, ni que nous rendions les mêmes devoirs à tous ; mais, par la force des motifs même les plus généraux, aucun homme du moins ne ſera-t'il regardé, jamais traité comme ſi c'étoit tout-à-fait un étranger, un inconnu, un homme indifférent & ſans mérite.

Ainſi ce ne ſera jamais le défaut d'eſtime & d'affection, qui nous empêchera de rendre au prochain de certains ſervices, mais la ſeule impuiſſance abſolue de le faire, ou l'obligation de remplir d'ailleurs d'autres devoirs plus importans & plus preſſans. Nous aurons une vraie inclination au fond du cœur à obliger tout le monde, un vrai regret de ne pas pouvoir nous multiplier, ſe partager, pour faire à

tous les hommes ſans diſtinction, ce que nous faiſons à nos plus proches, à nos intimes amis, à nos bienfaiteurs les plus déclarés; car cela ſeroit dû, ſi cela ſe pouvoit.

Nous ne ſoulagerons pas toutes ſortes de de miſeres, nous ne conſolerons pas toutes ſortes de miſérables; l'entrepriſe ſeroit chimérique, eu égard & au grand nombre de ceux qui ſouffrent, & au peu de facultés que nous a laiſſé l'état de ſimplicité & de pauvreté dont nous faiſons profeſſion; mais nous aurons d'autant plus de zéle pour remédier aux beſoins de l'ame, que ceux du corps ſe trouvent moins de notre reſſort, & pour ceux du corps même, aucun ne viendra à notre connoiſſance, aucun ne tombera ſous nos yeux que, par des paroles & des manieres pleines de cordialité, nous ne faſſions ſentir que nous y compatiſſons, & qu'ils font ſur nous une vive & douloureuſe impreſſion.

Nous ſerons vifs & éloquens à perſuader aux riches l'obligation que leur impoſe la juſtice, & la charité de faire le reſte; nous n'uſerons d'aucune ſuperfluité qui puiſſe être expoſée au beſoin de nos freres du dedans ou du dehors.

Nous ne renverſerons pas les dégrés de ſubordination que la providence a établis, ou dans le monde, ou dans la religion même. Chacun demeurera dans ſon rang & dans ſon dégré; le ſupérieur ſera toujours ſupérieur,

& l'inférieur ne regardera pas comme une tyrannique uſurpation qu'on veuille le tenir dans le reſpect & dans la dépendance; mais le ſupérieur gouvernera & commandera toujours avec humanité, il ſera honteux de ſe voir obéi par des hommes qui, quant à la nature, ſont égaux à lui, & quant à la grace peuvent être infiniment plus grands que lui; mais entre égaux, nulle diſtinction d'âge, d'eſprit, de capacité, de mérite, de place, de ſuccès, ne ſera jamais une raiſon, ou de s'en faire accroire, ou de mépriſer qui que ce ſoit. La multitude ſouffre déja aſſez de ſa médiocrité, on ne cherchera pas à la rendre plus ſenſible & plus onéreuſe.

Jamais par conſéquent, ni de ces duretés criantes, ni de ces hauteurs mal entendues qu'on ne voit dans les perſonnes du monde même du plus haut rang qu'avec une eſpéce d'indignation; jamais nulle teinture de ces maximes affreuſes, & dont des cœurs barbares furent les premiers auteurs; *qu'on me haïſſe, pourvu qu'on me craigne : on n'eſt maître que pour ſe bien faire ſervir; tout eſt pour nous, & nous ne ſommes pour perſonne; oderint dum metuant, humanum paucis vivit genus :* jamais de ces entrailles de bronze avec leſquelles on ne ſe ſoucie non plus de voir mourir ou ſouffrir un homme, d'humilier, de maltraiter de paroles, ou d'actions une perſonne foible & ſans défenſe, que d'écraſer un ver; faire ſon

plaisir d'entendre parler de meurtres & de carnages, d'exercer une espèce d'empire cruel jusques sur les animaux.

Les Peres & les premiers chrétiens avoient horreur, non-seulement des combats des gladiateurs, mais de ceux des bêtes, & l'Aréopage, avant eux, avoit condamné à mourir un jeune enfant, pour avoir, par un divertissement féroce, crevé les yeux d'un oiseau vivant.

Nous n'oublierons pas absolument nos intérêts, nous n'abandonnerons pas le soin de nos propres affaires pour nous livrer, nous dévouer au besoin d'autrui; mais nous respecterons toujours, comme quelque chose de sacré, les intérêts & les droits d'autrui en faisant nos propres affaires; & nous ne craindrons pas d'interrompre même, ou d'oublier quelques temps, nos propres affaires pour nous prêter à celles du prochain, quand on aura recours à nos lumieres, à notre crédit, à notre conseil, à nos soins.

Nous serons toujours prêts à faire mille plaisirs qui ne coûtent guere que la bonne volonté de les faire; c'est comme donner à quelqu'autre de la lumiere de son flambeau, ou rendre publique une source d'eau qu'on a chez soi & qui ne tarit point; d'autres y gagnent, & l'on n'y perd pas; fallût-il même nous incommoder un peu pour accommoder beaucoup les autres, nous ne délibérerons

pas, nous n'héſiterons pas : un peu de mal que je me fais n'eſt pas comparable à beaucoup de bien que je fais à quelqu'autre.

Nous n'aurons pas de familiarité, nous n'entretiendrons pas de commerce réglé d'amitié & de civilité avec tout le monde, ce ſeroit une perte infinie, rien ne deviendroit plus embarraſſant, & quelquefois plus dangereux; mais ſans affectation & ſans étude pour tout le monde, des manieres gracieuſes & honnêtes, des paroles obligeantes autant qu'il ſe peut, ſans intéreſſer la ſimplicité, ni la vérité; mais jamais contre qui que ce ſoit, quoique ce ſoit volontairement, qui puiſſe le peiner, le bleſſer, l'offenſer. Nous ne voudrons pas plus plaiſanter, railler, médire, juger déſavantageuſement du dernier des hommes que de celui qui nous eſt le plus affectionné. L'un ſeroit un ſacrilége contre les loix de la reconnoiſſance & de la bonne amitié, l'autre eſt un attentat contre les loix de la charité univerſelle, & contre les droits de la ſociété humaine toute entiere. Nous ne voudrons pas plus tromper, faire tomber dans le piége un étranger qu'un domeſtique; auſſi ſinceres, d'auſſi bonne foi, autant eſclaves de nos promeſſes & de notre parole avec un homme ſans appui, & ſans reſſource contre nos injuſtices, qu'avec celui qui, par les voyes de droit ou de fait, pourroit nous contraindre à tenir nos divers engagemens.

Nous prendrons garde à ne nous rendre à charge à perſonne, une excuſe, une explication ne nous coûtera jamais rien, quand nous appercevrons que, ſans intention ou par une vivacité de paſſion, il nous ſera échappé quelque choſe qui aura pu ou dû être mal interprété, & par-là cauſer du déplaiſir.

Notre cœur, pour ainſi dire, ſera comme dans celui de tous les hommes, pour preſſentir, pour deviner ce qui ſeroit capable de leur cauſer de l'amertume & du dégoût.

Pour finir en un mot par où j'ai commencé, nous ne dirons jamais & jamais nous n'agirons en conſéquence de ce bizarre & barbare principe. Qu'ai-je affaire & que me ſouciai-je de tels ou de tels, & que m'importe ce qui leur arrive? ils ne me ſont rien, & ce ſont des gens ſans titre & ſans mérite; voilà certainement à quoi pour le moins nous oblige la charité par la ſeule force de ſes motifs les plus généraux & les plus communs.

DES RÈGLES DE LA CHARITÉ.

L'amour de nous-mêmes, & l'amour de Jeſus-Chriſt pour nous, modéles de l'amour pour le prochain.

Diliges proximum tuum ſicut teipſum... ſicut dilexi vos.

Vous aimerez votre prochain comme vous-même... comme je vous ai aimé.

IL n'y a point de vertu dans le chriſtianiſme, qui nous ait été recommandée plus que la charité : Jeſus-Chriſt en a fait proprement ſon précepte, & il a voulu que ce fût comme la marque de diſtinction à laquelle on reconnût ſes diſciples ; *hoc eſt præceptum meum ; in hoc cognoſcent quia diſcipuli mei eſtis, ſi habueritis dilectionem ad invicem : c'eſt-là mon précepte, c'eſt par-là que tout le monde connoîtra que vous êtes mes diſciples, ſi vous vous aimez les uns les autres.* Saint Jean.

Les Apôtres, à proportion qu'ils furent plus remplis de l'eſprit de leur maître, furent auſſi plus éloquens à en perſuader les devoirs. Saint Pierre, ſaint Paul, ſaint Jacques, dans leurs Epîtres, en reviennent là à tout propos ; mais rien n'eſt plus touchant que ce qu'en dit le diſciple bien-aimé, & l'on ſent qu'il n'avoit pu puiſer que ſur la poitrine du Sauveur même, des expreſſions ſi tendres & ſi cordiales : auſſi ſaint Jérôme raconte de lui,

qu'étant caſſé de vieilleſſe, & ne pouvant plus, comme au temps paſſé, annoncer au peuple les autres vérités du ſalut, jamais juſqu'à la mort, autant de fois qu'ils étoient aſſemblés, il ne ceſſa de leur répéter celle-ci: *aimons-nous, mes chers enfans! aimons-nous; filioli! diligamus alterutrum:* on ſe laſſoit de n'entendre autre choſe, on s'en plaignoit; il ne ſe laſſoit pas de le redire, apportant pour toute raiſon que c'étoit le précepte du Seigneur, & que tout étoit fait, pourvu qu'on le gardât bien; *præceptum Domini eſt; & ſi ſolum fiat, ſufficit. Dignam Joanne ſententiam! ſentiment digne de ſaint Jean!* s'écrie ſaint Jérôme.

Il eſt certain que tous les autres préceptes qui regardent Dieu, ou qui nous regardent nous-mêmes, n'ont guere de difficultés que par le rapport qu'ils ont à celui-ci. Un homme qui aimeroit beaucoup ſon prochain, s'aimeroit toujours modérément lui-même, &, s'il aimoit ſon prochain pour l'amour de Dieu, comment pourroit-il ne pas aimer Dieu plus que ſon prochain?

Mais, avons-nous dit, combien auſſi cela demande-t'il d'attention & de victoires ſur ſoi-même? ce n'eſt point aſſez d'animer ſa froideur envers ceux qui nous ſont les plus indifférens, il faut beaucoup davantage, calmer ſes averſions, & ſupporter ceux qui nous ſont les plus oppoſés. Devoir de la cha-

rité qui doit faire aujourd'hui le ſujet de notre entretien.

A comparer ce devoir d'aimer même ceux qui nous ſont oppoſés, avec celui qui nous oblige d'aimer tout le monde & qui condamne notre indifférence, il eſt certain d'abord que nous devons être bien plus en garde contre l'averſion que contre la ſimple indifférence, parce que le prochain ſouffre bien moins de nos froideurs que de nos haines, je ne fais ni bien, ni mal à un homme qui m'eſt indifférent; mais il eſt rare que je ne faſſe pas ou que je ne veuille pas faire quelque mal à un homme pour qui j'ai de l'averſion.

Cependant les motifs de la charité n'ont pas toujours, ce ſemble, la même force pour calmer nos averſions que pour animer notre indifférence.

Pour peu qu'on me faſſe voir qu'un homme ne m'eſt pas tout-à-fait étranger, & qu'il a quelque ſorte de mérite, ſi d'ailleurs il ne me déplait point, & qu'il ne me nuiſe point, je lui voudrai du bien, je tâcherai de lui en faire, ſi je puis; mais il n'y a guere, en apparence, de mérite ni de proximité qui puiſſe me déterminer à aimer celui de qui d'ailleurs je me ſens diviſé par des raiſons poſitives d'averſion & de haine.

Auſſi eſt-ce pour cela que Dieu ne s'eſt pas contenté de nous faire un précepte de charité, vague & abſolu, auquel nous puiſ-

ſions donner des bornes & l'étendue qu'il nous plairoit ; nous y euſſions mis des exceptions qui l'euſſent infailliblement reſtreint à aimer nos amis, ou tout au plus avec nos amis, un petit nombre de perſonnes indifférentes : mais en donnant le précepte, il en a déterminé lui-même l'étendue, il a ordonné non-ſeulement que nous aimerions, mais encore comment nous aimerions notre prochain : *vous l'aimerez*, nous a-t'il dit, *comme vous vous aimez vous-même, ſicut teipſum ; vous l'aimerez comme je vous ai aimés, ſicut dilexi vos :* n'étoit-ce pas nous dire en termes équivalens, vous l'aimerez malgré vos averſions ; car prenez encore garde, s'il vous plait, que nos averſions contre le prochain ne viennent ordinairement que de l'une de ces deux ſources ; de quelques défauts qu'il a, & que nous ne ſaurions ſupporter, ou bien de quelques intérêts que nous avons, & que nous ne voulons pas ſacrifier. Or je vais montrer qu'il eſt impoſſible, ou que nous aimions notre prochain comme nous nous aimons nous-mêmes, ſans que nous ſupportions ſes défauts, ou que nous aimions notre prochain comme Dieu nous a aimés, ſans que nous lui ſacrifions nos intérêts, & par conſéquent que le modéle de la charité étend le motif de la charité, juſqu'à nous faire ſupporter & aimer ceux de qui nous avons le plus d'averſion, ceux qui nous ſont les plus oppoſés.

D'abord je ne puis croire qu'il y ait perſonne parmi nous, aſſez aveuglé d'amour propre, pour ne pas reconnoître dans lui-même un aſſez grand nombre de défauts; ou ſi quelqu'un pouvoit ne connoître dans ſoi aucun défaut, & qu'il ſe perſuadât qu'on lui doit pardonner tous les défauts qu'il méconnoît par la ſeule raiſon qu'il ne les connoît point, perſonne certes ne ſeroit plus obligé que lui à ſupporter les défauts de tous les autres, par ce même principe qu'il leur doit pardonner pareillement tous les défauts dont ils ne conviennent pas, fût-ce même par aveuglement, ou par excès d'amour propre.

Mais à l'égard de ceux-mêmes de mes défauts que je connois, & que je regarde comme des défauts, quelle eſt, je vous prie, mon indulgence, & quelle indulgence par conſéquent devrois-avoir pour autrui? arrive-t'il jamais que je me haïſſe moi-même à cauſe de mes défauts? ils me déplaiſent, ils m'humilient, ils me mortifient peut-être, je voudrois être plus parfait que je ne ſuis; cependant que ne fais-je pas pour me ſupporter, tout défectueux que je me trouve, & pour me rendre ſupportable aux autres: j'excuſe mes défauts, je les diminue, je les pallie, je les mets dans un jour favorable, je trouve toujours quelqu'endroit par où ils me ſemblent dignes de compaſſion; au beſoin, je les ferois preſque paſſer pour des vertus: j'appelle

ma légéreté, vivacité; ma pésanteur, ma lenteur, discrétion & sagesse; ma jalousie, émulation; mon indolence, détachement; ma fausse prudence, habileté & industrie; ma dissipation, activité & vigilance; mes inquiétudes, zele & charité.

S'il m'est impossible de cacher tout-à-fait mes défauts, qu'ils soient trop grossiers, & que j'en sente moi-même le poids humiliant & accablant, je les contrebalance par d'autres bonnes qualités; je n'ai pas l'esprit si pénétrant, ni si brillant, mais j'ai du sens & de la conduite; je ne puis entreprendre, ni faire beaucoup, mais on peut être tranquille sur ce que l'on confie à mes soins; je ne me pique pas d'être dévot, mais j'ai plus de sagesse & de probité que personne, je suis délicat & sensible, je prends feu aisément, j'oublie avec peine, mais je suis bon ami, & je m'immolerois pour rendre service.

Je me garde bien de manifester mes défauts à d'autres qui ne les apperçoivent pas, il faut qu'ils soient très-connus avant que j'en parle, & alors même je n'en parle guere qu'en passant, & pour fermer la bouche à ceux qui voudroient en dire davantage.

Je ne me fâche pas excessivement contre moi-même, je ne conserve pas d'aigreur pour une, ni pour plusieurs fautes qui m'échappent, je m'en passe une infinité sans réflexion, je corrige assez doucement toutes les autres,

'eſpere toujours que le reſte viendra de ſoi-même, ou je prends le parti de me ſouffrir :el que je ſuis juſqu'à la fin ; c'eſt Dieu qui nous a fait, & nous ne nous ſommes pas fait nous-mêmes.

Autant de régles par conſéquent que nous devons ſuivre à l'égard des défauts du prochain, s'il eſt vrai que nous devions le traiter comme nous nous traitons ; *l'aimer comme nous nous aimons, diliges ſicut teipſum ;* juſqu'où cela ne s'étend-il pas ? ne point donc nous piquer de tant de pénétration & de ſagacité à découvrir le foible de ceux avec qui nous ſommes obligés de vivre ; conſentir volontiers à nous tromper plutôt un peu en faveur de la charité, qu'à être ſi clairvoyans & rigides cenſeurs des imperfections & des défauts d'autrui ; mettre notre eſprit, ſi nous en avons tant & que ce ſoit du bon eſprit, à voir, dans les perſonnes & dans leur conduite, les choſes par le bon endroit & par l'endroit le moins mauvais.

Combien, en prenant l'amour de nous-mêmes pour régle de l'amour du prochain, lui pardonnerons-nous davantage certains défauts qui ne ſont pas volontaires, ou qui ne ſubſiſtent même que dans notre imagination ?

Je parle maintenant de ces antipathies naturelles qui ne ſont pas tout-à-fait libres, je le ſais, mais auxquelles il eſt libre d'adhérer, & en conſéquence deſquelles on peut cependant

agir, ou n'agir pas à proportion de l'empire qu'on veut prendre ſur ſoi-même ; car on a connu aſſez de perſonnes qui conſentoient, au moins le diſoient-elles, qu'on ne leur pardonnât pas leurs défauts volontaires, qu'on n'oubliât pas leurs injures, que chacun traitât de ſes affaires à part & ſans aucun égard à eux ; mais je ne me ſouviens pas d'avoir connu, & je ne le crois pas, qu'il y ait perſonne au monde qui conſentît que ſans nulle raiſon, ou par une ſeule raiſon d'averſion naturelle, ou par un mouvement d'antipathie, on le mépriſât, on le haït, on le perſécutât.

Vous m'en voudrez, parce que mon extérieur qui n'eſt pas ſi gracieux, & qui me déplaît autant qu'à perſonne, vous a choqué d'abord, quoiqu'au fond je ſois honnête homme & homme de bien, ſur les ſimples ſoupçons d'une imagination bleſſée, vous me jugerez capable peut-être d'un mauvais coup. J'aurai fait tout le mal dont vous ne ſauriez découvrir la véritable cauſe, ou ſi vous ne le jugez pas tout-à fait, vous vous en défierez pour le moins, & vous ne craindrez point de communiquer ces conjectures à d'autres. Je ne vous aborderai pas plutôt, qu'un nuage chagrin vous obſcurcira le viſage. Mes honnêtetés ſeront reçues bruſquement, mes avances interprétées en mauvaiſe part ; ce que d'autres diront ſera applaudi, & ce que je penſe, ce que je propoſe de plus raiſonnable ſera contredit, mépriſé,

mépriſé, ſifflé. On m'impoſera ſilence d'un air dédaigneux, les manieres inciviles, les paroles aigres, les duretés, les railleries, les reproches, les inſultes même en face ne me ſeront pas épargnés. Oh! c'eſt à quoi je doute que j'aye jamais la force de conſentir; mais dans le temps que j'ai tant de peine à pardonner l'averſion que vous avez de moi, & qui ne me paroît fondée ſur rien, comment donc, & par quel droit me pourrois-je pardonner à moi-même une pareille averſion de vous, ou de quelqu'autre que ce ſoit, ſi je dois vous traiter & traiter tout le monde comme je veux être traité? *ſicut teipſum.*

Il faut avouer que rien n'eſt ſi ordinaire dans le monde que de ſe laiſſer conduire de la ſorte à ſes averſions naturelles & à ſes premieres révoltes, qui voudra y prendre garde, trouvera qu'un grand nombre de quérelles & de différens, ne viennent originairement que delà; mais il faut convenir auſſi que rien n'eſt plus barbare, plus indignant, plus inhumain, plus affreux, que cette conduite dans tous les principes de l'équité naturelle & de la droite raiſon, & rien ſur-tout de plus contraire au précepte de la charité, qui nous donne l'amour de nous-mêmes pour premier modéle de l'amour du prochain; *diliges ſicut teipſum.*

Mais l'autre modéle de la charité s'étend beaucoup plus loin encore, il me porte juſqu'à

ſacrifier mes intérêts, dont l'amour exceſſif eſt la ſeconde ſource des inimitiés & des averſions.

Ce modéle, quelque bonne volonté & quelque commencement de vertu que vous ayez, je ne ſais ſi, ſans vous expoſer à quelque découragement, je puis vous le propoſer dans toute ſa perfection, *vous aimerez votre prochain*, nous dit le Sauveur, *comme je vous ai aimés; ſicut dilexi vos.*

Je me repréſente donc le Dieu du ciel qui quitte le ſéjour de ſa gloire pour venir ici-bas au milieu de nous, il ſe dépouille de tout pour nous enrichir, il s'humilie pour nous mettre dans l'honneur, il renonce à ſon repos pour nous en procurer un qui ſoit durable: il donne ſon ſang & ſa vie même pour nous arracher des bras de la mort, nous oublions tant de bontés, tant de bienfaits, nous nous en ſervons contre lui-même, nous nous en prévalons pour devenir plus méchans & plus hardis à l'offenſer. Il continue de nous aimer, il nous ſouffre, il nous prévient, il nous recherche, il court après nous. Dès les premieres démonſtrations d'un retour ſincere, il eſt prêt à nous rendre ſon amitié & ſes anciennes faveurs. O Dieu! ſi c'eſt ainſi qu'il faut aimer nos freres, toujours prêt à faire du bien, & toujours prêt à oublier le mal, où en ſommes-nous? mais où en ſommes-nous ſur-tout, ſi après de tels exemples le

moindre petit tort qu'on nous fait, & que nous craignons qu'on nous faſſe, ſuffit pour nous détacher, pour nous aliéner du prochain, pour nous donner averſion de lui, pour former des inimitiés qui durent quelquefois des années, & quelquefois toute la vie? dans le monde quand on cherche ce qui cauſe tant de quérelles, tant de procès, ce qui diviſe le frere & la ſœur, la mere & les enfans, les voiſins les plus affectionnés, les amis les plus anciens, on ne laiſſe pas de trouver d'aſſez grands objets, ſelon le ſens humain, pour amener la cupidité & les autres paſſions; il s'agit d'une ſucceſſion conſidérable où l'on penſe avoir été traité injuſtement, il s'agit d'une flétriſſure faite à l'honneur d'une perſonne de conſidération, il s'agit d'un mauvais ſervice accompagné de toutes les démonſtrations d'une volonté plus mauvaiſe encore. Pitoyables raiſons pour ſe brouiller, miſérables excuſes à apporter devant Dieu pour autoriſer ſes reſſentimens & ſes vengeances, tous les préjugés du monde ne preſcriront jamais contre les loix de la charité & de la juſtice, que Dieu lui-même a ſi ſolemnellement portées, nous ſavons ſi bien le dire, ſi bien le prêcher dans l'occaſion. Nous nous étonnons, nous nous indignons qu'on ait ſi peu d'égard à nos remontrances, à l'autorité de Dieu & de l'Evangile dont nous ſommes armés.

Mais en religion qu'on cherche ce qui nous

civile ou de ce qui peut quelquefois nous diviſer, on trouvera cent fois moins encore, nous aurons honte de l'avouer après cent ſuppoſitions toutes pleines de menſonges au tribunal des perſonnes équitables, nous aurons tort encore d'être ſi aigres & ſi animés; c'eſt que l'on court dans la même carriere, & qu'on eſt fâché de voir ſon frere plus eſtimé, plus applaudi que ſoi, c'eſt qu'il a un peu plus d'acces auprès des perſonnes par le canal de qui viennent les diſtinctions, c'eſt un certain emploi, une certaine place qu'on s'étoit entété ou flatté d'obtenir à ſon préjudice, c'eſt une parole échappée, & que la mauvaiſe humeur a fait regarder comme une injure du premier ordre, c'eſt quelquefois ſimplement qu'il a plus de conduite, plus de régularité. Il nous ſied bien d'invectiver contre la délicateſſe des gens du monde, & contre l'attache qu'ils ſont paroître à leurs intérêts divers, tandis que nous ſommes nous-mêmes ſi foibles, ſi délicats, ſi ſenſibles, ſi jaloux de je ne ſais quelle chimere d'honneur, qu'il faudroit nous dire ce que nous tâchons de leur inſpirer quelquefois, ſans le penſer nous-mêmes peut-être, ou du moins ſans nous en faire aſſez d'application.

Jeſus-Chriſt m'a ſacrifié ſon honneur, ſes biens, ſon repos, ſa propre perſonne; je ſacrifierai volontiers à Jeſus-Chriſt dans mon frere quelque choſe de tout cela:

qu'il proſpere, qu'il croiſſe de jour en jour, je n'en ſuis point jaloux; c'eſt mon frere, ſon avancement ne ſauroit me nuire que bien peu, & notre union peut ſervir infiniment, & à notre perfection propre, & au ſalut du prochain que nous devons procurer pour la gloire de Dieu : qu'on nous écoute & qu'on nous accommode, s'il y a eu quelque petit différent; que des perſonnes ſages & vertueuſes décident ce que l'amour propre nous empêche d'appercevoir, j'eſtime que c'eſt gagner, quand même il devroit nous coûter quelque petite ſatisfaction, ou quelqu'autre marque de cordialité & d'amitié; au reſte, qu'il y ait un peu plus d'eſprit, de conſidération, de ſuccès, qu'importe? pourvu que nous ayons la charité, la paix de Jeſus-Chriſt, ce ſont les plus grands de tous les biens, & je n'en connois point qui puiſſe leur être comparable. Puiſſe Dieu oublier l'injure qu'il m'a faite, comme je l'oublie maintenant en la préſence de Dieu, pour l'amour de Dieu, comme modéle de celui que nous devons à nos freres, *ſicut dilexi vos!*

Mais cette obligation, demandez-vous, eſt-elle de précepte, & peut-elle aller ſi loin, qu'en y manquant on peut ſe rendre griévement coupable? oui ſans doute, en plus d'une occaſion, ſi je ne ſavois défendre mes droits véritables ou prétendus, ſans bleſſer la juſtice ou la charité; concourir aux mê-

mes honneurs, aux mêmes emplois ſans envie & ſans douleur du ſuccès & de l'avancement de mon prochain ; faire ma cour, m'avancer ſans l'écarter ; le noircir, le détruire peut-être, conteſter, accuſer ; me défendre, ſans qu'il s'y mêle de la vengeance, ou du reſſentiment ; conduite non-ſeulement indigne d'un Religieux & d'un chrétien, mais conduite damnable même alors, de ne pas ſacrifier toute choſe plutôt que de ne pas faire valoir mes prétentions. Prenez garde, s'il vous plait, qu'en religion plus qu'ailleurs ce raiſonnement-ci a lieu, parce que nous ſommes tous égaux, & qu'à proprement parler, nous n'avons plus de droits, ni ſur aucun bien temporel, ni ſur notre perſonne, ni ſur notre propre liberté ; quand donc on altere la charité pour des droits qui ne ſont ordinairement qu'imaginaires, combien ſe rend-t'on plus coupable que les gens du monde, pour qui le précepte de la juſtice rigoureuſe ſemble être quelquefois une ſorte de diſpenſe de certains devoirs de charité.

Mais en quelqu'occaſion, en quelque circonſtance que ce ſoit, voici certainement à quoi nous nous expoſons en manquant à tous les devoirs, & de ſupport, & de ſacrifice que je viens d'expliquer ; c'eſt que ſi nous ne voulons pas prendre l'amour de nous-mêmes & l'amour de Jeſus-Chriſt envers nous pour régle, & pour modéle de notre amour envers

le prochain, Dieu & les hommes prendront infailliblement nos haines & nos averſions pour régles de leurs averſions & de leurs haines; & ſi jamais haine fut juſte & ſupportable, ce ſera celle-là.

Ce n'eſt pas que notre averſion pour le prochain puiſſe l'autoriſer légitimement à nous haïr; jamais, entre tant de régles ſur l'amour du prochain, on ne nous a dit, *vous aimerez les autres comme ils vous aimeront.* Infailliblement la plûpart des gens étant auſſi paſſionnés, auſſi peu chrétiens que nous, ils croiront raiſonnable de nous rendre mal pour mal, & averſion pour averſion. Dieu a droit de demander que je vous aime vicieux, défectueux, que je vous aime quoique vous me haïſſiez, mais avez-vous droit de me le demander?

Il eſt aſſuré, pour le moins, que Dieu nous traitera comme nous traiterons les autres; c'eſt une eſpéce de loi disjonctive qu'il s'eſt impoſée à lui-même; ou vous l'aimerez comme je vous ai aimé, ou je vous haïrai comme vous le haïrez; cette loi dans Dieu eſt infiniment juſte. Or voyez où nous en ſommes, ſi Dieu, pour les moindres fragilités, pour les moindres fautes, que dis-je? ſi Dieu, ſans aucune faute volontaire, & par la ſeule averſion qu'il pourroit avoir pour des créatures ſi viles & ſi imparfaites, ſe refroidit envers nous, & qu'il vienne à nous

mépriſer, à nous haïr, à nous perſécuter.

Ne le fait-il jamais, & n'eſt-ce pas peut-être par un effet de ce châtiment inviſible, mais redoutable, que, ſans avoir quelquefois envers Dieu beaucoup à nous reprocher, nous nous trouvons néanmoins ſi éloignés de lui, très-peu de foi, nulle dévotion, point de goût pour les exercices de vertu & de piété, doute quelquefois ſur la bonté de notre vocation, ou tentation triſte, propre à nous en dégoûter, quelque divine qu'elle nous eût paru en un temps; Dieu eſt ſourd pour nous, comme nous le ſommes pour nos freres.

Sacrifions donc toutes choſes aux autels de la charité, de la paix; nous ſommes *ſes pontifes, ſes prêtres;* c'eſt le nom que donne Tertulien à tous les chrétiens, *ſacerdotes pacis.* Reſſentimens, intérêts, délicateſſes, antipathie, faiſons-en à Dieu autant de victimes; ſi par-là nous ne gagnons pas toujours que le prochain vienne à nous aimer, choſe aſſez difficile à croire, toujours au moins nous nous ferons aimer de notre Dieu; il nous ſouffrira, il nous pardonnera, il nous accordera avec liberté tous nos beſoins; *dimittite, & dimittemini: date, & dabitur vobis: oubliez les injures, & on oubliera les vôtres; donnez, & il vous ſera donné.* Luc 6.

DISCOURS SUR L'INDIFFÉRENCE POUR LES EMPLOIS.

Ad omnia quæ mittam te, ibis. . . ne timeas, quia tecum sum, dicit Dominus.

Vous irez par-tout où je vous enverrai. . . ne craignez rien, parce que je suis avec vous, dit le Seigneur. *Jer.* 1.

C'ETOIT par un pur sentiment de son incapacité & de son indignité, que le prophete Jérémie, à l'ordre que Dieu lui donna d'aller prêcher dans tout Israël, au temps d'une corruption de mœurs presqu'universelle, trouvoit tant de peine à se charger d'une commission si difficile & si incertaine pour le succès; je ne suis qu'un enfant, Seigneur, à peine sais-je bégayer. L'ignorez-vous? & si vous ne l'ignorez pas, pourquoi ne jettez-vous point les yeux sur quelqu'autre pour un ministere si délicat & si pénible; *puer ego sum, Domine Deus, & ego nescio loqui.* Plût à Dieu que nous ne formassions d'autres difficultés aux dispositions que nos supérieurs jugent à propos de faire de nous, pour les emplois & les différens offices auxquels on veut nous appliquer! elles seroient du moins de celles que la régle nous permet, & qu'en certaines occasions elle nous oblige même de représenter; mais notre opposition aux ordres de l'obéissance, & aux vues différentes qu'elle

peut avoir ſur nous, a bien d'autres principes que celui-là pour l'ordinaire.

Preſque toujours, ce n'eſt que par paſſion; dans les uns, indolence, moleſſe, fainéantiſe, à l'âge quelquefois où l'on ne fait que commencer à travailler; dans d'autres, vanité, ambition, préſomption d'eux-mêmes, jugement trop avantageux de leur mérite acquis, ou de leurs talens naturels; dans pluſieurs, inquiétude de corps & d'eſprit tout à la fois, impuiſſance de ſe fixer à rien qui contrarie tant ſoit peu leur libertinage. On ne dit plus guere: je ſuis un enfant, je ne ſaurois parler; on dit: je ſuis aſſez homme, aſſez capable de me conduire moi-même; & ſi je ne puis pas obtenir par douceur, qu'on me place au gré de mes déſirs, ou j'abandonnerai tout, ou je ſaurai me plaindre; je ſaurai agir aſſez fortement, crier aſſez haut pour qu'on m'écoute peut-être, & que l'on défere enfin à mes volontés.

Que ne puis-je vous faire ſentir ce que je penſe ſur cette importante matiere! j'oſe me promettre que vous en ſeriez touchés, & que jamais, en toute votre vie une ſeule fois, vous ne ſeriez tentés de vous deſtiner à rien, ou, ce qui eſt de pis, de vous obſtiner à demander, ou à vouloir rien contre les volontés des ſupérieurs. Voici tout mon deſſein.

Quelque vertu, quelque détachement,

quelque perfection que ſuppoſe, ou que demande l'indifférence dont il s'agit, je ſoutiens cependant que de tous nos devoirs, il n'en eſt point de plus juſte, ni de plus raiſonnable que celui-ci, ce ſera la premiere conſidération.

Quelqu'oppoſée que paroiſſe aux prétentions & aux intérêts de la nature, cette parfaite indifférence, je ſoutiens que, ſelon l'homme même, rien ne peut contribuer davantage à notre ſolide contentement, ce ſera la ſeconde.

Sans cette parfaite indifférence donc, il eſt impoſſible que nous ſoyons, ni parfaits Religieux, ni véritablement heureux; faire tout ce que l'on voudra, comme c'eſt mon premier devoir, ce ſera auſſi ma parfaite conſolation, mon devoir, puiſque c'eſt Dieu qui m'envoye; *ad omnia quæ mittam te, ibis:* ma conſolation, puiſque Dieu ſera toujours avec moi; *tecum ego ſum, dicit Dominus.* Voilà le ſujet de cet entretien.

Premier point.

JE ne vous cache rien; l'indifférence dont il s'agit, eſt un point de vertu des plus relevés & des plus difficiles de notre vocation; car elle demande que nous laiſſions à nos ſupérieurs une liberté pleine & entiere de diſpoſer de nous & de tout ce qui nous regarde ſans exception. Ce n'eſt donc point

une indifférence partagée que l'on demande, on veut qu'elle s'étende à tout ; qu'il n'y ait rien de ſi bas, ni de ſi petit à quoi nous ne ſoyons prêts de deſcendre par l'humilité, ni de ſi élevé & de ſi difficile où nous n'eſpérions nous élever par grandeur d'ame, & par confiance au ſecours de Dieu : ce n'eſt point une indifférence paſſagere qui ne doive durer qu'un certain temps : elle eſt de toute la vie; le vieillard comme le novice y eſt également obligé, tout ce qu'il peut avoir acquis d'expérience, de ſcience & de ſageſſe, ne lui donne nulle diſpenſe à cet égard, ou plutôt avoir paſſé en religion de longues années, n'eſt pour lui qu'une raiſon d'être plus docile & & plus réſigné : ce n'eſt point une indifférence qui ne regarde que les particuliers; l'inférieur doit l'avoir ſous le ſupérieur immédiat, le ſupérieur ſous ceux dont il dépend ſous le genre de gouvernement ſous lequel on ſe trouve. Il eſt vrai que nous pourrions repréſenter dans le cas où l'on préſumeroit que le ſupérieur ne fût pas peut-être aſſez inſtruit de notre diſpoſition de corps & d'eſprit par rapport à une certaine deſtination : ce ne peut être que ſous deux conditions; la premiere, qu'avant que de parler, ou d'écrire, nous ayons prié Dieu, & examiné, ſelon les régles de la prudence chrétienne, ſi ce qui nous vient en penſée mérite d'être propoſé, ou non, ſi ce n'eſt point l'amour

propre, ou quelque paſſion vicieuſe qui nous fait agir; la ſeconde, qu'après une repréſentation ſimple, ſincère & pleine de reſpect, le ſupérieur demeure toujours le maître de notre ſort, que nous ne revenions point importunément à la charge, & que notre tranquillité même, après notre repréſentation, ſoit qu'on nous accorde ce que nous déſirons, ſoit qu'on nous le refuſe, puiſſe ſervir de preuve de la droiture de notre conduite; car d'interpoſer des recommandations, des ſollicitations, des interceſſions étrangeres pour venir à bout de ce que nous déſirons, ce ſeroit un crime; de faire agir au-dedans même nos amis, des perſonnes d'autorité, des patrons, ce ſeroit une prévarication; d'uſer d'artifices nous-mêmes & de déguiſement, pour amener enfin la volonté du ſupérieur à la nôtre, ce ſeroit ſous un voile d'obéiſſance, cacher toute la malice d'un eſprit rébelle & indépendant.

Enfin on veut non-ſeulement que nous nous laiſſions conduire, mais que nous ſoyons bien aiſes de nous laiſſer conduire, c'eſt le ſacrifice de la volonté; mais que nous ſoyons perſuadés qu'on nous conduit bien, ou beaucoup mieux, pour le moins, que nous nous conduirions nous-mêmes, c'eſt le ſacrifice de l'entendement. Se peut-il encore une fois rien de plus parfait, de plus difficile? non certes; mais cela eſt juſte & raiſonnable, comme nous le prétendons; pourquoi? parce

qu'il eſt juſte de ſe ſoumettre aux ordres de la providence, & que nos ſupérieurs, par rapport à nous, ſont certainement les organes & les voix de la providence.

Juſte de ſe ſoumettre à la providence. Faut-il être pour cela chrétien, ou religieux? ne ſuffit-il pas d'être homme? Dès que je ſuppoſe que Dieu eſt l'auteur de mon être, & qu'il veut bien prendre ſoin de l'ouvrage de ſes mains, ce Dieu ſi bon, ſi ſage, ſi puiſſant, puis-je me permettre quelqu'autre choſe que d'étudier ſes deſſeins & ſes volontés ſur moi; le ſéculier même peut-il penſer d'une autre maniere, à moins qu'il ne ſoit un athée, ou du nombre de ceux qui, ſe faiſant un Dieu à leur mode, ſont autant, ou plus impies que les athées. J'avoue que l'homme du ſiécle, en convenant du principe, ne conviendra pas peut-être également de la conſéquence que j'en tire, il pourra dire qu'il ne connoît point aſſez quels ſont ſur lui les deſſeins de la providence, & peut-être le dira-t'il avec quelque ſorte de vraiſemblance & de raiſon; mais puis-je le dire? puis-je le penſer? moi! & n'eſt-ce pas le privilége ſpécial & le bonheur ſingulier de mon état d'avoir toujours à mes côtés dans mon ſupérieur un interpréte, & comme une voix ſenſible & diſtincte qui m'intime à chaque occaſion les ordres de Dieu? Le devoir eſt donc bien grand & bien difficile; mais j'oſe le dire, le

motif l'emporte de beaucoup ſur le devoir, ou plutôt par la force du motif il n'eſt aucun devoir auquel je ne puiſſe, je ne doive m'aſſujettir avec courage, avec conſolation, avec aſſurance.

Comprenez bien ceci, s'il vous plait, pourquoi délibérant ſur le choix d'une profeſſion & d'un genre de vie, avons-nous cru qu'il fut ſi important de prendre conſeil de Dieu, & de ne point nous déterminer à l'aventure, ou au gré ſimplement de nos inclinations & de nos intérêts? pourquoi aujourd'hui encore regarderions-nous pour le plus grand de tous les malheurs & comme un danger preſque évident de nous perdre, de quitter l'état que nous avons embraſſé, & de retourner au ſiécle ſous quelque couleur que ce puiſſe être? parce que nous avons été perſuadés, & que nous le ſommes plus que jamais, qu'il n'eſt point permis à l'homme de ſe placer à ſa fantaiſie, & de ſe faire l'arbitre de ſon ſort, qu'en prenant un état où Dieu n'appelle pas, & laiſſant celui où Dieu appelle, c'eſt ſortir de l'ordre de la providence avec un danger preſque certain de n'y rentrer jamais; de même ici à proportion, lorſqu'il s'agit de cette place, de ce miniſtere, il s'agit de dépendre de Dieu ou de n'en dépendre pas, ſe placer au gré de ſa volonté propre, c'eſt comme apoſtaſier, & ſortir du rang que la providence nous avoit marqué; le concevons-nous? & ſi nous le

concevions, oſerions-nous délibérer ?

Mais eſt-il auſſi certain qu'on voudroit me le perſuader, que la providence prenne de moi un ſoin ſpécial dans l'état où elle m'a appellé ? qui ſuis-je enfin pour qu'un Dieu ſi grand daigne jetter les yeux ſur une vile créature ? au moins tant de péchés, tant d'infidélités dont je me ſens coupable, ne m'ont-ils pas rendu indigne depuis long-temps de ſes favorables attentions ? Dieu de lui-même ne fut-il pas porté à nous conduire au terme de ſalut où il nous appelle ? Dieu n'eût-il ni dans ſa ſageſſe, ni dans ſon affection aucune raiſon de nous vouloir du bien, & de nous en faire, n'y fût-il pas engagé par ſes paroles, par ſes promeſſes, par ſes ſermens tant de fois réitérés, l'honneur que nous avons d'être alliés au Verbe incarné ? & le titre de notre adoption peut-il ne lui rien dire en notre faveur ? notre ſeule confiance en ſa miſéricorde ſuffiroit pour lui inſpirer des ſentimens plus tendres, il ne ſeroit plus indigne de lui de deſcendre aux cris de notre eſpérance ou au ſilence de notre abandon, ſuivant cette parole : *faites paroître votre miſéricorde ſur nous, Seigneur, ſelon l'eſpérance que nous avons eu en vous ;* Pſ. 32. *fiat miſericordia tua ſuper nos quemadmodùm ſperavimus in te.*

Il eſt vrai que nos fautes & nos péchés pourroient l'avoir réfroidi à notre égard ; mais un pécheur qui rentre dans le devoir & qui ſe

ſe ſoumet aux châtimens que ſes égaremens ont pu mériter, rentre dans l'ordre en même temps, Dieu le punira peut-être, mais il le punira toujours en pere, & du ſein même de ſon iniquité, pour ainſi dire, il ſaura tirer le remède à tous les maux qu'il s'eſt cauſé.

Plein de ces ſentimens reſpectueux ſur la bonté d'un Dieu au ſoin duquel on met toute ſa confiance, je ne ſuis donc pas ſurpris de voir le grand Xavier, du jour au lendemain, prêt à partir pour les Indes, au moindre ſigne de la volonté de ſon ſupérieur, & ce qui eſt davantage, prêt encore à en revenir au premier ordre, nonobſtant les grands biens qu'il y faiſoit & le peu d'apparence qu'on trouvât perſonne qui pût dignement le remplacer.

D'où viennent au contraire en nous nos inquiétudes, nos troubles, que de ce que jamais peut-être nous ne ſommes entrés aſſez profondément dans la conſidération de ce grand motif de la réſignation, & de la ſoumiſſion à la providence? & ſi une fois nous avions pu nous en pénétrer, que deviendroient toutes les objections de l'amour propre & de la ſageſſe humaine qui nous font faire tant d'écarts? Je ne comprends rien à la conduite de mon ſupérieur, & j'ai peine à croire qu'il y comprenne rien lui-même; eſt-il donc néceſſaire que nous voyons à découvert les reſſorts de la providence? & Dieu par des voyes inconnues à l'homme ne peut-il pas

faire réuſſir ſes plus grands projets ? Abraham comprend-t'il que par le ſacrifice d'Iſaac, il peut devenir le pere de toutes les nations? Joſeph, que la priſon & l'exil duſſent le rendre le premier miniſtre de l'Egypte ; Saül, qu'en allant chercher des ânesſes il dût trouver une couronne ; Mardochée, que la fureur d'Aman pût retomber ſur ſa tête, & occaſionner la délivrance du peuple juif; de quels reſſorts Dieu ſe ſervit-il pour faire toutes ces grandes révolutions? ou n'a-t'il plus dans les tréſors de ſa ſageſſe de ces moyens puiſſans impénétrables à nos foibles lumieres ?

Mais je me connois mieux que perſonne, & dans l'emploi qu'on me deſtine, je ne prévois que de la peine, de l'ennui, du dégoût, ſans eſpérance d'aucun ſuccès ; mais les peines même & les contradictions, l'humiliation & l'oubli des hommes, n'entrent-ils donc jamais dans les deſſeins de la providence? ou plutôt la perfection, & le ſalut n'étant promis qu'à la croix, eſt-il rien qui doive donner plus de repos & de conſolation, que de ne pouvoir guere ſe promettre autre choſe? Si c'eſt que Dieu veut nous faire mourir à nous-mêmes, nous détacher de tout pour nous lier plus étroitement à lui ; ſi c'eſt qu'il veut ſacrifier ſa propre gloire au grand intérêt de notre ſanctification, qu'il prévoit qu'avec plus d'une certaine réputation, recherchés, flattés & applaudis, nous devons perdre l'eſprit reli-

r, avons-nous lieu de nous plaindre
ôt que de bénir ſes miſéricordieuſes atten-
s? mais ce n'eſt point ce qu'on cherche ;
mon bonheur & ma ſanctification ; igno-
-nous comment les choſes ſe paſſent ;
un ſonge à ſoi ; l'inférieur, à ſe procurer
ntercesſeurs ; le ſupérieur, à bien placer
mis & ceux qu'on lui recommande : que
ıſtices ne voyons-nous pas? il n'y a
plus de providence pour les perſonnes
écle ; car c'eſt dans le monde bien plus
ı religion que tout ſe fait par cabale,
)llicitations, par intrigues. Le vrai fidéle
tout cela & il n'en eſt point ébranlé ;
a-t'il qu'il ait plus de piété, plus de
on, plus de réſignation que nous? &
nent accorderons-nous notre conduite
les maximes que nous enſeignons, & avec
:proches que nous faiſons ſi ſouvent aux
du monde même lorſqu'ils s'en écartent ;
ı'au lieu de recourir à la cauſe univer-
, ils attribuent aux cauſes ſecondes le bien
: mal qui leur arrive? d'ailleurs, quelle
nous faiſons-nous de nos ſupérieurs? &
:ſt que nous jugeons d'eux par nous-
es, il faut que nous ayons bien peu
nanité, de droiture, d'équité.

ais la providence elle-même ne veut-
pas qu'on la ſeconde ou qu'on la pré-
ne? aidez-vous & l'on vous aidera ; oui,
:-vous, Dieu l'ordonne, mais aidez-vous

ſelon certaines loix & d'une certaine maniere; ces loix, vous ne les ſauriez ignorer, point de brigues, point d'interceſſions qui violentent ou qui embarraſſent l'autorité, pas même de repréſentations, ſi elles ne ſont très-néceſſaires & très-modérées. L'homme du ſiécle peut ſe donner des mouvemens, on eſt content de lui, pourvu qu'il n'employe pas l'injuſtice & le crime. Moi Religieux, non-ſeulement je ne dois point agir; mais je ne dois pas ſouffrir que l'on agiſſe, je dois l'empêcher autant qu'il m'eſt poſſible, je dois faire ſentir qu'on ne me fait pas de plaiſir, je dois avertir le ſupérieur de ce qui ſe paſſe, & le ſupplier de n'écouter ſur ma deſtination que ce qu'il juge plus à propos ſelon Dieu, & pour le bien commun, & pour mon bien particulier.

Mais cette indifférence, dit-on encore, & cette entiere réſignation ne produira-t'elle pas la fainéantiſe, & la négligence dans les études & dans les emplois ? c'eſt la crainte & l'eſpérance qui ſont comme l'ame de toutes les grandes entrepriſes : qui n'a rien qui le pique & qui l'anime, ne fera jamais de grands efforts; il n'y a donc plus de quoi ſe piquer ſuffiſamment ſans la crainte, & ſans l'eſpérance des biens, & des maux à venir. La vraie prudence, c'eſt de ſe rendre capable de tout ſans ſe déterminer à rien, & qu'on puiſſe tout mériter ſans exiger jamais rien, qu'on

travaille comme ſi l'on avoit une ambition démeſurée, & que l'on demeure paiſible, comme ſi l'on ſe trouvoit ſans talens & ſans acquis. On ſçut bien aſſocier ces deux choſes dans les premiers temps, pourquoi ne le pourroit-on plus aujourd'hui ? c'eſt à ces gens qui négligent leur devoir par molleſſe qu'il faudroit dire, aidez-vous, & l'on vous aidera. Vous êtes prêt à tout, cela ſignifie vous n'êtes propre à rien, vous êtes indifférent à tout, c'eſt-à-dire, vous ferez également mal tout ce qu'on confiera à vos ſoins. On n'agiroit donc pas moins contre les intentions de la providence en ne voulant rien faire, qu'en ſe deſtinant à quelque choſe de ſon chef, ce ſeroit mettre, & la ſageſſe de Dieu, & la providence des ſupérieurs comme dans une eſpéce d'impoſſibilité à nous employer jamais, ou nous mettre nous-mêmes dans l'impoſſibilité de ne faire que bien des fautes à quelque choſe qu'on nous employât.

Concluſion. Rendons-nous propres à tout, & ne déſirons, & ne refuſons jamais rien; mais que ce ne ſoit point ici une concluſion paſſagere; quelle nous ſerve de régle dans toute la ſuite de notre vie. Le temps viendra où nous en aurons beſoin bien plus qu'aujourd'hui : ſi la choſe paroît difficile, ne nous ſoutenons pas du ſeul exemple de ceux de notre Ordre, remontons juſqu'à Jeſus-Chriſt & à ſes Apôtres. Quelle plus grande dépen-

dance des ordres de Dieu ſon pere, que
qui paroît dans la vie du Sauveur ; il
ne pour le ſalut de tout l'univers ; t
les nations de la terre, toutes les cond
de monde étoient l'objet de ſon zéle ; c
dant, de trente-trois ans qu'il vécut, i
employa que trois à la prédication, le
le paſſa en Egypte & dans la ſolitude d
zareth ; avec tant de graces & de tale
ſe confina dans les bourgades de la Jud
de la Galilée, il ne paſſa point chez les
tils, à peine ſe montra-t'il à Jeruſale
mourut à trente-trois ans, n'ayant qu'u
tes petit nombre de diſciples.

Que les Apôtres & les premiers diſ
furent bien l'imiter ! jamais un voyage
le ſaint Eſprit n'eut parlé : *j'irai vous*
écrivoit ſaint Paul aux Romains, *ſi cepe*
le Seigneur m'en donne la permiſſion ; ibo ad
ſi Dominus permiſerit : je vais à Jeruſalem
ſoit-il ailleurs, *c'eſt l'Eſprit de Dieu qu*
entraîne ; alligatus Spiritu, vado ad Jeruſ
Philippe ſe trouve ſur le chemin de G
c'eſt l'ange du Seigneur qui le lui ordo
ſurge, & vade in viam quæ deſcendit in Ga
après avoir baptiſé l'Eunuque, il ſe tr
proche d'Azoth, c'eſt encore la force de
prit qui l'y tranſporte ; *Spiritus rapuit P*
pum, & tranſtulit in Azoth. C'eſt le ſain
prit qui fait le partage de leurs différ
miſſions ; perſonne ne penſe à ſoi, Dieu p

out : Jacques demeure à Jéruſalem, Pierre
e à Rome, Paul n'a point de demeure
, Philippe va en Syrie, Thomas dans les
es : on ne voit point de conteſtations,
int de jalouſie, point de peine de ſe voir
acer d'une maniere ſi inégale ſelon le ſens
umain ; *unicuique noſtrûm data eſt gratia ſecun-*
ùm menſuram donationis Chriſti : chacun de
ous a reçu la grace ſelon la meſure du don que
eſus-Chriſt lui en a fait. C'eſt tout ce qui
s conſole, c'eſt ce qui les ſoutient, c'eſt
qui les fixe. Ainſi nous ne devons pas
ême parler de diſpoſitions, en parler,
eſt montrer que l'on s'en inquiéte, &
ue l'on ne s'abandonne pas entiérement à
providence ; mais que tous attendent
mme de la main de Dieu ce qui ſera or-
nné d'eux & des autres. Dans ces ſortes
entretiens il y a toujours plus de mal qu'on
s'imagine, les effets n'en peuvent être que
rnicieux, il n'eſt rien à quoi on doive plus
tribuer un certain relâchement, on eſt gai
l'on eſt triſte, on s'abat tour à tour ou
n s'éleve, ſelon qu'on ſe trouve bien ou
al partagé ; c'eſt une ſource intariſſable de
ſtractions qui ſuivent juſqu'au pied de l'au-
l, au temps de l'oraiſon & de la commu-
on.

J'aurai Dieu par-tout, diſoit le grand ſaint
hryſoſtome, lorſqu'il fut envoyé en exil,
que n'a-t'on point quand on a Dieu ! mais

outre que l'abandon à la providence sous les ordres de nos supérieurs est le premier & le plus juste de tous nos devoirs, c'est encore la source unique, mais la source infaillible du parfait contentement. Nous l'allons voir au second point.

Second point.

AD omnia quæ mittam te, ibis; vous irez par-tout où je vous enverrai. La chose s'accomplit exactement comme Dieu l'avoit promis : Jérémie obéit, &, quoique sa mission ne fût jamais sans persécution & sans traverses, toujours il sentit une force invincible & une consolation inaltérable dans les événemens de la vie les plus fâcheux & les plus contraires ; après la destruction de Jérusalem qu'il avoit prédite, & que, par ses lugubres exhortations, il n'avoit pu faire éviter, il trouva auprès des princes de Babylone, la protection que lui avoient refusée les prêtres de son pays ; & outre la sûreté de sa personne, tandis que les juifs étoient conduits, & faisoient cette honteuse transmigration dans la Chaldée, il eut seul la liberté de demeurer dans sa patrie, & y devint comme l'homme de confiance & le lieutenant de ses propres ennemis : tant il est important de s'abandonner aux ordres & aux desseins de la providence, je ne dis pas seulement, pour accomplir envers Dieu les devoirs d'un

fidéle, humble Religieux & ſoumis; mais encore pour être heureux, du moins par comparaiſon à ceux qui veulent ſe rendre les arbitres de leur propre ſort; *noli timere, quia ego tecum ſum, dicit Dominus; ne craignez point, parce que je ſuis avec vous, dit le Seigneur.*

Conſidérons bien ce que c'eſt que la providence de Dieu, nous trouverons que les choſes doivent arriver ainſi, & même qu'elles ne ſauroient guere arriver d'une autre maniere. La providence, ſelon l'idée que nous en donne la religion, n'eſt qu'un compoſé, pour ainſi dire, de différentes perfections, la ſageſſe, la bonté & la puiſſance de Dieu qui ſe réuniſſent, & qui, à moins qu'on ne vienne les troubler, agiſſent comme de concert pour conduire l'homme à la fin bienheureuſe à laquelle il eſt deſtiné; mais que fait-on quand on n'a pas de religion, ou qu'on agit à peu près comme ſi l'on en n'avoit pas? on ſubſtitue ſes propres lumieres à celles de Dieu, c'eſt offenſer ſa ſageſſe; on préfere ſa propre ſatisfaction à celle de Dieu, on cherche un autre bonheur que celui de le contenter & de lui plaire, c'eſt irriter ſa bonté; on s'appuye ſur ſes propres forces, ſur ſon travail, ſur ſon induſtrie indépendamment des ſecours d'en haut, c'eſt attenter contre ſa toute-puiſſance.

Mais Dieu aura-t'il le deſſous? & l'homme prévaudra-t'il enfin? non; car tandis que le

RSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

comporte en impie, ne trouvera d
mieres que ténébres, qu'aveuglem
ſes efforts, dans ſes deſſeins les mie
tés, que foibleſſe & contradiction,
rite-t'il pas bien? craignons donc ſo

1°. Rien n'eſt plus obſcur, ni plus
les lumieres de l'homme; *incertæ*
noſtræ : nos prévoyances ſont incerta
ne ſavons point, & il eſt impoſſibl
ſachions au juſte ce qui nous conv
qui ne nous convient pas, ce qui
vient plus & ce qui nous convient

Quelle ſuite d'événemens fâch
droit ſe préſenter à nous ſur quelq
que nous délibérions, ſi nous étion
de découvrir les choſes à venir? n
point dans la vie de chemin ſi bea
qui ne ſoit de part & d'autre com
de précipices affreux, de même

tout, pour qu'il daigne nous mettre dans la bonne route : ſans ceſſe donc diſons avec l'Egliſe, *Deus, cujus providentia in ſui diſpoſitione non fallitur, te ſupplices exoramus, ut noxia quæque ſubmoveas, & omnia nobis profutura concedas ; grand Dieu! qui ſeul ne ſauriez vous tromper dans vos projets :* on n'ajoute pas, *accordez-nous, ou détournez de nous ceci, ou cela en particulier :* ce qui me paroît mon bien ſeroit peut-être mon mal, & ce qui me paroît mon mal ſeroit peut-être mon bien ; on ajoute donc ſimplement, *détournez donc de deſſus moi, & détournez-moi moi-même de tout ce qui peut me nuire, & me conduiſez à tout ce que vous voyez être véritablement de mon avantage.* Mais que ſerviroit cette priere, ſi la conduite n'y répondoit pas, & que, par nos intrigues & nos ſollicitations, nous vinſſions à troubler les vues de ceux qui ſont pour nous les organes de la providence, & les interprêtes ſurs des deſſeins & des volontés de Dieu?

Vous êtes jeunes encore, & par-là il eſt difficile que vous trouviez dans l'expérience du paſſé de quoi vous régler & vous conduire pour l'avenir; cependant dans la ſeule hiſtoire de votre vocation, ſi vous voulez y prendre garde, vous ne laiſſeriez pas peut-être de trouver des événemens qui vous ont conduit au port, & qui ſembloient être tous propres à vous en détourner. Par la confiance

que vous prîtes en Dieu, par l'unique attention que vous eûtes à ne point vous écarter de la route où ſon inſpiration, quoi qu'équivoque encore, paroiſſoit vous conduire, vous voyez aujourd'hui ſi les lumieres de la plus haute ſageſſe euſſent pu vous adreſſer plus ſûrement & plus heureuſement. Il en ſera de même toute votre vie, ſi vous ne cherchez qu'à faire la volonté de Dieu; car je ne dis plus le contraire, je ſuppoſe toujours qu'elle nous eſt ſuffiſamment déclarée par l'ordre de nos ſupérieurs lorſqu'ils agiſſent ſans qu'on les faſſe agir; j'ajoute qu'il arrivera même ſouvent que n'ayant oſé ſe former aucun projet, Dieu par une condeſcendance digne de lui, vous accordera autant & plus naturellement que vous ne ſauriez déſirer: & ſouvent il arrive que cachant par reſpect pour la providence ſes différentes vues au-dedans de ſoi, on voit arriver à point nommé l'exécution, ce ſeroit un motif bien bas & bien impuiſſant pour s'abandonner à la providence que d'eſpérer par-là arriver infailliblement à ſes fins; mais rien ne montre mieux pourtant combien il eſt plus ſûr de s'abandonner que de vouloir ſe conduire par ſes propres lumieres, pour moi je ſerois ingrat envers Dieu, ſi je ne vous diſois à ſa gloire que j'ai été de ce nombre. Heureux, ſans oſer rien vouloir, j'ai trouvé tout ce que j'euſſe pu vouloir & beaucoup au-delà. Si je m'étois fait mes diſpoſi-

ions depuis ma premiere jeuneſſe juſqu'ici, e n'euſſe pu les faire plus au gré des déſirs nêmes naturels; mais combien y en a-t'il qui ſont obligés de convenir qu'ils n'ont jamais obtenu ce qu'ils déſiroient, & que par un enchaînement d'événemens imprévus ils s'en étoient toujours trouvés au terme qu'ils vouloient éviter?

2°. Ce n'eſt pas que du nombre de ceux qui ſe conduiſent par leurs propres vues, ou qui mêlent plus qu'il ne faut leurs vues à celles de ceux qui les conduiſent, il ne s'en trouve peut-être quelques-uns qui réuſſiſſent, & qui ſelon l'homme ſembleroient avoir lieu d'être contens; mais le ſont-ils toujours comme ils le paroiſſent? ils n'auroient donc guere de religion; car quand on en a, quoi de plus triſte que de dire? je ne ſuis pourtant pas où Dieu veut, & je ne fais pas ce qu'il veut, au moins ai-je grand ſujet de le craindre. L'Ecriture demande *qui eſt-ce qui a jamais réſiſté à Dieu & qui a eu la paix? quis reſiſtit ei & pacem habuit?* c'eſt un oracle, il faut qu'il s'accompliſſe; leur malheur vient encore d'ailleurs que du trouble de leur conſcience.

L'ambition aura fait déſirer plus qu'on ne devoit: elle fait entreprendre beaucoup plus qu'on ne peut: les forces ne ſuffiſent point à la grandeur de l'ouvrage qu'on s'eſt tracé; on s'accable, & ſouvent on demeure au milieu de la carriere. Quel horrible chagrin

pour un homme qui croyoit pouvoir arriver à tout, ou bien pour ſuffire à l'embarras, & aux ſoins accablans de l'occupation qu'on s'eſt donné, on quitte Dieu, & les devoirs qui attachoient à Dieu ; privé du ſecours de la priere, & des exercices de piété, ſous un habit religieux, bientôt on n'apperçoit plus qu'une perſonne toute ſéculiere, & encore une fois avec tout cela peut-il y avoir de ſolide bonheur ?

Je ne parle point du trouble que cauſe la néceſſité d'agir pour arriver à ſes fins ; combien d'intrigues, d'allées & de venues ; combien de lettres pleines de ſuppoſitions & de menſonges ; combien de baſſeſſes & d'indignes ſollicitations pour avoir à ſon tour le plaiſir de dominer ; combien de ſupercheries, & de calomnies quelquefois pour éviter ces concurrens : quelle rage quand on ſe voit ou mépriſé ou avili d'une maniere où la paſſion fait trouver de l'injuſtice ? le vrai obéiſſant eſt exempt de tout cela, la juſtice & la droiture demandent que les Supérieurs penſent d'autant plus à lui que l'on voit davantage qu'il s'oublie.

Quand les hommes n'y penſeroient pas eux-mêmes, Dieu leur en feroit naître la penſée ; il va le déterrer du réduit où ſon humilité, ſa dépendance le tiennent confiné ? s'il a de la peine, s'il ſe trouve quelquefois au-deſſous de ſon travail ; je ſuis ou

Dieu veut, peut-il dire & je ſouffre ce qu'il veut & parce qu'il le veut : je ſais qui j'ai fait dépoſitaire de mes bonnes œuvres & de ma patience ; *ſcio cui credidi :* c'eſt pour vous, mon Dieu, que je marche dans ces voies dures & épineuſes ; pour vous que je me gêne, que je me mortifie, que je ſouffre qu'on m'accable, qu'on m'anéantiſſe ; *propter te mortificamur totâ die, propter verba labiorum tuorum ego cuſtodivi vias duras :* ainſi toujours il eſt content, tandis que l'homme indépendant ſe conſume & ſe déchire de cent réflexions chagrinantes ; l'agitation de ſon ame ſe lit dans ſes yeux & ſur ſon viſage, il a plus qu'il ne doit, mais il déſire encore ce qu'il n'a pas ; le juſte qui le voit ne ſauroit en avoir pitié : le voilà cet homme qui cherche dans lui-même à ſe rendre heureux, il crut pouvoir être l'artiſan de ſa fortune ; *maledictus qui confidit in homine, qui ponit carnem brachium ſuum : malheureux celui qui ſe confie dans l'homme, qui s'appuye ſur un bras de chair.* Le roſeau ſur lequel il s'appuya s'eſt caſſé, & par ſes éclats il lui a fait des bleſſures mortelles ; n'a-t'il pas bien ſujet de s'applaudir, ſur-tout quant à l'aveuglement où le conduiſent ſes lumieres défectueuſes, au trouble que produiſent ſes paſſions & les déréglemens de ſon amour propre ? nous ajouterons les coups formidables de juſtice qu'attire comme infailliblement ſur lui la toute-puiſ-

ſance de Dieu irrité par la confiance qu'il a en ſes propres forces.

En quelque lieu que nous ſoyons, & quel qu'emploi que nous faſſions, par-tout il y a des graces & des dangers ; mais que de différence encore à cet égard entre celui qui compte ſur Dieu, & celui qui compte ſur lui-même : en ſe plaçant ou l'on veut, & non point ou Dieu veut, on ſe prive des graces & des avantages de l'état où Dieu deſtinoit, & l'on ſe trouve expoſé ſans graces à tous les dangers du lieu, & de l'emploi où Dieu ne deſtinoit pas : delà combien de chûtes ne doit-on pas craindre, & quel ſuccès dans ſes miniſteres, quelle bénédiction peut-on eſpérer ? Pour les chûtes il faut s'y attendre, & je puis vous dire auſſi que ceux qui les font d'ordinaire, & qui en font d'aſſés conſidérables pour ſe dégoûter eux-mêmes de leur état, ſont ceux qu'on a vu ſe tirer toujours de la dépendance : un homme placé de ſa propre main que peut-il dire à Dieu en effet, & s'il le réclame au jour de la néceſſité, quelle réponſe a-t'il ſujet d'en attendre, *que ceux qui vous ont mis en œuvre, vous donnent la force de vous ſoutenir ; ſurgant & opitulentur vobis, & in neceſſitate vos protegant.* Acquérir de la vertu, c'eſt de quoi vous ne vous mîtes pas beaucoup en peine : vous comptâtes ſur votre probité, ſur votre âge, ſur votre diſcrétion, ſur votre ſageſſe,

ſur

ſur les maximes de je ne ſais quelle philoſophie toute payenne, vous crûtes que vous pouviez aller juſqu'à un certain point, & que vous vous arrêteriez où vous voudriez. Non, pour les bénédictions de Dieu il ne faut pas davantage ſe les promettre, au moins ces bénédictions qui ſont le véritable ſuccès de la converſion des ames, je ne me ſers pour cela que de gens liés & unis à moi, c'eſt l'ouvrage de ma puiſſance.

Il eſt vrai que ce n'eſt pas de quoi vous êtes fort jaloux; mais les bénédictions même temporelles, comment oſez-vous les attendre? vous avez commencé à me faire la guerre, je la ſoutiendrai contre vous, vous avez formé des projets où je ne fus point appellé; *feciſti conſilium & non ex me*: je romprai toutes vos meſures, celles que vous croyez priſes avec plus de ſageſſe; *non ſtabit & non erit iſtud.* L'on voit la décadence & l'on n'apperçoit pas toujours la cauſe; *lapis ſine manibus:* on dit quelquefois comment eſt-ce qu'un tel qui avoit tant d'eſprit, qui brilloit par ſes talens, de qui on avoit tant attendu, n'eſt cependant parvenu à rien? ce n'eſt pas là le plus grand malheur, c'en ſeroit un bien plus terrible de réuſſir avec de pareilles diſpoſitions. Un ſuccès ſuivi & complet, ne feroit que l'obſtiner dans ſa mauvaiſe conduite, lui faire former de nouveaux deſſeins, le faire ſe moquer de ce qu'on dit de la providence,

lui même dans le cœur & dans la bouche le blasphême des impies : chacun eſt ſon Dieu, & la providence à lui-même ; *eſt ſibi quiſque Deus, ſuper ſuî cardines ambulat nec ultra curat* : jusqu'à ce qu'à la fin, par un événement imprévu, ſa folie l'ayant mené aſſez loin, il perde d'un ſeul coup le crime & ſes révoltes. Je parle ici d'une mort précipitée, à l'âge & au temps où les paſſions ſe trouvent encore dans leur plus grande agitation. Et n'eſt-ce pas ce que méritent ces indépendans ? plût à Dieu que nous ne tombions jamais dans de pareils malheurs, & qu'au contraire notre ſoumiſſion à la providence nous mérite la gloire éternelle !

SUR L'EMPLOI DE CHACUN.

OUTRE les exercices communs à tout le monde, comme la priere, les lectures ſaintes, le chœur, chacun en religion ſe trouve chargé d'ordinaire d'un emploi particulier qui lui eſt confié par les ſupérieurs. Tous les hommes ſont condamnés au travail, c'eſt ici proprement le nôtre : on ſeroit à plaindre, ſi, avec une imagination ſi volage, on étoit expoſé à l'oiſiveté, & ſi, avec un penchant violent vers tout ce qui flatte la nature, nous ne pouvions faire que ce que nous jugerions à propos.

Touchant nos emplois, nous considérerons trois choſes; 1°. la diſpoſition où il faut ſe mettre à l'égard des divers emplois; 2°. la manière dont il faut exercer ceux auxquels nos ſupérieurs nous attachent; 3°. le fruit & la récompenſe qu'il faut attendre du travail de nos emplois.

Premier point.

La diſpoſition où on doit ſe mettre à l'égard des divers emplois.

A Moins de quelque cauſe extraordinaire, il faut être dans une parfaite indifférence ſur tout ce que l'obéiſſance pourra ordonner de nous, c'eſt-à-dire, ne rien demander s'il ſe peut, & ne rien refuſer. Nous ne ſavons pas aſſez ce qui nous convient ſelon Dieu pour vouloir oſer jamais nous déterminer nous-mêmes; nous trouverions le trouble ſouvent où nous aurions cherché la paix, & des tentations dangereuſes à notre ſalut, où nous aurions eſpéré faire beaucoup de bien.

C'eſt particuliérement à l'égard des emplois, qu'il faut pratiquer l'obéiſſance envers les ſupérieurs, parce qu'il eſt plus important, là qu'ailleurs, d'être conduit par la providence. Les occaſions du bien & du mal ſe trouvent cent fois le jour dans les occupations d'un emploi durable. Se donner un emploi, c'eſt, du petit au grand, ſe choiſir un

état de vie indépendamment de Dieu ; que ne riſque-t'on pas ?

Selon l'homme, il eſt certain que nous connoiſſons fort mal ce à quoi nous ſommes propres. On ſe flatte ſur ſes talens, on s'aveugle ſur ſes défauts. Nous diſons tous les jours comment tel & tel peuvent-ils ſe croire capables d'un tel emploi, de ceci, de cela ? d'autres en diſent peut-être autant de nous.

Ne croyons pas même trop nos amis ſur nos forces & ſur nos bonnes qualités, à moins que nous ne ſoyons bien aſſurés de leur ſincérité & de leurs lumieres.

Cette diſpoſition d'indifférence ne doit pas empêcher qu'on ne ſe rende, s'il eſt poſſible, capable de tout : nous manquerions à Dieu tout à la fois & à la religion, qui peuvent avoir des vues ſur nous, auxquelles rien ne peut mettre d'obſtacle que notre incapacité ; il faut tâcher de ſe rendre auſſi ſage, auſſi prudent, auſſi habile, auſſi laborieux, que ſi l'on avoit l'ambition d'arriver aux plus importans emplois de ſon état, & avec cela ſe conſerver dans une auſſi grande tranquillité que ſi rien ne nous pouvoit regarder, & que nous ne fuſſions propres à rien.

En effet, il importe bien peu à quoi que ce ſoit qu'on nous applique, pourvu que Dieu ſoit content. Que ſommes-nous venus chercher ici autre choſe ? eſt-il preſqu'aucun emploi parmi nous, qui ne puiſſe preſque ſe

mparer à un autre ? ſervir la communauté
ceci ou en cela, n'eſt-ce pas la même
ſe ? que les ſéculiers auroient pitié de
s, s'ils ſavoient qu'après avoir quitté une
ille où nous pouvions eſpérer de com-
nder, nous nous diſputaſſions à qui ſera
premiere ſervante d'une maiſon ! nous
s oublions étrangement, quand nous don-
ns dans de pareils travers.

Voilà donc les diſpoſitions ordinaires où
us devons être à l'égard des emplois. En
ici d'extraordinaires.

1°. Par principe de vertu, on doit s'offrir
emplois les plus laborieux & les plus
ilians : perſonne n'en veut, & c'eſt une
ſon digne d'un cœur vertueux pour les
irer : que les ſupérieurs ſachent qu'on ſera
ajours comme leur derniere reſſource : ſaint
nçois diſoit qu'il vouloit être comme la
te de charge du monaſtere : rien n'eſt plus
uable dans une communauté, & on a de
us l'avantage de n'avoir ni concurrent, ni
loux.

2°. Par crainte d'offenſer Dieu & de ſe
rdre, on peut déſirer les emplois qui don-
nt moins de dehors, peu de commerce
ec les perſonnes du ſiécle, peu ou point
occaſion de ſe diſſiper : être renfermé dans
a office, occupé à un travail auquel on peut
indre le recueillement & la priere, c'eſt la
ie qu'a menée Jeſus-Chriſt trente ans durant ;

rien que l'ordre de ſon Pere ne put l'arracher à ſa chere ſolitude : ſi les ſupérieurs nous forcent de même, allons; on eſt plus qu'à demi en ſûreté dans le danger, quand on le craint.

Entre les talens néceſſaires à de certains emplois & à de certaines places, un des premiers & des plus importans eſt de vouloir ne point y être; c'eſt ſigne qu'on en connoît les devoirs & qu'on les voudroit bien remplir.

3°. Par raiſon de ſanté on peut demander d'être ſoulagé, & quelquefois d'être déchargé tout-à-fait : nos régles nous le permettent & nous l'ordonnent peut être, parce qu'elles ſont pleines de bonté & de ſageſſe; mais n'oublions jamais à quelle condition elles nous traitent avec tant d'indulgence.

La premiere c'eſt que ce ſera devant Dieu que nous délibérerons de nos véritables beſoins; car il eſt étonnant en combien de manieres on ſe trompe à cet égard : on n'a jamais aſſez de ſanté pour de certaines places pendant qu'on en auroit de reſte; on les eſſayeroit du moins pour d'autres qui ſeroient plus ſelon le goût naturel : il y a de vraies infirmités, & ce nous eſt aſſez pour ne juger jamais perſonne; mais il y en a beaucoup de feintes, & ſouvent on ne veut pas connoître ce qu'on peut avec le ſecours de Dieu, pour ne pas faire ce qu'on doit.

La ſeconde, c'eſt, dans le cas d'un vrai be-
, de le repréſenter toujours aux Supé-
rs avec beaucoup de reſpect & ſans de
grandes importunités; c'eſt vouloir l'em-
er ſur Dieu : s'il arrive quelque ſuite
uſe de notre obéiſſance, Dieu ſaura
ier le tout à notre ſanctification, à notre
, à notre repos, & peut-être à notre
; malheur à qui s'épuiſe, à qui uſe
nté pour contenter ſes paſſions; mais
peut-il nous arriver de mieux que de
conſumer au ſervice de Dieu : s'il veut
a victime ſoit conſumée par un feu lent
eſt il pas le maître, & ne ſera-ce pas
gloire que nous ſerons immolés.

Second point.

la maniere dont il faut exercer les emplois.

Avec application. De quelque petite importance que paroiſſent nos em-
, c'eſt toujours la volonté de Dieu que
les rempliſſions bien : les moindres ba-
les deviennent auſſi élevées que le ciel
e quand on les regarde ſous ce point
ue. Conduire une communauté avec ſa-
, ou entretenir la propreté dans une
on ave ſimplicité, c'eſt une même choſe,
cette différence que l'un ſe fait pour
, bien plus aiſément & bien plus ſûrement
l'autre : les hommes n'en ſavent aucun

rement ; & par conſéquent qu
ble que ſoit l'emploi, il ſe fait
& ſans eſpérance de récompenſe
bien de religieux, après avoir bi
ſe trouvent les mains vuides à la
ne ſaurions nous acquitter mal
emploi que ce puiſſe être, &
ſans que les membres de la
n'en ſouffrent : il n'y a point
parties dans le corps qui ceſſe
fonctions, que le corps ne perde
de ſon embonpoint, de ſa beaut
quitte mal de ſon emploi tient l
autre qui pourroit & qui voudr
acquitter.

Les emplois qui regardent la
ames ſont ſans doute les plus
une ſupérieure, une maîtreſſe

le grand ; ſi on ne les éclaire pas d'abord ſur tous leurs devoirs, & que dans la ſuite elles viennent à dire, je ne m'y entendois pas, on ne m'avoit pas formée à tout cela, c'eſt ainſi qu'on rend des ſujets inutiles & malheureux.

2°. *Avec modération*, avec régle, & ſans aucune marque d'attache ; que jamais l'intérieur n'en ſouffre : l'emploi doit être un moyen de ſanctification, & n'y pas être un obſtacle ; ſi c'étoit un obſtacle invincible, il faudroit le quitter ſans délibérer. On peut appliquer ici cette parole du Sauveur : *que ſert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd ſon ame?* que ſert d'être un bon économe, un bon infirmier, ſi l'on n'eſt pas bon religieux? que ſert d'avoir fait de grands biens à une maiſon ſi on la mal édifiée par une conduite irréguliere & qu'on ait introduit le relâchement? que ſert de l'avoir enrichie ſi l'on s'eſt embarraſſé la conſcience peut être en vue du bien public? quand on ſait bien ménager ſon temps on en trouve ordinairement pour tout ; mais on en perd beaucoup en de frivoles diſcours, à des connoiſſances, à des liaiſons inutiles & que l'on veut cultiver : il y a des gens qui ſe nourriſſent d'embarras & d'intrigues : c'eſt leur élément ; jamais ils ne ſeront intérieurs & gens de bien.

Si les affaires aujourd'hui empêchoient qu'on ne prît de la nourriture, du repos,

on ſauroit bien ſe dédommager un autre jour; uſons-en de même, prions demain pour aujourd'hui & pour demain; ſi l'emploi nous oblige de retrancher du temps ſur quelque choſe, que ce ſoit ſur tout ce qu'on voudra, mais jamais ſur les exercices de piété; c'eſt là qu'on prend de la force pour les emplois, qu'on attire les bénédictions de Dieu ſur ſes entrepriſes, qu'on acquiert cette égalité d'humeur dans les contradictions & dans les traverſes; qu'on fait enfin la propre choſe qu'on eſt venu chercher en religion, quitter tout dès que Dieu nous appelle ailleurs, c'eſt montrer qu'on n'a point trop d'attache à ſon emploi, que le cœur n'y tient point, & qu'on ne le fait que pour Dieu.

3°. *Avec ſubordination.* Ceci regarde les emplois qu'une ſeule perſonne ne ſauroit faire toute ſeule, mais qui en demande pluſieurs.

On doit travailler d'intelligence & de concert; & comme l'on ne doit avoir qu'un même but, il faut auſſi y tendre par un même chemin: conformité de ſentiment, de conduite & de langage s'il eſt poſſible: le ſuccès & la bénédiction des emplois en dépendent; ſi l'un veut d'une façon & l'autre d'une autre, ce ſera la Tour de Babel, où après la confuſion des langues, on ne s'entendoit plus, on reculoit au lieu d'avancer: les domeſtiques, les gens du dehors, les enfans qu'on éleve s'en appercevront & s'en prévaudront;

ils eſpéreront obtenir d'un côté ce qu'on leur refuſera de l'autre : on ſe rendra réciproquement mépriſables, on commettra ſon autorité à tout moment, & peut-être on la perdra.

Dans cette diverſité ſi naturelle d'inclinations & d'opinions, & quelquefois avec un peu d'antipathie, ſi l'on trouve qu'il ſoit difficile de ſe contenir toujours, c'eſt là qu'on doit appliquer tout ce qu'on a de force & de vertu, ſouffrir, patienter, diſſimuler pour l'amour de Jeſus-Chriſt, il vaut mieux en mille rencontres que l'emploi ne ſe faſſe pas tout-à-fait ſi bien, & que la charité n'en ſoit pas altérée; mais dès que chacun voudra donner du ſien, bientôt on ſe reconnoîtra & on en viendra où il faut.

Les perſonnes chargées des emplois en chef, comme étant ordinairement les plus anciennes, doivent être les premieres à donner exemple de modération, de déſintéreſſement & de vertu. On ſe vante de ſon âge, de ſa raiſon, de ſon expérience, ce ne ſont qu'autant de motifs d'être plus ſages, & ſavoir mieux & plus vîte prendre ſon parti.

Point donc de jalouſie; & ſi les ſubalternes ſemblent réuſſir mieux que nous à s'attirer plus de confiance, qu'importe par qui le bien ſoit fait, pourvu qu'il ſe faſſe; puiſſe tout le monde prophétiſer & être rempli de l'eſprit du Seigneur! nous avons peut-être plus de

récompenſe du bien que nous voyons faire aux autres & dont nous nous réjouiſſons, que de celui que nous faiſons : il ne s'y mêle nulle complaiſance, nulle vanité.

Point d'oreilles pour les rapports contre les perſonnes qui nous ſecondent. Ils ſont preſque toujours paſſionnés & mêlés de fauſſetés de la part de ceux qui ſe plaignent, & qui croyent nous faire la cour aux dépens d'autrui.

Point de hauteurs, ni de vivacités. L'emploi nous donne quelque rang, mais il ne nous donne pas la ſouveraine autorité : ſenſibles comme nous le ſommes dans l'état de ſubordination, il eſt étonnant que nous ne ſachions pas mieux ménager ceux qui vivent dans notre dépendance.

Point de ménagement pour ſoi-même, toujours diſpoſé à prendre le plus difficile, à moins qu'un autre ne s'y prête de bonne grace ; on a honte de ne pas nous ſuivre, quand nous avons le courage de précéder.

Pour les officieres inférieures, plus on ſe relâche, moins doivent-elles en abuſer, elles ne répondent du ſuccès qu'en ſecond ; elles ne doivent donc jamais travailler en premier, ne rien entreprendre ſans l'avis de l'officiere ſupérieure, renvoyer à la ſource tout ce qui eſt de plus important. Excuſer toutes les fautes qui viennent des autres, ne point s'attribuer l'événement, s'il eſt heureux, en par-

tager le déſagrément, s'il ne l'eſt pas; voilà ce qu'inſpirent la généroſité chrétienne & l'eſprit de la véritable charité. Encore une fois, s'il en coûte, il en coûteroit encore beaucoup plus à vivre dans la diviſion; & la conſcience & le bien public, tout en ſouffriroit.

Quoiqu'il ſoit très-rare que l'intelligence puiſſe être trop grande entre les perſonnes chargées d'un même emploi, il reſte pourtant encore un avis à donner, c'eſt que cette intelligence pourroit devenir une occaſion de liaiſon particuliere. On s'entretiendroit enſemble tout le jour de bagatelles, le prochain ne ſeroit pas épargné, on auroit peine enſuite à ſe voir ſéparées, on prendroit de l'averſion pour de nouvelles compagnes, on déſireroit celles qui conviendroient à ſes prétentions, à ſes défauts, ſans conſidérer ſi elles ſont propres ou non à la place à laquelle on les deſtine, & on cauſeroit par-là d'aſſez grands maux. C'eſt en faveur de l'emploi que doit régner l'intelligence; du reſte chacun a ſes régles à garder, & ſa conſcience, & l'œil de Dieu à contenter.

Troiſiéme point.

Le fruit & la récompenſe qu'il faut attendre de ſes emplois.

DE la part des hommes, il n'en faut attendre aucune récompenſe, nous ſerions trompés, & ce ſeroit une ſource de chagrin.

1° Les hommes ne savent pas souvent ce que nos amis nous estiment : on sent la peine qu'on leur fait & on ne pense guere à celle des autres. on a compté pour rien ; ils nous croyent bien récompensés d'avoir eu emploi sur leur commandement. & qu'ils croyent peut-être avoir fait. Les hommes s'offensent rarement de ce que nous croyons qu'ils devroient admirer ou récompenser.

Entre tous les avis du bienheureux Raymond, Général de l'Ordre de saint Dominique, celui-ci étoit le troisieme ; *fac officium tuum bene, & dimitte : fais ton emploi bien, & laisse-le.* Il ne voulait pas dire, négliger vos affaires : mais faites-les bien, sans trop affecter de les bien faire. car il me semble que vous les faites trop bien, & que vous vous appliquez. vous ne donnerez, ni partage, ni trouble, & c'est une source de paix.

Les hommes ne nous doivent rien, parce que ce n'est pas pour eux que nous avons dû travailler : si ce sont des personnes du dehors, c'est heureux d'attendre quelque chose de leur reconnoissance, c'est beaucoup que nous ayons connu de près ils n'en ayent pas moins d'estime pour la religion & pour nous : si ce sont des personnes du dedans, elles vous ont servi comme vous les avez servies : ridicule reproche que de dire, j'ai obligé des personnes ingrates ; vous leur de-

viez, étant en place, de la douceur, de bons offices, des marques de tendreſſe comme ils vous devoient du reſpect, de la ſoumiſſion.

De la part de Dieu, ce n'eſt gueres que dans l'autre vie que nous devons attendre notre récompenſe : ne ſuffit-elle pas ? ou devons nous craindre d'en trop faire & que nos travaux ne viennent à l'emporter ſur nos eſpérances ; malheur à nous, ſi quelques bénédictions paſſageres devoient nous être données en déduction de nos avances ! que nous ſerions de mauvais marchands de conſentir à de pareils échanges, ce ſeroit prendre le faux diamant pour la perle précieuſe de l'Evangile.

Dans cette vie, ſi Dieu nous donne quelque ſuccès, gardons-nous bien de l'attribuer à notre induſtrie ; ſans lui nous ne pouvons rien de bien : qu'avons-nous que nous n'ayons reçu, pourquoi donc nous en glorifier comme ſi c'étoit notre ouvrage ?

Mais ſelon l'homme quels frivoles ſuccès ſont la plûpart des nôtres, & certainement il ne faut pas une grande habileté pour ſe bien acquitter de la plûpart des emplois qu'on nous confie ; ſi Dieu ne nous donne pas de ſuccès, gardons-nous bien de rien négliger ; c'eſt une tentation trop ordinaire & une preuve que nous n'agiſſons pas pour lui ; nous n'aurons vraiſemblablement que le mérite des emplois où nous n'aurons pas ſi bien réuſſi.

Ne nous comparons jamais à d'autres qui réuſſiſſent mieux que nous pour exciter notre ſort, & à d'autres qui réuſſiſſent plus mal pour nous en faire accroire. Comparons-nous aux premiers pour nous humilier, & aux ſeconds pour ne pas perdre courage. Mais ſuccès ou non, comme nous avons dû entrer dans nos emplois avec indifférence, il ne faut pas qu'une naiſſance de petits intérêts nous y tienne attachés & nous empêche de les quitter.

Addition pour les perſonnes chargées de fin d'inſtruire les enfans.

Peut-être y ſommes-nous obligés par vœu; mais par vœu ou d'une autre manière, c'eſt toujours un des devoirs de notre profeſſion quand il plait à l'obéiſſance de nous y appliquer, & les devoirs de la profeſſion doivent toujours être regardés comme les premiers & les plus eſſentiels.

2°. Je dois être dans la diſpoſition de faire à Dieu un ſacrifice général de toutes mes répugnances & de toutes mes averſions: il faut commencer par celles qui me doivent coûter davantage à lui ſacrifier; celles dont la victoire me mettra dans une plus grande paix; celles que je ne pourrois entretenir ſans m'expoſer à faire béaucoup de fautes: telle eſt l'averſion qu'on a naturellement de de- enfant avec les enfans.

3°.

*. Ce n'eſt pas ſi peu de choſe qu'on
rroit ſe l'imaginer, que de prendre ſoin
ſpirer la piété aux jeunes perſonnes. Saint
me étant déjà fort âgé, écrivoit à une
e de la première qualité de faire appro-
ſa petite fille, qui n'avoit que ſept à huit
de Bethléem où il vivoit dans une ſoli-
, qu'il prendroit ſoin lui-même de lui ap-
ire à prononcer le ſaint nom de Dieu &
les ſaintes Ecritures. Saint Grégoire étant
, enſeignoit en perſonne aux petits enfans
Egliſe à chanter. On ſait le cas que les
s de tous les ſiécles, ſur-tout des der-
temps, ont fait de cet emploi.

Les peines qu'il y a auprès des enfans,
ſont propres à mortifier nos vivacités,
impatiences, nos inégalités d'humeur;
ce point ce qui fait qu'on les fuit?

Chacun de ces chers enfans a un ange
, un prince de la cour de Dieu, qui
ſoin de lui, & qui ne le mépriſe pas.
les anges gardiens ne ſuffiſent pas aux
, parce qu'ils ne les voyent pas, &
ne ſont pas aſſez recueillis pour les en-
: nous pouvons nous faire voir &
faire entendre, pour les retenir dans
devoir.

Quel bien ne peut-on pas faire auprès
petites créatures? elles n'oublient ja-
ce qu'elles ont appris dans leur jeuneſſe,
maniere de prier, de bien faire leurs

exemple. Quelle déſolation, ſi I
montroit au jugement, que c'eſt
avons empêché le ſalut d'une ame

7°. C'eſt peut-être à une pare
ſion que nous ſommes redevables
mes de notre vocation à la vie
Servons les enfans confiés à nos ſoi
les autres nous ont ſervi; Dieu atte
notre reconnoiſſance.

8°. Les hommes apoſtoliques
cher les barbares au fond de la C
Canada pour leur faire connoître D
de petits proſélytes de la foi que l
adreſſe, & nous refuſons le travail
imparfaits, diſgraciés du corps où
ah, qu'ils ont l'ame belle en réc
elle eſt toute teinte du ſang de Jeſ
Percez le voile qui vous la cache

faſſe tout ce qu'il peut pour les damner.

9°. Nous avons peut-être contribué à la damnation de pluſieurs, ſur-tout avant notre entrée en religion; rendons à Dieu ame pour ame, ſi nous ne pouvons pas lui rendre les mêmes que nous avons eu le malheur de lui enlever & de perdre; donnons-lui-en d'autres par compenſation.

10°. Nous ſervons d'ailleurs Dieu ſi mal, dédommageons-le de ce que nous ne faiſons pas du tout, ou de ce que nous ne faiſons qu'imparfaitement, en élevant ces ames innocentes dans ſa crainte & dans ſon amour. Diſons-lui : mon Dieu, ſi je ne fais pas pour vous ce que vous méritez, voilà de tendres enfans dont la pureté & la candeur offrent à vos yeux un objet agréable; je les éleve à vous bénir & à vous ſervir : daignez, Seigneur, agréer mon offrande.

11°. Les prieres que feront dans la ſuite pour nous, celles qui ſe trouveront obligées de nos ſervices, ſeront ſans doute d'un grand mérite pour nous obtenir toutes ſortes de bénédictions. Un pauvre prie pour celui qui lui fait l'aumône, & il eſt exaucé; celle qui prie pour ſa maîtreſſe dans la foi & dans la vertu, le doit-elle être moins?

12°. S'il faut quelquefois un peu de diſtraction, un peu moins de contention aux exercices intérieurs, peut-on ſe diſtraire plus utilement qu'à aider & à avancer dans

le bien les enfans de Jeſus-Chriſt ?

13°. On dit qu'il eſt impoſſible, dans cet emploi, de ne pas faire beaucoup de fautes. Un ſaint perſonnage répond que, quand Dieu nous a donné des régles, il n'a pas cru qu'il fût impoſſible de les garder. Celui qui a fait la régle, donnera les ſecours néceſſaires, pourvu qu'on travaille de ſon côté. J'ajoute que les fautes qu'on peut faire ordinairement, ne ſont point comparables au bien qu'on peut faire, & au mérite qu'on acquiert dans cet emploi.

Pour la maniere de bien faire, nous avons dit que nous tenions, à l'égard de ces enfans, la place des anges gardiens : imitons la maniere dont ces eſprits bienheureux nous ſervent.

1°. Ce n'eſt que par l'ordre de Dieu, que ces eſprits céleſtes viennent autour de nous; ils ne demandent pas à être envoyés ſur la terre, mais ils ſont prêts à aller où il plaira à Dieu.

2°. L'application qu'ils ont auprès de nous, ne leur fait pas perdre Dieu de vue un inſtant. Nous devons, par de fréquens retours vers lui, ne nous ſéparer jamais de ſa ſainte préſence.

3°. L'ange d'un malade tout corrompu lui donne également ſes ſoins, que celui d'une charmante perſonne. Soyons contens de ce que Dieu nous met entre les mains; tous

nt également à Dieu ; il les pouvoit faire
us parfaits, il ne l'a pas voulu : oſerons-
us lui reprocher ſon ouvrage ? les anges
oyiennent nos fautes, ils nous en aver-
ſent charitablement ſans bruit, ils ne ſe
putent pas, ils ne nous maltraitent pas.
l ange, d'un ſeul ſigne de ſa volonté, nous
droit ſans reſſource : bel exemple de mo-
ation !

°. L'ange du ſimple artiſan, du dernier
ageois eſt auſſi çontent que celui du mo-
que.

°. Nos anges ne nous abandonnent qu'à
nort, lorſqu'il n'y a plus rien à eſpérer
r notre converſion : quelle a été la pa-
ce du nôtre dans le temps de nos lan-
urs, de nos péchés, de notre oubli de
u ? Prenons patience comme lui, tout
ndra peut-être.

°. Nos anges ne ceſſent de prier pour
s ; prions pour ceux dont nous ſommes
anges ; recommandons à Dieu le ſuccès
nos travaux, de nos inſtructions & de
corrections.

°. Les anges s'entendent les uns les autres
r notre bien ; entendons-nous, & agiſſons
:oncert avec les perſonnes qui partagent
ıne nous auprès des enfans le même em-
, & prions les bons anges de ceux pour
nous travaillons, qu'ils diſent tout bas à
rit & au cœur, ce que nous ne ſaurions

point de baſſes familiarités, nulle
nulle careſſe trop tendre, &c.

MÉDITATION SUR L'

QU'ON DOIT FAIRE DE SON CR

TOUS les Religieux en ont un,
tient qu'à eux d'en avoir un; i
qu'au haut & au bas de notre Cru
puiſſions mettre quelques-unes de
criptions, ou toutes les trois à la

Stimulus charitatis : motif preſſan
rité. *Ecce quomodo amabat :* voilà
nous a aimé.

Portentum juſtitiæ : prodige de juſ
prio filio non pepercit : Dieu n'a po
gné ſon propre fils.

Premier point.

Imer Jeſus-Chriſt, l'amour ne ſe paye que par l'amour ; or voilà juſqu'où il nous a aimé : s'être incarné pour nous, être pauvre, avoir vécu dans le travail trente-trois ans durant, il trouva que c'étoit peu ; il reſtoit quelque choſe de poſſible, & l'amour ne dit jamais, c'eſt aſſez, c'eſt trop, tandis qu'il a fait moins qu'il ne pouvoit : Jeſus-Chriſt eſt donc monté ſur la croix, il y a verſé tout ſon ſang, couvert d'opprobres, épuiſé de forces, conſumé de douleurs, il y eſt mort ; *ecce quomodo amabat.* N'allons pas nous imaginer, ou qu'il ſoit là malgré lui, ou qu'il y ſoit ſans en ſentir la peine, ou qu'il faſſe des miracles pour ſe l'épargner, rien n'eſt plus volontaire ni plus réel que ſes ſouffrances : plus réel, il ſe plaint, & il n'eſt capable ni de feindre ni d'exagérer ; plus volontaire, on n'a pu mettre la main ſur lui qu'il ne l'ait permis : douze légions d'anges viendroient encore à ſon ſecours s'il le demandoit ; qu'eſt-ce donc qui l'a attaché ſur ce bois infame ? & qu'eſt-ce qui l'y retient ? ſon ſeul amour, ſon ineffable amour ; *ecce quomodo amabat :* mais quel amour réciproque n'a-t'il pas droit d'attendre de nous ?

Mourir pour lui, s'il l'exigeoit, nous ne pourrions nous en diſpenſer, les martyrs l'ont fait, & dans les mêmes circonſtances

nous n'y pourrions manquer ſans nous perdre; mais d'ici-là au moins vivre pour lui, & ne vivre plus que pour lui, c'eſt juſtice. La charité de Jeſus-Chriſt, dit ſaint Paul, nous preſſe, nous pouſſe, nous excite, il n'y a plus à délibérer; *charitas Chriſti urget nos, ut qui vivunt jam non ſibi vivant, ſed ei qui pro ipſis mortuus eſt.* Saint Auguſtin ajoute, *cui juſtiùs me debeo, quàm ei qui, ſi non moreretur, ego non viverem :* nous ſommes à Jeſus-Chriſt doublement & triplement, il nous a créé, il nous conſerve; mais il nous a racheté & racheté par ſa mort : quel nouveau titre, & qu'attendions-nous de plus? ſuivons-le d'auſſi près que nous pourrons, par bien des endroits il aura toujours l'avantage, nous aurons toujours fait moins que lui, nous n'aurons rien fait qu'après lui, & nous travaillerons moins pour lui que pour nous-mêmes; mais ſuivons-le de bon cœur, ſuivons-le malgré nos répugnances, ſuivons-le, nous fût-il libre de ne le pas ſuivre, n'attendons point de précepte, & que rien ne puiſſe jamais nous détacher de la croix; c'eſt une choſe affreuſe & vraiment inconcevable que notre inſenſibilité pour Jeſus-Chriſt après le myſtere de ſa mort : je ne dis pas que nous verſions des larmes, qu'on voye la démonſtration d'un cœur touché & attendri, cela n'eſt pas peut-être en notre pouvoir; mais quand on nous demande quelque ſa-

crifice, qu'on nous dit au nom de Jeſus-Chriſt, obéiſſez pour l'amour de Jeſus-Chriſt, ſouffrez, pardonnez, ne murmurez pas, que nous ne ſoyons pas plus diſpoſés à tout accorder, c'eſt ce qui eſt épouvantable : ce n'eſt pas ainſi certes que Jeſus-Chriſt en uſa, il ne ſe défendit pas de même quand ſon pere lui dit mourez pour les hommes.

Quelque choſe de plus horrible encore, c'eſt que nous prétendions quelquefois juſtifier cette inſenſibilité même, en diminuant dans notre eſprit la grandeur du bienfait : on dit, ou du moins on oſe le penſer, Jeſus-Chriſt n'a ſouffert que vingt-quatre heures, j'en ferois bien autant ; mais qu'a été ſa vie toute entiere ? qu'une eſpéce de mort continuelle dont la concluſion fut cette mort affreuſe que nous méditons.

Jeſus-Chriſt en a-t'il donc trop peu fait pour l'aimer ? hélas à proportion qu'il auroit ſouffert davantage, nous euſſions dit, il en a trop fait pour l'imiter : quelquefois on ſe retranche ſur la généralité du bienfait ; ce n'eſt pas pour moi ſeul qu'il eſt mort, c'eſt pour tous, l'obligation n'eſt pas ſi particuliere : falloit-il donc qu'il eut laiſſé périr tous les autres pour ne penſer qu'à moi, quelle cruauté ! ou qu'il fût mort autant de fois qu'il y a eu & qu'il y aura d'hommes au monde : quelle chimere ! mais ſa mort pour les autres ne m'eſt-elle pas utile à moi ? pourquoi me font-

ils du bien, pourquoi ont-ils du zéle, de l'affection, du ſupport, de la compaſſion pour moi, n'eſt-ce pas parce qu'ils veulent dans moi marquer leur reconnoiſſance à Jeſus-Chriſt qui eſt mort pour eux? je ſerois privé de tout cela s'ils lui avoient moins d'obligation que moi; mais il étoit Dieu! cela veut-il dire que rien ne lui coutoit, c'eſt lui donner un démenti: s'il a fait des miracles, ça n'étoit que pour ſouffrir, & jamais pour ne ſouffrir pas: il étoit Dieu, quelle bonté divine que toute ſorte de gloire, d'honneur & de plaiſirs lui étant dûs, il ſe ſoit livré aux plus humiliants opprobres, aux tourmens les plus cruels pour de ſi miſérables créatures: homme & pecheur, je voudrois ne rien ſouffrir. quelle indignité! quel renverſement! mais de quoi ſert que je m'afflige? la mort eſt paſſée, je ne l'empêcherai pas: ce eſt bien peu touché quand on délibere ſi l'on doit s'affliger: ſa mort eſt paſſée, mais c'eſt moi qu'il l'a cauſée; mais ſi je ne m'en afflige pas je la rends inutile, je retombe dans le péché qui la renouvelle en certaine maniére; mais ſi je ne m'afflige de ſes ſouffrances, je n'aurai point de part à ſes conſolations, &c.. Rougiſſons du moins, humilions-nous de notre dureté, prions Dieu qu'il change notre cœur à cet égard: tout eſt promis à la priere, en raiſonnant au lieu d'agir, l'oracle de ſaint Paul ne s'accomplira

pas moins ; *ſi quis non amat Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum, ſit anathema :* ſi quelqu'un n'aime pas Jeſus-Chriſt, qu'il ſoit confondu, qu'il ſoit anéanti, qu'il périſſe ſans reſſource : ne le mérite-t'il pas ?

Second point.

CRaindre Dieu, il eſt terrible de tomber dans les mains de ſa juſtice ; *horrendum eſt incidere in manus Dei viventis :* les peines éternelles de l'enfer, pour un ſeul péché, en ſont une preuve éclatante ; mais la mort d'un Dieu pour racheter le pécheur de l'enfer, a quelque choſe de plus inconcevable encore & de plus terrible ; l'un eſt un effort du bras de Dieu en colere ; *fecit potentiam in brachio ſuo :* l'autre eſt un miracle, un prodige incompréhenſible de juſtice ; *portentum juſtitiæ ; proprio filio non pepercit :* cependant c'eſt toujours juſtice.

Il eſt vrai que tous ceux qui ont contribué à ſa paſſion conviennent de leur propre iniquité : Judas qui le trahit, ſe déſeſpere de ne pouvoir réparer ſon crime : Pierre qui l'a renié, verſe des larmes ameres : ſes diſciples qui ont pris la fuite, reviennent ſur leurs pas : les Prêtres qui le condamnerent conviennent que c'étoit par jalouſie : tout le monde court après lui ! Hérode le traite de fou, mais non point de criminel ;

Pilate lave ſes mains avant que de l'envoyer au ſupplice : les Juifs qui ont demandé ſa mort, deſcendent de deſſus le calvaire en frappant leur poitrine, le voilà donc diſculpé : mais à l'égard de Dieu, l'injuſtice des hommes devient une exacte juſtice ; Dieu avoit été offenſé de toutes ſortes de perſonnes, & en toutes manieres : il falloit que chargé de l'iniquité commune, le fils de Dieu ſouffrît de toute maniere & de toutes ſortes de perſonnes ; qu'il fût traité comme il ne tient point au pécheur que Dieu ne ſoit traité quand il l'offenſe ; *portatum juſtitiæ.* Au moins, dira-t'on, après la mort de Jeſus-Chriſt, Dieu n'eſt-il pas ſatisfait ? & le pécheur a-t'il encore quelque choſe à craindre ? on auroit pu croire que non ; mais Jeſus-Chriſt même nous a bien détrompé. Ne pleurez pas tant ſur moi, a-t'il dit, que vous ne pleuriez beaucoup plus ſur vous-mêmes ; car ſi l'on fait cela au bois vert, que fera-t'on au bois ſec ? *quia ſi hæc in viridi ligno faciunt, in arido quid fiet ?* méditons bien cette parole, & tous les ſens qu'elle renferme : elle veut dire 1°. ſi l'on traite ainſi la caution, comment traitera-t'on le vrai débiteur, s'il abuſe de ſon cautionnement ? 2°. ſi l'on traite ainſi l'enfant bien-aimé, comment traitera-t'on l'eſclave, s'il ſe révolte de nouveau après la mort de l'enfant ? 3°. ſi la juſtice mêlée de miſéricorde eſt ſi ſévere, que ſera la pure juſtice lorſqu'il n'y aura plus de miſéricorde ?

4°. ſi Dieu n'eſt ſatisfait que parce que celui qui le ſatisfait eſt égal à lui, Dieu comme lui, l'homme demeurant homme, quelque choſe qu'il ſouffre pourra-t'il jamais ſatisfaire? auſſi eſt-ce pour cela que les peines de l'enfer doivent être éternelles. Une majeſté infinie demande des réparations infinies, elles ne ſauroient l'être par leur étendue, qu'elles ne le ſoient par leur durée, c'eſt juſtice. On ne regarde pas aſſez ſon Crucifix; tenté de pécher, un ſeul regard avec un peu de foi ſerviroit de frein aux paſſions les plus indomptées; *portentum juſtitiæ : proprio filio non pepercit : horrendum eſt incidere in manus Dei viventis.*

Troiſiéme point.

SAuver nos ames & celles de nos freres, c'eſt la derniere leçon que nous donne notre Crucifix; *empti enim eſtis pretio magno : ô anima tanti vales!* voilà ce que valent les ames. Nous n'en ſavons point le prix, parce que nous ne les voyons pas : venons ici l'apprendre. Ne jugeons point de ce qu'elles ſont, ou par le corps d'infirmité qui leur ſert de demeure, ou par ces miſérables haillons qui couvrent quelquefois le corps; l'ame la plus vile, au jugement des ſens, eſt toute couverte, toute teinte, pour ainſi parler, du ſang d'un Dieu, & la plus noble, ſelon les apparences, n'a rien de plus qui la doive faire eſtimer.

C'eſt donc au pied du Crucifix qu'il faut aller prendre du zéle & pour ſoi-même, & pour les autres hommes, ſans exception; *incentivum zeli.*

Pour ſoi-même. 1°. En fais-je aſſez pour mon ſalut & pour mon ame? Jeſus-Chriſt n'en a-t'il pas plus fait? car il n'eſt mort que pour elle, pour la purifier, pour la perfectionner, pour la ſanctifier; il n'eſt point mort pour nous mériter de grandes qualités naturelles, pour nous aſſurer de l'eſprit, des honneurs, de la réputation, des amis; il eſt mort pour nous détacher de tout cela, & nous en faire connoître le néant & le danger: ſa croix ſera donc déſormais mon école, j'irai là, prendre conſeil dans toutes mes délibérations, je cherchois des amis, des directeurs, des livres, j'écoutois mon amour propre & mes paſſions; combien de fois m'ont-ils trompés? j'écouterai Jeſus crucifié; il me dira ſoyez doux, humble, patient, charitable: laiſſez parler le monde, allez au plus ſûr, au plus parfait, ne deſcendez point de la croix, vivez-y, mourez-y attaché; en ſuivant ſes avis je ne ſerai jamais repris.

Là j'irai m'animer dans mes lâchetés, une infirmité légere m'arrête, une petite contradiction m'abat, un peu d'ennui me dégoûte, m'accable, & me fait regarder derriere moi; ah! je n'ai pas encore réſiſté juſqu'à verſer mon ſang: là j'irai me conſoler

dans mes diſgraces, je n'ai pas perdu mon ame, que puis-je donc avoir perdu? *liberiùs tibi ſerviturus ſum, quia tanto me onere liberaſti :* c'eſt le ſentiment de la généreuſe Mélanie, au rapport de ſaint Jérôme; elle perdit un fils unique lorſqu'elle pleuroit encore la mort d'un mari à qui elle étoit tendrement attachée ; immobile d'abord à la rigueur de ces coups redoublés, puis revenue à elle-même, Seigneur, dit-elle en embraſſant ſon Crucifix, vous venez de rompre toutes mes chaînes, je n'ai plus rien qui m'attache à la terre, je vous ſervirai plus librement, je n'aimerai plus que vous ſeul : ſoyez béni. Là j'irai recevoir la parole de correction dans toutes mes chûtes ; *nunc judicium eſt mundi :* un Dieu mourant ne condamne pas ſeulement le péché, il condamne toute imperfection, toute attache, tout partage. Là dans mes tentations, j'irai prendre la force & la confiance : les cinq plaies de mon Sauveur ſont cinq ſources de graces toujours ouvertes : fuyez, démons, voilà votre vainqueur ; je ſuis pécheur, mais je ne veux plus l'être, voilà mon repondant ; je ſuis imparfait, mais tant de mérites ſont à moi, il me les a tranſportés; je crains la mort, mais j'embraſſe mon juge, il me commande d'eſpérer en lui, il me ménace de me perdre ſi je n'eſpere : Dieu eſt en colere, voilà mon bouclier, frapperoit-il ſon propre fils, il ne le peut.

2°. Pour les autres, la croix me doit donner le même zéle que pour moi-même, ils valent tous ce que je vaux, Dieu n'a fait pour eux ni plus ni moins que pour moi, & je me contenterois de leur rendre des ſervices médiocres, & je m'écouterois, je m'épargnerois, & peut-être je les ſcandaliſerois au lieu de les aider ? tant que je ne ſerai point mort, & mort en croix pour eux, comme leur Sauveur & le mien, il me reſtera toujours beaucoup à faire : on a donc tout quand on a un Crucifix, & qu'on ſait bien s'en ſervir : écoutons-le à chaque moment s'il ſe peut, il parle encore tout mort qu'il eſt ; *defunctus adhuc loquitur :* & que dit-il ? aimez-moi, craignez mon pere, ſauvez les ames, la votre la premiere ; c'eſt en trois mots le teſtament de notre maître.

Une jeune perſonne vouloit être Carmelite, la ſupérieure pour éprouver ſa vocation, lui fit une peinture affreuſe des auſtérités du cloître, & la conduiſant en eſprit par tous les lieux de la communauté, ne lui montroit nulle part que mille objets effrayans pour la nature : elle en parut comme ébranlée ; mais la ſupérieure lui diſant, vous ne répondez rien ? ma mere, lui dit-elle froidement, je n'ai qu'une queſtion à vous faire ; y a-t'il chez vous des Crucifix ? y en a-t'il dans cette cellule où l'on eſt ſi mal logé, ſi mal couché, dans le réfectoire où l'on fait ſi mauvaiſe chere,

ère, dans l'Egliſe où l'on veille l'hiver en ière pendant les nuits, dans le chapitre où on reçoit de ſi rudes corrections? oui, ma lle, il y en a par-tout. Ah! ma mere, ajouta ette fidelle, & courageuſe poſtulante, j'eſ- ère ne trouver rien de difficile par-tout où e vous verrai un Crucifix.

DE LA MESSE, DE L'OFFICE DIVIN, ET DES PRIERES DE DÉVOTION.

De la Meſſe.

UN des plus précieux avantages de l'état religieux, c'eſt d'avoir chez ſoi Jeſus-Chriſt, qui repoſe jour & nuit dans le abernacle, & qui s'offre tous les jours ur l'autel au ſaint ſacrifice : ce qu'il faut ue les autres cherchent bien loin, nous 'avons au milieu de nous: nous pouvons ous approprier d'une façon ſinguliere ces aroles de l'Ecriture, *Dieu eſt véritablement vec nous; Emmanuel, nobiſcum Deus.* C'eſt i le lieu de la demeure de Dieu avec les ommes, ils ſeront ſon peuple; & Dieu ême qui demeure avec eux, ſera leur Dieu; t il eſſuyera leurs larmes au temps qu'ils ront affligés; *Il n'y a point de nation, ſi il- ſtre qu'elle ſoit, qui ait des dieux qui s'ap- rochent d'elle, comme notre Dieu eſt près de ous.*

Cette commodité d'aller ſouvent vi… Jeſus-Chriſt, mais ſur-tout de pouvoir ch… jour aſſiſter au ſaint ſacrifice, nous ren… bien plus inexcuſables que les perſonnes … monde, ſi jamais nous y manquions. Qu… affaire pourroit nous empêcher d'y venir, … même quelle incommodité ? S'en abſte… pour demeurer dans une converſation fr… vole, pour ne pas interrompre un repos q… ne ſeroit pas tout-à-fait néceſſaire, pour… achever quelque petit ouvrage qu'on a entre… pris, pour ne pas laiſſer perdre, ou ſe gâter … peut-être quelque petite recherche de ſen… ſualité, laiſſer paſſer le moment de la Meſſe, & s'expoſer à n'en plus trouver ; ce ſeroit, ou la ſuite d'une grande inſenſibilité, & peut-être d'incrédulité pour les myſteres de la re… ligion, ou une préférence de ſoi-même, de ſes amis, de ſes amuſemens, à ſes plus ſaints devoirs, qui ſeroit tout-à-fait indigne, & que le Seigneur ne ſauroit guere ne pas punir par la ſouſtraction de ſes graces.

Outre le précepte de l'Egliſe, quoiqu'il n'oblige que les dimanches & les fêtes, nous avons, chaque jour, des motifs aſſez puiſſans & en aſſez grand nombre, pour n'omettre aucun jour un exercice auſſi ſaint & auſſi ſalutaire. Que de nouveaux péchés n'avons-nous pas à expier, que de nouvelles graces à reconnoître, que de nouvelles demandes à faire, que de nouveaux ſujets de nous immoler!

Le ſacrifice de la Meſſe eſt comme un fonds inépuiſable de tout ce qu'il faut pour ſatisfaire à ſes devoirs de la maniere la plus noble, la plus parfaite, la plus agréable à Dieu: c'eſt le même ſacrifice en ſubſtance que celui de la croix; ſacrifice d'expiation par conſéquent pour la remiſſion des péchés; ſacrifice euchariſtique, c'eſt-à-dire, d'actions de graces pour tous les bienfaits de Dieu; ſacrifice d'impétration, pour attirer la continuation de ſes bienfaits; ſacrifice enfin d'holocauſte, pour reconnoître le ſouverain domaine que le Seigneur a ſur nos perſonnes & ſur nos biens.

Les jours de fêtes, outre ces différentes raiſons, il y a un précepte qui oblige ſous peine de péché mortel & de damnation, d'y aſſiſter non-ſeulement de corps, mais d'eſprit, autant qu'on peut; enſorte que c'eſt offenſer Dieu griévement, que de ne pas entendre la Meſſe, ou de s'y laiſſer diſtraire volontairement. Ces ſortes de diſtractions volontaires ſont bien à craindre pour les perſonnes qui ont quelqu'attache, ou quelque déſir violent, ou qui ſont dans un état de tiédeur; c'eſt ce qui me fait encore craindre que les perſonnes conſacrées à Dieu, qui manquent la communion de régle, n'étant guere exemptes de paſſions, puiſſent aiſément entendre la ſainte Meſſe, comme il faut.

C'eſt ſatisfaire au précepte que de dire pendant ce temps, des prieres vocales ou de faire

ordinaire ſainte & affectueuſe, qui entretienne & nourriſſe le cœur dans le goût & la penſée de Dieu : mais pour entendre dignement la ſainte Meſſe, de toutes les méthodes, & il en eſt cependant un grand nombre, il ſeroit témeraire de déſapprouver, les deux meilleures, ſans comparaiſon, ſont, ou de ſuivre le prêtre en eſprit, ou de s'unir à Jeſus-Chriſt, en le repréſentant les circonſtances principales de ſa paſſion, à peu près de la maniere ſuivante.

Depuis le commencement de la Meſſe juſqu'à l'Evangile, s'occuper de l'agonie de notre Seigneur dans le jardin, entrer avec lui dans une vive douleur de nos péchés, en demander pardon, offrir au Pere éternel ſa contrition, ſes gémiſſemens, ſes larmes, ſa ſueur de ſang, & former une ferme réſolution de nous corriger, pour ne pas anéantir tant de travaux & de prieres, ou en renouveller le ſujet.

Depuis l'Evangile juſqu'au *Sanctus*, repaſſer les humiliations de notre divin Sauveur & ſes ſouffrances chez Caïphe, chez Hérode, chez Pilate; répéter mille fois, c'eſt moi qui ſuis le criminel; celui-ci, qu'a-t'il fait que du bien & des œuvres divines & merveilleuſes? nous réſoudre à tout ce qu'il plaira à la providence ordonner de nous, & voir ce que par ferveur nous voulons faire, ou ſouffrir pour l'amour de lui.

Depuis le *Sanctus* juſqu'à l'*Agnus Dei*, c'eſt temps de gagner beaucoup, ſi nous ſavons bien employer : regardons Jeſus-Chriſt ſur calvaire, & offrons-le au Pere éternel ſe- n les quatre rapports que nous avons mar- qués. 1°. De caution pour nos péchés, quel- que grands, quelque nombreux qu'ils puiſſent être, *propitiatio pro peccatis noſtris* ; 2°. de prix équivalent & beaucoup ſupérieur à tout ce que Dieu nous a fait de bien dans les deux ordres de la nature & de la grace, *quid retri- buam Domino*, *&c.* 3°. de médiateur tout- puiſſant pour nous obtenir, & la grace, & la gloire, *exauditus eſt pro ſuâ reverentiâ* ; 4°. de chef dans qui tous les membres ſont pré- ſentés d'une maniere digne de lui, *ecce ego & filii quos dedit mihi Dominus.*

Depuis l'*Agnus Dei* après la communion ſpirituelle, qui n'eſt autre choſe qu'un grand déſir de communier, ſi on en étoit digne, & un grand regret des fautes & des imperfec- tions qui peuvent nous en rendre indignes ; il faut deſcendre en eſprit avec Jeſus-Chriſt dans le tombeau, & méditer ce mot de ſaint Paul, *vous êtes morts, & votre vie eſt cachée avec Jeſus- Chriſt en Dieu*, demeurons donc cachés, à ſon exemple, au ſiécle, le plus que nous pourrons. Aimons notre ſaint état qui nous en détache, & gardons-nous, ſous un habit de perſonnes mortes au monde, de conſerver peut-être les vices, & les inclinations de

ceux qui y vivent & qui y tiennent plus fortement.

Aller à la Meſſe en péché mortel, ce n'eſt pas un nouveau péché mortel, quoiqu'en diſent quelques perſonnes trop-peu attachées aux ſentimens de l'Egliſe. L'état du péché mortel n'ôte pas l'obligation du précepte, jamais il n'a été dit de ne pas aller à la Meſſe avant de s'être éprouvé, comme il a été dit, que ſans cela on ſe garde bien de communier; *probet autem ſeipſum homo:* & quand un pécheur s'accuſe de n'avoir pas été à la Meſſe, on ne s'aviſeroit point de lui demander, étiez-vous en péché mortel? comme ſi cette circonſtance l'avoit pu diſpenſer d'y aller; mais les pécheurs doivent entrer dans les diſpoſitions du bon larron qui ſe convertit au ſpectacle d'un Dieu mourant; gémir devant Jeſus-Chriſt de leur état, le prier avec ardeur de les délivrer & de les rendre victorieux des paſſions qui les captivent, & de leur inſpirer une prompte & fervente pénitence. Ils pourront ſortir de l'Egliſe, touchés, & frappant leur poitrine, s'écrier, c'eſt vraiment Jeſus-Chriſt fils de Dieu qui vient de s'immoler, je le ſens au changement de mon cœur, & au déſir ſincere que j'ai de faire pénitence & de mieux vivre.

De l'Office divin.

Il y a des communautés qui ont le grand Office, & d'autres qui n'ont que le petit

Office de Notre-Dame pour l'ordinaire.

Celles qui ont le grand Office, doivent faire attention que c'eſt une de leurs principales obligations, & celle qui peut plus aiſément les mettre en voie de damnation, ſi elles ne s'inſtruiſent bien de leur devoir, & qu'elles ne tâchent de le remplir : il ne faut pas, à cet égard non plus que par rapport à toute autre choſe, ſe faire des ſcrupules & des peines de conſcience mal fondés ; mais il ne faut pas auſſi négliger d'apprendre quelle attention eſt néceſſaire pour ſatisfaire à l'obligation du bréviaire ; on n'aime guere Dieu, & l'on mérite bien d'encourir ſa diſgrace, quand on s'expoſe au danger de l'offenſer.

Celles qui n'ont que le petit Office, ne doivent jamais y manquer ; premiérement, c'eſt bien peu de choſe en comparaiſon du grand Office des autres ; que la ferveur ſupplée à ce qui manque du côté de la longueur, & qu'auſſi on tâche de ne rien perdre du mérite d'une ſi ſainte occupation ; ſecondement, par l'union qui eſt entre tous les corps Religieux, les prieres des uns deviennent en quelque façon communes aux autres. Mettons avec ſoin ce que nous pourrons dans cette ſociété où tant d'autres mettent plus que nous ; quel principe peut faire omettre un Office ſi court, qu'une négligence affreuſe & qui marque une conſcience bien dérangée ? que nous ſoyons grandement occupés ou peu,

que nous le foyons à ceci ou à cela, pe
peu que nous réfléchiſſions combien no
avons beſoin de graces & de ſecours, no
ne plaindrons ſûrement pas le temps qu
nous emploverons à les ſolliciter en récitan
l'Office; hélas! on en perd tant d'ailleurs.

Mais ſoit qu'on récite le grand ou le petit Office, on le doit réciter avec attention & avec reſpect; premierement en diſant l'Office nous parlons à Dieu, ou nous parlons de Dieu, ou Dieu nous parle. Si nous parlons à Dieu, quelle devotion! quel reſpect ne devons-nous pas avoir! ſi nous parlons de Dieu, quel zéle! quelle affection! ſi Dieu nous parle, quelle application! quelle attention! Je vais parler à Dieu, moi qui ſuis cendre & pouſſiere! je vais prier Dieu à qui j'ai tant de graces à demander; je vais remercier Dieu de tant de graces qu'il m'a faites; je vais le louer comme les anges le louent dans le ciel, & comme j'eſpere l'y louer toute l'éternité. Je vais prier Dieu, & c'eſt au nom de tout le peuple chrétien que je vais le prier, de ce peuple qui prie ſi peu & ſi mal; de ce peuple qui travaille pour nous, & pour qui par conſéquent nous devons prier; de ce peuple dont nous devons peut-être par quelque obligation particuliere de notre inſtitut procurer le ſalut, & que rien ne peut avancer plus ſûrement que nos prieres.

La facilité de bien réciter ſon Office dépend

du recueillement habituel, & de la liberté du cœur qui ne tient à rien, qui n'eſt dominé, ni fortement préoccupé de rien d'étranger à ce qu'il fait. Les diſtractions ne viennent ordinairement que parce qu'on craint, ou parce qu'on déſire, ou parce qu'on aime, ou parce qu'on hait avec déréglement.

Quand nous récitons l'Office en particulier, le réciter du moins dans une poſture de modeſtie qui ſoit une réparation des évagations qui nous ſont ſi ordinaires, & un ſupplément de la peine qu'on a au chœur à obſerver les cérémonies, & les poſtures gênantes qui y ſont d'uſage.

Des prieres de dévotion.

Le chapelet, n'y point manquer. Le culte de la ſainte Vierge eſt ſi néceſſaire, ſi combattu, ſi abandonné, nous autres au moins ſoyons-lui fidéles, dédommageons-la : tous les fondateurs ſe ſont mis ſous ſa protection ; quelles obligations ne lui avons-nous pas ? c'eſt notre mere, nous lui devons peut-être notre vocation, notre perſévérance en religion.

En général quant aux prieres de pure dévotion, ne les point dire plutôt que de les dire mal : elles ne ſont point d'obligation, il faut préférer d'en dire moins, & de les dire mieux. Il y en a qu'on ne ſauroit omettre, du moins ſans ingratitude.

L'*Angelus* eſt une conſécration de ſoi-même trois fois le jour au Verbe incarné, le matin on s'offre, à midi on renouvelle ſa conſécration, le ſoir on rend graces à Dieu de ſa protection pendant la journée. Des perſonnes religieuſes ne ſont point excuſables d'ignorer les indulgences plénieres, & particulieres qu'on peut gagner en récitant cette priere, & de négliger de les gagner.

La priere vocale eſt un reméde dont on peut quelquefois ſe ſervir contre les diſtractions à l'oraiſon : on peut dire un pſeaume, ou telle autre priere en s'arrêtant un peu ſur chaque mot ou chaque ſentence, cela fixe l'imagination, & on ſe trouve plus de ſentiment : de même on peut auſſi interrompre la priere vocale par quelques inſtans d'oraiſon mentale, l'eſprit ſe rappelle, le cœur s'enflamme.

SUR L'ÉTUDE DES RELIGIEUX EMPLOYÉS DANS LE MINISTERE.

In doctrinis glorificate Dominum.

Par l'étude des ſciences rendez-vous capables de glorifier le Seigneur. *Iſaye 24.*

LE temps n'eſt plus où, ſans le ſecours des ſciences divines & humaines, nous puiſſions eſpérer de rendre, ni à Dieu beaucoup de gloire, ni beaucoup de ſervice au prochain. Il eſt vrai que, dans le choix que fit notre Sei-

leur de ſes premiers Apôtres, il parut affecter de prendre des hommes ignorans & groſſiers, à qui il confia le miniſtere de la parole; mais nous en ſavons la raiſon : il vouloit, par une ſuite de merveilles inouies juſqu'alors, réveiller, pour ainſi dire, l'attention des hommes, & faire ſentir qu'il étoit le ſeul auteur de la religion qu'ils venoient annoncer au monde : mais depuis l'établiſſement du chriſtianiſme, cette raiſon ne ſubſiſte plus; il eſt vrai encore que nous ne voyons pas abſolument que les plus habiles ſoient toujours ceux qui faſſent de plus grands fruits; mais outre que réguliérement parlant, ceux qui font beaucoup de fruit, n'ont rien négligé pour ſe rendre habiles, il eſt certain qu'un ſavant, quand il eſt ſaint, l'emportera d'ordinaire ſur un ſaint qui n'eſt pas ſavant; & cela ſeul ſuffit pour montrer l'utilité des ſciences, & de l'étude qui peut ſervir à les acquérir.

Notre vocation demanderoit donc, s'il étoit poſſible, des hommes qui fuſſent déja ſavans & ſaints tout à la fois; mais il s'en trouve très-peu, que reſte-t'il donc, ſinon qu'on choiſiſſe pour entrer en religion, ou des hommes qui ſont déja ſavans, & qui veulent travailler à devenir des ſaints, ou des hommes qui ſont déja ſaints, & qui veulent travailler à devenir ſavans, ou pour le moins de jeunes hommes de qui l'on puiſſe eſpérer, qu'après avoir

jetté les fondemens d'une vertu ſolide, ils s'appliqueront à acquérir toute la ſcience qu'ils n'ont pas, & qui leur eſt néceſſaire. Entrons donc dans la conſidération de ce ſecond devoir de notre vocation. Toute cette matiere ſe réduit à deux points ; l'un regarde l'obligation d'étudier, l'autre regarde la maniere d'étudier. Je montrerai donc, & combien on peut déplaire à Dieu en n'étudiant pas, & comment, pour plaire à Dieu, on doit étudier.

Premier point.

JE dis qu'on ne peut pas négliger ſes études ſans déplaire beaucoup à Dieu, & ſans l'offenſer aſſez pour ſe mettre en danger de perdre même la grace, & de ſe damner pour toute l'éternité. Cela eſt terrible, mais cela en eſt-il moins vrai ? Voici les raiſons : en négligeant ſes études, 1°. on ne fait pas ce que certainement on eſt obligé de faire ; 2°. on fait, comme infailliblement, bien des choſes qu'on devroit ne pas faire ; 3°. on ſe met dans la triſte néceſſité de faire en cent occaſions ce qu'on ſe trouvera tout-à-fait incable de bien faire ; ne perdez rien de toutes ces réflexions.

Je ne regarde donc plus l'étude ſimplement comme l'un de ces devoirs de zéle & de charité, ſi eſſentiels, ni comme un devoir d'obéiſſance dans une matiere auſſi conſidérable

qu'il en puiſſe être, mais comme un devoir de la plus étroite & de la plus rigoureuſe juſtice.

Car ſouvenons-nous du contrat qui ſe fait entre la Congrégation & nous : lorſque nous nous aſſocions à elle, elle s'oblige à nous élever, à nous former avec de grands ſoins & de grandes dépenſes, à nous garder en ſanté, & en maladie, à pourvoir charitablement, ſelon toute l'étendue de ſes facultés, à nos beſoins véritables de quelque nature qu'ils puiſſent être : mais, de notre part, nous nous obligeons auſſi à nous rendre dociles & diſciplinables, à ſeconder ſes ſoins pour devenir des inſtrumens propres à ſes différentes fonctions, à la ſervir, & à la décharger envers le public & envers nos bienfaiteurs, de ſes divers engagemens; à n'épargner pour cela, ni nos talens naturels, ni notre induſtrie, ni nos forces, ni notre ſanté, ni notre vie même, s'il eſt néceſſaire. Cela eſt évident, & ſi évident, que jamais on ne nous auroit reçus ſans cette condition.

Si vous ne comprenez pas peut-être aſſez quelle faute & quelle injuſtice c'eſt que de manquer à la remplir cette promeſſe, jugez-en par ce que vous penſeriez ſi les ſupérieurs manquoient à vous fournir le néceſſaire pour l'ame & pour le corps, qu'on vous traitât comme un étranger au temps de l'infirmité, & qu'on vous diſputât ce qui ſeroit néceſ-

faire à votre ſoulagement & à votre conſolation ; vous diriez, quelle dureté ! quelle indignité ! quelle cruauté ! eſt-ce-là ce qu'on m'avoit promis ? & vous ne croiriez pas avoir tort. Quand donc vous négligez de faire vos devoirs, ou de vous diſpoſer de loin à les pouvoir faire au temps à venir ; la communauté a-t'elle moins droit de ſe plaindre, de vous rappeller à vos promeſſes, & de crier à l'injuſtice contre vous, je vous le demande.

Je ſais qu'il eſt difficile de déterminer bien préciſément quel doit être le degré de notre négligence, & juſqu'où doit aller notre injuſtice pour devenir un péché conſidérable ; mais quand la négligence des études eſt comme habituelle, qu'après une année, ou pluſieurs années, on ne ſe trouve, avec un bon eſprit & une mémoire heureuſe, qu'à peine autant de capacité qu'il faut pour n'être pas jugé incapable de pourſuivre ſes études, ou qu'avec un mérite ſupérieur du côté de la nature, à peine atteint-on, par ſa diligence, à la médiocrité de ceux qui n'ont aucun talent. Peut-on douter qu'on ne ſoit dans l'eſpéce, & qu'on n'ait à rendre de terribles comptes à Dieu. Quoi ! un mercenaire, un ouvrier qui ſe fait payer du ſalaire de ſes journées entieres, quand il eſt pluſieurs heures ſans travailler, ſera cenſé infidéle, perfide, voleur, du moins après un certain temps, & comme tel, condamné à reſtituer les ſemaines, les

bois, les années entieres; nous négligeons les études auxquelles on nous applique, & nous vivons ſans ſcrupule, & ſans penſer à regagner le temps perdu. Quelque choſe de plus fort, un magiſtrat, un juge, quoiqu'il achete, de la plus groſſe partie de ſon héritage, une charge qui ne lui rapporte ſouvent rien, qui ſouvent lui attire des taxes qu'il doit ajouter chaque année au prix de ſa premiere valeur; ce juge, s'il ne donne ſon eſprit, ſon temps, ſon application à terminer promptement les différens qu'on porte à ſon tribunal, ſera prévaricateur, & aſſez prévaricateur pour être obligé à des dédommagemens: nous vivons au dépens du public, notre ſubſiſtance eſt le prix des péchés, ou du zéle déſintéreſſé de nos fondateurs, & ne faiſant rien, ou ſi peu que rien, nous croirons-nous innocens, ou médiocrement coupables? comment accordons-nous les principes que nous ſuivons, avec ceux que nous enſeignons aux autres? Quand même donc nous ne ſerions point à charge à la communauté, quand nous aurions des penſions, nous ne devrions pas nous croire diſpenſés d'étudier, ni de travailler, car c'eſt-là préciſément le cas du magiſtrat qui ne voudroit rien faire des devoirs de ſa charge, par la raiſon qu'il l'auroit acheté, & qu'il ne vivroit pas aux dépens du public; nous entrons en religion en promettant de nous employer au ſervice des ames,

après que, par de bonnes études, nous nous ſerons rendu capables, & ſans une grande injuſtice, on ne ſauroit manquer à ſa parole; mais c'eſt parce qu'on ne ſait pas, & qu'on ne peut ſavoir bien préciſément le degré de négligence néceſſaire à ſe rendre griévement criminel contre ſa promeſſe, qu'il ne faut ſe pardonner aucune faute de pareſſe & de négligence; le repos de la conſcience & la parfaite aſſurance du ſalut en dépendent également. Ce principe au reſte ne condamne pas ſeulement ceux qui, étant obligés d'étudier, n'étudieroient pas, il condamne par la même raiſon tous ceux qui ne font pas bien leurs emplois de procureur, de ſupérieur; il condamne à plus forte raiſon ceux qui, étant reçus en qualité de freres, ne s'appliqueroient pas de toutes leurs forces à bien faire les offices qui leur ſont confiés, ou qui, ſe bornant à un office de rien, ne ſeroient pas toujours prêts de faire tout ce qui leur ſeroit ordonné de ſurcroît: car enfin ils ne ſont reçus, ni entretenus dans les maiſons que pour cela: & quelle honte que dans le monde, la plûpart euſſent été obligés de s'employer toute la vie à des métiers rudes & pénibles, pour ſe faire de quoi vivre, & qu'ici après un travail ſouvent aſſez léger & fait avec nonchalance, ils cruſſent être maîtres de tout leur temps, & pouvoir ne rien faire, ou ne faire que ce qui leur plairoit! Ce ſeroit avoir

voir embraſſé l'état de pauvreté pour jouir ranquillement de tous les avantages de l'état es richeſſes.

Outre qu'en n'étudiant pas, on ne ſait as ce que certainement en juſtice on eſt bligé de faire, j'ai dit en ſecond lieu qu'on ait, par une eſpéce de conſéquence infaillible, beaucoup de choſes qu'on devroit ne pas faire.

Car quand on parle d'un homme inutile & pareſſeux, on ne veut pas toujours dire un homme qui ne fait abſolument rien, mais un homme, ou qui fait des riens, ou qui fait toute autre choſe que ce qu'il eſt obligé de faire, ou, ce qui eſt pis encore, qui fait bien du mal dont ſon oiſiveté eſt l'occaſion, ou la cauſe. J'appelle donc d'abord oiſiveté dangereuſe, de ſubſtituer à ſes études de devoir, d'autres études de pure curioſité, ou de vanité; au lieu de lire de bons livres, ou des livres de ſon metier, de s'attacher à d'autres, de ſe paſſionner pour d'autres où l'on ne peut guere que ſe gâter l'eſprit, ou ſe corrompre le cœur; tels ſont la plûpart des livres françois, ou qui viennent d'un pays étranger, ou qui s'impriment ici en cachette, ou qui ſont décriés hautement par tout ce qu'il y a de perſonnes religieuſes & ſenſées, pour le libertinage qu'ils inſpirent, ſoit à l'égard des mœurs, ſoit à l'égard de la croyance; livres d'autant plus dangereux,

religion chrétienne s'en ſont tro
& détruits dans eux; nous en
d'un exemple. Mais ſi l'horre
devenoit univerſelle, comme il
ques-uns, ne fût-ce que par
bitude à n'étudier point, que fau
fiſſent pour ne pas cruellement

Les uns donc cherchent des c
& entretiennent des liaiſons au
rendent bientôt la régularité,
exercices de la vie religieuſe i
ils ſe lient & ſe donnent pour
à ceux qui ſont les plus répand
lent briller dans les cercles, &
réputation à titre de bel eſprit
agréables & divertiſſans, étant,
le peuvent, de toutes les bonnes
toutes les promenades, de tous
un peu de temps, ils prennent

Les autres, ce ſont des gens d'affaires, les procureurs, les ſolliciteurs de leurs proches, de leurs compatriotes, des amis qu'ils ont laiſſés ailleurs. C'eſt un flux & reflux perpétuel de lettres, toujours en courſe & en mouvement au dehors, pendant que le devoir ſe néglige à la maiſon; ſans parler des riſques de ſe rendre patrons de gens ſouvent qui ne le méritent pas, ou de mettre en place, des ſujets qui feront bien du mal, ou dans la république, ou dans l'Egliſe. Eſt-on arrêté au dedans par un ſupérieur vigilant, & qui ſait où mene cette vie de diſſipation & d'intrigue, tout le temps qu'on ne ſauroit perdre avec des ſéculiers, on le perd à courir de chambre en chambre, à rapporter tout ce qui ſe paſſe. Combien de murmures contre les ſupérieurs, de jugemens téméraires, de rapports indiſcrets, de médiſances contre tout ce qui tient pour la régularité? on en a vu qui, pour charmer leur ennui, s'étoient réduits à apprendre la muſique & à toucher des inſtrumens; quoi de plus propre à réveiller les paſſions, à amollir le cœur, à indiſpoſer l'eſprit aux études ſéches & épineuſes de la philoſophie & de la théologie?

Non content d'être pareſſeux, il s'en eſt trouvé qui ſembloient entreprendre d'inſpirer le même goût de fainéantiſe aux autres, qui leur faiſoient honte de s'appliquer à ce qui étoit de leur devoir, & qui, n'y réuſſiſſant

pas moins, d'ourdir de ſecrettes cabales au dedans & au dehors, pour cenſurer les uns & les autres. Quelle eſt la ſource de tant de maux & de tant de fautes conſidérables? la négligence à ſes études: qui les aimeroit, ſeroit à couvert de la plûpart de ces miſéres, & qui s'y appliqueroit fortement, ne tarderoit pas à les aimer; il étudieroit peut-être par le goût de l'étude & par vanité: c'eſt un aſſez grand mal, je l'avoue; mais jugez quel autre mal c'eſt de n'étudier pas, puiſque l'on conſentiroit plutôt que vous étudiaſſiez même par vanité: un homme vain perd devant Dieu le mérite & la récompenſe de ſon travail, à la mort il pourra ſe trouver les mains vuides, mais un homme pareſſeux eſt expoſé à perdre même ſon ame, & à ſe trouver chargé d'iniquités; l'un n'a qu'un démon à combattre, l'autre eſt combattu & ſouvent vaincu par une légion toute entiere de démons; la différence eſt aſſez grande. Cependant on ne laiſſe pas de ſe confeſſer & d'approcher des ſacremens chaque ſemaine, ou plus ſouvent. Si l'on ne s'accuſe point de ſa négligence à l'étude, de quoi s'accuſe-t'on, & peut-il être quelque matiere de repentir plus conſidérable & mieux fondée? ſi l'on s'en confeſſe ſans réſolution & ſans effort pour s'en corriger, ne doit-on pas craindre la profanation?

Achevons. J'ai dit en dernier lieu, que par

la négligence des études, on ſe met dans la triſte néceſſité de faire beaucoup d'emplois au temps préſent & à venir, qu'on ſera tout-à-fait incapable de bien faire. S'agit-il de décider quelque point difficile? comment s'y prendre, ſi l'on eſt ſans capacité, ſans principes ſurs & ſolides, ſoit au confeſſional, ſoit ailleurs? ſongeons-nous qu'il ne faut qu'une de ces déciſions donnée mal à propos, pour cauſer au prochain de grands dommages, & pour nous damner. Je paſſe ſous ſilence le décri où l'on met une communauté, quand ces ſortes de ſolutions ſe comparent à celles que des gens plus habiles auront données de bouche, ou par écrit. On regarde comme la doctrine du corps ce qu'a répondu un particulier reconnu parmi nous, pour un homme des plus minces & des plus aventuriers. Les mêmes bévues que l'ignorance fait faire au confeſſional, éclatent quelquefois en chaire dans des prédications, dans les livres qu'on imprime; on ſent un prédicateur qui parle comme à tâtons, & à qui de temps en temps il échappe de grandes erreurs, ou même des héréſies formelles. Quelques-uns diſent qu'ils étudieront les matieres à meſure qu'ils en auront beſoin. Il eſt telle queſtion qui ne peut ſe traiter ſavamment que par la lecture des plus gros volumes; & a-t'on la clef des ſciences, ou connoît-on ſeulement aſſez les livres pour ſavoir où il faut cher-

cher, quand on n'a qu'une capacité médiocre. Un homme qui auroit eu, pour ſe rendre habile, moins de temps & de ſecours que nous n'en avons chez nous, ſeroit peut-être plus excuſable; mais le ſommes-nous d'ignorer nous autres ce qu'il n'a tenu qu'à nous d'apprendre, & le regret le plus ſincere de ces négligences paſſées peut-il remédier à l'ignorance préſente?

La diſtinction que voudroient mettre quelques-uns, entre les propres paſteurs qui ſervent les ames par le devoir de leur place, & ceux qui ne leur prêtent ſecours que par charité & par zele, n'a pas ici plus de ſolidité. Nous avons toutes les mêmes obligations qu'eux, dès que nous nous offrons à partager leur miniſtere: ils en ſont déchargés à l'égard de la portion que nous voulons bien embraſſer, & nous en ſommes chargés en leur place.

L'unique concluſion eſt donc que nous changions d'idée ſur la néceſſité indiſpenſable d'étudier, & de commencer dès nos premieres années à le bien faire, & que jamais, ni l'exemple d'autrui, ni aucun mauvais préjugé ne puiſſe effacer de notre eſprit, ni de notre cœur, dans aucun temps de la vie, les réflexions que nous venons de faire ſur cette néceſſité, ainſi que celles que nous allons faire ſur la maniere toute religieuſe & toute

te, en quoi conſiſte l'étude; c'eſt le

le la ſeconde partie.

Second point.

LA perfection chrétienne & religieuſe, à laquelle nous devons aſpirer, conſiſte dans la charité, & la preuve la plus ſolide & la moins équivoque d'une véritable charité, c'eſt de conformer notre volonté à celle de Dieu en toutes choſes, de ſorte que ſon bon plaiſir ſoit, & l'objet, & la régle, & le motif unique de toutes nos actions & de toutes nos entrepriſes. Appliquons donc ce principe général à la matiere des études en particulier, que nous traitons maintenant?

Qu'eſt-ce qu'étudier religieuſement & ſaintement? étudier ce que Dieu veut, étudier comme Dieu le veut, étudier parce que Dieu le veut; ſous ces trois articles ſont renfermées une multitude d'inſtructions ſalutaires que nous allons tâcher de développer.

1°. Etudier ce que Dieu veut. D'un côté, l'eſprit de l'homme étant auſſi borné, & le temps d'étudier auſſi court qu'il eſt; de l'autre, entre les genres des ſciences, y en ayant d'aſſez peu utiles à la fin que nous devons nous propoſer, on ne peut pas croire que Dieu exige que nous ſachions tout, ni que nous apprenions de tout indifféremment : il faut donc un choix, & c'eſt ce choix qui doit ſe faire ſelon le bon plaiſir de Dieu; heureuſement nous n'avons pas de peine à

le connoître, l'obéiſſance qui nous ordonne d'étudier nous déterminant aſſez à quelle ſorte d'étude, elle veut que nous nous appliquions à la philoſophie d'abord & à la théologie, & à tout ce qui appartient à la religion: étude où l'on doit ſe perfectionner juſqu'à la mort, car toujours il reſte infiniment à apprendre.

2°. Ce ſeroit peu d'étudier ce que Dieu veut; la religion & la profeſſion demandent que nous étudions encore comme Dieu le veut, c'eſt-à-dire, avec application, avec méthode & avec ſubordination.

L'application conſiſte à ne pas perdre un moment de temps, & à tirer de ſes talens naturels, de ſa mémoire, de ſon eſprit, de ſon imagination, tout ce qu'on peut, ne ſe meſurant à perſonne qu'à ſoi-même, & ne négligeant quoique ce ſoit de ce qui peut aider à former des ſavans du premier ordre.

Outre l'application, il faut de la méthode encore dans les études & une certaine conduite, & c'eſt ce qui manque à pluſieurs. On travaille à l'aventure, ſans ordre, ſans ſuite, ſans deſſein; avant que de s'être fait un ſtyle, on lit toutes ſortes d'auteurs, on fait des notes, des remarques, des extraits, avant que de ſavoir diſcerner ce qu'il y a de bon & de meilleur; on abandonne les livres eſſentiels, avant que de les avoir, pour ainſi dire, changé en ſa propre ſubſ-

tance ; pour l'arrangement du temps, on n'en garde preſqu'aucun.

A prendre la choſe dans ſa ſource, outre le libertinage d'une imagination qui ne ſauroit s'aſſujettir, le mal de ceux qui commencent, c'eſt qu'ils ne prennent pas avis des gens plus habiles & plus expérimentés qu'eux ; ils leur enſeigneroient des ſentiers inconnus, par où on arrive au terme bien plus ſûrement & bien plus vîte : il y a dans les ſciences comme dans les arts, comme une ſuite de degrés par où il faut paſſer pour aller au terme.

Ce que doivent eſtimer encore des Religieux, autant & plus que tout le reſte, c'eſt d'étudier avec ſubordination ; j'appelle ſubordination, de ne jamais ſe livrer à la paſſion de l'étude, d'une maniere qui préjudicie aux exercices de la vie religieuſe & au déſir de s'avancer dans la perfection : car enfin, tout aboutit là, & que ſerviroit-il de mettre dans ſa tête tout ce qui peut faire un habile homme, ſi le cœur ſe vuidoit de l'eſprit de la piété ? on viendroit inſenſiblement à ſe relâcher dans le bien, & à ſe dégoûter même de ſa vocation.

Finiſſons. Etudier uniquement parce que Dieu le veut, c'eſt, avons-nous dit, la derniere circonſtance qui doit accompagner nos études pour les rendre véritablement religieuſes & parfaites.

Pour cela, il faut diriger, renouveller, redreſſer ſouvent ſon intention ; car quelque ſainte qu'elle puiſſe être d'abord, mille choſes la peuvent faire varier.

Il ne ſuffit donc pas d'offrir le matin les études de la journée; ſouvent ce n'eſt qu'une routine : il ne ſuffit pas même de dire de bouche, autant de fois qu'on s'approche de ſes livres, mon Dieu, je vais étudier pour vous, ce ſeroit une élévation d'eſprit qui auroit le mérite de la priere, mais qui ſouvent ſe trouveroit démentie par des diſpoſitions de cœur toutes contraires : en parlant de la ſorte, on pourroit n'étudier que pour ſa propre gloire, & pour le goût naturel qui ſe trouve dans l'étude.

Il faut que Dieu, tout clairvoyant qu'il eſt, puiſſe découvrir daus le fond du cœur même, que véritablemenr on ne va travailler que pour lui. Si vous me demandez à quoi l'on connoîtra que l'on n'étudie que pour Dieu, en voici quelques preuves auſſi certaines qu'on puiſſe attendre dans une matiere toute obſcure, comme l'eſt la diſpoſition de nos ames. Convenons que c'en eſt déja une aſſez bonne de n'étudier jamais que ce que Dieu veut, & de la maniere qu'il le veut, ainſi que nous venons de l'expliquer; mais j'en ajoute pluſieurs autres.

On peut donc préſumer qu'on ne cherche que Dieu. Premiérement, lorſqu'on n'eſt

point flatté des applaudiſſemens du dedans, ni du dehors, & que, loin de faire parade de ſon mérite & de ſes talens, on voudroit qu'il fût libre de les obſcurcir juſqu'à demander au ſupérieur la permiſſion de répondre peſamment, ou de dire avec affectation quelque choſe hors de propos, qui paroiſſe échapper au défaut d'intelligence.

Seconde preuve d'une intention pure. Quand, après l'expérience d'un ſuccès aſſez médiocre, on ne néglige pas plus ſes études que ſi on réuſſiſſoit avec bien de l'éclat. La conſtance fait quelquefois changer les choſes, & tel qui d'abord fut dans le mépris, devient enſuite un objet d'émulation & de jalouſie, mais il n'avoit pas beſoin de cet appui : Dieu voulut un temps, qu'il fût humilié, ſon huliation étoit ſa gloire.

Troiſiéme preuve. Quand on fait des études paſſageres, & dont on ne prévoit pas qu'on doive tirer beaucoup d'utilité, avec le même ſoin que ſi toute la vie on devoit y être employé.

Quatriéme preuve. Quand abandonné à ſa propre conduite, ou devenu enfin le maître de ſon temps, on s'applique non pas à ce qui peut faire plus de plaiſir, mais à ce qui peut être de meilleur & de plus utile : on aimeroit les nouvelles, les compagnies, les livres du temps, l'on garde ſa chambre, & l'on s'y perfectionne dans la ſcience de la mo-

rale chrétienne, dans la recherche des ſecrets de la vie myſtique & intérieure.

Cinquiéme preuve enfin. Quand après avoir fait de ſon mieux en chaque ſorte d'exercice on n'attend de la part des Supérieurs ni des autres hommes aucune ſorte de récompenſe, qu'on n'eſt jaloux ni d'un certain emploi ni d'une certaine dignité, qu'on ne ſe plaint point d'en voir paſſer devant ſoi d'autres qu'on croit peut-être avec raiſon, bien au-deſſous de ſoi.

Le fondement de toutes ces régles c'eſt, que qui ne cherche que Dieu, ne ſauroit être touché de tout le reſte; plaiſirs, ſanté, louanges, réputation, demeure, ennuis, dégoût, difficulté, contradiction : au travers de tout il vole à ſon unique terme, le préſent ſeul, & la ſeule volonté de Dieu, au moment préſent, eſt ce qui le fixe & le détermine : toute autre choſe eſt comptée pour rien, nourriture ſéche & rebutante pour ceux qui s'aiment beaucoup eux-mêmes; mais pour ceux qui ſavent eſtimer & goûter Dieu, nourriture qui tient lieu du feſtin le plus délicieux : les anges dans le ciel n'en connoiſſent point d'autres, & c'eſt ce qui les arrête parmi nous ſur la terre.

Etudier de la ſorte, en réuniſſant tout ce que nous venons d'expoſer, ce que Dieu veut, comme Dieu veut, & parce que Dieu le veut; c'eſt étudier comme les ſaints, c'eſt

par ces régles que, grace au Seigneur, de très-habiles gens ſont devenus de très-grands ſaints.

Mais ſans cela comment ſerions-nous jamais vertueux, comment, & par où prétendrions-nous même être jamais vrayment religieux, perſuadons-nous donc cela, & conformons-y notre conduite, ſi nous voulons être placés avec les parfaits religieux dans le ciel.

SUR LE MINISTERE APOSTOLIQUE.

Attende tibi & doctrinæ; inſta in illis: hoc enim faciens, & teipſum ſalvum facies, & eos qui te audiunt.

Soyez attentif à vous-même & à l'inſtruction des autres; appliquez-vous-y fortement & conſtamment: car de cette ſorte vous vous ſauverez vous-même, & ceux qui vous écoutent. *1. Tim. cap. 4.*

QUE peut-on dire plus à propos pour engager un homme apoſtolique à remplir les devoirs de l'apoſtolat: la fin de l'apoſtolat n'eſt pas ſeulement de s'appliquer avec la grace de Dieu à ſon ſalut & à ſa perfection propre, mais de s'employer encore de toutes ſes forces à procurer le ſalut & la perfection du prochain.

L'homme apoſtolique doit allier ces deux fins & les ſubordonner de telle ſorte, qu'elle puiſſent naturellement ſe ſoutenir & s'entr'aider: il doit ſe ſanctifier pour s'employer à

la ſanctification des autres ; & s'employer à la ſanctification des autres de maniere à ſe ſanctifier de plus en plus lui-même.

Et en effet, prenez garde, s'il vous plaît, à ces deux propoſitions qui vont faire le partage de cet entretien : un homme qui n'eſt pas déja un ſaint, ou qui n'a pas du moins commencé à le devenir, ne travaillera jamais bien utilement au ſalut du prochain ; mais un ſaint, ou un homme déja avancé en ſainteté, & qui travaille avec cela de tout ſon pouvoir au ſalut du prochain, ne ſauroit manquer, & de ſe conſerver, & de devenir encore un plus grand ſaint : il faut donc & commencer & finir par nous ſanctifier ; commencer à nous ſanctifier pour nous mettre en état de ſanctifier les autres ; nous employer enſuite à ſanctifier les autres pour achever nous-mêmes de nous ſanctifier ; & voilà le rapport mutuel des deux fins de l'apoſtolat, & comment elles doivent ſe ſervir l'une l'autre.

Premier point.

L'Obligation de ſe ſanctifier eſt ſi eſſentielle à l'état d'un Chrétien & d'un Religieux, que quand même nous ne ſerions pas appellés à ſauver le prochain, il faudroit encore travailler de toutes nos forces à nous rendre auſſi parfaits qu'eſt grande la grace qui nous eſt donnée pour le devenir : un Dieu

ſi ſaint ne ſauroit être ſervi dignement que par des ſaints ; *ſancti eritis quia ego ſanctus ſum :* cependant & dans le chriſtianiſme & dans la religion même, ſi peu de gens s'appliquent à rendre à Dieu un culte parfait, que c'eſt une raiſon nouvelle, pour ceux qui ſont un peu touchés du zéle de ſa gloire, de le dédommager dans leur perſonne de tant de ſerviteurs infidéles & mauvais.

Sans trop regarder Dieu, & ne conſidérer que nous-mêmes, notre ſanctification eſt tellement encore un premier devoir, que ſi nous ne pouvions pas nous ſanctifier en ſanctifiant le prochain, il faudroit abſolument abandonner le ſoin du prochain pour ne penſer qu'à nous ſanctifier nous-mêmes ; ſaint Paul nous l'inſinue dans l'avis qu'il donne à Timothée ; *attende tibi & doctrinæ :* ſongez à vous-même, avant toutes choſes, lui dit-il, *attende tibi :* enſuite vous pourrez ſonger aux autres ; *& doctrinæ :* la preuve, la voici dans les paroles de Jeſus-Chriſt notre maître : que ſerviroit-il à l'homme de gagner tout le monde s'il venoit à perdre ſon ame ! cela ne veut pas dire ſeulement, que ſerviroit-il à l'homme de conquérir toute la terre habitable, de mettre ſur ſa tête toutes les couronnes de l'univers, & de ramaſſer en ſa perſonne toutes les grandeurs, toute la ſcience, toute la réputation, tous les tréſors imaginables, s'il venoit à ſe damner ; cela veut

dire encore ; que ſerviroit-il à un apôtre d'avoir gagné à Dieu une multitude d'infidéles, d'hérétiques, de pécheurs, d'avoir peuplé le ciel de citoyens, ſi ſa conduite perſonnelle n'en avoit fait qu'un reprouvé : imaginons-nous un ſaint Paul, un ſaint Xavier au tribunal de Jeſus-Chriſt, ſuivi de cette multitude innombrable de barbares qu'ils ont ſauvés, & qu'ils paruſſent au milieu d'eux, condamnables pour s'être oublié en penſant aux autres ; qu'auroient-ils que de plus ſanglans reproches à ſoutenir & du Juge & des aſſiſtans ? médecin autant & plus malade que nous, vous n'avez pas penſé à vous guérir vous-même, vous avez aimé ce que vous avez ſu faire haïr, vous n'avez pas appréhendé ce que vous nous avez fait craindre & éviter par vos diſcours touchans & pathétiques ?

Ce ſeroit donc une miſérable conduite & une excuſe bien frivole que de vouloir juſtifier ſes négligences au ſervice de Dieu, par l'accablement d'occupations auxquelles on ſe livreroit pour le ſervice du prochain ; que de quitter ſes exercices de piété, les examens, l'oraiſon, la lecture, de dire froidement & à la hâte le ſaint Office ou la Meſſe pour donner plus de temps à préparer des diſcours chrétiens, à compoſer un cours de théologie, ou ce qui ſeroit moins ſupportable encore, à ſe rendre habile dans les affaires,

affaires, dans la philoſophie, dans les mathématiques, dans les belles-lettres, dans l'hiſtoire profane : que d'inutilités ! que de vanités ! régle générale, il faut plutôt négliger un peu le prochain que de ſe négliger ſoi-même : les devoirs de notre propre ſanctification doivent être privilégiés ; ou s'il arrivoit jamais qu'un beſoin extraordinaire qui ne pût ſe différer, nous appellât au ſervice d'un moribon, ou d'un homme qui vient de loin faire pour notre ame ce que nous ſavons ſi bien faire pour notre corps : on prend ſon repas plus tard quand on n'a pas pu le prendre à l'heure, on repoſe pluſieurs jours quand on a veillé pluſieurs nuits : de même faire le ſoir une oraiſon quand on n'a pu la faire le matin ; prendre quatre ou cinq jours de retraite pour une miſſion de quelque temps, & que ce ſoit une loi inviolable.

Mais nous nous tromperions beaucoup de croire que le ſoin de notre perfection propre pût préjudicier au ſalut ou à la perfection du prochain : j'ai dit au contraire, & c'eſt ma premiere propoſition, que quand nous n'aurions point d'autres raiſons de nous ſanctifier que la néceſſité de ſanctifier le prochain, nous devrions ſans ceſſe travailler de toutes nos forces à notre propre ſanctification : pourquoi ? parce qu'il n'y a qu'un ſaint ou un homme qui faſſe de grands efforts pour

le devenir, qui puiſſe eſpérer d'être fort u
au prochain: on ne lui eſt véritablement u
qu'à proportion qu'on a plus d'union
Dieu, & plus de pouvoir auprès de lui;
proportion qu'on ſacrifie ſon repos, ſes
modités, & qu'on eſt plus parfaitement m
ſoi même; qu'à proportion qu'on ſait
riter l'eſtime, & gagner l'affection de
qu'on a deſſein d'attirer à Dieu; or je
demande, ſi pour tout cela il ne faut p
non une vertu conſommée, déja au
une vertu fort avancée, & de grands co
cemens de ſainteté avec de nouveaux
de ſe ſanctifier tous les jours de plus en

C'eſt cependant la choſe qu'on oublie
volontiers, parce qu'elle humilie not
gueil & nous rend tous à peu près é
ce ne ſont point les talens naturels
quis, l'eſprit, la ſcience, la force de
role, qui, par eux-mêmes, peuvent
dans les cœurs; c'eſt l'union de l'inſtr
avec le principe de la grace.

Méditons ſans ceſſe le teſtament de
maître, & ce qu'il dit à ſes diſciples
ques heures avant ſa paſſion. *Je ſuis la
& vous êtes les branches, celui qui deme
moi & en qui je demeure, c'eſt celui-là q
porte beaucoup de fruits, parce que ſan
vous ne pouvez rien faire.* Je ſais que cec
plique à la néceſſité de la grace même
faire le bien, à la néceſſité même du

cours pour agir naturellement; mais ce paſſage dans le ſens littéral regardoit la converſion du monde par les Apôtres, que devoit opérer la ſeule union qu'ils auroient avec Jeſus-Chriſt: maxime certaine; plus il entre de l'eſprit de Dieu dans nos miniſteres, moins il y entre de notre propre eſprit, & plus ils ſont efficaces pour la fin que nous devons nous propoſer uniquement: chargés d'un grand apparat de doctrine & de belles paroles, nous plairons peut-être, nous aurons un certain nom, nous nous ferons une réputation dans le monde; mais nous ne convertirons pas, nous nous y tromperons peut-être auſſi, & nous croirons convertir; ce ſera la priere d'un humble ſerviteur de Dieu qui ne ſort point de ſa ſolitude, ou les pénitences du ſimple frere qui nous accompagne, qui donneront la force à nos diſcours, & qui nous attireront la bénédiction.

Si vous en doutez, reprenons la choſe depuis le commencement de l'Egliſe juſqu'à nous; qui ſont ceux, je vous prie, qui dans tous les ſiécles ont fait ces grands mouvemens dans les diverſes nations, qu'on a ſuivi & qu'on a écouté, non point par une poignée d'auditeurs mandiés peut-être ou ramaſſés avec peine dans l'enceinte d'une Egliſe médiocre, mais par la multitude qui venoit de bien-loin à la ronde pour aſſiſter à leurs prédications, qui quittoient maiſon, biens,

enfans, patrie, pour paſſer avec eux d'une contrée dans une autre. Sans parler des Apôtres & des Paſteurs de l'ancienne Egliſe, les Bernardin, les Antoine de Pade, les Vincent Ferrier, les Jean de Capiſtran, par où mériterent-ils de ſi grands ſuccès ? nous ſavons ce qu'ils diſoient au peuple, nous avons leurs ouvrages entre les mains, y trouvons-nous rien qui ſoit comparable, ſelon le ſens humain, à beaucoup d'autres ouvrages que nous admirons ? à peine concevons-nous qu'il y ait rien là dedans dont on puiſſe s'aider, rien que l'on doive copier ou imiter ; nous aurions honte de lire les ſermons des Peres de l'Egliſe tels qui ſont dans leurs écrits ; ils parloient bon ſens, Dieu faiſoit le reſte : voilà tout le myſtere ; que des ſaints comme eux montaſſent en chaire ſans dire autre choſe qu'eux, on leur applaudiroit encore, non pas par des cris d'approbation peut-être, mais par des ſanglots & par des larmes ; ce ſont là les applaudiſſemens dont ſaint Chriſoſtome & ſaint Auguſtin étoient jaloux : la pureté de leurs intentions, & l'union continuelle avec Jeſus-Chriſt, les avoit rendus maîtres, pour ainſi dire, du cœur de Dieu, ils en diſpoſoient à leur gré, ſelon cette parole encore ; *ſi manſeritis in me, & verba mea in vobis manſerint, quodcumque volueritis, petetis & fiet vobis :* Dieu ne pouvoit, non plus qu'au temps de Moyſe, ne pas détourner ſa

colere quand il l'en prioit : laiſſez-moi, que je puniſſe ce peuple rebelle & ingrat, que je l'aveugle, que je l'endurciſſe : non, Seigneur, effacez-moi plutôt du livre de vie; à cette parole, bien loin de maudire, Dieu pour ne les pas punir, les déſoler, faiſoit grace à des cœurs endurcis, & qu'il avoit preſque déterminé d'abandonner à leur ſens reprouvé.

Une ſeconde choſe qu'ils avoient encore, & d'où dépend beaucoup le ſalut des ames, c'eſt que c'étoit des hommes parfaitement morts à eux-mêmes, & qui comptoient pour rien, de ſacrifier leurs plaiſirs, leur ſanté, leurs forces, leur vie même au travail de leur miniſtere; ce n'étoient pas des gens bornés à une eſpéce d'emploi particulier, gens qui cruſſent aſſez faire de prêcher une fois la ſemaine un ſermon d'appareil, ou de garder un confeſſionnal trois ou quatre heures; ils étoient à tout, direction, confeſſion, prédication, catéchiſme, viſite des pauvres & des malades : dans leur vie il n'y avoit point d'intervales vuides, à une retraite, à une miſſion, en ſuccédoit incontinent une autre, & quelles miſſions, quelles retraites? qu'on leur repréſentât qu'ils abrégeoient conſidérablement leurs jours; & qu'en peut-il arriver? que j'aille plutôt voir Dieu; ſachant ſe faire tout à tous, ils vivoient avec les pauvres comme les pauvres, & toujours ſans

craindre de manquer des commodités des villes, ils parcouroient les campagnes.

On dira qu'il faudroit être des ſaints du premier ordre pour ſoutenir conſtamment un genre de vie ſi pénible & ſi laborieux; & n'eſt-ce pas ce que j'entreprends préciſément de prouver, que pour faire de grands fruits auprès du prochain, il faut être déja bien avancé en vertu, & que ſans cela on n'a fait jamais rien que de médiocre? n'ayons pas recours à la différence des temps, comme ſi autrefois on avoit eu plus de force ou plus de grace qu'aujourd'hui: nous avons vu de nos jours des Miſſionnaires dont les travaux font voir que les forces de la nature ne ſont point diminuées.

Enfin il faut être déja un ſaint, avons-nous dit, pour faire de grands fruits, parce que l'eſtime & la confiance des peuples, ſi néceſſaires pour faire de grands fruits, ne ſe donnent qu'à des ſaints; c'eſt la différence qu'il y a entre nos défauts & nos vertus: des défauts médiocres ſuffiſent pour mal édifier, & nous rendre mépriſables; mais pour forcer la multitude à donner ſon eſtime & ſa confiance, il faut d'héroïques & frappantes vertus: un grand pécheur croit ſon ſalut en aſſurance quand il a mis ſon ame dans les mains d'un ſaint; on raconte de ſaint François de Sales qu'un homme vint tout exprès de plus de cent lieues pour ſe confeſſer à

t de ſaint François Xavier, qu'on par-
ı Japon au travers de deux mille lieues
r pour le venir joindre à Goa, & re-
: de lui avec les leçons de la religion,
r d'une conſcience troublée & déchirée.
te eſtime n'eſt point celle par laquelle
ies-uns ſavent s'inſinuer dans la fami-
des grands, & ſe rendre recomman-
à titre d'honnête homme, d'homme
iſſant, d'homme d'eſprit; ils ſont, dit-
es amis à la religion: les vrais, les
amis, ſont ceux qu'attire la confiance
e; c'eſt-à-dire, fondée ſur une grande
: il eſt néceſſaire auſſi peut-être qu'il
ait d'autres qui voyent un certain
:, néceſſaire ſoit; mais on oſeroit preſ-
ire, malheur à celui ſur qui le ſort
; *neceſſe eſt ... verum væ homini illi:* ce
ion plus cette eſtime par laquelle on
: à ſoi un petit nombre de perſonnes
ts & vertueuſes de qui l'on eſt honoré!
oute peu; c'eſt celle qui attire la
rde, & les grands & les petits
ient, gens que de tout côté on ap-
à l'heure de la mort, & quand on
e donner ſincérement à Dieu; gens
nérailles de qui il ſe fait des fracas,
: s'eſtimant riche & heureux de re-
: quelque choſe de leurs dépouilles.
grande avance pour le ſaint miniſtere
l'être bien uni à Dieu, de mériter

qu'il ſe ſerve de nous pour les deſſeins de ſa miſéricorde, & qu'il nous choiſiſſe comme les Apôtres ; *ut eatis & fructum afferatis, fructus veſter maneat :* au moins certes, nos ſuccès, ſelon Dieu, dépendent-ils autant de notre vertu que de notre étude.

La grande avance encore, c'eſt de monter à nous-mêmes, & au ſoin de nous-mêmes de faire de grands progrès dans l'abnégation & dans l'amour de la croix : nous n'y parvenons pas, nous formons tout au plus de bons Religieux réguliers ; mais ſi nous ne prenons garde, nous ne formons pas des Apôtres, ſi nous ne voulons faire pour les ames que ce qui ſe fait d'ordinaire, nous n'irons pas loin.

Enfin formons-nous à édifier par les vertus ſublimes ; à ces manieres inſinuantes & artificieuſes de gagner une certaine eſtime, faiſons-en ſuccéder d'autres qui attirent, s'il ſe peut, l'admiration, & qui faſſent envier de nous reſſembler : nous n'en ferons rien peut-être, & nous ne laiſſerons pas d'entrer dans les miniſteres, Dieu veuille que nous n'y perdions pas bien vîte notre fonds médiocre de vertu ; car comme il n'y a que des hommes qui ayent déja commencé d'être ſaints & parfaits qui puiſſent travailler utilement au ſalut du prochain, il n'y en a gueres d'autres qui, en travaillant au ſalut du prochain, puiſſent eſpérer de devenir encore plus ſaints ; c'eſt la ſeconde partie.

Second point.

CE que ſaint Paul diſoit à l'occaſion du diſcernement des viandes ; *omnia munda mundis*, peut très-naturellement s'appliquer à notre ſujet : tout eſt pur pour les ames pures, tout eſt ſaint, tout eſt ſanctifiant pour ceux qui ſont déja établi ſolidement dans la vertu ; mais ceux qui n'ont qu'une vertu foible encore & imparfaite, tout eſt terrible pour eux dans le danger ; & hors du danger même ce qui ſanctifie les autres, ne fait communément que très-peu d'impreſſion ſur eux ; *coinquinatis autem nihil eſt mundum.*

Et premiérement qu'il y ait de grands dangers dans nos miniſteres, c'eſt de quoi nous ne ſaurions diſconvenir : notre expérience propre ne nous l'a que trop appris peut-être ; mais faſſe le ciel que dans la ſuite nous ne l'apprenions encore davantage à notre confuſion & à notre perte ! qu'elle eſt donc la différence entre un homme déja vertueux & un autre qui ne l'eſt pas ? eſt-ce qu'il n'y a pas de dangers pour celui-là comme pour celui-ci, ou qu'il n'y a pas des graces de préſervation pour tous ? la différence la voici : un homme vertueux craint le danger, il attend que ce ſoit Dieu qui l'engage & qui le pouſſe : de lui-même il n'y va pas ; jamais il ne cherche le monde que pour le

convertir, que quand il offenſeroit Dieu en ne le cherchant pas; il ne ſait ce que c'eſt que des liaiſons, des viſites, des entretiens de ſimple amuſement, de pure bienſéance: un homme imparfait ne craint rien, ou bien il va à tout comme s'il ne craignoit rien, mille autres motifs le jettent dans le commerce du monde, que celui de leur être utile & de les ſanctifier; or ce que nous diſons aux gens du monde eſt vrai pour nous comme pour eux, que le danger avec la défiance eſt moins redoutable que la préſomption hors du danger: de plus, dans le danger où ils vont l'un & l'autre par néceſſité & par vocation, l'homme vertueux a bien des graces que l'homme imparfait n'a pas; il les a demandé longtemps dans la priere, il les a mérité en quelque ſorte par ſa longue fidelité; l'un, s'il n'eſt pas tout-à-fait aveugle, s'apperçoit qu'en ſe produiſant il commet beaucoup de fautes, au lieu que l'autre reſpire l'air le plus contagieux, manie les plaies les plus envénimées, ſans en recevoir aucune atteinte; c'eſt un ange auſſi-bien par la pureté de ſes mœurs que par la viteſſe & la vivacité de ſon action.

Avant donc de nous engager dans les miniſteres publics, ſuivons bien les conſeils de Jeſus-Chriſt notre Seigneur; un homme deſtiné à ſervir le prochain, eſt comme un Roi qui ſe prépare à la guerre, contre un autre

prince riche & puiſſant ; *Rex iturus committere bellum adverſus alium regem :* que fait-il ? *ſedens prius cogitat, ſi poſſit cum decem millibus occurrere ei, qui cum viginti millibus venit ad ſe :* trouve-t'il que non, ſe défie-t'il du ſuccès ? la ſageſſe veut qu'il envoye des ambaſſadeurs & qu'il demande la paix, quoi qu'à des conditions humiliantes & onéreuſes ; *alioquin adhuc eo longe agente, legationem mittens rogat ea quæ pacis ſunt.*

Mais ces meſures de ſageſſe ne ſont pas pour celui qui eſt appellé aux fonctions de l'apoſtolat ; il peut dire avec ſaint Paul : *ſi evangeliſavero non eſt mihi gloria, neceſſitas enim mihi incumbit : væ enim mihi ſi non evangeliſavero :* je l'ai promis, c'eſt ma vocation, reſte donc de chercher de lever des troupes aſſez nombreuſes pour réſiſter au vice & au démon ; & ces troupes ce ſont les vertus ſolides déja acquiſes : l'ennemi eſt proche : & quel ennemi ? hâtons-nous.

Mais outre qu'un ſaint qui travaille au ſalut du prochain eſt beaucoup moins expoſé à y perdre rien de ſa vertu, il y croît même en vertu ; & rien n'eſt plus propre à conſommer l'ouvrage de ſa perfection, que de travailler à celle du prochain ; cherchant avant toute choſe, & par-deſſus toute choſe, ſa propre ſatisfaction ; tout ce qu'il dit, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, lui devient une occaſion, un motif,

une raiſon preſſante de ſe ſanctifier toujours davantage. Conduiſons un ſaint & un imparfait dans tous les miniſteres ſucceſſivement : l'un & l'autre ils prêchent ; mais l'un ſe prêche le plus ſouvent lui-même, il ſacrifie ce qu'il a de plus fort & de plus ſolide, à ce qui peut lui donner la réputation d'homme d'eſprit : eſpéce de ſimonie de prêcher pour la gloire, comme de prêcher pour de l'argent : il a trop de raiſon & de ſens pour être touché lui-même des foibles diſcours qu'il a coutume de faire ; il eſt inquiet, il ſe chagrine, il perd courage, s'il ne trouve qu'à ſon gré on lui rend aſſez de juſtice : l'autre feroit ſcrupule de dire quelque choſe qui ne le touche pas, & qu'il croiroit peu capable de toucher ; en diſant d'un cœur plein & pénétré, il ſe fortifie lui-même dans la détermination de faire tout ce qu'il enſeigne, il ſe fait honte s'il ne le pratique pas, il pouſſe ſa foi contre lui-même bien au-delà des devoirs d'un ſéculier. N'y a-t'il pas autant de folie, à peu près, à ne ſe pas faire un ſaint avec de tels motifs, qu'à riſquer ſon ſalut & ſon éternité ? Il ſe croit bien dédommagé d'un ſuccès équivoque, par les moyens que Dieu lui préſente de s'humilier, & d'être un peu humilié ; il croît dans la foi, dans le mépris du monde & de ſoi-même.

L'un & l'autre s'aſſeyent dans le ſacré tribunal ; mais l'un partage ſon attention entre

me du pécheur qu'il veut convertir, & ce que l'extérieur de ſa perſonne a de flatteur ou de déſagréable. L'autre donne ſon attention à des choſes plus utiles ; il conſidére, en entendant les pécheurs, de quoi la fragilité de l'homme le rend capable, de quel danger Dieu l'a préſervé en l'appellant à la religion ; par où, c'eſt quelquefois que d'un haut dégré de grace & de vertu, on vient tomber juſques dans l'abyme du crime ; l'appréhenſion de ne pas faire ſon devoir l'occupe tellement, qu'il ne lui reſte point aſſez de réflexions pour des recits ou des images qui pourroient le tenter ; il croît dans l'amour de Dieu & dans la reconnoiſſance envers Dieu.

L'un & l'autre vont peut-être aux hôpitaux ; mais l'un y va plus ſouvent & plus volontiers que l'autre : celui-là ne cherche qu'à finir, qu'à ſe tirer promptement pour revenir goûter chez ſoi les douceurs d'une vie plus commode & plus aiſée ; celui-ci ſent l'obligation qu'il a de n'être pas né comme tant de malheureux dans une diſette abſolue ; quelque mal qu'il puiſſe être, il trouve toujours qu'il eſt mieux qu'il ne mérite ; & par la honte d'être trop bien, il retranche tout ce qui n'eſt que pour flatter ou la délicateſſe ou la ſenſualité ; il croît en patience & en mortification.

L'un & l'autre viſitent les malades,

ils aſſiſtent les moribons ; mais l'un s'en fait une habitude : il s'accoutume comme les médecins ou comme de certains Prêtres mercenaires, à voir mourir les hommes à peu près comme les bêtes ; l'autre n'abandonne pas ſon malade, même après la mort, il le ſuit au tribunal de Jeſus-Chriſt ; il eſt effrayé de penſer que c'en eſt fait, & ſans retour ; *jam judicatus eſt :* il ſe met en ſa place, en ſe voyant ſi peu préparé à paroître devant Dieu, ſi vuide de vertus, il ſe détermine à en acquérir davantage ; il tremble qu'avec plus de ſainteté il eut peut-être converti une ame, dont les diſpoſitions en mourant ne l'ont peut-être pas contenté ; il croît en zéle & en vigilance.

Ils vont l'un & l'autre aux priſons ; mais l'un regarde la punition des criminels comme une juſtice, & la condamnation des innocens comme un effet du hazard malheureux ; l'autre trouve par-tout des images de la rigoureuſe colere de Dieu : ſi les hommes ont droit de traiter ainſi d'autres hommes, quels doivent être les droits de Dieu ? un cachot lui préſente ſes ténébres extérieures, d'où l'on ne ſort qu'après avoir payé juſqu'à la derniere obole ; il prend la réſolution d'acquiter ſes dettes, il ne connoît plus de priſons affreuſes que celles d'où l'on ne ſort jamais ; ſa ſolitude lui devient ſupportable par vertu, il ſent ſes chaînes & ſe trouve encore trop

libre dans ſa plus grande captivité ; il croît en régularité & en dépendance.

Ils dirigent l'un & l'autre ; mais l'un ne connoît pas aſſez les dons ni les conduites de Dieu pour faire ſentir qu'il les connoît ; les ames d'un certain état n'apperçoivent pas qu'il les entende, ni qu'il leur ſoit aſſez utile pour s'y attacher ; l'autre à qui on découvre un intérieur éclairé & fortifié de graces extraordinaires, apprend plus encore qu'il n'enſeigne : le pere Balthazar Alvares remercioit Dieu de lui avoir adreſſé l'incomparable mere Théreſe ; ils ſe ſervoient réciproquement, ſans que l'on puiſſe dire qui des deux fût plus utile à l'autre ; ils ſe firent des ſaints du premier ordre.

L'un & l'autre enfin ſont en commerce avec des perſonnes dont celles-ci ſont dans l'affliction & celles-là dans la proſpérité ; mais l'un s'attache beaucoup plus aux heureux du ſiécle qu'aux perſonnes qui ſouffrent, il ne revient que plus poſſédé du monde & de l'eſtime pour le monde, il en parle avec goût, avec plénitude, avec emphaſe : l'autre au contraire ſe nourrit volontiers du ſpectacle de compaſſion, c'eſt une matiere de patience qui produit preſque tous les effets de la patience même, il ſe reproche qu'il ne ſouffre rien, il cherche a ſe faire ſouffrir, il n'en perd aucune occaſion ; il revient chez lui plein du bonheur de l'état religieux

& de la vanité des miſeres du monde.

Si donc nous nous perdons quelquefois, ſi nous ne nous ſanctifions pas dans nos miniſteres, je le répete, c'eſt que nous nous y engageons avant que d'être aſſez préparés : la préparation, nous l'avons dit, c'eſt un état de vertu déja très-avancé ; encore une fois, acquérons cette vertu, ſubordonnons le ſervice du prochain à notre propre perfection, c'eſt ce qui nous fera ſuivre les hommes apoſtoliques, ſi non d'un pas égal, au moins d'aſſez près pour avoir part à leur gloire. Ainſi ſoit-il.

EXHORTATION

DE L'AMOUR DES PARENS ET DES AMIS.

Qui non odit patrem & matrem, fratres & ſorores, inſuper & animam ſuam, non poteſt meus eſſe diſcipulus.

Celui qui ne hait pas ſon pere, ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs, & même ſa propre perſonne, ne ſauroit être mon diſciple. *Luc 14.*

IL n'y avoit que la ſeconde partie de cet oracle qui put bien juſtifier la premiere. L'amour de nous-mêmes étant le modéle & la véritable régle de l'amour du prochain, ſuivant cette parole ; *diliges proximum tuum ſicut te ipſum :* Si je puis ſans injuſtice & ſans crime, ſi je dois même dans de certaines circonſtances me haïr moi-même, je puis pareillement & dois, dans les mêmes circonſtances, haïr les autres hommes ; haïr mon pere, ma mere

&

& mes freres, puiſqu'il eſt une certaine haine de ſoi-même tellement eſſentielle à l'homme religieux, & ſur-tout à l'homme apoſtolique, que ſans elle il ne peut être, ni un véritable diſciple de Jeſus-Chriſt, ni un digne miniſtre de ſon Evangile ; *non poteſt meus eſſe diſcipulus* ; nous devons, à plus forte raiſon, être dans la même diſpoſition à l'égard de nos compatriotes, nos amis, en un mot, envers toutes les perſonnes que le ſang ou l'inclination, ou les divers intérêts de nos paſſions nous uniſſent.

Suppoſant donc, ſur la parole de Jeſus-Chriſt, que cette haine n'a rien que de légitime, rien même que de louable & de ſalutaire, il ne nous reſte dans cet entretien, qu'à examiner plus à fond quelles doivent être les régles de cette ſainte haine, & quels en peuvent être les avantages & les fruits.

Pour les régles, nous devons haïr nos parens, nos compatriotes, nos amis, quand nous devrions, autant que nous devrions, & comme nous devrions nous haïr nous-mêmes, ce ſera le premier point.

Pour les avantages, il eſt certain que jamais nous n'aimerons nos parens, nos compatriotes, nos amis, d'une maniere, ni plus raiſonnable, ni plus utile, qu'en les haïſſant de la maniere dont nous devons nous haïr nous-mêmes, ce ſera le ſecond point.

Comme je dois me haïr en certaines circonſtances, je dois auſſi haïr tous les hommes ; mais, comme c'eſt m'aimer que de me haïr, c'eſt auſſi aimer tous les hommes que de les haïr dans ces circonſtances ; voilà le ſujet & le partage de ce diſcours.

Premier point.

SE haïr ſoi-même, dans le ſens de l'Evangile, c'eſt renoncer à ſoi-même, ſe faire la guerre à ſoi-même, aller juſqu'à s'oublier, ſe détruire, s'anéantir ſoi-même ; premiérement dans tout ce qui contrarie le ſervice de Dieu ; ſecondement dans tout ce qui partage le ſervice de Dieu.

Or, par la même raiſon qu'il faut nous haïr néceſſairement nous-mêmes dans ces deux circonſtances, pour devenir diſciples, & beaucoup plus pour devenir apôtres de Jeſus-Chriſt, il s'enſuit que dans les mêmes circonſtances il faut encore plus haïr tous les autres hommes, quelque lien qui les attache à nous, ou qui nous attache à eux ; pourquoi ? parce que je dois certainement m'aimer moi-même avant mon prochain, & plus que mon prochain. Si donc l'amour de Dieu doit tellement l'emporter ſur l'amour de moi-même, que dans la concurrence je doive ceſſer de m'aimer moi-même, je doive me haïr moi-même, pour l'amour de Dieu ; combien plus pour l'amour de Dieu, dois-je ceſſer d'aimer,

dois-je haïr tout ce qui ne m'eſt rien ou preſque rien, comparé à moi-même?

Premier devoir donc de la haine de moi-même, & par conſéquent de la haine de mes plus proches; renoncer à tout ce qui contrarie Dieu, à tout ce qui pourroit m'être une occaſion d'offenſer Dieu & de perdre Dieu. L'obligation & l'étendue même de cette renonciation, Jeſus-Chriſt nous l'explique par ces paroles figurées; ſi votre œil, ſi votre pied, ſi votre main droite vous ſcandaliſe, arrachez votre œil, coupez votre pied, votre main, & jettez-les bien-loin de vous, n'ayant d'égard ni à la néceſſité apparente de conſerver des parties ſi précieuſes de vous-mêmes, ni à la ſenſible douleur d'une opération ſi violente & ſi cruelle à la nature, en vous traitant ainſi, en vous perdant ainſi plutôt que de déplaire à Dieu; que ferez vous après tout? que vous conſerver vous-mêmes d'une maniere bien plus utile, que rendre à Dieu, par avance, ce que vous avez reçu de lui, & ce que la dure néceſſité de tout perdre à la mort, vous forcera de lui ſacrifier. *Qui amat animam ſuam, perdet eam; & qui perdiderit eam in hoc mundo, in vitam æternam cuſtodit eam. Celui qui aime ſa vie, la perdra; & celui qui hait ſa vie en ce monde, la conſervera pour la vie éternelle.*

Pénétrés de ces grandes vérités, les martyrs ne connurent plus ni pere, ni freres,

ni parens, ni domeſtiques, ni amis : eux-mêmes ils s'armoient contre leur propre ſang, du glaive de ſéparation que Jeſus-Chriſt a apporté ſur la terre : *non veni pacem mittere ſed gladium : veni ſeparare hominem adverſus patrem, & inimici hominis domeſtici ejus. Ne penſez pas que je ſois venu apporter la paix ſur la terre : je n'y ſuis pas venu apporter la paix mais l'épée* ; il s'agiſſoit, direz-vous peut-être, de conſerver ou de perdre Jeſus-Chriſt & la foi ; qui doute que, dans une pareille occaſion, on ne doive être attaché à Dieu & à ſon ame plus qu'aux hommes & à ſa propre vie ; qu'avons-nous aujourd'hui de comparable à craindre de l'amitié de ceux que Jeſus-Chriſt nous ordonne de haïr ? n'exagerons rien, mais ne nous flattons pas auſſi : ne nous trompons pas, je vous prie, l'amour de la chair & du ſang, l'attache à ſa famille, à ſa patrie, à ſes amis d'intérêt ou de plaiſir, eſt certainement bien aveugle : on ne voit guere ordinairement quand il commence, juſqu'où il pourra conduire avec le temps, & s'il ne va pas juſqu'à nous faire renoncer ouvertement au chriſtianiſme & à la religion, ne va-t'il jamais juſqu'à nous faire oublier les devoirs du Religieux & du chrétien dans des points aſſez capitaux pour craindre la perte de la grace & de notre ame ? commençons par l'amour des parens.

L'attache à une famille qu'on aime & de

qui l'on veut être aimé, combien de fois jette-t'elle dans un labyrinthe d'erreurs & de fautes qu'on ne veut pas même trop connoître par le peu de réſolution qu'on a de les éviter : on embraſſe leur défenſe avec chaleur envers & contre ceux qui les attaquent ; on ſollicite pour eux à toutes ſortes de tribunaux, ſans examiner s'il ont raiſon ou s'il ne l'ont pas, à peine vient-il en penſée qu'ils puiſſent avoir tort : on les aigrit autant qu'on eſt aigri ſoi-même contre leur adverſe partie, juſqu'à leur reprocher quelquefois de trop oublier leurs droits & leur honneur. On préſente, pour remplir les emplois & les bénéfices, des ſujets ſouvent tout-à-fait indignes, toujours très équivoques par le peu de certitude qu'on a ſoi-même & de leur conduite & de leurs ſentimens orthodoxes, dont on ne laiſſe pas de ſe rendre caution : appellé à leur conſeil de conſcience, on approuve en eux mille manieres de s'avancer, de négocier, de s'enrichir, qu'on condamneroit dans tout autre. Les profeſſions les plus décriées, ſelon les régles de la morale chrétienne, & contre leſquelles en chaire on invective ſoi-même tous les jours, ſemblent changer de nature quand c'eſt la profeſſion d'un frere ou d'un parent, comme ſi l'on eût trouvé un nouvel évangile pour eux.

On garde le ſilence pour le moins, les

laiſſant à la conduite de ceux qu'on ſuppoſe chargés de leur conſcience, & ce ſilence eſt preſque toujours pour eux une eſpéce de déciſion qui les empêche de conſulter ailleurs. . . ſont-ils dans le beſoin; le déſir de les en tirer que n'inſpire-t'il pas contre l'obligation des vœux, & contre ce déſintéreſſement parfait qui nous oblige à donner pour rien ce que nous avons reçu pour rien? On détourne habilement ce que l'affection des perſonnes attachées deſtinoit, ou au ſoulagement d'une maiſon pauvre, ou à l'établiſſement d'un miſſionaire dans le pays étranger; on ménage pour eux des alliances, où tout eſt d'un côté, le bien, la naiſſance, le mérite, & rien de l'autre que la protection d'un parent qui trompe ſous le voile religieux d'un conſeil affectionné & d'une ſage diſcrétion. On eſt tenté quelquefois de rompre juſqu'aux liens qui tiennent attachés à Dieu & à la religion, pour aller au ſecours d'une famille ſouffrante; & ſi l'on demeure, rien n'arrête qu'un défaut de reſſource pour ſoi-même, hors de l'état qu'on a embraſſé pour Dieu. Mais ſont-ils dans l'abondance & dans la proſpérité, le commerce aſſidu qu'on entretient avec eux, fait paſſer leurs maximes, leurs ſentimens, leurs uſages bien avant dans le cœur; on revient chez ſoi, peiné, choqué, rebuté de tout ce qu'on y rencontre;

l'obéiſſance eſt un fardeau inſupportable dont on tâche de ſe délivrer par leur protection & par leurs ſollicitations, juſqu'à ſe rendre quelquefois redoutable ; la pauvreté, une vie baſſe & ſordide dont on n'a plus que de l'horreur, on la meſure ſa pauvreté, non plus à ſon état, mais à l'état où l'on ſuppoſe qu'on auroit pu vivre dans le monde ; on croit aſſez faire pour Dieu, de n'être pas, comme ſes proches, tout-à-fait dans l'opulence ; on ne ſe refuſe quoique ce ſoit de ce qu'on peut obtenir, ou arracher de leur tendreſſe & de leur libéralité ; on paſſe, auprès d'eux, à la ville, à la campagne, des temps conſidérables hors de la régularité & de tout exercice de pénitence & de dévotion ; mille objets préſens & paſſés portent des coups mortels à l'innocence : aſſez foibles pour ſuccomber, trop foibles pour ſe défendre, on ſent quelquefois ſa plaie, mais on l'aime.

Dis-je rien dont nous n'ayons peut-être quelque expérience perſonnelle, & dont nous ne rougiſſions aujourd'hui que nous voyons les choſes ſans paſſion, & comme au tribunal de Jeſus-Chriſt même. Plaiſe donc à Dieu que nous ne l'oublions jamais ! L'indifférence pour ſa famille, la haine de ſes proches ſuivant l'eſprit de l'Evangile préviendroit tous ces déſordres.

La patrie eſt comme une eſpéce de famille

dont les intérêts ne ſont guere moins précieux pour quelques-uns : être du même royaume, de la même province, de la même ville, les unit auſſi étroitement que le ſang a coutume d'unir les autres, & les expoſe par-là à-peu-près aux mêmes dangers.

Du plus au moins, dans combien de maiſons ne voit-on pas ces choſes arriver ? c'eſt aſſez que le ſupérieur ſoit d'une certaine province, pour qu'il ait plus d'affection envers la moitié de ceux qui la compoſent, ou pour que la moitié de ceux qui la compoſent ne puiſſe plus prendre confiance en lui. Combien, entre les inférieurs, de jalouſie, de rapports, d'inimitiés, de mauvaiſes intrigues pour donner vogue à un compatriote, ou pour abaiſſer tous ſes concurrens : on s'obſerve, on ſe ſoupçonne, on ſe juge de part & d'autre ; tout eſt interprété en mauvaiſe part, on tient des conſeils ſecrets, on écrit, on médit, quelquefois on calomnie. Je ne dis rien de l'indignité & de l'injuſtice d'un procédé ſi puérile, comme ſi les bonnes qualités de l'eſprit & du cœur, la ſcience & les talens étoient néceſſairement attachés au climat, & que de tous les pays nous ne connoiſſions pas & des perſonnes d'un grand mérite, & des hommes qui n'ont rien de grand que leurs défauts & leur habileté à brouiller, & l'eſtime de leurs belles qualités prétendues. Mais puis-je ne pas dire com-

bien Dieu eſt offenſé au milieu de tout cela, & que l'unique remède ſeroit encore cette haine abſolue de ſes plus proches & de ſes plus intimes, quels qu'ils puiſſent être, dès qu'il s'agit des intérêts de Dieu & du bien de la paix.

Enfin, les affections humaines & naturelles forment une derniere eſpéce de liaiſon, qui n'eſt pas moins préjudiciable que les deux autres, ſi quelquefois elle ne l'eſt pas davantage, & c'eſt la reſſource aſſez ordinaire de pluſieurs qui n'ont, ni dans leur famille, ni dans ceux de leur nation, qui que ce ſoit qui puiſſe, ou qui veuille les produire, les aider, les protéger, les pouſſer. On s'attache donc à une perſonne riche & puiſſante, à un magiſtrat, à un prélat dont on fait ſon pere & ſon patron; on va porter à ſon tribunal tous ſes griefs, & en demander juſtice, on rend publics les défauts, & du ſupérieur, & des particuliers qu'on devroit couvrir de ſa robe, & à qui on devroit ſervir de bouclier; on forme des intrigues ſourdes à ſon avantage contre le bien commun; on ſe rend immobile dans le lieu où on eſt une fois fixé, malgré ſes ſupérieurs. Par une eſpéce de reconnoiſſance dont on ſe pique à ſon tour, on prend parti pour ſes protecteurs; ils ont toujours raiſon, quoiqu'ils ordonnent, ou qu'ils entreprennent; on ſe vend à eux juſqu'à ſe rendre, pour ainſi

dire, leur domeſtique, leur homme d'affaires, leur eſclave, leur eſpion, juſquà nuire quelquefois à la cauſe de l'Egliſe & de la religion.

Ne ſont-ce pas là d'aſſez grands maux? n'eſt-ce pas là contrarier Dieu avec d'aſſez grands riſques de ſe perdre, ſans perdre toujours ni la foi, ni la religion, comme ceux qui y renonçoient autrefois, & à qui nous ne voudrions pas qu'on pût nous comparer? *qui non odit patrem, &c. non poteſt eſſe meus diſcipulus.*

Mais n'en demeurons pas là; car l'oubli de ſoi-même & de tous les hommes dans tout ce qui contrarie Dieu eſt un devoir commun à tous les fidéles; le ſimple chrétien eſt obligé à cela auſſi bien que nous. Venons à ce qui nous eſt particulier. Le devoir propre d'un homme apoſtolique eſt de haïr tout ce qui peut encore le diviſer & le détourner dans la moindre partie du zéle & de l'attention qu'il doit avoir pour Dieu; pourquoi? toujours par le même principe, parce qu'il doit renoncer à ſoi-même, combien plus renoncer aux autres, pour être de ſa maiſon & coopérer avec lui à la rédemption & au ſalut des hommes. Conſacrés à la religion, nous ſommes morts pour nos parens. Comme nous ne ſommes plus à leur charge, & qu'ils ne nous doivent plus rien, ils n'ont plus rien non plus à attendre de nous,

par rapport à leurs affaires & leurs intérêts temporels.

Mais je vous demande ſi les amitiés & les liaiſons qu'on peut cultiver dans le monde, ou avec une famille chérie, ou avec des amis d'intérêt & de plaiſir, ne détournent pas beaucoup pour le moins, de ce qu'on doit à Dieu & à l'Ordre auquel on s'eſt conſacré par l'inſpiration de Dieu. Peut-on recevoir & écrire tant de lettres, faire tant de viſites, entretenir un commerce réglé avec des perſonnes qu'on ne voit pas pour le ſalut de leur ame, ſans perdre beaucoup de temps, ſans nourrir une multitude d'inquiétudes & de chagrins.

Eſt-on tranquille à l'oraiſon avec toutes ces diſtractions? conſerve-t'on toute la liberté d'eſprit néceſſaire aux fonctions de ſon miniſtere, au moins tous les ſaints crurent-ils la choſe abſolument impoſſible? Vous rapporterai-je l'exemple de ces anciens ſolitaires dont parle Caſſien, & la fermeté qu'ils eurent à ne vouloir pas même, en paſſant, recevoir les viſites d'une mere, d'un frere, d'une ſœur qui venoient les chercher une fois ſeulement au bout de pluſieurs années?

Saint Ignace paſſe près de trois mois proche de Loyola, ſans vouloir aller une ſeule fois ni loger, ni aller au château prendre un repas; l'hôpital eſt ſa demeure. Etant à à Rome, il reçoit un paquet de lettres de ſa

famille, & il le brûle, ſans vouloir ſeulement l'ouvrir.

L'Apôtre des Indes partant de l'Europe, ne veut pas ſe détourner de quatre lieues pour voir ſa famille qui le déſiroit, qui l'attendoit, & que, ſelon toutes les apparences, il ne devoit jamais revoir, comme il arriva en effet. Il craignit ſans doute que des démonſtrations d'une amitié tendre & réciproque ne le touchaſſent pour le moins, d'une maniere plus pénible & plus dangereuſe qu'utile & néceſſaire.

Saint François de Borgia étoit pere, & avoit laiſſé des enfans au monde; il refuſa toujours de ſolliciter des dignités eccléſiaſtiques, de ménager des alliances pour ſon illuſtre famille. Eh! ne ſerois-je pas bien malheureux, diſoit-il, & bien peu chrétien d'ambitionner pour eux, un rang & une fortune que j'ai cru ſi dangereux pour moi-même? qu'ils ſachent donc, & eux, & tous les autres qui voudroient m'employer, me faire entrer dans leurs affaires, que je ne ſuis plus rien, & que je mets toute ma gloire & tout mon bonheur à ne pouvoir plus rien qu'auprès du Roi des rois; mais ce n'eſt pas à ſa faveur qu'ils aſpirent.

Les Saints ne crurent pas en trop faire, ni qu'on pût les accuſer d'une dureté mal entendue, après l'ordre que reçut de Jeſus-Chriſt ce jeune homme qui s'offroit à le ſui-

re, de ne pas ſe détourner d'un moment pour aller rendre les derniers devoirs à ſon pere qui venoit d'expirer ; *ſinite mortuos ſepelire mortuos ſuos : nemo mittens manum ad aratrum & reſpiciens retrò, aptus eſt regno Dei.*

Je ſais que cette morale ne paroît guere à notre portée ; mais c'eſt pour cela auſſi qu'on voit ſi peu de perſonnes qui arrivent à la perfection de ces hommes héroïques.

Au moins ayons une grande modération dans tout ce que notre imperfection & le mauvais exemple de pluſieurs nous empêchent de ſacrifier abſolument à Dieu, & dans tout ce qu'on nous accorde plus par indulgence que par crainte de nous contriſter, que par aucune forte & véritable raiſon. Mais dans cette modération même eſt-il poſſible d'y demeurer, à moins que l'on n'incline vers l'extrêmité oppoſée ? que par vertu on ne ſe détache premiérement de ceux qui ne ſont pas parens, & qu'avec les parens même, on ne s'accoutume à vivre à-peu-près comme avec des étrangers ; car il eſt autant, ou plus facile d'aller juſques-là que de tenir le juſte milieu.

Mais le précepte naturel & divin d'honorer, d'aimer, de ſervir ſes proches, que deviendra-t'il cependant ? ah ! Jeſus-Chriſt l'ignoroit-il ce précepte, à quoi il oblige, quand, à douze ans, il quitte Joſeph & Marie, ſans paroître ſe ſoucier beaucoup de

leur inquiétude & de leurs reproches? *neſciebatis quia in his quæ Patris mei ſunt, oportet me eſſe?* Quand à trente ans, il ſe ſépare pour toujours de ſa ſainte mere, & que dans quelqu'occaſion il ſemble même la méconnoître, elle & toute ſa parenté; *quæ eſt mater mea, & qui ſunt fratres mei?* de plus, diſons la vérité, ce n'eſt pas ordinairement le précepte qui embaraſſe; on ſe détache aiſément & ſans ſcrupule d'une famille qui fait peu d'honneur, & dont on n'attend ni protection, ni commodité. Mais enfin ſuppoſant un reſpect, un attachement, un amour chrétien & abſolument déſintéreſſé, j'ai déja répondu que jamais le précepte ne ſera mieux gardé que par les perſonnes véritablement mortes à tout, & que c'eſt aimer nos proches d'une maniere bien plus raiſonnable & plus utile, que de les haïr de cette maniere. Expliquons bien ceci.

Second point.

A Cet amour aveugle & naturel que Jeſus-Chriſt interdit, il faut ſubſtituer une charité bien ordonnée & toute ſpirituelle, laquelle, ſans pouvoir nuire ni à notre propre perfection, ni au ſervice de Dieu & des ames, eſt en même temps beaucoup plus utile à nos proches que tout ce qu'ils pourroient prétendre que nous leur duſſions d'ailleurs.

En effet, ſi nous n'oublions les intérêts emporels de notre famille & de nos amis, ue pour nous mettre plus en état de contri- uer à leur ſalut, l'échange ne leur eſt-elle as avantageuſe; &, à moins d'une injuſtice & d'une infidélité bien aveugle, peuvent-ils 'en plaindre & ne nous pas approuver? ce 'eſt les traiter enfin que comme nous nous raitons nous-mêmes; & certes nous ne royons pas nous faire de tort en nous ou- bliant pour ne penſer qu'à Dieu.

Or je dis que jamais nous ne ſerons, ni lus en état de leur obtenir des graces abon- lantes auprès de Dieu, ni plus en état de es aider à profiter des graces que nous leur aurons obtenues, que par la profeſſion que nous ferons nous-mêmes d'être morts à tous les ſentimens de la chair & du ſang, & de ne plus vivre que pour Jeſus-Chriſt.

Le détachement pour notre famille ne demande pas qu'ayant du zéle pour les étrangers, le ſalut de nos proches & de nos amis nous devienne indifférent; il ſuppoſe au contraire que, ſi quelque choſe de notre part eſt capable de toucher Dieu en leur faveur, c'eſt notre indifférence même envers eux, quand elle n'aura pour principe qu'un déſir ſincere de ne point partager notre cœur, & de le rendre plus pur & plus entier à celui à qui il ne ſuffit qu'à peine dans toute ſon étendue; car cette réunion de toutes nos

penſées, de toutes nos forces & de toutes nos tendreſſes dans Dieu ; comme elle eſt le grand moyen de tout obtenir de lui pour nous-mêmes, c'eſt elle auſſi qui, au regard des autres, nous rend comme tout-puiſſans auprès de lui. Détachés de la ſorte, parlons à Dieu pour qui il nous plaira, & nous ſerons infailliblement exaucés, ou plutôt, ſans rien dire de diſtinct, Dieu entendra, il préviendra juſqu'aux déſirs de notre cœur, comme il arriva à ces deux ſolitaires de l'antiquité, leſquels ayant refuſé l'entrée de leur cellule à quelques parens qui venoient les viſiter, meriterent que Dieu leur inſpirât de ſe retirer eux-mêmes dans le déſert, comme ils le firent en effet. La noble, la belle, la touchante diſpoſition que celle d'un ſaint Religieux qui ſentoit intérieurement que Dieu demandoit de lui un ſacrifice qui lui paroiſſoit plus difficile à faire que celui de ſes parens! Vous me demandez, diſoit-il à Dieu, quelque choſe qui me coûte infiniment davantage; eh quoi! le ſacrifice de mes amis : eh bien! mon Dieu, je le fais ce ſacrifice, quoique j'en ſente mon cœur tout déchiré ; agréez-le, mais en échange, Seigneur Dieu! ſeul bon & ſeul aimable, ſoyez donc leur ami ; ſouvenez-vous d'eux d'autant plus que je les oublierai davantage pour l'amour de vous ; ayez pour eux toutes les inquiétudes, toute la vivacité & toutes les attentions que vous me défendez,

dez & que je me défend ; qu'ils vous aiment & qu'ils commencent à connoître eux-mêmes combien il eſt avantageux d'oublier tout pour vous aimer.

Soyons aſſez charitables pour nous préſenter à Dieu comme victimes pour le ſalut de nos proches & de nos amis ; ſoyons aſſez ſaints pour que Dieu nous donne leur ame au beſoin de laquelle ils ne penſent point, & pour qu'à notre conſidération, il puiſſe oublier & leurs crimes & leur indignité : ſi c'eſt là les haïr, c'eſt les aimer tout enſemble ; mais ce n'eſt pas les haïr, ce n'eſt que les aimer & beaucoup plus & beaucoup mieux, puiſque c'eſt, en leur obtenant grace, ſe mettre encore en état de les faire profiter de la grace qu'on leur aura obtenue.

Car, je vous prie, quand jugeront-ils le ſalut plus important que lorſqu'ils nous verront nous-mêmes ſacrifier toute choſe au ſalut ? quand nos remontrances & nos conſeils auront-ils plus de pouvoir ſur eux que lorſqu'ils ſentiront que c'eſt un homme rempli de foi qui leur parle, un homme qui ne recherche que Dieu ſeul, qui ne veut que Dieu ?

Grand abus de croire que tous les ſervices que nous leur rendrions d'ailleurs, puiſſent jamais aſſez mériter leur eſtime & leur véritable confiance : ils nous importuneront dans leurs beſoins quand il faudra ſolliciter

dez & que je me défend ; qu'ils vous aiment & qu'ils commencent à connoître eux-mêmes combien il eſt avantageux d'oublier tout pour vous aimer.

Soyons aſſez charitables pour nous préſenter à Dieu comme victimes pour le ſalut de nos proches & de nos amis ; ſoyons aſſez ſaints pour que Dieu nous donne leur ame au beſoin de laquelle ils ne penſent point, & pour qu'à notre conſidération, il puiſſe oublier & leurs crimes & leur indignité : ſi c'eſt là les haïr, c'eſt les aimer tout enſemble ; mais ce n'eſt pas les haïr, ce n'eſt que les aimer & beaucoup plus & beaucoup mieux, puiſque c'eſt, en leur obtenant grace, mettre encore en état de les faire profiter de la grace qu'on leur aura obtenue.

Je vous prie, quand jugeront-ils le plus important que lorſqu'ils nous verront nous-mêmes ſacrifier toute choſe au quand nos remontrances & nos con- ont-ils plus de pouvoir ſur eux que ſentiront que c'eſt un homme qui leur parle, un homme qui ne Dieu ſeul, qui ne veut que

croire que tous les ſer- idrions d'ailleurs, puiſ- r leur eſtime & leur nous importuneront il ſaura ſatisfaire

un procès, pourſuivre un bénéfice, leur ménager la protection des grands ; mais quand il s'agira de leur ame, quand ils voudront ſe convertir, ſe donner à Dieu, ce n'eſt pas à nous qu'ils s'adreſſeront : ils nous connoiſſent trop pour ne pas craindre peut-être que nous les flattions : peut-être auſſi voudront-ils prendre nos conſeils quand ils voudront être trompés, être flattés : c'eſt nous faire beaucoup d'honneur.

Soyons fidéles à remplir toute l'étendue de nos devoirs, rien n'eſt ſi capable de les porter efficacement à bien ſatisfaire à toutes leurs obligations ; en ne les affectionnant pas trop, on leur enſeigne à n'aimer que modérément leurs enfans ; en ſacrifiant tous ſes intérêts, on leur apprend à mépriſer, & les grands, & les grands établiſſemens ; en portant avec joie les peines, les travaux, les épreuves de l'état religieux, à ſe conſoler dans leurs infirmités, dans leurs pertes, dans leur diſgrace ; mais s'ils nous voyent aimer la vie douce dans une profeſſion publique de pénitence, être jaloux des diſtinctions du cloître dans une profeſſion d'humilité, nourrir des reſſentimens & demander leur appui pour nous vanger de ceux qui nous attaquent ; c'eſt les autoriſer à ſe permettre tout : ils croiront qu'il leur ſuffit d'être parmi la multitude des chrétiens, ce que nous ſommes dans la foule des Religieux ; qu'ils peu-

vent allier Dieu & leur fortune, la politique du ſiécle & la ſageſſe de l'Evangile, l'intérêt & la conſcience, la vie molle & la dévotion, puiſque nous aſſocions Dieu & nos commodités, Dieu & notre vanité, Dieu & l'attache au monde & à nous-mêmes.

Pour moi j'eſtime, j'honore, j'admirerois beaucoup un Religieux qui, comme Jeſus-Chriſt, ne paroît nulle part, à table, en converſation, en compagnie, qu'il ne convertiſſe un pécheur, ou qu'il ne faſſe à Dieu quelqu'autre conquête ; un Religieux qui n'a point d'amis particuliers, qu'avec un peu de temps il ne trouve moyen de rendre ou plus chrétiens ou plus parfaits ; un Religieux qui, comme ſaint François de Sales, devient le guide ſpirituel, le directeur, le confeſſeur de toute ſa famille, pere, mere, freres, ſœurs, & pendant la vie & à la mort ; mais pour cela il faudroit ne ſe montrer jamais chez ſes plus proches que quand & autant qu'on eſt utile à leur ſalut : quand ils ſont dans la peine pour les ſoutenir d'une maniere ſurnaturelle, quand ils ſont malades pour les exhorter à la patience, ou les exhorter à faire une fin de prédeſtiné, quand ils ſont en différent, pour être l'ange de paix & rapprocher les eſprits & les cœurs par une médiation ſage & déſintéreſſée ; mais on eſt bien éloigné de cette perfection pour l'ordinaire, on ne cherche pas ceux à qui

on ſeroit le plus utile, mais ceux de qui on eſpere du ſecours dans ſon imperfection & dans ſes diverſes néceſſités : c'eſt là qu'on va faire ſa cour, là qu'on s'attache & qu'on ſe fixe : on méconnoît, on fuit plutôt ceux dont l'alliance deshonore, dont l'approche importune & humilie.

Qu'on ne parle donc plus de l'amour qu'on a d'ordinaire pour les parens & pour les amis comme d'une véritable charité ; la charité aſpire à quelque choſe de plus haut & de bien plus digne de Dieu qui en eſt la fin comme il en eſt la ſource & le principe : on ſe dévoue, on ne s'épargne en rien, on s'inquiéte, mais toujours par rapport aux biens éternels & pour ſoi-même & pour ceux qu'on affectionne.

Mais finiſſons, & finiſſons par où nous avons commencé ; l'amour de nous-mêmes, avons-nous dit, s'il eſt bien réglé, doit être la régle de l'amour de nos proches & de tous les autres hommes ; pour aimer donc & ſes parens & ſes amis de la maniere que Jeſus-Ghriſt notre Seigneur l'ordonne, il faut commencer par ne s'aimer ſoi-même qu'en vrai Religieux & en chrétien : rempliſſons-nous bien de l'importance du ſalut & de la perfection, nous ne croirons plus qu'il ſoit permis de déſirer de procurer aucun autre bien à perſonne ; mais tandis que pour nous-mêmes nous défendrons les droits de la na-

ture & que nous y rapporterons tout; que nous voudrons être aimés & que nous nous aimerons nous-mêmes par rapport au temps, par quel miracle aimerions-nous les autres d'une autre maniere.

Soyons zélés pour nous-mêmes, nous aurons beſoin d'attention à ne pas l'être trop pour les autres; mais avec un zéle corrigé par cette attention, nous leur ſerons utiles pour le ciel, & ce doit être l'unique terme de tous nos déſirs & de toutes les perſonnes à qui nous devons un véritable amour: Dieu veuille nous y faire arriver, & eux auſſi par ſa grace. Ainſi ſoit-il.

SUR LE DÉSINTÉRESSEMENT DANS LE MINISTERE POUR LES RELIGIEUX QUI S'Y EMPLOYENT.

Gratis accepiſtis, gratis date.

Vous avez reçu gratuitement, donnez auſſi gratuitement. *Matth. c. 10.*

IL n'arrive que trop ſouvent que les miniſtres de la religion tombent dans le déſordre que reprochoit ſaint Paul à certains prédicateurs, qui faiſoient de la piété comme une eſpéce de commerce honteux, ſe donnant plus volontiers à ceux de qui ils recevoient, ou de qui ils eſpéroient davantage, & par-là ſe privoient de la plus belle gloire

de l'apoſtolat ; *evàcuantes gloriam ſuam, exiſtimantes quæſtum eſſe pietatem.*

Suivant l'exemple de ſaint Paul, donner gratuitement c'eſt ne demander, ne recevoir aucun ſalaire, ni même aucune aumône pour les meſſes, les prédications, les confeſſions, les directions, les inſtructions dans la piété, ou dans les ſciences, ou dans les belles-lettres, ni en général pour aucun autre miniſtere.

C'eſt porter la perfection bien haut, dira-t'on peut-être, c'eſt entreprendre plus que Jeſus-Chriſt n'a exigé de ſes Apôtres, ni l'Egliſe de ſes miniſtres, dans aucun temps; c'eſt faire la correction en quelque maniere à tous les prélats, à tous les paſteurs, à à tous les prêtres, à tous les Ordres religieux ſans exception.

On ne condamne qui que ce ſoit, on ne dit point que dans l'uſage reçu & approuvé par l'Egliſe, il intervienne rien de criminel ou de vicieux, tandis qu'on s'en tient exactement à ce que les ſaints Conciles ont ſagement réglé en divers ſiécles pour obvier aux déſordres de l'inſatiable avarice ; mais nous ſavons auſſi que bien des choſes ſont permiſes pour de certaines raiſons, qu'il eſt pourtant plus parfait & plus à propos de ne ſe point permettre pour d'autres raiſons plus importantes encore ; *omnia mihi licent, ſed non omnia expediunt.* Conformément à ce principe, ſaint Paul ne ſe ſervit jamais du droit qui lui

étoit acquis comme aux autres Apôtres, de vivre aux dépens de ceux au ſalut de qui il travailloit.

Il répéte encore la même choſe, écrivant aux Theſſaloniciens & par-tout; c'eſt vous, dit-il, que je cherche, & non pas vos biens.

Si le renoncement aux biens temporels eſt de ſoi-même la matiere d'un grand ſacrifice, plus le renoncement eſt parfait, moins on conſerve de reſſource hors de Dieu & des ſoins de ſa providence, plus certes le ſacrifice eſt conſidérable & digne de la conduite d'un homme apoſtolique. Perſonne ne doute que celle de ſaint Paul n'ait quelque choſe de plus excellent que celle des autres Apôtres; c'eſt ſon eſprit que les Conciles euſſent voulu inſpirer à tous les eccléſiaſtiques, quand ils reprenoient en termes ſi forts ceux qui, ayant pour ſubſiſter un patrimoine ſuffiſant, ne laiſſoient pas de recevoir des fidéles de quoi fournir à leur dépenſe néceſſaire.

On peut conſidérer deux avantages du parfait déſintéreſſement. 1°. Il conſerve plus de liberté dans l'exercice du miniſtere. 2°. Il édifie davantage les perſonnes auprès de qui on travaille, & les rend plus diſpoſés à profiter des inſtructions qu'on leur donne.

Rien de plus important dans l'exercice du miniſtere que la liberté pour ne pas engager ſa conſcience en ſe rendant mal-à-pro-

pos reſponſable de celle d'autrui ; il faut avertir, reprendre, corriger toujours avec reſpect & avec bonté ; mais toujours auſſi avec empire, avec droiture, avec fermeté ; *cum omni imperio, argue obſecra, increpa :* il faut oſer dire la vérité quelque dure, quelque pénible qu'elle puiſſe être, & la dire partout, en public, en particulier, en chaire, au confeſſionnal, en converſation, & la dire à toutes ſortes de perſonnes, aux grands comme aux petits, aux riches comme aux pauvres ; ſi cela étoit bien facile, ſi cela étoit même poſſible aux perſonnes intéreſſées, pourquoi le ſaint Eſprit dans les écritures défendroit-il ſi ſouvent à ceux qui ſont aſſis ſur les tribunaux de la juſtice de ne recevoir même aucun préſent ; *non accipies munera* : pourquoi nous auroit-il donné ces maximes ſentencieuſes, comme autant d'oracles : *un préſent aveugle le Juge le plus éclairé, & c'eſt dans la bouche comme un mors & comme un baillon qui l'empêche de parler : dona excœcant oculos judicum & quaſi* PHINOS *capiſtrum* (*vulgat*) *in ore avertit conceptiones eorum. Celui qui fait des préſens ſera toujours victorieux & reſpecté, il ravira l'ame de ceux qui les reçoivent ; victoriam & honorem acquirit qui dat munera ; animam autem aufert accipientium : le préſent d'un homme lui ouvre une large voie, & lui fait faire place devant tout ce qui eſt au-deſſous de lui ; donum hominis dilatat viam ejus & ante*

principes ſpatium ei facit. Un préſent ſecret éteint le zéle, & un don qu'on met dans le ſein appaiſe la plus juſte indignation ; munus abſconditum extinguit iras, & donum in ſinum indignationem maximam.

Pourquoi l'Ecriture encore confondroit-elle toujours ces deux choſes ? recevoir des préſens & être l'aſſocié des voleurs, avoir les mains pleines d'iniquités ; *diligunt munera, ſequuntur retributiones, ſocii furum in quorum manibus iniquitates ſunt, dextera eorum repleta eſt muneribus.* Pourquoi, appliquans la maxime générale aux hommes apoſtoliques ſaint Pierre & ſaint Paul recommanderoient-ils avec tant d'inſtance qu'on ne reçût au nombre des miniſtres de l'Egliſe que des hommes ſans intérêt ? *epiſcopos, diaconos non lucri cupidos, non turpe lucrum ſectantes ;* pourquoi avertiroient-ils de ne pas conſulter d'autres, comme étant gens capables de trafiquer de leur ame & de leur ſalut ; *in avaritiâ, fictis verbis de vobis negotiabuntur, ſeductores qui univerſas domos ſubvertunt, docentes quæ non oportet, turpis lucri gratiâ :* oui, Jean-Baptiſte même auroit eu peine à parler à Hérode comme il fit, *non licet*, s'il eût été ſon penſionnaire, & qu'il eût eu peur de perdre ſes faveurs & ſes bienfaits ; jamais Daniel n'eût eu le courage de déchiffrer à Balthazard l'arrêt fatal de ſa condamnation, s'il eût accepté les richeſſes & la ſeconde place du royaume que lui pré-

ſentoit ce malheureux prince; il refuſe tout; préſens, dignités, honneurs : n'étant retenu par aucune conſideration, il parle avec hardieſſe; *munera tua ſint tibi & dona domus tuæ alteri da : ſcripturam autem legam tibi rex & interpretationem ejus oſtendam tibi.*

Je ſais que ce qu'on peut recevoir n'eſt pas toujours de ſi grande importance, que pour ſe le conſerver on voulût ſe rendre auſſi prévaricateur qu'auroient été Jean-Baptiſte & Daniel, s'ils euſſent caché la vérité dans les circonſtances où ils ſe trouvoient; mais auſſi eſt-il toujours néceſſaire de trahir la cauſe de Dieu pour pouvoir ſe rendre plus griévement coupable? ne ſuffit-il pas de conniver, de diſſimuler, de donner quelque déciſion lâche, ou quelqu'abſolution équivoque, de laiſſer languir des gens dans un état de péché ou d'imperfection d'où l'on pourroit les faire ſortir avec un peu plus de fermeté & de vrai zéle.

Or de cela en eſt-on maître, tandis qu'on craint de leur déplaire, de les refroidir, de les chagriner, ou de les écarter? combien de fois, ſans y trop penſer, eſt-on la dupe ou de ſa reconnoiſſance pour le paſſé, ou de ſes eſpérances pour l'avenir; on ne peut pas ſe perſuader qu'une perſonne ſi généreuſe & d'un ſi bon cœur voulût faire un injuſtice à quelqu'un, ou n'être pas à Dieu avec autant de dévouement, qu'à celui qui lui tient

la place de Dieu ; ſi elle eſt chez elle d'une humeur difficile & hautaine, c'eſt donc qu'elle a affaire à des gens bien déraiſonnables, car pour ſoi on ne lui trouve que de la prévenance & du reſpect ; ſi elle conſerve du reſſentiment, c'eſt aſſurément qu'on la pouſſe d'une maniere indigne : car c'eſt la la douceur & la raiſon même ; ſi elle donne dans le luxe, ſi elle eſt dans le monde & dans le grand monde, parties de jeu, de ſpectacles & de plaiſirs, cela convient à l'âge, au rang, à l'infirmité : ſon Juge devient ſon avocat : voilà un de ces hommes qu'on peut appeller des directeurs humains, gens qui paſſent tout, qui excuſent tout, qui condeſcendent à tout, ou peu s'en faut ; & la premiere ſource, ou la principale ſource du mal, c'eſt qu'ils ſont des directeurs intéreſſés.

Si notre liberté dépend de notre déſintéreſſement, l'edification du prochain n'en dépend pas moins ; en effet, jamais nous ne donnerons plus d'autorité à la vertu que doivent pratiquer les gens du monde, & jamais nous ne leur montrerons mieux qu'elle eſt à leur portée, que quand ils nous verront faire ce que nous enſeignons, & beaucoup plus que nous n'enſeignons.

Mais leur prêcher le mépris des biens du monde, tandis qu'à titre de gens riches & puiſſans, nous les flatterons, nous leur ferons la cour ; condamner leur luxe & leur délica-

teſſe, tandis qu'ils fourniront à tout ce qui flatte notre vanité & notre ſenſualité ; les obliger de relâcher de leur ſuperflu, quand c'eſt à notre profit particulier qu'il ſe convertira, du moins en partie ; leur enſeigner la pénitence, pendant qu'ils ſauront comment nous ſommes logés, habillés, préſervés du froid & de toutes ſortes d'incommodités par leurs bienfaits, ſera-ce bien de quoi les perſuader ?

Et n'allons pas croire qu'ils ſoient ſi aveugles que, ſous cette envie d'avoir & ſous cette facilité à prendre, ils n'apperçoivent ſouvent encore bien d'autres paſſions & bien d'autres foibles, que ce que nous n'avons pas honte de leur en découvrir, ou croire, parce qu'ils préſentent d'aſſez bonne grace quelquefois, qu'ils ne fuſſent pas plus aiſes encore d'avoir le mérite d'offrir & le profit de ſe voir honnêtement remerciés. N'a-t'on pas ouï dire à plus d'une femme de condition, que leurs directeurs leur coûtoient autant ou plus à entretenir, qu'un ou deux de leurs enfans ? Du plus au moins, les plus diſcrétes ont trop de vanité pour garder le ſilence ſur ce qu'elles donnent : d'autres qui les entendent, concluent à ne pas rechercher des conſeils & des ſervices d'un ſi grand prix : on n'édifie pas les unes, on en écarte beaucoup d'autres qui, ne pouvant pas dontant donner, craindroient de ſe voir

ou mépriſées, ou moins ménagées; c'eſt-là où mene tôt ou tard une conduite intéreſſée. Enfin d'où viennent encore, que delà, les jalouſies entre les directeurs? d'où vient cet eſclavage où l'on retient certaines perſonnes, juſquà trouver mauvais qu'elles puiſſent s'adreſſer ailleurs?

Mais ces régles de déſintéreſſement, dira-t'on peut-être, iroient même juſqu'à ne pas repréſenter aſſez le beſoin de nos maiſons, qui ſont néanmoins la plûpart dans un état ſi pitoyable; c'eſt que nous avons plus de confiance dans les hommes que dans Dieu. Au contraire, plus nous nous oublierons nous-mêmes pour mettre uniquement notre appui dans la providence, plus elle aura ſoin de nous dans nos véritables beſoins. Eſt-il impoſſible à Dieu, encore aujourd'hui, de toucher du zéle de ſa pure gloire des perſonnes puiſſantes, pour que nous ayions des bienfaiteurs? Où ſeroit donc cette promeſſe du Sauveur, *quærite primùm regnum Dei, & hæc omnia adjicientur vobis; ſcit enim Pater veſter cœleſtis quia his omnibus indigetis?* & cet avertiſſement de ſaint Paul, *ſint mores ſine avaritiâ, contenti præſentibus; ipſe enim dixit: non te deſeram, neque derelinquam; ita ut confidenter dicamus: Dominus mihi adjutor, non timebo quid faciat mihi homo:* & ceci pourroit ſervir d'une troiſiéme raiſon; mais, pour en être touché, il faudroit plus de foi & de ſimplicité que nous n'en

n'avons d'ordinaire, la foi qu'eurent nos premiers peres, quand Dieu fit juſqu'à des miracles pour venir les aider, comme à point nommé, dans leurs beſoins extrêmes. Or cette foi & ces ſecours, on les perd à meſure qu'on met ſon appui dans la créature & dans ſes propres induſtries.

Concluons donc; & ſi on demande en finiſſant, à quoi, ſur tout ceci, il faut s'en tenir? à deux choſes, dont l'une eſt de néceſſité, & l'autre de perfection, mais qui a pourtant beaucoup de liaiſon avec ce qui eſt de néceſſité. Le néceſſaire eſt donc de ne jamais demander, ni montrer qu'on déſire, ou ce qu'on déſire.

La perfection ſeroit de ne jamais profiter en particulier de quoique ce ſoit qui nous fût offert par les perſonnes à qui nous rendons ſervice; nous prendrions ſoin de le leur déclarer, elles ſeroient édifiées de notre mortification & de notre vertu. Si elles faiſoient inſtance, & qu'elles envoyaſſent au commun ce que nous ne voudrions pas recevoir, nous aurions une aſſez bonne marque que leur intention ſeroit de faire une aumône, & non pas de donner une récompenſe; car c'eſt à nous perſonnellement, & non point à nos maiſons, qu'elles ſe tiennent obligées d'ordinaire des ſervices que nous leur rendons. De plus, par rapport à nous, rien ne nous rendroit plus indifférens à recevoir, ou à ne re-

cevoir pas, que de voir que nous n'en ſommes pas mieux ; car ce n'eſt guere communément le bien de la multitude, mais notre bien perſonnel qui nous touche.

Enfin, ne cherchons que Jeſus-Chriſt ſeul notre Seigneur, pour notre récompenſe ; *merces noſtra magna nimis.* N'en déſirons point d'autre. Plus nous travaillerons ici-bas ſans être récompenſé, plus notre récompenſe nous eſt aſſurée dans le ciel. Mais qu'elle eſt grande cette récompenſe ! & quand on la connoît bien, tout le reſte en vérité doit-il être compté pour quelque choſe ? Jeſus-Chriſt lui-même l'a bien attendue : que retira-t'il de tous ſes travaux ſur la terre ? que des perſécutions, des opprobres & des croix : Mais attendons comme lui, & nous trouverons la gloire comme lui, &, ce qui eſt plus, nous le trouverons, nous le verrons, nous le poſſéderons lui-même éternellement dans ſa gloire, où nous conduiſe, &c.

EXHORTATION

SUR LA MORTIFICATION DU CORPS.

Caſtigo corpus meum & in ſervitutem redigo, ne forte, cùm aliis prædicaverim, ipſe reprobus efficiar.

Je châtie mon corps & le réduis en ſervitude, de peur qu'ayant préché aux autres, je ne devienne réprouvé moi-même.

APRÈS avoir enſeigné aux autres à ſe ſauver, on peut donc ſe perdre ſoi-même; & négliger de châtier ſon corps & de le réduire en ſervitude, ne ſeroit-ce pas une raiſon trop ſuffiſante pour devoir craindre un ſi redoutable malheur?

Les Inſtituteurs d'Ordres qui n'ont preſcrit à leurs diſciples aucune auſtérité, n'ont pas prétendu, ni pu prétendre qu'ils ne duſſent pas mener une vie auſtere & pénitente. Il eſt vrai qu'ils ont cru qu'il ne falloit pas déterminer pour tous une meſure commune de jeûnes, de veilles & de macérations. Dans cette égalité, il ſe ſeroit trouvé une inſupportable inégalité, tous n'ayant ni la même meſure de travail, ni la même meſure de forces; mais en étudiant leurs intentions & leur eſprit, on peut très-bien établir les deux régles ſuivantes. La premiere, que toutes les pénitences qui peuvent ſervir au plus grand avancement ſpirituel d'un chacun, peuvent ſe pratiquer avec l'avis d'un confeſſeur,

ou

d'un ſupérieur. Par la ſeconde, qu'on ne doit regarder comme défendues, que les mortifications exceſſives & immodérées qui ont coutume de nuire, & d'empêcher de plus grands biens.

Des Religieux dont la régle ne preſcrit aucune auſtérité, peuvent avec ſûreté adopter ces deux régles qui vont faire le partage de cet entretien.

Premier point.

ON pourra d'abord faire une objection contre la premiere régle, & par un raiſonnement captieux éluder ce qu'on a envie de perſuader, s'il eſt permis à tous en général de pratiquer des mortifications qui peuvent être utiles à leur avancement; il s'agit auſſi, dans cet entrétien, de Religieux à qui la régle n'ordonne rien en particulier à perſonne, & laiſſe toutes choſes à la liberté des particuliers; ils peuvent donc ne faire quoi que ce ſoit ſans ſcrupule & ſans craindre de violer leur régle.

Il faut convenir qu'il y a des régles qui laiſſent toutes choſes à la liberté des particuliers; mais à quelle liberté! une liberté qui ſuppoſe une volonté ſincere de travailler à ſa perfection, une liberté aſſujettie à la grace & aux impulſions de l'Eſprit ſaint; or la liberté d'un homme qui veut ſincérement ſa perfection, eſt celle d'un homme

qui, autant qu'il lui eſt poſſible, cherche la plus grande abnégation de lui-même, & une continuelle mortification en toutes choſes. Une pareille liberté aura toujours beſoin de frein & non pas d'aiguillon; il n'eſt pas néceſſaire de la ordonner, c'eſt peut-être trop que de la permettre.

En effet, qui peut ignorer que le premier penchant de ceux qui veulent ſe donner à Dieu eſt de faire la guerre au corps, & de le traiter comme un ennemi implacable; que c'eſt la voie par où ont paſſé tous les Saints ſans exception, à reprendre la choſe depuis le commencement de l'Egliſe juſqu'à préſent. Qu'il eſt bien plus aiſé de réduire ſon corps que de mortifier ſes paſſions, & que qui n'a point la force de faire l'un, ne donne que de trop grandes aſſurances qu'il n'aura jamais aſſez de courage pour venir à bout de l'autre; ſuppoſer donc que nous voulons la perfection, c'eſt ſuppoſer que nous mortifierons notre corps autant qu'une ſage direction nous le permettra.

Il eſt vrai qu'on ne doit pas regarder l'auſtérité de vie comme la perfection même; mais à des gens qui veulent ſincérement le bien & leur avancement, elle eſt un moyen excellent de perfection, & un fruit néceſſaire de perfection; c'eſt-à-dire, qu'on ne devient jamais parfait ſans faire d'aſſez grandes auſtérités, & qu'on n'eſt jamais parfait

qu'on ne ſe porte de ſoi-même à en faire encore davantage ; & par conſéquent que quiconque eſt jaloux de ſon avancement, ſe condamne toujours à un genre de vie très-auſtere & très-pénitente.

Mortification néceſſaire à la perfection pour appaiſer Dieu ſur une vie qu'on a long-temps paſſée dans la molleſſe, & peut-être dans le crime, avant que de pouvoir eſpérer avec lui une pleine & entiere réconciliation néceſſaire pour obtenir ces graces victorieuſes, qui ne ſont jamais dues & qui ne ſe donnent jamais qu'à de grands efforts ; néceſſaire pour tenir le corps dans un aſſujettiſſement parfait, qui le rende ſouple au moindre mouvement de l'eſprit ; néceſſaire pour ſe gêner à ſes devoirs auſteres par la crainte du châtiment, quand on n'eſt pas aſſez fort encore pour ſe déterminer par amour & par généroſité, ou je ferai ceci ou cela, ou je me punirai de telle & telle maniere ; néceſſaire pour entrer dans les voies d'une oraiſon tendre & lumineuſe à laquelle la haute vertu ſe trouve comme inſéparablement attachée ; néceſſaire enfin aux hommes apoſtoliques beaucoup plus qu'à d'autres, & pour ſe conſerver leur innocence au milieu de tant de dangers inévitables, & pour attirer ſur ceux à la converſion de qui ils travaillent, des ſecours qu'ils ne demandent pas, ou que leurs propres prieres

ne méritent peut-être pas qu'on leur accorde.

Reprenons. Si donc la mortification eſt la cauſe de tant de biens, & s'il n'eſt aucun de ces biens à quoi les régles des Religieux ne leur ordonnent d'aſpirer de toutes leurs forces, peut-on croire encore une fois qu'elles permettent ſimplement, ou qu'elles n'exigent pas plutôt implicitement une très-grande auſtérité ! je ne parle qu'en paſſant d'une ſainteté déja acquiſe. Il eſt certain que plus on eſt ſaint, moins on eſt libre de ne ſe pas crucifier; l'amour tendre de Jeſus-Chriſt, le déſir glorieux de lui reſſembler inſpirent chaque jour mille nouvelles manieres de ſe faire ſouffrir. On ne ſe conſole de ne pas mourir, que par la joye de paroître à tous momens aux yeux de Dieu comme une victime d'amour, & comme une copie fidelle de ſon Fils déchiré de coups & chargé de l'inſtrument de ſon ſupplice. Au ſentiment des délices céleſtes, on s'écrie : c'en eſt aſſez, c'eſt trop; à la rencontre du travail & des épreuves, on dit : ce n'eſt pas aſſez, encore davantage. Eſprit qui regna dans tous les Ordres, auſſi long-temps qu'y dura l'ardent déſir de la perfection.

L'amour de la pénitence croît ou diminue à proportion qu'on eſt plus ou moins parfait, ou à proportion qu'on travaille plus ou moins à le devenir.

Que conclure ? exhorter à la mortifica-

tion : non, il ne faut qu'exhorter à la perfection ; parfait ou travaillant à le devenir, nous demanderons toujours plus qu'on ne voudra nous accorder ; ſi notre régle nous preſcrit quelques abſtinences, quelques jeûnes particuliers, nous les obſerverons avec fidélité, nous la garderons dans les intervalles des repas, & dans les lieux où elle défend de prendre aucun ſoulagement ; nous ne ſortirons jamais de table que nous n'ayons plus d'une fois mortifié notre délicateſſe, notre empreſſement, la recherche de nos appétits, & jamais il ne nous échapera de nous plaindre, quand, ou les temps mauvais, ou l'eſprit d'épargne, dans les ſupérieurs, nous aura réduits à quelque ſorte de privation ; nous en aurons de la joie, Dieu le permet, je n'aurois pas eu le courage de l'entreprendre ; pour l'habillement, pour le logement, pour les divertiſſemens, nous nous contenterons de ce qu'on donne en commun, nous nous porterons même à quelque choſe de plus ; nous ſouffrirons long-temps l'incommodité des ſaiſons, le froid ou le chaud, avant que d'y chercher du ſoulagement, nous nous refuſerons impitoyablement tout ce qu'avec permiſſion même nous pourrions accorder à la ſenſualité ; tant de petites douceurs ne ſe prennent guere par néceſſité pure ; les ſupérieurs qui le permettent ſouhaiteroient fort (*ou devroient ſouhaiter*)

qu'on ne les demandât pas, & ne les accordent que dans la crainte qu'on ne les prenne peut-être ſans congé, comme il n'y en a que trop qui le font (*ou qui ſont diſpoſés à le faire*). Nous ne ſortirons jamais de chez nous que pour aller faire quelque choſe de meilleur & de plus profitable ailleurs; nous ne verrons les gens du monde, que pour leur utilité, & jamais pour le ſeul plaiſir de mener une vie plus large & plus commode avec eux.

Notre ferveur nous rendra induſtrieux à nous tourmenter de plus d'une maniere; debout ou aſſis, allant ou demeurant en place, la modeſtie nous mettra à une eſpéce de gêne qui ne laiſſe pas d'avoir ſa mortification. Nos ſaints fondateurs n'avoient pour tous ſiéges qu'une eſcabelle & une chaiſe de bois; jamais on ne les vit dans ces poſtures qui ſont toujours des ſuites d'une diſpoſition d'eſprit molle & languiſſante. A tout cela nous ajouterons, pour le moins, les pénitences que la délicateſſe de l'âge ne nous empêcherent peut-être pas de faire à quinze, ou ſeize ans.

Je le répéte, le déſir de la perfection nous dira le reſte, & la perfection, ſi nous y arrivons jamais, nous en dira encore plus. Mais dira-t'on, n'eſt-ce pas tout cela, ou du moins une partie de tout cela qui eſt interdite par la ſeconde régle dont vous avez parlé? Nous l'allons voir.

Second point.

DAbord il faut convenir que défendre l'excès dans les pénitences, & vouloir qu'on y apporte de la modération, c'eſt ſuppoſer qu'on en fait, & beaucoup ; de même que recommander aux perſonnes du ſiécle la tempérance dans le repas, dans le jeu, dans les plaiſirs, c'eſt ſuppoſer qu'ils n'accordent que trop ces ſortes de ſoulagemens à la nature. Convenons donc auſſi par conſéquent qu'on n'a point de déſir de ſa perfection, ou qu'on n'agit point ſelon l'eſprit de ſa régle, ſi l'on ne fait aucune pénitence, ou ſi l'on n'en fait pas aſſez pour donner lieu de craindre qu'il n'y puiſſe avoir quelque ſorte d'excès.

Quand les ſaints Peres condamnent les excès de mortification, ils ne condamnent que les excès qui ont coutume de nuire, ou d'empêcher de plus grands biens : cela, de bonne foi, peut-il s'appliquer aux pénitences réglées qu'on peut faire chaque jour, ou certains jours marqués de chaque ſemaine ? celles-là, au lieu d'empêcher de grands biens, ne peut-on pas dire plutôt qu'elles en cauſent de très-grands, ſi elles nous entretiennent dans la ferveur, & qu'elles détournent Dieu de punir nos infidélités journalieres par la ſouſtraction de ſes graces ? ne peut-on pas dire, outre cela, qu'elles empêchent de très-grands maux, ſi elles

ſervent à nous préſerver des dangers auxquels expoſent nos miniſteres, à moins que de tenir la chair ſoumiſe aux premiers ordres de l'eſprit ?

Les ſaints Peres ne défendent que ce qui a coutume de nuire ; ce qui donc par accident aura pu nuire à quelqu'un, ou nous nuire une fois ou deux à nous-mêmes, n'eſt pas pour cela défendu à tous les autres, & ne nous l'eſt pas à nous pour toujours ; il faut ſe meſurer ſoi-même à ſoi-même, & ne juger que par ſa propre expérience, & par une aſſez longue expérience, de ce qu'on eſt capable de ſoutenir ſans s'accabler : nous ne le faiſons que trop ce raiſonnement en faveur de notre lâcheté ; je n'ai pas autant de forces que beaucoup d'autres, je ne puis donc, ni je ne dois pas faire tout ce qu'ils font. Mais avec un peu d'équité & de droiture, ne faudroit-il pas ajouter encore celui-ci ? j'ai plus de forces que beaucoup d'autres, j'en ai autant que d'autres qui font beaucoup ; je ne dois donc pas me régler ſur ceux qui ne font rien avec des forces égales à moi.

On ne doit appeller excès que ce qui a coutume d'empêcher de plus grands biens. On parle à des gens capables de faire de plus grands biens que ne ſeroit la mortification. Quand donc on ne fait pas ces grands biens, une plus grande mortification eſt permiſe : s'il ſe trouve des gens que le défaut réel de

talens met hors d'état de rien entreprendre de bien utile, peut-on douter qu'ils ne puiſſent y ſuppléer par de plus grandes mortifications ? en un mot, l'exemption de mortification n'eſt tout au plus le privilége que de ceux qui, ſe conſumant d'études utiles & de travaux aſſidus, ne pourroient pas allier l'un avec l'autre ſans ſuccomber. En ſommes-nous-là ? ce n'eſt point une diſpenſe d'auſtérité ; c'eſt tout au plus l'échange d'une eſpéce d'auſtérité dans un autre : ou vous travaillerez beaucoup, ou vous vous mortifierez beaucoup ; choiſiſſez : ou plutôt travaillez beaucoup, & ne laiſſez pas encore de vous mortifier, pourvu que vos mortifications ne nuiſent ni au travail de vos miniſteres, ni à la diſpoſition où vous devez être de faire au-delà de vos miniſteres. Réglez-vous ſur tout ce que les ſupérieurs exigeront de votre zéle & de votre obéiſſance.

Avant de rien déterminer ſur cette matiere, il faut, ſuivant les régles de l'élection, ſe mettre dans un parfait équilibre, c'eſt-à-dire contrebalancer l'inclination qu'on a naturellement à la moleſſe par une généreuſe réſolution d'aller plutôt un peu au-delà de la médiocrité ; on y reviendra toujours aſſez : ne pas ſe pouſſer d'abord juſqu'où pourroit porter une trop vive ferveur, mais avancer peu-à-peu comme par degrés, rétranchant quelque choſe du ſommeil, de la nourriture,

des récréations, des commodités de la vie, jusqu'à ce qu'on trouve ce juste milieu, entre ce qui est trop, & ce qui n'est pas assez, ce qu'on peut, & ce qu'on ne peut pas.

C'est-là demander plus de modération pour la maniere que pour la chose même; aussi en s'essayant de la sorte avec bonne foi, on se trouve très-souvent capable de ce qu'on auroit cru impossible, & souvent on voit croître ses forces avec la ferveur, soit que Dieu soutienne, ou qu'une grande partie de nos maux ne vienne que d'une imagination blessée.

Pour les pénitences qui vont à affliger la chair, une regle de modération, c'est de n'en point faire qui puissent altérer le fond de la constitution même, déchirer la chair. Si tout est permis jusques-là, combien nous reste-t'il de chemin à faire, ou plutôt sommes-nous en chemin?

Il est vrai encore qu'ordinairement il faut avoir l'agrément de son supérieur, ou de son confesseur; mais s'ils sont tels qu'ils doivent être, ils se feront un devoir de pousser les lâches, comme d'arrêter les indiscrets, & on ne verra pas la plus grande partie ne faire rien du tout.

On ne doit donc pas se prévaloir des régles de son fondateur pour fomenter sa tiédeur; rien n'est plus contraire à qui voudra bien les entendre; & dans l'état où sont les

choſes aujourd'hui, s'il revenoit, il eſt plus que probable qu'il ajouteroit à ſes régles, des explications qui accommoderoient mal ceux qui entrent ſi peu dans ſon eſprit.

Laiſſons de même ces maximes vagues qu'on tire de la conduite & de la doctrine des anciens en faveur de la mortification. Caſſien, dit-on, condamnoit les ſolitaires qui jeûnoient par excès, c'eſt qu'ils s'obſtinoient à paſſer des trois & quatre jours ſans prendre aucune nourriture; il conſeilloit qu'on ne pouſſât pas le jeûne au-delà de vingt-quatre heures; mais il bornoit leurs repas à dix ou douze onces d'alimens ſecs avec de l'eau toute pure. N'eſt-ce pas là un auteur à citer au profit de l'intempérance.

Saint Bernard reprend de même quelques-uns de ſes Religieux de leurs abſtinences outrées; mais quelle modération leur preſcrit-il? les repas de la communauté, & ces repas, on ſait que des légumes aſſez mal apprêtés en faiſoient toute la délicateſſe, & que ſouvent, dans les premieres années de l'ordre, ils ne vécurent que de feuilles d'arbres, ou des fruits ſauvages & des racines ameres que fourniſſoient les déſerts de Cîteaux & de Clairvaux.

Gardons-nous beaucoup de blâmer ceux que nous voyons mener une vie plus mortifiée que nous, de déclamer conr'eux, ou de les traiter de ſinguliers. Ce n'eſt point

une ſingularité repréhenſible de jeûner quand les autres ne jeûnent pas; & ceci peut s'appliquer à toutes les autres ſortes de pénitences. Pourvu qu'un Religieux mette ſa mortification d'abord à garder toutes ſes régles, & qu'avec cela il ſoit exact à ſon travail & toujours à la main des ſupérieurs; quoiqu'il faſſe d'ailleurs, on ne doit que l'eſtimer & ſe confondre. Par expérience, les hommes les plus mortifiés ne ſont-ils pas d'ordinaire les hommes d'un plus grand travail. Sans la mortification, nous ne ferons jamais de grands biens dans les ames, nous riſquons de ſouffrir dans l'autre vie un long & pénible purgatoire, & peut-être de mériter quelque choſe de pire: Dieu nous en préſerve par ſa miſéricorde. Ainſi ſoit-il.

TRAITÉ

SUR LA FRÉQUENTE CONFESSION.

DEUX ſortes de perſonnes doivent approcher, plus ſouvent que les autres, du Sacrement de Pénitence. 1°. Ceux qui, ayant été dans d'aſſez grands déſordres pendant un temps conſidérable, ſont enfin revenus à Dieu, & veulent corriger leurs mauvaiſes habitudes: rien n'eſt plus court, ni plus efficace pour les fixer en peu de temps dans l'état d'une vie chrétienne & réglée,

que de venir confeſſer ſouvent avec humilité leurs rechûtes à une perſonne ſage & pleine de zéle, qui les connoiſſe, & dont elles craignent les reproches & reſpectent les avis : on peut même aſſurer qu'il n'y a guere d'autre voie que celle-là qui puiſſe bien les corriger. Auſſi remarque-t'on qu'une des premieres choſes à laquelle la tiédeur engage d'ordinaire ceux qui vivent dans l'irrégularité, c'eſt de les éloigner de la confeſſion; ils apportent mille prétextes de cet éloignement : la cauſe véritable, c'eſt qu'ils ont changé de réſolution, & qu'ils ne ſe ſoucient plus, comme auparavant, de retomber.

2°. La confeſſion fréquente eſt néceſſaire à ceux qui, aſpirant à la perfection chrétienne dans le cloître, ou hors du cloître, veulent acquérir une innocence parfaite, & recevoir avec plus de fruits le Sacrement de l'Euchariſtie; c'eſt pour cela qu'il eſt peu d'Ordres religieux où la régle n'ordonne de s'approcher de la confeſſion au moins une fois tous les huit jours, & que l'uſage des Eccléſiaſtiques les plus vertueux eſt de le faire une ou deux fois chaque ſemaine, & même plus ſouvent, lorſqu'ils diſent la meſſe tous les jours.

Cet écrit ne regarde que la ſeconde eſpéce de perſonnes qui doivent ſe confeſſer ſouvent; je veux dire ceux qui le font principalement pour s'entretenir dans la ferveur,

corde aux conditions qu'il lui plait : lors donc que, pour l'obtenir, elle exprime qu'il faut ſe confeſſer, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſuppoſe qu'on ait péché mortellement ; il ſuffit que, ſachant l'utilité de la confeſſion hors le cas même du péché mortel, elle veuille, pour ainſi dire, nous vendre ſa grace au prix d'un exercice qui nous eſt utile, quoiqu'abſolument parlant, il ne nous ſoit pas néceſſaire ; outre que, comme l'indulgence ne peut s'étendre qu'aux péchés dont nous avons regret, il eſt certain que la confeſſion eſt très-utile à former en nous le regret général, ſans lequel nous ne gagnerions pas l'indulgence, du moins dans toute ſon étendue.

Quoique donc, à proprement parler, la confeſſion fréquente ne ſoit pas néceſſaire aux perſonnes réglées, hormis dans le cas où elles ſeroient tombées en quelque faute mortelle, il y a néanmoins tant d'autres avantages pour elles à ſe confeſſer ſouvent, qu'elles doivent regarder cet exercice comme leur étant abſolument néceſſaire.

1°. Elles ne ſe confeſſent jamais avec les préparations convenables, qu'elles ne reçoivent deux nouveaux degrés de grace que donne, de lui-même & de ſa nature, le Sacrement de Pénitence, lorſque l'on n'y met aucun obſtacle.

Par la premiere, ſe trouvant déja dans l'amitié

l'amitié de Dieu, elles deviennent de plus en plus ſes amis, & elles ont un nouveau droit dans le ciel à une gloire plus élevée.

Par le ſecond, elles reçoivent une nouvelle force pour ſe maintenir en grace, & pour réſiſter aux péchés auxquels notre fragilité nous expoſe tous.

2°. Par l'abſolution du prêtre, les péchés véniels leur ſont pardonnés, qui ne le ſeroient peut-être pas autrement, faute d'une contrition aſſez vive & aſſez parfaite; laquelle paroît bien plus difficile à avoir à l'égard des péchés véniels, parce que naturellement nous ſommes bien plus frappés des grandes fautes que des petites : peut-être auſſi que la peine due au péché véniel eſt remiſe tout-à-fait par l'abſolution ſacramentelle, au moins on ne peut pas douter qu'elle ne le ſoit en grande partie.

3°. S'il arrivoit que, ſans trop le ſavoir, on fût coupable d'un péché mortel qu'on auroit oublié, ou qu'on n'auroit pas aſſez regardé pour ce qu'il eſt, il ſeroit pardonné en vue de la diſpoſition que l'on a de le confeſſer s'il venoit à l'eſprit, ou qu'on doutât de ſa griéveté.

4°. La confeſſion pour les perſonnes réglées, outre qu'elle eſt un Sacrement, eſt encore une eſpéce de direction où le confeſſeur, qui n'a pas tant de choſes à leur dire qu'aux grands pécheurs pour les détacher de

leurs déſordres, s'applique à leur inſpirer du zéle pour leur perfection, & à leur apprendre le moyen de déraciner juſqu'aux inclinations mauvaiſes qui pourroient les conduire à perdre la grace. D'ailleurs, comme il les trouve ordinairement déja diſpoſés & heureuſement tournés vers le bien, il ne craint point de leur propoſer la pratique des vertus excellentes, que d'autres regarderoient avec crainte & avec horreur.

5°. De tous les exercices d'humilité, il en eſt peu qui coûtent plus à la nature, & par conſéquent qui ſoient plus méritoires que la confeſſion, ſur-tout quand on ſe confeſſe toujours à la même perſonne, quoiqu'il pût arriver d'extraordinaire, & qu'on diſe certaines circonſtances de ſes péchés, qui ſont ſouvent plus humiliantes que les péchés mêmes, comme ſeroit, d'avoir agi par jalouſie, par vanité, par déſir de paroître plus vertueux qu'on n'eſt en effet, ou par quelqu'autre de ces inclinations que les perſonnes d'un certain caractere, d'une certaine condition, ou d'une certaine réputation n'aiment point à ſe reprocher, ou à faire connoître.

6°. Enfin, l'expérience montre que les gens de bien même s'obſervent avec plus d'attention encore, les jours qu'ils ſont allés ou qu'ils doivent aller à confeſſe, que les autres jours, à peu près comme les perſonnes vicieuſes, pour qui la confeſſion eſt un frein

Or, quoique ce motif d'approcher du Sacrement ne ſoit pas du nombre des plus parfaits, il paroît cependant aſſez qu'un des deſſeins de Jeſus-Chriſt en inſtituant la confeſſion, a été de nous tenir dans le devoir; pourqu'on puiſſe, par cette raiſon autant que par beaucoup d'endroits, ſe faire une loi d'approcher très-ſouvent du ſacré tribunal. Au reſte, quelque grands que ſoient ces avantages, ils ne rendent pourtant pas la confeſſion ni néceſſaire, ni de précepte pour ceux qui n'ont ni offenſé, ni un doute raiſonnable qu'ils ayent offenſé Dieu mortellement: ainſi dans pluſieurs rencontres, on pourroit ſans crainte approcher de la communion, quoiqu'on ne ſe fût pas confeſſé. En voici quelques-unes: ſi, par exemple, on ſe ſentoit un grand attrait pour la communion, un jour où on n'auroit pas aſſez de loiſir pour ſe confeſſer & pour communier tout enſemble; ou bien, ſi l'on ne trouvoit pas ſon confeſſeur ordinaire, & qu'on craignît de ne pas ſe confeſſer aſſez bien à un étranger; ou bien ſi le confeſſeur ordinaire commandoit qu'on communiât ſans ſe confeſſer, ſoit pour guérir une perſonne ſcrupuleuſe, ſoit qu'il ait à en entendre d'autres qui ſe ſoient plus preſſées, ſoit pour quelqu'autre raiſon qu'il pourroit avoir ſans la dire; ou bien enfin ſi, après s'être éprouvé ſoi-même devant Dieu, & ſe ſentant la conſcience tourmentée ſans

aucun fondement raiſonnable, on jugeoit à propos de paſſer par-deſſus des doutes mal fondés, & de remettre ſa confeſſion à un temps où l'on ne regarderoit plus ſes fautes que pour ce qu'elles ſont, & non pour une matiere néceſſaire de confeſſion ; mais dans tous ces cas, ſi on ne ſe confeſſe pas ſacramentellement, il eſt toujours bon de le faire ſpirituellement : cette confeſſion ſpirituelle n'eſt autre choſe que l'examen général de ſa conſcience, qui ſe fait avec bien de l'attention & du recueillement, & dont nous avons donné la méthode dans nos conſidérations. Les gens de bien, pour peu qu'ils obſervent leurs voyes, remarqueront que jamais ils ne different plus volontiers à ſe confeſſer, que lorſqu'ils en ont plus de beſoin.

L'Auteur de l'Imitation, au liv. 4, chap. 10, n°. 4, condamne cette conduite avec raiſon. A quoi ſert, dit-il, de différer la confeſſion ? purifiez-vous au plutôt, jettez promptement dehors le poiſon, vîte au reméde, & vous gagnerez plus que ſi vous différiez ; ſi vous différez aujourd'hui pour une raiſon, demain ce ſera peut-être pour une autre, & vous ne vous trouverez que plus indiſpoſés ; excitez-vous, & ſortez au plutôt de cette langueur, car on n'avance rien à demeurer dans l'anxiété & dans le trouble. . . O Dieu ! quelle affligeante con-

duite! bien des gens ne different de ſe confeſſer & de communier, que pour vivre avec plus de liberté, & parce qu'ils craignent d'être obligés de s'obſerver, ou de revenir à Dieu & à eux-mêmes. Dès que vous ſentirez donc que vous avez quelque beſoin de vous confeſſer, ne différez pas un ſeul jour, s'il ſe peut; retournez à Dieu promptement, quelque honte que vous ayez de de vous voir ſi mauvais; n'attendez pas même que vous ayez mieux fait pendant quelques jours; réſolvez-vous de mieux faire, & confeſſez-vous, vous en aurez plus de forces enſuite pour vous corriger.

CHAPITRE II.

Du choix que les perſonnes réglées doivent faire de leur confeſſeur, quand elles en ont la liberté.

LA fin qu'elles ſe propoſent dans leurs confeſſions fréquentes, étant d'acquérir une parfaite innocence, & de s'avancer chaque jour dans la perfection de leur état, elles doivent prendre un confeſſeur qui puiſſe les aider dans ce deſſein, & préférer à tous les autres, celui qu'elles croyent devant Dieu pouvoir les y aider davantage.

Il ne faut pas un homme qui ſoit ſcrupuleux, ou qui leur embarraſſe l'eſprit, leur donnant pour un précepte ce qui n'eſt que de conſeil, ou pour des péchés mortels ce

que les plus habiles gens ne regardent que comme des fautes légeres; mais il faut un homme exact, lequel, après avoir décidé que telle ou telle faute n'eſt que vénielle, ne laiſſe pas que d'en donner de l'horreur, d'en faire appercevoir le danger, de vouloir qu'on s'en corrige, comme les grands pécheurs feroient d'une faute conſidérable.

Un homme qui croit que ce n'eſt rien que de ſe négliger dans des choſes qui ne ſont pas eſſentielles, qui traite de bagatelles des habitudes mauvaiſes, par la ſeule raiſon que ce ne ſont point des crimes, n'avancera jamais les ames à une ſolide vertu, & aura le déplaiſir peut-être de les voir en peu de temps tomber dans d'aſſez grands déſordres. Il faut donner à ſon confeſſeur une liberté entiere de nous dire ce qu'il penſe de toute notre conduite, ſans crainte de nous déplaire ou de nous révolter; faute de cela on courroit riſque ſouvent d'être trompé. Ce n'eſt pas trop qu'il y ait au moins un homme au monde, qui ait tout pouvoir de ne nous point flatter; quand celui-là ſera tout-à-fait content, ſoyons-le, car Dieu l'eſt; les autres vraiſemblablement ne nous connoiſſent point, ou nous connoiſſent mal.

Ce n'eſt pas une raiſon pour choiſir un certain confeſſeur, que beaucoup de gens ſe confeſſent à lui; il eſt à craindre que bien des confeſſeurs n'ayent tant de monde, que

parce qu'ils ſont d'une compoſition facile, & qu'ils ne s'appliquent pas à mettre leurs pénitens dans les voyes étroites.

Si l'on a été par haſard à un confeſſeur qu'on ne connoiſſoit pas, & qu'on ait ſenti, en l'écoutant, certaines impreſſions de grace extraordinaire, une envie nouvelle de bien faire ſes devoirs, une grande honte de ſe voir ſi imparfait & ſi mauvais, un je ne ſais quoi qui ait imprimé du reſpect & de la confiance tout enſemble; c'eſt une aſſez bonne raiſon d'y retourner & de s'attacher à lui, ſur-tout ſi ces impreſſions continuent: c'eſt encore une aſſez bonne raiſon, pour choiſir un confeſſeur à qui l'on n'a jamais été, de ſavoir que beaucoup de ceux qui vont à lui, menent une conduite ſainte & réglée dans leur état; qu'ils vivent détachés du monde, ſans affectation; qu'ils ſont fidéles à leurs devoirs, charitables, réſervés, modeſtes dans leur extérieur, retenus dans leurs paroles; il y a ſujet d'eſpérer qu'avec un peu de temps & de docilité, on leur deviendra ſemblable.

Choiſir un confeſſeur, parce qu'il a un grand nom, qu'il confeſſe des perſonnes qualifiées, qu'il eſt à la mode, c'eſt peut-être l'effet & la cauſe de bien des illuſions.

Comme les grands pécheurs ne doivent pas rejetter un confeſſeur, ſur ce qu'il confeſſe des perſonnes d'une haute vertu; de

même les perſonnes de vertu ne doivent pas rejetter un confeſſeur, ſur ce qu'il confeſſe des perſonnes du monde, ou des gens même qui n'ont pas la reputation d'être trop réglés; il peut avoir le talent pour eux & pour vous, quoique très-différens les uns des autres. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on ne vît guere ſon confeſſeur, que pour traiter avec lui des affaires de ſa conſcience; il eſt difficile qu'une liaiſon trop particuliere hors delà, n'ôte, de part ou d'autre, & peut-être de part & d'autre tout à la fois, la confiance & la liberté qu'il faut pour bien faire ſes devoirs: comment un confeſſeur portera-t'il à une perfection diſtinguée, des perſonnes qu'il aura fait dépoſitaires ou témoins de beaucoup de foibleſſes, plus grandes peut-être que celles qu'il veut réformer, ou condamner en elles.

Il peut y avoir de bonnes raiſons de quitter un confeſſeur à qui l'on a long-temps été, s'il abuſoit de la confiance qu'on a en lui, pour perſuader des maximes contraires aux vertus chrétiennes; s'il faiſoit voir quelqu'attache naturelle ou ſenſuelle; s'il exigeoit qu'on fît vœu de lui obéir en tout, ou de lui garder le ſecret; s'il mettoit en main des livres profanes, ou des livres publiquement défendus, des ſatyres contre des perſonnes qui gouvernent l'Etat ou l'Egliſe, ou contre des Ordres religieux; s'il s'éloignoit des maximes & des ſentimens de

l'Egliſe qui conſeillent la fréquentation des Sacremens, la dévotion envers la très-ſainte Vierge & envers les Saints; s'il faiſoit faire, ſous prétexte d'anéantiſſement, de mortification & d'oubli de ſoi-même, des pénitences peu conformes à la pudeur & à la modeſtie; s'il vouloit donner des méthodes ſûres pour la contemplation, ou qu'il autoriſât une oraiſon qui ne produiroit qu'un repos ſtérile ſans aucun fruit des vertus, patience, humilité, charité, mépris du monde & de ſoi-même; ces ſortes de cas ſont très-rares, par la miſéricorde de Dieu, on doit le ſuppoſer, mais il ſuffit qu'ils puiſſent arriver une ſeule fois, pour qu'on doive en être averti, & s'en garder.

Les autres raiſons qui ſont d'ordinaire qu'on change de confeſſeur, ſont de très-mauvaiſes raiſons: les uns ſont légers naturellement, & bientôt ils ſe laſſent des meilleures choſes; d'autres veulent un confeſſeur avec qui ils puiſſent perdre le tems, & hors-delà, & ils ont trouvé un homme ſolide & raiſonnable; ceux-là cherchent quelqu'un, non pas dont ils ſuivent la direction, mais qui ſuive dans leur conduite ce qui eſt de leur goût, & de leur inclination: ceux-ci veulent qu'on leur diſe des choſes nouvelles, ſans faire réflexion qu'ils en ſont encore à leurs anciennes fautes, & qu'ils n'ont pas mis en pratique les premieres leçons qu'on leur a données, bien-

tôt peut-être ne leur dira-t'on plus rien, par la peine qu'on trouve à toujours dire ſans rien avancer; dans de certains, il entre de la jalouſie: on vouloit être du petit nombre, & l'on commence a être du grand; on s'imagine que le confeſſeur a pour d'autres plus de conſidération, & qu'il leur donne plus de tems, ou ſi cela eſt vrai, on ne veut pas croire que c'eſt qu'ils en ont plus de beſoin; que de petiteſſes! pluſieurs enfin ſe laſſent d'un homme qui a ſçu ſe rendre leur maître, il veut le bien, il preſſe; on aime mieux tout quitter que de ſe voir toujours expoſé à ſes reproches, à ſes ſollicitations, à ſes preſſantes inſtances. Il ſe trouve quelquefois des perſonnes qui changent, diſent-elles, parce que leur confeſſeur n'eſt plus aſſez capable pour les conduire; il eſt vrai qu'il y a des ames que Dieu méne par des voies aſſez ſingulieres pour qu'elles ayent beſoin de guides fort ſûrs, & fort expérimentés: mais il ne faut pas aiſément ſe perſuader qu'on ſoit dans ces voyes extraordinaires: de plus, Dieu éclaire aſſez ſouvent les perſonnes qui nous dirigent à proportion que nous avançons, ſur-tout quand ce ſont ceux-là même qui nous ont mis dans le bien, & qui nous y ont long-temps entretenu; enfin il ne faut pas toujours ſuppoſer qu'un confeſſeur n'entende pas bien la vie ſpirituelle, quand il veut retenir dans

les voyes communes ceux qui aſpirent beaucoup plus haut; il faut lui dire avec une grande ſimplicité, toutes ſes diſpoſitions intérieures, le prier de les bien étudier, & d'en conférer avec Dieu & avec lui-même, ou avec d'autres, Dieu ne ſouffrira pas qu'on s'égare quand on ne cherchera véritablement que lui: il inſpirera par lui-même ce que le confeſſeur n'aura pas inſpiré, & il arrivera, ce que ſainte Theréſe aſſure, qu'il ne lui avoit jamais manqué; que quand Dieu lui inſpiroit quelque choſe au-delà de ce que lui demandoient ſes guides, elle trouvoit toujours, en les conſultant avant que d'agir, qu'ils donnoient dans ce qui lui avoit paru venir de Dieu.

Pour ceux qui changent, dans quelqu'occaſion particuliere, leur confeſſeur accoutumé, s'il y a quelque raiſon de le faire, comme parce que le confeſſeur ordinaire eſt incommodé ou abſent, ils doivent le faire ſans ſcrupule. S'ils ont commis quelque faute extraordinaire, qu'ils n'oſent dire à celui qui les connoît, je leur conſeillerois d'aller à un autre, plutôt que de s'expoſer à faire une confeſſion peu ſincere; mais il faut ajouter qu'en vérité, ils ont bien peu d'humilité & d'envie d'être bien conduits: on admireroit leur courage & l'on loueroit leur confiance bien plus qu'on ne ſeroit ſurpris de leur fragilité. Il eſt vrai qu'on prendroit des meſures avec eux,

pour prévenir de pareilles rechûtes ; & n'eſt-ce pas à cela principalement qu'eſt deſtinée la confeſſion ?

CHAPITRE III.

De la maniere de s'examiner avant la confeſſion.

LE Concile de Trente a décidé contre les impoſtures des hérétiques de ſon temps, qui diſoient que la confeſſion eſt une eſpéce de torture & de queſtion à laquelle l'homme s'appliquoit lui-même, ou étoit appliqué par ſon confeſſeur : le Concile a décidé, dis-je, que la recherche qu'on doit faire de ſes péchés avant la confeſſion, doit être exacte comme dans une affaire importante & ſérieuſe ; mais qu'elle ne doit pas être inquiétante, ni accompagnée d'anxiété & de ſcrupule. Si cela eſt vrai, même des péchés mortels dont le Concile a voulu proprement parler, combien l'eſt-il davantage des péchés véniels ? car, puiſqu'on n'eſt pas obligé de les confeſſer, on n'eſt pas non plus obligé de ſe tourmenter l'imagination, ni la mémoire pour les connoître ; & l'on doit bien moins mettre ſon attention à rechercher ceux dont on ne ſe ſouvient pas, qu'à former des réſolutions, & prendre de juſtes meſures pour corriger ceux que l'on connoît. Il n'eſt donc pas néceſſaire aux perſonnes réglées qui ſe confeſſent trois ou quatre fois le mois & plus ſouvent, d'employer beaucoup de

temps à faire leur examen, une demi-heure & quelquefois un quart d'heure peut ſuffire. Si elles ont fait quelque faute extraordinaire depuis leur derniere confeſſion, elles ne manquent guere de ſe la repréſenter d'abord à la mémoire : ce n'eſt pas comme ceux qui accumulent péché ſur péché ſans réflexion ; & quant aux autres fautes qui n'ont rien de bien marqué, je répete encore qu'il eſt aſſez inutile de s'en accuſer, ſi l'on ne forme la réſolution de s'en corriger, & que c'eſt à cela par conſéquent qu'il faut uniquement ou principalement s'appliquer, ſans perdre le temps à des recherches beaucoup moins importantes.

Pour rendre plus courte & plus aiſée la recherche de ſes fautes avant la confeſſion, on a fait, dans preſque tous les livres, des liſtes des principaux péchés qui peuvent ſe commettre contre les commandemens de Dieu, ſoit par les hommes en général, ſoit par les hommes d'une certaine condition en particulier. Quand on a des confeſſions générales à faire, ou qu'on vit dans un certain oubli de Dieu, qui peut faire craindre des chûtes de toutes les façons, c'eſt une eſpéce de néceſſité d'avoir un de ces examens & de le lire, quand on veut s'examiner pour la confeſſion ; mais il faut bien ſe garder de s'embarraſſer d'une pareille lecture, quand on fait des confeſſions particulieres bien fréquentes.

Ce que je voudrois donc, c'eſt que dans une retraite, par exemple, ou bien pendant un jour ou deux deſtinés à cela, on ſe fît à ſoi-même un extrait de ces ſortes de liſtes, qui ne contiendroit que les péchés qu'on ſait par expérience ou par conjecture qu'on eſt encore capable de commettre, & qu'on y jettât un coup d'œil, quand on veut ſe confeſſer.

Il faudroit ajouter à ces liſtes générales, une liſte particuliere des fautes où les occaſions propres de notre état, où nos mauvaiſes habitudes, & où notre naturel & nos inclinations dominantes nous font plus fréquemment tomber, qu'on liroit de même avant la confeſſion. Je voudrois encore que l'on s'accoutumât chaque jour, en faiſant l'examen de conſcience, d'écrire ſur un papier, s'il étoit arrivé quelque faute ce jour-là un peu plus conſidérable, pour la trouver préſente au temps de la confeſſion, ſans avoir la peine de la rechercher, ou la crainte de l'oublier : avec ces ſecours divers, on peut faire en très-peu de temps ſon examen pour la confeſſion, ſans crainte de l'avoir mal faite.

Quant aux autres péchés qu'on ne trouvera point écrits, ni dans la liſte, ni dans ſon papier d'examen, comme ce ne pourront être que des fautes très-légeres, diſtractions, impatiences, complaiſances ſur ſoi-même, paroles inutiles, &c. il ſuffit auſſi de les rechercher d'une maniere générale ; ſi ce n'eſt qu'il

y en eût quelqu'une en particulier à laquelle on entreprend de faire une guerre vive & conſtante, à quoi il ſert beaucoup d'examiner le plus en détail qu'il ſe peut, le nombre & les circonſtances de ſes chûtes, pourvu néanmoins que cela ſe faſſe ſans trop de contention, d'embarras & de perte de temps, & ſur-tout qu'on ſoit bien perſuadé que cela n'eſt nullement néceſſaire, ni pour faire un examen ſuffiſant, ni pour faire une bonne confeſſion.

CHAPITRE IV.

De la contrition & du bon propos que les perſonnes réglées doivent apporter au Sacrement de Pénitence.

LA contrition eſt, de toutes les parties du Sacrement de Pénitence, la plus néceſſaire, parce qu'on n'obtient point le pardon des péchés dont on n'a pas regret, & qu'on n'eſt pas dans la réſolution de ne les plus commettre. Ceci demande quelqu'explication.

Il y a deux ſortes de contritions; une contrition parfaite, qui eſt un regret d'avoir offenſé Dieu, parce qu'il eſt infiniment aimable, & qu'on l'aime en vue de lui-même; & une contrition imparfaite, qui eſt un regret d'avoir offenſé Dieu à cauſe des biens ſurnaturels dont on ſe prive, & des maux auxquels on s'expoſe en l'offenſant, on la nomme autrement attrition.

La contrition parfaite obtient la remiſſion du péché, avant qu'on reçoive le Sacrement, pourvu qu'on ſoit dans la volonté de le recevoir.

L'attrition ne juſtifie l'homme, ne le reconcilie avec Dieu, que dans le Sacrement, par le moyen de l'abſolution. Les péchés véniels, non plus que les mortels, ne ſe remettent point dans le Sacrement, que l'on n'en ait quelque ſorte de regret & de la contrition; mais il y a pourtant une grande différence à cet égard entre les uns & les autres.

Un péché mortel ne ſe pardonne jamais que tous les autres péchés mortels ne ſe pardonnent en même temps, parce que Dieu ne pardonne le péché mortel qu'en recevant l'homme dans ſa grace & lui accordant ſon amitié; laquelle ne ſauroit ſe donner à celui qui déclare encore la guerre à Dieu, ne fût-ce que dans un point capital; mais un péché véniel peut ſe pardonner ſans que les autres ſoient pardonnés, parce que Dieu a de grands égards pour les foibleſſes de ceux qui ſont de ſes amis, & que c'eſt marquer à Dieu quelqu'amour, que de vouloir éviter un péché leger, quoiqu'on ait encore pour quelqu'autre une attache qu'on n'a pas le courage de rompre. Or, delà il s'enſuit qu'en venant à confeſſe pour avoir remiſſion d'un péché mortel, il eſt néceſſaire qu'on ait un

regret

regret qui s'étende à tous ceux qu'on a commis, ſoit qu'on s'en ſouvienne, ou qu'on ne s'en ſouvienne pas; enſorte qu'on ſoit dans la diſpoſition de les haïr, & de les éviter tous, également & ſans aucune réſerve; au lieu que, pour obtenir à confeſſe la remiſſion d'un péché véniel, il n'eſt pas néceſſaire qu'on en ait également de tous les autres : il ſuffit qu'on ait regret d'un ſeul de ceux qu'on confeſſe, qui ſerve de matiere au Sacrement, & ſur qui l'abſolution puiſſe tomber.

Pour venir donc maintenant à expliquer quel regret & quel bon propos eſt néceſſaire à ceux qui ſe confeſſent fréquemment, je diſtingue quatre ou cinq ſortes de péchés dont ils peuvent s'accuſer dans les confeſſions ordinaires.

Les premiers ſont des péchés mortels.

Les ſeconds ſont des péchés qui ſont peut-être mortels, ſans que ni eux, ni le confeſſeur puiſſent ſurement le décider.

Les troiſiémes ne ſont certainement que véniels, mais commis avec attache, avec malice, & de propos délibéré.

Les quatriémes, outre qu'ils ſont véniels, ne ſont encore que de ſurpriſe & de fragilité, d'un peu de négligence, & de défaut de réflexion & d'application.

Les derniers ſont des péchés qu'on a déja confeſſés par le paſſé, & qu'on confeſſe en-

core ou par ſurcroît de contrition, ou par ce qu'on eſt comme aſſuré d'en avoir regret, & qu'ils peuvent ſervir de matiere ſuffiſante, quoique non néceſſaire, du ſacrement préſent, au cas qu'on n'eût pas aſſez de contrition des ſimplement véniels dont on vient de s'accuſer.

1°. Donc les péchés mortels, dans leſquels il peut arriver aux plus juſtes de tomber, ne ſe pardonnent point qu'ils n'en ayent un regret formel, s'ils ſe préſentent à leur eſprit avec une véritable réſolution de n'y plus retomber : la condition des juſtes eſt égale en ceci à celle des pécheurs, avec cette ſeule différence, qu'il eſt bien plus aiſé à une perſonne établie depuis long-temps dans le bien, d'avoir ce regret qu'à une autre; dès qu'elle fait réflexion à ſa chûte, elle en eſt confuſe, humiliée, peinée; ſa conſcience lui fait ſentir l'horreur de ſa faute, auſſi-tôt que la tentation & la paſſion ſont paſſées. O Dieu! qu'ai-je fait, & à quoi me ſuis-je expoſé? eſt-ce là le fruit de tant de dévotions, ſi j'étois mort après cette action, ſi j'allois mourir!

2°. Les péchés douteux demandent une contrition ſemblable aux premiers, parce que Dieu ne pardonne point à un homme, s'il n'eſt réſolu de ne plus faire ce qui peut l'avoir rendu ennemi de Dieu; & de même que c'eſt un péché mortel de faire une choſe

qu'on doute ſi elle ne fait pas perdre l'amitié de Dieu, de même c'eſt perſévérer dans une diſpoſition de mort, que de ne pas vouloir déterminément s'en abſtenir à l'avenir. O Dieu! j'ai peut-être été votre ennemi; j'euſſe peut-être été damné, ſi je fuſſe venu à mourir, & je m'y expoſerois encore! je m'expoſerois au plus grand de tous les maux! ah! non jamais, mon Dieu, jamais.

3°. Pour les péchés certainement véniels, quoique commis de propos délibéré, il n'y a pas de précepte, ni de néceſſité, pour être ſauvé, de les confeſſer; mais, ſuppoſé qu'on les confeſſe, & qu'on veuille en obtenir le pardon, il faut auſſi les regretter en particulier, quand ils s'offrent à la mémoire, & ſe propoſer de ne les plus commettre: la raiſon, c'eſt qu'il y eſt entré de la vue, de la malice, une délibération ſuivie d'une détermination diſtincte: or le péché ne s'efface que par un acte oppoſé de même nature dans ſon oppoſition, que l'acte qui l'a produit. On a dit: cela déplait à Dieu, n'importe, je le ferai; il faut dire: cela déplait à Dieu, je ne devois pas le faire; j'ai eu tort, je ne le ferai plus; je l'ai fait par complaiſance pour quelqu'un, par amour pour moi-même; je me mortifierai, je n'écouterai plus de tels conſeils.

4°. Dans les péchés de pure fragilité, impatiences qui échappent, diſtractions dans

leſquelles on ſe ſurprend, complaiſances, retours ſur ſoi-même & ſur ſes bonnes qualités, paroles oiſeuſes ou dites ſans réflexion, & qui peuvent un peu offenſer le prochain & bleſſer la charité ; en un mot, pour tous les péchés qui ne ſe font pas avec cette vue diſtincte, je vais déplaire à Dieu, mais qu'importe, ce n'eſt qu'un péché leger qui ne me damnera pas. Pour obtenir, dis-je, le pardon de ces péchés, il ſuffit de les regretter de la manière qu'ils ſe commettent, en général & en particulier : je voudrois bien ne les avoir pas commis ; j'acheterois au prix de toutes choſes le reméde d'une pareille fragilité ; oh! quand viendra le temps que je n'offenſerai plus Dieu ? cependant je me propoſe devant Dieu, d'uſer mieux des moyens qui peuvent en diminuer le nombre, de m'adonner davantage au recueillement, à la garde de mes ſens, à la priere, à la méditation des vérités qui amortiſſent la vivacité des paſſions & la force des mauvaiſes habitudes : cela ſuffit. Au reſte, la différence que nous venons d'expliquer ſur la maniere dont il faut regretter les péchés véniels de propos délibéré, & ceux de pure fragilité, eſt toute fondée en raiſon, & nous l'autoriſons nous-mêmes par notre conduite réciproque. Dans le commerce de la vie, un homme par mégarde nous a heurtés, nous a bleſſés, nous a déplu ; nous lui pardonnons, pourvu ſe

lement qu'ils veuille ſe rendre plus attentif, mais il nous a fâché par malice, nous ne lui pardonnons qu'à condition qu'il veuille ne prendre jamais de pareilles libertés. Il eſt vrai que dans le monde on ne voit guere d'ami qui, de gayeté de cœur & de propos délibéré, offenſe ſon ami, dans quelque petite choſe que ce puiſſe être ; cela paſſeroit pour une brutalité, pour une déclaration d'inimitié. Dieu n'eſt pas à notre égard, à beaucoup près, ſi rigoureux ; il pardonne les fautes les plus volontaires, auſſi ſouvent qu'on eſt véritablement fâché, mais il attend qu'on en ſoit véritablement fâché pour les pardonner ; & quant à nous, il devroit paroître étrange que nous euſſions peine à en être fâchés. Il y a tels de ces péchés là qui ont toute la malice d'un péché mortel ; il ne leur manqueroit que la griéveté de la matiere, pour en faire en tout ſens, des crimes énormes ; ce n'eſt point ſurpriſe, promptitude, occaſion imprévue ; il y a un vrai éloignement de Dieu, & un propos recherché & affecté hors de lui dans la créature. Enfin on ſait qu'on lui déplait, on le veut, & on eſt tranquille, ou même on s'en applaudit ; cela ſe peut-il ſouffrir ? cela ſe peut-il pardonner, ſans qu'on s'en afflige ? mais quant aux péchés de pure fragilité, Dieu qui connoît de quoi nous ſommes faits, n'a pas de peine à nous les pardonner ; il ſait ce que

c'eſt qu'un homme de terre, de qui l'imagination n'a rien qui le fixe, & qu'on oblige cependant d'être ſur lui-même d'une continuelle attention. Nous ne le voyons que des yeux de la foi, & nous ſommes en ſa préſence le jour & la nuit; ainſi dans le monde entr'amis, (& Dieu veut bien que nous vivions avec lui ſur ce pied-là) on ne ſe reproche point certaines ſurpriſes, & un homme auroit l'eſprit bien mal fait, qui voudroit rompre pour cela préciſément. On rougit, on fait des excuſes, & l'on va ſon chemin : on s'attache beaucoup plus à donner à ſon ami toutes les marques ſolides d'une vraie amitié, qu'à lui vouloir faire de grandes réparations de ſon inconſidération : on répare une incivilité ou une abſtraction, par une complaiſance à tout faire ce qui peut être agréable, une bruſquerie par un ſervice réel; on prend néanmoins les meſures que demandent l'honnêteté & la bienſéance, pour être plus circonſpect. Mon Dieu, vous ſavez qui je ſuis, vous connoiſſez mes foibleſſes: *qui plaſmaſti me, miſerere mei;* vous qui m'avez formé de boue, ayez pitié de moi; je ne vous cache point mes chûtes, relevez-moi; après tout, je vous aime, &, pour réparer & pour prévenir mes fautes, j'entreprends de faire plus que vous ne me commandez; vos conſeils, vos inclinations me ſont des commandemens auxquels je ſacrifierai ma volonté & tous mes penchans.

5°. Enfin, les Peres ſpirituels conſeillent aux perſonnes réglées de ne jamais faire leurs confeſſions ordinaires, qu'elles ne s'accuſent à la fin de quelques-uns des péchés de leur vie paſſée, quoique deja pluſieurs fois elles en ayent reçu l'abſolution. Les raiſons qu'ils ont de donner ce conſeil, ſont:

1°. Pour entretenir l'homme plus aiſément dans l'humilité, par le ſouvenir de ce qu'il a été autrefois.

2°. Comme des péchés déja remis peuvent être une matiere ſuffiſante, quoique non neceſſaire, de l'abſolution préſente, s'il arrivoit que, faute d'un regret véritable des péchés qu'on regarde comme légers, & dont par conſéquent on n'eſt pas ſi touché en les confeſſant, le Sacrement ſe trouvant expoſé à être nul, les péchés paſſés dont on s'accuſe, & dont plus probablement on eſt fâché, ſuppléeroient à la matiere du Sacrement qui manqueroit d'ailleurs. Mais il y a pluſieurs choſes dignes de remarque touchant la confeſſion de ces ſortes de péchés confeſſés.

La premiere, c'eſt qu'il n'en faut point confeſſer de la ſorte, qu'on ne puiſſe fort vraiſemblablement s'aſſurer qu'on en eſt repentant; ainſi les plus griefs dont on ſe ſouvient, & ceux dont la mémoire cauſe le plus de peine & de confuſion, ſont ordinairement ceux qu'il faut confeſſer, à moins

que leur image ne fût capable de produire quelques effets mauvais, ou dangereux.

La ſeconde, qu'il eſt bon, quand on eſt coupable de pluſieurs péchés de cette ſorte, de s'accuſer tantôt des uns & tantôt des autres. Par ce moyen, il arrivera que dans l'eſpace d'une année, en cinquante ou ſoixante confeſſions, on aura fait comme une revue générale de toute ſa vie, & qu'on en aura moins beſoin dans les temps de mort & de maladies, auxquels on peut ſe trouver ſurpris.

La troiſiéme, qu'il ne faut pas que ces accuſations du paſſé empêchent qu'on ne s'excite, autant qu'il ſe peut, à la douleur des préſens; car on doit toujours ſe ſouvenir que les péchés dont on n'a pas un regret proportionné à leur nature & à leur matiere, ne ſauroient être pardonnés même dans le Sacrement; tellement que le Sacrement ſe trouveroit ſans effet à l'égard de tous les péchés commis depuis peu, & qu'on ſe doit principalement propoſer d'expier, quand on vient ſi ſouvent à confeſſe.

CHAPITRE V.

De la maniere de s'exciter à la contrition.

CE ſeroit un grand abus de croire qu'avoir la contrition, ne fût autre choſe que prononcer de bouche certaines formules que l'on trouve dans tous les livres, ſous ce

titre d'actes de contrition. La contrition, ſelon le Concile de Trente, eſt une déteſtation douloureuſe du péché qu'on a commis & une réſolution efficace de ne le plus commettre. On peut repréſenter par ces paroles, la diſpoſition intérieure d'un homme contrit : ſi c'étoit à recommencer, je ne commettrois point une telle faute, ou bien j'éviterois l'occaſion de la commettre, parce qu'elle a déplu à Dieu, & qu'elle m'a fait tomber, ou expoſé à tomber dans ſa diſgrace; & pour l'avenir, je fais un bon propos de ne le plus commettre, & d'en éviter les occaſions : on demande donc ce qu'il faut faire pour s'exciter à cette déteſtation douloureuſe du péché, ce qu'il faut faire pour ſe réſoudre à ne plus commettre le mal qu'on a commis?

La contrition eſt l'ouvrage de la grace de Dieu & du libre arbitre de l'homme : comme ouvrage de Dieu, quelquefois il l'inſpire, & quelquefois il attend qu'on la demande, & il ne donne que la grace néceſſaire à la demander & à la mériter.

Il ne faut donc jamais manquer de demander à Dieu le ſecours néceſſaire pour connoître & pour haïr ſes péchés : c'eſt pour cela que dans tous les examens de conſcience, le premier & le ſecond point eſt toujours d'implorer le ſecours du ſaint Eſprit pour appercevoir ſes chûtes & les pleurer; mais il faut demander ce ſecours non pas par ma-

niere d'acquit, bien perſuadé qu'effectivement nous pouvons pécher ſans Dieu, mais que ſans lui, il nous eſt abſolument impoſſible de nous relever : je voudrois donc que, de même qu'autrefois l'Egliſe exigeoit de grandes pénitences des pécheurs, même avant que de les abſoudre, apparemment du moins en partie, pour leur faire obtenir de Dieu par-là la grace d'un vrai retour, & de même qu'elle prépare, au temps de Pâques, les grands pécheurs à faire leur confeſſion paſchale en leur ordonnant de ſe mortifier & de jeûner, comme font les gens de bien, le jour ou la veille qu'ils doivent ſe confeſſer, on ne manquât jamais de faire quelque bonne œuvre, quelque pénitence & quelque priere extraordinaire, pour obtenir de Dieu le changement du cœur qui fait les vrais pénitens. On regarde trop la converſion de l'ame comme l'ouvrage de l'homme, & trop peu comme l'ouvrage de Dieu.

Il faut ajoûter cependant que comme après la grace de Dieu, la contrition dépend en partie du libre arbitre de l'homme, après avoir fait humblement ſes prieres à Dieu, l'homme peut & doit travailler à exciter dans lui une véritable contrition.

Plus on a d'idée de Dieu & de ce qu'il mérite, plus on connoît la grandeur & le nombre de ſes bienfaits ; plus on eſt pénétré de la malice du péché & de la rigueur des

châtimens éternels & temporels dont Dieu le punit, plus il eſt facile quand on l'a commis d'en être fâché, & de ſe réſoudre à ne le plus commettre. Un homme de bien n'a pas trop beſoin de s'exciter à la contrition; qu'on repréſente à David l'énormité de ſon crime ſous cette parabole qui le peignoit dans toute ſon horreur, auſſi-tôt il pleure, il gémit; *peccavi, Domine.*

Mais un homme qui n'a qu'une foi imparfaite, & qui ne réfléchit jamais ſur les grands motifs qui nous attachent à nos devoirs, ne doit rien trouver de ſi difficile que de ſe répentir comme il faut de ſon péché; & ſans un miracle, il n'eſt pas poſſible qu'en peu de temps ſon cœur ſoit changé, ni qu'il haiſſe ce qu'il aimoit paſſionnément.

Notre grand ſoin doit donc être, dès les premiers temps que nous voulons nous mettre à ſervir Dieu tout de bon, de faire de profondes méditations ſur toutes les vérités fondamentales de la religion, & de ne point paſſer à d'autres que nous ne ſoyons tout remplis & tout pénétrés de celles-ci.

La fin principale des retraites qu'on fait annuellement dans les maiſons religieuſes, n'eſt autre que de renouveller & de rafraîchir ce qu'il y a dans ces premieres idées, que le temps & la diſſipation auroient pu effacer, & c'eſt par l'impreſſion qu'elles ont faite dans l'ame, qu'on doit juger principalement

du ſuccès de la retraite : on ne doit pas laiſſer paſſer un jour, qu'on ne s'interroge ſoi-même ſur ce qu'on penſe habituellement de la malice du péché, de la griéveté d'une faute même vénielle ; ſi on la regarde comme un plus grand mal, comme le plus grand de tous les maux, comme un plus grand mal que ne ſeroit la perte des biens, de la vie, de tout l'univers; car tout cela eſt vrai.

A force de ſe rappeller ces maximes & de les approfondir, on ſe fait comme une diſpoſition habituelle de contrition qui empêche une infinité de chûtes, & qui ne permet pas qu'on commette les fautes les plus légeres ſans s'en répentir & en demander au moment même pardon.

On devroit chercher dans les livres de méditations toutes celles qui ſont ſur les bienfaits de Dieu, ſur la griéveté du péché, ſoit mortel, ſoit véniel, ſur la rigueur des châtimens de Dieu, & s'en compoſer des extraits pour les lire de temps en temps préférablement à toutes les autres méditations, & quand il faudroit venir à confeſſe, au lieu de mettre tant de temps à s'examiner, on employeroit à quelque point de ces méditations, le plus de temps qu'il ſeroit poſſible.

Nous avons donné dans notre rétraite pluſieurs de ces ſortes de méditations, & c'eſt en les faiſant chaque année avec beaucoup

de recueillement & d'attention qu'on ſe forme pour ainſi dire des principes de contrition pour tout le reſte de l'année ; on remarquera ſeulement qu'entre ces diverſes méditations, pour s'exciter à la contrition, chacun doit préférer celles pour leſquelles il ſe ſent plus de goût & qui ſont les plus proportionnées à ſes diſpoſitions préſentes ; par exemple, un homme qui craint beaucoup l'enfer, doit méditer qu'un ſeul péché mortel l'y peut conduire ; un homme qui craint beaucoup le péché mortel, doit méditer qu'il y pourra tomber par la négligence des péchés véniels ; un homme qui eſt touché des tourmens de Jeſus-Chriſt, doit méditer que ce ſont ſes péchés qui l'ont crucifié, & qui tous ſeuls l'auroient pu attacher en croix ; & un homme qui ſe ſent de l'amour pour Dieu, doit par-là ne lui vouloir déplaire en rien, ce que fait certainement le péché.

Ces ſortes de méditations ne peuvent guere manquer de changer le cœur, & de lui faire déſaprouver ce qu'il a fait contre la loi de Dieu ; mais il n'y a guere auſſi que cela qui puiſſe le changer, ou faire croire raiſonnablement qu'il eſt changé.

CHAPITRE VI.

De la maniere de s'accuſer de ſes péchés.

IL faut ſe confeſſer avec ſincérité, avec netteté, avec briéveté.

1°. Avec ſincérité. Si ce ſont des péchés mortels, & qu'on ne fût pas ſincere, ce ſeroit un ſacrilége ; ſi ce ſont des péchés véniels & qu'on les veuille déguiſer, il vaudroit mieux ne les pas dire ; c'eſt une choſe honteuſe d'être ſincere à dire des bagatelles, & de ſe cacher à demi dans celles qui ſont plus de conſéquence : on n'eſt peut-être pas obligé à dire ni les unes ni les autres, mais ſuppoſez qu'on ſe confeſſe des péchés véniels, il faut certes ſe confeſſer avant tous les autres de ceux dont la conſcience eſt le plus chargée, & que par cet endroit elle a plus d'intérêt de cacher ; il eſt encore de la ſincérité de ſe confeſſer exactement des choſes que nous pouvons préſumer que le confeſſeur déſire ſavoir pour nous mieux conduire, & ſur leſquels il nous interrogeroit ſi la penſée lui en venoit, ou bien qu'il ne craignît pas peut-être de nous trop gêner ; par exemple, de la maniere dont nous avons ſuivi certains conſeils qu'il nous a donnés, ſi les fautes que nous avons commiſes, ont été faites avec plus ou moins de réflexion, plus ou moins de liberté & de malice, que la derniere fois ou que les pré-

cédentes. Quand le nombre des fautes a quelque choſe de bien marqué, il eſt encore de la ſincérité de le déclarer, par exemple on dit : j'ai été infidéle à quelques exercices de piété ; il faudroit dire : depuis les ſept jours que je me ſuis confeſſé, j'ai omis cinq fois mon oraiſon ou ma lecture ; & les autres fois, je les ai faites ſans attention. C'eſt encore une partie de la ſincérité de répondre avec beaucoup de ſimplicité à toutes les interrogations qu'on nous fait à confeſſe. Je ſuppoſe que le confeſſeur eſt ſage & diſcret, & qu'on juge qu'il interroge avec des intentions pures & un deſſein formé de nous faire plus gens de bien : or, cela ſuppoſé, on ne doit pas craindre de ſe faire parfaitement connoître pour l'intérieur ; il peut avoir de très-bonnes raiſons de vouloir ſavoir des choſes qui ne ſemblent pas ſi néceſſaires à la confeſſion ; car il faut toujours ſe ſouvenir que la confeſſion des péchés véniels n'étant pas d'obligation, on y doit chercher quelqu'autre choſe que l'abſolution des péchés.

Plus donc le confeſſeur connoîtra nos obligations, notre naturel, nos habitudes, nos occupations, nos liaiſons, nos attraits, &c. plus il pourra nous aider pour connoître tout cela ; il ſait ce qu'il faut demander, ſatisfaiſons-le donc, s'il le demande : nous avons déja averti que, plutôt que de manquer de

ſincérité dans les matieres néceſſaires, il ſeroit à propos d'aller une ou pluſieurs fois à un confeſſeur inconnu.

2°. Il faut ſe confeſſer avec netteté, avec clarté. Le défaut de netteté ne vient aſſez ſouvent que du défaut de ſincérité ; on s'exprime aiſément & d'une maniere intelligible, quand on dit les choſes comme on les penſe, & qu'on ne cherche pas à ſe cacher : il y a pourtant des perſonnes qui ont l'eſprit naturellement embaraſſé, & qui ont peine à ſe faire entendre avec les meilleures intentions du monde. Voici quelques conſeils que l'on peut leur donner ; leur embarras vient de quatre ou cinq cauſes.

1°. De ſcrupule. Il faut mettre la délicateſſe de leur conſcience à obéir, quand une fois le confeſſeur leur aura dit ce qui doit leur faire de la peine, & ce qui ne le doit pas : elles doivent penſer qu'il s'agit d'ordinaire, dans leurs confeſſions, de péchés véniels ; comme donc il n'y a pas d'obligation de les confeſſer, beaucoup moins y a-t'il obligation de les confeſſer tous, ou de les confeſſer dans toutes leurs circonſtances. On les confeſſe par le déſir de devenir meilleur & de ſe perfectionner, & rien n'eſt plus contraire à ce deſſein-là, que de ſe tourmenter & de tourmenter ceux à qui on s'adreſſe.

2°. Leur embarras peut venir d'une petiteſſe d'eſprit

d'eſprit naturelle ; elles ne peuvent dire un péché qu'il ne faille, devant & après, une longue hiſtoire : outre leurs péchés propres, il faut ceux de toutes les perſonnes avec qui elles ont à vivre, & qui ont été l'occaſion de leurs chûtes. Il n'y a dans un péché, que quelques circonſtances qui en diminuent, ou qui en augmentent la griéveté; & en confeſſion, il ne faut dire que celles-là : j'ai médit, ajoutez : & j'ai médit d'un homme eccléſiaſtique, d'un Religieux, d'un corps religieux tout entier ; je l'ai fait par vengeance, en préſence de quatre perſonnes crédules, ou bien en préſence de gens qui pouvoient bien appercevoir que j'étois aigri ; la choſe que j'ai dite, étoit de conſéquence ; je l'ai affirmée avec ſerment ; j'ai appris deux jours après qu'on l'avoit redite, & qu'elle étoit déja publique : tout cela eſt néceſſaire ; mais mille autres choſes qu'on ajoute quelquefois, ne le ſont point.

3°. Leur embarras vient de ce qu'elles ſe défient un peu trop de leur confeſſeur. Elles craignent qu'on ne les entende pas comme elles s'entendent; ſouvent cela n'eſt pas néceſſaire ; quand cela l'eſt, c'eſt au confeſſeur à le faire davantage expliquer, ſur-tout s'il connoît à peu près de quoi elles ſont capables : enfin, il faut ſuppoſer qu'un homme qui voit tous les jours une infinité de gens qui ſe reſſemblent, entend ſans peine beau-

coup de choſes, que par conſéquent, il n'eſt pas néceſſaire de lui expliquer avec tant d'embarras.

4°. Leur obſcurité vient quelquefois d'orgueil. Elles veulent s'humilier autant qu'il faut, mais laiſſer toujours pourtant, juſques dans leurs chûtes, quelque choſe qui tourne à leur avantage : ainſi, vous les entendrez parler, preſque ſans pouvoir diſcerner ſi elles s'excuſent ou ſi elles s'accuſent. Voici comme un modéle de la maniere dont il faut s'expliquer dans une confeſſion ordinaire.

Depuis ma derniere confeſſion qui fut il y a huit jours, je m'accuſe d'avoir manqué deux fois à mes dévotions par négligence, ou par complaiſance pour ceux qui m'en ont détourné, ſans néceſſité, & trois autres fois, de m'en être acquitté avec fort peu d'attention. Je m'accuſe de m'être impatienté deux ou trois fois, &, dans mon impatience, d'avoir parlé avec dureté à une perſonne à qui je devois du reſpect, ou d'avoir maltraité une perſonne qui m'étoit inférieure, un enfant, un domeſtique.

Je m'accuſe de n'avoir pas eu aſſez de réſignation pour les ordres de Dieu, dans une croix cauſée par une infirmité, ou bien par une mauvaiſe affaire qu'on m'a ſuſcitée. Je m'accuſe, pour juſtifier une faute que j'avois faite, de l'avoir rejettée ſur un autre qui n'en étoit pas coupable ; cela a eu,

ou bien cela ne peut avoir de ſuites.

Je m'accuſe d'avoir lu par curioſité dans un livre qui me pouvoit ſalir l'imagination : cela n'a point eu de ſuite, cela m'a donné une penſée contre la pureté, je me ſuis repréſenté que je commettois une certaine faute, & j'y ai pris plaiſir pendant près d'un quart d'heure; je m'accuſe d'avoir indiſcrétement rapporté quelque choſe de déſobligeant qui s'étoit dit : cela pourra cauſer de la froideur; enfin je m'accuſe de toutes les fautes que j'ai déja confeſſées dans ma vie paſſée, & en particulier d'avoir perdu deux ou trois fois la Meſſe un jour de fête par ma faute, *ou bien*, en particulier de m'être vengé un jour d'une perſonne qui m'avoit offenſé en empêchant qu'on ne lui accordât une grace qu'elle demandoit.

Dans les confeſſions ordinaires il faut dire le *confiteor* un moment avant que le confeſſeur ſe tourne vers vous pour vous entendre, afin de ne point arrêter ceux qui ſuivent plus qu'il n'eſt néceſſaire; pendant qu'on reçoit l'abſolution, il ne faut penſer ni aux péchés qu'on vient de dire, ni à la pénitence, ni aux avis qu'on vient de recevoir; mais entrer en eſprit dans les plaies de Jeſus-Chriſt, & recevoir comme de ſa bouche, en eſprit de foi & de reconnoiſſance, le bienfait de la rémiſſion.

3°. Il reſte un mot à dire de la briéveté.

Une confeſſion n'eſt pas toujours longue parce qu'elle dure quelque temps; on n'eſt jamais long quand on ne dit que ce qu'il faut, ni court quand on dit plus qu'il ne faut; & ſi l'on ne peut abréger autrement, il faudroit s'accoutumer à écrire ſur un petit papier tout ce que l'on veut dire, afin de s'habituer ainſi à éviter les inutilités & les redites.

L'autre moyen de faire une confeſſion plus courte, c'eſt de n'entreprendre pas à chaque confeſſion de dire tous les péchés véniels qu'on a fait, mais ſimplement trois ou quatre remarquables par quelques circonſtances plus particulieres, ou qui ſont plus dangereuſes par leur matiere, qui peut plus aiſément les rendre mortels, ou dont on juge plus important de ſe corriger parce qu'on y tombe plus ſouvent, & qu'il y entre du propos délibéré.

Quand on aura expoſé ces trois ou quatre fautes bien en détail, il ſuffira de parler des autres diſtractions, impatiences, &c. ſimplement en gros, réſervant à les détailler dans quelqu'autre rencontre où ce ſeroit les ſeules fautes qu'on aura faites; en un mot, à l'égard des fautes qu'il n'y a pas obligation de confeſſer, il vaut mieux ramaſſer toutes ſes vues à en confeſſer & à en corriger une ou deux, que de partager ſon attention entr'un nombre plus grand ſur

lequel on paſſe preſque ſans réflexion & ſans regret.

CHAPITRE VII.

De l'accompliſſement de la pénitence.

CE ſeroit une grande honte que des perſonnes qui ſe confeſſent ſans obligation & ſimplement pour avoir occaſion de croître en grace & de pratiquer plus de vertus, ne fuſſent pas diſpoſées à recevoir quelque pénitence que ce ſoit, qu'on leur impoſe, pourvu qu'on ne paſſe pas leurs forces, & qu'elle ne ſe trouve pas incompatible avec les autres devoirs d'obligation; vous recevrez donc avec beaucoup d'humilité la pénitence qu'il plaira au Prêtre de vous impoſer, & il n'y a pas de danger que vous lui déclariez ſur cela qu'elles ſont vos diſpoſitions & ce que Dieu vous inſpire de courage à ſatisfaire pour vos péchés; car quoique ce ne ſoit guere l'uſage des confeſſeurs habiles & diſcrets d'impoſer de grandes pénitences pour des fautes légeres, cependant comme il eſt certain qu'une faute légere mérite le purgatoire, & que les peines du purgatoire les plus ſupportables ſurpaſſent infiniment toutes les peines temporelles, un confeſſeur qui ſait la ferveur de ſon pénitent, peut & doit quelquefois s'y accommoder, & ſeconder le zéle qu'il lui voit de plus en plus, outre qu'il eſt très-probable

que les pénitences qui ſe font, comme parties du Sacrement ſont d'un bien plus grand mérite.

Il n'y a donc nul inconvénient qu'on ordonne à une perſonne pour pénitence dans le tribunal, certaines mortifications qu'on connoît qu'elle s'impoſe déja elle-même librement & par dévotion.

Quelque ſoit la pénitence que le Prêtre vous impoſe, n'allez pas vous imaginer que vous ſoyez tout-à-fait quitte devant Dieu des peines dues à vos péchés; l'Egliſe ſe contente, pour nous donner l'abſolution, que nous recevions des pénitences qui ayent quelque ſorte de proportion avec nos fautes; mais la juſtice de Dieu met une proportion bien plus exacte entre la faute & la punition: on ne nous oblige qu'à des ſatisfactions médiocres & faciles de crainte que nous n'accompliſſions pas aſſez bien de plus grandes, & que ce nous fût l'occaſion d'un nouveau péché.

Il faut donc que toute notre vie ſoit un exercice de pénitence continuelle, que comme nous offenſons Dieu perpétuellement, perpétuellement auſſi nous nous immollions nous-mêmes à ſa juſtice miſéricordieuſe; je ſouhaiterois qu'après la confeſſion, nous viſions chaque fois devant Dieu ce que nous voulons ajouter, de notre choix, à la pénitence qui vient d'être impoſée, pour ache-

ver d'appaiſer Dieu, & nous remettre, auprès de lui, tout-à-fait au même état où nous étions avant notre péché; en un mot, qu'on ſe ſouvienne de ces deux ſentences de ſaint Grégoire : la premiere, qu'il faut faire pénitence juſqu'à ce qu'on ceſſe de vivre & de pouvoir pécher; la ſeconde, que celui qui s'eſt permis des choſes défendues, doit s'abſtenir rigoureuſement de bien des choſes permiſes. Le ſaint Pape exprime fort bien par-là en quoi doit principalement conſiſter la pénitence de la plûpart des gens du ſiécle, qui ne ſe trouvent guere capables d'une vie fort auſtere; qu'ils ne prennent au monde aucun plaiſir ſuperflu, ou qu'ils en prennent très-peu par eſprit de pénitence; cela leur convient, & cela eſt devant Dieu, d'un très-grand prix.

Le temps propre à faire ſa pénitence, eſt celui qui ſuit immédiatement la confeſſion, ſi on en a le loiſir; ſi on ne l'a pas, ce n'eſt pas un péché de différer de quelque temps ſa pénitence; mais il faut prendre garde de l'oublier. Ceux qui ne ſouviennent pas de leur pénitence, ou qui la font mal, ou qui la different ſans néceſſité, donnent bien ſujet de croire qu'ils ne ſont guere pénitens. Le Prêtre a le pouvoir d'obliger en conſcience à faire les pénitences qu'il lui ordonne, quand une fois il les a acceptées, & c'eſt toujours un grand péché de ne pas faire une pénitence

conſidérable, lorſqu'elle a été donnée auſſi pour des fautes conſidérables.

CHAPITRE VIII.

De la récollection qui doit ſuivre la confeſſion.

IMmédiatement après votre confeſſion, prenez, s'il eſt poſſible, un quart d'heure à vous recueillir en la préſence de Dieu.

1°. Vous vous regarderez comme une perſonne déchargée du plus grand de tous les fardeaux, qui eſt celui des péchés, & vous goûterez l'état d'une conſcience qui n'a rien à ſe reprocher, ou qui peut, avec quelque ſorte d'aſſurance, ſe promettre que Dieu lui a pardonné; vous le remercierez de ce que, ayant égard à votre foibleſſe, il a inſtitué dans ſon Egliſe, un reméde ſi efficace & ſi préſent contre toutes ſortes de chûtes, & vous le prierez de ne pas permettre que jamais vous abuſiez de la facilité avec laquelle il veut bien nous recevoir autant de fois que nous revenons ſincérement à lui.

2°. Vous vous exciterez vous-même, & vous vous animerez à garder les bons propos que vous venez de faire, vous ferez inſtance ſur quelqu'un en particulier, & vous vous fortifierez dans le deſſein de l'accomplir, prévoyant les occaſions que vous pourrez avoir d'y manquer, en déterminant devant Dieu la maniere dont vous voulez vous y comporter.

3°. Vous prierez tous les Saints qui ſont nommés dans le *confiteor*, & les autres à qui vous avez une dévotion particuliere, de vous obtenir les graces que vous ſentez qui vous ſont les plus néceſſaires pour perſéverer; vous vous recommanderez plus particuliérement encore à ceux des bienheureux que vous ſavez qui ont eu les mêmes foibleſſes que vous, & qui les ont vaincues. Saint Auguſtin, par exemple, & ſainte Magdelaine, pour obtenir la victoire de l'impureté; ſaint Jean Gualbert, contre la vengeance & la colere; ſaint François, contre l'affection déréglée aux biens de la terre; ſaint Jean l'Evangéliſte, contre les attaches particulieres.

4°. Enfin, vous accomplirez dès-lors votre pénitence, ſi vous en avez le loiſir, & en vous retirant, vous entendrez comme parler notre Seigneur, & vous dire ces paroles: allez, ne péchez plus, de crainte qu'il ne vous arrive quelque choſe de pis; ou bien celles-ci: allez en paix, votre foi vous a ſauvé. En ſuivant exactement les conſeils que nous venons de donner, il n'eſt pas poſſible qu'en fort peu de temps, on ne retire de très-grands fruits de la fréquentation du Sacrement de Pénitence.

Fin de la ſeconde Partie.

TABLE

DES EXHORTATIONS

Contenues dans cette ſeconde partie.

SUr les moyens d'entretenir la charité. Pag. 1
Des devoirs de la charité. 20
Des régles de charité. 41
Sur l'indifférence pour les emplois. 57
Sur l'emploi de chacun. 82
Sur l'uſage qu'on doit faire de ſon Crucifix. 102
De la Meſſe, de l'Office divin, & des prieres de dévotion. 113
Sur l'étude des Religieux employés dans le miniſtere. 122
Sur le miniſtere apoſtolique. 141
Sur l'amour des parens & des amis. 160
Sur le déſintéreſſement des Religieux dans le miniſtere. 181
Sur la mortification du corps. 192
Sur la fréquente confeſſion. 204

Fin de la Table.